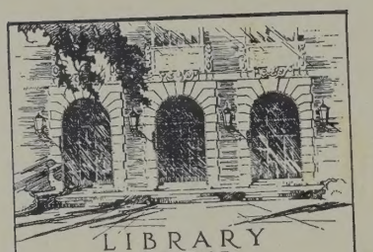


LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS
q945.6
R61hi

Return this book on or before the
**Latest Date** stamped below.

University of Illinois Library

JUL -6 1963
JULY 29, 1963
OCT 17 1964
NOV 13 1964
7 JAN. 1965
4 FEB. 1965
19 FEB. 1965
12 MAY 1965
9 JUN 1965
20 OCT '65
NOV 15 1974
NOV 12 1974
MAY 18 1998
FEB 04 1999

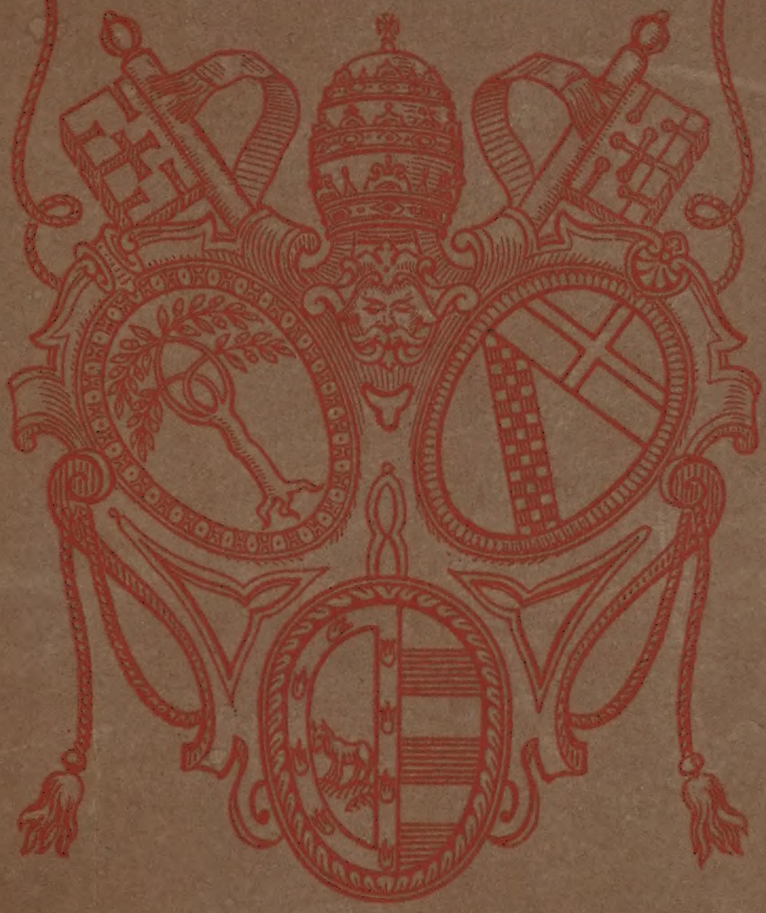
L161—H41

E. RODOCANACHI

HISTOIRE DE ROME

# UNE COUR PRINCIÈRE AU VATICAN

PENDANT LA RENAISSANCE



HACHETTE

*HISTOIRE DE ROME*

# UNE COUR PRINCIÈRE AU VATICAN

*PENDANT LA RENAISSANCE*

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

COLA DI RIENZO, *histoire de Rome de 1342 à 1354*, 1 vol. in-8, 1888.

LE SAINT-SIÈGE ET LES JUIFS, *histoire de la communauté juive de Rome sous la papauté*, 1 vol. in-8, 1891.

LES CORPORATIONS OUVRIÈRES DE ROME DEPUIS LA CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN, *analyse des statuts et histoire des corporations romaines*, 2 vol. in-4, 1894. *Couronné par l'Académie française.*

COURTISANES ET BOUFFONS, 1 vol. in-18, 1894.

RENÉE DE FRANCE, DUCHESSE DE FERRARE, *une protectrice de la Réforme en Italie et en France* (Montargis), *1510-1575*, 1 vol. in-8, 1895. *Couronné par l'Académie française.*

TOLLA, ESQUISSE DE LA VIE ROMAINE EN 1700, 1 vol. in-16, 1897.

BONAPARTE ET LES ILES IONIENNES, *histoire de la conquête et de l'occupation de l'archipel, 1796-1814, siège de Corfou*, 1 vol. in-8, 1899.

LES DERNIERS TEMPS DU SIÈGE DE LA ROCHELLE, *relation du nonce apostolique qui y assista*, 1 vol. in-8, 1899.

AVENTURES D'UN GRAND SEIGNEUR ITALIEN A TRAVERS L'EUROPE EN 1606, *résumé de la relation du voyage écrite par son secrétaire*, 1 vol. in-16, 1899.

ELISA NAPOLÉON EN ITALIE, *souveraineté d'Elisa Baciocchi à Piombino, à Lucques et à Florence*, 1 vol. in-16, 1900.

LES INSTITUTIONS COMMUNALES DE ROME, *histoire de l'organisation communale de Rome et analyse des divers statuts communaux*, 1 vol. in-8, 1901.

MARGUERITE D'ORLÉANS GRANDE-DUCHESSE DE TOSCANE, PETITE-FILLE DE HENRI IV, *sa vie en Italie et en France d'après les relations secrètes des envoyés florentins*, 1 vol. in-8, 1902.

UN OUVRAGE DE PIÉTÉ INCONNU DE LA GRANDE MADEMOISELLE, *reproduction d'un traité sur les Huit Béatitudes resté inconnu*, 1 vol. in-18, 1903.

LE CAPITOLE ROMAIN ANTIQUE ET MODERNE, *histoire du monument et des principaux événements dont il a été le théâtre, établissement des musées*, 1 vol. in-4, 1904.

LA FEMME ITALIENNE A L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE, *mœurs, coutumes, habillement*, 1 vol. in-18, 1907. *Couronné par l'Académie française.*

BOCCACE, *poète, conteur, moraliste*, 1 vol. in-8, 1908.

LE CHATEAU SAINT-ANGE, *sièges, prisonniers, transformations*, 1 vol. in-4, 1909.

ROME AU TEMPS DE JULES II ET DE LÉON X, *la Cour pontificale, artistes et gens de lettres, la ville, le sac de 1527*, 1 vol. in-4, 1911.

ETUDES ET FANTAISIES HISTORIQUES, 1re série, 1 vol. in-12, 1912.

LES MONUMENTS DE ROME APRÈS LA CHUTE DE L'EMPIRE, 1 vol. in-4, 1914.

ETUDES ET FANTAISIES HISTORIQUES, 2e série, 1 vol. in-12, 1919.

LES MONUMENTS DE ROME ENCORE EXISTANTS, 1 vol. in-12, 1920.

LEOPARDI, *traduction et notice biographique*, 1 vol. in-12, 1920.

LA RÉFORME EN ITALIE, 2 vol. in-8, 1921.

HISTOIRE DE ROME DE 1354 A 1471, *l'antagonisme entre les Romains et le Saint-Siège*, 1 vol. in-8, 1922.

BYRON, 1 vol. in-8, 1924.

*ALEXANDRE VI.*

Appartement Borgia au Vatican. Fresque du Pinturicchio. (Phot. Anderson.)

E. RODOCANACHI

*HISTOIRE DE ROME*

# UNE COUR PRINCIÈRE AU VATICAN

## *PENDANT LA RENAISSANCE*

SIXTE IV — INNOCENT VIII

ALEXANDRE VI BORGIA

1471-1503

LIBRAIRIE HACHETTE

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays. Copyright by Librairie Hachette 1925.*

F143.6
R61hi

# AVANT-PROPOS

PENDANT *une trentaine d'années, sous les pontificats de Sixte IV, d'Innocent VIII et d'Alexandre VI dont cet ouvrage contient l'histoire, la Cour pontificale s'occupa surtout d'affaires temporelles, non pas que les papes aient du tout négligé leurs devoirs de chefs de la religion catholique qu'ils exerçaient assidûment et sans doute pieusement, mais parce que leurs principaux soucis furent d'ordre séculier, on pourrait dire familial. Le soin d'établir, d'enrichir les leurs présida à leur action politique. Le népotisme, pour employer une expression atténuée, atteignit alors son paroxysme. Les ressources, la puissance du Saint-Siège servirent à peu près uniquement à satisfaire les vœux de l'affection paternelle, surtout au temps d'Alexandre VI qui, il ne faut le perdre de vue, était un étranger, un Espagnol, qui considérait l'Italie comme une terre à conquérir.*

*Mais il se trouva que cet effort tourna au profit de l'Église,* Sic vos non vobis. *Ceux en faveur de qui les papes avaient sacrifié les intérêts qui leur étaient confiés, disparurent et l'Église profita de ce qui avait été fait pour eux, surtout sous le pontificat d'Alexandre VI. Inconsciemment il fut un grand pape et répara le dommage causé par ses prédécesseurs, en particulier par Sixte IV. La restauration temporelle de l'Église sortit de cette époque désastreuse. Après la liquidation à laquelle présida Jules II, les États pontificaux étaient reconstitués et la papauté avait recouvré sa force.*

*Si l'œuvre intentionnelle des trois papes disparut, il subsista de cette période, au Vatican comme à la ville, le goût de la vie mondaine ; à ce point de vue, la cour des papes qui se succédèrent jusqu'au milieu du XVI*e *siècle, se ressent de l'influence des pontificats précédents. Elle fut essentiellement une cour princière, semblable aux autres cours italiennes. On s'y divertit, parfois sans grand souci des bienséances ; les fêtes, les représentations théâtrales, les danses s'y succédèrent au milieu d'un luxe inouï, le fou fra Mariano et le poète bouffon Baraballo amusaient de leurs espiègleries et plus encore de leurs grossièretés la foule mélangée, un peu cosmopolite, qui fréquentait le palais ; les femmes y étaient admises et il n'est pas certain que les courtisanes en fussent exclues.*

*La licence du pontificat d'Alexandre VI fut le résultat des deux pontificats précédents ;*

*ils avaient suffisamment corrompu le Sacré Collège pour que l'élection de Borgia fût possible et assez démoralisé les esprits pour que ses excès fussent acceptés. On ne conçoit pas un Alexandre Borgia succédant à Nicolas V ou à Pie II.*

*Ainsi les trois pontificats de Sixte IV, d'Innocent VIII et d'Alexandre Borgia, si curieux en eux-mêmes, si féconds en événements imprévus et en retours dramatiques, sont importants aussi par leurs conséquences immédiates et lointaines. Ils préparèrent le siècle suivant.*

*En outre, la fin de cette période constitue comme une borne dans la vie romaine. La Rome d'Alexandre VI et celle de Léon X sont deux cités d'aspect bien différent : la première est une ville moyenâgeuse, la seconde relativement moderne. La noblesse ne joue plus le même rôle, les barons sont devenus des gentilshommes de cour ; les lettrés ne sont plus des opposants comme les premiers humanistes, mais des courtisans ; le peuple se contente de profiter des avantages que lui procure la présence d'une cour pontificale fastueuse et n'a plus que de rares velléités d'indépendance. Des salons littéraires s'ouvrent, des ateliers se constituent nombreux en maîtres et en élèves, les fêtes se multiplient. Rome se peuple de palais. On est artiste, on pense et l'on se divertit.*

HISTOIRE DE ROME

# UNE COUR PRINCIÈRE AU VATICAN

## *PENDANT LA RENAISSANCE*

## PONTIFICAT DE SIXTE IV

(9 AOUT 1471 - 12 AOUT 1484)[1]

### *CHAPITRE PREMIER*

### PREMIERS TEMPS DU RÈGNE. LA COUR DU PAPE

#### L'INTERRÈGNE. LE CONCLAVE. LA VIE ANTÉRIEURE DE SIXTE IV.

PAUL II était mort, le 26 juillet 1471 [2]. Il ne convenait pas qu'il y eût un long interrègne, car la situation générale en Italie était inquiétante, comme elle le fut constamment au reste, pendant des siècles. A Rome, le désordre régnait. Le peuple, se flattant qu'il pourrait profiter de l'occasion pour recouvrer quelques-uns de ses droits, préparait un soulèvement. Une délégation fut envoyée aux cardinaux qui s'assemblaient quotidiennement dans l'église S. Maria sopra Minerva pour y régler les affaires courantes. Elle avait mission de demander que les bénéfices romains fussent réservés à des Romains ; la papauté en avait pris plusieurs fois l'engagement, mais sans doute les circonstances l'avaient toujours empêchée de le tenir. Les Romains voulaient aussi que le revenu des taxes affectées à l'Université ne fût plus détourné de son objet. Les cardinaux donnèrent une réponse dilatoire et exigèrent que le peuple mît

1. Sources : STEFANO INFESSURA, *Diario.* — GASPARE PONTANI (Notario di Nantiporto), *Diario Romano.* — PLATINÆ *Historici Liber de vita Christi ac Pontif. omnium.* — JACOBO GHERARDI DA VOLTERRA, *Diario Romano.* — AMMANATI. *Epistolæ et Commentarii.* — SIGISMONDO DEI CONTI, *La Storia de' suoi tempi.* — GIUSEPPE DI NOVAES, *Elementi.* — V. aussi à la Bibliographie.

2. Voir notre ouvrage : *Histoire de Rome de 1454 à 1471.* Paris, 1922.

bas les armes. Pour lui donner toutefois un semblant de satisfaction, une quarantaine de prisonniers détenus au Capitole furent relaxés (29 juillet 1471).

Pour faire fonctionner les divers services, peut-être pour satisfaire quelques appétits impatients, les cardinaux réclamèrent au dépositaire, pendant les quatorze jours que dura la vacance du Saint-Siège, une somme de 8 818 florins qui leur fut remise en florins d'or et en monnaie d'argent.

On était si pressé de nommer un nouveau pape qu'on n'attendit pas les cardinaux éloignés. Le jour même où finirent les obsèques de Paul II, le conclave s'ouvrit. Il se tint comme de coutume, et comme le voulait la tradition, dans le palais du Vatican. Dix-sept cardinaux y entrèrent le premier jour, le 6 août 1471 ; le cardinal de Pavie, Ammanati, souffrant, ne put se présenter que le lendemain matin. Sur ces dix-huit cardinaux, trois seulement étaient étrangers, encore vivaient-ils depuis longtemps en Italie ; c'étaient Bessarion, Estouteville [1], Borgia. Il y avait là un grand changement. Dans les précédents conclaves, l'élément étranger formait une minorité sans doute, mais dont il fallait tenir compte. Il formait même la majorité au conclave qui suivit la mort de Nicolas V : sept cardinaux italiens seulement sur quinze cardinaux, le résultat fut que Calixte III fut élu ! Mais Pie II et Paul II ayant nommé peu d'étrangers et la mort avant accompli son œuvre, la proportion s'était trouvée complètement modifiée.

Cependant on parlait d'Estouteville et même de Bessarion comme de cardinaux papables ; on parlait aussi de Gonzaga, d'Orsini, de Calandrini. Chacun faisait des promesses. Pour se rendre favorable le duc de Milan dont l'influence paraissait devoir être prépondérante, Estouteville lui promit de transformer sa couronne ducale en couronne royale.

Durant deux jours, les *Piischi* et les *Paoleschi*, c'est-à-dire les créatures de Pie II et celles de Paul II, se livrèrent aux intrigues et aux luttes coutumières ; personne ne voulant découvrir son jeu, les voix se partagèrent sur un grand nombre de noms. Vers la fin du troisième jour, les candidatures d'Estouteville et de Gonzaga se trouvèrent définitivement éliminées. Alors ce dernier pensa à un cardinal de création récente [2], Francesco della Rovere, en qui le duc de Milan comptait trouver un instrument docile.

Avec l'aide du parti Orsini et du vice-chancelier Borgia, il devint pape, en effet, le vendredi 9 août au matin.

Della Rovere prit le nom de Sixte IV parce que le premier jour du conclave était l'anniversaire du pape Sixte II qui souffrit le martyre [3].

Sixte IV signa comme ses prédécesseurs une charte limitant ses pouvoirs, mais on n'attachait plus, par expérience, grande importance à ces formules, en sorte que les chroniqueurs n'y font que de vagues allusions.

1. Guillaume Estouteville, évêque d'Angers puis de Rouen, créé cardinal par Eugène IV, le 18 décembre 1439, mort le 22 janvier 1483. Il était né en 1402. BARBIER DE MONTAULT, *Le Cardinal d'Estouteville*, dans Mémoires de la Comm. archéol. de Maine-et-Loire, 1858.

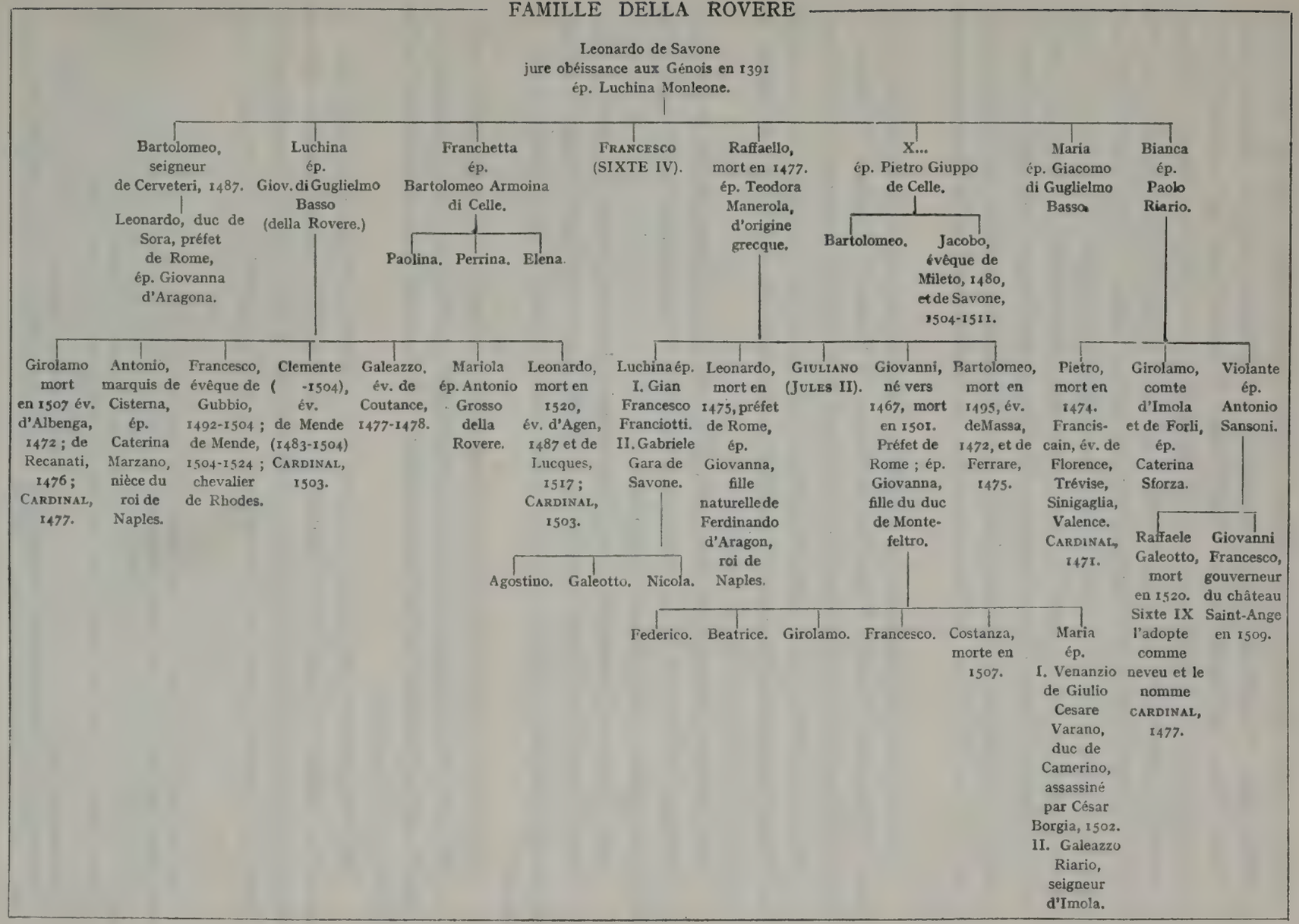
2. Il avait été élu le 18 septembre 1468.

3. D'autre part Sixte III s'était occupé du rapprochement des Églises catholiques et orthodoxes. Peut-être Sixte IV voulut-il indiquer aussi qu'il songeait à imiter son exemple. De fait, il fit quelques tentatives stériles dans ce sens.

CHAPELLE SIXTINE. Vatican. (Phot. Moscioni.)

BIBLIOTHÈQUE VATICANE. (Phot. Moscioni.)

## FAMILLE DELLA ROVERE



Lors de son élection, della Rovere avait cinquante-sept ans. Il était né le 21 juillet 1414. On le disait fils d'un batelier [1] d'Albizzola près de Savone, lequel, au cours d'une épidémie, s'était réfugié dans le petit port de Celle, et l'on a affirmé que c'est là que Federico vit le jour. Pourtant plusieurs auteurs tiennent qu'il naquit à Albizzola [2]. On lui fit revêtir, à neuf ans, le froc des Franciscains. Giovanni Pinarolo, un frère mineur, fut son premier maître. La chance lui ayant permis de poursuivre ses études, il se fit remarquer par son application et son intelligence, qui était ouverte et prompte. On raconte [3] qu'étant jeune étudiant à Savone, il s'était lié d'amitié avec Paolo Riario dont il devait devenir le beau-frère. Celui-ci, prenant en pitié son dénuement et intéressé par son zèle, lui accorda l'hospitalité ; en retour, Francesco donna des leçons à son fils Pietro qu'il devait pousser et combler plus tard de si extraordinaire façon.

Grâce au cardinal Bessarion, il suivit les cours des grandes Universités du Nord, Pavie et Bologne ; bientôt, il enseigna lui-même, à Pavie, à Florence, à Bologne, à Sienne ; son savoir, son éloquence lui acquirent une grande réputation. S'étant mêlé à la discussion relative au « sang du Christ » [4], qui avait agité les esprits au temps de Pie II, son argumentation parut si forte qu'on lui demanda de rédiger un traité sur ce sujet. Il le dédia à Paul II (1470).

Della Rovere aborda des sujets plus délicats encore ; il publia des opuscules sur la Conception de la Vierge [5], sur les contingences futures, sur la puissance divine ; ce dernier était une réponse à un carme de Bologne [6].

Della Rovere s'intéressait aussi à l'astronomie ; il songea, avant Grégoire XIII, à la réforme du calendrier. Un savant allemand, J. Peurbach, venu pour professer à Padoue, fut chargé par lui d'étudier cette innovation, mais il repartit sans donner suite à ce projet.

En mai 1464, Della Rovere devint général de son ordre ; il eut presque aussitôt à le défendre contre le pape Paul II, qui s'apprêtait à le réformer et s'y employa avec ardeur, car il y demeura toujours très attaché et ne manqua jamais une occasion d'en favoriser les membres.

Dès cette époque, des accès de fièvre le prenaient souvent car, malgré une vie forcément frugale à cause de sa pauvreté, il souffrait de la goutte, comme au reste nombre de prélats, de telle sorte que, pendant l'été de 1467, il dut prendre quelque repos. Le 18 septembre de cette même année, Paul II le nommait cardinal de S. Pietro

1. Ou cardeur. Les Della Rovere du pays de Gênes étaient une famille déchue. Ils étaient alliés aux Della Rovere du Piémont.

2. Novaes, *Elementi della Storia de' Sommi Pontifici*, Rome, 1822.

3. Leone Corbelli, *De Chron. Forli*, cité par Pastor, vol. IV, p. 215.

4. Voir volume précédent, p. 408.

5. Le traité *De Christi Sanguine* fut publié à trois cents exemplaires et distribué par l'éditeur-imprimeur Giovanni Filippo di Lignamine de Messine « afin de répandre le nom du pape » (vers 1471) ; en 1473, Lignamine en publia une seconde édition à laquelle fut joint le traité *De Potentia Dei*, plaquette de 12 feuillets et le traité *De Futuris Contingentibus*, de 8 feuillets, écrits tous deux alors que le pape était encore *in minoribus*. L'année suivante Frédéric Creussner, de Nuremberg, publiait le *De Sanguine* et le *De Dei Potentia*, en 9 feuillets.

6. En 1483, il rédigea une bulle à ce sujet. Raynaldus an. 1483, § LXIV.

in Vincoli. Il se fixa alors à Rome ; sa gêne était si grande qu'il dut faire appel aux autres cardinaux pour se procurer les fonds nécessaires à la réparation du palais qu'il allait habiter près du Vatican et qui était fort délabré. Il y vécut d'une vie retirée, tout absorbé par ses devoirs pieux ; sa dévotion était vive et il aimait à la manifester. Ses visites aux églises étaient presque quotidiennes. La politique ne semblait pas l'intéresser. Il ne prenait intérêt qu'aux discussions théologiques, philosophiques et littéraires qu'il provoquait parmi ceux qui se réunissaient autour de lui.

Les cardinaux pensèrent sans doute, en faisant choix de cet érudit pieux et désintéressé des choses de ce monde, empêcher le renouvellement des abus qui s'étaient produits sous les pontificats antérieurs. Combien leur attente fut trompée !

## Caractère de Sixte IV.

La joie fut grande à Rome à la nouvelle de l'élection de Della Rovere. C'était une habitude. Avait-on gagné au change? Muni de la toute-puissance, Sixte IV put développer son caractère dont les circonstances l'avaient obligé jusqu'alors de refouler les aspirations. Il avait l'aspect et le caractère des rudes mariniers de la côte ligure, la forte charpente, le masque volontaire, l'extrême dureté, l'entêtement ; les décisions extrêmes ne lui répugnaient pas plus que la vue du sang. Deux employés du Vatican ayant décidé de se battre, revêtus d'armures, jusqu'à la mort, il demanda que le combat eût lieu, non hors de la ville, comme il avait été décidé, mais dans une cour du palais, sous ses fenêtres. Il bénit les deux adversaires avant le combat qui fut mortel.

Ses rigueurs furent terribles : la prison, la confiscation, le bannissement, la mort étaient ses moyens de gouvernement.

Toutefois, Sigismondo dei Conti et Jacobo Gherardi da Volterra, ses contemporains, le représentent bon et charitable. Un prédicateur ayant tonné en chaire contre lui, il ne fit qu'en rire ; des masques lui ayant barré le chemin un jour de carnaval, il attendit patiemment.

Il savait à l'occasion s'assouplir.

Un peu avant sa mort, il voulut introduire dans le tribunal de la Rote un jurisconsulte, expert sans doute, mais contrefait et qui n'avait pas passé « par l'épreuve de l'eau et du feu ». Le chroniqueur Jacobo da Volterra, qui était secrétaire apostolique et, depuis 1479, camérier d'honneur du pape [1], fut délégué auprès de lui pour le supplier de renoncer à son dessein. Sixte IV avait lui-même, par une bulle datée du 14 mai 1472, réduit de quatorze à douze le nombre des auditeurs et prescrit qu'ils ne seraient admis qu'après un examen passé devant le vice-chancelier, alors le cardinal Rodrigo Borgia.

1. Antonio Basso l'avait recommandé au pape. Jacobo da Volterra le secondait dans ses exercices pieux et l'accompagnait quand il visitait les églises; Sixte IV l'enrichit. Il faillit devenir évêque d'Aquino. Voir la savante notice que lui consacre le professeur Enrico Carusi dans la nouvelle édition du Muratori, vol. XXIII.

Néanmoins, il répondit par une fin de non-recevoir. Deux membres du tribunal allèrent lui renouveler leurs protestations et ceux-ci furent assez heureux pour le convaincre. Sixte IV les remercia même « d'avoir si bien défendu la dignité du tribunal ».

Infessura ne raconte pas les choses tout à fait de la même façon ; il prétend que les membres du tribunal de la Rote, menacés par les soldats de Riario, parce qu'ils se refusaient à élire son candidat, durent s'enfuir dans le Transtévère et que ce fut pourquoi il ne fut pas reçu la première fois ; il ajoute qu'il avait versé à Riario 200 ducats et qu'il en avait promis 1 000 au pape, mais on sait l'esprit critique d'Infessura.

Sixte IV donna une plus grande preuve de l'empire qu'il pouvait avoir sur lui-même en ne punissant pas le grammairien Théodore de Gaza qui avait jeté dédaigneusement dans le Tibre une bourse, pas assez garnie à son avis, que le pape venait de lui donner en remerciement de la traduction d'une œuvre d'Aristote.

Au demeurant Sixte IV était généreux, voire prodigue à l'occasion. Non seulement les membres de sa famille, mais des étrangers furent comblés de ses largesses ; la reine Charlotte de Chypre, venue avec quelques gentilshommes dont Podocatharo qui devint cardinal par la suite (28 septembre 1500), fut logée au Borgo et reçut 100 florins par mois. La reine de Bosnie en avait autant. Sophie Paléologue vivait également des générosités du pape qui la maria en lui donnant 6 000 ducats de dot. Le despote d'Épire avait 150 florins par mois. Mais les moyens lui manquèrent souvent. A quelqu'un qui se plaignait à lui de ne pas recevoir la pension dont il avait été gratifié, il répondit : « Je vous l'ai bien promise ; je n'ai pas pris l'engagement de vous la faire verser. » Parfois sa libéralité était paralysée par des mauvaises volontés. Un couvent se refusa à fournir la gratification qu'il devait donner sur son ordre à l'un des peintres de la chapelle Sixtine, Diamante. Quand le grammairien Théodore de Gaza accablait d'injures, au lieu du pape, son trésorier Meliaduce parce que son traitement de maître à l'Université et de secrétaire apostolique (500 et 200 ducats) ne lui était pas payé, ce n'était pas seulement par respect pour la dignité apostolique, mais parce qu'il savait très bien que le pape n'y pouvait rien.

Libéral envers les autres, Sixte IV n'était pas ménager des deniers de l'Église lorsqu'il s'agissait de ses satisfactions personnelles. La cour pontificale devint fastueuse à l'égal de celles des princes séculiers les plus opulents.

Cependant, bien qu'il ait fait fabriquer une tiare presque aussi riche que la tiare de Paul II, Sixte IV n'avait pas, ce semble, la passion de son prédécesseur pour les pierreries et les joyaux. Mais il se plaisait à meubler richement ses appartements ; de Bruges, il fit venir trois tapisseries qui lui coûtèrent 900 florins (1483). Artefelt et Victor Bachoren de Bruges reçurent un acompte de 3 600 florins pour des étoffes d'or et de soie destinées au Vatican. En Italie, il commandait des meubles, de l'argenterie, des crédences. Les dépenses journalières de sa maison s'élevèrent, en l'année 1476, à 34 florins.

Sixte IV aimait à donner des fêtes, et il y en eut de splendides sous son règne. Si l'on joint à ces dépenses les frais des guerres continuelles qu'il provoqua et des travaux qu'il

entreprit, on conçoit que la situation du trésor pontifical soit devenue des plus difficile et que sa hâte ait été grande de connaître les ressources sur lesquelles il pouvait compter.

C'est pourquoi il convoqua dès le 13 août 1471 les cardinaux pour venir visiter avec lui le trésor déposé au château Saint-Ange. Ce fut, à tout prendre, une déception. Après un banquet, la visite commença ; on trouva d'abord, raconta un des cardinaux à l'envoyé du duc de Milan [1], cinquante-quatre coupes d'argent remplies de perles, dont on estima la valeur à 300 000 florins. Les cardinaux mirent leurs cachets sur les coffres qui les contenaient et il fut décidé que ces perles seraient vendues au profit de la croisade. Puis on présenta aux visiteurs une tiare estimée 300 000 florins. Un diamant de 7 000 ducats fut remis au cardinal d'Estouteville à qui le Saint-Siège devait de fortes sommes. Quant aux pierres, aux fils de perles, aux matières d'or et d'argent, qu'on vit ensuite, on les évalua à un million de ducats. Mais, comme le fit remarquer un des assistants, tout cela n'était pas de l'argent comptant et la valeur en dépendait du bon vouloir des acheteurs. Ceci était d'autant plus grave que l'on ne trouva que 7 000 ducats en carlins [2]. Il y avait bien des actes portant reçu de sommes importantes atteignant parfois 100 000 ducats, mais les noms des bénéficiaires n'y figuraient pas ; aussi ne put-on les réclamer.

Les ventes commencèrent dès le mois de mai suivant ; les Médicis achetèrent alors pour 32 170 florins de gemmes et de joyaux ; le roi de Naples, pour 16 000. C'était bien peu au regard des sommes qu'il aurait fallu.

Le pape s'occupa de faire, à tout le moins, rentrer les sommes dues au Saint-Siège. Le 29 octobre 1471, il chargeait deux clercs de la Chambre apostolique, Nicola Bonaparte et Antonio de Forli, d'examiner les comptes des banquiers qui avaient été en rapport avec la Chambre : les Médicis, les Pazzi, les Spannocchi, les Baroncelli, les Spinelli, Raynaldo della Luna, Giovanni della Casa, Everardo de' Salviati, Pietro Archangelo d'Urbino, Galeotto de' Franciotti, Giovanni de' Nochi, Antonio de' Novini, Orlando et Antonio de' Sarraceni, lesquels prétendaient tous être créanciers de l'Église. En outre, ordre était donné à tous les archevêques, évêques, protonotaires et trésoriers de présenter leurs comptes dans un délai de quinze jours. La plus grande publicité fut donnée à cette ordonnance que le pape fit afficher trois jours de suite (1er, 2 et 3 janvier 1472) à la porte de Saint-Pierre, au château Saint-Ange, sur la place Campo di Fiore.

Le pape eut recours aussi à la création de charges qu'il vendait. Par une bulle datée du 11 janvier 1478, *Divina æterna*, il modifia le corps des abréviateurs [3] et en porta le nombre à soixante-douze. Quinze charges furent ainsi créées pour lesquelles plus de trois cents acquéreurs se présentèrent. Des charges de tabellions (*adstipulatores*), sans l'intervention desquels on ne pouvait rédiger aucun acte, fournirent aussi d'assez fortes sommes.

1. Pietro de Madignano, *Lettre au duc Galeazzo Maria*, en date du 14 août 1471. Pastor, vol. IV p. 193.

2. Il y avait deux sortes de ducats, le ducat-or, qui pesait 3 gr. 45. A 3 fr. 444 le gramme d'or, sa valeur était donc de 11 fr. 90. Le ducat de la Chambre valait un ducat-or plus 15 bolognini. Jadis le ducat et le florin étaient équivalents. A la fin du xve siècle. il fallait donner 33 florins pour 15 ducats plus 30 bolognini. Suivant les temps, 47 à 80 bolognini équivalaient à un florin, Quant au carlin, sa valeur fut un peu plus tard de 0 fr. 80. Il datait de Charles d'Anjou et était une monnaie d'argent. On ne comptait plus guère en florin à l'époque de Sixte IV.

3. Voir précedent volume, p. 398.

Ces officiers étaient si peu utiles qu'Innocent VIII s'empressa de les supprimer. Sixte IV vendit le protonotariat du Capitole, de l'Université, de la Chambre urbaine. Il existait des tarifs pour les bénéfices et les évêchés[1]. De nouveaux impôts furent établis, les anciens furent augmentés et strictement perçus.

Cependant, quand Sixte IV mourut, il laissa plus de 150 000 ducats de dettes. Il est vrai qu'il avait remboursé les dépenses engagées par Paul II pour la construction de la tribune de Saint-Pierre, la réparation du Vatican, la création d'une rue au Borgo et d'autres travaux.

## Les neveux du Pape. La Cour.

Le pape s'empressa de récompenser ceux qui avaient aidé à son élection. Borgia reçut la commende de l'abbaye de Subiaco ; Francesco Gonzaga, l'abbaye de S. Gregorio ; Latino Orsini, le titre de camerlingue ; en outre, les deux fils de Francesco di Anguillara reçurent la promesse d'une dot de 2 000 florins à prélever sur la gabelle du sel et sur les taxes perçues dans les terres de Gabriele Francesco Farnese (1474). Le cadeau ne fut pas une simple promesse ; l'un des fils s'étant marié en 1475, le trésorier du Patrimoine fut chargé de verser la somme (3 mars).

Pietro Riario, qui était le fils de la sœur du pape, Bianca, et qui, en sa qualité de conclaviste, avait intrigué habilement en faveur de son élection, fut créé évêque de Trévise (3 septembre 1471), reçut une abbaye en France et une rente de 1 000 florins [2]. Le 15 décembre 1471, lui et Giuliano [3], l'un des fils de Raffaele, frère du pape, deviennent cardinaux. Pietro, qui prit le titre de S. Sisto, avait vingt-cinq ans ; Giuliano, qui prit le titre de S. Pietro in Vincoli, qui était celui de son oncle avant son élection [4], en avait vingt-huit. Sa hâte de porter le chapeau était si grande qu'il s'en para avant même d'avoir été « publié », ce dont on jasa dans Rome. La fonction de « l'ouverture de la bouche » n'eut lieu que le 22 décembre.

Sixte IV allait d'ailleurs prodiguer la pourpre à ses neveux et parents. En 1477, il nomma cardinaux Raffaello Galeotto Riario, Girolamo Basso et Cristoforo della Rovere; en 1478, Domenico della Rovere.

Les registres de la Chambre apostolique font fréquemment mention de dons faits par le pape à ses neveux : Antonio della Rovere reçut plusieurs fois des sommes de 10 000 florins. A leurs femmes, il donnait des gamurres, des manches [5], des sbernies [6], des bijoux.

1. Sixte IV publia cependant, le 22 mai 1472, une bulle *Perniciosam* contre les simoniaques, déclarant nulles les fonctions ainsi acquises.

2. Infessura et d'autres affirment que Sixte IV était son père ; Litta et plusieurs historiens modernes partagent cet avis. L'extraordinaire faveur dont jouit Pietro peut s'expliquer tout autrement. On trouvera dans le Dictionnaire de Bayle ce qu'on a insinué à ce sujet et tout ce qui a été dit de plus violent contre Sixte IV.

3. Le futur Jules II.

4. Et du célèbre cardinal de Cusa.

5. Les manches ne faisaient pas partie intégrante de la robe.

6. Les sbernies et les gamurres étaient des manteaux en étoffe de soie d'or ou d'argent que les femmes portaient dans le nord et le centre de l'Italie.

Sixte IV formait ainsi autour de lui une cour d'obligés et de fidèles. Ses sentiments de famille qui l'aveuglaient et aussi la nécessité l'y poussaient. De même qu'autour des autres princes italiens toute une famille se rangeait, fils, bâtards, neveux, barrant les avenues du pouvoir et assurant à leurs protecteurs de fidèles serviteurs ayant à cœur leurs intérêts, de même il fallait au pape un entourage sur lequel il pût compter. A Rome comme ailleurs, il y avait danger à confier les grandes charges à des personnes dont les intérêts pouvaient être contraires à ceux du souverain. Pour avoir agi autrement, Eugène IV s'était mis dans un grand embarras et Innocent VIII devait, un peu plus tard, faire la même expérience [1]. La garde du château Saint-Ange ne pouvait être livrée, on l'a vu, qu'à des gouverneurs dévoués au pape régnant. Aussi les prédécesseurs immédiats de Sixte IV avaient-ils réservé à leurs parents une grande part dans le gouvernement. Rome avait appartenu aux Catalans sous Calixte III et aux Siennois sous Pie II. Elle appartiendra aux Ligures sous Sixte IV. Mais il exagéra le système. Les hauts emplois furent la propriété exclusive des siens, qui mésusèrent de leur pouvoir. La cour pontificale devint brillante, somptueuse et dissolue.

Pietro Riario, le favori du souverain pontife, reçut tant de bénéfices et de commendes que ses revenus dépassèrent 60 000 florins d'or [2]. Évêque de Trévise depuis le 4 septembre 1471, comme on l'a dit, il devint archevêque de Florence le 20 juillet 1473, évêque de Spalato, Mende, Séville, Valence, protecteur de l'ordre des Franciscains et patriarche de Constantinople. Ébloui de ses nouvelles richesses, tout de suite il se jeta dans de folles dépenses, achetant sans compter des étoffes de prix, des tapis, des pierreries, de la vaisselle d'or et d'argent ; ses maîtresses, car il en eut très ostensiblement, portaient des chaussures ornées de pierres précieuses ; ses serviteurs, au nombre de cinq cents, étaient couverts de soie et de pourpre. « Jamais, dit Ammanati dans son oraison funèbre, on ne vit tel luxe. » Le cardinal Pietro se plaisait à réunir dans son palais des lettrés, des savants, des courtisans ; sa table lui coûta, en trois ans, près de 300 000 florins. En même temps, il consacrait d'assez fortes sommes, à l'exemple du pape et des autres grands seigneurs, à la restauration des églises ; c'est ainsi qu'il répara l'église SS. XII Apostoli que Martin V et Bessarion n'avaient pu sauver d'une ruine à peu près complète et qui n'était plus la basilique merveilleuse du temps de Charlemagne [3]. Politien le loue sans réserve, il l'appelle un dieu ; s'il n'était mort si tôt, il l'aurait, avoue-t-il, égalé à Jupiter. Pietro, il est vrai, ne lui avait encore donné que des paroles, mais il attendait beaucoup de lui [4].

Riario laissa à sa mort 300 000 ducats d'argenterie, un inestimable mobilier et 62 000 ducats de dettes. Il fut enseveli dans la basilique SS. XII Apostoli, près du palais Colonna. Le pape fit les frais de son tombeau qui est de marbre et existe encore [5].

1. Voir plus loin, p. 102.
2. Cortesius, *De Cardinalatu*, fol. XLIV.
3. Sixte IV y plaça un groupe représentant le triomphe de son ordre. Ridolfo Venuti, *Roma moderna*, Rome, 1766, p. 105.
4. *Prose volgare inedite e Poesie latine e greche*, éd. Is. del Lungo, Florence, 1867, p. 111-113.
5. Armellini, *Le Chiese di Roma*, p. 249. L'inscription se trouve dans Forcella, *Isr.*, vol. II, p. 227, n° 659.

Quand il eut disparu (5 janvier 1474), chacun se demanda qui lui succéderait dans l'affection et la bienveillance du pape. Ce fut à son frère, Girolamo, qu'échut cette chance. Né à Savone en 1443, il y avait vécu longtemps, exerçant, assure-t-on, le métier d'épicier ou d'écrivain public. Son oncle le prit, comme Pietro, sous sa protection et, devenu pape, il s'empressa d'acheter à son intention, moyennant 14 000 ducats, la petite ville de Bosco qu'il érigea en comté ; en mai 1473, il lui donna Imola, ville autrement importante, qui le rapprochait de la Romagne dont le pape espérait bien lui procurer quelque jour la seigneurie, car la Romagne était la seule région d'Italie où l'on pût encore se tailler un État.

Imola avait été l'objet d'ardentes convoitises. Le Saint-Siège l'avait possédée au commencement du siècle, puis le duc de Milan, le dernier des Visconti, s'en était emparé d'accord avec les habitants ; il céda la ville et son territoire à Guido Antonio Manfredi, frère du duc de Faenza auquel succèda, en 1470, de Taddeo Manfredi qui fut presque aussitôt dépossédé par Galeas Sforza. Les Florentins s'apprêtaient à en faire l'acquisition au duc moyennant 100 000 florins, quand une convention intervint aux termes de laquelle Pietro Riario acquérait la ville pour lui et pour son frère Girolamo ; Pietro payait 40 000 florins, Girolamo recevait sa part comme dot de Caterina Sforza, fille naturelle de Galeas, qu'il épousa en 1477, après de longues fiançailles [1].

Comme son frère, Girolamo chérissait le luxe, mais il avait des vues plus ambitieuses. De même que Pietro Borgia, au temps du feu pape Calixte III, et comme plus tard César Borgia, il aspirait à la souveraineté ; ce fut, pour Sixte IV, la pensée du règne que de contenter ce désir. Sixte IV subissait de façon extraordinaire, anormale, l'empire de Girolamo ; on l'appelait l'archipape ; il semble n'avoir agi qu'à son instigation dans un grand nombre de cas, au point qu'on a pu imputer à Girolamo bien des noirceurs dont la mémoire de Sixte IV est chargée. Girolamo était en effet insatiable, vindicatif, sans pitié comme sans scrupules, avide parce qu'il était prodigue, et très faux.

Son palais, construit après 1477 et situé dans le quartier Ponte, près de l'église S. Apollinare [2], était une merveille. Les ameublements, à cette époque, se composaient surtout de crédences chargées d'argenterie, de coffres, de lits de parade qui valaient parfois jusqu'à 800 florins, de sièges, de tapisseries et de tentures [3]. Girolamo en possédait d'admirables. Dans le public on avait surnommé par antiphrase ce palais Palazzo S. Caterina, à cause de sa femme Caterina, qui n'avait rien d'une sainte.

Le neveu du pape, le cardinal Giuliano, le futur Jules II, eut l'habileté de ne pas lui porter ombrage ; il semblait alors ne s'occuper que d'art et de plaisirs [4]. Son palais, ap-

1. Le 5 novembre 1473, Girolamo jura fidélité au pape comme vicaire d'Imola, dans la chambre dite du perroquet où s'accomplirent tant d'actes importants. (Sur cette chambre, voir plus loin.) Girolamo fut seigneur de Forli, d'Imola, de Forlimpopoli, comte de Bosco (près d'Alexandrie), général de l'Église, grand connétable du royaume de Naples....

2. Depuis, palais Altemps. Au XVIIIe siècle, il y avait un autre palais Altemps dans le quartier Trevi. Girolamo habita aussi avec sa femme, Caterina Sforza, la palais Orsini, place Campo di Fiore.

3. FRIDA SCHOTTMULLER, *I Mobili del Rinascimento*, Paris, 1922.

4. Il était en pleine jeunesse, étant né le 15 décembre 1443. Il devint évêque de Carpentras en 1473.

PLATINA DEVANT LE PAPE SIXTE IV, par Melozzo da Forli. (Phot. Anderson.)

pelé « del Vaso », qui avait appartenu aux Colonna et se trouvait place SS. XII Apostoli [1], était le lieu de rendez-vous des artistes, des érudits, des poètes ; on s'y entretenait de lettres, de philosophie, de science et fort peu de théologie ; on y célébrait les louanges du maître de la maison. Il aimait le faste. Ses banquets étaient réputés. Quand il sortait, une troupe de cent cavaliers l'escortait. Il avait des libéralités de grand seigneur. Bien qu'il ait dit un jour qu'il ne dépenserait plus d'argent pour acheter des pierres « grandes ou petites», il n'en continua pas moins à rechercher des pierres précieuses et à bâtir ; l'église S. Pietro in Vincoli, dont il était cardinal, fut en partie reconstruite à ses frais ; l'église SS. XII Apostoli, embellie. Il eut soin d'y faire apposer des inscriptions commémoratives [2].

S'il se montra, comme Pietro, peu soucieux de sa dignité de cardinal, du moins ce fut, à sa différence, sans ostentation ; on pouvait dire de lui :« *Si non caste, saltem caute.* »

Pour rehausser son personnage, il se fit donner le titre de légat dans toute l'Italie ; ses voyages étaient des marches triomphales ; il fit des entrées solennelles à Florence, à Bologne, à Milan. A Venise, on le reçut avec un éclat particulier ; Girolamo Riario n'était pas mieux accueilli.

Sixte IV accumula sur sa tête les dignités afin qu'il pût faire face à ses dépenses il le créa évêque de Lausanne, Avignon, Constance, Mende, Savone, Viviers, Verceil....; Les Romains, qui étaient gens d'affaires, ne voyaient qu'avantages dans ces attributions d'évêchés ultramontains ; ce que touchait le titulaire était autant d'argent étranger qui rentrait à Rome.

Giuliano avait deux frères, Leonardo et Giovanni della Rovere. Giovanni devint gouverneur de Rome et épousa Giovanna, fille de Federico, duc d'Urbino ; les fêtes célébrées en cette occasion firent bruit. Leonardo, disgracié au physique et doué de peu d'intelligence, épousa une fille naturelle du roi de Naples qui n'accepta cette union qu'à la condition que le Saint-Siège lui rendrait la ville de Sora, située à mi-chemin entre Rome et Naples, sur un rocher inexpugnable. Elle appartenait à Giampaolo Cantelmi qui reçut du pape, en dédommagement, 50 000 florins.

Raffaele Galeotto Riario, fils de Sansoni, titulaire de l'église S. Giorgio in Velabro, neveu du côté maternel du cardinal Pietro Riario et de Girolamo, fut créé cardinal le 10 décembre 1477, à l'âge de dix-sept ans, alors qu'il achevait ses études à Pise. Cette même année, il devenait vice-chancelier de l'Église et, en 1483 (23 janvier), camerlingue, puis légat *a latere* en Hongrie, à Ferrare, en Ombrie. Évêque de plusieurs villes, abbé du Mont Cassin et de Cava, comblé de bénéfices, il entretenait autour de lui une nombreuse famille parmi laquelle se trouvaient seize évêques. Il fit rebâtir l'église S. Lorenzo in Damaso (1486). Établi d'abord dans le palais du cardinal d'Estouteville

1. Adinolfi, *Roma*, vol. II, p. 14. Pietro Riario y avait habité.

2. Il commença comme cardinal et acheva comme souverain pontife la réfection du portique, qui existe encore, de l'église S S. XII Apostoli et du couvent y attenant. C'est dans cette église que le jour de la Saint-Philippe on lâchait des oiseaux et l'on balançait au bout d'une corde un porc au ras du sol tandis que, des galeries supérieures, on jetait de l'eau sur les assistants.

après la mort de celui-ci, il se fit plus tard construire le célèbre palais qui devint la Chancellerie [1].

Les fils de Luchina, sœur du pape, qui avait épousé Gio. di Guglielmo Basso, lequel reçut le droit d'ajouter à son nom celui de Rovere, furent tous comblés d'honneurs par Sixte IV et ses successeurs : trois devinrent cardinaux, Girolamo, évêque d'Albenga, de Recanati, de Loreto; Clemente, évêque de Mende; Leonardo, évêque d'Agen et de Lucques [2]. C'est lui qui édifia le beau palais Scossa-Cavalli, actuellement le Pénitencier de Saint-Pierre ; il favorisa le peintre le Pinturicchio; Francesco, chevalier de Rhodes, devint évêque de Mende (1504); Galeazzo fut évêque de Coutance et Antonio reçut le marquisat de Cisterna.

A côté des neveux du pape, d'autres prélats, puissamment riches, contribuaient à rendre sa cour brillante et gaie. Rodrigo Borgia amassait prudemment d'immenses richesses ; après le cardinal d'Estouteville, il était le plus riche du Sacré Collège. Son goût était délicat. Le palais qu'il habitait, la *Cancelleria Vecchia*, situé à l'emplacement qu'occupe actuellement le palais Sforza Cesarini, sur le Corso Vittorio Emanuele, renfermait quantité de vaisselle plate et d'objets précieux. Bien qu'il goutât peu la littérature, à ce qu'il semble, il avait amassé force livres. Il se plaisait à étaler son opulence ; les vêtements qu'il portait, quand il sortait, étaient splendides et il faisait mettre des mors en or à ses chevaux.

Comme lui, Estouteville se montrait fastueux. Proche du sang royal de France [3], il avait, durant sa longue vie, accumulé les évêchés et les abbayes ; il était évêque de Digne (1440), de Béziers (1445), de Maurienne (1453), archevêque de Rouen (1453), abbé de quatre abbayes dont le Mont Saint-Michel, prieur de trois prieurés (camerlingue en 1477). Son goût pour les objets précieux était moins éclairé que celui de ses émules ; il préférait à l'excellence du travail, la valeur de la matière première; à sa mort [4], on trouva dans ses coffres beaucoup de pierres précieuses mais peu de joyaux, des pièces d'argenterie pesantes, des tissus lourds de broderies. Il aimait à donner des fêtes ; c'est à lui que le pape s'adressa plusieurs fois pour organiser les réceptions des princes et des princesses qui vinrent nombreux sous son pontificat.

Plusieurs monuments furent restaurés par ses soins, entre autres le palais de S. Apollinare, actuellement séminaire romain, qu'il habita [5], et l'église Sainte-Marie-Majeure, où il fit placer un autel en marbre sculpté par Mino da Fiesole, remplacer les portes de la façade et restaurer le péristyle [6]. Aussi, quand il s'agit de donner une forte impulsion aux tra-

1. Le dernier ouvrage consacré à ce palais est celui de E. Lavagnino, *Il Palazzo della Cancelleria e la chiesa di S. Lorenzo in Damaso*, Rome, 1924. On raconta que ce palais avait été construit avec le bénéfice d'une nuit de jeu et afin que le pape ne pût obliger le gagnant à le restituer. Le pape voulut, en effet, obliger Riario à restiuer son gain à son fils. Voir notre ouvrage : *Rome au temps de Jules II*, p. 28.

2. Clemente en 1503, Leonardo en 1485.

3. Il y avait eu de tout temps des liens entre les deux familles; récemment, dame Gilletta de Coitivy, fils de messire Olivier et de dame Marie de Valois, « fille advouée » du roi Charles VII, avait épousé Jacques d'Estouville, baron de Beyne. Les Estouville étaient également alliés aux Luxembourg.

4. Il mourut à quatre-vingts ans, en 1483.

5. Ce palais passa à sa mort au cardinal Geronimo Basso della Rovere et au cardinal Leonardo Grasso della Rovere.

6. E. Lavagnino et V. Moschini, *S. Maria Maggiore*, Rome, 1924. — Mariano Armellini, *Le Chiese de Rome*, Rome, 1891. — Abbé P. de Angelis, *Basilicæ S. Mariæ Majoris ... descriptio*, Rome, 1621

vaux d'édilité entrepris par Sixte IV et d'en concentrer la direction, ce fut à lui que s'adressa le pape.

Revêtu de la pourpre par Eugène IV en 1439, il était l'un des plus anciens cardinaux, mais non le moins actif.

Francesco Gonzaga, archevêque de Bologne et cardinal depuis 1461, était plus enclin, dit un chroniqueur, à la chasse et au plaisir qu'aux pratiques de la piété. Ami de Mantegna, collectionneur ardent et éclairé, il avait réuni chez lui quantité de camées, de médailles, d'antiquités qui, après sa mort, survenue en 1483 (22 octobre), devinrent la propriété de son rival, Laurent le Magnifique. Son humeur et ses richesses durent en faire l'un des membres les plus importants de la cour de Sixte IV.

Son goût de collectionneur était partagé par l'un des neveux de Paul II, le cardinal Battista Zeno, tandis que son autre neveu, Marco Barbo, s'occupait d'achever le palais de Saint-Marc.

Le cardinal Giovanni Battista Cibo, qui allait devenir pape (Innocent VIII), menait, quoique relativement pauvre, assez joyeuse vie ; il avait eu, d'une Napolitaine, deux enfants.

Au milieu de cette cour peu sévère, le vieux cardinal Ammanati [1], dont la Chronique [2] est sévère pour son temps, jouait le rôle de censeur morose ; il blâmait l'abandon de tout effort sérieux en vue d'une croisade, il réprouvait la prodigalité et les mœurs des autres membres du Sacré Collège, trouvait mauvais, comme Pie II, qu'on s'occupât de poésie. Comme Paul II, il s'élevait contre les fêtes et les spectacles imités de l'antiquité, contre les représentations théâtrales.

Paolo Toscanella n'avait pas tort quand il prononçait, en 1482, un violent réquisitoire contre la corruption des cardinaux et de tout l'entourage du pape [3], et Gilles de Viterbe aussi quand, dans son *Histoire de vingt siècles* [4], il écrivait que le clergé était épris « *non numinis sed nummi, non salutatis sed voluptatis* ».

## Le couronnement.

Quoique cardinal, Sixte IV n'était pas évêque ; il fut consacré avant la cérémonie de « prise de possession » qui eut lieu le dimanche 25 août 1471 [5]. Le sacre eut lieu sur le péristyle de la basilique de Saint-Pierre, où une haute estrade avait été élevée : ce fut le cardinal Borgia qui plaça sur la tête de Sixte IV la couronne qui était celle de Grégoire le Grand. Cette cérémonie accomplie, le cortège se rendit au Latran pour la

1. En réalité, il n'avait que cinquante ans en 1472, mais devait paraître bien vieux parmi tant de cardinaux imberbes.

2. Ammanati, *Diario Consistoriale*, dans Muratori, nouvelle édition, vol. XXIII.

3. Muratori, anc. éd. *Diarium Romanum*, vol. XXIII, col. 173.

4. Egidio Canisio de Viterbe, *Historia XX Sæculorum*. Il devint cardinal sous Léon X.

5. La date du 25 est donnée par Infessura qui dit cependant que c'était le jour de la Saint-Barthélemy, par conséquent le 24 août. Cf. Pastor, vol. IV, p. 262. Le 25 août était bien un dimanche cette année.

« prise de possession » ; au pont Saint-Ange, la communauté juive l'attendait comme de coutume pour faire acte de soumission. Quand le pape mit pied à terre au Latran, un tumulte populaire éclata comme lors des précédentes intronisations, car la foule voulut s'emparer de sa riche litière pour s'en partager les débris ; les gardes débordés chargèrent et furent accueillis par une volée de pierres dont quelques-unes atteignirent les prélats qui entouraient le pape. Ce ne fut qu'à grand'peine que le cardinal Latino Orsini parvint à rétablir l'ordre. Très irrité, Sixte IV, qui avait cru perdre la vie, s'en retourna au Vatican dès que la nuit fut tombée. Les frais de cette cérémonie s'élevèrent à 28 000 florins [1].

Le pontificat commença sous de fâcheux auspices. Le 20 août 1471, le ciel se couvrit de nuages couleur de poix, il fit si obscur qu'il sembla que la nuit était tombée subitement, puis survint un ouragan qui dura une heure et fut d'une violence inouie ; la ville fut inondée et les récoltes déjà engrangées eurent fort à souffrir. Heureusement il y avait abondance de blé cette année-là ; le Tibre déborda, charriant des cadavres. En septembre, il y eut une éclipse de soleil [2] ; le 15 novembre, il y eut une éclipse de lune, laquelle parut ensuite rougeâtre. Les comètes se succédaient, dont l'une avait la queue tournée vers le Sud, d'où l'on conclut que le mal viendrait de l'État napolitain, du « Royaume » comme on disait.

1. Francesco Insulabona et Salvato Teotonico furent les charpentiers qui travaillèrent aux installations. LAUER, *Le Latran*, p. 288

2. Les annales astronomiques n'en font point mention ; il y en avait eu une le 8 mai. Elle eut lieu au milieu de la nuit.

*CHAPITRE II*

# LE PAPE SIXTE IV ET LES ROMAINS

## Création du Musée Capitolin.

Un des premiers actes de Sixte IV fut de faire don à la ville de quelques statues antiques de haute valeur qui formèrent le commencement du Musée capitolin et en sont l'ornement.

Le Capitole était très pauvre en antiquités ; il ne possédait guère que le groupe du lion dévorant un cheval qui servait quelquefois de pilori et qui, après bien des vicissitudes, se trouve actuellement dans la cour du palais des Conservateurs où l'on voit la *Forma Urbis*. Deux urnes antiques y avaient été apportées antérieurement au XIVe siècle. Elles provenaient du monument d'Auguste et avaient contenu les cendres de la première Agrippine, femme de Germanicus et celles de son fils Néron César. L'urne d'Agrippine fut transformée en mesure à grains ; elle subsiste encore. L'autre a disparu [1].

La donation de Sixte IV comprenait la fameuse Louve que l'on plaça au-dessus de la porte d'entrée du palais des Conservateurs ; la statue du *Tireur d'épines* ; une tête colossale de Néron ; une main tenant un globe que l'on supposait être un fragment d'une statue de Samson : elle fut placée entre deux colonnes de la façade du palais ; une statue dans laquelle on voyait une *Zingara* et qui est peut-être un *Camillus*, c'est-à-dire un enfant ; une statue de bronze doré représentant Hercule qui venait d'être découverte près du cirque Maxime ; une statue de Charles d'Anjou.

La plupart de ces objets paraissent provenir du palais du Latran à l'exception du *Tireur d'épines* et de la *Zingara*.

L'inauguration de cette collection, qui comprenait d'autres pièces d'importance moindre, se fit avec solennité, le 14 décembre 1471.

1. On trouvera dans notre ouvrage sur le Capitole romain la bibliographie de cette donation et du musée. Ajouter : A. Jones Stuart, *The Sculptures of the Museo Capitolino* Oxford 1912.

Le pape entendait, en faisant ce don au peuple romain, lui remettre des témoignages éclatants de sa grandeur passée. L'inscription qui commémore cette générosité le dit expressément et rien ne pouvait plus toucher les Romains [1]. Ils considéraient que tout ce qui rappelait leur gloire leur appartenait effectivement ; c'est ce qui explique le mot *restituendas* appliqué aux objets donnés par le pape et qui, en réalité, n'avaient jamais appartenu au peupe romain.

A-t-on eu raison d'attribuer au pape le désir de sauvegarder les richesses artistiques qui se trouvaient encore à Rome? La bulle *Cum provida sanctorum* n'a trait qu'aux églises ; il n'y est pas question des monuments antiques [2]. En réalité, se conformant en cela aux nécessités et aux habitudes prises, Sixte IV permit aux Romains de tirer parti de leurs ruines [3]. C'était si tentant et si commode! Et comment aurait-on pu, au surplus, mener à bien les travaux qu'il méditait sans ce moyen? Le 17 décembre 1471, les entrepreneurs chargés de reconstruire la Bibliothèque vaticane sont autorisés par une bulle à fouiller où ils voudront pour se procurer les pierres nécessaires. Un temple d'Hercule situé au *forum boarium*, circulaire comme celui dit de Vesta qui existe encore, fut détruit [4] ainsi qu'un arc de triomphe voisin du palais Sciarra [5]. D'autres destructions se poursuivirent tout le long du règne.

Au lendemain de son élection, Sixte IV avait bien adressé au gouverneur du port d'Ostie un ordre, lui imposant d'empêcher l'exportation des statues, des colonnes, des fragments antiques. Mais peut-être voulait-il simplement empêcher la dispersion des collections du feu pape qui avait commencé le lendemain de sa mort. Cette mesure n'empêcha pas d'ailleurs les camées et les intailles que Paul II avait réunies avec tant de passion de passer pour la plupart entre les mains de Laurent le Magnifique.

## Le préfet de Rome. — La croisade. — Ordonnance somptuaire.

Le 27 février 1472 mourut le préfet de Rome, Antonio Colonna, prince de Salerne [5]; sa succession avait été promise par Pie II à son fils Pierantonio, mais le surlendemain, Sixte IV nomma préfet son neveu, Leonardo della Rovere. Cette fonction, qui n'était plus qu'honorifique mais donnait beaucoup de lustre à celui qui en était revêtu, permit à Leonardo de faire le brillant mariage qui l'unit à la maison d'Aragon. Il se rendit à Naples dans un brillant appareil, accompagné de nombreux gentilshommes, et ce fut

1. Sixtus IIII Pont Max || ob immensam benignita || tem æneas insignes sta || tuas priscæ excellentiæ || virtutisque, monumen || tum romano populo || unde exortæ (*ou* extortæ) fuere resti || tuendas condonandas || que censuit.... Forcella, vol. I, p. 28, n° 16.

2. Müntz, *Les Arts...*, vol. III, p. 16.

3. Rodolfo Lanciani, *Storia degli Scavi...*, Rome, 1902, vol. I, p. 74. Le palais de la Chancellerie entre autres, fut construit avec des blocs pris au Colisée; on y plaça quarante colonnes provenant du théâtre de Marcellus.

4. Il contenait une statue en bronze doré de Myron. Homo, *Lexique*, p. 571.

5. Peut-être l'arc de Dioclétien.

6. Antonio avait été nommé préfet de Rome en 1458 par Pie II Il avait soixante-six ans quand il mourut. Le fameux capitaine Prospero Colonna était son fils.

Quant à son autre fils, Pierantonio il entra au service de Naples et eut de sa femme, Bernardina di Giovanni Conti, un fils, Marcantonio, qui dut fuir Rome à cause des persécutions d'Alexandre VI.

le commencement de cette série de fêtes pompeuses qui se succédèrent durant toute la durée du règne (fin avril 1472). Peu après, Leonardo dut se rendre à Todi. La ville, lasse de la domination de Gabriello Catalani, s'était révoltée ; le pape y envoya son neveu avec deux cents cavaliers que la commune dut entretenir à ses frais, ce qui lui coûta 70 florins (6 octobre 1472). D'autre part, comme Leonardo avait eu besoin de médicaments, le trésorier de Todi eut à lui remettre, de ce chef, « 50 florins dans une main et 40 ducats pontificaux dans l'autre [1] ». Qu'on ne s'étonne pas de cette formule ; dans un acte rédigé à la même époque, on ordonne au trésorier de la Chambre apostolique de verser à quelqu'un « tant dans la main droite, tant dans la main gauche, tant dans les autres ».

Comme préfet de la ville, Leonardo recevait 1 000 florins par an.

Le 23 juin 1472, Sixte IV confirma les statuts de la ville rédigés en 1469 et approuvés par Paul II.

La question turque avait joué un certain rôle au conclave ; Sixte IV se devait de songer à la croisade. Pendant une trentaine d'années encore, on parlera prodigieusement de cette question à laquelle quelques personnes vouèrent leur existence ; ceux mêmes qui comprenaient l'impossibilité d'aboutir étaient tenus de se montrer partisans d'une tentative. Sixte IV y songeait-il sérieusement? Tout de suite, il proposa la réunion d'un congrès, mais il voulait qu'il siégeât au Latran, tandis que l'empereur d'Allemagne tenait pour Udine. On ne put s'entendre. Alors, le 22 décembre 1471, il décida d'envoyer Bessarion en France, en Bourgogne et en Angleterre [2], Rodrigo Borgia en Espagne, Barbo en Allemagne, en Hongrie et en Pologne, Carafa à Naples, afin d'y quêter des appuis, d'y réunir de l'argent et d'y réconcilier les princes. Ils échouèrent. Barbo parvint à vendre des indulgences et à percevoir des dîmes en Allemagne, non sans y provoquer des protestations ; en France, Bessarion reçut du roi Louis XI, tout occupé à reprendre les villes de la Somme, un accueil peu favorable. Ce fut au retour de ce voyage qu'il mourut à Ravenne, le 18 novembre 1473. Son abjuration avait pesé sur toute sa carrière ; il eût été pape à cause de ses hautes qualités, de la droiture de sa vie, de l'autorité dont il jouissait, il eût, en tout cas, joué un rôle plus important si l'on n'avait toujours suspecté quelque peu la fidélité à sa foi. Quant à Borgia il réussit, comme l'on verra, non pas assurément à entraîner les souverains d'Espagne à participer à la croisade mais à procurer des subsides au Saint-Siège [3].

Le 28 mai 1472, Sixte IV se rendit à l'église de Saint-Paul-hors-les-murs puis au bord du Tibre pour y inspecter la flotte qu'il avait armée en vue de la croisade. Seuls, la ville de Venise et le roi de Naples étaient prêts à joindre leurs navires à ceux du Saint-

1. *Div. Camer*, vol. XXXVII, fol. 132. La pacification de la ville ne fut pas bien complète, car le pape dut y envoyer, deux ans après, Giuliano della Rovere qui sévit durement. *Notizie storiche della città di Todi*. Todi, 1843.

2. Il ne partit que le 20 avril 1472. Barbo partit le 20 février, Rodrigo le 15 mai.

3. Sur la légation du cardinal Rodrigo Borgia en Espagne, voir p. 143.

Siège. Le pape donna sa bénédiction aux équipages, promit l'absolution aux combattants et leur remit cent étendards aux armes de l'Église et aux siennes propres : d'azur au chêne arraché d'or.

Le cardinal Oliviero Carafa reçut le commandement de l'expédition ; c'était un homme de grande science, un théologien et un jurisconsulte éminent, mais totalement ignorant des choses de la guerre. Il revint le 23 juillet suivant (1473) sans avoir rien accompli, ramenant, pour tout butin, vingt-cinq Turcs et douze chameaux qu'on promena en triomphe par la ville [1].

Depuis cette époque, on vit constamment à Rome des Turcs libres ou esclaves.

L'armement et la réparation de six des galères avaient coûté 8 900 florins ; aussi le pape, d'accord avec la Chambre apostolique, décida-t-il, en 1474, de « modérer la dépense trop lourde et extraordinaire » causée par la croisade. En même temps, le pape réduisait partout ses dépenses militaires, car ses caisses étaient vides [2]. Il voulut que ses sujets réduisissent de même leurs dépenses.

Le 16 août 1473, Sixte IV confirma l'ordonnance somptuaire de 1469 [3] destinée à modérer le luxe des femmes et les dépenses faites à l'occasion des mariages et des enterrements. Les dots ne devaient plus dépasser 80 florins [4] ni les frais et les achats de bijoux et de cadeaux, 600 florins. Chose assez peu fréquente, cette ordonnance fut appliquée. Le chroniqueur Gaspare Pontani raconte qu'il se vit condamné avec les membres de sa famille pour en avoir violé les prescriptions (21 août 1483). Mais, d'autre part, le pape ne s'opposait pas, loin de là, aux manifestations d'un luxe extravagant dont ses neveux commençaient à donner l'exemple. Le 1er février 1473, le cardinal Pietro Riario offrit un banquet auquel assistèrent quatre cardinaux, les envoyés des princes italiens, Girolamo et Antonio Basso, neveux du pape, le préfet Leonardo della Rovere ; bref, les principaux de la jeune cour. A chaque service, le majordome se présentait à cheval dans un nouveau costume, conduisant les serviteurs ; le repas dura trois heures. Ensuite, il y eut des divertissements ; comme dans les sociétés qui tendent vers la décadence, on se plaisait à montrer des spectacles exotiques ; des nègres dansèrent, puis parut un ambassadeur turc avec son drogman qui déclara qu'il venait se plaindre du cardinal Riario parce qu'il avait attribué au roi de Macédoine un royaume qui appartenait aux Musulmans. Le lendemain eut lieu un tournoi sur la place SS. Apostoli, dans lequel le champion de l'ambassadeur turc rendit les armes au champion du roi de Macédoine [5].

Le spectacle plut et fut renouvelé le 4 mars suivant (1473). Rome devait en

1 L'expédition dut aller à Chios, qui appartenait alors à une société financière génoise ; il y fut, en effet, envoyé par Gênes, pour le compte du pape, 1 772 livres de nitre.

2. Le 8 août 1474, le camerlingue écrit à la banque Pazzi de verser à Leonardo de Vernazzi, marchand florentin, 48 florins provenant de la vente de quelques bijoux « de la croisade » déposés chez eux, en payement d'une coupe d'argent doré avec son couvercle, destinée à Jean Cernovick, comte d'Albanie, dont le concours pouvait être utile dans l'affaire de Scutari. En même temps, il était remis 15 florins, toujours sur le fonds de la croisade, à un Vénitien pour onze boutons en or, des franges et une tunique qu'il devait remettre à ce même Cernovick. Un rubis, provenant du même fonds, pesant 15 carats et estimé 150 florins fut confié à un orfèvre afin qu'il en fît une bague pour l'envoyé de Césène.

3. Publiée à la suite des Statuts de 1469

4. Voir THEINER, vol. III, p. 475, n° 405.

5. Une longue description de ce banquet se trouve dans une lettre de Ludovico Genovesi, médecin de la cour de Mantoue, en date du 2 mars 1473 ; elle a été publiée pour les noces Vigo-Magenta, Rome (Forzani), 1885.

*CATERINA SFORZA.*

PORTRAIT, par Lorenzo da Credi (tiré de l'ouvrage du comte Pasolini). Musée de Forli. (Phot. Anderson.)

contempler bientôt beaucoup de ce genre. L'histoire de Constantin fut représentée dans la cour du Vatican en 1484 [1].

## Embellissements de Rome.

Le bref par lequel Sixte IV confirmait l'ordonnance somptuaire portait que le montant des amendes servirait à la reconstruction du pont auquel le pape avait voulu qu'on donnât son nom. C'était le premier des travaux grâce auquel Sixte IV entendait transformer l'aspect de sa capitale. Nicolas V avait rêvé de grandes choses qu'il n'exécuta pas, ses successeurs ne purent que réparer, et encore, les innombrables églises qui croulaient de toutes parts. Rome évidemment en possédait beaucoup trop et le Saint-Siège avait fort à faire pour les entretenir ; il ne pouvait guère s'occuper d'autre chose et cela nuisait aux opérations de voirie dont chaque pape avait la pensée et dont il voyait la nécessité. L'aspect de la ville restait ce qu'il avait été au Moyen Age ; on construisait sans alignement, en empiétant sur les voies et surtout sur les places dont un certain nombre servaient, en outre, de dépotoirs, les rues étaient étroites, tortueuses, sordides ; aucune mesure de salubrité n'était prise ; les communications entre les deux rives du Tibre étaient réduites à trois ponts : le pont Saint-Ange, les ponts Quattro Capi et S. Bartolommeo de chaque côté de l'île du Tibre et l'ancien *Pons Senatorum* devenu le pont S. Mariæ qu'une inondation emporta en 1598 et dont les vestiges reçurent, et portent encore, le nom de *Ponte Rotto* [2]. Sixte IV entreprit donc tout d'abord de rétablir le *Pons Valentiniani* situé entre le pont Saint-Ange et les ponts de l'île du Tibre afin de prévenir un accident semblable à celui qui avait eu lieu lors du dernier jubilé de 1450, par suite de l'encombrement du pont Saint-Ange. Il pensait, en effet, à célébrer en l'année 1475 un nouveau jubilé. Le 29 avril 1473, il se rendit, en compagnie de quatre cardinaux et de plusieurs évêques, à l'endroit où étaient commencés les travaux et posa la première pierre ; les inscriptions suivantes y furent inscrites :

MCCCCLXXV
QUI TRANSITIS XYSTI QUARTI BENEFICIO
DEUM ROGA UT PONTIFICEM OPTIMUM MAXI
MUM DIU NOBIS SALVET AC SOSPITET BENE
VALE QUISVIS ES UBI HÆC PRECATUS
FUERIS.

XYSTOS IIII. PONT. MAX.
AD UTILITATEM P. ROM. PEREGRINÆQUE
MULTI.
TUDINIS AD JUBILEUM VENTURÆ PONTEM.
HUNC QUEM MERITO RUPTUM VOCABANT A
FUN.
DAMENTIS MAGNA CURA ET IMPENSA RESTI.
TUIT XYSTUMQUE SUO DE NOMINE APPELARI.
VOLUIT [3].

1. Le 2 mars. VOLTERRANO, p. 130, l. 4.
2. Ce fut le premier construit en pierres en l'an 179 av. J.-Christ. Ne pas confondre avec le *Ponte Rotto*. dont il est parlé ci-dessus.
3. FORCELLA, vol. XIII, p. 54, nos 92-93.

Des médailles à l'effigie du pape furent placées sous cette pierre.

Le pont eut besoin d'être restauré en 1477 ; il fallut pour ce travail employer soixante-dix rubbii [1] de chaux qui coûtèrent 14 florins (13 juin) ; la raison en est peut-être que le premier maçon, Niccola de Narni, avait parfois remplacé la chaux par de la boue [2].

Avant même d'avoir commencé ces travaux, au lendemain de son élection, Sixte entreprit la transformation du Vatican ; dès le mois de novembre 1471, une dépense de 300 florins est engagée ; les années suivantes, les dépenses se succèdent, s'élevant parfois jusqu'à 1 000 et 2 000 florins [3] ; la dernière est du 14 juillet 1484, à la veille de la mort du pape ; on le voit, il n'abandonna pas un instant son dessein. Une caserne importante fut établie pour la garde du palais, car Sixte IV, se sachant détesté à cause de son neveu Girolamo, ne se sentait jamais assez en sécurité dans son palais [4].

La « grande chapelle » ou chapelle de la Conception, qui est devenue la chapelle Sixtine, fut, sans doute, l'œuvre de prédilection de Sixte IV. Elle fut commencée vers 1473, au lendemain de l'élection du pape ; en mars 1481, on y travaillait encore activement et à grands frais. Vasari donne comme l'architecte Baccio ou Bartolomeo Pontelli qui travailla, en effet, à Rome vers ce temps ; toutefois on penche actuellement à croire que ce fut Giovannoli de' Dolci. L'emplacement où s'éleva la chapelle devait être occupé primitivement par des pièces basses et sombres, un fouillis de logements, car l'humaniste A. Brandolini les compare, dans ses « épigrammes » à une « prison opaque ». « Ce qui était une hideuse demeure des hommes devient la demeure des dieux, l'enfer se transforme en paradis. »

Sixte IV fit travailler à la décoration de sa chapelle les meilleurs peintres de son temps, Sandro Botticelli, Domenico Ghirlandajo, Luca Signorelli, le Pinturicchio, le Pérugin. Ce dernier avait représenté l'*Assomption de la Vierge* avec le pape à genoux ; ce tableau disparut pour faire place au *Jugement dernier* [5].

Afin de faire connaître la chapelle à ses sujets, Sixte IV accorda, le jour de l'inauguration, indulgence plénière à tous ceux qui la visiteraient, « même aux femmes ». Il vint tant d'hommes qu'on s'écrasa et qu'on ne pouvait ni entrer ni sortir. La première cérémonie célébrée fut en l'honneur de l'anniversaire du couronnement du pape ; ensuite toutes les cérémonies importantes eurent lieu dans la « grande chapelle », messes à l'occasion de la mort du roi de France, du roi d'Angleterre, funérailles de cardinaux. Le conclave qui eut lieu après la mort de Sixte IV et les conclaves suivants furent réunis dans cette chapelle.

Sixte IV tint à honneur, encore qu'il ne fût pas un lettré passionné [6], de faire de la

1. Je rappelle que le rubbio équivalait à 280 kilogrammes.

2. Müntz, vol. III, p. 203.

3. Müntz, vol. III, p. 111. — G. Goyau, *Le Vatican*, Paris, 1895, p. 503. — Tiraboschi, vol. VI, p. 133.

4. Andrea de Norcia recevait pour lui et ses hommes, 250 florins par mois pour la garde du palais.

5. Ernest Steinmann, *Die Sixtinische Kapelle*, Munich, 1901-1905. Les documents relatifs à la construction de la chapelle, se trouvent dans le premier volume, p. 628 et suiv. Voir pl. II.

6. Cependant il s'occupa de l'Université ; le poète Porcellio, qui y donnait des lectures, reçut sur sa cassette particulière 32 florins. Sur son ordre, Gaspare de Vérone, qui enseignait le grec et la rhétorique, fut envoyé à Viterbe et remplacé par Martino Phyleto.

Bibliothèque du Vatican une institution digne du Saint-Siège. Il en est, en fait, le second fondateur. Dès le mois de décembre 1471, les travaux étaient à l'étude [1]. Cinq architectes furent chargés de trouver les matériaux, et l'on sait qu'ils reçurent l'autorisation de les prélever sur les monuments anciens. Le pape voulut que la décoration des salles fût magnifique ; Domenico et Davide Ghirlandajo ainsi que Melozzo da Forli, Antonazzo et d'autres, peignirent des fresques rappelant la vie du pape : l'une des plus remarquables est celle qui le montre nommant Platina Bibliothécaire. Platina est à genoux ; derrière, Girolamo se tient debout, désintéressé en apparence de la scène mais la suivant du coin de l'œil ; le personnage presque de profil est le cardinal Giuliano, le futur Jules II. Le portrait du pape est saisissant [2].

Les boiseries, les armoires, les bancs étaient admirablement travaillés ; de l'or partout ; la porte principale en était chargée. La pose des vitraux fut confiée à des Allemands ; comme les verres colorés qu'on trouvait à Rome ne parurent pas assez beaux, on alla en acheter jusqu'à Venise. La Bibliothèque se composait de trois parties : la bibliothèque publique, car le pape voulait que chacun pût y avoir accès, la bibliothèque grecque, la bibliothèque secrète.

Les travaux se poursuivaient encore en 1481.

Sixte IV achetait des livres et en faisait relier ; il profitait des ventes après décès pour s'en procurer ; à vrai dire, les dépenses ne sont jamais bien élevées, 9 florins, 15 florins. Les libraires auxquels il s'adresse sont généralement florentins. Platina, qui avait remplacé Giov. Andrea de' Bossi, recevait pour lui et trois bibliothécaires dix écus d'or par mois. Il avait le logement gratuit. Bartolomeo Manfredi, surnommé Aristofilo, lui succéda (1481).

La Bibliothèque s'accrut sensiblement sous ce pontificat ; en 1475 elle contenait déjà 2 527 volumes dont 770 étaient grecs et 1 757 latins. De cette époque à la fin du règne, environ mille volumes furent acquis. Son peu de goût pour les Lettres poussa le pape à spécialiser ses acquisitions en livres relatifs à la théologie et à l'hagiographie ; on relève dans l'inventaire de 1475 près de cent gloses de la Bible, cinquante-neuf Nouveaux et Anciens Testaments, et un grand nombre d'exemplaires des œuvres des Pères de l'Église. Au contraire, les classiques ne figurent qu'à de rares exemplaires, quatorze volumes pour Sénèque, cinquante-trois pour l'ensemble des poètes latins.

Il est curieux de constater que le fléau du prêt des livres non rendus sévissait à la Vaticane comme dans toutes les bibliothèques qu'une règle inflexible ne protège pas ; une bulle dut être publiée pour remédier au mal. Platina tint un registre des prêts ; le pape y figure de même que quelques cardinaux et évêques, pas très nombreux, et des humanistes, Sigismondo de' Conti, Pomponio Leto, Lignamine, Jacopo

1. P. Fabre, *La Vaticane de Sixte IV*, Paris, 1896.

2. Une inscription, placée au-dessous du tableau, commémore cette fondation (Forcella, vol. VI, p. 40, n° 69). Ce fut Sixte IV qui, dit-on, encouragea Platina à écrire son *Histoire des Papes*. Tiraboschi, vol. VI, p. 133. Ce tableau est reproduit planche III.

Volterrano, Argyropulo et autres. A partir de 1480, un dépôt de garantie fut exigé. Des revenus spéciaux furent attribués à l'entretien de la Bibliothèque [1].

## Le jubilé.

Il convenait d'embellir Rome car le jubilé approchait et princes et princesses s'apprêtaient à visiter la ville.

Ce fut Eleonora d'Aragon, fille du roi de Naples, qui vint la première (juin 1473) [2] ; elle se rendait de Naples à Ferrare pour y épouser le duc Ercole Ier d'Este ; la duchesse d'Amalfi, la duchesse de Cavi, la comtesse d'Altavilla, Margarita Orsini l'accompagnaient. Sixte IV tenait alors à se rendre le roi favorable et peut-être aussi à faire montre des richesses de sa cour, aussi fit-on à la jeune princesse une réception merveilleuse. Deux cardinaux et de nombreux prélats allèrent à sa rencontre jusqu'à trois milles des murs ; plus près, Pietro Riario et Giuliano della Rovere la saluèrent au nom de leur oncle ; ils la conduisirent d'abord au Latran où elle se remit de son voyage, après quoi elle visita quelques églises et se rendit au palais SS. XII Apostoli, appartenant au cardinal Riario qui s'était chargé de l'héberger. Les rues étaient pleines de cavaliers, de peuple et de prélats ; avec quelque exagération, Corio en évalue le nombre à soixante mille[3] .

Le cardinal Pietro Riario avait fait merveille dans son palais ; on aurait dit, écrit un témoin, que c'était l'œuvre d'un envoyé du Ciel sur la terre. Dans l'intérieur, les meilleurs artistes avaient rivalisé dans l'ornementation des pièces ; l'argent n'avait pas été épargné. Une suite de quatorze salles étaient garnies de lits de parade surmontés de riches baldaquins et couverts de trois couvertures chacun, dont l'une de damas, « afin qu'on pût s'alléger graduellement» ; des coussins en brocart et en velours étaient jetés partout. Dans la chapelle on voyait des sièges décorés d'ornements d'argent et de longues franges d'or. Dans les salons, il y avait des tables de cyprès d'un seul morceau, des coffres, des vases d'argent. Les murs étaient tendus de damas blanc, de soieries ou de tapisseries à personnages venant des Flandres, dont une représentait la Création. Comme il faisait chaud, — on était en juin, — des ventilateurs avaient été disposés dans plusieurs salons. Toutes les pièces étaient garnies de tapis.

La place qui s'étendait devant le palais était plus grande qu'à présent, défoncée, pleine d'arbustes et de fûts de colonnes brisées. Pietro Riario la fit recouvrir entièrement et planchéier ; on en forma trois salles dont la plus vaste devait servir pour le banquet. Des étoffes précieuses avec les armes du pape, du cardinal, du roi de Naples et du duc de Ferrare, en tapissaient les parois ; une vaste crédence de neuf mètres de

1. E. Müntz, *La Bibliothèque du Vatican au* xve *siècle*, Paris, 1886. — Voir planche II.

2. Luigi Olivi, *Atto di Matrimonio di Ercole Ier d'Este*, Trévise, 1886. — Articles de Cost. Corvisieri. *Il Trionfo Romano di Eleonora d'Aragona*, dans *Arch. della S. Rom. di St. Patria*, année X, p. 475, et p. 629. — A. de Tummulillis, p. 194, 203. Il assista aux fêtes. — Bernardino Corio, *l'Historia di Milano*, Padoue, 1646, p. 821.

3. On jeta à la foule des pièces d'argent, ce qui contribua à augmenter son empressement.

long sur laquelle était rangée une étonnante quantité de vaisselle d'or et d'argent, occupait un des côtés. « On n'aurait jamais cru que l'Église en possédât autant », dit Infessura non sans une pointe de malice. Cependant Riario en avait plus encore, car il ne fut pas besoin d'en rien enlever pour servir le repas. Des fontaines jetaient de l'eau avec force, car les réservoirs se trouvaient sur le toit. On avait employé des fleurs pour la décoration, ce qui n'était pas usuel à cette époque.

Le festin fut si plantureux et si fastueux qu'il sembla aux chroniqueurs digne de mémoire dans tous ses détails et que deux poètereaux, Porcellio Pandone et Emilio Boccabella, familiers du cardinal, en firent le sujet de poèmes. Les mets les plus fins et les plus rares furent présentés : des cigognes, des grues, des paons, des sangliers, des faisans, des esturgeons, un ours entier avec sa fourrure et tenant un bâton dans sa gueule, deux veaux bouillis, un cerf debout sur ses jambes, des anguilles tout argentées et bien d'autres choses encore. On vit paraître un enfant nu et tout doré qui représentait un ange, puis vint un jeune homme tenant une viole à la main et récitant des vers, car il fallait bien couper la longueur d'un festin qui dura sept heures et fut composé de cinquante plats. Des divertissements alternaient aussi avec les services. Orphée parut, jouant de la lyre et se faisant suivre d'un ours, d'une hyène, de faisans et de chevreaux, puis on vit Cérès avec son char tiré par des tigres, Vénus et Atalante, Persée délivrant Andromède ; à chaque fois, des vers appropriés et contenant des allusions flatteuses étaient récités. Tout à coup, le soleil éclaira les tables ; on avait escompté cet effet et une pièce de vers de circonstance fut déclamée.

Le lendemain vinrent les présents ; le préfet de la ville, Leonardo della Rovere, offrit deux grands bassins d'argent et deux aiguières ; Pietro della Rovere, une croix en diamants, deux coiffures en soie, un ornement d'argent. Les cardinaux donnèrent aussi des cadeaux.

Le jour de la Pentecôte, la princesse assista, ainsi que la reine de Bosnie, à une messe solennelle à Saint-Pierre ; le mardi, il y eut d'autres cérémonies pieuses ; le mercredi, Eleonora put voir le pape qui lui remit, à elle et à sa suite, une quantité d'*Agnus Dei*. Ensuite on lui montra la Véronique, faveur rare, et, le jeudi, elle partit, accompagnée jusqu'à la sortie de la ville par plusieurs cardinaux.

D'autres fêtes suivirent celles-ci, destinées à rappeler la grandeur antique du peuple romain. Il y eut une reconstitution de la caravane des mules qui apportaient jadis à Rome, de tous les points du monde, les tributs des nations conquises. Les Romains croyaient alors que ces tributs étaient débarqués à Pise où on les *pesait*, d'où le nom de cette ville, et qu'on les transportait ensuite à Rome à dos de mules. On vit donc arriver une soixantaine de mules chargées de faux trésors et recouvertes de caparaçons aux armes du pape. On représenta aussi la naissance du Christ avec l'arrivée des rois mages et sa résurrection. Il y eut des courses commençant à la porte Del Popolo et finissant au palais du cardinal Pietro Riario, car ce fut lui, ce semble, qui organisa ce divertissement.

Le 5 janvier suivant (1474), il mourut à l'âge de vingt-huit ans ; ses excès avaient usé en deux ans une nature peu préparée à une telle existence. Les Romains le pleurèrent. Les libertins de grande allure plaisent aux foules.

Le 4 avril 1474, le roi de « Dacie » (Danemark et Norvège), Christian Ier, passa par Viterbe, se rendant à Rome à la suite d'un vœu [1]. Les gentilshommes qui l'accompagnaient, au nombre d'une centaine environ, étaient jeunes comme lui (il avait trente-cinq ans), blonds avec le teint très clair ; ils ressemblaient, dit Nicola della Tuccia, à des Polonais. Tous étaient vêtus de noir. Leur entrée à Rome eut lieu le 6 avril 1474. Le marquis de Mantoue et le pape payèrent toute sa dépense. Le pape lui fit don, en outre, de reliques, d'un autel portatif qui existe encore à Copenhague, d'une mule et d'une bague. Le roi offrit au pape des harengs, des morues et des peaux d'hermines. Le jour de Pâques, le pape lui remit la rose d'or. Le prix en était alors de 200 florins en moyenne ; elle était en or avec saphirs [2]. Il lui donna aussi une canne à pomme d'or, des mouchoirs et un habillement bénits.

Peu après, vint Federico de Montefeltro, duc d'Urbino ; le cardinal Giuliano della Rovere lui céda son palais situé près de la basilique SS. XII Apostoli et le pape lui fit grand accueil. Il pressentait qu'un jour il aurait besoin de lui. On espérait qu'une de ses filles épouserait Giovanni, le frère du préfet de Rome qui allait le devenir à son tour ; Sixte IV lui aurait donné en dot les fiefs de Mondovi et de Sinigaglia. Mais il fallait pour ce don l'agrément du Sacré Collège et le pape se rendit compte qu'il ne l'obtiendrait pas, en sorte que la combinaison dut être abandonnée. Elle fut reprise en septembre de la même année et menée à bien en octobre (1474).

A la Noël (1474), Sixte IV ouvrit avec le cérémonial habituel la porte sainte de Saint-Pierre, marquant ainsi que l'année jubilaire commençait [3]. Jusqu'alors on ne célébrait le jubilé que tous les cinquante ans ; Paul II avait décidé que la périodicité en serait de vingt-cinq ans, car les chrétiens, et surtout les Romains, attendaient avec impatience cet événement pour des raisons diverses. Cette fois, ce fut pour Rome, au point de vue matériel, une déception. Il vint bien moins de fidèles qu'on n'en espérait car, en cette année 1475, la guerre régnait presque partout en Europe ; en outre, le souvenir des catastrophes du précédent jubilé n'était pas effacé. Les Romains et les habitants des villes situées sur le parcours que devaient suivre les pèlerins avaient fait de grands approvisionnements qui demeurèrent inemployés, le vin et le grain baissèrent considérablement de prix et beaucoup se trouvèrent ruinés. « Le jubilé de Nicolas V, dit Della Tuccia [4], avait commencé dans l'abondance et s'était achevé dans la disette et

1. Francesco Cancellieri, *Notizie della venuta in Roma di Canuto* II, Rome, 1820.

2. En 1478, la rose d'or coûta 251 florins ; en 1480, 160 florins ; en 1481, 220 florins ; en 1482, 208 florins. Sixte IV accorda la rose d'or successivement à Erneste, duc de Sane, à Lodovico, duc de Mantoue ; à Christian, roi de Danemark ; au doge de Venise, Vendramini ; à Eberhard, comte de Wurtemberg ; au duc d'Urbino ; à sa ville natale. Voir Carlo Cartari, *La Rosa d'oro pontificia*, Rome, 1687. Une rose d'or se trouve au musée de Cluny.

3. Manni, *Storia degli anni santi*, Florence, 1750. —Tommaso Maria Alfani, *Storia degli anni santi*, Naples, 1725. — Moroni, *Diz. Eccles. Anni santi.* — Herbert Thurston, *The holy year of Jubilee*, Londres, 1900. — *Apparato di Notizie su gli anni santi*, Rome, 1824. Voir plus loin Jubilé de 1500.

4. Nicola della Tuccia, *Chronica di Viterbo*, Florence, 1879.

l'enchérissement, ce fut tout le contraire qui advint pour celui de Sixte IV [1] ».

Cependant, le pape avait pris des précautions ; il avait recommandé aux princes et aux républiques d'empêcher que les voyageurs ne fussent exploités ou molestés ; il leur demanda d'adoucir pour eux les tracasseries des douanes [2]. A Rome, il avait fait entreprendre d'importants travaux : outre la reconstruction du pont Sisto, il remit en état l'hospice de S. Spirito situé à l'entrée des Borgo ; il prit soin d'y faire représenter, pour l'instruction des pèlerins, divers épisodes de sa vie [3] ; une inscription ampoulée, comme elles l'étaient toutes à cette époque, commentait ces fresques. Le 1er janvier 1475, un manifeste du pape annonça aux chrétiens que de grands travaux étaient en cours et promit des récompenses à ceux qui bâtiraient des maisons.

Presque au début, le roi de Naples vint (16 janvier 1475) ; il dut attendre quelques jours à Marino, car les préparatifs de son entrée et de son installation n'étaient pas achevés. Les habitants de Marino eurent à quitter leurs maisons pour y loger la suite du roi ; les femmes durent s'éloigner « pour sauver leur chasteté », et tous les milans du pays furent tués par les faucons du roi. Les cardinaux Borgia et Della Rovere étaient allés au-devant de lui jusqu'à Terracine.

Le roi fit son entrée dans Rome le 4 février 1475, escorté de soixante-dix seigneurs à cheval, vêtus de costumes magnifiques, couverts de perles et de diamants, portant des chaînes d'or au cou ; ils allaient deux par deux. Tous les cardinaux s'avancèrent à sa rencontre, excepté Estouteville, car le roi Ferdinando avait détrôné ou plutôt empêché de régner le prétendant angevin. L'écuyer qui devait conduire par la bride le cheval du roi reçut 32 florins pour s'habiller de neuf. On fit suivre au cortège un itinéraire qui n'était pas habituel ; il passa par le Transtévère, par la porte S. Spirito et à travers le Borgo.

Quand il eut achevé ses devoirs religieux, on mena le roi dans la salle du Consistoire où le pape l'attendait assis sur son trône et revêtu des vêtements pontificaux ; il s'avança de deux pas à sa rencontre et le fit asseoir. Après l'audience solennelle, Sixte IV l'emmena dans une autre pièce où ils causèrent seul à seul près de deux heures.

Bien des raisons imposaient aux deux souverains une action commune, le besoin d'arrêter les Turcs, le désir du pape de constituer pour son neveu Riario une principauté en Romagne. Il fallait aussi contenir les Vénitiens qui devenaient envahissants.

Le roi se fit montrer les curiosités de la ville, entre autres les deux colonnes trajane et antonine qui frappaient, semble-t-il, plus particulièrement l'imagination des contemporains. Lorsque, après cette visite, Ferdinando s'entretint de nouveau avec le pape, il lui exprima sa surprise de voir subsister dans sa capitale tant de venelles dégoûtantes, d'impasses favorables aux embuscades. Quelques femmes, lui dit-il, y arrêteraient facilement les soldats les plus déterminés. Les balcons qui surplombaient les rues lui parurent

1. Angelo de Tummulillis dit pourtant qu'il vint quantité de pèlerins ; il y eut effectivement affluence à certains moments.

2. Une bulle fut publiée à cette fin le 1er janvier 1475. Theiner vol. III, p. 480, n° 407.

3. On y voyait les miracles de son enfance, saint François d'Assise et saint Antoine de Padoue apparaissant à sa mère, la fondation de l'hôpital, la restauration des églises, la visite des souverains qui étaient représentés agenouillés devant le pape.

un grand danger. Ces paroles confirmèrent, sans doute, le pape dans son intention de transformer sa capitale [1].

La reine de Dacie (Danemark), Dorothée, veuve du prédécesseur de Christian, vint également, suivie de quarante cavaliers vêtus de costumes marbrés [2]. Puis arrivèrent le roi de Bosnie, Antoine de Bourgogne, le Grand bâtard [3] et Charlotte de Lusignan.

Le 11 novembre 1475 mourut Leonardo della Rovere dans son palais de S. Pietro in Vincoli ; son frère Giovanni lui succéda comme préfet de la ville.

Vers la fin de l'année, le Tibre déborda à tel point que les pèlerins durent se rendre en barque à certaines églises [4]. Leur nombre diminuait rapidement, car le bruit s'était répandu que les routes devenaient mal sûres. En conséquence, afin de priver le moins de chrétiens possible du bénéfice du jubilé, Sixte IV décida qu'il en accorderait les avantages à ceux qui se rendraient l'année suivante à Bologne et y visiteraient quatre églises ; il concéda même cette faveur aux fidèles qui accompliraient, sans sortir de leurs villes, certains devoirs pieux, à la condition toutefois qu'ils envoyassent à Rome de l'argent pour les fonds de la croisade.

## Disette. — Le conseil communal.

L'inondation du Tibre provoqua la disette, car les semailles avaient été perdues. Le coût de la vie augmenta sensiblement dès le printemps (1476) [5]. Sixte IV fit de son mieux pour arrêter cette crise. Le 31 octobre (1476), il publia une ordonnance pour restreindre et régler la circulation des monnaies étrangères sur les terres de l'Église [6]. Il favorisa d'autre part l'agriculture. Déjà, le 30 août 1475, il avait permis aux habitants de Corneto d'exporter leurs céréales [7]. Plus tard, le 1er mars 1477, il autorisera quiconque à cultiver les champs restés en friche, même sans autorisation des propriétaires. En même temps, il achetait du froment au dehors ; en février 1474, il en faisait venir pour 1 642 florins « de la province de Naples » ; en 1478, il empruntera au cardinal d'Estouteville 20 000 florins pour acheter du blé, avec promesse de restitution entière et en donnant en gage les villes de Frascati, Gallese, Soriano. Afin de distraire le peuple, Girolamo organisa des jeux sur la place Navona. Les plus habiles champions de l'Italie répondirent à l'appel qui avait été lancé. Il en vint même de Bourgogne et de Catalogne.

La disette avait provoqué une épidémie [8]. Hommes et femmes se rendaient en masse

1. Infessura, p. 79. — Francesco Albertini, *De Mirabilibus*.

2. Elle avait épousé en 1445 Christophe III de Danemark, mort en 1448. Elle épousa peu après (28 octobre 1449) Christian Ier. Elle était fille de Jean l'Alchimiste, margrave de Brandebourg et mourut le 25 novembre 1495.

3. Antoine de Bourgogne, fils naturel du duc Philippe de Bourgogne.

4. Carcani, *Il Tevere e le sue inondazioni*, Rome, 1875. Le bruit se répandit qu'un dragon et des serpents avaient été entraînés par les eaux et qu'on les avait vus distinctement. L'ambassadeur du duc de Milan lui écrivait de Venise pour lui annoncer cet événement surprenant, et il l'expliquait en rappelant que la région était pleine de cavernes où ces monstres se cachaient ; la montée des eaux avait dû les surprendre et ils avaient été entraînés. (*Serpenti e draghi nel Tevere*, dans *Bulletino stor. della Svizzera italiana*, an. X, 1888, p. 147.)

5. Voir p. 277 le coût de diverses denrées.

6. Theiner, vol. III, p. 488, n° 412.

7. Theiner, vol. III, p. 482, n° 409.

8. Evangelista Urighi, médecin du pape, écrivit un traité sur cette épidémie: *De Peste huius anni*, 1476. — Marini, *Archiatri*, vol. I.

SANTA MARIA ARACŒLI.

SANTA MARIA DEL POPOLO. (Phot. Anderson.)

à la chapelle de Saint-Sébastien située sur la voie Appienne et qui était une des « sept églises » afin d'être protégés contre le fléau. On fit des processions et l'on promena par les rues l'image de Sainte-Marie-Majeure. Sixte IV s'éloigna de Rome dès le 10 juin 1476 pour n'y rentrer qu'à la fin de l'année, probablement le 23 octobre [1], après avoir erré tout l'été de ville en ville, à Vetralla, Bieda, Sutri, Caprarola ; quand il revint, la Curie était très diminuée par les décès.

Le cardinal Gio. Batta Cibo, le futur Innocent VIII, avait été laissé comme légat; malgré ses diligences, la misère était devenue de plus en plus grande ; le Capitole avait dû être fermé et la justice se rendait au pied du grand escalier ; les scènes habituelles s'étaient déroulées : pas de porteurs pour les cadavres, les pères transportant leurs enfants morts sur leurs épaules pour les enterrer, des violences, des pillages.

Le 18 décembre 1476, Sixte IV fit cinq cardinaux dont deux étaient français, Charles de Bourbon, archevêque de Lyon, et Pierre de Foix, neveu de Louis XI [2].

A ce moment, la politique pontificale s'appuyait surtout sur le roi de Naples. La confiance était alors entière entre Rome et Naples ; naguère avant de quitter Rome, c'était à Ferdinando que Sixte IV avait demandé de lui garantir la sécurité de ses États. Le 13 juin 1477, le duc de Calabre, Alfonso d'Aragon, l'héritier du trône, vint vénérer le pape ; il repartit trois jours après par mer, comme il était venu.

Le 24 juin 1477 arriva à Rome la femme de Girolamo, Caterina Sforza dont le père, Galeazzo Maria, venait d'être assassiné le 26 décembre précédent. Ses meurtriers passèrent pour des héros dignes de l'antiquité dont ils s'inspiraient ; telle était, en effet, la mentalité qui commençait à s'imposer. On fit à Caterina grand accueil. Elle assista à Saint-Pierre à une messe solennelle qui dura trois heures. Pourtant on disait à Rome que Sixte IV voulait les cérémonies moins longues que Paul II [3].

Le 10 août 1477 [4] mourut le cardinal camerlingue, Latino Orsini. L'église S. Salvatore in Lauro avait été construite à ses frais et cédée par lui aux chanoines réguliers de S. Giorgio in Alga [5].

Orsini eut pour successeur comme camerlingue, le vieux cardinal d'Estouteville. Son ardeur à embellir leur cité faisait de lui un des favoris des Romains. Il est vrai qu'il promettait parfois sans rien donner ensuite. Ainsi il venait d'offrir de payer les frais d'établissement d'un marché sur la place Navona ; la région avoisinante se peuplait, en effet, rapidement et il n'y avait de marché qu'à l'autre extrémité de la ville, sur la place du Capitole [6]. Le marché fut installé par les soins du conseil communal, mais onc ne vit-on l'argent du cardinal.

1. Chronique de Viterbe de Giovanni de Juzzo, suite à celle de Nic. della Tuccia, p. 413.

2. Le fameux Giorgio Costa fut élu dans cette promotion (cardinal de Lisbonne). Il était né en 1406 dans la province de Beira, en Portugal. Il mourut à Rome en 1508, le 19 septembre.

3. Pier D. Pasolini, *Caterina Sforza*, Rome, 1893. Caterina était née vers 1463 ; elle avait donc quatorze ans.

4. Eubel donne la date du 11, Infessura celle du 21 Cf. Muratori, *Chron. Volterrano*, nouv. édition, vol. XXIII, fasc. 26, 27.

5. Détruite par un incendie en 1591, cette église a été reconstruite et porte le nom de Madonna di Loreto. Le cardinal, autorisé par le pape, lui avait légué sa bibliothèque qui fut dispersée lors du sac de 1527.

6. Ce marché existait depuis un temps immémorial. Il en est fait mention dans une bulle d'Anaclet, par conséquent vers 1130. On y vendait des grains, des légumes, des victuailles. Fr. Cancellieri, *Il Mercato*, Rome, 1811. Au xv^e siècle le marché se faisait une fois par semaine le mercredi.

Le conseil communal, qui allait jouer un rôle important dans l'histoire de Rome, apparaît en cette occasion pour la première fois. Il se constituait depuis quelque temps déjà ; les statuts de 1469 en avaient reconnu l'existence, mais implicitement. Il était composé des trois conservateurs, du prieur des *caporioni* et de ses douze collègues avec leurs trente-neuf conseillers, choisis par eux à raison de trois par quartier, soit cinquante-cinq membres en tout. Ce conseil ne se réunissait pas de façon régulière et n'avait pas encore d'archives. Toutefois, il s'était arrogé le droit de décerner le titre de citoyen romain. Le 15 décembre 1477, il conférait ce titre à Girolamo Riario.

Le 10 décembre 1477, Sixte IV fit une promotion de sept cardinaux dont trois étaient ses neveux comme il a été dit : Cristoforo della Rovere [1], gouverneur du château Saint-Ange, qui mourut le 1er février suivant (1478), Girolamo [2] Basso, évêque de Recanati depuis l'année précédente, et Raffaele Galeotto Sansoni Riario [3]. Le 10 février 1478, il nommait encore Domenico della Rovere, frère de Cristoforo, en sorte qu'il eut alors six neveux dans le Sacré Collège.

1. Au titre de S. Vitale puis de S. Clemente. Sa parenté avec le pape n'est pas bien établie.
2. Du titre de S. Balbina et de S. Sabina, mort en 1507.
3. Du titre de S. Sabina et de S. Laurenzo in Damaso mort en 1521.

*CHAPITRE III*

# SIXTE IV ET SES ENNEMIS

## La conjuration des Pazzi et ses premières conséquences.

Ce fut le jeudi 30 avril 1478 qu'on apprit à Rome « la traîtrise de Florence ». Le dimanche précédent, le 26 avril [1], avait eu lieu dans le dôme l'attentat des Pazzi dans lequel Julien de Médicis fut tué et Laurent blessé. De nombreuses exécutions suivirent et les représentants de l'Église ne furent pas épargnés. L'archevêque de Pise, Francesco Salviati, fut pendu, le cardinal Raffaele Riario, arrêté ; le condottiere Giovanni Battista da Montesecco décapité (ou pendu) le 4 mai. On les accusait d'avoir participé à l'attentat.

Sixte IV avait vécu d'abord en bons termes avec les Médicis, mais, depuis quelque temps, la mésintelligence s'était glissée entre eux. Les griefs allaient s'accumulant ; il y eut l'affaire de Volterra qui fut saisie par les Florentins grâce au concours du pape, lequel crut ensuite avoir été dupé, le refus de donner la pourpre à Giuliano de Médicis, l'achat d'Imola par le pape au duc de Milan, la nomination à l'archevêché de Pise de Francesco Salviati contrairement au gré des Florentins ; les intrigues des Médicis à Pérouse qu'ils cherchaient à détacher du Saint-Siège (printemps de 1477). Au commencement de 1478, la tension était grande entre Rome et Florence ; Girolamo Riario s'efforçait de l'augmenter, car il ne pouvait se créer une principauté en Romagne que si les Florentins étaient hors d'état de s'y opposer.

Sa femme, Caterina, l'encourageait dans cette voie, car elle était ambitieuse, entreprenante, énergique et partageait envers la République la haine de son père Galeazzo Sforza. Mais, tant que les Médicis resteraient à la tête des affaires, Florence demeurerait forte. Il fallait donc trouver un instrument pour les abattre. Leurs rivaux, les Pazzi,

1. Infessura dit par erreur le dimanche 27 avril.

grands banquiers comme eux, avaient eu à souffrir des entraves que les Médicis mettaient à leurs opérations ; ils s'en plaignaient ; bientôt, ils devinrent le centre des mécontents.

Dans quelle mesure et de quelle façon Sixte IV songea-t-il à se servir d'eux pour se débarrasser des Médicis, il est impossible de le préciser. Une conversation qu'eut le pape avec le condottiere Gio. Batt. da Montesecco donne quelque lumière à ce sujet. On l'avait choisi pour intervenir au moment opportun ; Girolamo et Salviati le mirent en présence du pape qui dit au comte, dans le cours de la conversation : « Tu es une bête. Je ne veux la mort de personne ; mais le changement de gouvernement, oui. » Il ajouta qu'il ne convenait pas à son caractère de souhaiter la mort de quiconque et répéta au cours de l'entretien qu'il ne fallait pas tuer Laurent, mais que c'était un fourbe et que, lui disparu, il acquerrait certainement une influence prépondérante à Florence, et par suite dans toute l'Italie centrale. De tels entretiens n'ont de valeur que par ce qu'on ne dit pas, et il est probable qu'en se retirant, Montesecco savait ce qui lui restait à faire, d'autant plus que le cardinal et le comte avaient pris Montesecco à part en sortant de la chambre du pape et lui avaient expliqué que l'affaire ne pouvait se mener à bien que si l'on supprimait les deux Médicis [1].

Longtemps le gouvernement florentin s'était opposé à l'intronisation de Salviati, qui avait dû demeurer à Rome ; il n'avait gagné Pise que tout récemment pour se rendre presque aussitôt de là à Florence ; le jeune cardinal Riario (il avait dix-huit ans) l'avait rejoint ; fuyant la peste qui avait éclaté à Pise, il était arrivé à Florence et s'était logé chez les Pazzi ; il fréquentait cependant chez Laurent. Tous deux se trouvaient à Florence au moment du crime.

Le pape et Girolamo avaient pris leurs dispositions en vue du soulèvement populaire qu'ils imaginaient avec raison devoir suivre l'assassinat des deux Médicis ; Girolamo s'était porté en avant avec des troupes ; le duc de Calabre s'apprêtait à les soutenir.

L'agitation et peut-être la déception furent grandes à Rome lorsqu'on y apprit que les conjurés n'avaient que partiellement atteint leur but. Sixte IV affecta une vive indignation de la pendaison de l'archevêque Salviati, de la prison du cardinal Raffaele et de la décapitation de Montesecco qui était à son service.

Girolamo, escorté de quelques hommes, força la maison de l'envoyé florentin, Donato Acciaiuoli, et le traîna plus mort que vif au Vatican ; le pape, d'ailleurs, le fit mettre aussitôt en liberté ; mais sa frayeur avait été si grande et il avait ressenti tant de honte du traitement qu'on lui avait infligé qu'il en mourut peu après.

Le coup ayant manqué, il s'agissait maintenant d'abaisser autrement la République florentine ; or, le roi de Naples et le pape étaient prêts à faire la guerre Florence ne l'était pas ; l'occasion était donc favorable ; il fallait en profiter. Le 17 mai 1478, un traité fut conclu entre Rome, Naples et Sienne dont le but avoué était l'expulsion de Laurent.

1. Gino Capponi, *Storia della Republica di Firenze*, Florence, 1875, vol. II, p. 113 et 509. D'après Infessura, avant d'être mis à mort, Montesecco fit des aveux à ce sujet. Le pape, après lui avoir dit qu'il ne voulait pas d'effusion de sang mais qu'il était essentiel que la ville fût prise, aurait ajouté : « Faites du mieux que vous pourrez » (Infessura, p. 99).

Le 1er juin 1478, l'anathème était lancé contre lui et la Seigneurie[1] ; la ville fut menacée d'interdit si, dans le délai d'un mois, elle n'expulsait pas les Médicis.

La bulle d'excommunication contenait les griefs du Saint-Siège : offenses contre la personne de ses représentants, empiétements sur les droits et prérogatives de l'Église, vexations à l'égard des voyageurs venant à Rome, obstacles au transport des denrées destinées à la Curie. Elle fut imprimée et répandue à un grand nombre d'exemplaires afin d'agir sur l'opinion ; en outre, le pape envoya une lettre aux souverains pour leur expliquer sa conduite. Il en était besoin. L'opinion générale ne se montrait pas favorable à Sixte IV. Le roi de France, qui traitait Laurent de Médicis de « mon cousin», reprochait à Girolamo son ambition et à la cour sa corruption ; les Vénitiens « en termes plus doux » mais aussi menaçants, se déclaraient solidaires des Florentins, et le duc de Milan parlait de même [2]. L'empereur d'Allemagne et le roi de Hongrie firent également des représentations à Rome.

Laurent se hâta de préparer la lutte ; il avait fait relâcher le jeune Raffaele, qui d'ailleurs avait été bien traité mais fut de longs mois à se remettre de la grande frayeur qu'il avait eue et en conserva longtemps une pâleur extrême [3]. Il en appela au prochain concile et conclut alliance avec Venise, Milan, Ferrare et le roi de France [4]. Le 1er août 1478, les représentants des alliés, dont était Commynes, se réunirent dans le château de Bracciano, qui appartenait à Napoleone Orsini, et ils menacèrent le pape d'un concile qui se tiendrait en France, ce qui ne dut pas l'émouvoir : on n'était plus au temps d'Eugène IV.

## La conclusion de la paix.

Le représentant de la banque Médicis à Rome fut appelé devant la Chambre apostolique que présidait le vice-camerlingue et dont la plupart des membres étaient absents « à cause de la peste ».

Lecture lui fut donnée d'un bref par lequel le pape l'exilait de Rome ainsi que tous les membres de la famille Médicis qui s'y trouvaient et lui donnait dix jours pour liquider sa situation. Le dépositaire demanda copie du bref et se retira [5]. Depuis quelque temps déjà le pape lui avait enlevé sa clientèle.

Le banquier Centurione et les Spinelli lui succédèrent plus tard (décembre 1478).

Le duc de Calabre, Alfonso [6], et son frère, don Federico Roberto Malatesta, seigneur de Rimini, et Federico, duc d'Urbino [7], que le pape avait mis à la tête de ses troupes, pénétrèrent sur le territoire florentin en même temps que les Suisses, acquis au pape, envahissaient le Milanais. Leurs récents succès contre Charles le Téméraire les enhardis-

1. Raynaldus, *Annales*, 1478, § IV-V.
2. Raynaldus, *Annales*, 1478, § XVIII.
3. Il arriva à Rome le 20 juin 1478.
4. *Mémoires*, vol. III, p. 30.
5. La banque Tornabuoni-Médicis se trouvait dans la rue de Banchi, comme la plupart des maisons de change.
6. Il succéda à son père en 1494 et mourut le 19 novembre 1495.
7. Fils naturel de Guid'Antonio, comte puis duc d'Urbino, mort le 10 septembre 1482.

saient. Les Florentins prirent comme général en chef des troupes alliées le duc de Ferrare, Ercole d'Este, qui avait fait ses preuves. Mais leur armée était peu nombreuse et pauvrement équipée; ses chefs n'avaient pas la valeur de ceux qui conduisaient l'armée pontificale; en outre, elle était mal aguerrie, car il y avait longtemps que les Florentins n'avaient plus fait la guerre. Aussi les succès des armes pontificales et napolitaines furent-ils rapides au début; plusieurs places tombèrent: Castellina, Radda, Brolio, Chianciano (Cacchiano) dans le pays de Sienne, ce qui émut beaucoup les Florentins. Le siège de San Savino fut, au contraire, pénible et long ; le duc d'Urbino ne l'emporta que par la ruse (août-octobre 1478).

Cependant, l'hiver étant venu, les adversaires avaient creusé des tranchées et se gardaient bien de s'attaquer, ce qui n'empêchait pas les campagnes d'être copieusement ravagées. Pendant toute l'année 1479, on escarmoucha. A ce moment, on estimait déjà les dégâts à 100 000 florins [1].

Laurent de Médicis, inquiet de voir que les Florentins s'irritaient de la longueur de la guerre, prit un parti aussi imprévu que hardi ; il alla par mer à Naples s'entendre avec Ferdinando (6 décembre 1479), car il préférait, disait-il, traiter avec un souverain loyal et dont l'héritier lui était connu, qu'avec un pape fallacieux qui ne songeait qu'à établir ses neveux, dont le règne serait peut-être aussi court que celui de ses prédécesseurs et qui pourrait avoir un successeur ayant de toutes autres idées que lui : Laurent réussit ; il quitta le roi après trois mois de séjour, ayant conclu alliance avec lui (6 mars 1480) [2]. Le duc de Calabre dut se retirer de Toscane, frémissant de dépit, car il était aussi avide de gloire que Girolamo de terres et de richesses.

Rien ne pouvait ouvrir les yeux du pape sur les dangers que lui faisait courir la politique ambitieuse autant qu'aventureuse de son neveu. Le 12 août 1480, Antonio Basso della Rovere, le fils de Luchina, sœur du pape, était mort après douze jours de maladie ; l'avant-veille, le pape était venu le voir et s'était efforcé de le réconforter « avec de douces et pieuses paroles » ; il lui avait envoyé ses médecins [3]. Le lendemain, le comte Girolamo vint, à son tour, lui offrir des consolations ; il trouva sa chambre pleine de visiteurs ; il y avait des ecclésiastiques comme Gherardi da Volterra qui rapporte les faits, des serviteurs et sa femme, Caterina Marzano. Devant eux tous, Antonio, n'ayant plus rien à redouter, reprocha à Girolamo, en termes véhéments, tous ses forfaits et tous ses crimes, sa duplicité, son inconduite, sa cruauté, ses dilapidations. La rougeur montait au front des assistants, et la crainte d'avoir entendu de pareils propos les envahissait ; les plus prudents s'esquivèrent. Girolamo l'écouta jusqu'au bout, le visage impassible, le regardant comme s'il le plaignait et l'excusait. Le bruit de cette algarade courut toute la ville et ne put manquer de venir jusqu'aux oreilles du pape.

Des obsèques décentes furent faites à Antonio [4]. Il avait épousé, l'année précédente,

1. En janvier arriva une ambassade française pour ménager a paix

2. Le 13 mars, il débarquait à Livourne.

3. Sixte IV eut neuf médecins ou *archiatri*.

4. Plus tard, Sixte IV ordonna qu'il fût enseveli dans le tombeau de marbre où sa mère, qui mourut huit ans après, fut enterrée.

Caterina Marzano, nièce du roi de Naples. Le pape l'avait comblée de présents. Les fiançailles eurent lieu en sa présence et la cérémonie du mariage fut célébrée aussitôt. On banqueta joyeusement. Ces fêtes se passèrent dans le palais où était mort peu avant le cardinal Ammanati et que le cardinal Girolamo Basso, frère d'Antonio, avait loué des Frères célimontains [1], héritiers du cardinal. « Ainsi, dit le diariste, cette demeure passa de la tristesse aux ris, car ainsi le veut la vie humaine. »

Peu après, Girolamo devint seigneur de Forli. N'ayant plus rien à faire en Toscane, il avait porté ses vues ailleurs. Pietro ou Piero Ordelaffi, seigneur de Forli, était mort le 10 février 1480, ne laissant qu'un fils naturel qui mourut presque aussitôt ; le peuple saisit cette occasion de rejeter un joug qui lui pesait et fit appel au Saint-Siège, mais Sixte IV, sans nul doute à la demande de son neveu à qui Pesaro venait d'échapper, envoya le duc d'Urbino qui prit possession de la ville, sut circonvenir la veuve d'Ordelaffi et, de concert avec elle, établit le 4 septembre 1480, comme seigneur de la ville, Girolamo, qu'un parti réclamait d'ailleurs comme gouverneur [2].

Le 8 septembre, il était nommé capitaine général des troupes pontificales, à la place de Napoleone Orsini, mort à Vicovaro, le 2 septembre précédent (1480).

Cependant les événements se précipitaient et allaient imposer la paix.

Le 11 août 1480 [3], un audacieux coup de main avait mis les Turcs en possession du port d'Otrante. L'Italie fut en alarmes. Sixte IV envisagea un départ précipité pour la France. Devant un tel péril, l'abandon de querelles intestines s'imposait. D'ailleurs, le 7 octobre 1480, Ludovic le More s'empara du pouvoir à Milan et tenta aussitôt un rapprochement avec le roi de Naples. Le pape se voyait abandonné et restait seul à continuer la lutte. La paix fut donc conclue entre lui et la République florentine. Et ce fut celle-ci qui s'humilia ! Douze citoyens de marque, Francesco Soderini, Gino Capponi, Luigi Guicciardini... vinrent à Rome (25 novembre) ; le pape les reçut à Saint-Pierre, assis sur un trône couvert de pourpre, devant la porte de bronze qui était fermée (3 décembre).

Luigi Guicciardini prit la parole comme chef et doyen de l'ambassade [4] ; le pape lui répondit en rappelant les crimes des Florentins et en les exhortant à se mieux conduire à l'avenir [5] ; après quoi, les chœurs entonnèrent le *Miserere* ; à chaque verset, Sixte IV touchait d'une baguette successivement chacun des représentants agenouillés devant lui ; le chant fini, la porte s'ouvrit à deux battants et les représentants furent admis à entrer.

Dans les derniers jours de l'année, une nouvelle inondation désola la ville ; l'eau monta si haut que le château Saint-Ange fut presque entouré. On craignit une disette, comme en 1476, et le pape fit garnir les greniers d'abondance ; cette mesure de prévoyance

1. Frères de saint Paul, l'anachorète. Ils possédaient l'église S. Stefano Rotondo sur le mont Cælius, d'où leur nom, et avaient eu naguère fort mauvaise réputation.

2. Le bref d'investiture est du 3 août. Depuis le 25 septembre 1477, le pape avait accordé à son neveu le droit de frapper monnaie à Imola. Il en faisait un prince indépendant

THEINER, vol. III, p. 194, n° 116. — VOLTERRANO, p. 25, l. 4.

3. La date varie suivant les chroniqueurs, 9 ou 13 août. Le 11 paraît cependant être la vraie date. Voir GHERARDI, p. 22 (MURATORI, nouvelle édition).

4. Il avait soixante-dix ans. Sa situation était considérable

5. RAYNALDUS, ad. an., § XXXIX.

donna lieu, comme précédemment, à des récriminations populaires et à des soupçons provoqués peut-être par des abus. Il n'en saurait être autrement.

## La vie a Rome. — Transformations de la ville.

La guerre n'avait pas interrompu, à Rome, la vie de plaisir qu'on y menait. Le pape, qui s'était éloigné de nouveau durant l'été à cause de la peste, revint le 17 septembre 1478. Les fêtes, les banquets, les distractions recommencèrent pendant des mois[1].

Le 22 mars 1480 arriva à Rome le prince Ernest, électeur de Saxe Lawembourg[2], accompagné de Guillaume, duc de Brunswick, et de Guillaume IV, comte de Henneberg, qui mourut dans l'année ; ils étaient suivis de deux cents cavaliers environ. Tous portaient des vêtements noirs avec un manteau blanc de pèlerin. Le pape alla à leur rencontre jusqu'à la place Del Popolo et donna au prince de Saxe la rose d'or ; en outre, il le fit placer, dans les cérémonies, tout de suite après les cardinaux, comme un souverain[3]. Le 12 avril 1480, Girolamo lui offrit le divertissement d'une chasse luxueuse, comme on commençait à en donner. Les cardinaux et les princes qui y prirent part étincelaient de pierreries et leurs vêtements reluisaient d'or ; ils se faisaient suivre de levriers, de serviteurs, de chevaux, de léopards transportés sur des chevaux. Les bourgeois, les boutiquiers et les ouvriers, abandonnant leurs occupations, accoururent en foule pour jouir du spectacle. La chasse eut lieu à quelques milles seulement de Rome, dans la villa Magliana, dont les Della Rovere avaient fait un magnifique rendez-vous de chasse et où Léon X se plut tant à habiter quelque trente ans plus tard. On y dîna au bruit des cors et des trompettes, des hurlements des chiens et des cris des piqueurs, mais sans ce désordre, dit le chroniqueur (Jacobo da Volterra), qui est habituel à ces sortes de réunions.

L'électeur et ses compagnons repartirent le 14 avril 1480.

La chasse était de plus en plus un des plaisirs favoris des prélats.

Le 1er mars 1481, les jeux agonaux eurent lieu sur la place Navona, comme de coutume. Durant la nuit qui suivit, la ville retentit des aboiements des chiens, d'appels de cors et des cris des chasseurs qui se préparaient à une grande battue organisée pour le lendemain par le vice-camerlingue Bartolomeo Marasca[4] et par Girolamo Riario ; malgré tous ces préparatifs et soixante rabatteurs, on ne rapporta que deux cerfs ; en revanche, quantité de lapins et de lièvres furent capturés. Dans l'après-midi eut lieu un plantureux festin.

Cependant, la transformation de la ville commençait. Infessura fixe au 8 janvier 1480

1. La reine Charlotte de Bosnie était morte le 25 octobre 1478, laissant son royaume au Saint-Siège qui ne chercha pas à faire valoir ses droits. Elle avait cinquante-quatre ans et séjournait à Rome depuis 1466. Sa tombe se trouve dans l'église S. Maria Aracœli. Forcella, vol. I, p. 147 et 541.

2. Surnommé le Religieux. Mort en 1486.

3. Roricht, *Deutsche Pilgerreisen nach dem Heiligen Lande* Gotha, 1889.

4. Evêque de Citta di Castello ; il mourut en 1479. Voir Forcella, vol. VI, p. 44, n° 84.

## *TRAVAIL ITALIEN DU XVe SIÈCLE.*

FLAMBEAU.

VASE AYANT SERVI DE BÉNITIER.
Musée du Louvre. (Phot. Giraudon.)

MOUCHETTE.

COLLECTION CARRAUD. Florence, Musée national. (Phot. Alinari.)

la date des premiers travaux. En réalité, il y avait longtemps qu'ils avaient commencé, comme on l'a vu.

La *Via Sacra* avait été pavée, les réparations du Capitole, du Vatican, de Saint-Pierre étaient en cours. Des travaux avaient été faits aussi au château Saint-Ange ; on y avait placé, par exemple, une porte « pour qu'on ne puisse pas y entrer la nuit » ! Il en coûta 5 florins. En même temps, le pape dépensait 583 florins pour des étendards en or et en soie peints à ses armes et à celles du peuple romain ; ils étaient destinés au château Saint-Ange. Thomas, évêque de Saint-Pol-de-Léon, gouverneur, reçut 1 330 florins pour des réparations.

Il n'en est pas moins vrai que ce fut à partir de la visite du roi Ferdinando que le pape s'occupa activement de la restauration de sa capitale. Un flatteur, paraphrasant une parole fameuse, dit qu'il l'avait reçue de boue et la laissa de briques. En fait, son œuvre fut considérable.

Sixte IV avait la Vierge en vénération particulière. C'est pourquoi il fit reconstruire d'abord plusieurs des églises placées sous son vocable : l'église S. Maria del Popolo à laquelle il annexa un grand couvent pour les moines Augustins, l'église S. Maria della Pace où sont les *Sibylles* de Raphaël, S. Maria della Consolazione (1472), S. Maria in Aracoeli. Il fit réparer ou reconstruire S. Vito in Macello (1475), S. Salvatore in Trastevere (1475), S. Pietro in Montorio (1483), S. Susanna, S. Vitale, SS. Cosma et Damiano qui reçut un campanile (1482), SS. Nereo ed Achilleo (1471-1472), S. Balbina. La basilique du Latran fut remise en état. Les bas côtés, qui avaient fortement souffert au cours de divers incendies, furent dallés. Le palais fut également l'objet de la sollicitude du pape [1].

La Via Sistina, qui est devenue le Borgo S. Angelo, fut ouverte. Les brèches du mur d'enceinte, devenues nombreuses, furent réparées ; l'aqueduc qui amenait l'Aqua Virgo fut rétabli et alimenta la fontaine Trevi ; certains égouts furent reconstruits en partie ou totalement ainsi que le Tabularium, au Capitole, où l'on entreposait le sel. Le cheval de Marc-Aurèle, qui se trouvait près du Latran, et gisait à terre, dans un état pitoyable fut redressé et restauré; Nardo Carbolini et Leonardo Guidocci eurent ce soin ; les derniers payements eurent lieu en décembre 1474, le travail étant achevé ; il avait coûté plus de 600 florins [2]. Une inscription rappela l'intervention du pape avec l'exagération coutumière. C'est peut-être alors que cette belle statue équestre, une des rares statues de bronze qui nous soit restée de l'antiquité, fut placée à l'endroit qu'occupe actuellement l'obélisque. Un tableau de Filippo Lippi la représente [3].

Les expropriations se succédaient ; il en fut de fort coûteuses ; en l'année 1480, l'une s'éleva à 500 florins, l'autre à 1 670.

Les cardinaux se piquaient, on l'a dit, de prendre exemple sur le pape ; les

1. Forcella, vol. XIII, p. 85, n° 110, inscription de 1480. Des sommes de 250 à 500 florins étaient affectées à cet objet. Le balayeur recevait un florin par mois, payé d'avance.

2. Ph. Lauer, *Le Palais du Latran*, Paris, 1911, p. 291.

3. Fresque dans l'église S. Maria sopra Minerva, chapelle de Saint-Thomas d'Aquin. Voir *Le Capitole romain*, p. 75.

héritiers du cardinal Torrecremata, mort en 1468, tinrent eux-mêmes à honneur de faire quelque chose ; ils consacrèrent 323 florins à l'église S. Maria sopra Minerva.

Le cardinal d'Estouteville, malgré ses soixante-quinze ans, avait entrepris de remplacer une vieille chapelle consacrée à saint Augustin par l'église qui existe encore, et les Romains s'émerveillèrent de la hardiesse de ce vieillard qui n'hésitait pas à entreprendre une œuvre aussi longue. Cependant, il vécut assez pour en voir l'achèvement. La façade en est de travertin enlevé au Colisée (novembre 1478).

Son activité, son zèle, sa compétence et son goût lui firent confier par le pape la surveillance de tous les travaux ordonnés par lui.

Les *magistri ædificiorum* ou *maestri di strada* les dirigeaient. La bulle *Etsi de cunctarum*, publiée le 30 juin 1480, étendait singulièrement leurs pouvoirs ; ceux qui laissaient leurs maisons vacantes pouvaient être obligés par eux à les céder à leurs voisins si ceux-ci s'engageaient à en construire de plus spacieuses et de plus décoratives ; ils avaient le droit d'abattre les maisons qui gênaient l'élargissement des places ou la rectification des rues sans que leurs propriétaires, quelle que fût leur qualité, pussent s'y opposer. Le salaire des *maestri di strada* était de 100 florins par an.

Cette extension de leurs pouvoirs faisait d'eux des personnages importants ; ils voulurent se donner plus d'autorité encore en s'unissant. Ils rédigèrent donc des statuts que le souverain pontife approuva, comme c'était la coutume ; les *maestri di strada* s'y attribuaient le privilège de porter l'épée, de s'approprier la moitié des amendes qu'ils infligeraient et de percevoir quatre deniers par livre sur les estimations et partages auxquels ils présideraient [1].

Sixte IV soutenait énergiquement les *maestri di strada* ; il fit jeter en prison un membre de la famille Cenci qui s'opposait à la démolition de sa maison et ordonna qu'on la rasât en sa présence.

Certes Sixte IV, que Flaminio Vacca qualifie de *Gran Fabbricatore*, fit beaucoup pour rendre sa capitale plus habitable. Cependant, les architectes qu'il chargea de ces travaux sont de second plan ; on ne connaît guère leurs noms que par les livres de comptabilité du Saint-Siège : ce sont Meo del Caprino, Giacomo da Pietrasancta, Giovannino de' Dolci. Giuliano da San Gallo semble aussi avoir travaillé pour Sixte IV ; deux autres Florentins, Antonio et Francesco Lori, furent employés à la reconstruction de la fontaine Trevi. Parmi les maîtres maçons ou architectes [2] lombards, Gratiadio travailla à l'édification du palais de S. Pietro in Vincoli ; il bâtit à côté de la Bibliothèque vaticane le logement de Platina et contribua à la restauration du toit de la basilique de Saint-Pierre et à la transformation du Vatican, travaux dont il dut attendre fort longtemps le payement. Francesco di Giovanni di Boxi travailla aux boiseries de la Bibliothèque.

Sixte IV attira à Rome des artistes de toutes les régions de l'Italie ; il en vint aussi

1. *Bullarium*, vol. V, p. 273.

2. C'était souvent tout un.

de France, tel que Martin de Coutras, qui décora des étendards et fit quelques petits travaux de peinture [1].

Les entrepreneurs romains étaient rares autour du pape ; on n'en peut guère citer que deux, les frères Salvato et Egidio Andrea di Tocco qui s'occupèrent de remettre en état le couloir reliant le Vatican au château Saint-Ange et travaillèrent à la fontaine Trevi avec les frères Lori.

Il y eut peu de sculpteurs de marque à Rome sous le pontificat de Sixte IV. Mino da Fiesole n'y vint que rarement. On doit peut-être à Andrea Verrochio le tombeau de la femme de Giovanni Tornabuoni, qui mourut à Rome en 1477.

Il n'en fut pas de même des peintres. Domenico Ghirlandajo peignit les fresques de la Bibliothèque vaticane et, en partie, celles de la chapelle Sixtine. Botticelli y travailla également ; *Moïse tuant l'Égyptien, la Punition de Coré, Dathan et Abiron, la Tentation du Christ* seraient de lui. Filippino Lippi aurait collaboré à la décoration de la chapelle ainsi que Cosimo Roselli et Luca Signorelli qui représenta *la mort de Moïse.*

Sixte IV avait un faible pour l'école Ombrienne, car il avait vécu assez longtemps à Pérouse, alors qu'il était général des Franciscains ; il eut comme peintre favori Pietro Vannucci (Le Pérugin), qu'il chargea de décorer la chapelle de la Conception ; comme tant d'autres et malgré la faveur des papes, il eut grand'peine à se faire payer ; ce ne fut guère qu'en 1490 qu'il réussit à toucher le solde de sa créance. Le Pinturicchio aurait suivi son maître Vannucci à Rome ainsi qu'un autre de ses élèves, Rocco Zoppo, et tous deux auraient collaboré à la Sixtine.

Melozzo da Forli fut envoyé à Rome par le comte Girolamo Riario, seigneur de la ville ; il lui confia la décoration de l'église SS. XII Apostoli (1472-1473) ; plus tard, le pape le chargea de peindre quelques fresques à la Bibliothèque vaticane. Il faut ajouter à ces noms, pour des travaux divers, Botticelli, Benozzo Gozzoli, Jacobo Ravaldi ou Ravaldi, miniaturiste [2].

En 1478, les peintres et les miniaturistes songèrent à réformer leur association. A vrai dire, les peintres qui composaient la corporation étaient plutôt des marchands que des artistes ; ils peignaient parfois des tableaux, mais s'occupaient surtout d'en vendre. Leur association existait déjà en 1478, mais les statuts en avaient été égarés ; aussi insérat-on dans les nouveaux statuts un article punissant d'une amende de 10 écus le consul qui en perdrait de nouveau le texte. Les anciens statuts comptaient trente et un articles, on en ajouta quatre ; les conservateurs approuvèrent le nouveau texte le 17 décembre 1478, mais non le pape ; les peintres durent attendre un siècle pour obtenir cette ratification (15 octobre 1577).

La corporation ne comptait, en 1478, que trente-deux patrons ; il est vrai que la concurrence que leur faisaient les autres marchands était grande ; les tailleurs, les bar-

1. A. Bertolotti, *Artisti lombardi a Roma*, Milan, 1881. Gratiadio était de Brescia. Cf. la série des autres ouvrages de Bertolotti sur les Français, les Bolonais, les Lucquois... à Rome.

2. Müntz, *Les Arts...*, vol. III, p. 90

biers, les brocanteurs, les marchands de couleurs, avaient eux aussi le droit de vendre des tableaux.

Le patron de la corporation était, comme il est juste, saint Luc l'Évangéliste [1].

Nombreuses furent d'ailleurs les corporations qui se constituèrent à Rome dans la seconde moitié du XVe siècle; au commencement du siècle, il n'en existait pas beaucoup plus de douze en tout, tandis qu'en 1462, Benedetto Millino [2] cite, comme ayant pris part à la fête du 15 août, les banquiers, les lainiers, les peaussiers, les charpentiers, les potiers, les barbiers, les ferrons, les meuniers, les boulangers, les taverniers, les selliers, les chandeliers. Ce qui montre à quel point la ville se peuplait, devenait riche et prospère.

## Mort de Mahomet II. — Réjouissances. — Criminalité.

Le samedi 2 juin 1481 [3], la nouvelle arriva à Rome que le grand Turc était mort le 3 mai précédent. Depuis deux ou trois jours, on le murmurait, mais il fallut, pour qu'on crût le bruit fondé, que des lettres plombées de Venise, envoyées par le Sénat le 29 mai, vinssent le confirmer [4].

La joie fut si grande que le messager qui avait apporté ces lettres reçut du pape un cheval blanc avec un harnachement en or, en argent et en soie. Les lettres ajoutaient que de grands désordres avaient éclaté à Constantinople, que l'anarchie y régnait, que de hauts personnages avaient péri.

Le pape se rendit aussitôt à son église préférée, à Santa Maria del Popolo, y officia en personne, et bénit le peuple puis, plein d'allégresse, il s'en retourna au Vatican en faisant un long détour par le Corso, le Campo di Fiore et la Via de' Banchi, afin de partager sa joie avec la population. Durant trois jours il y eut des réjouissances ; la Patarina [5] sonna sans relâche et les cloches des églises lui répondirent ; le château Saint-Ange tira des salves, la ville fut illuminée. On ne songeait pas que, si le grand Turc était mort, il restait le Turc.

Ces manifestations se renouvelèrent quand, le 13 septembre 1481, on apprit la reddition de la ville d'Otrante. Bon nombre des Turcs qui en composaient la garnison passèrent au service du roi de Naples et devinrent redoutables à ses ennemis sous le nom de janissaires.

Cependant Girolamo Riario était inquiet : son oncle souffrait plus que jamais de la goutte ; une crise qui survint en juin 1481 mit ses jours en danger ; on le crut du moins dans son entourage et quelques cardinaux se préoccupèrent de sa succession. Girolamo Riario, qui savait la haine que lui portaient les Romains et que sa situation deviendrait

1. Voir *Les Corporations ouvrières de Rome*, vol. II, p. 295.
2. *Del Oratorio di S. Lorenzo al Laterano*, Rome, 1666.
3. Infessura dit le 28 mai; le Volterrano et Pontani donnent la date du 2 juin.
4. Quelques mois auparavant, en janvier (1481), les conservateurs et les caporioni avaient exhorté le peuple à fournir de l'argent et des armes pour la croisade et en avaient obtenu. Vascho, qui raconte la chose, alla chercher dans son grenier de vieilles rondaches qu'il apporta à l'église d'Aracœli où se faisait la collecte.
5. Voir volume précédent, p. 75.

impossible dès que son protecteur aurait disparu, se résolut à se retirer dans sa seigneurie de Forli et à y mettre en sûreté ses invraisemblables trésors. Le 30 juin 1481, au jour fixé par ses astrologues, il quitta la ville, emmenant sa femme et ses gens; soixante mules suivaient, chargées de ses richesses. Mais Girolamo faillit tomber de la poêle en la braise, car, au commencement de novembre, il se découvrit qu'une conspiration avait été ourdie contre lui par les gens de Forli ; douze conjurés périrent, une cinquantaine réussirent à s'enfuir. C'est pourquoi, ses trésors mis à l'abri, Girolamo ne s'attarda pas à Forli. Il était de retour à Rome le 20 janvier 1482.

Le pape rétabli avait, lui aussi, quitté Rome après les fêtes célébrées à l'occasion de la reprise d'Otrante, car une violente mortalité était résultée des fortes chaleurs de l'été. De même qu'auparavant, il erra de château en château, puis il se rendit à Tolfa pour y inspecter les mines et à Civitavecchia dont il faisait restaurer le port « sans regarder à la dépense » (2 octobre 1481). La visite du pape fit hâter les travaux [1].

Une autre raison plus grave le conduisit en cette ville. Aussitôt après la prise d'Otrante, il avait donné ordre à l'amiral de sa flotte, le cardinal Paolo Fregoso [2], de profiter de ce succès pour chasser les Turcs de l'Adriatique; or, étant à Tolfa, il avait appris que, tout au contraire, sa flotte croisait en vue de Civitavecchia ! Le cardinal avait pris sur lui [3] de revenir parce que ses équipages souffraient de la peste ; en fait, il y avait eu jalousie entre Napolitains et Pontificaux, et des contestations sur le partage du butin [4].

Le pape séjourna peu à Civitavecchia. Le 8 octobre 1481, il était à Viterbe après avoir visité Toscanella [5]. Les habitants lui avaient ménagé des fêtes et un tournoi auquel la pluie mit obstacle. Ils avaient plusieurs choses à lui demander, par exemple de ne pas les obliger à ravitailler Rome et à entretenir la route qui conduisait au mont Mario et qui était le chemin habituel des pèlerins. Et le pape accorda tout. Mais, peu après, le 2 juin 1482, il fallut déchanter. L'évêque d'Orvieto, Giorgio della Rovere, intima l'ordre à la ville de fournir à l'armée pontificale un contingent de quatre cents hommes ; après bien des négociations il fallut s'exécuter, du moins en partie [6].

Le pape faisait tous ces déplacements ou bien sur une mule blanche ou bien dans une litière portée par deux chevaux, l'un devant, l'autre derrière. Le 17 octobre 1481 il était de retour à Rome.

On y voyait en ce moment les fils du despote de Morée, André et Emmanuel Paléologue, qui revenaient de Moscovie où se trouvait leur sœur [7]. Jadis ils portaient des

1. Lorenzo di Pietrasancta, Baccio Pontelli et Giovannino de' Dolci en avaient la direction ; le 12 novembre 1481, il fut payé 500 florins et le 16 avril suivant 1 500 pour les travaux de la darse. Carlo Calisse, *Storia di Civitavecchia*, Florence, 1898, p. 300.

2. Pietro Paolo di Campofregoso avait été nommé amiral de la flotte le 20 février 1480. Il était archevêque de Gênes et cardinal depuis mai 1480.

3. A moins, comme le pensèrent certains contemporains, que ce ne fût là une comédie et que le pape n'eût donné l'ordre au chef de sa flotte de revenir dans la mer Tyrrhénienne, afin de ne pas ménager un trop grand succès au roi de Naples. Cette année, la guerre contre les Turcs, toute somnolente qu'elle fût, coûta fort cher au Saint-Siège. L'entretien d'un bateau revenait à 100 florins par mois.

4. Volterrano, p. 70 lig. 27.

5. Voir planche XXVIII.

6. C. Pinzi, *Storia della Città di Viterbo*, Viterbe, 1913 .

7. Zoé Paléologue avait épousé Ivan, tsar de la Russie blanche, en mai 1472. Le mariage s'était fait par procuration, à Saint-Pierre. Comme les représentants du tsar étaient munis de pouvoirs en russe, on ne savait pas exactement s'il avait fait sa soumission au pape, mais on admit qu'il devait en être ainsi.

habits de soie, maintenant ils étaient en guenilles, ce qui fit dire au chroniqueur : « *Probitas laudatur et alget* » [1], paroles certainement très vraies mais dont on ne voit pas l'application dans le cas de ces princes, puisque le pape leur avait donné passablement d'argent qu'ils avaient dépensé en prodigalités.

En cette même année 1481 arriva à Rome une mission qui se disait envoyée par le « Prêtre Jean », ce mystérieux potentat oriental dont l'identification a été tentée tant de fois. Ce titre d'ailleurs paraît générique ; quand un Prêtre Jean mourait, on en nommait un autre. Or un nouveau Prêtre Jean avait succédé au précédent en 1481 et il avait envoyé des représentants à Jérusalem, car il désirait être solennellement couronné ; ceux-ci furent dirigés sur Rome et fort bien accueillis par le pape, qui vit là une occasion d'extirper certaines erreurs de doctrine qui, disait-on, étaient accréditées dans le pays du Prêtre Jean. Un groupe de Franciscains partit, tandis qu'à Rome des commissions de cardinaux et d'évêques s'occupaient d'examiner les erreurs signalées et de les réfuter (novembre 1481). Quelques escrocs profitèrent de l'occasion pour se faire passer comme envoyés du Prêtre Jean et tirer de l'argent du Vatican.

Qu'advint-il de la mission et des travaux des commissions? on l'ignore totalement [2].

La crainte du péril turc étant dissipée pour le moment, les fêtes se multiplièrent. On entrait dans les temps nouveaux. Francesco Diedo, ambassadeur de Venise qui avait rempli plusieurs légations et passait pour un homme accompli, s'évertuait à s'attacher par des prévenances le monde intellectuel, les savants, les poétereaux, les beaux esprits, les humanistes qui commençaient à envahir Rome, soit qu'il aimât véritablement les Lettres, soit qu'il le jugeât utile à sa mission [3]. Le 6 janvier 1482, il donna un grand banquet littéraire. Romains et étrangers y furent invités, on y vit même des savants « qui entendaient le grec », et les Romains purent constater avec joie que leur ville « possédait quantité d'esprits féconds, capables d'égaler les anciens ou de les approcher de très près ».

Les mets furent servis sans hâte, à des intervalles convenables, avec des vins de toutes sortes, blancs ou rouges, doux ou âpres, romains ou étrangers ; quelques-uns venaient même de Crète.

Diedo dirigeait la conversation, s'adressant tantôt à l'un, tantôt à l'autre de ses convives, les amenant à vanter l'art qui leur était cher, l'un la musique, l'autre la stratégie ou la poésie ; on récita des vers grecs, on joua la comédie.

Le 17 février 1482, les jeux du Testaccio eurent lieu ; le lendemain le pape descendit dans la rue pour voir les masques, car on était en carnaval ; il s'y mêla et prit plaisir à assister à leurs ébats, mais le lendemain, il se retira dans sa vigne.

Le 18 avril 1482, on commémora l'anniversaire de la mort de Platina ; à dire vrai, il était mort seulement le 21 septembre précédent, mais l'occasion parut bonne à ses

1. Juvénal. Leur père, Constantin XI, était mort en 1453.
2. P. Ghinzoni, *Un' ambasciata del Prete Gianni a Roma*, Milan, 1889. S. Cipolla, dans Archivio Veneto, 1873-1874.
3. Il était à Rome depuis le 10 juin 1481.

amis pour le célébrer. Demetrio de Lucques, son élève et son successeur à la Vaticane, avait eu l'initiative de cette cérémonie, en sorte qu'il vint autant de personnes pour lui faire plaisir qu'en souvenir du défunt. La cérémonie commença par un service à Sainte-Marie-Majeure, célébré par l'évêque de Vintimille qui était de l'ordre des Augustins. Puis, quand on eut aspergé d'eau bénite les assistants et brûlé ce qui restait d'encens, les officiants enlevèrent leurs vêtements sacerdotaux et Pomponius Letus, qui présidait les « Amis de Platina », monta en chaire et, de sa voix balbutiante, prononça son éloge ; un poète récita des vers élégiaques en son honneur.

De pieuses personnes s'irritèrent de ce qu'elles considéraient comme une profanation.

Un banquet suivit, donné dans la maison que Platina s'était fait construire sur le Quirinal près de celle de Leto et que ses héritiers avaient vendue à Girolamo Basso della Rovere [1]. On lut encore des vers à la louange de Platina [2].

Des jours sombres survinrent. Depuis quelques années, depuis trois ans surtout, les meurtres se multipliaient à Rome ; on se battait jusque dans Saint-Pierre ; il fallut purifier l'église car du sang avait coulé [3] ; presque chaque jour la ville était ensanglantée par quelque querelle. Les statuts de 1469 avaient précisé les pénalités pour les crimes de ce genre ; l'amende infligée aux contrevenants allait de 50 livres pour un roturier, à 1200 livres pour un baron, fils ou bâtard de baron. Sixte IV ratifia ces statuts, mais il en diminua singulièrement la portée en spécifiant que la juridiction des magistrats capitolins ne s'appliquerait plus qu'à ceux qui n'avaient pas d'attaches avec la Curie ; et leur nombre allait sans cesse diminuant [4]. En revanche, il défendit qu'on portât des armes ; le sénateur pour les laïques, les juges ecclésiastiques pour les clercs étaient chargés de sévir contre ceux qui provoqueraient des désordres. Le 29 novembre de la même année, Sixte IV confirma les dispositions qu'avaient prises Paul II à cet égard. Le 5 septembre 1475, il défendait aux Corses de venir à Rome et aux Romains d'en prendre à leur service, à moins qu'ils ne donassent une caution de 200 ducats qu'ils ne troubleraient pas la paix [5]. Le 29 juillet 1477, il édictait des mesures contre les perturbateurs et ceux «qui se vengeraient sur des innocents». Les pouvoirs des *pacieri* furent étendus.

Dans la bulle *Perniciosam* datée du 19 juillet 1478 [6], Sixte IV confirma en l'aggravant une ordonnance sévère de Paul II ; il déclara que les fauteurs de troubles seraient considérés comme coupables de lèse-majesté et punis, en conséquence, de la prison perpétuelle et de la confiscation de leurs biens [7]. Cela ne suffit pas. Le pape chargea un ancien « lieutenant » du sénateur, Soldano de' Soldi, de reviser les prescriptions relatives aux violences (19 juillet 1480). Il lui avait été recommandé de se montrer rigoureux et,

1. P. Adinolfi, *Roma...*, vol. II, p. 256.
2. Imprimés dans l'édition des *Vies des Papes de Cologne*, 1568.
3. Il est à remarquer que Galeas Sforza et Julien de Médicis furent assassinés dans une église.
4. A vrai dire, cette distinction existait depuis longtemps ; Sixte IV la précisa et diminua sensiblement le *forum* du Capitole.
5. Theiner, vol. III, p. 484, n° 410.
6. Le texte s'en trouve dans le livre des Statuts de 1523, liv. IV, 1re partie, art. XXVI. Cf. art. CXLIII, liv. I. Cette bulle fut renouvelée par Innocent VIII, en 1486. — Fenzonio, *Annotationes in Statuta*, Rome, 1636, p. 652.
7. Fenzonio, p. 650.

naux, Stefano Nardini [1], cardinal de Milan, et Giuliano della Rovere, le futur Jules II, pour le détacher du roi Ferdinando ; Rome murmura, car l'esprit de fronde y existait toujours ; on trouva que ce n'était pas le rôle de cardinaux d'aller ainsi porter des messages, d'autant plus qu'ils ne réussirent pas dans leur tentative. Le protonotaire leur répondit que ses frères avaient reçu licence du pape d'entrer au service de qui ils entendaient et qu'ils n'accepteraient jamais la honte d'abandonner le roi ; il ajouta qu'il lui fallait, à lui et aux siens, une solde pour vivre et que le pape ne leur en donnait pas.

Les représentants du peuple essayèrent à leur tour d'intervenir : le prieur des caporioni et trois citoyens de marque s'en furent trouver Lorenzo ; ils reçurent une réponse semblable, même Lorenzo leur conseilla de s'en retourner au plus vite, car il ne pouvait répondre des soldats napolitains qui occupaient déjà les alentours ; ils enlevaient mulets, chevaux et gens jusqu'aux abords de la porte Latina. Des abbayes furent mises à sac.

Le 18 avril 1482, le pape fit sommation au roi Ferdinando de retirer ses troupes. De plus en plus, il se persuadait qu'il avait été trahi dans la guerre contre Florence et son dépit s'accroissait. Le 14 mai, les ambassadeurs de Florence et de Naples avaient quitté Rome avec éclat pour se retirer auprès du protonotaire, à Marino ; le 2 juin, le pape réunit un consistoire auquel assistèrent Virginio Orsini et Girolamo Riario ; il fut long et tumultueux. Sixte IV y exposa et essaya de justifier sa conduite ; certains cardinaux dégagèrent leur responsabilité ; cependant Girolamo accusa formellement le cardinal Giovanni Colonna [2] et le cardinal Giov. Batt. Savelli [3] de pactiser avec les ennemis, et docilement le pape les fit arrêter aussitôt dans le Vatican même, ainsi que Mariano Savelli, frère du cardinal, commandant des troupes pontificales. Le lendemain, Leone da Montesecco [4], chef de la garde personnelle du pape, les conduisait au château par le couloir couvert. Deux jours après, les meubles qui leur étaient nécessaires furent apportés dans leur prison et quelques-uns de leurs serviteurs autorisés à venir les servir, d'où l'on augura que leur détention serait de longue durée. Le bruit courut que le pape avait en mains des lettres compromettantes adressées par eux au roi de Naples.

Suivant la coutume, la populace profita de l'occasion pour piller leurs palais.

La guerre avait commencé de fait ; des bandes parcouraient les environs de la ville, ravageant et brûlant tout sur leur passage ; un parti d'enfants perdus avaient même réussi à pénétrer dans la ville, mais s'étaient vus rapidement reconduits. Conformément aux traditions, Ferdinando déclarait qu'il ne faisait pas la guerre aux Romains, mais au comte Girolamo pour les en délivrer ; les Romains n'en pâtissaient pas moins très durement et voyaient, du haut de leurs murailles, leurs fermes et leurs granges brûlées, leurs bestiaux enlevés et leurs arbres rasés.

En signe de deuil, les courses n'eurent pas lieu.

Pendant qu'on guerroyait ainsi, la vie religieuse continuait dans Rome. Le

1. Que le pape avait créé cardinal en 1473.
2. Fils du préfet Antonio, élu le 15 mai 1480.
3. Fils de Cola Savelli, élu le 15 mai 1480.
4. Parent de celui qui venait d'être exécuté à Florence.

10 avril 1482, Sixte IV convoqua une réunion des cardinaux, qui eut lieu en public ; on y discuta les droits de Bonaventure à la béatification. Un fameux jurisconsulte, Ottaviano de Martini di Sinuessa rappela sa vie et ses mérites et demanda « au nom de plusieurs rois, nations et peuples » qu'il fût admis parmi les saints[1]. Sixte IV engagea les cardinaux à méditer sur ce point pour prendre une décision au prochain consistoire, lequel eut lieu le surlendemain. Les évêques présents à Rome, les abbés, les membres du tribunal de la Rote, les généraux des divers ordres, y furent convoqués. Ottaviano prononça une nouvelle harangue que l'on entendit peu à cause des conversations particulières ; quelques cardinaux proposèrent une nouvelle enquête, car ils doutaient de la réalité des miracles rapportés par Ottaviano et son éloge leur semblait exagéré, mais les autres soutinrent que les prélats chargés d'instruire le procès l'avaient suffisamment approfondi et qu'il n'y avait pas nécessité de le recommencer. Il en fut ainsi décidé et des clercs furent chargés de préparer la cérémonie. Elle eut lieu le dimanche suivant, 14 avril [2], en présence de tous les dignitaires de l'Église et d'une foule considérable. Une estrade de deux mètres de haut avait été construite au centre de la basilique de Saint-Pierre. Le trône du pape était fort élevé. Le moment venu, il arriva dans sa chaise gestatoire couvert du pluvial et ceint du trirègne ; les cardinaux, les évêques, les prélats le précédaient ; tous tenaient un cierge à la main. D'abord le pape s'assit en tournant le dos à l'autel [3], il fit un sermon rappelant les vertus, les miracles et la vie de Bonaventure et termina en recommandant à chacun de se mettre en prière pour supplier Dieu de ne pas permettre que son Église se trompât en cette circonstance ; il pria lui-même, puis s'agenouilla devant l'autel; pendant ce temps, les cardinaux chantaient des litanies. Puis le diacre, se retournant vers l'assistance, dit : « Priez » ; le sous-diacre dit ensuite : « Levez-vous ». Le pape, sans trirègne, élevant les mains, chanta le *Veni Creator* ; après quoi, il se couvrit du trirègne, monta sur son trône et chanta les dernières paroles de certaines hymnes que les chantres commençaient. Enfin, le procurateur de la canonisation supplia instamment le pape de l'accorder à Bonaventure, et la cérémonie s'acheva.

Cependant le duc de Calabre s'était établi à Grottaferrata, près de Marino, où nombre de barons romains vinrent se joindre à lui ; sa flotte croisait en vue d'Ostie (juin 1482). De son côté, l'armée pontificale se constituait. Le comte Girolamo en reçut le commandement en qualité de capitaine de l'Église ; il avait sous ses ordres le seigneur de Camerino avec ses deux fils, Virginio Orsini [4], le comte de Pitigliano, Giordano et Paolo Orsini, Giovanni Colonna de Palestrina, le seigneur de la Mirandole, Antonio Maria Pico [5] et autres capitaines de marque.

1. Cette harangue se trouve dans les *Acta S. Julii, t. III, 824* et dans *Bibliotheca Hagiographica Latina* (1898), fasc. I, p. 207. Bonaventure avait été général de l'ordre des Franciscains comme Sixte IV ce qui dut plaider en sa faveur ; né en 1221, il fut créé cardinal du titre d'Albano en 1273 et mourut en 1274.

2. Gherardi di Pontani dit le 14 mai.

3. « ... *ita ut papa vertat renes ad altare* ».

4. Sa solde était en 1475 de 2 780 florins par an, celle du duc d'Urbino de 3 000

5. Giulio Cesare Varano, seigneur de Camerino ; ses deux fils étaient peut-être Annibale et Ottaviano. — Gentile Virginio Orsini, des ducs de Bracciano, fils de Napoleone Orsini et de Francesca

L'armée pontificale qui campait au pont Molle, c'est-à-dire au Nord de la ville, vint à Rome et fut cantonnée dans cette région alors déserte qui entoure le Latran et Sainte-Marie-Majeure ; Girolamo n'osait pas l'établir hors des murs, car la population s'agitait et aurait pu fermer les portes derrière lui. C'était une guerre de grands seigneurs, une guerre dynastique ; Girolamo la souhaitait pour se grandir, les Orsini pour récupérer les villes des monts latins et ruiner les Colonna [1]. Pour les Romains, elle ne pouvait leur valoir aucun avantage et elle leur causait de sensibles dommages. Aussi le Vatican vivait-il dans la crainte d'une insurrection, la garde en avait été augmentée, on n'y voyait que sentinelles aux portes et hommes d'armes, l'épée nue à la main. Sixte IV avait été prévoyant en faisant accroître les logements de ses « prétoriens », comme on disait dans Rome.

La peste avait recommencé ; elle s'établissait de façon chronique. Comment en aurait-il été autrement dans une ville pleine d'immondices, de ruelles sombres et où régnait la famine, car les vivres n'arrivaient plus du Royaume. D'ailleurs la fortune des armes favorisait les Napolitains. Le duc de Calabre prit successivement et sans peine Albano, Castel Gandolfo, Civitalavinia [2], tandis que l'armée florentine, conduite par Costanzo Sforza, seigneur de Pesaro, s'emparait de Citta di Castello, au Nord de Pérouse (20 juin 1482). Sixte IV rappela toutes les troupes dispersées dans ses États, même celles qui occupaient Pérouse, dont la fidélité était pourtant incertaine. On amenait des canons que les Romains couraient voir comme des curiosités ; ils allaient aussi visiter le camp et s'y faisaient inviter à dîner sous la tente [3].

Il devenait cependant dangereux de s'éloigner de Rome ; un médecin fut fait prisonnier et dut payer 1 000 ducats de rançon, un majordome du pape, 3 000 ; en octobre, un soldat sera racheté 130 florins [4]. On ne pouvait pas moissonner. Le 15 juin 1482 trois citoyens avaient été naïvement députés auprès du duc de Calabre pour lui demander de laisser les Romains vaquer à leurs récoltes, à quoi il répondit qu'il ne comptait ni moissonner lui-même, ni laisser moissonner les autres. Afin de leur faire prendre leur mal en patience, Sixte IV leur promit de leur rembourser tous les dommages de guerre qui auraient été déclarés devant notaire et attestés par quatre témoins. A vrai dire, personne ne reçut jamais rien.

En désespoir de cause, les Romains décidèrent de faire leur récolte coûte que coûte. Mais cette fois, ce fut Girolamo qui s'y opposa et les Romains de penser aussitôt qu'il en usait de la sorte afin de permettre à ses soldats d'aller prendre leur blé pour le revendre, car il ne pouvait pas leur fournir de solde. Des rumeurs de toute sorte couraient par la

Orsini. — Nicola Orsini, des comtes de Pitigliano, fils d'Aldobrandino. — Giordano et Paolo Orsini, l'un fils naturel, l'autre bâtard de Lorenzo. — Giovanni Colonna, fils de Stefano et de Tancia Gaetani. — Antonio Maria Pico della Mirandola, fils de Gianfrancesco, condottiere des troupes pontificales. Frère du fameux Giovanni, d'esprit querelleur et turbulent, il fut privé de ses droits de souveraineté par l'empereur Maximilien et mourut en 1501, à Rome.

1. Diario di Gaspare Pontani, dans la nouvelle édition de Muratori, p. 5.

2. Près de Genzano.

3. Pontani y fut avec Bartolomeo della Corona le 8 juin 1482. Bartolomeo se fit prendre par les ennemis deux jours après et faillit être pendu.

4. Diaro di Antonio de Vascho.

ville ; on accusait le pape de spéculer ; il achetait le blé, disait-on, un ducat le rubbio et le revendait quatre ou cinq, mais on oubliait les frais de transport ; il en faisait venir de Sicile qui était pourri et lui coûtait bon marché et qu'il cédait aux pauvres à des prix élevés. Le blé que les meuniers devaient acheter uniquement dans ses greniers et payer 40 carlins le rubbio, ne lui en coûtait pas la moitié [1]. Encore le pain était-il noir, détestable et rendait malades la plupart des gens qui en mangeaient. On racontait aussi que le pape revendait aux Génois le blé acquis à l'intention des Romains et qu'il avait réalisé 60 000 ducats de bénéfices sur une seule opération [2].

## Roberto Malatesta. — Bataille de Campomorto.

Les coureurs napolitains venaient escarmoucher jusque sous les murs de la ville et les badauds se précipitaient pour les voir. On se battait presque journellement dans le voisinage des restes magnifiques de l'aqueduc de Claude, dont on voit les grandes arches s'aligner au loin quand on sort de Rome par la voie Appienne. Le terrain y est vallonné et garni de bosquets favorables aux surprises.

Le 13 juillet 1482 un grand orage mit le désordre dans le camp ; la foudre tomba à plusieurs reprises sur les tentes des blessés dont quelques-uns furent brûlés vifs ; le feu gagna la *Via Merulana*, consuma en partie l'église de San Matteo [3] et fit pour 6000 ducats de dégâts. A la même heure, la ville de Terracine était occupée par les troupes napolitaines, le gouverneur, un abbé, s'étant laissé acheter moyennant 2 000 ducats dont il s'en fut jouir dans le Royaume.

Le 23 juillet 1482, Roberto Malatesta surnommé le Magnifique [4], fils naturel de Sigismondo, seigneur de Rimini, qui naguère avait si cruellement dupé le pape Paul II [5], fit son entrée dans la ville par la porte Viridaria, située au pied du Vatican [6] ; il amenait les renforts vénitiens et surtout allait prêter au Saint-Siège l'appui de son expérience militaire et de son intrépidité [7]. Sixte IV l'avait comblé ; il lui avait accordé l'investiture de Rimini et de son territoire et s'était empressé de le reconnaître comme seigneur de Meldola [8], ce qui ne l'avait pas empêché de se mettre au service des Florentins contre le pape en 1475. Cependant, Sixte IV fit appel à lui lorsqu'il se vit en danger car il connaissait sa valeur et lui dépêcha en hâte le comte Girolamo et l'ambassadeur de Venise, Diedo. Les Romains le virent arriver avec joie ; ils chantaient dans les rues qu'il « allait sauver Israël ». Sa présence inspira une telle ardeur aux jeunes gens qu'ils s'enrôlèrent sous ses ordres au nombre de trois mille ; le comte Girolamo confia le com-

1. En réalité, il le vendait 30 carlins. En cachette, le blé se vendait 50 et 60 carlins. Les gens mouraient de faim aux environs de Rome.

2. Sigismondo dei Conti, vol. I, p. 137. — Infessura, p. 157.

3. Sixte IV l'avait donnée en commende à l'un de ses familiers. On venait d'y transporter une image miraculeuse de la Vierge volée en Crète (1480) et qui se trouve maintenant dans l'église S. Alfonso, sur l'Esquilin.

4. Voir planche VII.

5. Voir le précédent volume, p. 450.

6. Elle porta aussi le nom de porte S. Pietro, Vaticana ou Leonina. Voir planche XII.

7. On l'accusait d'avoir fait assassiner en 1460 son frère Sallustio et commis bien d'autres meurtres.

8. Sur la rive gauche du Ronco, non loin de Forli.

mandement de ces recrues à Giovanni Conti et, accompagnés des conservateurs dont le rôle allait grandissant, soutenus par l'armée pontificale grossie des contingents vénitiens, ils marchèrent contre l'ennemi en suivant la voie Appienne (27 juillet 1482). Arrivés près de l'aqueduc de Claude, ils firent halte. Un défi fut envoyé au duc, mais celui-ci ne désirait pas combattre, car il était occupé à recevoir des vivres arrivés par mer et il fit réponse qu'il était au regret de ne pouvoir accepter la bataille, s'étant blessé au bras en tombant de cheval. Les troupes romaines, d'ailleurs, s'apercevant que l'ennemi ne bougeait pas, avaient craint une embuscade et s'étaient retirées précipitamment sur le Latran, « non sans grande terreur ». Le duc de Calabre fit dire aussitôt à Malatesta qu'il s'émerveillait de voir qu'en si peu de temps il était devenu : « de bon général excellent chanoine ».

Heureusement pour le pape, Laurent de Médicis menait mollement la guerre; il ne lui convenait pas que le roi de Naples eût la partie trop belle; après son succès de juin, il avait arrêté ses troupes et le pape n'avait plus à craindre de les avoir à dos. Aussi fit-il des avances aux Florentins en levant l'interdit qui pesait sur leur ville. S'ils avaient pendu l'archevêque de Pise, n'était-ce pas comme traître et non comme archevêque? Ils avaient d'autre part rendu la liberté au cardinal Raffaele, on pouvait donc s'entendre.

Le 1er août 1482, dix-sept galères napolitaines vinrent semer la terreur parmi les sauniers de la côte ; elles croisèrent jusqu'au moment où l'on amena quelques canons qui les mirent en fuite ; une d'elles était montée par des « janissaires » qui jetèrent leur capitaine à l'eau et débarquèrent, espérant être mieux payés à Rome qu'à Naples.

L'entourage du pape était très partagé ; les uns, inquiets de l'attitude du peuple et voyant que la lutte restait indécise, voulaient qu'on fît la paix, les autres soutenaient que la victoire était proche. Girolamo, instruit de ces tiraillements, quitta le camp, s'établit au Vatican et, de plusieurs jours, n'en bougea plus. Son influence l'emporta. Le 8 août 1482, le peuple fut convoqué dans les églises et informé que le pape demandait mille hommes pour huit jours ; promesse était faite qu'on fournirait aux volontaires des armes et des chevaux, que le butin serait pour eux et que ceux qui seraient faits prisonniers seraient rachetés aux frais du pape. Mais l'enthousiasme de naguère était tombé. Ces belles promesses ne séduisirent qu'un petit nombre de jeunes gens ; d'ailleurs, ils ne furent pas mobilisés. Sans doute, après réflexion, Girolamo se défiait d'une garde nationale. Son armée était devenue assez nombreuse, elle devait compter une quinzaine de mille hommes. Le 15 août, qui était la grande fête de Rome, il la fit parader devant le pape, ses neveux et les cardinaux placés aux fenêtres du Vatican ; elle avait un abondant matériel, des canons placés sur des charrettes, des mortiers, des casques, des armes de toute sorte.

Girolamo s'étant effacé devant Malatesta, celui-ci prit le commandement de l'armée pontificale et la conduisit hors de la ville, car le camp du Latran et ses abords étaient devenus un cloaque, au grand scandale des Romains. Devant lui, il faisait porter des

étendards aux armes de Venise, du pape et de l'Église. Le camp fut établi auprès du sépulcre de Cecilia Metella, à un endroit qu'on nommait *Capita Bovis*, ou *ad Boves*, à cause des bucranes que l'on voit sur le monument [1]. Une petite rivière, l'Almone [2], couvrait cette position. A peine l'armée s'y était-elle établie qu'un formidable orage survint ; un grand nombre de tentes furent enlevées, dont celle du comte Girolamo qui était somptueuse. Dans la ville, la foudre mit le feu à une partie du palais Orsini et à plusieurs autres maisons ; le Vatican fut atteint ; un des serviteurs du pape devint fou, d'autres se crurent morts ; la panique fut générale. La pluie, qui tomba en abondance, devait contribuer quelques jours plus tard au triomphe de l'Église (vendredi 16 août 1482).

Le lendemain, l'armée poursuivit sa marche vers Marino, bien que le sol fût détrempé.

Le duc de Calabre abandonna ses positions et recula jusqu'à Civitalavinia, tout près de l'ancienne route romaine et de la route actuelle qui va de Genzano à Velletri. La ville de Marino, évacuée, envoya ses clés aux conservateurs en leur demandant d'être ses protecteurs auprès du souverain pontife.

Le duc de Calabre continua les jours suivants son mouvement de retraite le long de la route qui menait à Velletri ; puis l'abandonnant, peut-être parce qu'il était serré de trop près, il obliqua au Sud, vers Conca, suivant sans doute un des nombreux cours d'eau qui descendent des monts albains vers la mer ; là se trouvait une région désolée, appelée la forêt de Nettuno, voisine des marais Pontins et qui participait de leur insalubrité ; les assassins y trouvaient refuge et ce lieu était même devenu pour eux un asile reconnu [3]. Le duc s'établit au lieu dit Campomorto, parce qu'il était particulièrement malsain. Quelle raison l'avait conduit en ce lieu, on ne saurait le dire. La position lui paraissait forte probablement, car il était couvert au Sud par un marécage et se trouvait au confluent d'une petite rivière, l'Astura, de deux pieds de profondeur, et d'un de ses affluents. Quelques tranchées peu profondes avaient été creusées. De là, le duc défia Girolamo, chef nominal de l'armée pontificale qui l'avait suivi de près. Roberto Malatesta était plein de confiance, il avait d'excellentes troupes commandées par de bons capitaines, Virginio Orsini, Renato Trivulzio, Nicola Orsini, comte de Pitigliano [4], Giov. Francesco de Tolentino et bien d'autres [5].

Le combat commença le 21 août 1482 par une charge des Turcs du duc de Calabre qui mirent en déroute les soldats de Roberto Malatesta, mais celui-ci avait en réserve des cavaliers, des archers à cheval et des hommes bardés de fer qui repoussèrent avec de grands cris les « janissaires » jusque dans le champ d'où ils étaient partis. Lui-même

1. Un château en partie ruiné s'élevait tout auprès. TOMASSETTI, vol. II, p. 64. Voir planche X.

2. INFESSURA (p. 101) parle « *rivum qui dicitur la Marmorea* ». Il y avait là une vallée *Vallis Marmorea*, ainsi appelée à cause des vestiges nombreux qui s'y trouvaient ; au fond coulait un ruisseau. TOMASSETTI, vol. II, p. 43.

3. Le château et l'église de S. Pietro in Formis donnèrent un temps leur nom à ce territoire qui avait appartenu à Rido, ancien gouverneur du chateau Saint-Ange, qui l'avait vendu à la basilique vaticane en 1448 moyennant 9 000 ducats. En 1476, Sixte IV avait fait venir un ingénieur de Ferrare, Sudarico de Troti, pour dessécher ces marais. Les archéologues du temps pensaient que là s'élevait l'antique Capène et que le nom de Campomorto lui venait d'un combat entre les Romains et les Goths.

4. Il avait été auparavant au service de Florence et avait porté les armes contre le Saint-Siège.

5. W. BLOCK, *Die Condottieri* dans *Historische Studien*, vol. CX, Berlin, 1913, p. 144 et suiv.

combattait l'épée à la main, « faisant fonction de soldat et de capitaine » ; il eut plusieurs chevaux tués. Les bombardiers napolitains, après la première décharge, ne pouvaient tirer de nouveau, car les pluies des jours précédents avaient mouillé leur poudre. La lutte se continua donc à l'arme blanche, au bord du fossé.

Cependant, Giacomo, comte de Monte Fortino [1], qui était arrivé au camp pontifical durant la nuit, à l'insu du duc de Calabre, opérait avec un fort contingent un mouvement tournant que dissimulèrent les taillis dont le pays était parsemé ; soudain il attaqua les Napolitains à revers, tandis que Roberto les pressait par devant. Ce fut une débandade ; seuls les Turcs résistèrent quelque temps et se firent tuer ; les autres combattants, empêchés de se replier par les rivières qui les entouraient, furent capturés pour la plupart. Alfonso, qui s'était bien battu, s'enfuit vers Nettuno situé à une quinzaine de kilomètres et n'y parvint qu'à grand'peine ; de là, il gagna en barque Terracine où la flotte de son père était embossée [2].

Le combat avait duré sept heures. Les Romains n'eurent presque pas de tués ; tout au plus y eut-il quelques chevaux éventrés ; le pape fit distribuer aux héritiers des soldats morts 200 florins par famille.

La nouvelle de cette victoire arriva à Rome le lendemain. Tous les monuments furent pavoisés ; l'ordre donné par le pape aux Romains de se réjouir fut obéi avec empressement. Le retour des troupes tint du triomphe. On vit défiler d'innombrables captifs et trois étendards pontificaux pris jadis et dont l'un provenait de la malheureuse campagne de Rimini [3].

Les prisonniers de marque furent enfermés dans les diverses citadelles des États pontificaux et au château Saint-Ange ; parmi eux, se trouvait un neveu de Pie II, Antonio Piccolomini, duc d'Amalfi, qui avait été gouverneur du château. On ne les retint que peu de temps, car ils furent remis en liberté moyennant rançon.

Malatesta ne put pas poursuivre sa victoire, et en perdit ainsi tout le fruit ; ses hommes ne songeaient qu'à réaliser leur butin, ses généraux qu'à regagner leur patrie pour y défendre leurs intérêts toujours menacés, et puis, comme toujours, l'argent faisait défaut. Après avoir ramassé autant de prisonniers qu'il avait pu, il se retira donc à Velletri, quittant la région malsaine de Campomorto ; il y demeura quelques jours, puis fixa son camp à Valmontone où soudain il tomba malade. Sixte IV inquiet, quoiqu'on le crût légèrement atteint, lui dépêcha aussitôt son médecin, Giacomo Solleciti, avec un pharmacien (2 septembre 1482), en leur recommandant de le ramener à Rome et de l'installer dans le palais du cardinal de Milan, Stefano Nardini, actuellement palais du *Governo Vecchio* [4]. Dans la nuit du 10 au 11 septembre [5], il y mourait de la malaria contractée à Campomorto, à ce qu'il semble. On fit courir le bruit qu'il avait été empoi-

1. Fils de Grato et frère de l'archevêque de Conza, Giovanni.

2. Sigismondo dei conti est, de tous les chroniqueurs, celui dont le récit est le plus détaillé (vol. I, p. 140).

3. Le 29 octobre 1482, il est remis 25 florins à un soldat qui avait repris un étendard tombé entre les mains des ennemis.

4. Marini, *Archiatri*, vol. I, p. 209. Le cardinal l'avait donné à l'hôpital S. Giovanni in Laterano.

5 Infessura dit le 8, Volterrano le 10, Pontani le 11.

*ROBERTO MALATESTA, SEIGNEUR DE RIMINI.*

Musée du Louvre. (Phot. Giraudon.)

sonné ; Sixte IV aurait dit qu'il était de ceux qu'il faut « ou adorer ou tuer ». Mais Infessura lui-même, si malveillant à l'endroit de Sixte IV, ne croit pas à cette légende [1]. A la vérité, il y avait entre Girolamo et Roberto beaucoup de jalousie et celui-ci craignait pour sa vie.

Quoi qu'il en soit, le pape ou Girolamo songea immédiatement à tirer parti de la mort de Roberto ; il laissait une veuve qui avait perdu le même jour son mari et son père, Federico d'Urbino, et l'on était en un temps où une femme avait besoin d'être protégée. Girolamo se dirigea rapidement vers Rimini pour s'en emparer, mais les Florentins le devancèrent et prirent sous leur protection le jeune Pandolfini, héritier de Roberto [2].

Malatesta fut enseveli à Saint-Pierre. Son tombeau était orné d'un haut-relief où il était représenté à cheval ; il se trouve actuellement au musée du Louvre [3].

## Conclusion de la paix. — Entre deux guerres.

Les Romains s'étaient flattés trop tôt que la victoire de Campomorto mettrait fin à leurs tribulations.

L'armée royale se reconstitua promptement ; elle n'avait pas même été délogée de Rocca di Papa. Les soldats du duc de Calabre s'enhardirent bientôt jusqu'à venir piller aux portes de la ville ; bien plus, ils allèrent s'emparer de bestiaux que les Romains, croyant les mettre bien à l'abri, avaient parqués au Nord de la ville, au lieu qu'on appelait l'Isola Farnèse, entre le Tibre et le Teverone (Anio) [4]. L'armée pontificale, au contraire, était fort diminuée. Sitôt la mort de Malatesta, les Vénitiens avaient retiré leurs troupes. Le 30 septembre 1482, Girolamo, qui manquait de qualités guerrières, d'énergie et d'habileté, dut lever « sans honneur » le siège de Cave [5] ; cependant on avait amené de la grosse artillerie ; la population reconduisit les assiégeants en poussant de grands cris et en frappant sur des chaudrons.

Les actions de détail sans résultat se succédaient. Enfin, le 8 novembre 1482, les troupes pontificales prirent leurs quartiers d'hiver et le comte Girolamo rentra à Rome [6]. La situation y était mauvaise et le mécontentement allait grandissant. Les ennemis dévastaient les champs situés autour de la ville et détruisaient les moulins ; la farine montait de prix, le bois à brûler n'arrivait plus et la main-d'œuvre se faisait rare. Les

1. Machiavel et Sanudo y croient. On fit circuler à Rome des vers où sa mort est attribuée à Girolamo :

*Roberto son io, che veni, vidi e vinsi*
*L'inclito duca e Roma liberai*
*E lui d'honor e me di vita spinsi.*

2 Roberto laissait trois enfants illégitimes : Pandolfino, Raimondo et Carlo, nés de sa maîtresse Elisabetta Obizo Aldobrandini. Sa femme, Isabella, ne lui avait pas donné d'enfants. Ch. Yriarte, *Rimini*, Paris, 1882, p. 338. Roberto avait une cousine, Agnesina, fille de Sigismondo, qui épousa Fabrizio Colonna et devint mère de la poétesse Vittoria Colonna. Peu à peu apparaissent les personnages de la belle époque. Elle naquit en 1442 (Domenico Tordi).

3. Salles de la sculpture italienne de la Renaissance. Déposé dans les cryptes de Saint-Pierre et longtemps oublié, ce haut-relief passa dans la collection Borghèse d'où il est venu au Louvre.

4. A la bifurcation des voies Cassia et Claudia. On supposait que là était l'emplacement de l'antique Veies. On appelait aussi ce lieu l'Isola del Ponte Veneno. Le hameau, situé sur un monticule, ne comptait que quelques habitants ; il appartenait depuis longtemps aux Orsini.

5. Près de Palestrina.

6. Gherardi da Volterra, p. 111.

tavernes avaient dû fermer. On était las de la guerre ; le pape n'était pas en sécurité dans sa propre capitale. Comme il s'apprêtait à passer, dans une de ses promenades devant le palais Savelli, on lui fit comprendre que ce ne serait pas sans danger pour lui et il dut prendre un autre chemin. Pour mettre le comble à ses soucis, le bruit se répandit que l'empereur songeait à convoquer un concile à Bâle, ce qui ne laissa pas d'inquiéter la Curie.

On parlait de paix sans trop y croire quand, à l'improviste, elle fut proclamée le 28 novembre 1482 ; « paix perpétuelle, du moins on le dit », écrit avec un juste scepticisme le Volterrano. C'était, en réalité, une alliance de vingt ans que concluaient le souverain pontife, le roi Ferdinando, le duc de Milan et les Florentins. Les conditions en étaient que les alliés se garantissaient leurs territoires, s'engageaient à restituer les places conquises et à défendre Ferrare. Une solde de 40 000 ducats par an était assurée au comte Girolamo. Les cardinaux prisonniers ainsi que les Colonna et les Savelli étaient abandonnés au bon plaisir du pape.

Sixte IV se rendit le 13 décembre 1482 dans l'église S. Maria della Virtù pour célébrer cet événement, en raison de quoi elle porta dès lors et porte encore le nom de S. Maria della Pace. Une image de la Vierge y fut apportée par les soins du pape [1].

Les Romains voulant témoigner leur joie allèrent en cortège au Vatican, tenant des branches d'olivier, des torches et des drapeaux, sonnant de la trompette et précédés d'enfants, habillés en nymphes, qui récitaient des vers de circonstance. A leur grande surprise, ils furent reçus par Girolamo et ses gardes l'épée à la main, et durent se retirer sans voir Sixte IV. Craignait-il quelque manifestation ou le comte voulait-il l'isoler? Le dépit fut extrême à Rome.

Le surlendemain 27 décembre 1482, le duc de Calabre entrait dans la ville entouré de quinze cardinaux ; il amenait une troupe de ces janissaires qui avaient fait si grand peur aux soldats pontificaux et que les Romains regardèrent passer avec une curiosité craintive. Le pape lui fit bon accueil, le défraya de toutes ses dépenses (918 florins), lui remit un glaive bénit, s'entretint longtemps avec lui et lui accorda le pardon de toutes ses erreurs. Le lendemain il alla voir la femme du comte, Caterina, dont on commençait à Rome à apprécier l'énergie et à redouter l'influence. Le 30 décembre 1482, il quittait Rome pour se rendre à Ferrare.

Voyant tous ces embrassements, plus d'un Romain dut se demander pourquoi on avait répandu tant de sang pour en arriver là.

Le cardinal d'Estouteville mourut le 22 janvier 1483, à quatre-vingts ans, après trente-huit années de cardinalat. Il n'avait pas rendu le dernier soupir que déjà on volait son argenterie. Tandis qu'on transportait en pompe son corps à l'église S. Agostino (23 janvier), les frères de Sainte-Marie-Majeure, qui étaient des Dominicains, se prirent de querelle avec les frères Augustins au sujet du manteau de brocart d'or dont il était

1. RAYNALDUS, *Annales*, en 1482, § XII. Cette église avait été édifiée par Baccio Pontelli sur l'ordre de Sixte VI. Voir pl. X.

enveloppé et dont les uns et les autres voulaient s'emparer après l'enterrement. Ils se battirent à coups de torches, des épées furent tirées et, lorsque le cortège arriva à l'église, il ne restait plus rien sur le cadavre des ornements dont on l'avait chargé : manteau, mitre, bagues, tout avait disparu[1] !

Le cardinal Raffaele Sansoni-Riario lui succéda comme camerlingue, malgré son jeune âge ; il prit aussitôt possession du trésor. Le pape lui accorda comme demeure le palais du feu cardinal situé près de S. Apollinaire, dans le quartier Ponte.

Peu de temps après, on se battit encore ; les Romains étaient indiscutablement très querelleurs ; jadis, au temps de Cola di Rienzo, ils s'étaient entre-tués pour mieux voir un dromadaire ; toute occasion leur semblait bonne pour jouer du bâton, du poignard ou de l'escopette.

C'était l'habitude que chaque année, lors du carnaval, les différents quartiers présentassent au Capitole les taureaux qu'ils offraient pour les jeux. Or, il surgissait presque toujours des contestations car la rivalité était grande entre quartiers et parfois le sang coulait. En cette année 1483, le 8 février, les gens du quartier Monti et ceux du quartier du Transtévère, qui étaient particulièrement agressifs, en vinrent aux mains, et si violemment que les conservateurs voulurent intervenir, mais les traits et les coups se croisaient si drus, qu'ils prirent la fuite fort prestement. Les courses eurent lieu le lendemain. La cour pontificale y assista des fenêtres des maisons avoisinantes.

Dans le courant de ce mois de février (1483), les villes de Terracine et de Bénévent furent restituées au Saint-Siège par le roi de Naples. Le 3 avril, le pape se rendit au portique d'Octavie et l'on remarqua qu'il passait par la place des Juifs.

Les deux cardinaux retenus au château attendaient toujours leur liberté. Leur compagnon Mariano réussit à s'échapper le 25 juillet 1483. Comme la chaleur était grande, le gouverneur avait permis aux prisonniers de descendre dans le jardin [2] ; ils y restèrent fort avant dans la nuit à jouer aux cartes. Quand Mariano vit que le moment propice était venu, il s'éloigna et franchit les enceintes avec l'aide de complices. On le chercha toute la nuit, des patrouilles parcoururent la ville, mais il était déjà loin, à Rocca Priora, près de Frascati d'où, le 28 juillet, il adressa une lettre à Sixte IV [3].

En apprenant la nouvelle de sa fuite, le pape entra dans une violente colère ; il s'était rendu aussitôt au château, pensant que Mariano s'y cachait, et avait passé sa journée à le chercher. Le gouverneur, Thomas James, évêque de Léon, et son lieutenant furent révoqués ; les geôliers, gardiens et soldats de la garnison, déplacés ; on enferma les deux cardinaux dans le Maschio, qui était le réduit central du château (27 juin 1483).

Cependant leurs amis travaillent pour eux. Le collège des cardinaux sollicita leur pardon ; dès le mois de mai, les représentants du peuple avaient intercédé en leur faveur.

1. Son cœur fut envoyé en France.

2. Il est souvent question de ce jardin voisin du fleuve dans les comptes de la Chambre. Della Rovere en fit reconstruire le mur en 1486.

3 Les cas d'évasion du château sont rares. Le 27 février suivant Camillo Vitelli, fils de Nicolo, tenta de s'échapper, mais la corde qu'on lui avait fournie était trop courte, il tomba et se cassa le pied. Le cardinal Savelli, chez qui on le porta, le livra au pape. Il avait fallu quarante-sept archers pour le capturer.

Enfin le pape se laissa fléchir. Le 15 novembre 1483, ayant réuni le Sacré Collège, il fit venir les deux cardinaux et les reçut publiquement en grâce.

Peut-être cette mesure de clémence avait-elle pour but de faire accepter au consistoire une nouvelle promotion de cinq cardinaux, dont un, Giov. Giacomo Sclafenati ou Sclafenato, n'avait pas vingt-trois ans et passait pour le plus bel homme d'Italie il passait aussi pour fort ignorant[1].

On chuchotait que ces nominations avaient rapporté de fortes sommes au pape (15 novembre 1483) [2].

Leur consécration eut lieu le 19 novembre 1483. Les nouveaux élus arrivèrent de bonne heure au Vatican, suivis de leur « famille » et portant leurs anciennes barrettes. L'heure venue, les quatre derniers élus parmi les cardinaux [3] vinrent les prendre et les conduisirent devant le souverain pontife qui les admit à lui baiser le pied [4], la main et la bouche, puis les autres membres du Sacré Collège leur donnèrent le baiser de paix et ils prirent place parmi eux ; alors le pape expliqua la raison de l'élévation de chacun d'eux et fit leur éloge. Tous vénérèrent le pape ; les nouveaux élus agenouillés au milieu des autres reçurent leur barrette cardinalice avec les cérémonies d'usage, tandis que les chœurs entonnaient un hymne que les cardinaux accompagnaient. Le pape remonta ensuite dans sa chaise et les cardinaux se dispersèrent [5].

Si les Romains ne se soulevaient plus en armes comme naguère quand le souverain pontife agissait contrairement à leurs désirs, ils ne manquaient pas de protester chaque fois par l'entremise de leurs représentants. Ainsi ils trouvèrent, vers ce temps, que le pape distribuait trop largement les reliques qui se trouvaient à Rome ; on l'accusait même d'en faire trafic. Il venait précisément d'en envoyer plusieurs [6] dans une très belle châsse au roi Louis XI qui en espérait la guérison, et qui eut juste le temps de les voir avant de mourir (30 août 1483). Lelio Subatari, qui devint plus tard *maestro di strada*, fut donc chargé de faire des remontrances au pape qui se borna à les écouter.

Les fêtes reprenaient. Le 9 novembre 1483, Sixte IV, après avoir entendu la messe dite par le chroniqueur Jacopo da Volterra, se rendit au bord du Tibre en compagnie du vice-chancelier, Rodrigo Borgia, du cardinal Girolamo Basso et du cardinal Giuliano della Rovere. Là l'attendait un magnifique *Bucentaure* que della Rovere avait fait

1. Il habitait près de la petite église S. Simone in Posterula sur la place actuellement appelée Lancelliotti (ALBERTINI, *De Mirabilibus*, p. 29). Morone le dit né en 1450.

2. Sixte IV nomma trente-quatre cardinaux, le cardinal Ascanio Sforza (17 mai 1784) compris, dont vingt cinq étaient italiens.

3. Des cinq cardinaux de la promotion de 1480, deux étaient morts, Cosimo Orsini et Pietro Ferrici. Le quatrième fut donc Domenico della Rovere, nommé en 1478.

4. Sur la cérémonie du baisement de pied, les travaux particuliers sont nombreux : A.-N. HUBNER, *Exercitatio de genuflexione*, Halle, 1711. — G.-V. STEFANUS (GIUSEPPE STEFANO), *De Adoratione et Osculatione pedum Rom. Pont.*, Cologne, 1580 et Rome, 1588. — M.-A. MAZZARONI, *De tribus Coronis Rom. Pont. nec non de osculo ss. ejus pedum*, Rome, 1690. — G. POVYARD, *Dissertazione sopra l'autorita del Baccio*, Rome, 1807. — G. MAYER, *De Osculo pedum*, Leipzig, 1712. — ESTÈVE, *De Osculatione pedum*, Paris, 1628. — A. CARMELI, *Sopra l'uso di baciare i piedi al papa*, Rome, 1766. — MARTIN VON KEMPEN, *Dissertatio de osculo*, Leipzig, 1680. — G.-F. MAYER, *De Osculo pedum Pont. Rom.*, Leipzig, 1780. — MORONI, *Diz. Eccl.*, vol. IV, p. 15.

Sur la cérémonie de l'ouverture de la bouche, voir plus loin.

5. Cf. JACOPO VOLTERRANO, *Diarium*, p. 127, lig. 5. — I. R. GATTICO, *Acta Selecta cœremonialis S. R. E.* Rome, 1753, p. 59.

6. Entre autres le « Corporal sur lequel chantait Mgr Saint Pierre » dit Commynes. Giovanni Grimaldi partit pour la France le 8 juillet les emportant. Le Grand Turc en avait aussi fait porter au roi. On lui apporta également la Sainte Ampoule.

construire secrètement à Pise, à son intention; il s'y embarqua avec sa suite et l'on descendit le Tibre jusqu'à Ostie où un repas avait été préparé. La munificence du cardinal s'était là aussi donné libre carrière ; rien ne manquait même pour les plus humbles convives: « chacun avait tout ce qu'il voulait », dit l'un d'eux. Ce fut un banquet «plus que pontifical ». Le pape poussa ensuite jusqu'au bord de la mer et vit les restes d'un phare et des pans de murailles [1]. Des souvenirs classiques vinrent à l'esprit des visiteurs ; ils songèrent qu'en ce lieu les Romains avaient jadis coulé un bateau de grandeur extraordinaire qui avait apporté à Rome l'obélisque de Saint-Pierre [2], afin d'en faire le fondement d'une digue [3].

Piqué d'amour-propre, Rodrigo Borgia reçut à son tour le pape à Porto.

Malgré qu'il en eût, Sixte IV cédait à l'engouement qu'on ressentait de plus en plus pour les choses de l'antiquité. A l'occasion du carnaval, le 2 mars 1484, il fit représenter l'histoire de Constantin. L'acteur qui jouait son personnage, un Génois qui avait vécu longtemps à Constantinople, eut tant de succès que le nom de Constantin lui resta comme, un peu plus tard, à Inghirami, le surnom de Phèdre (Fedra).

Le 20 avril précédent (1483), jour anniversaire de la fondation de Rome, l'Université ou plutôt l'association qu'avait fondée Leto dans sa maison, sur le Quirinal, donna un banquet que présida le successeur de Platina à la Vaticane, Demetrio de Lucques. On y lut le diplôme de l'empereur Frédéric III qui était la charte de l'association et des vers, et on y accorda le laurier poétique à Fausto Andrelini de Forli [4]. Les jeux agonaux furent repris après six ans d'interruption [5].

L'année qui venait de finir avait été aussi calme qu'elle pouvait l'être en un temps où tant de rivalités et de haines étaient déchaînées et où chacun, disait un ambassadeur auprès du pape, était exposé chaque jour à perdre ses biens et sa vie.

## La guerre de Ferrare.

Le pape avait éprouvé naguère un grand dépit quand, dans la guerre de Florence, son vassal, le duc de Ferrare, prit le commandement des armées qui le combattaient. Aussi ne lui déplut-il pas de voir les Vénitiens piller ses terres et occuper ses châteaux ; mais lorsqu'il comprit que Ferrare même allait succomber, il s'inquiéta, car il entendait « punir mais non anéantir » le duc. Qu'adviendrait-il de ses projets en faveur de Girolamo

1. Nantiporto. — Volterrano. — Antonio de Vascho. — Guglielmotti, p. 59.

2. Alors situé à côté de la basilique. Ce fut sous le pontificat de Sixte V qu'il fut transporté à l'emplacement qu'il occupe.

3. Le cardinal Della Rovere s'occupait alors de fortifier Ostie dont il fit une des plus belles forteresses d'Italie, avec l'aide de Sangallo. A. Guglielmotti, *Storia delle fortificazioni*, Rome, 1880, p. 51. Le 30 septembre 1483 mourut Luca de Tozzoli, qui avait joué un rôle lors du procès de Platina, en 1468

4. Le laurier qu'il avait mérité par quatre livres de vers latins sur l'amour, lui fut décerné, mais non remis. La cérémonie n'eut jamais lieu. Il vint à Paris vers 1489 et y professa en même temps que deux autres Italiens, Cornelio Vitelli et Girolamo Balbi. Il y demeura trente ans, choyé de Charles VIII, de Louis XII et de François Ier. Erasme fut en commerce amical de lettres avec lui. Il mourut à Paris en 1520 (Mazzucchelli. — Tiraboschi. — Marchesi).

5. Ces jeux se donnaient en février sur la place de l'Agone ou Navona, construite à l'emplacement du stade de Domitien et qui en conserve la forme.

si Venise s'emparait du duché? C'est pourquoi, après la paix du 28 novembre 1482, il fit savoir aux Vénitiens qu'ils eussent à abandonner le siège de Ferrare et prit officiellement le duc sous sa protection ; en même temps il envoyait des encouragements aux Ferrarais [1]. Une lettre circulaire fut adressée par lui aux divers souverains, dans laquelle il accusait les Vénitiens de vouloir prolonger la guerre. Dès le 5 février 1483, ordre était donné à Cesare di Varano de rassembler des hommes. Le duc de Calabre fut, d'autre part, autorisé à traverser avec des troupes l'État pontifical pour se porter au secours de Ferrare. L'ambassadeur de Venise, Diedo, quitta Rome à la fin de février 1483.

Il avait prévu que Sixte IV allait, contrairement aux traditions, employer contre Venise, comme il l'avait fait à l'égard de Florence, les armes spirituelles de l'Église, et l'avait prévenu que, dans ce cas, il s'exposerait à de grands malheurs. Ni l'un ni l'autre ne prenait probablement très au sérieux de telles menaces, mais elles permettaient de satisfaire, avec des paroles, les âpres ressentiments que l'on éprouvait. En fait, le 10 juin 1483, le pape lança contre la Seigneurie l'excommunication, et, contre la République, l'interdit [2]. Les termes de la bulle étaient d'une extrême rigueur : les propriétés de tous les Vénitiens dans les terres de l'Église étaient confisquées, leurs débiteurs libérés de leurs dettes et frappés eux-mêmes d'excommunication s'ils les acquittaient ; il était permis de tuer les Vénitiens qui opéraient contre Ferrare et leur meurtre procurait l'absolution ; les Vénitiens étaient déclarés incapables de témoigner en justice, de tester et de succéder ; leurs fils, neveux et descendants jusqu'à la quatrième génération étaient exclus des fonctions et dignités ecclésiastiques. Défense était faite de négocier avec les Vénitiens [3]. La bulle fut affichée aux portes de Saint-Pierre où l'envoyé ferrarais courut avec joie la voir, ainsi que dans les autres églises de la ville. A Venise on fit tout au monde pour qu'elle demeurât ignorée.

La réponse de la République fut prompte : ce fut un appel au futur concile qu'un messager hardi osa placarder au Vatican et au château Saint-Ange. Des menaces vaines s'échangèrent. Comme la Seigneurie avait rappelé tous les ecclésiastiques vénitiens qui se trouvaient à Rome, le pape déclara qu'on pourrait s'emparer de ceux qui obéiraient à cet ordre et en faire des esclaves.

Cependant Sixte IV prit des résolutions plus efficaces. Voyant qu'il ne pourrait intimider ses adversaires qu'en les attaquant par mer, il décida de consacrer 50 000 ducats à l'armement d'une flotte dont Branda di Castiglione, évêque de Côme, eut le commandement. Mais la situation de ses finances était précaire, et il lui fallut emprunter de toutes mains. Les Spannocchi, les Spinelli, les Centurione, les Gaddi furent mis à contribution ; un secrétaire du Sénat, le scribasenato, employé assez subalterne, peut-être Infessura, avança 100 florins. Le pape vendit son argenterie et ordonna de fondre des vases sacrés [4].

1. Ed. Piva, *La guerra di Ferrara del 1482*, Padoue, 1892
2. Raynaldus, 1483, § 8-16.
3. Daru, *Histoire de Venise*, vol. III, p. 16.
4. Au commencement de 1482, le cardinal d'Estouteville avait avancé au pape 6 000 florins garantis par la ville, la forteresse et le territoire de Monticelli. Lui mort, Pietro Menzi, plus tard évêque de Césène, hérita de ses droits et confia à son frère Dionisio l'exploitation de la terre et la garde du château. Sixte IV ayant rendu

En outre, Sixte IV créa quatre collèges de « solliciteurs des Lettres apostoliques » qui reçurent respectivement les surnoms de : Janissaires, Stradiotes, Mamelucks, Stipulateurs. Chaque groupe comptait cent membres qui avaient dû payer leur charge 1 400 écus ; le bénéfice total de cette opération fut donc pour le pape de 560 000 écus[1].

Toute cette somme n'alla pas en dépenses de guerre. Le pape en consacra une partie à se faire fabriquer un trirègne ; le cardinal Sclafenato fut chargé de rechercher dans le trésor les perles et les pierreries les plus aptes à l'orner ; la main-d'œuvre coûta 3 500 ducats, en sorte que la valeur de cet ornement, qui faisait peut-être double emploi, dépassa 100 000 ducats. Le pape s'en couronna pour la première fois le 18 avril 1484.

Aussi bien la guerre languissait ; elle se réduisait à des escarmouches, à des démonstrations, à des feintes et à des manœuvres. On ne voulait rien risquer. Peut-être les Vénitiens ne tentaient-ils rien parce qu'ils étaient renseignés sur la santé du pape qui déclinait. La goutte le harcelait et l'on commençait à penser que la fin du règne approchait. La ville n'était plus gouvernée et les haines se manifestaient ouvertement. Les Orsini auraient voulu en finir définitivement avec les Colonna grâce à l'aide de Girolamo ; de leur côté, les Santacroce espéraient anéantir les Della Valle [2]. Il courait sur la ville un vent de bataille. Chacun s'enfermait chez soi, faisait des provisions, préparait des sacs de terre et plaçait aux fenêtres et sur les terrasses de grosses pierres, afin de les jeter sur les assaillants, le cas échéant. La nuit, on entendait à tout moment des appels de trompettes, de grands feux s'allumaient. Le blé monta à 44 et même 50 carlins le rubbio[3]. Un violent tremblement de terre s'était fait ressentir le 20 janvier précédent.

une partie de la somme en juillet 1484, il fut convenu qu'il rentrerait en possession de la terre mais non du château. Ses hommes allèrent donc occuper la ville ; or, on avait négligé de prévenir Dionisio qui reçut les pontificaux à coups d'arquebuses. En conséquence de quoi, Menzi fut envoyé au château Saint-Ange avec le banquier Francesco del Buffalo qui avait un intérêt dans l'avance. Archiv. Seg. Vat., Div. Camer., vol. XLII, fol. 10, acte daté du 10 janvier 1482. Fol. 31 bref, du 20 mars 1484. Arch. di Stato, Mand. Camer, 1484, fol. 51.

1. INFESSURA, p. 156.
2. Le 21 février 1484, un della Valle poignarda un Santacroce
3. INFESSURA p. 157.

*CHAPITRE V*

# ÉCRASEMENT DES COLONNA

## Arrestation du protonotaire.

Un incident précipita les événements. Le protonotaire Lorenzo Colonna, chef de la famille, s'était engagé à remettre à Virginio Orsini la ville d'Albe à laquelle il tenait tant, moyennant 14 000 ducats, prix qu'il l'avait payée ; il ne devait pas attaquer les Orsini tant qu'il ne se serait pas exécuté. Mais le temps passait et il ne cédait pas Albe. Les Orsini devinrent alors menaçants. Leurs hommes et ceux du comte Girolamo se tenaient en armes au palais du Monte Giordano qui appartenait aux Orsini, et au Campo di Fiore, dans un dangereux voisinage du palais du cardinal Giovanni Colonna où s'était retiré le protonotaire [1]. Un grand nombre de jeunes gens vinrent l'y rejoindre ; ils lui formaient une garde toutes les fois qu'il sortait. Les Santacroce, les Crescenzi, Girolamo d'Estouteville, fils du cardinal [2], et Stefano di Francesco se joignirent aux Orsini. Le protonotaire avait pour lui les Della Valle et les Margani [3]. Il se saisit d'une des portes de Rome.

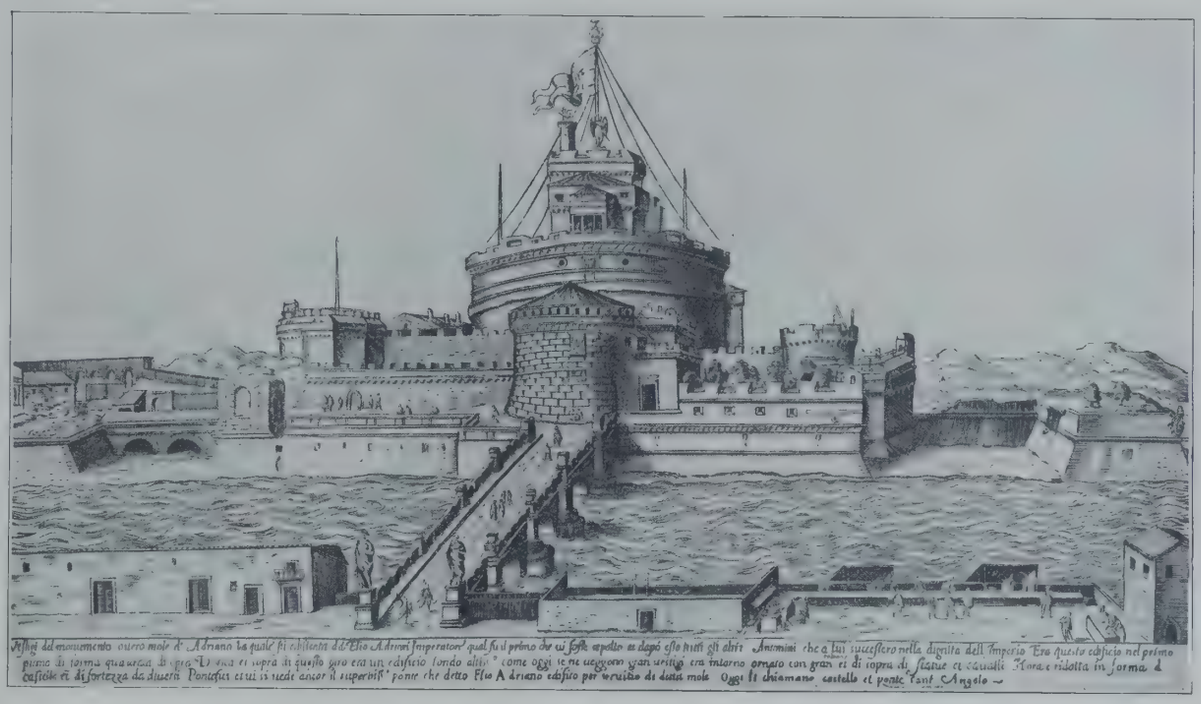
Chacun sentait que, dans de telles conditions, un choc devait forcément se produire ; aussi s'efforça-t-on de divers côtés de trouver un accommodement. Virginio Orsini « armé comme un Saint-Georges » se rendit au Vatican pour supplier le pape de s'interposer ; le cardinal Della Rovere usa de son influence dans le même sens ; il s'offrit même

1. Il se trouvait place Della Pilotta.

La place Campo di Fiori était sensiblement plus grande alors que maintenant. Les meilleures auberges et les tavernes les plus fameuses s'y trouvaient comme, au XVIII^e s., on les voyait sur la place di Spagna Les palais des Orsini, des Condulmieri, la Chancellerie, la bordaient. C'était, avec la place du Capitole, le centre de la vie urbaine.

2. Seigneur de Frascati, il allait jouer un rôle de mercenaire turbulent ; sa mère était Girolama Tosti; son père lui donna, le 10 août 1481, les villes de Nemi et de Genzano, il fut investi par le roi de Naples Ferrante, du Comté de Sarno (1487), vécut à Milan auprès de Ludovic (1492-1493), alla en ambassade auprès de Charles VIII et accompagna Isabella et Beatrice d'Este dans leurs voyages. Il revint à Rome vers 1494 et y vécut dans le palais acheté par son père le 14 septembre 1479 et situé dans l'Arenula. En 1501, son fils tua sa mère, Ippolita Orsini.

3. Les Margani avaient leur palais près de la place Margana, dans le quartier du Capitole. Stefano Margano fut conservateur en 1487. Ils possédaient des champs en dehors de la Porta Portuense. Adinolfi, *Roma nell' Età di Mezzo*, vol. I, p. 61.



LA GROSSE TOUR RONDE. Gravure d'Étienne Dupérac.

Gravure d'Antonio Salamanca (vers 1530).

comme otage ; le cardinal Sansoni (Raffaele Riario), grand ami de Lorenzo qu'il avait prévenu de se tenir sur ses gardes, intervint également. Les conservateurs et le prieur des caporioni firent de leur côté une pressante démarche. Mais les adversaires voulaient en découdre, Girolamo surtout depuis qu'il avait appris par Leone di Montesecco, chef de la garde du palais, que les hommes du protonotaire ne tiendraient pas (30 mai 1484).

Déjà Paolo et Girolamo Orsini élevaient des barricades. Le vice-camérier, Domenico degli Albergati de Bologne, casque en tête, voulait engager la lutte sans plus attendre ; les siens durent, pour le retenir, le menacer « de le couper en morceaux ».

Dans la nuit du 30 au 31 mai 1484, il y eut encore une proposition d'arrangement. Le pape eut recours à la médiation des officiers capitolins ; il leur fit dire que, si le protonotaire se jetait à ses pieds, tout serait oublié. A minuit, les conservateurs [1] et les caporioni se rendirent donc au palais Colonna et expliquèrent au protonotaire que le souverain pontife ne comprenait pas qu'il fît tant de préparatifs belliqueux, qu'il lui donnerait les garanties qu'il voudrait, mais qu'il voulait que les places fortes des Orsini qu'il s'était engagé à leur livrer fussent restituées sur-le-champ. A quoi le protonotaire répondit que ses armements n'étaient nullement dirigés contre le Saint-Siège, mais contre ses ennemis personnels, qu'il voulait simplement qu'on lui rendît l'argent qu'on lui devait et qu'on cessât de molester ses vassaux, et il finit en disant que le souverain pontife étant son seigneur il ne pouvait décemment lui demander des sûretés ; que, s'il avait failli, il se réjouirait qu'on lui imposât une pénitence, et qu'en toute chose il était serviteur [2] du pape. Pendant qu'on discutait encore, un des gens de Lorenzo vint l'avertir que Virginio Orsini marchait sur le palais. Les conservateurs allèrent aussitôt en avertir le pape et revinrent en hâte disant qu'il exigeait que Lorenzo les accompagnât au Vatican ; ils répondaient personnellement de sa sûreté. Le protonotaire descendit donc dans la cour et se préparait à partir quand ses soldats l'entourèrent, prirent son cheval par la bride et s'opposèrent à son départ. Une bagarre s'ensuivit et, au milieu des vociférations, le protonotaire fut ramené dans le palais [3].

Les magistrats capitolins, qui insistaient, durent se retirer et rentrèrent chez eux, tandis que le prieur des caporioni, plus tenace, retournait auprès du pape ; un peu plus tard, il revenait auprès de Lorenzo et lui disait que le pape voulait la paix et qu'il fallait à tout prix le suivre au Vatican.

De nouveau Lorenzo monta à cheval, mais à peine était-il sorti qu'il se heurta aux barricades qui barraient la place ; un de ses gens voulut le retenir ; il piqua des deux et franchit l'obstacle ; le prieur et l'un des conservateurs qui l'avait rejoint, galopaient à ses côtés. Bientôt, ils rencontrèrent un groupe de soldats qui patrouillaient ; l'un d'eux, un géant, arrêta le cheval du protonotaire et lui dit : « Tu vas te livrer au pape et compromettre notre cause, c'est ce que nous ne voulons pas. Nous te mettrions plutôt à mort ici même. » Il répondit : « Vous allez causer ma perte et la vôtre en m'empêchant de me

1. Ils tenaient pour les Orsini. Voir p. 68, note 1.
2. Infessura, qui la raconte, assista à cette entrevue en qualité de secrétaire du Sénat. Notice de Tommasini.
3. Antonio de Vascho, p. 507.

rendre au Palais. » Mais il dut s'en retourner et rentrer dans le palais Colonna pour la deuxième fois.

Cependant la nuit s'avançait, Sixte IV perdit patience et ordonna qu'on lui amenât le protonotaire mort ou vif et qu'on mît à sac les quartiers fidèles aux Colonna : Monti, Trevi, Colonna.

Il ne manquait pas dans Rome d'hommes, friands de pillages, qui ne demandaient pas mieux que de se joindre aux partisans des Orsini. Tous ensemble ils se mirent en marche vers le palais Colonna au nombre d'environ trois mille. Le quartier du mont Cavallo (le Quirinal) fut investi et l'attaque du palais commença. On avait fait savoir à ses défenseurs qu'ils seraient considérés comme coupables de lèse-majesté, ce qui détermina une débandade. Paolo Orsini, voyant cela, sauta avec ses gens par-dessus les palissades et s'approcha ; ni le feu d'une bombarde qui tua seize hommes d'un seul coup ni celui des mousquets placés aux fenêtres ne les arrêtèrent. Il est vrai qu'on ne pouvait guère tirer avec ces armes que quelques coups. Des renforts arrivaient sans cesse aux Orsini. Les assiégés abandonnèrent la défense de la grande porte et les ennemis entrèrent derrière eux dans l'intérieur du palais ; ils y mirent le feu. Le protonotaire s'était enfermé dans une pièce ; n'en pouvant forcer la porte, Orsini fit percer le mur à coups de hache. Il cria à Lorenzo de se rendre, mais celui-ci, quoique blessé à la main, lui répondit : « Tuez-moi plutôt. »

Filippo Savelli, qui survint alors [1], lui dit d'enlever sa cuirasse et de crier : « Vive les Orsini » et, comme il s'y refusait, il le frappa à la tête de son épée ; d'autres assaillants le blessèrent aux mains, au visage, sur le corps.

Dans ce combat, qui dura environ deux heures, une quarantaine de défenseurs du palais périrent.

Le pillage commença : or, argenterie, vêtements, étoffes, meubles, tout fut détruit ou emporté ; les demeures des Colonna dans le reste de la ville subirent le même sort. On saccagea la maison de l'évêque de Vintimille [2] et celle du malheureux Pomponio Leto dont le seul tort était d'habiter tout près du palais Colonna ; ses livres, ses vêtements, tout son bien disparut ; il s'enfuit en chemise chez des amis, se lamentant sur l'âpreté de son destin. Des églises même furent mises à sac : à S. Salvatore de' Cornuti, à S. Silvestro, dans le quartier Monti, les missels, les parements, les vases sacrés, des reliques même furent dérobés. Les jours suivants, on en vendait dans les rues à vil prix.

Le protonotaire, dépouillé de ses vêtements, couvert seulement de sa chemise, un bonnet violet sur la tête, avait été hissé sur un cheval, malgré ses blessures ; le comte Girolamo le tenait par une main, Virginio Orsini par l'autre afin de bien marquer qu'il était leur prisonnier à tous deux, et ils le conduisirent ainsi au Vatican ; en route, Girolamo essaya par deux fois de le tuer, mais Virginio l'en empêcha ; le pape l'interrogea longuement puis le fit conduire au château Saint-Ange.

1. Infessura, p. 16, 20. — Gaspare Pontano (p. 31, 6) dit qu'il fut tué dans l'assaut. Il était fils de Pandolfo, seigneur de Rignano.

2. C'est lui qui avait prononcé à Saint-Pierre l'oraison funèbre de Roberto Malatesta.

## Suite de la guerre contre les Colonna. — Supplice du protonotaire. — Fin de la guerre.

Les violences continuèrent longtemps tant à Rome qu'au dehors ; le 4 juin 1484, le palais Colonna brûlait encore. Les maisons des Santacroce furent mises à sac.

Les cardinaux conseillèrent alors à Sixte IV d'arrêter ces violences; il le leur promit, mais presque aussitôt il fit raser deux maisons ; d'autres furent saccagées par son ordre. Le cardinal de Sienne (Piccolomini), envers lequel le pape s'était plus particulièrement engagé, quitta Rome indigné.

Le vice-camerlingue, Domenico degli Albergati, qui avait pris une grande part à ces pilleries et bu force rasades, mourut subitement, et l'on répéta que la vengeance céleste l'avait frappé.

Les membres des familles Santacroce et Colonna s'enfuyaient ; leurs partisans étaient dépouillés et menacés, parfois malmenés ; des fonctionnaires se voyaient privés de leurs charges à cause de leurs sympathies pour eux ; des chanoines, de leurs bénéfices ; un simple mesureur de sel fut destitué ! Paolo Orsini imposait, au gré de ses rancunes, de lourdes amendes s'élevant jusqu'à 10 000 ducats ; les pères étaient tenus responsables pour leurs enfants. Le comte Giacomo Montefortino, qui s'était déguisé en paysan, fut découvert, ramené au château Saint-Ange et décapité le 1er juin 1484.

Leone di Montesecco s'était porté sur Marino ; il pénétra dans la ville, accompagné par le représentant du pape, Sinolfo Ottieri [1], mais les Colonna tenaient le château, en sorte qu'il dut battre rapidement en retraite (31 mai 1484). Le 9 juin, la garnison fit une marche de nuit sur Grottaferrata où s'était retiré Montesecco, elle envahit la ville ; Montesecco fut tué au moment où il se penchait à une fenêtre pour demander ce qui se passait ; le légat fut arrêté. On lui rendit d'ailleurs bientôt la liberté.

Paolo Orsini avait pris à son service des Corses, malgré leur mauvaise réputation ; ils pillaient également amis et ennemis. Les bœufs, les chèvres, les ânes, les moutons des malheureux Romains disparaissaient par centaines.

Le conseil communal se réunit au palais des Conservateurs pour entendre lecture d'une lettre du cardinal Colonna qui offrait la restitution des bestiaux capturés si le conseil voulait bien le recommander auprès du souverain pontife et du comte Girolamo. Il fut décidé, en conséquence, que le lendemain, une délégation se rendrait au Vatican pour parler dans ce sens et demander au pape de mettre fin aux déprédations et aux massacres. S'il n'en prenait pas l'engagement, les Romains feraient appel au Sacré Collège, ce qui était, en fait, subordonner l'autorité du pape à celle des cardinaux, mais tel était, en ce moment, le trouble des esprits, que personne ne trouva à redire.

Pourtant, deux des trois conservateurs eurent peut-être des scrupules, car il n'en vint

1. Dei Conti di Montorio da Siena. Infessura, p. 126. Sig de Conti, p. 199, note. Le pape avait grande confiance en lui.

qu'un au conseil le jour suivant [1]. Le prieur des caporioni annonça qu'il était allé consulter le comte Girolamo, lequel avait déconseillé une démarche auprès du pape ; quelques-uns des conseillers proposèrent alors qu'on se rendît en corps auprès de lui, ce qui fut fait, après quoi, vers le soir, le conseil se transporta au Vatican. Le pape prit très mal cette visite, comme l'avait prévu Girolamo, et déclara aux conseillers qu'il n'accorderait aux Colonna ni trêve, ni paix et poursuivrait leur ruine complète.

Peu de temps après, les gens de Marino offrirent au conseil communal de faire leur soumission et d'amener ceux de Rocca di Papa et d'Ardea à les imiter si on leur donnait quelques garanties. Le conseil transmit cette proposition au comte qui répondit, lui aussi, qu'il n'accepterait pas de capitulation et qu'il entendait s'emparer par la force de tous les châteaux et de toutes les terres des Colonna. Peut-être était-ce lui, d'ailleurs, qui avait imposé la réponse de son oncle.

Une altercation violente aurait eu lieu à ce propos entre le comte et Giuliano della Rovere qui intercédait auprès du pape pour qu'il arrêtât ces excès. Girolamo accusa le cardinal de favoriser les rebelles, d'en abriter chez lui et le menaça de détruire sa maison comme celle du cardinal Colonna et de le chasser de Rome.

Les escarmouches continuaient ; le 18 juin 1484, on se battit devant Marino, il y eut six tués.

L'argent manquait et il en fallait beaucoup ; un mercenaire de second ordre, Pietro Calcano, recevait 15 000 florins par an. Une dîme fut prélevée sur les églises et sur les prêtres dont Girolamo fixait le taux à son gré. Il imposa 1 000 ducats aux secrétaires apostoliques et, comme ils protestaient, il la porta à 1 200 ; il agit de même à l'égard des stradiotes. On songea à réduire la solde des mercenaires ; un bref fut même rédigé à cet effet mais, à la réflexion, on préféra déclarer que les capitaines ne recevraient plus que dix mois de solde pour une année de service. Les trésoriers eurent donc l'ordre de ne leur payer, pendant les quatre derniers mois de l'année, que la moitié de ce qui leur était dû. Cependant, le pape et le comte voulaient pousser la guerre à outrance ; ils faisaient travailler même le dimanche à la fabrication des boulets de pierre et à leur envoi dans des caisses de bois. Le 23 juin 1484, tout un matériel de guerre, qui se trouvait réuni à Rome, fut acheminé vers Marino. L'un des canons s'appelait « la Sixtine ». Les Romains allaient les contempler. Le pape les bénit et promit aux soldats l'absolution et le butin.

Les gens de Marino perdirent courage quand ils virent arriver ce matériel et adressèrent une lettre aux conservateurs pour leur demander d'intercéder en leur faveur, mais la lettre fut interceptée et une fausse réponse décourageante, renvoyée aux assiégés, les amena à se rendre au pape à discrétion.

Durant tout le mois, le sénateur Angelo Ghislieri avait instruit le procès du protonotaire. Sixte IV ne voulant pas en assumer la responsabilité, s'en était déchargé sur un

1. Les conservateurs étaient du parti des Orsini, car Sixte IV renouvela leurs pouvoirs le 29 juin 1484, contrairement aux Statuts, déclarant qu'il n'admettrait jamais au Capitole de partisans des Colonna.

magistrat qu'il avait fait comte palatin et qu'il savait devoir être un instrument docile. Le crime de Lorenzo était patent, on s'était surtout appliqué à découvrir ses complices ; il fut atrocement torturé. Un médecin juif, qui l'examina, diagnostiqua qu'il ne vivrait pas longtemps. En effet, vers la fin du mois, il était mourant. Son exécution fut donc décidée pour le mercredi 30 juin 1484. On l'amena au lever du jour, dans la première enceinte où toute la garnison était sous les armes. S'adressant aux personnes qui l'entouraient, il leur dit qu'il avait avoué dans les tourments des choses fausses et désigné des personnes innocentes et qu'il ne fallait tenir aucun compte de ses déclarations. Lecture lui fut donnée de sa condamnation ; se tournant alors vers le notaire qui assistait le magistrat, il répéta que nul ne devait être poursuivi à cause de ce qu'il avait dit et il ajouta : « Que le diable ait mon âme s'il en est autrement. Je ne saurais mentir au moment de mourir. » Le bourreau lui expliqua qu'il devait lui lier les mains. « Pourquoi, lui demanda-t-il ? Je suis content de mourir, puisque tel est le bon plaisir de Sa Sainteté. Que Dieu et la glorieuse Vierge Marie me soient secourables. » Et il plaça sa tête sur le billot. A ce moment, un des assistants le pria de lui pardonner avant de mourir. Le protonotaire se releva et lui pardonna. De nouveau, il plaça sa tête sur le billot et s'écria : « Entre tes mains, Seigneur, je remets mon âme. Jésus, Jésus, Jésus. » A la troisième fois, sa tête roula par terre. Virginio Orsini et Girolamo avaient assisté à l'exécution de la loggia du château.

Son cadavre portait encore la trace des tourments qui lui avaient été infligés ; les doigts étaient disloqués à tel point qu'on pouvait les tourner en tous sens, les jambes étaient tuméfiées ; les nerfs sectionnés, les pieds étaient encore entourés de liens, la peau de la tête avait été arrachée. Il ne faut pas oublier toutefois qu'au cours du combat, il avait été plusieurs fois blessé à la tête et aux mains.

Des Florentins et des gens de peu transportèrent son cadavre à l'église S. Maria Traspontina ; la famille du cardinal Giovanni Conti suivait, mais pas un Romain ne se joignit au cortège où l'on ne compta que trente torches.

La mère du protonotaire l'attendait à l'église; elle lui souleva la tête en disant : « Voici la bonne foi du pape. » En fait, si la rigueur de Sixte IV avait été excessive, il n'avait donné aucune assurance à Lorenzo qui avait été saisi les armes à la main [1]. De S. Maria, son cercueil fut transporté dans la chapelle familiale des SS. Apostoli, près de son palais. La mère de Lorenzo mourut sept jours après.

Poursuivant leurs desseins, Girolamo et Virgilio partirent le 2 juillet 1484 avec leurs troupes et des chariots pleins de canons, de boulets et d'armes de toutes sortes, pour s'emparer de ce qui restait des châteaux et des terres des Colonna ; ils allèrent d'abord à Cave [2]. La place était importante et forte et Antonio Savelli, qui la défendait, passait pour un capitaine énergique. Les deux généraux pontificaux reculèrent devant les dangers d'une attaque, d'autant plus qu'ils ne pouvaient pas mettre leur artillerie

1. Allegretto Allegretti (*Diarii Sanesi*, Muratori, anc. éd., vol. XXIII, col. 817) assure qu'il y avait eu un marché et que le pape avait promis que, si on lui livrait Marino, il delivrerait Lorenzo.

2. Cave, près de Genazzano, dans la région de Tivoli, est situé sur une éminence formée de péperin et était solidement fortifiée. Cette ville tirait son nom des caves creusées dans le péperin.

en position ; ils en référèrent au pape qui leur répondit qu'il fallait à tout prix enlever la ville, dût-on perdre mille hommes. Le 16 juillet 1484, tout était prêt pour l'assaut, mais ordre vint de Rome de surseoir, car c'était un vendredi. On se contenta de bombarder l'église S. Stefano avec des boulets de pierre, ce qui provoqua cette remarque que son saint patron, le diacre Étienne, avait été, lui aussi, lapidé.

Un jour, par une porte démolie, un troupeau de cochons sortit, ce qui donna l'éveil aux assiégeants ; ils se précipitèrent dans la ville par cette ouverture aux cris de : « A sac ! à sac ! » auxquels les soldats de la garnison répondirent par les cris de : « Chair ! chair ! » autrement dit : « Mort ! mort ! ». Les Romains, après avoir perdu cent cinquante des leurs, reculèrent, emmenant leurs blessés qui furent transportés à Rome où leur vue accrut la désolation.

Le siège ne fut pas abandonné pour cela ; vingt chariots de matériel et deux chariots de torches pour une attaque de nuit furent dirigés sur le camp, le 23 juillet 1484. Pour se procurer les boulets dont on avait besoin, le pape n'hésita pas à en faire tailler quatre cents [1] dans des blocs de pierre enlevés au pont Sublicius auquel on donnait alors le nom de Coclès parce qu'on pensait que c'était celui qu'il avait défendu contre Porsenna.

Rome suivait avec plus de curiosité que d'anxiété les péripéties de la lutte. Des badauds montaient au camp. Le chroniqueur Pontani y vint et fut mieux servi qu'il ne l'espérait, car il assista à une escarmouche sérieuse où il y eut des tués ; il avoue qu'à ce moment-là, il aurait préféré ne pas être venu. Un peintre voulut profiter de cet engouement ; il représenta dans une sorte de panorama le camp pontifical avec ses tentes et ses canons, les fossés qui l'entouraient et les combats qui se livraient journellement à l'entour. On voyait les soldats pontificaux plus occupés de maraude que d'actions militaires et, dans un coin, un moine Franciscain aux côtés d'une femme. Les Romains accoururent en foule pour contempler son œuvre dont la malice les amusait ; malheureusement, le pape vint aussi ; il avait été général des frères mineurs et son neveu commandait l'armée. Il vit dans le tableau une double satire et fit donner l'estrapade à son auteur, dont les biens furent en outre confisqués ainsi que ceux de son père. L'un et l'autre furent expulsés. Si le peintre ne fut pas pendu, c'est qu'on le considéra comme irresponsable (23 juillet 1489).

Le 27 juillet 1484, le vaillant Antonio Savelli, défenseur de Cave, vendit la ville au pape, moyennant 4 000 ducats de rente et la solde de ses soldats. Le cas était fréquent, car la guerre n'était soutenue que par des mercenaires.

Aussitôt la place rendue, Girolamo transporta son camp devant Capranica. L'argent manquait, car Sixte IV avait épuisé toutes ses ressources et ne savait plus à qui emprunter ; en sept mois, il s'était fait avancer plus de 50 000 florins, mais il voulait, avec l'impatience d'un malade, en finir et déclarait que, lui fallût-il emprunter à 100 p. 100, il trouverait de l'argent. Heureusement, Capranica ne tint pas. L'armée se transporta alors devant

1. Il fut tiré 553 coups de canon pendant le siège.

Paliano [1]. Ce bourg se trouve sur un lieu élevé, facile à défendre, et Prospero Colonna avait pris la précaution d'emmener comme otages à Genazzano, les fils des habitants dont la fidélité lui semblait douteuse. Il y avait donc lieu de prévoir une longue résistance. En effet, une première attaque fut repoussée, quoiqu'elle eût été menée avec violence ; les sorties des assiégés ne laissaient aucun répit aux troupes pontificales. Malgré une nombreuse artillerie que Sixte IV venait d'acheter à Gênes, le siège tira en longueur. Il arriva même que les assiégés réussirent à ramener quelques-uns des canons du pape. Et Sixte IV, déçu, découragé, se plaignait de n'avoir pas, dans ses entreprises militaires, le même bonheur que son prédécesseur Paul II.

1. Capranica est non loin de l'abbaye de Subiaco et à quatre milles de Palestrina. Paliano est au bord du Sacco, près d'Anagni.

*CHAPITRE VI*

# L'INTERRÈGNE

## Mort de Sixte IV.

Pendant qu'il se consacrait tout entier à cette guerre de famille et qu'il y réussissait mal, Sixte IV voyait la guerre générale tourner contre ses intérêts. On ne se battait plus guère autour de Ferrare pas plus qu'en Toscane ; chacun des alliés, excepté lui, s'efforçait de se réconcilier avec ses adversaires et de traiter avec eux. Roberto di Sanseverino, qui commandait les troupes vénitiennes, avait d'abord ébauché des négociations avec les représentants du comte Girolamo, mais, comprenant qu'elles n'aboutiraient pas avec un personnage aussi avide et aussi fourbe, il se tourna vers Ludovic le More et traita avec lui ; un projet de convention fut rédigé et soumis le 7 août 1484 à une réunion où figuraient les divers belligérants et qui eut lieu à Bagnolo [1]. Les conditions en étaient défavorables au duc de Ferrare, protégé du Saint-Siège, qui perdait tout le territoire de Rovigo (le Polesine) et devait subir le rétablissement des prérogatives dont jouissait auparavant à Ferrare la République vénitienne ; en compensation, les conquêtes faites par ses ennemis lui seraient restituées. Sanseverino était nommé général de la Ligue avec 150 000 ducats de solde. Riario avait espéré ce titre. Ainsi le traité de Bagnolo consacrait sa déchéance comme celle d'Ercole d'Este [2]. Il protesta, menaça, mais finalement dut s'incliner.

La nouvelle de cet échec arriva le surlendemain à Rome. Sixte IV était bien loin de s'y attendre. Le 10 août 1484, il avait passé une partie de la matinée à écouter le rapport d'un officier sur le siège de Paliano et à s'égayer sur la déconfiture des Colonna ; il demanda à l'officier s'il était bien vrai que le cardinal Giovanni avait affrété un bateau

1. L'instrument de paix fut signé dans une auberge au lieu dit Chianege, entre Bagnolo et S. Zeno, dans le pays de Brescia.

2. Le texte du traité se trouve dans les *Vies des Doges* de Sanuto (Muratori, nouv. éd., vol. XXII). Cf. Daru, *Histoire de Venise*, vol. III, p. 21, et Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*, vol. XI, p 245

## *LA CHANCELLERIE.*

EXTÉRIEUR. (Phot. Moscioni.)

INTÉRIEUR. (Phot. Anderson.)

pour s'enfuir, ce que feraient les autres membres de la famille quand Paliano serait pris, quelle ville on assiégerait après....

D'abord, le pape ne voulut pas croire que la paix avait été signée ; lorsqu'il n'en put plus douter, son dépit fut extrême et son état de santé empira. Depuis quelque temps, la goutte dont il souffrait s'était aggravée au point de l'empêcher fréquemment d'accomplir les fonctions religieuses auxquelles il se plaisait. Le 11 août 1484, il ne lui fut pas possible de réunir le consistoire ; néanmoins, il voulut recevoir les représentants de ses anciens alliés, car il tenait à leur dire sa pensée. Il les accusa d'avoir accepté des conditions plus mauvaises que celles que lui proposaient naguère les Vénitiens, « des conditions de vaincus et non de vainqueurs », et d'avoir conclu une paix « pleine de confusion et de honte » d'où sortirait bientôt plus de mal que de bien [1].

Les ambassadeurs cherchèrent à le calmer et le prièrent de bénir cette paix ; le pape dégagea avec effort sa main de l'écharpe qui la soutenait et fit un geste où l'on put voir un acquiescement ou un refus, une bénédiction aux ambassadeurs ou à la paix. Sa parole s'embarrassait [2].

La fièvre augmenta le lendemain et triompha de cet organisme si robuste pourtant, qu'avaient épuisé douze années de pontificat. Sa fin fut édifiante, écrit l'envoyé florentin Valario. Il expira dans la nuit du 12 août 1484, à l'âge de soixante-dix ans et quelques jours.

Burchard, en sa qualité de chef des cérémonies, s'occupa aussitôt de rendre les derniers devoirs au défunt, mais le palais était dans un désordre extrême ; il ne put obtenir ni l'eau, ni le vin, ni les aromates nécessaires à la toilette du corps. Enfin, un aide de cuisine lui apporta de l'eau chaude dans une bassine où on lavait la vaisselle. Tout avait été enlevé, jusqu'aux vêtements du pape ; Burchard dut découper sa chemise pour en faire des serviettes. On l'habilla ensuite de vêtements donnés qui étaient rouges et blancs. En vain Burchard réclama-t-il une croix pastorale, il dut se contenter de disposer en croix son étole. On transforma la table sur laquelle on avait déposé le cadavre en lit funéraire. Un anneau de 300 ducats lui fut mis au doigt, mais on plaça un gardien pour empêcher qu'il ne fût dérobé !

Giuliano della Rovere fit les frais du tombeau de son oncle qu'il éleva dans la chapelle du chœur de la basilique de Saint-Pierre jusqu'au moment de sa démolition [3].

Les bas-reliefs qui le décorent marquent bien les conceptions qui envahissaient alors l'esprit des Italiens ; ils représentent, sous les traits de femmes demi-nues, la Géométrie,

1. Le texte de l'allocution se trouve dans la chronique du Volterrano qui dut assister à la scène. Dès le 16 juin 1484, l'envoyé à Rome de Laurent le Magnifique lui mandait que le pape était très bas, et que les astrologues annonçaient qu'il mourrait avant la fin du mois. BURCHARD, éd. Thuasne, vol. I, appendice I et suivants.

2. RAYNALDUS, an. 1484, § XXI.

3. Le monument, transporté dans la sacristie lors de la reconstruction de la basilique, fut ensuite replacé dans le chœur ; en 1635, on décida de le placer dans la chapelle du Saint-Sacrement car on estimait qu'il encombrait la partie de la basilique où il se trouvait. Il y a trois ans (avril 1922) il a été entreposé dans le musée Petriano, au Latran, mais pas définitivement, car il est question de le reporter dans une église. Lorsqu'en 1922, on souleva la pierre tombale, on constata avec surprise qu'elle recouvrait quatre coffres contenant les ossements de Sixte IV, de Jules II, du cardinal Fazio Santorio et du cardinal Galeotto della Rovere. Je dois ces renseignements à la courtoisie du commandeur Nogare directeur du Musée. Voir planche XI.

la Physique, la Philosophie, la Grammaire... et la Théologie, laquelle porte un carquois plein de flèches. Les sujets mythologiques et chrétiens y sont bizarrement confondus[1].

Pour la première fois, le défunt est représenté sur son tombeau ; cette statue est pleine de vie et, ce semble, de ressemblance.

Pollaiuolo mit dix ans à achever ce monument.

## Troubles a Rome. — Caterina Sforza.

Profitant du désarroi de la cour, la populace se mit aussitôt à piller ; il en était toujours ainsi. Le palais du comte Girolamo fut saccagé de fond en comble ; presque tous ses meubles avaient été transportés à Forli, mais tout ce qui restait fut enlevé, jusqu'aux chambranles des portes et des fenêtres, aux marbres, aux ferrures. Telle était la fureur des Romains qu'ils s'acharnèrent contre les arbustes et les herbes du jardin. L'envoyé de Laurent de Médicis ne revenait pas de son étonnement. Ces déprédations surexcitèrent la foule. Elle se jeta sur les boutiques des Génois, compatriotes du pape ; on prétendit ensuite qu'elles appartenaient à des parents de Girolamo et contenaient de la cire pour les obsèques du pape. Des bateaux chargés de barriques de vin devinrent la proie des émeutiers. Il y eut de terribles rixes autour des charrettes sur lesquelles certains marchands enlevaient leurs biens pour les mettre à l'abri[2].

On pénétra dans l'église San Teodoro qui est au pied du Palatin et qui avait été convertie en grenier à blé, et dans la vieille église Santa Maria Nuova, devenue également un dépôt, afin de s'emparer des provisions de céréales que Sixte IV y avait amassées l'année précédente.

Les magistrats capitolins intervinrent, ils menacèrent du gibet les pillards, ils établirent des postes aux portes et aux ponts de la ville et désignèrent un chef de la maréchaussée pour chaque quartier. Les habitants du Transtévère fermèrent les deux ponts qui les reliaient au reste de la ville (14 août 1484).

Néanmoins, le moindre incident provoquait des rixes. Les Savelli et les Santacroce en vinrent aux mains place Giudea, parce que les gens des Santacroce s'étaient moqués de ceux des Savelli qui y achetaient des légumes. Des deux côtés, on appela à l'aide. Enfin Mariano et Antonello Savelli parvinrent, en criant et en s'agitant beaucoup, à séparer les combattants. Il y eut cinq morts et de nombreux blessés.

A la nouvelle de cette bagarre, les Romains s'étaient empressés de barrer les rues et de mettre des postes partout. Un homme à cheval n'aurait pu circuler, dit un contemporain[3].

Les cardinaux se réunirent pour aviser. Une question se posait au préalable. Devait-on considérer Ascanio Maria Sforza, élu le 17 mars précédent, comme faisant partie du

1. Raynaldus donne une ausse transcription de son épitaphe, Le texte exact s'en trouve dans Forcella vol. VI, p. 46, n° 89.

2 Infessura, p. 162.

3. Antonio de Vascho.

Sacré Collège bien qu'il eût « la bouche close [1]» ? Aurait-il le droit de voter au conclave? Finalement, il fut décidé qu'il jouirait des mêmes droits que les autres cardinaux. Puis on chargea Giacomo Conti de la garde du palais dont on fit l'inventaire. Pendant qu'on y procédait, le cardinal San Marco découvrit un guéridon sur lequel son oncle, Paul II, avait coutume d'écrire et il se souvint qu'il y avait fait pratiquer une cachette. A l'aide d'un poignard, on fit jouer le secret et des lapis, des saphirs et d'autres pierres apparurent, qui valaient plus de 12 000 ducats. Le cardinal San Angelo avança aussitôt 700 ducats sur une partie de ces pierreries (22 août). Sixte IV écrivait habituellement sur ce guéridon sans se douter qu'il contenait un trésor, lui qui avait tant besoin d'argent !

Les exilés commençaient à rentrer. Le cardinal Savelli et Mariano Savelli revinrent dès le 16 août 1484. Le cardinal Colonna arriva le lendemain avec Antonio Savelli qui changeait encore une fois de parti ; ils ramenaient plus de deux mille personnes.

Dès que la nouvelle de la mort de Sixte IV était parvenue au camp devant Paliano, les troupes s'étaient débandées. On mit en hâte les canons en lieu sûr, mais les tentes, le matériel, une quantité d'armes tombèrent aux mains des assiégés qui poursuivirent fort loin les fuyards et en tuèrent bien deux cents.

Le collège des cardinaux avait mandé au comte Girolamo de se replier sur Rome ; il vint s'établir dans les champs qui s'étendent au pied du château Saint-Ange et qui, couverts aujourd'hui de constructions, portent encore le nom de *Prati di Castello*. Comme ses troupes se livraient à des déprédations, il reçut l'ordre de se transporter à l'Isola Farnèse ; il obéit aussitôt. Mais sa femme, Caterina, était moins disposée que lui à la soumission. Il ne lui convenait pas d'abandonner la partie sans garder, au moins, un gage qui lui permît de faire sentir son influence dans le prochain conclave.

Or le château Saint-Ange était aux mains d'un gouverneur, Innocenzo Codronchi, tout à la dévotion de Girolamo [2]. On lui avait demandé de remettre la citadelle au Sacré Collège, mais il répondit qu'il la tenait d'un pape et ne la livrerait qu'à un pape. Caterina, toutefois, n'avait pas grande confiance en lui. Accompagnée de Paolo Orsini, le vainqueur de Capranica [3], et emmenant une petite troupe de soldats du comte, elle se présenta devant le château, le 14 août 1484 vers le soir. Codronchi hésitait à lui en ouvrir la porte, mais la garnison se mit à pousser des cris de « *Duca !* », sans doute à cause du père de Caterina, le duc Galeazzo Sforza, et elle entra. Son premier soin fut de congédier et Codronchi et les soldats dont la fidélité lui paraissait douteuse [4].

1. Le souverain pontife commençait par fermer la bouche aux nouveaux cardinaux en consistoire, aussitôt après leur élection, en prononçant les paroles suivantes : « *Claudimus vobis os ut neque in consistoriis neque in congregationibus aliisque functionibus cardinalitiis sententian vestram dicere valeatis.* » Souvent, à la fin du même consistoire, il leur ouvrait la bouche avec des paroles à peu près semblables: « *Aperimus vobis ut...* ». Le pape consultait parfois le Sacré Collège pour savoir s'il devait ouvrir la bouche aux nouveaux élus. Eugène IV avait déclaré, le 26 octobre 1431, que les cardinaux à qui on n'aurait pas ouvert la bouche ne pourraient pas participer à un conclave, mais on n'observait pas toujours cette décision, comme il arriva précisément lors de l'élection d'Innocent VIII et d'Alexandre VI. Clément X fut élu en 1670, ayant encore la bouche fermée.

Après que le pape a ouvert la bouche aux nouveaux cardinaux, ils viennent recevoir de sa main l'anneau d'or orné du saphir, lui baisent le pied et le genou droit et reçoivent l'accolade. Le pape désigne alors l'église dont ils porteront le titre.

2. Codronchi était gouverneur de la partie inférieure du château. Le gouverneur général, du moins en titre, était Francesco Moscardo, évêque de Todi. Voir PAGLIUCCHI, *I Castellani...* Rome, 1909.

3. Seigneur de Mentana, fils naturel de Latino Orsini. Il fut étranglé, en 1502, par ordre de César Borgia.

4. P. DESIDERIO PASOLINI, *Caterina Sforza*, vol. I, p. 149.

Les cardinaux s'inquiétèrent. Comment délibérer au Vatican sous les canons de la comtesse? Della Rovere, Cibo, Savelli, Colonna, se refusaient même, tant qu'elle serait au château, à assister aux obsèques du pape qui se célébraient chaque jour au milieu de tout ce tumulte. Le cardinal camerlingue Raffaele Riario fut envoyé auprès de Caterina, mais elle se méfiait des cardinaux, même de ceux qui étaient ses parents, et refusa de le recevoir sinon en présence d'un témoin, ce dont Riario s'offensa vivement[1]. Un contemporain nous la représente telle qu'elle était alors, grande, bien membrée, pleine d'activité, avec des traits énergiques, parlant peu comme ceux qui agissent beaucoup, portant généralement un corsage de satin avec des manches longues, coiffée d'un chaperon de velours noir à la française et ayant à la taille, une ceinture d'homme à laquelle pendait une escarcelle pleine de ducats, avec un faucon à ses côtés. Elle était alors âgée de vingt-deux ans.

L'énervement devenait extrême à Rome. Les soldats des Orsini parcouraient la ville la lance haute, la salade sur la tête, criant « Orso » et « Église » ! Chacun se barricadait chez soi ; les cardinaux avaient transformé leurs palais en forteresses et y concentraient des hommes d'armes. Les Colonna et les Savelli avaient réuni plus de trois mille partisans et, à tout moment, il en venait de nouveaux. On s'attendait aux pires catastrophes et même à un schisme à cause de l'animosité des cardinaux les uns contre les autres.

Le 22 août 1484 les conservateurs et les autres magistrats capitolins se rendirent auprès des cardinaux réunis au Vatican ; deux cents citoyens de marque les accompagnaient. Le premier des conservateurs, Vangelista de Renzo Martino, réclama l'expulsion des hommes d'armes au service des barons et des cardinaux. Il prévint même les cardinaux que, s'ils ne faisaient droit à ce vœu, le peuple aviserait. Le prieur des caporioni parla du même ton et supplia les cardinaux d'oublier leurs querelles. Rodrigo Borgia, en sa qualité de premier cardinal, le remercia de se montrer aussi soucieux des intérêts de l'Église ; il reconnut que le Sacré Collège avait été fort divisé dans le passé, mais annonça que les cardinaux Colonna et Savelli venaient de rédiger, d'un commun accord, un pacte qui avait été accepté par tous les autres cardinaux, et aux termes duquel Virginio Orsini avec ses hommes et les autres barons de sa famille se retirerait à Viterbe pour un mois, tandis que les Colonna avec leurs gens s'éloigneraient également de la ville pour le même laps de temps. Giacomo Conti abandonnerait la garde du palais. En outre, il y aurait trêve pendant les deux mois qui suivraient l'élection du nouveau pontife.

Le 24 août, tous les cardinaux réunis dans Saint-Pierre promirent unanimement au peuple romain d'observer les articles contenus dans une convention qui leur fut présentée ; il s'agissait, comme toujours, de réserver aux citoyens romains, conformément aux bulles de Nicolas V, de Calixte III et de Sixte IV, les bénéfices romains, de respecter *ad unguem* la bulle relative à l'Université, de supprimer les charges à vie, et de faire en

1. Pasolini, *Caterina Sforza*, vol. I, p. 149. Lettres des envoyés florentins dans Burchard, éd. Thuasne, vol. I, appendice. Voir pl. IV

sorte que toutes les villes et toutes les terres relevant de la commune rentrassent dans son obéissance avant le prochain carême.

Les troubles ne furent pas apaisés pour cela. Le même jour, le 24 août (1484), un parti d'Espagnols se mit à crier sur la place Ritonna (Rotonda — du Panthéon) « Valle ! — Colonna ! » et un autre « Orso ! — Luna [1] ! », et l'on se battit un bon moment ; morts et blessés encombrèrent bientôt le lieu du combat. Pietro della Valle fut écrasé sous son cheval. On alluma partout de grands feux pour éclairer la ville et une foule de gens armés et agités parcoururent les rues.

Une telle situation ne pouvait durer. Les cardinaux savaient qu'ils trouveraient le comte plus conciliant que sa femme. On lui offrit donc (22 août) de lui remettre, s'il livrait le château, 7 000 ducats comptant, représentant, disait-on, l'indemnité qui lui était due pour le pillage de son palais ; il accepta.

Restait à prendre possession du château. Que ferait la comtesse? Les jours précédents, elle y avait introduit quantité de vivres et dans la nuit du 24 au 25 août 1484, cent cinquante soldats qui furent accueillis avec de grandes démonstrations de joie dont les Romains entendirent avec effroi les éclats.

Le lendemain soir, huit cardinaux se présentèrent devant le château ; l'oncle de Caterina, le jeune Ascanio Sforza, se trouvait parmi eux. Ils promirent à la comtesse qu'il ne lui serait fait aucun mal si elle rendait la place sur-le-champ. Découragée, car elle se sentait abandonnée de tous, elle se résigna et les Romains la virent, avec un grand soulagement, sortir du château à cheval, pâle et abattue, entourée de ses officiers et de ses piquiers [2].

On pouvait maintenant procéder à l'élection du prochain pape [3].

1. Dans les armes des Crescenzi, qui étaient en état d'inimitié avec les Della Valle, il y avait trois croissants.

2. Girolamo reçut l'ordre de se retirer à Viterbe.

3. L'évêque de Castres, Jean IV d'Armagnac, que l'on considérait comme n'appartenant à aucun parti, reçut la charge de veiller à la défense du Vatican.

# PONTIFICAT D'INNOCENT VIII

## (26 AOUT 1484-26 JUILLET 1492)[1]

### *CHAPITRE PREMIER*

## ÉLECTION DU PAPE. — SA JEUNESSE. — SES DÉBUTS POLITIQUES.

### Le Conclave.

Le 26 août 1484, les cardinaux entrèrent en conclave après les cérémonies habituelles ; ils étaient au nombre de vingt-cinq. Des trente-quatre cardinaux nommés par Sixte IV, dix-neuf seulement vivaient encore ; des cardinaux de Paul II, il n'en restait que quatre ; de ceux de Pie II et de Calixte III, deux. Six cardinaux étaient absents.

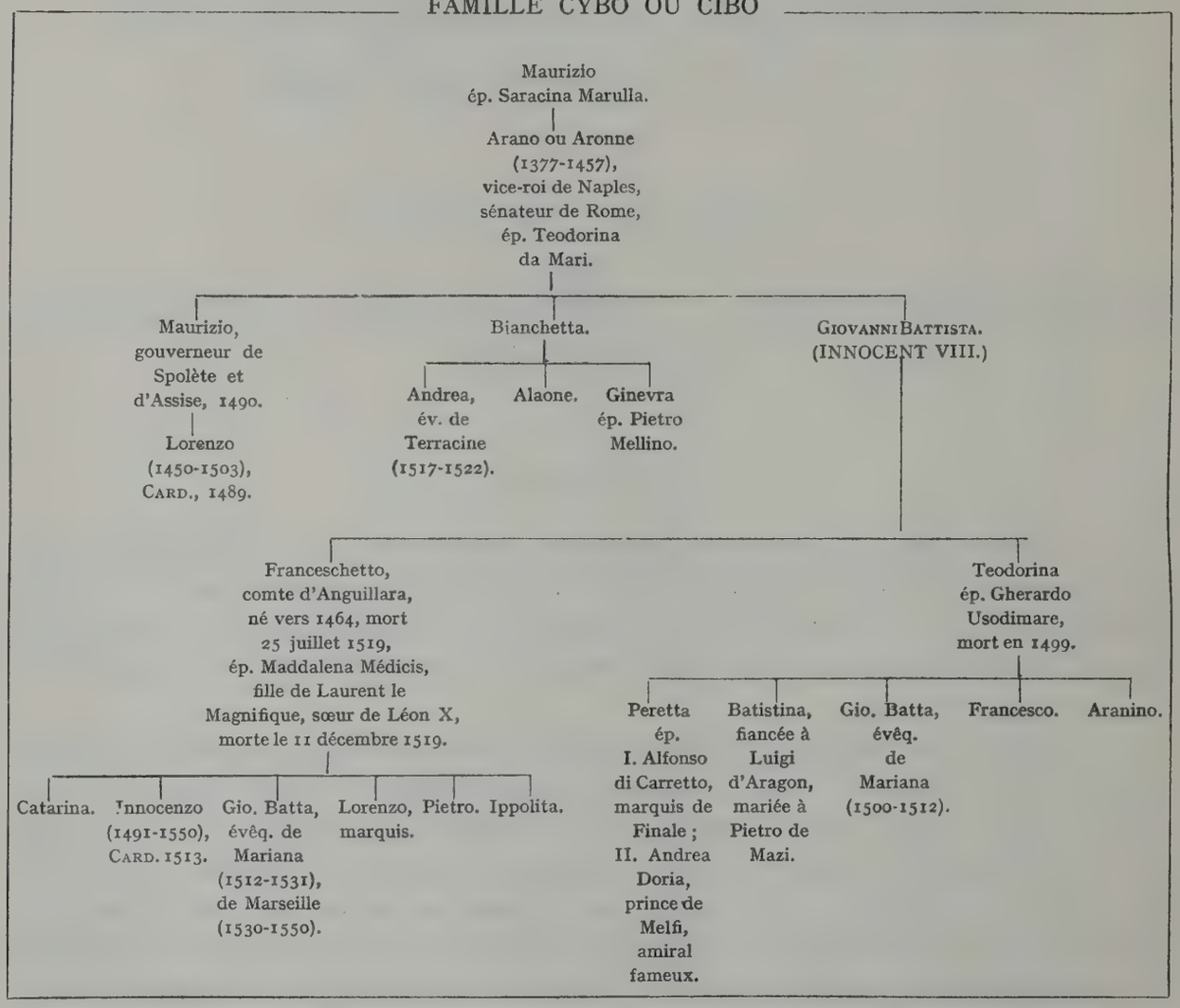
Vingt-cinq cellules leur avaient été préparées, portant chacune une lettre de l'alphabet ou une double lettre. Voici la liste des objets qui devaient être placés dans les cellules des cardinaux : un lit avec ses accessoires (les conclavistes couchaient par terre dans la cellule), une table, un siège, un escabeau, une chaise percée, un chaudron à laver, deux petits bidons pleins d'eau, deux nappes, quatre essuie-mains, deux serviettes, des tapis, un coffre pour les vêtements du cardinal, un manteau d'assistant avec son capuchon, une chemise blanche neuve, un vêtement (diploïs) de satin noir, une ceinture avec garnitures d'or, un rochet, une étole avec ou sans perles suivant l'époque, deux bouteilles de malvoisie, deux de vinaigre, un vase d'huile, quatre petites boîtes de confiture, une assiette de pignons sucrés, des massepains, un pain de sucre, un plat à découper, six tasses, six couteaux, six petits couteaux, des verres à boire, une salière, deux torchons pour essuyer les couteaux, une petite échelle, un marteau, des clous, un encrier, des plumes, une

1. Sources principales. Stefano Infessura, *Diario*. — Burchard, *Diarium*. — Sicismondo dei Conti, *La Storia de' suoi tempi*. — Antonio de Vascho, *Diario*. — Violardo, *Vita di Innocenzo VIII*. — Serdonati, *Vita e Fatti d'Innocenzo VIII*. — Forgeot, *Jean Balue*. — Viani, *Memorie della Famiglia Cybo* Pise, 1808.

lanterne, deux candélabres, dix livres de chandelles, deux torches, un cahier de papier à écrire, de la cire rouge, une petite sonnette d'argent doré, plusieurs livres de dévotion et de droit canonique, deux bréviaires, une chronique des papes....

Les cardinaux avaient droit personnellement à deux conclavistes ; un nombreux personnel faisait le service en sorte que la presse devait être grande dans l'étroit espace réservé aux opérations du conclave ; deux médecins furent introduits dont la présence

FAMILLE CYBO OU CIBO




ne fut pas inutile. Les séances de vote eurent lieu dans la chapelle Sixtine, qui venait à peine d'être achevée [1].

Quant tout eut été réglé en vue de l'élection, les cardinaux s'occupèrent de rédiger

1. La garde du conclave était ainsi assurée :

Les portes du palais étaient confiées traditionnellement à l'évêque de Cervia et à un membre de la famille Conti.

La porte donnant accès à la Chambre apostolique était confiée aux conservateurs et à des nobles romains.

La porte la plus proche de ladite Chambre était confiée aux orateurs laïques des quatre principales nations : Allemagne, France, Espagne et Italie (sans doute aux représentants d'un des principaux États italiens, Milan, Naples...).

La quatrième garde, établie à la porte même du conclave, était confiée aux prélats les plus importants représentant à Rome les quatre États susdits.

TOMBE DE CECILIA METELLA. (Phot. Moscioni.)

CLOITRE DE S. MARIA DELLA PACE. Œuvre de Bramante. (Phot. Moscioni.)

la charte que devrait observer le futur élu et chacun s'engagea par les serments les plus impératifs et les plus solennels, s'il était nommé, à en respecter exactement les clauses. Elles tendaient surtout à diminuer le pouvoir du pape à l'égard des cardinaux et à faire de ceux-ci des princes en quelque sorte indépendants. Le pape ne pourrait, sous aucun prétexte, leur porter atteinte dans leurs corps ni dans leurs biens, ni leur imposer de taxes sur leurs bénéfices, revenus ou propriétés, ni annuler les privilèges que leur avait accordés le feu pape, ni les empêcher de tester à leur gré et de disposer de leurs prieurés, canonicats, fonctions, ni les frapper de censures ecclésiastiques, ni les excommunier, ni les envoyer en missions ou leur imposer des légations sans avoir leur agrément, ni les faire attendre à sa porte au milieu des autres solliciteurs. Les avances faites par eux à Sixte IV leur seraient remboursées. La Curie serait réformée avant trois mois « dans sa tête et dans ses membres » après consultation des cardinaux; le Saint-Siège ne pourrait être déplacé sans l'assentiment des deux tiers des cardinaux ; un concile serait convoqué « au moment opportun » ; il ne serait pas élu de cardinaux ayant moins de trente ans ou dépourvus de toute instruction religieuse ; le Sacré-Collège serait ramené, par extinction, au nombre de vingt-quatre membres ; le pape n'aurait droit de nommer cardinal qu'un seul de ses neveux ; ceux qui, parmi les cardinaux, possédaient moins de 4000 florins de revenus, recevraient 100 florins de pension. La guerre contre les Turcs devrait être reprise [1].

Tous les trois mois, le texte de cet engagement, qui contenait certaines dispositions excellentes, devait être lu en consistoire secret afin qu'on n'en oubliât pas la teneur.

Les cardinaux, même ceux qui se croyaient les plus assurés de devenir pape, signèrent sans difficulté ce papier, car ils savaient, par l'expérience du passé, qu'il n'engageait à rien, malgré les formidables sanctions dont était menacé celui qui n'en tiendrait pas compte. Le souverain pontife, à qui il appartenait de délier les serments imprudents, ne pouvait-il se délier lui-même? Au reste, Innocent VI avait décidé, par la bulle *Sollicitando pastoralis* en date du 6 juillet 1353, que les engagements de ce genre, quand ils étaient nuisibles au bien de l'Église, n'astreignaient pas les papes [2].

Au premier tour de scrutin, le cardinal Marco Barbo, neveu de Paul II, eut onze voix ; il ne lui en fallait plus que six pour obtenir les deux tiers des votes. Mais certains cardinaux redoutaient son austérité, qui eût été un reproche et un empêchement à leur libertinage, en sorte que son élection ne semblait pas probable.

Pour les autres candidats, les chances étaient incertaines.

Le vice-chancelier Borgia travaillait le conclave ; il offrait ses châteaux, ses biens, ses services ; il avait pour lui les cardinaux Ascanio Sforza, Raffaele Riario, camerlingue, et Giovanni d'Aragon ; mais on redoutait sa duplicité et sa morgue. Le cardinal Giuliano della Rovere avait pour lui Savelli, Colonna, Cibo. Toutefois son élection ne paraissait pas possible, car il passait pour hautain et emporté ; il s'efforçait donc de faire élire

1. Pastor, vol. V, p. 229. Doellinger *Kirchengeschichte.* 2. Raynaldus, 1353, § 29, et 1484, § 28.

Barbo, dont il présumait, avec raison, que le règne ne pourrait être que très court [1]. Il s'en fut le trouver et lui expliqua que, s'il consentait à céder au cardinal Giovanni d'Aragon son palais de Saint-Marc, il pourrait gagner trois voix, car, étant fils du roi Ferrante (Ferdinando), il était fort influent. Mais Barbo, qui avait de la dignité et de la prévoyance, repoussa une telle combinaison en disant qu'une élection faite dans ces conditions ne serait pas canonique et que, d'autre part, il ne voulait à aucun prix livrer aux Napolitains un palais situé au milieu de la ville et qui, à ses yeux, valait bien le château Saint-Ange, car ce serait mettre la ville à leur discrétion.

Il fallut donc chercher un autre candidat. La nuit étant venue, les « vieux cardinaux » s'étaient retirés dans leurs cellules ; le champ restait libre pour ceux qui, comme Giuliano et Borgia, étaient gens d'intrigue. Giuliano songea à Giovan Battista Cibo, bien que le roi de Naples l'eût écarté peu auparavant. Cibo devait, en effet, beaucoup à Della Rovere qui pensait en faire un instrument. Les négociations reprirent secrètement. Borgia ne se mit pas à la traverse, de peur d'un candidat pire. Les Orsini acceptèrent ce choix, car Cibo passait pour guelfe; en outre il était parent du camerlingue Riario, et sa santé paraissait si fragile qu'elle laissait la carrière ouverte à toutes les ambitions. Il devait, en fait, mourir jeune.

Peu à peu, de nouvelles voix s'ajoutèrent à celles que Giuliano avait recueillies dans son entourage, en sorte qu'à leur réveil les six cardinaux « qui dormaient dans leurs lits » apprirent avec stupeur « qu'un nouveau pape était fait » (nuit du 28 au 29 août 1484).

Giuliano s'était montré prodigue au point de se dépouiller lui-même.

Au cardinal Savello avaient été attribués Monticelli et la légation de Bologne dont Giuliano s'était départi en sa faveur.

Au cardinal Colonna, Ceprano, la légation du Patrimoine, 25 000 florins pour rebâtir son palais incendié [2] et 7 000 florins en plus à prélever sur les premiers bénéfices vacants.

Au cardinal Orsini, la légation des Marches et le château de Cerveteri, dans la région de Civitavecchia.

Au cardinal Philibert Hugonet, Capranica et l'évêché d'Avignon.

Au cardinal d'Aragon, Ponte-Corvo [3] et le palais que Sixte IV habitait quand il était cardinal.

Au cardinal de Milan, la légation d'Avignon, qui appartenait au cardinal Giuliano et l'archi-presbytériat du Latran.

Au cardinal Borgia, des bénéfices en Espagne.

Au cardinal Sclafenati, le rendez-vous de chasse de la Magliana qu'on lui reprit par la suite, car Innocent VIII y résida.

Quant à Giuliano, il se réservait pour lui et son frère, le préfet de Rome, Fano et

1. Il avait quarante-six ans, mais sa santé était mauvaise il mourut, en effet, quelques années après, le 11 mars 1491.

2. Le cardinal Colonna, protonotaire apostolique, abbé de Subiaco, avait annoncé qu'il ne donnerait sa voix à personne tant qu'on ne lui aurait pas remboursé ce qui lui était dû de ce chef.

3. C'était une ville importante située dans le voisinage de Frosinone, au centre d'une région qui produisait en abondance du tabac, de l'huile et du vin.

cinq terres voisines, plus, pour le préfet, le commandement des troupes pontificales qu'il n'exerça pas, d'ailleurs.

Si tout n'était pas vrai dans ces attributions, du moins le bruit courut dans Rome qu'elles avaient été faites.

Avant que sa nomination fût proclamée, les cardinaux obligèrent l'élu à signer comme pape les capitulations qu'il avait souscrites comme cardinal, car ils s'imaginaient, bien à tort, qu'ainsi il se sentirait définitivement lié. Puis ils lui présentèrent, ainsi que les conclavistes, des requêtes qu'il signa sans les lire. Le chroniqueur Burchard, qui avait surveillé la tenue du conclave en sa qualité de maître des cérémonies, profita de cette occasion pour se faire attribuer le prieuré de la petite église Sainte-Marie et celui de Saint-Gangolf à Teurstatt, près Bamberg, vacante par l'élection de Bertholde, comte de Henneberg, à l'archevêché de Mayence. On ne savait pas exactement à Rome où elle se trouvait, mais on n'ignorait pas qu'elle rapportait 30 marcs d'argent par an[1].

La fin d'un conclave était le signal de partages licites et de pillages; c'est pourquoi la chapelle où il s'était tenu, la chapelle Sixtine, fut fermée pour empêcher les soldats et les gardes du palais d'y pénétrer. Les conclavistes rapportèrent chez les cardinaux ce qu'ils purent des objets qui garnissaient leurs cellules tandis qu'ils se partageaient le mobilier de celle du nouvel élu. On en avait déjà distrait plusieurs choses, entre autres une sonnette et des pièces d'étoffe, mais il restait : trois tasses d'argent, cinq écuelles d'argent, trois tapis, deux candélabres d'argent, deux rideaux de lit, une couverture de soie, la chappe, l'anneau d'or qui servait de cachet... lesquels furent donnés aux conclavistes.

Les boiseries, des plats, des vases, des salières furent vendus à leur profit ; l'entrepreneur Pietrasanta, qui travailla beaucoup pour le pape, promit 14 ducats et en paya 12 pour avoir les boiseries.

Les conclaves étaient une bonne fortune pour les familiers des cardinaux.

Les conservateurs capitolins et le peuple eurent aussi satisfaction, mais en apparence seulement ; ils reçurent un écrit qui leur assurait que, conformément à ses engagements, le nouveau pape n'attribuerait les bénéfices romains qu'à des Romains. Infessura rapporte qu'il vit l'acte au Capitole.

Cibo prit le nom d'Innocent VIII[2], en souvenir de son compatriote Innocent IV, Sinibaldo Fieschi, qui fit une si rude guerre à l'empereur Frédéric II.

Lorsqu'il se montra au peuple dès le lever du jour, le dimanche 29 août 1484, revêtu des vêtements pontificaux de Sixte IV, l'enthousiasme coutumier éclata. Les canons du château Saint-Ange tonnèrent, les cloches sonnèrent, on tira des coups de mousquet.

Ce fut le Milanais Francesco Marliano qui le harangua suivant l'usage[3].

1. Voir la notice consacrée à Burchard plus loin p. 120, note 1.
2. Par suite d'une confusion, plusieurs ambassadeurs annoncèrent qu'il s'appellerait Innocent VI. Etienne Aubert (1352-1362).
3. *Oratio habita apud Innocentium octav, P. M.* Fascicule de 7 pages.

## Innocent VIII.

Giovanni Battista Cibo ou Cybo était né à Gênes, en 1432, d'une famille qui prétendait à une haute antiquité et semble avoir été alliée à la puissante maison des Doria. Ce qui est sûr, c'est que son père Aaron [1], protégé par le pape Calixte III, avait exercé d'importants emplois ; il était sénateur de Rome en 1455 [2] et il gouverna Naples en qualité de vice-roi au temps du roi René dont l'armée avait été sauvée d'une situation difficile grâce à un contingent génois amené par lui.

Sa mère s'appelait Teodorina del Mare ou da Mari. Tout jeune, son père l'appela à Naples ainsi que son frère Maurizio ; il entra au service de la cour et vécut de la vie joyeuse et dissolue qu'on y menait, en sorte qu'on lui attribua plus tard une ample progéniture, huit, voire seize enfants dont moitié filles et moitié garçons [3]. En réalité, il eut un fils qu'on surnomma Franceschetto à cause de sa petite taille et qu'à la cour pontificale on appelait officiellement son neveu, bien qu'il ne le désavouât nullement. On lui donnait environ vingt ans quand Innocent VIII monta sur le trône de Saint-Pierre ; il était donc né vers 1464 [4] alors que son père était déjà dans les ordres, comme on verra. Mais Sardonati explique qu'il n'était pas bâtard puisque Cibo avait promis le mariage à sa mère.

Le pape eut également une fille, appelée Teodorina, comme sa mère ; elle épousa Gherardo Usodimare de Gênes [5] et eut de nombreux enfants.

Quelques historiens attribuent au pape une seconde fille ; la chose est peu probable, car les chroniques ne la mentionnent jamais, alors qu'il y est question fréquemment des deux autres enfants du pape.

La protection du roi de Naples fit obtenir à Cibo un canonicat à Capoue et le prieuré de Santa Maria d'Arba à Gênes ; mais quand le roi mourut, en 1458, l'archevêque de Capoue se hâta de l'expulser. Devenu pape, Innocent VIII ne lui en tint pas rigueur ; il le nomma patriarche d'Antioche et lui laissa son archevêché.

Cibo se rendit ensuite à Padoue pour y achever ses études, puis vint à Rome où le cardinal de Bologne, Calandrini, le prit à son service et le logea dans son palais près de San Lorenzo in Lucina [6]. Calandrini était frère de Nicolas V et pouvait beaucoup ; il fit nommer son protégé évêque de Savone (5 novembre 1466). Sixte IV le créa évêque

1. Ou Arano, Aronne, Abrano, Aramio, Aronte.

2. Ses armes se virent longtemps au Capitole.

3. Bayle a pris soin d'insérer dans son dictionnaire les épigrammes qui coururent alors à ce sujet. Un quatrain du poète Marullo est célèbre

*Quid queris testes, sit mas an femina Cibo?*
*Respice natorum, pignora, certa, gregem:*
*Octo nocens pueros genuit totidemque puellas.*
*Hunc merito poterit dicere Roma patrem*

4 Staffetti écrit qu'il naquit en 1449, mais le pape n'avait alors que dix-sept ans. Il devint chef de la maison Massa Carrara.

5. Usodimare mourut d'apoplexie le 28 janvier 1499 Il semble avoir appartenu à une famille de banquiers. Les enfants nés de ce mariage reçurent du pape le titre de comtes du Saint Palais du Latran, le droit de légitimer des bâtards et de créer des docteurs. L'un d'eux composa un herbier, le plus ancien d'Italie, qui se trouve actuellement à la bibliothèque Angelica de Rome. Pastor dit que le musée de Berlin acquit en 1883 un buste de Teodorina mais ne semble pas se porter garant de son authenticité.

6. Ce palais, qui datait du XIIIe siècle, avait été constamment habité par des cardinaux. C'est aujourd'hui le palais Fiano-Ottoboni.

de Molfetta, au lendemain de son élection, le 16 septembre 1472. L'année suivante (7 mai 1473), il lui accordait la pourpre. Cette nomination était le résultat d'une compétition ; le cardinal Pietro Riario ayant fait élever au cardinalat Stefano Nardini, archevêque de Milan, Giuliano della Rovere ne voulut pas paraître moins influent et exigea que Cibo, qu'il protégeait, reçût en même temps le même honneur.

Après la mort de Calandrini, en 1476, son palais fut attribué à Cibo. « Ainsi il vécut en maître où il avait été serviteur », dit un chroniqueur.

Le nouveau pontife avait un caractère doux, conciliant, affable [1], au point qu'on l'accusa d'obséquiosité ; il avait horreur des querelles, des paroles rudes, de la violence ; il était de ces âmes inquiètes et timides qui aspirent à satisfaire chacun et souhaitent d'être aimé de tous. Cette disposition d'esprit fut probablement pour quelque chose dans son élection comme successeur d'un pape aussi entier et violent que Sixte IV.

Sur ses médailles se lisent des légendes telles que celles-ci : *Justicia, Pax, Copia* ou *Italiæ Pacis Perpetuo Custodi,* qui montrent sa préoccupation dominante [2]. Et, comme on sortait d'un règne où la bonne foi n'était pas la règle, il prit pour emblème un paon faisant la roue avec cette devise : « Léaulté passe tout ». Il avait, d'ailleurs, choisi une autre devise marquant son éloignement pour la ruse et l'intrigue qui avaient été les instruments favoris du précédent pontife ; certaines inscriptions portent ces mots : *Ego autem in innocentia mea ingressus sum* [3].

Mais sa franchise, sa passion pour la paix, son désir d'éviter les querelles ne furent guère récompensés.

Innocent VIII avait l'esprit lent et borné, et peu de culture ; cependant, il favorisa les écrivains [4]. Il faut, en outre, lui rendre cette justice qu'il savait se mettre au-dessus de certaines superstitions.

Il existait à Rome, dans la *Via Recta,* qui menait du Latran au Colisée, aujourd'hui via San Giovanni, une statue qui se trouve actuellement au Vatican et qui représente, sujet très fréquent en statuaire antique, une femme allaitant un enfant. Cette statue avait, à ce qu'il semble, donné naissance à la légende suivant laquelle une femme, devenue pape sous le nom de Jean VII, avait accouché dans la rue, à cette place, au cours d'une procession. Au XVe siècle, personne ne mettait en doute la véracité de cette aventure et il était de règle que jamais un pape ne devait passer devant la statue. Or, le 26 décembre 1486, Innocent VIII, revenant du Latran, n'hésita pas à prendre ce chemin, ce dont le blâmèrent l'archevêque de Florence et plusieurs autres prélats attachés aux traditions. Burchard, qui partageait leur avis, s'en ouvrit à un évêque plus sensé que lui, lequel lui dit qu'il ne fallait pas croire à de pareilles sornettes et qu'au surplus aucun texte ne défendait de passer par cette voie. Six ans plus tard, Innocent VIII repassa devant la

1. *Mitis, comis, mansuetus, tractabilis* disent les diaristes.

2. Voir planche XXII.

3. Rietstap, *Armorial général,* et Mgr Barbier de Montault ne sont pas d'accord sur la description de ses armes que l'on voit représentées dans Ciacconio. *Vita et res gestæ pontificum romanorum*

4. Il s'inquiéta peu de la Bibliothèque vaticane, dont tous ses prédécesseurs s'étaient occupés d'accroître les richesses, et il rendit vénale la charge de bibliothécaire.

statue, mais il avait triomphé du préjugé et personne, cette fois, n'y trouva à redire.

Le nouveau pontife manquait de la prestance d'un Paul II ou d'un Eugène IV ; il possédait néanmoins de la distinction ; sa taille dépassait la moyenne et il avait un certain embonpoint ; son teint était clair ; sa grande myopie ne lui donnait pas l'air emprunté. On l'accusait, parmi ses ennemis, d'être fort porté aux plaisirs.

Comme la plupart des papes en ce temps, Innocent VIII achetait avec passion des bijoux ; en 1486, par exemple, il dépensa plus de 5 000 ducats en perles et pierres précieuses. Plus tard, il paye 2 000 ducats pour une perle en poire. Mais comme il manquait toujours d'argent, il mettait tout aussitôt ses acquisitions en gage.

## Couronnement d'Innocent VIII. — Désordres. — Aurelia Extricata.

Le dimanche 12 septembre 1484 eut lieu au Latran la prise de possession avec le cérémonial fastueux et compliqué qui s'était peu à peu établi.

Le pape était monté sur un cheval blanc conduit en main tour à tour par le sénateur et les conservateurs ; il en descendit en cours de route à l'aide d'un escabeau à trois marches recouvert de drap rouge qu'on portait derrière lui et il se plaça dans une litière portée par des soldats ; on espérait ainsi que le peuple ne se livrerait pas à ses violences habituelles pour s'emparer du cheval ou de la litière, mais ce furent les soldats eux-mêmes qui, cette fois, troublèrent l'ordre au point d'empêcher la cérémonie de la *sedes stercoraria*. Le pape était précédé de deux valises écarlates sans armes et de dix-huit trompettes dont les pannons étaient décorés de ses armes. Il avait été permis cette fois aux juifs d'attendre le pape, non plus au Monte Giordano, où ils étaient exposés aux risées et aux mauvais traitements de la foule, mais dans la première enceinte du château Saint-Ange.

En route il avait jeté tant d'argent à la foule qu'il ne lui en resta plus pour faire, comme il convenait, l'offrande sur l'autel du Latran ; heureusement Burchard se trouvait là qui lui prêta ce qu'il avait sur lui, deux florins et un ducat. Le banquet qui suivit la cérémonie eut lieu dans une grande confusion.

L'effervescence continuait dans Rome comme durant l'interrègne et Innocent VIII était le moins capable des hommes d'y mettre un terme, à cause de son inexpérience, de son incapacité et de son manque de volonté ! Quand il donnait des ordres à ses subordonnés, écrivait l'ambassadeur florentin, il avait l'air de leur demander des conseils. Or la situation était particulièrement grave ; les Colonna voulaient, avec l'aide du cardinal Della Rovere, profiter des circonstances pour rétablir complètement leur situation très ébranlée par les rigueurs dont ils avaient été l'objet sous le pontificat de Sixte IV. Les Orsini s'apprêtaient à se défendre avec autant d'énergie qu'ils en avaient montré naguère pour accroître leur puissance.

La défaillance de l'autorité suprême se fit bien vite sentir. Aussitôt élu, Innocent VIII

avait éloigné de Rome les principaux membres de la famille Colonna, de même que Francesco della Valle qui eut l'ordre de ne rentrer que dans un mois. Une trêve fut ménagée entre les Della Valle, les Santacroce et Stefano di Francesco de la famille des Crescenzi. Défense fut faite de porter des armes et l'on vit, en effet, des « brigosi », c'est-à-dire des gens ayant des injures à venger, se promener dans la ville sans épée. Mais cette détente apparente dura juste une semaine. Le 7 septembre 1484, un palefrenier du cardinal Orsini tuait un serviteur du cardinal Colonna. Quinze jours après, le 22 septembre, il y eut une bataille entre les Colonna et les Conti avec beaucoup de blessés et de tués de part et d'autre. Les exécutions que le pape, fort irrité, multipliait, ne servaient de rien. Sans doute, dans de telles circonstances, il convenait d'en faire, mais on n'en fait jamais assez, même quand on en fait trop, pour arriver à un résultat.

Les Romains trouvaient déjà qu'ils n'avaient pas gagné au change, d'autant plus que le pape ne tenait nullement les promesses qu'il leur avait faites.

Les premières faiblesses du pape envers ceux qui l'avaient servi, avaient été un enseignement. Chacun réclamait plus, se plaignant d'avoir été mal partagé ; les cardinaux, tout les premiers, exigeaient d'autres bénéfices. Le pape commença par enlever, sans les indemniser, leurs charges aux officiers municipaux qui les avaient achetées à vie sous l'ancien pape, afin de les attribuer à ses protégés [1] ; il accorda d'autre part à des non-Romains, des bénéfices romains en se bornant, pour ne pas avoir l'air de violer sa promesse, à les créer citoyens romains ; c'est ce qu'il fit notamment pour son gendre Gherardo Usodimare qu'il nomma dépositaire de la taxe des Études (Taxe sur les vins étrangers). En ce qui le concernait, lui et les siens, il déclara simplement que la clause d'exclusion ne pouvait pas s'appliquer.

Les marchands génois, qui avaient souffert de pillages après la mort de Sixte IV, furent remboursés de leurs pertes. Les victimes des papes précédents vinrent reprendre leurs biens. Deifobo Anguillara et Giovanni Savello de Rignano, que Paul II avait jadis dépouillés de leurs domaines et qui n'avaient pas osé les réclamer durant le pontificat de Sixte IV, entrèrent à Rome pour en reprendre possession.

En mars 1485, le pape eut une crise qui donna des inquiétudes ; le bruit de sa mort se répandit. Ce fut un médecin cypriote, Ludovico Podocatharo [2], ainsi que Giacomo da San Genesio, qui le soignèrent.

Pendant sa maladie, les Orsini s'étaient mis en position de profiter des événements ; ils s'emparèrent des trois ponts qui reliaient la ville au Nord de l'Italie : les ponts Salaro et Nomentano sur le Teverone (Anio) et le pont Molle sur le Tibre. Cette occupation se fit d'ailleurs le plus pacifiquement du monde ; les gardiens continuèrent à toucher les péages et les soldats des Orsini criaient à l'envi : « Vive le pape » et déclaraient qu'on ne voulait que rendre service à l'Église. Virginio et Paolo Orsini dirigèrent l'affaire.

1. Cf. Bulle *Cum ab Apostolica Sede* du 23 août 1485.

2. Il était originaire de Nicosie, en Chypre. Évêque de Capaccio en 1483, il devint cardinal en 1500 et mourut en 1504 (25 août) à l'âge de soixante-quinze ans. Son tombeau se trouve dans S. Maria del Popolo. Il était venu à Rome avec la reine de Chypre Charlotte de Lusignan, en 1461

Le cardinal Della Rovere s'était hâté de mettre ses biens en sécurité au château Saint-Ange (19 mars 1485).

Vers ce même temps, le 18 mars 1485[1] on fit à cinq milles des murs, le long de la voie Appienne, en un lieu appelé *Roma Vecchia,* une découverte qui produisit à Rome et dans l'Italie entière une émotion extraordinaire [2]. Des terrassiers au service des moines du couvent de S. Maria Nova [3], en ouvrant un sarcophage, y trouvèrent le cadavre admirablement conservé d'une enfant [4] de quinze à seize ans ; le visage avait le coloris de la vie, les dents étaient d'une blancheur étonnante, la langue était rose comme les lèvres; les cheveux, dorés ou châtains selon les conteurs, étaient longs et retenus par une sorte de diadème ; les membres avaient tant de souplesse qu'on pouvait les soulever et les laisser retomber. Cette étonnante conservation fut attribuée par quelques-uns à une faveur miraculeuse, en sorte que cet enfant devint à leurs yeux un objet d'adoration ; d'autres y voyaient simplement l'effet des aromes dont le corps était encore imprégné, myrrhe, aloès, oliban, thérébenthine, que les abeilles vinrent butiner ; aussitôt d'ailleurs de nombreux marchands se mirent à en débiter de semblables. On se hâta de transporter ces précieux restes dans le palais des Conservateurs, où la foule vint les considérer avec autant de vénération que de curiosité.

Les masques tragiques dont le sarcophage était décoré firent croire qu'on se trouvait en présence d'une danseuse ; puis on pensa qu'il s'agissait de la fille de Cicéron, Tullia, bien que, sur l'inscription, on lût : Julia [5]. Il est vrai qu'on avait déterré, peu auparavant, dans le voisinage du lieu où la trouvaille avait été faite, de nombreux fragments portant les noms de Terentia, Tullia.... Cependant, au contact de l'air, le corps, comme il arrive presque toujours, était devenu tout noir, mais cela n'empêcha nullement la foule de croire à un miracle, et la créance qu'il s'agissait d'un corps saint se propagea rapidement, ce dont s'inquiéta le Saint-Siège. Ordre fut donné d'emporter secrètement le cadavre et de l'ensevelir de nuit hors de la ville. Ce fut une grande déception, tant pour les Romains que pour ceux qui arrivaient de fort loin dans l'espérance de voir cette merveille.

## Guerre contre le roi de Naples. — Roberto Sanseverino.

Dès le mois d'octobre 1484, la mésintelligence entre les Orsini et les Colonna reprit une forme aiguë. Les Orsini saccagèrent Albano et exercèrent des violences dans plusieurs villes appartenant aux Colonna. La cour napolitaine en profita. Elle s'était réjouie de

1. Pontani et Vascho donnent la date du 18 avril qui paraît erronée. Infessura donne celle du 18 mars.

2. On trouvera dans notre ouvrage sur le Capitole la bibliographie de cet événement qui occupa beaucoup les contemporains. Voir aussi G. Tomassetti, *La Campagna Romana...*, vol. II, 1919, p. 89, et Vascho, dans Muratori, nouv. éd., vol. XXIII, 3e partie, p. 523, n. 1.

3. Ce couvent se trouvait sur l'emplacement de la villa Qintilli

4. Pontani dit que l'on ne sut pas s'il s'agissait d'un jeune garçon ou d'une jeune fille, mais Antonio de Vascho affirme qu'il s'agissait bien d'une fille.

5. Plus tard, on lut

M. M.
AVREL
EXTRICATE
(M. M. pour *Manibus* ou *Memoria.*)

MONUMENT DU CARDINAL ASCANIO SFORZA, MORT EN 1505 (dans Santa Maria del Popolo). (Phot. Moscioni.)

MONUMENT DU PAPE SIXTE IV. (Phot. Anderson.)

l'élévation au trône pontifical d'un prélat qui avait vécu longtemps à Naples et qui y avait commencé sa fortune, mais l'antagonisme était trop profond entre le Royaume et le Saint-Siège pour ne pas l'emporter sur les relations personnelles. D'ailleurs, lorsque le duc de Calabre avait passé par Rome, au lendemain de l'élection d'Innocent VIII (du 20 au 26 octobre 1484), il avait émis d'inacceptables exigences, réclamant du pape l'abandon de villes aussi importantes que Bénévent, Terracine et Ponte Corvo. Cependant, le pape, qui était la conciliation même, n'avait pas su lui répondre par un refus catégorique ; ce ne fut qu'après qu'on lui eût montré le danger de pareilles concessions, qu'il se reprit et déclara qu'il n'avait souscrit aux demandes du duc qu'afin d'éviter un scandale. Heureusement la bulle avait été signée, mais non publiée. Cette démarche montre combien étaient divergentes les prétentions réciproques du roi de Naples, qui comptait établir son hégémonie en Italie, et de la cour romaine qui aspirait à faire tomber le Royaume dans sa mouvance. Le cardinal Giuliano della Rovere poussait le pape à chercher l'abaissement de la dynastie aragonaise, car il voulait favoriser les desseins de la France, favorable aux héritiers du roi René d'Anjou, expulsé en 1442 par Alfonso.

Or une occasion d'intervenir dans les affaires du Royaume se présenta tout aussitôt.

Bien qu'il eût de réelles qualités gouvernementales, ses sujets n'aimaient pas le roi Ferrante (Ferdinando), auquel on reprochait sa duplicité, son avarice et sa cruauté. Son fils Alfonso, duc de Calabre, inspirait encore plus de défiance et d'animosité, car il poussait à l'extrême les défauts de son père. « Nul homme, écrit Commynes, n'a été plus cruel, ni plus vicieux, ni plus gourmand. » Il n'avait aucun respect, même extérieur, pour la religion, n'observait pas le carême et ne communiait jamais [1]. Aussi, quand les seigneurs napolitains qui, pour la plupart, étaient demeurés partisans de la maison angevine, le virent s'emparer progressivement du pouvoir, leurs appréhensions les portèrent à s'unir contre lui en une conjuration ; trop faibles pour réussir seuls, ils cherchèrent un appui à l'extérieur. Ils auraient été, dit-on, en demander jusqu'à Constantinople ! Le pape s'offrit. D'ailleurs, parmi les seigneurs révoltés, était Antonello Sanseverino, comte de Marsico, prince de Salerne, beau-frère de Giovanni della Rovere, préfet de Rome depuis la mort de son frère Leonardo. Or Giovanni était frère du cardinal Giuliano.

Presque en même temps, la ville d'Aquila se mettait sous la protection du pape.

Aquila était une cité presque indépendante, se gouvernant à sa guise et qui n'était soumise que nominalement au roi de Naples. Le duc de Calabre, Alfonso, cherchait à l'asservir. Il s'était saisi par trahison du chef de la municipalité, Pietro Lallo, comte de Montorio, et avait introduit subrepticement des troupes dans la ville. Les habitants les massacrèrent, le 25 octobre 1485, et se déclarèrent les sujets du pape. Innocent VIII, après avoir hésité quelque temps, les informa qu'ils pouvaient compter sur son appui.

1. Commynes accuse également le roi Ferrante des pires abominations, comme d'avoir vendu l'évêché de Tarente à un juif.

Ainsi ce pontife tout pacifique se trouva amené à déchaîner une guerre qui ne pouvait être que très dure et ruineuse [1].

C'est alors seulement qu'il songea à reconstituer l'armée pontificale qui n'existait pour ainsi dire plus, manque d'argent. Giovanni della Rovere en reçut le commandement. En même temps, le pape fit appel à Prospero et à Fabrizio Colonna et à Gio-Batta Savelli, naguère ennemi du Saint-Siège, qui fut chargé d'aller protéger Aquila.

Il fallait au pape des alliés. Milan et Florence s'étaient, bien entendu, déclarées pour le roi ; restaient les Vénitiens. Afin de se les rendre favorables, Innocent VIII révoqua l'interdit qu'avait naguère porté contre eux son prédécesseur (25 février 1485) [2], et leur offrit quelques ports sur l'Adriatique appartenant au royaume de Naples, mais la République avait été rendue défiante, elle hésita longtemps et finit sagement par s'abstenir.

Les adversaires intérieurs d'Innocent VIII se groupèrent autour de Virginio Orsini, capitaine énergique et entreprenant, qui leur semblait devoir être un chef excellent. Une chose pouvait le gêner : Innocent VIII venait de lui remettre une forte somme d'argent, mais il se dégagea de tout scrupule en déclarant que c'était pour le passé et non en vue de l'avenir. Aussitôt qu'il eut pris la direction du parti et des opérations, il écrivit aux conservateurs et au peuple romain pour s'excuser par avance du mal qu'il allait leur faire et se plaindre à eux que les services qu'il avait rendus aient été fort mal récompensés. Ce fut en vain que le pape lui envoya à Bracciano ambassadeur sur ambassadeur pour l'amener à d'autres sentiments [3].

Le 22 juin 1485, le pape refusa l'hommage de la haquenée [4], parce que le roi ne l'avait pas fait accompagner de la remise du tribut qu'il devait envoyer à l'Église et qui avait d'ailleurs été rarement payé jusque-là [5]. Cela équivalait à une déclaration de guerre.

Cette perspective avait eu le résultat accoutumé. La disette commença à se faire sentir, le rubbio de blé passa de 10 à 20 carlins, puis à 40 ; il n'arrivait plus de grain ni de bois pour chauffer les fours, en sorte qu'on manqua de pain. Le peuple, qui supporte passivement tant d'autres privations, ne peut subir celle-ci; aussi le pape se fit-il « prêter » du blé par les Romains riches afin d'organiser des distributions aux indigents. On leur remettait des bons de pain sur le Campo di Fiore. Mais ces largesses ne pouvaient satisfaire toute une population. En outre, la peste régnait depuis le mois d'août. On avait transporté avec beaucoup de pompe une statue de la Vierge de S. Agostino à S. Pietro in Vincoli [6], puis on la promena, de quartier en quartier, mais ce fut en vain.

Ces calamités et le relâchement de l'autorité avaient provoqué un redoublement de crimes. Le 9 septembre 1485, Paolo della Valle, chanoine de Saint-Pierre, fut frappé

1. G. Rivera, *La tradizione degli Aquilani ad Innocenzo VIII*, dans Boll. Soc. Stor. Patria I. L. Antinori, Aquila 1889-1890. — A. de Boislile, *Notice sur Etienne de Vesc*, Paris, 1884.

2. Raynaldus, *Annales*, 1485, § 45, p. 105

3. L'un des envoyés fut l'archevêque de Florence, Rainaldo Orsini.

4. Sur cet hommage, voir : Comm. Carlo Padiglione, *Della Chinea*, Naples, 1911. — Girolamo Lioy, *L'Abolizione della Chinea*, Naples, 1882.

5. La guerre d'Otrante, disait le roi, avait épuisé ses ressources.

6. Elle provenait de Sainte-Sophie et avait été placée dans l'église S. Agostino par le cardinal d'Estouteville, le 15 mars 1482.

avec un poignard empoisonné, sur le seuil de sa porte, par Valeriano di Prospero Santa-Croce, déguisé en marchand. Presque chaque matin, on découvrait dans les rues et jusque dans les églises, des cadavres entièrement dépouillés. On se plaignait que la justice ne fonctionnât pas.

Le mécontentement du peuple allait croissant. La crainte était partout et jusqu'au Vatican que l'on entourait de tranchées. Le palais des Orsini, au Monte Giordano, fut pillé et en partie incendié le 1er décembre 1485 au matin, ce qui déplut fort au pape qui ne voulait s'aliéner personne, même ceux qui combattaient contre lui. Les exilés rentraient en foule, rappelés par le pape ; on en rencontrait un nombre incroyable par les rues, et leur présence n'était pas pour assurer l'ordre et le respect des lois.

Les cardinaux devaient veiller personnellement à la sécurité de la ville; ils allaient, armés et suivis d'escortes, inspecter les murailles et les portes, car des bandes à la solde des Orsini venaient marauder tout près de la capitale et tentaient même parfois d'y pénétrer. La porte del Popolo fut attaquée. Les cardinaux Savelli et Colonna, les prisonniers de naguère au château Saint-Ange, se multipliaient.

Quant à sortir de Rome, il n'y fallait pas songer : hommes et bestiaux étaient aussitôt capturés. Quelques propriétaires avaient envoyé leurs troupeaux dans la région d'Isola, comme en 1482, mais les Orsini, contournant la ville, en firent une fructueuse razzia. Parfois on reprenait les bestiaux volés ; ainsi Prospero Colonna, ayant occupé Civita Lavinia, y trouva une grande quantité de bœufs; les Romains se réjouissaient quand Prospero leur expliqua qu'il avait affronté, dans cette entreprise, assez de peines et de dangers pour avoir le droit de garder sa prise.

Un certain nombre de têtes de bétail avaient été ramenées dans l'enceinte des murs et parquées au Testaccio ou aux alentours de l'église S. Silvestro [1], mais on n'avait pas de quoi les nourrir et elles périssaient en masse.

Le 17 octobre 1485, mourut le cardinal d'Aragon, fils du roi de Naples et frère, par conséquent, du duc de Calabre. Son père l'avait envoyé en négociateur auprès du pape. On déposa son corps dans l'église S. Sabina en attendant qu'il fût transporté à Naples [2].

Il courut dans la ville une version de sa mort qui prouve bien que les temps des Borgia étaient proches. On racontait sous le manteau qu'à Salerne, il avait demandé au gouverneur l'autorisation de visiter le château ; le gouverneur lui répondit qu'il devait s'adresser au seigneur du lieu, lequel était Sanseverino, le beau-frère du préfet de Rome. Celui-ci vint, fit tuer les huit hommes qui accompagnaient le cardinal et l'obligea à boire un poison lent, en lui disant : « De même que tes compagnons viennent de disparaître, de même tu disparaîtras dans peu de jours. — Et pourquoi ? demanda le cardinal. — Parce que ton père, le roi, a voulu nous écraser tous. » Alors il vint à Rome et y mourut un mois après.

Le 10 novembre 1485, le capitaine fameux Roberto Sanseverino entra dans Rome.

1 Il y avait plusieurs églises de ce nom à Rome; il s'agit probablement de celle qui se trouvait dans le quartier Colonna et qui était située parmi des jardins, S. Silvestro inter duos hortos.

2. Sur la date de sa mort, voir PONTANI, p. 50, note.

Il revenait de Terre Sainte [1]. La République de Venise l'envoyait au pape sur sa demande, à défaut de soldats. Plus d'un Romain dut se demander, comme Infessura, quel secours apporterait au Saint-Siège ce « grand capitaine sans armée », mais il valait une armée. Ce fut sans doute pour pallier le mauvais effet que ferait la venue de ce général accompagné de sa seule gloire que le pape entoura son entrée d'un grand apparat et lui remit avec beaucoup de solennité les insignes de gonfalonier de l'Église, le 30 novembre 1485 ; il traversa la ville couvert d'un manteau en brocart d'or, la tête ceinte d'une couronne garnie de perles, tenant à la main un bâton de sénateur en or massif ciselé. La remise du gonfalon eut lieu à Saint-Pierre avec tout le cérémonial imaginable. Sanseverino dîna ce jour-là chez le cardinal Balue, le représentant sans titre du roi de France. Ainsi se constituait, avec le concours du cardinal Giuliano della Rovere, le parti français.

Aussitôt, les escarmouches commencèrent. On se battait, comme au temps de Sixte IV, aux alentours du tombeau de Cecilia Metella[1] et de celui de Cotta (Casal Rotondo); on faisait une quinzaine, voire même une cinquantaine de prisonniers et chacun se retirait.

Cependant le roi de Naples n'était pas encore effectivement entré en guerre ; son ambassadeur, Aniello Arcamone, continuait à résider à Rome. Le 16 décembre 1485, un groupe de jeunes gens se rendirent, sous les ordres de deux des conservateurs, au palais du comte Tagliacozzo où il résidait et, s'étant saisis de lui, ils le conduisirent « avec beaucoup d'égards » au Capitole. Le lendemain les conservateurs l'amenèrent devant le pape. Le bruit courut qu'il serait enfermé au château Saint-Ange, mais il fut relâché aussitôt, à ce qu'il semble. Pendant ce temps, les Romains tâchaient de mettre le feu au palais Tagliacozzo ; sans y parvenir ; ils se dédommagèrent en enlevant les chevaux et les mules de l'ambassadeur.

Sanseverino s'occupa de mettre la ville en état de défense : il en était grand temps ; si les ennemis n'y avaient pas pénétré, le pape le devait à l'énergie des cardinaux et surtout au cardinal Della Rovere qui avait pris les premières mesures. Sur les conseils de Sanseverino, Innocent VIII enleva la garde du château Saint-Ange à l'évêque de Todi, créature de Sixte IV et, par conséquent, suspect d'être favorable aux Orsini, et le remplaça par l'évêque de Ferrare, Bartolomeo della Rovere [3], frère du cardinal Giuliano. Il lui fut alloué 200 florins par mois. En même temps, l'ancienne garnison était licenciée [4]. Un étendard aux armes du peuple fut hissé sur la tour centrale et deux autres, aux armes du pape, de chaque côté.

La misère devint très grande ; le pain enchérit. Les conservateurs, escortés de bon nombre de citoyens, vinrent trouver le pape qui ne put que leur recommander de faire bonne garde ; des patrouilles furent organisées, mais ceux qui étaient désignés pour en faire partie ne songeaient à rien tant qu'à aller se coucher [2].

1. Giacomo Maruffi, *Roberto Sanseverino in Terra Santa*, dans Scelta Curios. Letter..., Bologne, 1888.
2. Voir planche XII.
3. Patriarche de Jérusalem.
4. Elle reçut une indemnité de 40 florins.
5. Pontani, qui en fit partie, l'avoue sans vergogne (p. 51).

Les ennemis, on pourrait dire les assiégeants, voulurent profiter de ce malaise et firent distribuer dans la ville des libelles où il était conseillé aux habitants de se révolter et de chasser un pape qui avait été irrégulièrement élu ; promesse était faite au peuple romain qu'on l'aiderait à faire nommer régulièrement un nouveau pape plus digne de la tiare. Les mauvais cardinaux devaient aussi être cassés et expulsés. Le cardinal Della Rovere était particulièrement pris à parti. Virginio Orsini, qui voyait en lui son principal ennemi, parlait de faire porter sa tête au haut d'une pique à travers la ville et de jeter le pape à l'eau.

Ordre était donné aux soldats des Orsini de saccager les terres des Romains afin de les exaspérer contre le gouvernement d'Innocent VIII et de ménager, au contraire, les biens des paysans.

L'année 1485 s'acheva par l'arrivée à Rome, le 24 décembre, des soldats que Sanseverino avait recrutés et que lui amenaient ses cinq fils [1], ce qui permit la reprise du pont Nomentano, près de Mentana [2]. Ce fut Paolo Orsini et Sanseverino qui menèrent l'affaire. L'un des fils de Sanseverino, Gaspare, qu'on nommait Fracasso à cause de son impétuosité dans les combats, s'élança à l'assaut ; la mêlée devint furieuse, l'eau du Teverone se teignit de sang [3]. Fracasso finit par l'emporter ; les tours qui défendaient le pont tombèrent en son pouvoir, mais, blessé grièvement au visage, il dut s'éloigner pour se faire panser (28 décembre).

C'étaient des soldats calabrais au nombre de seize, qui défendaient le pont avec deux couleuvrines, d'admirables soldats rudes et sobres. Néanmoins, voyant que la résistance était inutile, ils se rendirent peu après à discrétion, « et cette discrétion fut qu'on les mit tous à mort », dit un chroniqueur [4]. Celui qui avait blessé Fracasso eut même la main coupée avant d'être pendu.

Les Romains étaient accourus en foule pour assister à la prise du pont.

Le 6 janvier de cette année (1485), jour de l'Épiphanie, avait eu lieu la canonisation de Léopold III le Pieux, margrave d'Autriche, mort en 1136. L'empereur Frédéric III tenait tellement à cette faveur qu'il envoya au pape 15 000 ducats pour les frais du procès et de la béatification, d'où naquit le bruit qu'il l'avait achetée.

A quelque temps de là, il y eut discussion entre les moines Augustins et les chanoines du Latran à propos du costume dont il convenait de revêtir la statue de saint Ambroise, le jour où on l'exposait avec les autres docteurs de l'Église. Dans l'ardeur de la querelle le général des Augustins à qui l'on opposait l'opinion du pape, s'emporta à dire « que le pape avait été élu dans les ténèbres, vivait dans les ténèbres et mourrait dans les ténèbres». En raison de quoi il fut enfermé pendant un mois dans le château Saint-Ange et ensuite interné dans un monastère où il mourut de chagrin presque aussitôt.

1. Trois étaient légitimes et deux illégitimes. Commynes, un peu surpris, remarque qu'en Italie on ne faisait aucune différence entre enfants légitimes et bâtards.

2. Les archers des gonfalonniers, les gardes du pape, les gens de Colonna prirent part à l'affaire. 1er déc. (ANTONIO DE VASCHO, p. 531).

3. Il y eut trois tués et vingt blessés.

4. INFESSURA, p. 193. Cf. PONTANI, p. 54. — ANTONIO DE VASCHO, p. 524 avec des récits un peu différents.

Le succès remporté au pont Nomentano fut suivi, le 12 janvier 1486, de la prise de Mentana, dont les habitants jurèrent fidélité au souverain pontife. Cependant ce triomphe n'avança guère les choses ; la campagne romaine continuait à être sillonnée par des bandes appartenant soit aux Orsini, soit au duc de Calabre. Il n'y avait de sûreté pour personne. Les envoyés du duc Maximilien de Bourgogne, qui avaient pourtant versé une somme importante pour obtenir le libre passage, furent complètement dévalisés et arrivèrent à Rome à pied et en chemise. Pour dégager la ville, quelques soldats pontificaux voulurent faire une sortie par la porte Viridaria, mais ils se heurtèrent à un parti ennemi nombreux qui les ramena vivement (21 janvier 1486). La garde du palais et les soldats qui se trouvaient dans le quartier se portèrent en hâte à leur secours, ce que voyant, les gens du Borgo crurent qu'ils abandonnaient le Vatican parce que le pape, qu'on savait malade, était mort ou bien parce que Virginio Orsini était entré par ailleurs dans la ville, et la panique se répandit rapidement dans tous les quartiers. Les boutiquiers fermèrent leurs devantures, les marchands du marché du Capitole se sauvèrent en laissant sur place une bonne moitié de leurs marchandises, le palais sénatorial fut barricadé et mis en état de défense [1]. Le cardinal Della Rovere passait justement par là à cheval en compagnie du cardinal Jean Balue, au retour d'une promenade à Ostie ; quand ils virent les habitants si émus, ils crurent à quelque désastre, piquèrent des deux, et allèrent chercher un refuge au palais Saint-Marc qui est tout voisin. Les membres de la Curie mirent en lieu sûr leurs biens et les cardinaux se renfermèrent dans leurs palais. Telle était en ces temps d'alarmes la nervosité de la population romaine.

Le désarroi dura plus de deux heures et ne prit fin que lorsque le pape se fut montré à une fenêtre du Vatican.

Cette aventure eut un épilogue tragique. Les habitants de Mentana, à la nouvelle de la prétendue mort du pape, se mirent à crier : « Orso ! Orso ! » et firent éclater une grande joie. Quand Innocent VIII l'apprit, il entra dans une violente fureur et donna ordre de raser ce bourg.

Peu après, le 29 janvier 1486, nouvelle alerte : les chevau-légers des Orsini incendièrent la porte Viridaria ; la cour fut en émoi, car elle est voisine du Vatican ; le pape se leva à la hâte et chacun s'arma, mais les ennemis se retirèrent immédiatement en emmenant deux cents chèvres appartenant à un pauvre Corse et les vendirent de 12 à 15 bolognini, « en sorte que chacun put en avoir ».

## Droits de la France sur le royaume de Naples.

Pendant ce temps on négociait, peut-être pour gagner du temps, peut-être parce que personne n'était disposé à pousser la guerre à fond. La rébellion des barons avait

1. La garnison du Capitole comprenait alors 60 fantassins et 10 cavaliers sous les ordres du connétable Giovanni de Ferrare. L'entretien en coûtait 60 florins par mois. Ce fut à cette époque que le Capitole perdit son aspect de chateau fort pour devenir peu à peu le monument qui existe maintenant. On travailla surtout au palais des Conservateurs.

surpris le roi de Naples et son fils par sa soudaineté et son ampleur ; ils préféraient en venir à bout par la ruse plutôt que par la force. Le pape, de son côté, était trop inquiet touchant la sécurité de sa capitale pour engager des opérations décisives. Le cardinal Gio. Batta Orsini vint à Rome en compagnie de Sanseverino et y resta deux jours à discuter avec le pape (12-15 janvier 1486) ; il revint le 9 février. Le pape avait auparavant fait appel à la médiation du roi d'Espagne. C'était la première fois qu'un souverain espagnol allait se trouver mêlé aux affaires d'Italie. Il est vrai que Ferdinand et Isabelle venaient à peine de constituer leur royaume. Le pape les remercia, le 10 février 1486, de l'intervention qu'ils promettaient. D'autre part, le roi de France était aussi sollicité et il ne semblait pas devoir rester longtemps étranger aux affaires de Naples. La grande contestation entre la France et l'Espagne pour la primauté en Italie allait commencer.

La question de l'héritage du royaume de Naples était des plus compliquée. Ce royaume avait été attribué par le pape Clément IV à Charles, comte d'Anjou et de Provence, frère de saint Louis (4 novembre, 29 et 30 décembre 1265). Son fils Charles lui succéda et Robert, son fils, lui succéda à son tour. Le fils de ce dernier, Charles, duc de Calabre, étant mort sans postérité mâle, ce fut sa fille Jeanne qui régna sur Naples. Elle adopta Louis d'Anjou, frère de Charles V. Son mari, Charles de Durazzo, l'ayant fait périr, s'empara du royaume. Il eut pour successeur son fils, Ladislas, mort sans enfants en 1414. Jeanne II, sa sœur, lui succéda. Louis III d'Anjou, petit-fils du frère de Charles V, menaçant sa couronne, elle adopta Alphonse, roi d'Aragon et de Sicile. Mais elle révoqua ensuite cette adoption et adopta Louis III d'Anjou, son adversaire. Comme celui-ci était mort avant elle, elle légua le royaume au frère de Louis, René duc d'Anjou, et comte de Provence. Mais un parti important appela Alphonse d'Aragon, lequel l'emporta sur René (1442).

Le roi René [1], le « bon roi René » n'ayant pas de fils [2], choisit pour héritier éventuel Charles d'Anjou, son neveu, lequel fit donation de la Provence et de ses droits sur le royaume de Naples à Louis XI et à son fils, le Dauphin (10 décembre 1481). Mais le roi René avait eu aussi deux filles dont l'une, Yolande, veuve de Frédéric de Vaudemont, morte en 1483, avait un fils René, duc de Lorraine et de Bar, qui protesta contre l'exclusion de sa mère parce que le royaume avait passé plusieurs fois par des mains féminines [3]. Il revendiquait donc ses droits sur le royaume sans y mettre, au vrai, beaucoup d'ardeur.

Le 23 mars 1486, le cardinal Giuliano della Rovere partit très secrètement pour Gênes ou pour Avignon, malgré l'opposition du consistoire, afin de ramener René ; il devait aussi se mettre en rapport avec les agents du roi Charles VIII. Giuliano trouva le duc peu enclin à le suivre, car il n'avait ni hommes ni argent ; il se méfiait aussi de la

1. Lecoy de la Marche, *Le roi René*, Paris, 1875.

2. Il mourut le 10 juillet 1480.

3. L'exclusion des femmes n'avait pas été prononcée par la bulle d'investiture accordée par Clément IV à Charles d'Anjou ; le paragraphe Ier dit expressément : « *Mares et feminæ in eodem regno succedent* ». L'exclusion des filles fut établie par le testament de Béatrix, fille de Raymond Bérenger, comte de Provence, et par le testament de son fils Charles. Béatrix était la femme de Charles d'Anjou, premier roi de Naples de la branche angevine. Ceci n'empêcha pas les deux Jeanne de régner à Naples.

sincérité des offres d'appui que lui faisaient le roi de France et le souverain pontife, et il avait bien raison. Au contraire, il semble que Charles VIII s'intéressa aux ouvertures du pape, car, le 31 mai, arrivait à Rome une ambassade composée de trois envoyés français et que dirigeait M. de Faucon [1] ; un envoyé lorrain les accompagnait, représentant le duc René. Ils avaient, en passant par Florence, sévèrement admonesté Laurent le Magnifique, lui reprochant de faire au pape une guerre injuste. Comme les envoyés de Maximilien, ils avaient été attaqués en route par une bande de paysans que leur misère rendait hardis ; mais, mieux armés sans doute, ou plus résolus, ils se défendirent si bien qu'ils en firent prisonniers près de quatre-vingts qu'ils amenèrent à Rome les mains liées sur le dos ; de nombreux blessés et des morts restèrent sur le terrain.

Innocent VIII reçut favorablement l'ambassade, mais, poussé par le cardinal Della Rovere, il repoussa les offres d'entente avec les Orsini et Naples, et répondit qu'il verrait l'Église anéantie plutôt que d'abandonner la guerre avant que Virginio Orsini fût réduit à merci.

Néanmoins, le vendredi 2 juin 1486, eut lieu un consistoire où les paroles dont les envoyés étaient porteurs furent discutées [2]. L'intervention possible du duc René avait inquiété le roi de Naples : il offrait la paix par l'intermédiaire du cardinal de Sienne (Piccolomini), et à quelles conditions inespérées ! Aquila appartiendrait à l'Église avec les Abruzzes, les barons pourraient rester sous la protection du pape. Mais le parti français ne l'entendait pas ainsi. Le cardinal Balue déclara que l'Église, de même que les Génois et le roi de France, avaient déjà engagé trop de dépenses pour accepter une paix qui maintiendrait le roi Ferdinando sur son trône. Piccolomini et Borgia répliquèrent avec vivacité ; on échangea des paroles piquantes, puis des injures et des outrages. Balue qualifia Borgia de fils de c... [3], l'accusa de mener une vie crapuleuse et il le compara à une bouteille pleine de vin ; on crut qu'ils allaient en venir aux mains. La séance dura, au milieu de ce tumulte, jusqu'à midi.

Peu de temps après, comme Borgia, légat *a latere* dans le camp, s'apprêtait à monter à cheval pour s'y rendre, Balue vint se planter devant lui et lui dit de ne pas oublier d'emporter beaucoup de vin.

Pour continuer la guerre, il fallait de l'argent, or le trésor pontifical n'en contenait guère. Sixte IV avait laissé des dettes. Tous les vases d'argent, les ornements pontificaux avaient été donnés en gage ; on avait affermé toutes les taxes et revenus et loué, le 14 décembre 1485, le lac de Trasimène [4]. Les fonctionnaires ne recevaient plus leur traitement qu'avec des mois de retard. Le pape imagina donc de créer cinquante-deux offices « du plomb des brefs apostoliques » [5]. Ces charges furent vendues 500 ducats chacune. Les candidats affluèrent. Avec les 26 000 ducats qu'il obtint de la sorte, Inno-

1. La famille des Faucon ou Falconi était d'origine florentine un rameau vivait à Naples.

2. E. Nunziante. *Il consistorio di Inn. VIII per la chiamata di Renato*, dans Archiv. Stor. prov. Napolit., 1886, XI, 751-66.

3. Sa mère était Isabella, sœur du pape Calixte III.

4. Div. Camer., vol. LIX.

5. Le pape ne dissimule pas, dans le bref où il institue ces nouveaux offices, que seul le besoin d'argent lui a fait prendre cette décision. Les titulaires de ces charges étaient appelés *ceratori* à cause de la cire qu'ils employaient.

PORTE VIRIDARIA.

MAISON DE VANNOZZA. (Phot. Moscioni.)

(D'après l'ouvrage *Caterina Sforza* du comte Pasolini.)

PORTE SETTIMIANA. (Phot. Moscioni.)

cent VIII paya quelques dettes pour 1 000 ducats ; le reste fut consacré aux besoins de l'armée [1].

L'année suivante, le 17 septembre 1487, la douane de S. Eustachio, c'est-à-dire la douane de terre, fut cédée à un groupe de Florentins moyennant un droit annuel de 8 000 ducats.

Les emprunts à court terme continuaient comme sous les pontificats précédents [2] ; les prêteurs étaient les grands banquiers qui avaient leurs maisons ou des succursales à Rome, les Strozzi, les Spannocchi, les Centurioni ; des capitalistes comme Pietro Ricassoli, Taddeo Gaddi, Carlo Martelli, parfois des parents du pape, son gendre Gherardo Usodimare qui lui avance une fois 25 000 ducats, une autre fois 8 000, Leonino Cibo, des fonctionnaires comme le chef de « la douane de l'alimentation », le notaire du port de Ripa, le grand gabeleur, des marchands comme les Arcioni, qui remettent de l'argent et des étoffes, des cardinaux comme celui de Lisbonne (Costa) et Giuliano della Rovere ; les sommes prêtées sont rarement inférieures à 1 000 florins ou supérieures à 10 000 ; comme auparavant, elles ne portent pas intérêt : *gratissine discretione vel lucro* ; une fois, il est stipulé que si la somme (3 330 florins) n'est pas remboursée dans un délai de six mois, elle sera grevée d'un intérêt de 20 p. 100. En garantie, la Chambre apostolique donne ses propres revenus, ceux de diverses villes, la dîme en Espagne, le produit de certaines taxes : sur les troupeaux, sur le sel, sur le vin (taxe des Études), les fonds de la croisade, les revenus du lac Trasimène, voire l'un des trirègnes (*mitra preciosa*) qui passait de créancier à créancier. Presque toujours, ces emprunts étaient faits « à cause des besoins pressants de l'Église », quelquefois pour acheter des étoffes précieuses, des perles [3].

La guerre se poursuivait toujours avec des alternatives. Tantôt on apprenait que le duc de Calabre avait perdu tout courage et s'était retiré à Pitigliano, tandis que Paolo Orsino prenait à Vicovaro le commandement des troupes napolitaines, tantôt le bruit courait qu'il avait battu Sanseverino et menaçait la ville.

En réalité, il s'était porté au Nord de Rome, dans le Patrimoine, avec l'espérance sans doute d'y trouver l'appui des troupes florentines et de vivre aux dépens d'une riche province.

En juin 1486, il avait assiégé Corneto, d'où les Romains recevaient une partie de leur blé ; ensuite il attaqua, mais sans succès, certaines villes de la région : Cerveteri, Toscanella, Anguillara (15 juin) ; les Florentins lui venaient en aide en favorisant la désaffection des villes du Patrimoine et de l'Ombrie : Viterbe, Assise, Pérouse, Spolète, Todi, Orvieto, ce qui obligeait le commandement romain à diviser ses forces. Néanmoins, la situation du duc devenait fâcheuse. Il se trouvait bloqué dans le Patrimoine qu'il

1. Le 23 décembre 1484, Innocent VIII avait aboli l'office des notaires surnommés *stradioti* ; les autres «copistes» avaient fait des feux de joie sur la place S. Lorenzo in Damaso et l'avaient acclamé.

2. Voir le volume précédent, p. 303, 391 et suiv.

3. Registres *Int.* et *Exit.* Voir Adolf Gottlob, *Aus der Camera Apostolica*, Innsbruck, 1889, p. 57 et suiv.

avait dévasté et dont les villes ne se laissaient pas toutes prendre ; les armées romaines faisaient bonne garde le long du Tibre et de l'Anio depuis Ostie jusqu'aux Apennins, les ponts étaient occupés et des barques de guerre sillonnaient le fleuve et la rivière, en sorte qu'il ne pouvait recevoir aucun secours de sa base d'opérations ; les vivres manquaient, le pain que l'on donnait aux soldats était noir et détestable, ils désertaient; il en arrivait chaque jour à Rome et l'armée d'Alfonso fondait à vue d'œil, d'autant plus vite que des combats meurtriers avaient lieu incessamment.

## Conclusion de la paix.

Sur ces entrefaites, la femme de Virginio Orsini, une Savelli, vint à Rome pour traiter, avec les représentants du peuple, d'une suspension d'armes ; on ne crut guère à la sincérité de sa démarche ; on craignait qu'Alfonso n'en profitât pour passer le fleuve et ravager le Latium, ce que les Romains redoutaient par-dessus tout. Leurs appréhensions étaient fondées, car la trahison était partout. Comme à la fin du pontificat de Sixte IV, chacun ne songeait qu'à son propre avantage, car aucun intérêt national, ou même général, n'était en jeu dans cette guerre pour stimuler les dévouements. En outre, il semble que le courage n'était pas le lot du plus grand nombre ; on n'avait aucun scrupule à s'avouer poltron, de même qu'Antonio Petri cinquante ans auparavant, Pontani reconnaît sans nulle vergogne avoir eu très peur à plusieurs reprises ; tous deux étaient, il est vrai, des clercs, peu accoutumés à affronter les dangers de la guerre ; mais, enfin, si la crainte des mauvais coups n'avait été admise en leur temps, ils n'auraient pas fait si franchement un pareil aveu.

Le pape se sentait entouré de défaillances. Le cardinal Ascanio Sforza faisait passer au duc de Calabre du pain, du vin, de la viande salée, des fruits. Le 28 juin 1486, on apprit que le gouverneur d'Ostie, un Génois, se disposait à livrer au duc la ville et tout ce qu'elle contenait ; il fut amené à Rome et enfermé au château Saint-Ange. Le 13 juillet 1486, l'abbé de S. Paolo fut torturé au château Saint-Ange, car il avait laissé l'ennemi s'emparer de châteaux et de bourgs appartenant à son abbaye, ce qui avait été cause d'une recrudescence de pillages [1]. « Peut-être n'avait-il pas pu faire autrement, dit un chroniqueur, mais un peu de corde est toujours bon pour un moine ».

Ces trahisons réjouissaient le peuple, car elles lui faisaient espérer la paix. On parlait sans cesse de négociations. Le cardinal de Milan, Ascanio Sforza, avait conféré, disait-on, pendant cinq heures avec le pape. Mais, subitement, le bruit se répandit que le duc avait traversé le Tibre avec des barques, du côté de l'Isola, et pris Monterotondo. C'était le Latium envahi. Le 26 juillet 1486, il envoyait un messager aux conservateurs pour les prévenir que les sauf-conduits accordés jusqu'alors ne seraient plus valables, que les

1. Surtout du bourg de Nazzano à vingt milles de Rome sur la rive droite du Tibre qui appartenait aux moines de S. Paolo depuis le XIe siècle. Sigismondo dei Conti, vol. I, p. 260. — Antonio de Vascho, p. 539. — Infessura, p. 211.

Romains faits prisonniers et retenus au camp seraient rachetés par lui aux soldats qui les avaient capturés moyennant 4 ducats par tête et envoyés aux galères, et que la guerre allait être menée plus durement encore qu'auparavant. Cette communication remplit les Romains de consternation.

Deux partis se partageaient la cour : le parti espagnol, avec le cardinal Borgia en tête, préconisait la paix; le parti français, que dirigeaient le cardinal Girolamo della Rovere et le cardinal Balue, poussait à la continuation de la guerre. On crut un moment que ce serait de leur côté que pencherait la balance, car le pape remit plusieurs milliers de ducats aux chefs de corps pour payer d'avance la solde de leurs troupes ; ce fut cependant le parti de la paix qui l'emporta. Les représentants du roi de Naples, secondés par Laurent de Médicis et par l'envoyé espagnol, amenèrent Innocent VIII à signer un traité élaboré par Giacomo Trivulzio, qui allait jouer un rôle si important dans l'histoire d'Italie, et rédigé par l'humaniste Pontano, secrétaire du roi de Naples. On fut sept heures à en discuter les termes. Le vendredi 11 août 1486, le pape réunit les cardinaux pour en exposer la teneur ; la discussion fut tumultueuse ; les cardinaux acceptèrent et rejetèrent successivement le traité ; finalement le pape se réserva la décision [1].

Les clauses proposées étaient les suivantes :

Le royaume payerait le tribut comme le précédent traité l'y obligeait. Les sommes que les barons rebelles verseraient directement au souverain pontife viendraient en déduction.

Les barons rebelles seraient placés sous la protection du souverain pontife et de l'Église.

Le pape aurait l'attribution de l'abbaye du Mont Cassin.

La ville d'Aquila continuerait à jouir de ses franchises et pourrait se donner, si elle le voulait, au roi ou au pape. Le duc René de Lorraine ne serait pas empêché de s'y rendre. Virginio Orsini serait reçu en grâce par le pape à condition qu'il se présentât la tête nue, les pieds nus, la corde au cou.

Le cardinal Orsini et les autres Orsini seraient châtiés au gré du pape.

Le roi d'Espagne servirait d'arbitre en ce qui concernait les rétrocessions des terres ou des châteaux occupés par les belligérants [2].

Ces conditions étaient, pour le pape, celles d'un vainqueur ; il obtenait presque tout ce pourquoi il avait entrepris la guerre. Cependant, il avait eu le dessous ; le duc Alfonso pillait et rançonnait à son gré les terres de l'Église, les généraux du pape se bornaient à la défensive ; il était comme assiégé dans sa capitale. Mais la peur de voir le duc René entrer dans son royaume et sa résolution de ne tenir aucun de ses engagements, avaient déterminé le roi Ferrante à signer cet instrument [3].

1. A. Zanelli, *Roberto Sanseverino e le trattative di pace tra Innocenzo VIII e il Re di Napoli*, dans Archiv. R. di Stor. Pat., 1896, XIX, 177.

2. L'ambassadeur d'Espagne D. Eneco Lopez de Mendoza, comte de Tendilla, arriva à Rome le 12 septembre 1486 et éblouit la foule par la magnificence de son équipage.

3 Le duc René s'était avancé jusqu'à Lyon où il apprit la nouvelle de la conclusion de la paix ; il s'en retourna fort dépité.

On s'en doutait à Rome ; en outre, les cardinaux belliqueux auraient voulu, non l'abaissement du roi mais son détrônement. C'est pourquoi le traité fut si discuté et si froidement reçu par le Sacré Collège. Dans le royaume, les barons, qui connaissaient la mauvaise foi de leur souverain, tremblaient et se plaignaient de l'abandon du Saint-Siège.

Le cardinal Della Rovere avait été tenu à l'écart des négociations.

Le 14 août 1486, les cardinaux se présentèrent au Vatican, au lever du soleil, afin de connaître la résolution définitive du pape. Il les fit attendre longtemps à sa porte puis les renvoya en leur disant simplement que la paix était faite. Ils se retirèrent fort irrités, d'autant plus qu'ils étaient venus aussi pour commémorer l'anniversaire de la mort de Sixte IV et qu'aucun préparatif n'avait été fait.

La paix fut proclamée le 12 septembre 1486 mais le roi Ferrante, dès l'abord, en usa à sa guise avec les obligations qu'elle lui imposait. Il faisait saisir des citoyens romains résidant dans le Royaume sous le prétexte qu'ils étaient les complices des barons et pourchassait ceux-ci. Quelques-uns d'entre eux furent arrêtés et mis à mort puis, quand il constata qu'il pouvait agir impunément, il fit subir le même sort à beaucoup d'autres ; leurs femmes et leurs enfants, jetés en prison, n'obtinrent leur liberté qu'en abandonnant tous leurs biens. Le prince de Salerne fut un des rares qui réussirent à fuir.

Aquila fut reprise et le représentant du pape passé par les armes.

Enfin, le gonfalonier des troupes pontificales, Roberto Sanseverino, abandonné du pape qui croyait avoir été trahi par lui, était obligé de regagner en déroute les États vénitiens, harcelé par le duc de Calabre et abandonnant son matériel de guerre et ses bagages entre ses mains. Ni à Bologne, ni à Rome on ne voulait le recevoir.

*CHAPITRE II*

# LA VIE A ROME

INSÉCURITÉ. — MAUVAISE FOI DE NAPLES. — LE PAPE SE RAPPROCHE DES ORSINI.

A Rome, le contre-coup de ces humiliations se faisait sentir ; la population était agitée. On ne célébra pas la grande fête du 15 août 1486 ; la veille, on avait assassiné un Della Valle ; ce jour-là il y eut un grave désordre. Trois Français avaient pénétré chez une courtisane grecque comme il y en avait beaucoup à Rome ainsi que d'Espagnoles; un jeune Romain, Bernardo, fils de Riccardo dei Sanguinei, suivint avec quelques compagnons ; il força l'entrée de sa maison, et pénétra seul ; aussitôt il fut poignardé. Ses compagnons accoururent et, le voyant mort, tuèrent deux des Français ; le troisième et la courtisane s'enfuirent par la fenêtre, tandis que les Romains mettaient le feu à la maison. Un vieillard qui y habitait, périt dans les flammes. Les gens du cardinal Balue, apprenant qu'on massacrait leurs compatriotes, vinrent en armes, mais ils trouvèrent plus de deux mille personnes sur les lieux et durent battre en retraite après un combat où il y eut plus de quarante blessés !

Le 30 mars 1487, le chroniqueur Gaspare Pontani fut attaqué en plein jour sur la place S. Eustachio, située au centre de la ville, frappé au visage et dépouillé de son escarcelle qui contenait huit carlins et un anneau d'argent.

Chaque jour, on constatait des faits de ce genre. La justice était impuissante. Les magistrats capitolins et les magistrats pontificaux se jalousaient, entravaient réciproquement leur action pour en montrer l'impuissance, revendiquaient abusivement l'extension de leurs attributions aux dépens les uns des autres. Les témoins se dérobaient. La vénalité des juges encourageait l'audace des criminels. On attribuait au gouverneur de la ville ces paroles : « Le Seigneur ne veut pas la mort du coupable, mais qu'il paye. »

Le 22 novembre 1485, des voleurs s'étaient introduits de nuit dans la salle du trésor du Latran et y dérobèrent deux calices, pesant 80 livres, que le roi Louis XI et le roi Fer-

rante venaient d'offrir au chapitre, ainsi qu'une tiare d'or qui passait pour être un don de l'empereur Constantin et que le pape Eugène IV avait naguère transportée de Saint-Pierre au Latran [1].

Cependant, Innocent VIII faisait de son mieux pour réagir. Le 1er septembre 1486, il avait publié la bulle *Etsi de cunctarum* contre les malfaiteurs, les assassins, et surtout contre ceux qui avaient des vendettas à satisfaire ; en même temps, il conférait aux Pacieri le droit de juger sans appel. Plus tard, le 13 septembre 1488, la bulle *Licet ea* menaçait d'amendes, de la privation de leurs droits civils et de l'exclusion de toute charge civile ou religieuse ceux qui commettraient des homicides, s'engageraient dans une vengeance, feraient ou transmettraient des menaces [2]. Les barons coupables d'avoir donné asile aux coupables dans un périmètre de cinquante milles autour de Rome, seraient frappés d'anathème et d'autres châtiments. Parfois le pape intervenait avec succès pour éteindre de vieilles querelles ; ainsi il réconcilia les Della Valle avec les fils de Capodiferro qu'un Della Valle avait tué ; il réconcilia aussi Stefano Margani avec Prospero et Giorgio Santacroce. Ce qui était plus difficile, et plus utile encore, il sut ménager un accommodement temporaire entre les Colonna et les Orsini qui continuaient à se disputer la possession de certains territoires et de certains châteaux.

Le pape reprit à Virginio et à Francesco Orsini les châteaux de Cerveteri et de Monterano (juin 1487) ; en revanche, le seigneur d'Anguillara fut assiégé dans son château parce qu'il s'était déclaré contre les Orsini. Virginio se chargea de sa part de vengeance en saccageant les champs d'alentour. Anguillara implora le pape et le siège fut levé, mais on ne lui restitua pas les prises.

Malgré tout, on s'amusait à Rome. Bien que Pâques tombât le 15 avril en l'année 1487, les masques avaient commencé à paraître dès le mois de décembre. Le 18 février eurent lieu la course des vieillards et celle des juifs qui toutes deux n'avaient guère d'autre objet que d'amuser le peuple ; puis il y eut la course des jeunes gens et celle des ânes, les jeux du Capitole et les jeux du Testaccio.

La fin de la guerre permettait ces divertissements. Le pape, qui aimait les plaisirs, en profita pour les multiplier.

Le 20 mai 1487, le duc de Ferrare, Ercole I d'Este, étant venu à Rome pour y obtenir des indulgences [3], Innocent VIII fit organiser une chasse en son honneur. Mais n'est pas maître d'équipage qui veut : tout alla de travers ; il y eut beaucoup de désordre et l'on ne prit qu'un cerf. Ensuite eut lieu à la Magliana (près du Campo di Merlo, où l'on avait chassé) un banquet qui fut, au contraire, très bien ordonné !

A quelques jours de là, le pape proposa à son hôte de lui faire visiter le château Saint-Ange. Idée malencontreuse. Le gouverneur, Bartolomeo della Rovere, frère du cardinal Giuliano, répondit au « messager » [4] du pape que le cardinal Giuliano della Rovere et le

1. Ph. Lauer, *Le Palais du Latran*, p. 293.
2. Fenzonio, *Annotationes*, p. 650.
3. Le duc fut logé dans le palais du Vatican.
4. Il existait auprès du pape un collège de messagers attitrés, souvent personnages d'importance. L'un d'eux a un beau tombeau dans l'église S. Salvatore in Thermis. Ces messagers étaient auss

Sacré Collège l'avaient chargé de défendre le château et non d'en ouvrir les portes ; que si le pape voulait y amener le duc, il n'avait qu'à se présenter accompagné seulement de quatre chapelains, qu'autrement il n'entrerait pas. Innocent VIII fit aussitôt porter l'ordre au gouverneur de venir au Vatican, mais celui-ci refusa, prétextant que la coutume défendait aux gouverneurs d'abandonner le poste qui leur était confié. La discussion se poursuivit près d'un mois, en sorte que le duc quitta Rome, le 5 juin 1487, sans avoir pu pénétrer dans l'intérieur du château. Le pape n'osait sévir, car il redoutait la colère du cardinal Giuliano. Enfin, le 26 juin (1487), il se rendit avec quatre personnes au château qu'il trouva gardé par une quantité d'hommes d'armes, et, prenant le gouverneur par le bras, il l'emmena au palais. D'aucuns prétendent que le gouverneur y vint de lui-même parce qu'on lui avait dit qu'il y toucherait sa solde. Quoi qu'il en soit, le pape le destitue tout en lui donnant de l'argent en dédommagement. On perquisitionna dans son habitation.

Les Romains, qui aimaient le badinage, répétèrent que le pape « ne pouvant frapper l'âne avait frappé le bât », c'est-à-dire qu'ayant des griefs contre le cardinal Giuliano, il s'était contenté de sévir contre son frère.

Instruit par cette expérience, Innocent VIII confia aussitôt la garde de son château à son neveu, Lorenzo Cibo (26 juin 1487) ; toutefois, celui-ci n'exerça pas lui-même ses fonctions, car il résidait constamment au Vatican, près de son oncle ; le véritable gouverneur du château fut Giacomo Arcioni, lequel poursuivit les travaux commencés par Della Rovere et qui semblent avoir été surtout des travaux de réfection.

Le 29 ou le 30 mai un ouragan terrible arracha l'étendard qui flottait sur le sommet du château et le jeta dans le fleuve ; il fallut en refaire un qui fut brodé d'or et d'argent ; le coût s'en éleva à la somme considérable de 20 florins. Aux environs de la ville, il tomba une de ces pluies de sang dont les chroniqueurs du moyen âge font parfois mention et que l'on a cherché à expliquer de tant de façons différentes.

Ses turbulents sujets continuaient à donner de la tablature au pape. Le jour de la Saint-Pierre et Saint-Paul, le sénateur Geronimo Salerno de Viterbe fit emprisonner un marchand et retint son cheval dans son écurie comme gage de l'amende qu'il comptait lui imposer. Or, le cardinal camerlingue, Raffaele Riario, s'intéressait à ce marchand et envoya chercher son cheval. Le sénateur refusa de le restituer. Indigné, Riario l'assaillit le lendemain, au moment où il se rendait avec son escorte au Vatican, et, dans la mêlée, ses hommes s'emparèrent de deux de ses chevaux. L'affaire vint devant le pape, qui ne décida rien.

En juillet 1487, Franceschetto, le fils du pape, et Geronimo, fils du cardinal d'Estouteville, armés et fortement accompagnés, firent une expédition à la place Campo di Fiore, au centre de Rome, pour s'y emparer de deux femmes de bonnes mœurs, mais on les avait devinés et devancés, en sorte qu'ils trouvèrent les demeures des deux dames bien gardées et durent s'en revenir « très honteux ».

des courriers que le Saint-Siège envoyait à l'étranger ; non seulement ils portaient des missives, mais parfois ils négociaient.

Les relations entre Rome et Naples restaient tendues. En mai 1487, les troupes pontificales s'étaient emparées de Terracine. En revanche, on apprit en juillet que le roi avait fait arrêter Niccoló Orsini, comte de Pitigliano, et le duc de Melfi, qu'il s'était engagé pourtant à ne point molester. Le prince de Salerne, Antonello Sanseverino, avait, on l'a dit, réussi à quitter le royaume, au mois de janvier précédent, mais sa femme et son fils venaient d'être jetés en prison. Le tribut, qui devait être payé le jour de la Saint-Pierre, ne fut pas remis.

Pietro Menzi de Vicence, évêque de Césène (depuis le 11 mai 1487), que le pape avait chargé de porter au roi ses doléances, ne parvenait pas à le voir [1]. Un jour cependant que Ferrante s'apprêtait à partir pour la chasse, le nonce, prévenu à temps, vint l'attendre devant une porte par laquelle il devait passer. Le roi, l'ayant su, le fit entrer et l'évêque lui présenta les trois griefs du pape, à savoir : premièrement qu'il n'avait pas remis le tribut, ce à quoi le roi répondit qu'il le savait bien, mais qu'il n'avait pas d'argent, en ayant trop dépensé naguère dans l'intérêt de l'Église ; il ajouta qu'il avait besoin d'un délai de quatre ans pour s'acquitter et que l'évêque pouvait le rapporter au pape. Puis, l'évêque lui dit que la Curie s'étonnait de le voir, lui, souverain temporel, conférer de son chef des bénéfices dans ses États et se refuser à reconnaître ceux conférés par le pape. A quoi le roi répliqua qu'il agissait ainsi parce qu'il connaissait les gens de son royaume mieux que le Saint-Siège et qu'il entendait que les bénéfices ne fussent attribués qu'à bon escient. Enfin, l'évêque lui parla des barons qu'il tenait prisonniers et réclama leur élargissement. L'interrompant, le roi lui rappela que le pape Sixte IV avait fait enfermer les cardinaux Colonna et Savelli quand il avait pensé qu'ils machinaient contre lui et il ajouta qu'il ne rendrait les barons à la liberté que lorsque bon lui semblerait. Là-dessus, il passa devant l'évêque, fit sonner les cors et partit pour la chasse [2].

Déçu de ce côté, le pape, qui avait besoin d'appui, se rapprocha de Laurent de Médicis et, du même coup, des Orsini. Depuis le mois de décembre 1486, des négociations étaient en cours afin de ménager une union entre le fils du pape, Franceschetto, et Maddalena, deuxième fille de Laurent de Médicis et de Clarice Orsini [3]. Le cardinal Barbo avait engagé les pourparlers et Giovanni Lanfredi, ambassadeur de Florence à Rome, les avait menés à bien. Laurent comblait le pape de prévenances, lui envoyait des friandises dont il le savait gourmand, de la chasse, du vin de Vernaccia, lequel s'améliorait, disait-on, à traverser les monts.

Le mariage fut conclu par procuration à Rome, devant le pape, le 25 février 1487, le frère de Maddalena, Rinaldo, la représentant. Laurent promit une dot de 4 000 ducats d'or et le pape fit don à son fils de trois villes : Monterano, Anguillara et Cerveteri, qui

1. Ces doléances avaient été discutées en consistoire vers la fin de juillet 1487. RAYNALDUS, ad an., n° 10, contient le texte des instructions qui furent données à l'évêque. Jacobo Gherardi da Volterra, le chroniqueur, l'accompagna. Il fut ensuite envoyé auprès de Laurent de Médicis et de Ludovic le More.

2. INFESSURA, p. 229, août 1487.

3. Clarice était fille de Giacomo Orsini. « Je pris pour femme Clarice Orsini ou plutôt elle me fut donnée », dit, avec une malice où perce le regret, Laurent de Médicis dans les *Souvenirs* qu'il a laissés.

Clarice était sœur de Rinaldo, évêque de Florence depuis 1474, et d'Orso Orsini dit Argentino.

PALAIS ALTOVITI.

(Phot. Moscioni.)

Pl. 13, page 104.

avait appartenu à Bartolomeo della Rovere sous le pontificat de Sixte IV et qui passa plus tard aux Orsini et aux Anguillara. Quant à Anguillara, les troupes pontificales venaient de s'en emparer de vive force avec l'aide des Orsini.

Maddalena étant fort jeune, une fillette, disaient les contemporains, sa mère ne voulait pas la laisser partir ; cependant, au bout de huit mois, force lui fut de céder ; le 4 novembre, elle quitta Florence avec elle pour Rome où elles arrivèrent en bel équipage, après neuf jours de voyage (11 novembre 1487). Elles n'y firent pas d'ailleurs un long séjour et regagnèrent Florence. La santé de Clarice était très ébranlée, elle mourut le 29 juillet suivant (1488) et Maddalena revint à Rome où elle mena une vie misérable à cause de l'inconduite de son mari, et mourut bientôt.

Le 28 juin 1487, Caterina, sœur de Virginio Orsini, qui avait causé tant de mal aux Romains dans la dernière guerre, était arrivée à Rome; évêques, ambassadeurs, familles des cardinaux se portèrent au-devant d'elle ; elle venait d'être engagée au fils d'Antonio Conti ; les noces ne se firent d'ailleurs qu'en 1490.

Le 9 août 1487, Virginio, Paolo et plusieurs autres membres de la famille des Orsini rentrèrent à Rome et furent reçus avec honneur par le souverain pontife.

Huit jours après, un incident survint ; le chancelier du préfet de la ville fut envoyé au château Saint-Ange et sa maison fouillée; on y saisit une abondante correspondance, et le bruit se répandit aussitôt que le cardinal Giuliano et son frère le préfet avaient ourdi un complot contre le pape et que les Orsini l'avaient découvert. Quoi qu'il en soit, le cardinal, qui se délassait à Ostie, revint en hâte; le lendemain, il monta à cheval pour se rendre auprès du pape; des évêques l'attendaient, mais un va-et-vient de messagers entre le Vatican et la ville l'inquiéta et il rentra dans son palais. Le 28 août 1487, le cardinal quittait Rome presque furtivement pour se mettre en sécurité à Bologne. Les Orsini, soutenus par le fils du pape, triomphaient définitivement. Ils affermirent encore leur situation l'année suivante[1].

Le fils de Laurent de Médicis, Pietro, qui devait lui succéder, épousa Alfonsina, fille de Roberto Orsini, seigneur de Tagliacozzo et d'Albe ; il vint la chercher à Rome le 20 mai 1488 et on lui fit fête.

## Amoindrissement de l'autorité du Saint-Siège.

La situation du trésor pontifical s'aggravait chaque jour. Pour se faire quelque argent, Innocent VIII eut de nouveau recours aux procédés qui lui avaient réussi en 1486; il créa, en janvier 1488, vingt-quatre charges de secrétaires chargés de rédiger les bulles et les brefs « relatifs aux terres et aux choses de l'Église » et les vendit 2 500 ducats l'une ; il se procura ainsi 60 000 ducats.

1. Infessura, p. 228.

Innocent VIII voulait que ces offices fussent pour leur titulaire une source de profits « comme des bénéfices temporels » ; il multiplia donc les cas où l'obtention d'un bref était nécessaire ; on en exigea à l'occasion de fonctions pour lesquelles il n'en avait jamais été besoin, même pour des charges à vie. Infessura, qui jouissait depuis longtemps d'une charge de secrétaire du Sénat, dut subir la nouvelle taxe. Cette exigence entravait singulièrement l'indépendance de la commune romaine, car elle réduisait le nombre de citoyens qui pouvaient être portés aux fonctions publiques. Elle était d'autant plus lourde que les brefs n'étaient valables que pour six mois. Le sénateur devait payer 150 florins, le gouverneur de la ville 40 florins, et son « auditeur » 8 florins, le protonotaire et le grand gabeleur, 25 florins ; la plupart des employés, au nombre de plus de soixante, furent taxés à l'avenant.

A Rome, la taxe fut acceptée sans trop de difficulté, mais ailleurs, elle provoqua une vive opposition ; à Bologne, à Pérouse, à Todi, on en refusa le payement ; des désordres eurent lieu. L'autorité du Saint-Siège était partout méconnue.

La ville d'Ancône, répudiant la souveraineté de l'Église, arbora le drapeau du roi de Hongrie, Mathias Corvin, gendre de Ferrante, roi de Naples. Le 31 mai 1488, le seigneur de Faenza, Galeotto Manfredi, était assassiné par sa femme, Francesca. Comme la population avait de l'attachement pour son seigneur, il y eut un soulèvement ; le père de Francesca, Giovanni Bentivoglio, accourut à son secours ; il fut pris et gardé comme otage, tandis qu'Antonio Boscoli, le représentant de Florence, était accueilli en sauveur. Grâce à lui, l'ordre ayant été rétabli, une régence fut installée en attendant la majorité du jeune Astorre, fils de Galeotto, et Florence eut la haute main à Faenza, quoique cette cité appartînt à l'Église. Peu à peu le Saint-Siège se trouvait éliminé de la Romagne. Partout le pape se heurtait aux intrigues napolitaines ou florentines, partout il avait le dessous et acceptait sa défaite.

Il en allait de même en Ombrie. La situation devenait difficile à Pérouse ; le pape y avait délégué, en décembre 1487, son frère Maurizio, qui avait échoué ; alors il envoya son fils Franceschetto, qui ne réussit pas mieux [1]. Les Oddi se virent chassés par les Baglioni que soutenait Laurent de Médicis, et quand le cardinal Piccolomini se présenta en qualité de légat, il ne put obtenir son entrée dans la ville qu'en s'engageant à ne rien entreprendre en faveur des bannis. A Todi également on se refusait à obéir aux ordres des représentants du pape.

Deux villes, qui étaient pourtant sujettes du Saint-Siège, Foligno et Spello [2], entrèrent en guerre et le pape resta spectateur. De même les habitants de la ville d'Ascoli, voisine du Tronto dans les Marches et, par conséquent, située sur la frontière napolitaine, attaquèrent le bourg d'Offida [3] éloigné de quelques milles. A vrai dire, Sixte IV venait d'accorder (1482) à la commune d'Ascoli une certaine indépendance *cum potestate gladii*, à la condition qu'elle versât à la Chambre apostolique une redevance de 3 000 ducats,

1. Comte L. de Baglion de la Dufferie, *Les Baglioni*, Poitiers 1907.

2. Foligno avait une population triple de celle de Spello

3. District de Montalto.

mais le Saint-Siège lui contestait le droit de prendre les armes contre une autre cité relevant aussi de son autorité.

Il y eut de sanglants combats (août 1491). Girolamo Santucci, évêque de Fossombrone, s'enferma dans le château d'Offida avec ses derniers défenseurs. Un envoyé du pape, venu pour accorder le différend, fut tué. Alors Innocent VIII, comprenant qu'il y allait de son autorité dans toute la Romagne, envoya contre les rebelles une armée dirigée par le cardinal Balue [1] et Nicola Orsini, comte de Pitigliano, général de l'armée pontificale [2]. Elle aurait eu facilement raison de la rébellion des habitants d'Ascoli, qui n'étaient ni très nombreux ni très bien armés, si Virginio Orsini, opérant pour le compte du roi Ferrante, n'était venu se poster de l'autre côté du Tronto, en territoire napolitain. L'armée du pape dut céder devant cette menace et se retirer, et Innocent VIII se contenta d'envoyer une note à Milan, à Florence et à Venise ; il n'en reçut d'ailleurs aucune réponse. Il était isolé en Italie.

Plus tard, toutefois, les révoltés durent payer une amende qui servit à la réfection de la toiture du Latran.

Le 18 avril 1488, le comte Girolamo Riario, qui avait tenu si longtemps Rome dans la terreur et qui, à Forli, faisait une politique hostile à Innocent VIII, fut assassiné, dans son palais, avec la connivence de sa femme, Caterina Sforza. Le pape chercha à tirer parti de cet événement et chargea Bernardino Savelli, gouverneur de Césène, de se rendre avec un détachement à Forli, mais il y fut surpris par des troupes que le duc de Milan, Ludovic le More, oncle de Caterina, avait envoyées à son secours. Six des soldats du pape eurent la tête tranchée, les autres furent retenus prisonniers. Innocent VIII, n'osant entrer en lutte avec Ludovic et peut-être avec Laurent de Médicis qui soutenait sous main la comtesse [3], accepta cette humiliation. Il poussa si loin l'abnégation qu'il laissa le cardinal Raffaele Riario, neveu de Caterina, aller sur sa prière à Forli pour porter aux habitants des conseils de soumission (30 avril 1488) [4].

Dans Rome même, Innocent VIII ne pouvait faire respecter ses officiers. Alors que le cardinal Balue vivait encore et se trouvait à Rome, le capitaine de la Corte Savella [5] s'était rendu près de son palais pour y exécuter une sentence contre un débiteur ; de sa fenêtre, le cardinal lui fit signe de n'en rien faire ; il passa outre et emmena le débiteur dans la prison Savella ; alors le cardinal arma ses gens et leur donna l'ordre de mettre à sac le tribunal ; les registres furent lacérés, les dossiers jetés par les fenêtres, les prisons forcées et les prisonniers, dont quelques-uns avaient commis des crimes capitaux, s'en-

1. Il avait quitté Rome en qualité de égat dans la marche d'Ancône, le 8 août 1490

2. Son traitement fut fixé à 9 000 ducats ; il devait entretenir quatre escadrons de 100 hommes (semble-t-il).

3. Il semble bien que Laurent ait eu une part de responsabilité dans le crime. PASOLINI, *Caterina Sforza*, vol. I, p. 205.

4. Caterina épousa peu après Tomaso Feo qui l'avait aidée à défendre la citadelle contre les assassins de Girolamo, mais qui voulait s'y établir en maître. Après une scène de séduction des plus romanesque, Caterina l'attira chez elle, le fit prisonnier et l'épousa en secret. Feo fut assassiné plus tard, contre le gré de la comtesse; c'est alors qu'elle se maria avec Giovanni de Médicis.

5. La Corte Savella, située dans la via Florida, actuellement Via Giulia, était un tribunal qui jugeait les affaires de moindre importance. C'était aussi parfois une cour criminelle. La charge de maréchal du conclave appartenait héréditairement à un Savelli, et c'est à ce titre qu'il exerçait une juridiction.

Innocent X (1644-1655) supprima cette cour à cause des « injustices et friponneries » qui s'y commettaient s'il faut en croire JEAN AYMON, *La cour de Rome*, La Haye, 1707 p. 129.

fuirent. La maison du juge elle-même n'échappa pas à la fureur du cardinal. A cette nouvelle, les cardinaux Savelli et Colonna entrèrent dans une violente colère et réunirent leurs serviteurs. Le pape les fit appeler au Vatican ainsi que le cardinal Balue ; ils échangèrent des paroles violentes, le cardinal Balue se fortifia dans son palais qu'il emplit d'hommes d'armes et on en resta là sans que le capitaine ait reçu satisfaction (juin 1488).

Un peu plus tard, Matteo Cozza fut spécialement chargé par le pape de purger la région de la via Latina des bandits qui l'infestaient. Cozza réussit à capturer un certain nombre des coupables qui étaient des Espagnols faisant partie de l'entourage de Jacobo Conti ; il les conduisit à Rome où, convaincus d'avoir détroussé et assassiné des voyageurs, ils furent pendus puis écartelés. Mais un fils bâtard de Jacobo Conti, Cesare, ayant rencontré Cozza à quelque temps de là (mars 1489) dans une rue de la ville, et se trouvant accompagné d'une bande de satellites, en profita pour le frapper de plusieurs coups d'épée dont il mourut, et ce crime resta impuni. Il en fut de même pour un huissier qui avait porté une sommation du cardinal Orsini à Virgino Orsini ; celui-ci lui fit donner tant de coups de bâton qu'il succomba au bout de trois jours.

Cependant les exécutions étaient nombreuses; on pendait même parfois des nobles; ainsi, le 7 mars 1488, fut pendu, à la prison Torre di Nona [1] un Altoviti, dont le palais élégant se voyait encore il y a quelques années dans le voisinage du pont Saint-Ange. Ce fut peut-être à cause de tous ces crimes que le pape renouvela la défense qu'avait faite Sixte IV aux Corses de résider à Rome (15 septembre 1475). On raconta que la cause en était au contraire que les Génois venaient de s'emparer de la Corse non sans résistance et que le pape voulait les aider à repeupler l'île (3 novembre 1489). Le 9 mars 1489 le pape fit la seule promotion de cardinaux de son pontificat ; elle comptait huit prélats dont Lorenzo Cibo, fils de son frère Maurizio, archiprêtre de Bénévent, qui lui servait de secrétaire, Ardicimo della Porta qui allait par son souci de ses devoirs, scandaliser la cour, deux Français, André d'Epinay, archevêque de Bordeaux puis de Lyon, appuyé par le roi de France, et Pierre d'Aubusson, grand-maître de l'ordre de Saint Jean de Jérusalem, qui avait livré Djem sultan, Antoniotto Pallavicini, compatriote du pape, et Giovanni de Médicis, le futur Léon X.

Il y eut en ce mois de mars une grande discussion à propos de la fête de Pâques ; les « astrologues » du pape en avaient fixé la date au 6 avril, mais on prétendit généralement que la véritable date était celle du 30 mars. Le pape hésita, car le carême était déjà commencé et il lui déplaisait de le raccourcir de huit jours. La date du 6 avril fut donc maintenue et, en fait, c'était la bonne.

Dorothée, qui était venue pour le Jubilé en 1475, passa par Rome (26 avril-8 mai 1488), se rendant en Terre Sainte car elle était pleine de piété. Ce fut une visite désastreuse. La

1. Ou Tordinona, célèbre prison qui se trouvait à l'emplacement qu'occupe actuellement le théâtre Apollo. Innocent X la fit disparaître comme la Corte Savella, car elle était devenue insuffisante. On y enfermait les prisonniers de droit commun; plus tard on y mit les hérétiques qu'on voulait soumettre à un régime sévère. Voir Alberto Cametti, dans Arch. S. Rom, di Stor. Patris, 1916, fasc. III, IV. Palais d'Altoviti, voir planche XIII : ce palais fut détruit en 1888, lors de la construction des quais.

reine tenait de son origine brandebourgeoise[1] une hauteur qui indisposa fort les cardinaux ; on ne put obtenir d'elle qu'elle ôtât sa coiffure au moment voulu et les cardinaux, qui s'étaient découverts, se hâtèrent de remettre leurs chapeaux ; arrivée au palais qui lui était assigné comme résidence, elle entra sans même accorder un regard à ceux qui lui avaient fait escorte. Le chef de sa maison, qui répondait à sa place aux harangues, était un soldat grossier dépourvu de lettres et de savoir-vivre[2].

Le 16 novembre 1488, eut lieu au Vatican le mariage de la petite-fille du pape, Peretta, fille de Teodorina Cibo et de Gherardo Usodimare. Elle épousait Alfonso del Carretto, marquis de Finale. Sa sœur Battistina, son oncle Franceschetto, Maddalena, Luigi d'Aragon et plus de cinquante barons assistaient à la cérémonie. Au moment de répondre « oui », Peretta eut une distraction ou un regret et resta silencieuse ; il fallut que l'archevêque de Raguse réitérât la question[3]. Son mari lui passa l'anneau au doigt « avec plusieurs bagues ».

On ne se scandalisa pas trop de ces noces familiales célébrées au Vatican, mais on trouva fort inconvenant que le pape ait admis à sa table, dans le banquet qui suivit, plusieurs femmes, ce qui était tout à fait contraire aux usages.

Quelques jours après, le pape tomba gravement malade ; il resta près de vingt heures sans connaissance, de sorte que le bruit de sa mort se répandit par la ville ; aussitôt les cardinaux prirent les précautions habituelles, barricadèrent leurs palais et y assemblèrent des hommes d'armes. De nombreux conciliabules eurent lieu. Le médecin d'Innocent VIII, Podocataro, fut retenu au Vatican avec défense d'en sortir sous menace des peines les plus sévères. Le pape se rétablit provisoirement, mais ne reparut en public qu'à la fin de février 1489 ; sa santé était sérieusement atteinte ; il s'endormait pendant les cérémonies et ne pouvait guère sortir du Vatican.

## Djem Sultan[4].

Le 13 mars 1489, le frère du sultan de Constantinople, Djem sultan, entrait à Rome. C'était, pour le Saint-Siège, un triomphe diplomatique qui aurait pu avoir de grandes conséquences.

Djem était né à Constantinople, le 19 décembre 1459 ; son père était Mahomet (Mohammed) II ; sa mère, une princesse serbe chrétienne. A la mort du sultan Mahomet, en mai 1481, il chercha à s'emparer du pouvoir aux dépens de son frère aîné ; deux fois défait, il alla à Rhodes demander asile au grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, Pierre d'Aubusson (juillet 1482), lequel l'accueillit comme un hôte et ensuite le traita en prisonnier et en fit trafic. Ce fut l'occasion de longues négociations, car le sultan

1. Elle était fille de Jean l'Alchimiste margrave de Brandebourg.
2. Burchard, nouvelle édition du Muratori, vol I, p. 233.
3. Plus tard, Peretta épousa Andréa Doria.
4. L. Thuasne, *Djem sultan*, Paris, 1892. Quand le mot sultan est placé après le nom, c'est un titre honorifique ; quand il est placé avant, c'est la marque de la souveraineté.

aurait voulu se faire livrer Djem, tandis que le grand maître s'efforçait de tirer de sa présence tous les avantages possibles. Enfin il fut stipulé que le sultan ne ferait plus la guerre à l'Ordre et lui verserait annuellement une somme de 45 000 ducats, sous couleur de lui rembourser les frais d'entretien de son frère ; l'Ordre s'engageait, en retour, à garder Djem, contrairement aux promesses qu'on lui avait faites [1]. Mais Djem redoutait les entreprises de son frère contre lui et avait hâte de s'éloigner de la Turquie ; il fut donc dirigé sur une des commanderies de l'Ordre, en Auvergne. Il y demeura sept ans, du 15 février 1482 au 21 février 1489.

Le roi Charles VIII aurait bien voulu le voir, et lui aurait voulu voir le roi, mais les chevaliers de Saint-Jean, jaloux d'un si précieux dépôt, réussirent à faire accroire au roi que Djem était une sorte de furieux qui ne pouvait apercevoir un chrétien sans s'emporter d'abord en paroles violentes, et ils persuadèrent à Djem que le roi tenait en telle haine les musulmans qu'il ne supporterait pas sa vue. Par la suite, la fourberie fut découverte, mais il était trop tard. En outre, il y avait des questions d'étiquette.

Les chevaliers n'étaient pas sans se douter qu'au fond le roi de France désirait se faire remettre le frère du sultan. Sa haute naissance faisait de Djem un enjeu précieux que chacun convoitait. Mathias Corvin, la République de Venise, le roi Ferrante, le Saint-Siège, souhaitaient comme Charles VIII l'avoir en leur possession. Ce fut le Saint-Siège qui l'obtint. Les faveurs dont il disposait l'emportaient de beaucoup sur celles que le autres concurrents pouvaient offrir. Le grand maître Pierre d'Aubusson eut la promesse du chapeau, l'Ordre reçut des privilèges précieux [2], qui compensaient amplement la pension payée par le sultan Mahomet et que recevrait désormais le Saint-Siège. Le roi de France fut amené à laisser partir Djem, séduit par les promesses que lui fit André d'Épinay, archevêque de Bordeaux puis de Lyon [3], entre autres celle de refuser les dispenses nécessaires au mariage d'Anne de Bretagne [4]. Cependant le sultan de Constantinople lui avait envoyé un ambassadeur pour le presser de retenir Djem ; afin de l'y décider, l'ambassadeur devait lui promettre un grand nombre de reliques, parmi lesqulles le fer de la lance qui avait percé le côté du Christ, le dais sous lequel la Vierge avait mis au monde le Sauveur... ; il s'engageait en outre à faire rechercher dans ses États toutes les autres reliques qu'on savait y exister et à ne plus jamais inquiéter les chrétiens. Mais il arriva trop tard ; quand Charles VIII donna ordre qu'on suspendît le voyage de Djem, les chevaliers, qui étaient gens de prévoyance, avaient déjà embarqué leur hôte à Toulon, le 21 février 1489.

Le roi de Naples combina une surprise en mer pour l'enlever ; le duc de Ferrare complotait également de se l'approprier pour le compte du roi de Hongrie. Néanmoins,

1. Voir THUASNE, *Djem*, p. 60, 80, 394. La garantie était formelle. Djem avait le droit de s'éloigner à sa volonté, *quavois sit infidelis et christianorum hostis*. Le sauf-conduit qui lui fut délivré ne laisse aucun doute à cet égard.

2. Thuasne en donne l'énumération, p. 131.

3. Commission du Roy au sieur de Blanchefort et à Antoine Gimel pour la conduite du sultan « Zizim » ès terres de l'Église. Dans BURCHARD, éd. Thuasne, vol. I, p. 546.

4. Anne, fille de François II, duc de Bretagne, née à Nantes en 1477, épousa par procuration Maximilien d'Autriche le 19 décembre 1490, mais ce mariage fut rompu et elle épousa Charles VIII le 6 décembre 1491.

Djem arriva sain et sauf à Civitavecchia le 10 mars, et son geôlier, Guy de Blanchefort, prieur d'Auvergne, neveu du grand maître, en fit remise aux représentants du souverain pontife, le cardinal Balue et Nicola Cibo, alors archevêque de Cosenza [1], venus à sa rencontre. Donnant, donnant. Le prieur d'Auvergne reçut la nouvelle que Pierre d'Aubusson, grand maître de l'Ordre, et André d'Épinay qui avaient l'un et l'autre tant contribué à réaliser les vœux du pape, venaient, le 9 mars précédent, d'être créés cardinaux.

De Civitavecchia, Djem fut conduit par mer à Ostie, tandis que les représentants du pape regagnaient Rome par terre. Remontant le Tibre, la galère qui le portait aborda près de la porte Portese. Les cardinaux avaient envoyé leurs maisons pour le recevoir, mais celle du pape, prélats, écuyers, cubiculaires, ne vint pas. Toutefois, il lui fit remettre, comme don de bienvenue, 700 ducats et des pièces de soie brodée dont le sultan ne parut pas faire grand cas.

Après avoir mis pied à terre, Djem monta sur une haquenée provenant des écuries pontificales et attendit l'heure fixée pour son entrée. L'ambassadeur du sultan d'Égypte, dont Djem avait été l'hôte, arriva, suivi d'une dizaine de cavaliers ; on ne les autorisa à venir saluer le sultan qu'après qu'ils eurent détendu leurs arcs. Ils baisèrent la terre, les pieds des chevaux, la robe du sultan, et ce cérémonial, qui dépassait encore celui dont on usait à l'égard du souverain pontife, ne fut pas sans étonner les Romains (13 mars 1489) [2].

Le moment venu, le cortège se mit en marche. Un détachement de cavalerie commandé par Domenico Doria prit la tête, puis venaient : les maisons des cardinaux, les seigneurs et chevaliers français qui avaient accompagné Djem sultan, sa maison composée d'une dizaine de personnes, les écuyers du pape, le sénateur de Rome, le héraut du roi de France, les clercs des cérémonies conduits par leur chef, le chroniqueur Burchard, le sultan ; à sa droite, il avait le fils du pape Franceschetto, à sa gauche, le prieur d'Auvergne, Guy de Blanchefort. Ensuite marchaient l'ambassadeur de France, Faucon, Antoine d'Aubusson, frère du grand maître, l'ambassadeur du soudan d'Égypte, les cubiculaires ; un détachement de cavalerie fermait la marche.

Le cortège entra dans Rome par la porte Portese, traversa le fleuve par les ponts de l'île San Bartolommeo, passa par la place Giudea et la place Campo di Fiore et arriva au Vatican par le pont Saint-Ange. Un peuple immense était venu voir le spectacle imprévu et saisissant d'un sultan prisonnier du pape. On trouva à ce « barbare », comme il convenait, l'air « dur et farouche » [3] ; à vrai dire, ses sourcils épais se touchaient et lui donnaient un aspect sombre ; il louchait d'un œil qu'il tenait à demi clos. Assez grand et fort, il avait la poitrine bombante et ressemblait, disait-on, à son père, le conquérant de Constantinople [4]. Ses regards toujours inquiets parcouraient sans cesse l'assistance. N'avait-il pas, au reste, lieu de se montrer soucieux et préoccupé, lui qui, depuis tant

1. De 1485 à 1489, ensuite archevêque d'Arles de 1489 à 1499.
2. Pontano donne la date du 11 mars, Sigismondo de' Conti celle du 15.
3. Matteo Bosso, abbé de Fiesole.
4. On trouva que sa voix « ressemblait au chevrotement d'une chèvre ». Il pratiquait les bains turcs avec passion.

d'années déjà, menait en fait une vie de prisonnier errant et se voyait l'objet de tant de combinaisons haineuses et de manœuvres criminelles? On venait précisément d'arrêter un homme qui avoua dans les tortures avoir été envoyé par le roi de Naples pour l'assassiner. Sa santé, au surplus, se ressentait du changement de climat car, à chaque effort, des gouttes de sueur lui tombaient du front et des joues [1].

Sa présentation au pape eut lieu le 14 mars 1489, après le consistoire public où les nouveaux cardinaux reçurent la barrette. Djem, plein de la dignité de son rang, se refusa à toutes les marques de respect que l'on prétendit exiger de lui ; il ne toucha pas la terre avec la main et ne la baisa pas ensuite ainsi que l'aurait voulu le cérémonial turc ; il ne fit pas, à la mode catholique, les génuflexions prescrites et ne prit pas le pied du pape pour le baiser. C'est à peine s'il inclina légèrement la tête ; à la fin de l'audience, il baisa le pape sur l'épaule, peut-être parce qu'au moment où il allait l'embrasser sur la face le pape s'était retiré. Quelques paroles de courtoisie furent échangées, que les assistants n'entendirent pas. L'ambassadeur du soudan d'Égypte se comporta de même ; il effleura de ses lèvres le genou du pape.

Le 17 mars, Djem eut une conversation privée avec Innocent VIII au cours de laquelle tous deux s'émurent jusqu'aux larmes ; le prince demanda au pape avec passion qu'on l'envoyât en Égypte auprès de sa femme et de son fils. Le pape lui donna de vagues promesses, mais le garda dans une honorable captivité, car il se flattait que, dans la croisade qu'il espérait prochaine, Djem sultan serait un atout décisif, et il avait raison. Aussi s'efforçait-on, pour qu'il ne dépérît pas, de tenir le prisonnier en joie ; on lui permettait d'assister à des chasses, on lui donnait des banquets auxquels il prenait part volontiers et même avec excès. Mantegna, qui travaillait alors au Belvédère et qui fut admis à plusieurs reprises auprès de lui, lui reproche son penchant pour la bonne chère et pour le vin ; il lui reproche aussi d'être dur envers ses serviteurs et de les frapper si violemment qu'il lui arrivait parfois de les tuer. A cause de sa santé chancelante le pape pressait les préparatifs de la croisade. Lorenzo da Pietrasanta reçut l'ordre de mettre en état le port de Civitavecchia et d'armer six galères. En juin 1490, le pape réunit une conférence de cardinaux et d'ambassadeurs qui, convoquée pour le 25 mars, avait dû être remise ; il y parla de l'organisation de la croisade, du recrutement et du commandement des quinze mille cavaliers et des quatre-vingt mille hommes qui étaient nécessaires. Et on en resta là.

1. Il semble bien que le Pinturicchio l'ait représenté dans une des fresques des appartements Borgia. Voir planche XIV.

TOMBEAU D'INNOCENT VIII, achevé en 1498 (S. Pierre). (Phot. Moscioni.)

TOMBEAU DES FRÈRES ANGUILLARA (Église S. Francesco, à Capranica). (Phot. Moscioni.)

TOMBEAU DE L'ÉVÊQUE DE ZAMORA, MAJORDOME D'ALEXANDRE VI, 1506. (Phot. Moscioni.)

LA DISPUTE DE SAINTE CATHERINE, par le Pinturicchio. Appartements Borgia, au Vatican. Lucrèce Borgia, au centre. Djem à gauche. L'empereur serait peut-être César Borgia. (Phot. Anderson.)

## Le cardinal de Médicis. — Renouvellement des hostilités entre Rome et Naples. Démoralisation a Rome.

Pour pouvoir entreprendre une croisade, il fallait au pape ne plus avoir d'ennemis autour de lui. Il accentua donc un rapprochement avec la maison des Médicis.

L'un des élus de la dernière promotion cardinalice avait été Giovanni de Médicis.

En faisant cette promotion, le pape avait doublement enfreint la charte jurée par lui. Elle fixait à vingt-quatre le nombre des cardinaux ; or il n'en était mort que sept depuis son élection, ce qui en laissait le nombre à vingt-trois. Il n'aurait dû, par conséquent, nommer qu'un seul cardinal, et il en nomma huit ! Il y eut donc trente et un cardinaux. D'autre part, Giovanni de Médicis était bien loin d'avoir atteint l'âge d'éligibilité (fixé à trente ans) et il ne possédait nullement, et pour cause, les connaissances requises.

Giovanni de Médicis, le futur Léon X, deuxième fils de Laurent le Magnifique, était né en 1475 et n'avait, par conséquent, que quatorze ans [1]. Il avait reçu la tonsure à sept ans ; le roi Louis XI lui accorda la même année l'abbaye de Font-Douce dans le diocèse de Saintes et l'année suivante, en 1483, l'archevêché d'Aix-en-Provence, nomination qui ne fut pas d'ailleurs confirmée par le Saint-Siège. Toutefois, le pape ratifia la donation de l'abbaye de Font-Douce et, en 1486, nomma cet enfant protonotaire et abbé du Mont Cassin. En même temps, il lui concédait la commende de l'abbaye de Passignano sur le lac Trasimène. Il est vrai que son père avait fraudé sur son âge, lui donnant deux ans de plus qu'il n'en avait réellement. Le pape feignit de se laisser tromper.

Néanmoins, il fut stipulé que Giovanni ne prendrait le titre et n'exercerait les fonctions de cardinal que lorsqu'il aurait atteint l'âge de dix-sept ans.

Innocent VIII avait aussi pensé créer cardinal Pantaleo Cibo, fils de Cristoforo, son cousin, mais celui-ci était si jeune qu'il renonça tout au moins à publier cette désignation, et Pantaleo ne figura point parmi les membres du Sacré Collège. Le bref de nomination avait été rédigé cependant et Serdonati le vit au commencement du siècle dernier [2].

Assuré de l'amitié de Florence, Innocent VIII s'attaqua au roi de Naples.

Le 29 juin 1489, Nicola Orsini, comte de Pitigliano, reçut le gonfalon de l'Église ; pendant la cérémonie, le roi de Naples fut excommunié. Un délai de deux ans lui était imparti pour se réconcilier avec l'Église. Le roi répondit à ces mesures en nommant général en chef de ses troupes le redoutable Virginio Orsini [3].

Le 11 septembre 1489, après avoir exposé âprement en consistoire les griefs du Saint-Siège à l'endroit du roi, le pape publia une bulle « contre ceux qui ne payaient pas les

1. Jean fut le plus jeune des cardinaux qui aient jamais revêtu la pourpre comme le lui disait son père. En effet, Clément IV créa cardinal Francesco Gonzaga à l'âge de vingt ans, Sixte VI créa cardinaux Giovanni d'Aragon, Giuliano della Rovere et Raffaele Riario respectivement à l'âge de dix-sept et dix-huit ans. Enfin, Alexandre IV créa cardinal Ippolito d'Este à quinze ans.

2. C'est sans doute pour cela que Moroni, si exact généralement, le classe parmi les cardinaux (vol. XIII, p. 127, et vol. XXVIII. p. 282).

3. Pastor, vol. V, p. 271.

redevances dues à l'Église ». Sans y être nommé, le roi Ferrante y était pris à partie ostensiblement. Ferrante fit appel au prochain concile et demanda des arbitres qui fixeraient le montant des sommes qu'il avait à payer au Saint-Siège.

Presque aussitôt les hostilités commencèrent. Le comte d'Anguillara, allié du roi, étant mort, le pape envoya des troupes pour prendre possession de cette ville dont il fit don à son fils Franceschetto. Quelques canons furent transportés en barque assez péniblement du château Saint-Ange jusque devant la ville de Castel di Giove qui appartenait depuis des années à la maison de Naples [1]. L'assaut fut donné sans résultat par les Pontificaux à qui on fit un grand nombre de prisonniers et qui eurent soixante tués; néanmoins, presque aussitôt la place se rendit et le pape s'empressa de la céder à son fils (septembre 1489).

Innocent VIII, poursuivant ses attaques, déclara en consistoire que le royaume de Sicile, en deçà et au delà du Phare, appartenait au Saint-Siège et que le maître actuel n'en était pas le légitime possesseur et devait s'en voir dépouiller.

Ferrante prit sa revanche l'année suivante (mai 1490), en dénonçant au roi des Romains, Maximilien Ier, les scandales qui déshonoraient la cour romaine.

Il la lui représentait comme profondément corrompue, remplie des fils et des filles des cardinaux et des plus hauts prélats, lesquels s'occupaient surtout de plaisirs et de frivolités. On vendait tous les bénéfices, disait-il, et la simonie était partout. Le roi finissait en suppliant le roi des Romains d'intervenir pour purifier et sauver l'Église.

Ferrante n'avait pas tort. Beaucoup parmi les membres de la Curie menaient une vie de luxe et leur inconduite était notoire. On les voyait circuler dans la ville précédés de musiciens qui jouaient de divers instruments ou sonnaient du cor, accompagnés et de nombreux gentilshommes de bouffons ou d'histrions « vêtus non de laine mais de soie et de brocart ». Leurs maîtresses étaient parfois avec eux.

Ils jouaient avec frénésie. Le cardinal Riario gagna au fils du pape en une nuit 14 000 ducats ; le pape voulut l'obliger à restituer la somme, mais le cardinal s'était empressé prudemment de la consacrer à la construction de son nouveau palais, qui est devenu la Chancellerie.

Le cardinal Balue perdit 8 000 ducats.

On pouvait compter les clercs qui n'avaient pas de compagnes, aussi le nombre des filles avait-il crû singulièrement à Rome ; on en comptait près de six mille. L'envahissement de la société par les courtisanes date du pontificat de Sixte IV. Mais on en vit d'affinées alors. Aux grossières *meretrices* du moyen âge succédèrent les *donne di buon tempo*, qui rendirent le vice élégant. Peut-être la Renaissance y gagna-t-elle quelque chose. On était loin de leur tenir rigueur. Jacobo Botta, évêque de Tortone, ayant fait un édit défendant aux clercs comme aux laïcs de son diocèse de vivre avec des concubines, le pape le fit venir, le tança et l'obligea à retirer l'édit.

1. Giove est situé dans la province de Pérouse, près de Terni, sur la rive gauche du Tibre. Une double muraille l'entoure.

Le cardinal, Ardicino della Porta, fit scandale. Depuis longtemps, la corruption qui l'entourait l'indignait et l'inquiétait pour le salut de son âme. Il avait depuis longtemps manifesté le désir de s'éloigner de Rome pour finir ses jours dans la retraite et la contrition. Sa récente nomination au cardinalat n'ébranla pas sa résolution, mais le pape l'avait jusque-là détourné de donner suite à ce dessein. Néanmoins, Ardicino finit par obtenir de lui deux lettres l'autorisant à vivre à sa guise ; le 1er juin 1491, il appela donc auprès de lui son frère et ses familiers pour leur dire qu'il avait résolu de se dépouiller de ses biens et de ses dignités et de se retirer dans un monastère, et il remit à son frère un acte de donation complète, distribua des dons à ses entours, renvoya au pape son chapeau et son manteau, puis partit en prenant soin de se déguiser et de n'emmener que quelques serviteurs.

Lorsque les membres du Sacré Collège apprirent son départ, ils s'en montrèrent fortement troublés et obligèrent le pape à révoquer son autorisation. Un courrier, envoyé à la poursuite du fugitif, le rattrapa à Ronciglione. Della Porta adressa une lettre très digne à Innocent VIII, lui rappelant sa parole et des précédents, peu nombreux, il est vrai [1]. Celui du pape saint Célestin V ne prouvait rien puisqu'il avait été déposé [2]. Ce fut en vain. Menacé d'excommunication, Della Porta se soumit, revint à Rome, et l'on ne manqua pas de le taxer de versatilité. Il mourut peu après, le 4 février 1493, de chagrin de n'avoir pu sauver son âme à son gré.

On considérait, à l'étranger, la cour de Rome comme un bien dangereux séjour [3]. Elle paraissait si corrompue qu'on n'hésitait pas à y solliciter les faveurs les plus invraisemblables, sans être étonné de les obtenir. Un évêque français demanda qu'on reconnût son mariage et reçut satisfaction ! A vrai dire, il avait eu affaire à une agence de faussaires organisée au Vatican. Le chef en était Domenico de Viterbe, secrétaire apostolique ; ses complices étaient Francesco Maldente, chanoine de Forli, Battista de Spello, notaire de la Chambre apostolique, Lorenzo Signoretto, secrétaire au registre des bulles, et d'autres membres de la Curie, tous très propres à organiser avec succès cette escroquerie. Maldente faisait le rabatteur. Domenico falsifiait très adroitement les brefs de la façon suivante : il écrivait avec une encre délébile une requête de peu d'importance que le pape ne pouvait manquer d'agréer, puis, quand toutes les signatures requises avaient été apposées, il lavait le texte écrit par lui et le remplaçait par un autre, au gré du solliciteur. Plus de cinquante pièces avaient été ainsi forgées, dont la plupart étaient destinées à des Français, quelques-unes à des Scandinaves. Le produit de ces faux dépassa 12 000 écus.

Les parents des accusés offrirent une somme égale pour leur sauver la vie. Le fils du pape et le cardinal Borgia auraient bien voulu lui faire accepter cette transaction. Innocent VIII hésitait. Il avait été soigné avec succès par le père de Domenico qui était médecin et avait baptisé lui-même Domenico ; sa bonté naturelle l'inclinait à par-

1. Lettre du cardinal au pape du 12 juin 1491, dans Thuasne, *Burchard*, vol. I, p. 524. Appendice 31.

2. Della Porta cite encore saint Gérôme et Pierre Damien.

3. On verra un peu plus loin ce qu'en pensait Laurent de Médicis.

donner, mais l'affaire avait eu trop de retentissement, surtout en France, pour qu'elle pût être étouffée.

On fit accroire à Maldente que, s'il dénonçait ses complices, non seulement il serait pardonné, mais que le pape le nommerait abréviateur ! Il les désigna donc, ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût, comme Domenico, condamné à mort. Tous deux subirent le dernier supplice le 18 octobre 1489 ; extraits du château Saint-Ange de bonne heure, ils furent amenés à la tour du Soldano puis à la place Campo di Fiore où une potence en forme de T avait été disposée. On pendit de chaque côté les deux condamnés, puis on les brûla ensemble le long de la tige centrale ; il y fallut toute une journée et quantité de fagots [1].

La criminalité augmentait ; chaque jour on apprenait d'horribles attentats ; on dérobait jusqu'aux objets sacrés : une croix d'argent contenant une relique fut enlevée dans l'église S. Maria Traspontina ; on retrouva la relique dans un champ. Bien souvent les coupables recevaient asile dans les maisons des cardinaux.

Les deux fils de Francesco del Buffalo, « emportés par leur fougue », parcouraient les rues, blessant, tuant et dépouillant les hommes, malmenant et violentant les femmes. Le pape jugea qu'un exemple était nécessaire. Bien qu'il fût lié d'étroite amitié avec Francesco, il fit décapiter les deux jeunes gens, le 30 décembre 1490, au château Saint-Ange.

Souvent on voyait au matin des pendus près de la Torre di Nona, sans que personne sût qui ils étaient ni pourquoi ils avaient été exécutés. Pourtant ces sévérités paraissaient trop rares aux malheureux bourgeois de la ville qui trouvaient que les actes de rémission étaient bien fréquents. Sans cesse il leur advenait malaventure quand ils sortaient de chez eux, et leurs demeures mêmes devenaient peu sûres.

Comme il arrive si souvent dans les circonstances pareilles, il se trouva des prophètes pour prédire que les calamités allaient redoubler, mais qu'elles auraient une fin prochaine et que les grands pâtiraient. Et la foule se réjouissait.

On avait vu naguère un moine franciscain de *huit* ans prêcher avec succès ; un ermite, monté sur une génisse, enthousiasma les Romains (1485).

Au commencement de l'année 1491, un homme dont on ignorait la nationalité, « vêtu à la manière d'un mendiant », parcourait les rues de la ville ; il montait sur une borne et annonçait aux bonnes gens qui s'empressaient autour de lui qu'il allait leur parler de l'Évangile ; il leur montrait la concordance du vieux et du nouveau Testament et, avec de subtiles paroles et un grand talent oratoire, il leur exposait qu'on s'était moqué des prophètes qui l'avaient précédé et qu'on avait fini par reconnaître qu'ils disaient vrai et qu'on aurait raison de croire en lui tout de suite, quand il leur annonçait qu'en cette année 1491 ils pleureraient beaucoup à cause d'un meurtre, que plusieurs d'entre eux seraient tués ; que les riches cacheraient le blé des pauvres...

1. On raconte que la Curie profita de cette occasion pour déclarer apocryphes quelques brefs regrettables mais authentiques.

*CHAPITRE III*

# LA FIN DU RÈGNE

TENTATIVE D'EMPOISONNEMENT DU PAPE ET DE DJEM. — PREMIÈRE ET SECONDE AMBASSADES TURQUES.

Le 15 novembre 1489, Innocent VIII alla pendant quelques jours respirer l'air marin à Ostie et Djem demeura seul au Vatican. Les Romains constatèrent alors, avec un étonnement amusé, que les prophètes avaient dit vrai quand ils annonçaient qu'on verrait le Grand Turc remplacer le pape dans son palais.

Au commencement de l'année 1490, le pape et Djem sultan coururent un grand danger ; s'il fut imaginaire, il montre, à tout le moins, combien l'idée du poison hantait de plus en plus les esprits.

Un baron de la Marche d'Ancône, Cristoforo di Castrano ou Magrino[1], avait été dépossédé de son bien deux ans auparavant par un protonotaire apostolique et, se trouvant sans ressources, était allé trouver le grand Turc ; celui-ci lui aurait remis, dit-on, des vêtements de brocart d'or, un diamant et promis l'île de Nègrepont et le commandement de deux cents galères s'il s'engageait à emporter à Rome, dans une ampoule, un poison qu'il verserait dans la fontaine où l'on puisait l'eau destinée au Vatican[2]. Mais la fontaine se trouvait entourée d'une construction dont on avait pris soin de griller les fenêtres ; le coupable fut surpris au moment où il tentait d'y pénétrer ; il avoua et, après avoir été promené dans la ville attaché debout sur une charrette et tenaillé avec des fers rouges, il fut assommé à coups de massue et écartelé.

Comme, les jours suivants, une violente tempête se déchaîna sur la ville, les Romains se demandèrent si le Christ, qui avait subi tant d'outrages sans en tirer vengeance et

1. Magrino di Castricono, au dire de Sigismondo dei Conti, vol. II, p. 39. THUASNE, *Djem*, p. 262. Il était seigneur de Castel Leone.

2. Ce poison était si puissant que rien que pour l'avoir regardé on en mourait dans les cinq jours !

en priant, au contraire, son père de pardonner à ses ennemis, ne montrait pas par là qu'il réprouvait ce châtiment impitoyable.

Les Turcs occupaient beaucoup l'esprit des Romains; il n'est question que d'eux dans les chroniques.

C'est depuis ce moment-là que les turqueries furent si fort à la mode à Rome. Pendant le carnaval, on ne voyait dans les rues que costumes orientaux ; le cardinal d'Aragon se montra ainsi un peu plus tard. Sur les scènes qui commençaient à s'organiser, des travestissements turcs apparurent.

En fait, le sultan envoyait à Rome ambassade sur ambassade, car la présence de Djem l'inquiétait. Le 30 novembre 1490, arriva Moustafa bey avec une suite imposante. Il apportait au souverain pontife le montant de la pension de Djem pour trois années, soit 120 000 ducats [1], de nombreux présents et des promesses, mais demandait en retour que l'on continuât à faire bonne garde autour du prisonnier.

Moustafa fut reçu à la porte de la ville par la famille du pape, les cardinaux et une foule considérable. Les ambassadeurs de France et d'Écosse l'accompagnaient. En même temps, le bruit se répandit dans la ville, et ce fut peut-être une manœuvre diplomatique du Saint-Siège, que le soudan de Babylone offrait, si on lui abandonnait Djem sultan, de remettre Jérusalem à l'Église et même Constantinople s'il en devenait maître, de ne plus inquiéter les chrétiens et de ne prélever sur eux aucun droit.

Le pape donna audience à Moustafa bey et se borna à lui demander ce qui avait été convenu entre le sultan et les chevaliers de Rhodes, car il commençait à comprendre que ceux-ci l'avaient trompé et avaient aussi dupé les Turcs, de même qu'ils avaient extorqué de l'argent au sultan d'Égypte sous de faux prétextes.

Cependant l'envoyé turc demanda à s'assurer que Djem sultan était encore en vie. Il y eut quelques difficultés à ce propos ; finalement on l'autorisa à le voir. Le second étage du Vatican, où était enfermé le captif, fut décoré d'étoffes de soie et d'or et de tentures somptueuses ; il y avait par terre de luxueux tapis. Le sultan s'était fait construire un trône à la mode turque, resplendissant d'orfèvrerie, sur lequel il prit place avec une dignité extraordinaire. Deux chrétiens seulement furent admis à assister à l'entrevue, le cardinal Antoniotto Pallavicini et Nicola Cibo, archevêque d'Arles, neveu du pape.

Quand Moustafa se présenta, un des Turcs au service de Djem alla au-devant de lui et l'essuya de la tête aux pieds « comme s'il avait été couvert de farine ou de poussière », puis il lui fit embrasser le linge. L'ambassadeur baisa trois fois la terre et, sur la demande de Djem, lui présenta dans un coffret une lettre dont il lécha soigneusement l'enveloppe pour montrer qu'elle n'était pas empoisonnée, puis il l'ouvrit et lécha le papier sur lequel était écrite la lettre dont on donna lecture au sultan à l'oreille. Après quoi, l'ambassadeur se retira à reculons sans le perdre de vue. (28 ou 29 décembre 1490) [2].

Ce jour-là il y eut successivement de la pluie, de la neige et de la grêle, et ce désordre

1. Donc 40 000 par an au lieu de 45 000.

2. INFESSURA, p. 262.

des éléments sembla une marque certaine que Dieu s'irritait de voir un musulman trôner ainsi dans son palais. Des signes funestes suivirent. Une comète apparut au-dessus de Saint-Pierre et disparut presque aussitôt, on vit des étoiles en plein jour !

Innocent VIII reçut une seconde fois l'ambassadeur avant son départ, mais ne lui donna, à son habitude, que des réponses dilatoires.

Dix-huit mois plus tard, une nouvelle ambassade apporta au pape un trésor inestimable, une partie du fer de la lance avec laquelle le soldat Longin (?) avait transpercé le flanc du Christ [1]. Deux évêques, Nicola Cibo, archevêque d'Arles, et Luca Borsiano, évêque de Foligno, se rendirent à Ancône et, accompagnés de l'ambassadeur turc, ils transportèrent la précieuse relique à Narni, sur la route de Rome. Le pape chargea alors le cardinal Della Rovere et le cardinal Giorgio Costa, dit de Portugal, d'aller l'y recevoir. On n'ignorait pas à Rome que la ville de Nuremberg prétendait depuis longtemps posséder cette relique et qu'elle n'était pas la seule, tandis qu'à Paris on conservait précieusement la pointe de la lance [2]. Aussi quelques esprits scrupuleux [3] auraient-ils souhaité qu'on laissât la relique à Narni afin de faire une enquête avant de la présenter à l'adoration des fidèles ; d'aucuns aussi faisaient remarquer que le fer ne portait presque pas trace de rouille. Marco Vigerio, l'un des cardinaux libertins du temps de Jules II, raconte qu'étant évêque lors de l'arrivée de la relique il avait longuement discuté avec d'autres évêques sur l'avantage qu'il y aurait eu à obtenir du sultan, au lieu de ce fer de lance douteux, la tunique sans couture qui se trouvait également en sa possession [4]. Mais le sultan avait pris soin de faire accompagner son cadeau de pièces qui l'authentifiaient si bien [5] qu'on n'hésita pas à l'amener sans délai à Rome où on l'attendait avec impatience.

Une châsse de cristal avait été préparée, dont les pieds et les montants étaient en or [6] ; on y plaça la lance, qui avait de chaque côté de la gorge, deux pointes à la façon, de certaines lances du moyen âge. Un cheval blanc portait la relique, que précédait une lampe allumée (27 mai 1492).

On avait pensé apporter, à la rencontre de la lance, deux autres reliques que possédait Rome, le sang du Christ et l'écriteau de la Croix récemment découvert [7] ; les

1. On racontait que la République de Venise en avait offert 70 000 ducats.

2. En 1204, les Croisés s'étaient emparés, à Constantinople, de la pointe du fer de la lance. L'empereur latin Baudoin II la céda à saint Louis en 1243 et elle fut déposée à la Sainte-Chapelle. En 1793, cette relique fut transportée à la Bibliothèque nationale, où l'abbé Coterel la vit en 1796. Depuis, elle a disparu. Le reste du fer était resté à Constantinople. Sur toutes les représentations de la lance, notamment sur celle du Ciborium dont il sera parlé plus loin, la pointe manque, en effet.

Alors qu'il était chanoine au Vatican, le pape Benoît XIV eut l'idée, comme il le raconte dans son ouvrage *De servorum Dei beatificatione*, de comparer, sans doute d'après des dessins, le fer de la lance de Rome avec la pointe de Paris, et il constata que les deux morceaux s'ajustaient admirablement.

Quant à la relique d'Estchmiazin (celle de Nuremberg), depuis à Vienne, elle semble d'origine douteuse comme les fragments de Cracovie, de Cologne, d'Ancône et de Smyrne.

F. DE MELY donne toutes les reproductions connues du fer de la lance dans la *Revue de l'Art chrétien*, 46e année, 1897, p. 1. Il renvoie à BREQUIGNY. Cf. ROHAULT DE FLEURY, *Mémoire sur les Instruments de la Passion*, Paris, 1865. — *Dictionnaire de la Bible*, de VIGOUROUX, vol. IV, Paris, 1909, p. 70.

3. BURCHARD. Cf. MORONI, vol. XXXVII, p. 91.

4. MARCI VIGERII CARDINALIS, *De Excellentia instrumentorum D. Passionis Lucubratio*, Douai, 1697, p. 414.

5. Il avait prévenu le pape que la pointe était à Paris.

6. Cette châsse est représentée dans INFESSURA comme un cylindre légèrement renflé au milieu et terminé aux deux bouts par une surface plane. Elle a en réalité la forme d'une boule. Le pied, découpé en six lobes, est en or émaillé comme le couronnement.

7. Dans l'église S. Croce in Gerusalemme, comme on verra.

Romains affectionnaient ces rapprochements ; on avait eu une idée semblable lors de l'arrivée de la tête de saint André, au temps du pape Pie II. Cette fois, comme alors, on se ravisa à temps.

La relique fut déposée dans l'église S. Maria del Popolo. Le surlendemain, 31 mai jour de l'Ascension, le pape vint la recevoir et elle lui fut remise au milieu d'un grand recueillement.

Le cortège fit un long détour pour se rendre à Saint-Pierre, afin que plus de monde pût contempler la relique.

La joie de la foule immense accourue pour assister à cette cérémonie était d'autant plus exubérante que, sur le conseil, semble-t-il, de ce bon Burchard, qui était Alsacien [2], les fontaines jetaient ce jour-là du vin au lieu d'eau. La première idée du pape avait été d'honorer l'arrivée de ce trésor par un jour d'abstinence et de prière, mais il lui fut objecté qu'un jeûne entre deux carêmes pourrait bien ne pas être du goût des Romains et qu'on risquerait fort d'entendre des blasphèmes au lieu d'acclamations.

La cérémonie achevée, le pape, brandissant la lance, donna sa bénédiction au peuple assemblé sur la place Saint-Pierre. Il s'était trouvé mal un peu auparavant.

L'entrée de l'ambassadeur turc avait eu lieu la veille, car il sembla peu convenable de faire figurer des turbans dans la procession qui accompagnait la relique.

Elle fut placée dans une chambre attenant à celle du pape, en attendant qu'on lui ait préparé un abri digne d'elle dans la basilique Saint-Pierre. Le pape mourut d'ailleurs sans avoir terminé le ciborium où il voulait la déposer à côté du Saint-Suaire. Avant d'expirer, il confia aux cardinaux Cibo et Pallavicini le soin de veiller à l'exécution de sa pensée, ainsi qu'en faisait foi une inscription aujourd'hui disparue [3]. Le ciborium fut édifié après sa mort à l'emplacement d'une chapelle élevée par Grégoire III et qui tombait en ruine.

Quand on démolit, en 1507, la chapelle du Sauveur pour bâtir la nouvelle basilique, le ciborium fut transporté dans la nef de droite ; cent ans plus tard, il fut détruit ; des fragments s'en voient dans les cryptes du Vatican ; ils consistent en médaillons représentant des saints, saint Jérôme, saint Augustin, saint Ambroise et des anges vénérant la

1. Pontani, p. 71, lig. 16 et notes.

2. J. Burchard était natif de la petite ville de Haslack, près Strasbourg ; il vint à Rome vers 1481 et y plaida devant les tribunaux ecclésiastiques ; Agostino Patrizi obtint pour lui la charge de clerc des cérémonies, mais il lui fallut payer à son prédécesseur Agostino Patrizi 450 ducats pour obtenir la bulle d'investiture ; elle est datée du 29 novembre 1483; il n'entra en fonctions que le 26 janvier 1484. Esprit méticuleux, très attaché aux formes, il voua son existence au maintien des antiques traditions et à l'accomplissement des exigences de l'étiquette. Afin que ses successeurs pussent tenir la main au respect qu'on leur devait, il rédigea ce célèbre *Liber Notarum* qui commença par être un manuel du parfait maître de cérémonies, un mémento du cérémoniaire ,et devint bientôt la chronique fameuse où se trouvent les plus précieux, les intimes renseignements sur le règne et la vie privée d'Alexandre VI. Ses adversaires, et surtout Paride de Grassis qui lui succéda, lui reprochent son avidité et sa gloutonnerie, son goût pour les amples beuveries. « *Puto quod ejus animus totus epularis sit et semper in patrinis...* » ; le passage a au moins quinze lignes (Voir Cerri, *Borgia*, vol. I, p. 27, n. 1). Le *Liber* s'arrête en avril 1506. Burchard l'avait continué jusqu'à son dernier jour, car il mourut «d'une façon assez triste » le 16 mai 1506. Il venait d'être nommé abréviateur. En collaboration avec Patrizzi, Burchard avait composé un manuel *Rituum Ecclesiasticarum sive sacrarum Cœremoniarum... libri tres* dont le ms. est à la Bibl. Nat. f. lat 12 580 et qui a été imprimé fautivement à Venise en 1516, par Cristoforo Marcello. (Voir Thuasne, vol. III, notice biographique).

3. Forcella, vol. VI, p. 51, n° 106.

PALAIS BARBERINI, par Fra Carnevale. (Phot. Alinari.)

relique.... Un dessin de Grimaldi montre quel était l'aspect de ce petit monument. Le rétable était formé par une fresque du Pinturicchio représentant le pape en adoration devant la Vierge. Cette fresque n'existe plus [1].

Avant son départ, l'envoyé du sultan demanda à voir Djem, ce qui lui fut accordé.

## Divertissements. — Le cardinal Médicis.

Les années 1489-1493 furent abondantes en cérémonies et en galas. Le 13 septembre 1489, entra par la porte Viridaria le comte Guillaume de Poitiers, ambassadeur de France ; les familles des cardinaux et les orateurs de Naples, d'Espagne, de Milan, de Ferrare, vinrent à sa rencontre et lui firent escorte jusqu'à l'auberge Del Sole, située près du Campo di Fiore, laquelle existe encore [2].

Le 2 avril 1490, arriva, toujours par la porte Viridaria, Guido di Montefeltro, duc d'Urbin. Deux cent cinquante cavaliers l'accompagnaient. Tous furent logés dans le palais du cardinal Della Rovere, situé près de l'église SS. Apostoli.

Le 18 septembre 1491, le pape, étant malade, appela auprès de lui le jeune César Borgia, fils du cardinal, ainsi que les cardinaux Carafa, Costa, Della Porta, Conti et Pallavicini et, en leur présence, il lui confia l'administration du diocèse de Pampelune. César avait alors dix-sept ans, étant né en 1474. L'année suivante, Pallavicini le remplaçait à Pampelune et il devenait évêque de Valence. Il était déjà protonotaire apostolique.

Le 1er février 1492 était parvenue à Rome la nouvelle de la chute de Grenade, tombée aux mains de Ferdinand, le 2 janvier précédent. Ce devait être, pour les Italiens en particulier, un fait de la plus haute importance, car les Espagnols allaient pouvoir s'immiscer désormais dans leurs affaires et finalement les subjuguer, mais il n'était alors à la portée de personne de le prévoir et la joie fut générale. Les Romains surtout exultaient, car ils ne voyaient, dans cet événement, que l'éclatant triomphe de la chrétienté sur l'Islam.

On fit de grandes démonstrations de joie ; la ville fut illuminée par ordre, les cloches sonnèrent, une procession se rendit, sous une pluie battante, à l'église S. Jacobo située place Navona et qui appartenait aux Espagnols. Les messagers venus d'Espagne pour porter la bonne nouvelle, dirigèrent la construction d'une tour en bois, figurant Grenade, qui servit à donner une représentation de la prise de cette ville. Le cardinal Borgia, de son côté, offrit au peuple romain des courses de taureaux [3]. Dans une arène entourée de tribunes, cinq bêtes furent présentées ; on les mit à mort, mais il y eut des morts et des blessés parmi les joueurs (5 février 1492). Le dimanche 19 février 1492, une nouvelle course fut donnée au cours de laquelle un cheval seulement fut tué. Quelques années

1. Müntz, *Les Arts à la Cour des Papes, Innocent VIII*, p. 85.
2. Voir planche XXX.
3. Il n'y en avait guère eu depuis la course fameuse de 1332. Celles du Capitole et du Testaccio n'avaient pas ce caractère

auparavant (février 1488), le roi d'Espagne avait envoyé en cadeau au pape cent Maures enchaînés, faits prisonniers lors de la prise de Malaga (18 août 1486) [1].

Le 27 janvier 1492, le pape avait annoncé en consistoire secret la conclusion définitive de la paix avec Naples. Il avait été convenu qu'il appartiendrait au pape de juger les barons rebelles; que le roi remettrait tout de suite 36 000 ducats d'or pour solder l'arriéré du tribut; que, pour l'avenir, il enverrait chaque année, au lieu de 8 000 ducats, 2 000 carlins [2] et cinq navires armés; que la haquenée serait offerte chaque année, le 30 juin, couverte de pourpre.

Pour fêter cette réconciliation le duc Ferrantino, prince de Capoue, fils du duc Alfonso de Calabre, arriva le 27 mai à Rome avec un imposant appareil militaire : neuf cents cavaliers, deux cent soixante mules chargées de caisses. Deux cardinaux se portèrent à sa rencontre jusqu'à la porte de la ville; il fut hébergé au Vatican.

Son beau-frère, le cardinal Ascanio Sforza [3], lui offrit, dans son palais situé près de l'hospice des Allemands, un banquet dont Infessura renonce à décrire l'invraisemblable somptuosité, car personne, dit-il, ne voudrait y croire. « On n'en aurait pas fait plus, ajoute-t-il, si l'on avait eu à traiter le roi de France. »

Le pape reconnut le jeune prince comme héritier du trône de Naples, par un bref en date du 4 juin 1492.

Quand les Napolitains eurent quitté le palais, on s'aperçut qu'ils avaient enlevé le linge, la literie, et jusqu'aux tentures des appartements qui leur avaient été attribués. Les marchands du Borgo, qui les avaient achetés, les revendirent les jours suivants.

Ils tinrent la même conduite, en s'en retournant, à Marino, chez Fabrizio Colonna.

Le 22 mars 1492, arriva à Rome le jeune Giovanni de Médicis, qui venait de recevoir à Fiesole, le 9 mars, les insignes de la dignité cardinalice, des mains du supérieur du monastère de ce lieu, Matteo Bosso. Son père lui avait fait achever son éducation sous des maîtres versés dans les langues grecque et latine, dont l'un fut Bernardo da Bibiena, moins connu, il est vrai, pour son érudition que comme un joyeux compagnon et un auteur de pièces fort libres. Mais, sans nul doute, il ne s'était pas encore révélé alors sous cet aspect. Giovanni avait été ensuite à Pise y apprendre le droit civil et ecclésiastique.

Laurent le Magnifique était fort inquiet de voir son fils s'établir dans une ville qu'il qualifiait, suivant une formule déjà bien vieille, de « sentine de tous les vices ». Afin de le prémunir, non seulement contre les exemples qu'il aurait sous les yeux, mais aussi et surtout contre les corrupteurs qui ne manqueraient pas de le pousser à l'oubli des devoirs que lui imposait la dignité dont il était revêtu, il lui remit une lettre [4] dans laquelle il lui exposait qu'assurément il lui serait difficile de demeurer vertueux dans un milieu aussi corrompu que la cour romaine, mais que son mérite n'en serait que plus rare.

1. D. Pascual Boronat y Barrachina, *Los Moriscos espagnoles y su expulsion*, Valence, 1901. — Gaspare Pontani.

2. C'était une énorme réduction, le ducat valant environ 12 francs or et le carlin 0 fr. 80.

3. Alfonso, son père, avait épousé Ippolita Sforza, fille du duc de Milan et sœur par conséquent du cardinal. Voir volume précédent, p. 447. C'est Ippolita qui avait harangué le pape Pie II à Mantoue.

4. Le texte s'en trouve dans Angelo Fabronio, *Leonis X Vita*, Pise, 1797, p. 252.

Cet état de choses, disait-il, était à déplorer, car, s'il en allait autrement, on aurait de bons papes et le bonheur du monde serait assuré. Puis venaient d'excellents conseils sur sa dépense; il lui recommandait d'acheter de beaux livres et des antiquités, d'avoir une « famille plus instruite que grande », de faire de l'exercice, de se lever de bonne heure, de parler peu et d'écouter beaucoup, de songer chaque soir à ce qu'il aurait à faire le lendemain afin de n'être jamais pris au dépourvu.

Muni de ces excellentes instructions, le cardinal de Médicis arriva à Rome. A la porte Del Popolo l'attendaient les membres du Sacré Collège et quantité de Romains de distinction. On lui fit fête. Il portait un manteau couleur « rose sèche » et le chapeau de cardinal. Par malheur, il pleuvait à torrents, ce qui n'empêcha pas la pompe de se déployer dans l'ordre voulu. Le cardinal arriva trempé au Vatican, où le souverain pontife lui fit la réception la plus chaleureuse: sa sœur Maddalena n'était-elle pas la femme du fils du pape?

Giovanni habita, jusqu'en 1505, le palais Ottieri, près de S. Eustachio, entre le Panthéon et la place Navona, puis un palais près des thermes de Néron, qui prit plus tard le nom de *Palazzo Madama* et est aujourd'hui le Sénat.

Conformément aux conseils de son père, Giovanni avait réuni dans sa bibliothèque, ornée de fresques, les œuvres des philosophes, des orateurs, des poètes anciens et les ouvrages où était célébré son aïeul Cosme.

Les livres de son père y prirent place quand il racheta, après sa mort, sa bibliothèque (25 octobre 1508). Ce sont ces livres qui, versés dans la Bibliothèque vaticane, sont devenus le fonds *Biblioteca Laurenziana.*

L'écrivain Gherardi, qu'Innocent VIII avait envoyé auprès de Laurent, l'avait tellement séduit, qu'il le chargea d'enseigner à Giovanni les vertus qu'il devait pratiquer et surtout les vices et les fautes qu'il lui fallait éviter. Burchard reçut la charge de lui expliquer le détail des innombrables cérémonies de la cour romaine, les prescriptions compliquées de l'étiquette et des rites, et il ne pouvait certes recevoir un maître qui les connût mieux et fût plus persuadé de leur extrême et solennelle importance [1].

Le 26 mars 1492 le pape « ferma la bouche » au nouveau cardinal dans les formes habituelles. Giovanni dut se présenter ensuite chez tous les cardinaux et même chez Raffaele Riario, dont il pouvait croire, avec la plupart de ses contemporains, qu'il avait fait assassiner son oncle et voulu faire assassiner son père.

Le 10 avril, un courrier arriva de Florence pour lui annoncer que son père Laurent le Magnifique était mort l'avant-veille. Il était jeune encore, ayant à peine atteint sa quarante-quatrième année. Aussi le soupçon vint-il à tout le monde qu'il avait été

1. En sa qualité de maître des cérémonies, Burchard avait souvent une tâche peu facile. Les membres de la Curie et les ambassadeurs ne l'écoutaient pas avec la déférence voulue et transgressaient volontiers ses indications. Parfois même, ils les prenaient très mal. Un jour (le 28 mai 1490) qu'il avait réglé une question de préséance dans une cérémonie religieuse, l'envoyé du roi de Naples protesta ; Burchard maintint son dire ; alors l'envoyé le prévint qu'il entrerait dans l'église escorté de ses gens en armes et prendrait la place qu'il se jugeait en droit d'occuper. On s'en tira en déclarant qu'aucun envoyé étranger ne serait convié. Burchard n'hésitait pas à en remontrer même au pape. *Burchard*, vol. I, p. 309, l. 34.

empoisonné. La foule accepte difficilement comme naturelles les choses imprévues, surtout quand il s'agit de hauts personnages. Cette créance sembla recevoir presque aussitôt confirmation par la mort de son médecin Pierre Leoni, qu'on retrouva dans un puits. Les uns prétendirent que le fils de Laurent, Pierre, l'y avait fait jeter après qu'il eut été étranglé, d'autres qu'il s'était tué de désespoir d'avoir mal soigné son malade en voulant mêler à la médecine la nécromancie [1].

Aussitôt, le cardinal fit mettre en deuil sa maison : ses gens reçurent des coiffures noires, les tentures des murailles et les couvertures des lits furent enlevées ainsi que tous les sièges garnis de velours et de brocart ; on ne conserva que ceux en cuir rouge et les escabeaux ; on fit une valise de cuir violet foncé, car la « valise » était un objet qui figurait dans toutes les cérémonies et dont on ne pouvait se passer ; sur les tables, on laissa des tapis de velours. Quant à Giovanni, il s'habilla en violet foncé.

Le 10 mai 1492 il regagnait la Toscane en qualité de légat.

Le duc de Ferrare était venu passer plus d'un mois à Rome, aux frais du pape, du 13 avril au 16 mai ; il fut logé au palais Saint-Marc qui était devenu, après la mort du cardinal Marco Barbo (11 mars de l'année précédente), la propriété du cardinal Lorenzo Cibo. Ensuite il appartint à Domenico Grimani avant de revenir à l'Église [2].

## Mort du pape.

La santé du pape était de plus en plus chancelante ; il souffrait de la vessie et de la goutte, comme son prédécesseur et tant d'autres prélats, et avait souvent la fièvre ; les crises se renouvelaient maintenant souvent [3]. En septembre 1490, il avait eu une violente attaque de son mal, le 27 on le crut moribond. Les boutiques se fermèrent aussitôt, ceux qui travaillaient dans leurs vignes et leurs champs rentrèrent précipitamment, les cardinaux s'apprêtèrent à prendre leur part dans le pillage habituel du palais pontifical. Son fils se précipita au Vatican pour faire main basse sur ses trésors ; il trouva, dit-on, 300 000 ducats dans une caisse et 130 000 dans une autre. En ville, on raconta qu'il en avait trouvé 800 000. Il est bien peu probable que les caisses du pape fussent si bien remplies, étant donnée la détresse du trésor. Quoi qu'il en soit, il n'eût pas le temps d'envoyer beaucoup d'argent en Toscane, car les cardinaux survinrent qui exigèrent un inventaire, et chargèrent le cardinal Savelli de veiller sur les biens de l'Église. Franceschetto avait aussi tenté sans succès de s'emparer du « Grand Turc ».

Quand, après son rétablissement, le pape apprit ce qui venait de se passer, il entra dans une grande colère, surtout contre les cardinaux, et dit qu'il espérait bien vivre

1. L. Frati, *La Morte di Lorenzo de' Medici e il suicido di Pier Leoni*, Florence, 1890. L'hypothèse du suicide paraît la plus probable.

2. Dvorak et H. Egger, *Der Palazzo Venezia*, Vienne, 1909. — Philipp Dengel, *Palast und Basilica S. Marco*, Rome, 1913.

3. Si le pape se montrait si rarement à ses sujets, ce n'était pas par crainte, comme on l'a dit, mais à cause de sa santé ; malgré son vif désir d'aller accomplir un vœu à Lorette, il ne se sentit jamais en état de s'y rendre. En 1491, le pape avait souffert de douleurs d'entrailles violentes.

assez pour les voir mourir tous. Afin de se remettre, le pape s'en fut à Ostie et à Porto, où il fut reçu et défrayé par Borgia et Della Rovere.

Le 30 novembre 1490 il eut un nouvel accès. Un de ses médecins, Giacomo di S. Genesio, le soigna admirablement, mais il mourut et ceux qui le remplacèrent ne comprirent pas son mal. Une plaie à la jambe se forma, qui le fit beaucoup souffrir.

Au commencement de l'été 1492, l'état de sa santé s'aggrava encore. Chacun prit de nouveau ses précautions. Le vice-chancelier Bartolomeo Moreno, archiprêtre de Vignola, qui exerçait ses fonctions depuis 1487, se sentant détesté des Romains et ayant apparemment des reproches à se faire, alla s'établir chez Lodovico Matteo, l'un des conservateurs [1], et y transporta tous ses biens. Puis il chercha refuge dans l'ancienne huilerie du Vatican, qui était devenue le Belvédère et qui était un lieu solitaire, discret et de facile défense ; il finit par gagner Vetralla. Le bruit se répandit qu'il ne voulait pas rendre compte de sa gestion.

Un changement de pape était toujours un moment d'épreuve pour les Romains ; ils se réjouissaient d'une part à l'idée d'avoir un nouveau maître qu'on supposait toujours devoir être meilleur que l'ancien, et s'inquiétaient d'autre part des troubles qui accompagnaient invariablement un interrègne. Cette fois, on était d'autant plus anxieux que l'action gouvernementale avait été plus diminuée par la faiblesse d'Innocent VIII. Il n'y avait plus d'autorité, ou bien elle s'exerçait par saccades. « Ni le sénateur, ni le vice-chancelier ne remplissent leur office », écrivait l'ambassadeur florentin. On craignait qu'enhardi par cet effacement des pouvoirs publics le peuple se soulevât. Le souvenir des temps passés faisait apparaître cette éventualité plus redoutable qu'elle ne l'était en réalité. Les aspirations des Romains vers la liberté, la revendication de leurs franchises ne se traduisaient plus que par de déférentes démarches.

Les cardinaux qui s'étaient éloignés de Rome à cause des chaleurs, s'empressèrent de revenir ; ils emplirent leurs demeures de soldats, tandis que les habitants entassaient des provisions. La garnison du Vatican fut portée à plus de cinq cents hommes.

Les médecins qui soignaient le pape eurent recours aux moyens extrêmes ; un d'eux, qui était juif [2], essaya de la transfusion du sang ; il saigna trois enfants de dix ans qui reçurent chacun un ducat et moururent peu après. Quant au pape, il continua à décliner. La fièvre persistait, les médecins affirmaient que le malade n'avait plus que quelques jours à vivre et mourrait « avec la lune ». Bien qu'il fût très faible et pût à peine parler, il demanda qu'on fît venir les cardinaux et quand ils furent réunis, il leur adressa quelques paroles, s'excusant d'avoir été si inégal à sa tâche et leur recommandant de rester unis, de veiller au bien de l'Église et de choisir un pape capable d'en bien défendre les intérêts. Puis il fit apporter par ses serviteurs ses joyaux et son trésor qui ne se montait qu'à 48 000 ducats, et pria les cardinaux de lui permettre d'en disposer, bien que ce fût propriété de l'Église ; il en donna une partie à l'un de ses petits-fils, Francesco, fils de Teodo-

1. On le voit figurer en 1470 sur le livre des *Mercanti di Roma*.
2. Le pape avait accordé à plusieurs médecins juifs le droit d'exercer leur profession. Ils étaient nombreux en Italie et souvent fort habiles. Jules II eut également un médecin juif.

rina, le reste à ses familiers (17 juillet 1492). On lui apporta ensuite sur sa demande la sainte lance qui était demeurée dans une pièce voisine.

Le 23 juillet, le pape vivait encore et les médecins annonçaient toujours sa fin prochaine. On le nourrissait de lait de femme. Les membres du Sacré Collège amenaient à Rome autant de troupes qu'ils pouvaient ; cent soldats avaient été affectés à la garde de Djem, quatre cents garnissaient le palais pontifical et l'on trouvait que c'était peu ! Du canon fut amené. Les portes de la ville et les ponts étaient occupés. Le comte de Pitigliano, capitaine général de l'Église, avait été appelé à Rome et prit le commandement militaire en même temps que l'abbé de Saint-Denis [1], représentant du roi de France, était nommé gouverneur de la ville avec huit cents soldats sous ses ordres. Tout autour de Rome, à deux milles de distance, des troupes bivouaquaient. Djem fut transporté dans une pièce située au-dessus de la chapelle Sixtine, car on considérait qu'il y serait plus en sûreté.

Ce même jour, 23 juillet, des cardinaux firent savoir à la municipalité qu'ils comptaient sur elle pour le maintien de l'ordre ; ils ajoutèrent qu'ils aimaient fort le peuple et qu'ils s'offraient à le défendre avec leurs hommes en cas de mort du pape. Cette démarche intrigua. D'ailleurs les conservateurs et le vice-chancelier ne purent se mettre d'accord sur la nomination des chefs quarteniers de la maréchaussée. On décida donc de demander aux plus anciens des habitants ce qui s'était fait précédemment. Ils déclarèrent que le choix des chefs de la maréchaussée appartenait exclusivement au peuple, mais quelques personnes désireuses de complaire au vice-chancelier s'opposèrent bruyamment à cette solution, et, malgré le vœu des Romains, firent attribuer à celui-ci la désignation de ces officiers.

Le mercredi 25 juillet 1492 de grand matin, le pape mourut à l'âge de soixante ans, ayant régné sept ans dix mois et dix-sept jours.

## Vacance du Saint-Siège.

Deux questions se posèrent tout d'abord aux cardinaux. Devait-on considérer comme faisant régulièrement partie du Sacré Collège Federico Sanseverino, le fils de Roberto, que le pape avait nommé mais qui n'avait pas été encore déclaré? Il se trouvait en compagnie de son frère Fracasso aux portes de Rome, avec beaucoup de soldats dont la présence ne fut pas, probablement, sans influencer la décision des cardinaux. Ils accueillirent donc parmi eux Sanseverino, que leur amenèrent les cardinaux Colonna et Sforza, lui remirent le chapeau et le déclarèrent apte à entrer au conclave. Son frère avait assisté à la cérémonie. A vrai dire, le choix qu'avait fait le feu pape n'était pas irréprochable, car le nouveau cardinal semblait plus fait pour les armes que pour l'Église ; il n'était que sous-diacre.

1. Jean de Villiers de la Groslaye, évêque de Lombez. Il allait devenir cardinal.

L'exemple de Sanseverino détermina le patriarche de Venise, le camaldule Maffeo Gherardo qui se trouvait dans la même situation, à venir à Rome pour se faire admettre dans le Sacré Collège. Celui-là, certes, n'était pas trop jeune ! Il avait quatre-vingt-quinze ans, pouvait à peine marcher et se faire comprendre. Il mourut d'ailleurs quelques jours après, le 14 septembre. Il était entré à Rome avec le vêtement blanc des camaldules, ce qui fit dire qu'il ne pouvait manquer d'être pape.

Ce point réglé, restait à traiter la question du château Saint-Ange. Le gouverneur en était alors l'évêque Gio. Batta Pinelli [1]. Il fut mandé au Vatican et on lui imposa de jurer fidélité au Sacré Collège et de garder le château à sa disposition. Pour plus de sûreté, le cardinal Lorenzo Cibo [2] y fut envoyé comme surveillant, non sans avoir dû jurer lui-même, sous menace de perdre le chapeau, qu'il s'en montrerait le gardien fidèle et vigilant.

Le geôlier de Djem sultan fut obligé de prendre un engagement analogue.

Dès le lendemain de la mort du pape, le Sacré Collège avait remis ses pouvoirs gouvernementaux au cardinal Raffaele Riario.

Les cardinaux ayant ainsi réglé toutes ces questions et voyant la tranquillité qui régnait dans la ville, pensaient pouvoir vaquer en paix aux obsèques du pape et à l'élection de son successeur, quand l'arrivée inopinée de Virginio Orsini, l'homme du roi de Naples, avec deux cents hommes, les plongea dans l'inquiétude. Le peuple en profita pour leur présenter ses revendications ; ils les écoutèrent et le vice-chancelier Borgia leur donna, au nom de tous, de vagues assurances dont ils eurent le bon esprit de se contenter (1er août 1492).

Le tombeau d'Innocent VIII existe encore à Saint-Pierre ; il est l'œuvre d'Antonio Pollaiuolo ; le pape y est représenté deux fois, d'abord couché sur son sarcophage et au-dessus, assis, d'une main tenant le fer de la sainte Lance, de l'autre bénissant la foule d'un geste autoritaire. Dans les niches latérales sont les vertus cardinales : la Justice, la Prudence, la Tempérance et la Force. Une inscription [3] placée postérieurement portait que, sous son pontificat, l'Amérique avait été découverte ! Or la flottille de Colomb mit à la voile huit jours après sa mort et ne parvint en vue du nouveau monde qu'après plus de deux mois de navigation.

L'ouvrage ne fut achevé qu'en 1498 ; on dut le transporter en 1606 à la place qu'il occupe. Le coût en avait dépassé 4 000 ducats.

1. Pinelli venait de Naples ; Innocent VIII l'avait créé évêque de Cosenza en 1491. Il lui arriva, comme à tant d'autres, d'être prisonnier dans la forteresse dont il avait été gouverneur.

2. Il en avait été gouverneur.

3. Forcella, vol. VI, p. 146, n° 536. L'inscription est de 1621. Elle est fautive en plusieurs points.

## Travaux accomplis a Rome [1]. — Peintres, sculpteurs, écrivains, théâtre.

Innocent VIII n'eut ni les moyens ni peut-être le goût d'imiter son prédécesseur en ce qui concernait l'embellissement de sa capitale ; néanmoins il ne laissa pas inachevés les travaux entrepris par lui. La cour des Loges, au Vatican, dont les remaniements de Jules II et de Léon X ont complètement changé l'aspect, fut terminée. Il bâtit « le Palais d'Innocent VIII ».

Cette construction haute de quatre étages. renfermait de vastes salles destinées à la réception et aux bureaux de la chancellerie, qui prenait une grande importance. Le Vatican eut, dès lors, un aspect imposant qu'il n'avait pas possédé jusqu'alors.

Le cardinal Della Rovere fit venir à Rome, sur l'ordre du pape, le peintre Mantegna pour participer à ce travail. Les appartements destinés aux grands personnages, qui venaient de plus en plus fréquemment à Rome, furent ornés de peintures et décorations en or.

En 1610, cette partie du palais fut démolie pour permettre l'achèvement de la façade de Saint-Pierre [2].

Au sommet de la colline vaticane, à l'endroit d'où la vue est si belle sur Rome, le Tibre et la proche campagne, il fit construire (1485), à la place d'un ancien magasin d'huile, une villa qui présentait l'aspect d'un château féodal crénelé avec d'énormes soubassements. Il y avait six pièces et une chapelle au premier étage [3]. L'architecte en fut peut-être Pollaiuolo, mais plutôt Jacobo di Pietrasanta. Le Pinturicchio y peignit « à la manière flamande [4] » les grandes villes d'Italie, Rome, Venise, Milan, Florence. C'est le cardinal Della Rovere qui avait obtenu de Gonzague que le peintre quittât un temps Mantoue pour venir travailler à Rome. Les pourparlers durèrent deux ans ; enfin le Pinturicchio vint, en 1488, et tint à honneur de se montrer digne du souverain qui l'avait autorisé à servir le pape et de l'œuvre à laquelle il collaborait. Malheureusement, il ne reste rien de son œuvre, car, à la fin du XVIIIe siècle, Pie VI transforma en grande partie le Belvédère pour y établir le musée Pio Clementino. Grégoire XIII y avait ajouté au Nord la Torre dei Venti. La construction en avait coûté plus de 60 000 ducats.

En 1490, une fontaine fut établie sur la place Saint-Pierre, à droite de l'entrée de la basilique ; elle était en marbre de Paros, à deux vasques superposées, ornée de sculptures et de motifs en bronze dus à l'orfèvre Alonzo. Heemskerck et Dosio en donnent une représentation dans laquelle, à vrai dire, ces ornements font défaut ; la fontaine y apparaît très simple au contraire. Elle passa, lors de sa construction, pour une des plus belles d'Italie.

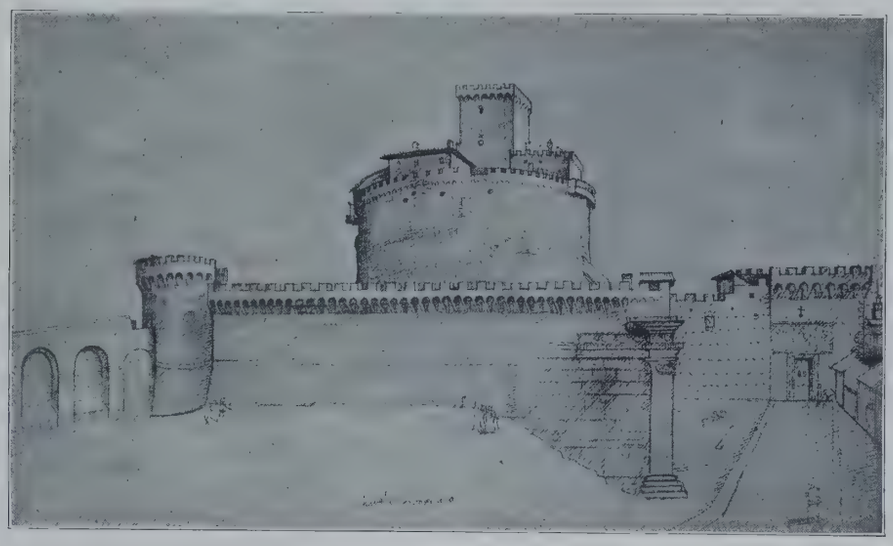
1. Sigismondo dei Conti. — E. Müntz, *Les Arts à la Cour des Papes. Innocent VIII, Alexandre VI*, Paris, 1898. — Pietro Stettiner, *Roma nei suoi monumenti*, Roma, 1911.

2. Dans la nouvelle édition du Muratori (*Diarium* de Burchard) se trouve un plan du Vatican à cette époque. (Vol. 1, p. 8,)

3. Voir Gio. Pietro Chattard, *Nuova Descrizione del Vaticano* Rome, 1762. — Müntz, p. 69. — Voir planche XXIV.

4. Probablement en marouflage.

## *CHATEAU SAINT-ANGE.*



LE CHATEAU SAINT-ANGE AU TEMPS D'ALEXANDRE VI.

LE CHATEAU SAINT-ANGE ET LE CORRIDOR SECRET. Bibl. Nat. Estampes.

Des travaux furent entrepris au palais du Capitole ; la tour dite de Nicolas V porte les armes du pape ainsi que celles du cardinal Innocenzo Cibo. Le Tabularium, qui servait depuis des années de grenier à sel, fut restauré. Le musée reçut une tête, une main et un pied de marbre, de dimensions colossales, qu'on venait de découvrir et qui furent supposés appartenir à une statue d'Apollon.

Un peu partout dans la ville il y eut des travaux d'entretien. Le pont Saint-Ange et la fontaine Trevi furent restaurés ; la place Campo di Fiore fut pavée ainsi que certaines rues, notamment celles que Sixte IV avait laissées inachevées ; la place Giudea fut refaite. Ce fut Falcone dei Sinibaldi, un Romain, qui eut cette entreprise. On fit quelques travaux à la Torre di Nona, à la porte Pinciana, à la tour Del Soldano.

Un nombre considérable d'églises avaient besoin de réparations ; Innocent VIII en fit exécuter au Latran, en 1484, mais il ne put poursuivre, faute de fonds, les travaux entrepris sous le pontificat précédent. On restaura S. Giuliano de' Fiamminghi, S. Maria del Popolo, S. Maria della Pace. Cette église venait à peine d'être achevée, mais on bâtissait hâtivement, sans soins. Un peu plus tard, une partie du Vatican s'effondra à peine achevée et Léon X dut aller se réfugier précisément dans l'aile élevée par Innocent VIII. En rebâtissant l'église S. Maria in Via Lata (1491), on découvrit, sous une dalle de porphyre, les restes de saint Hippolyte et de saint Darius, une épaule de saint Philippe, les vêtements de saint Jean-Baptiste, un fragment de la Croix et de la sainte Éponge. Ces reliques furent déposées dans l'église S. Prassede. Pour la construction de cette église, on employa des pierres provenant de l'arc de triomphe de Dioclétien [1]. Le pape donna 400 ducats pour ce travail, le vice-chancelier Borgia 300 et le camérier 200, à la condition, toutefois, que le marbre trouvé dans la démolition serait pour eux.

Le toit de l'église S. Croce in Gerusalemme fut restauré ; en réparant l'arc de la tribune, on mit à découvert une boîte scellée contenant l'écriteau de la Croix. Toutes les lettres de l'inscription (en latin) s'y voyaient encore, excepté les dernières.

Afin d'exécuter ces travaux, Innocent VIII fit appel à des architectes tels que Giacomo et Lorenzo da Pietrasanta, Baccio Pontelli, Graziadei Prata de Brescia ; à des peintres tels que le Pérugin, le Pinturicchio, Antonazzo Aquilio, Matteo Serdenti d'Amelia, Filippino Lippi qui travailla aussi pour le compte du cardinal Carafa dans l'église S. Maria sopra Minerva [2], et enfin, mais pour peu de temps, Mantegna ; à des sculpteurs tels que Pollaiuolo, Luigi Capponi, Andrea Bregno qui firent surtout des autels, des retables et des décorations d'églises.

Ce qu'on demandait le plus souvent aux sculpteurs, c'étaient des tombeaux. Les églises de Rome abondent en monuments funéraires de cette époque : dans S. Giacomo degli Spagnoli, tombeaux de Gondisalvo de Veteta (1484), de Alfonso de Paradinas (1485), de Ferdinando de Cordoue (1486) ; à S. Salvatore in Thermis, tombeau de Regnault

1. Cet arc reçut vers ce temps le nom de « In Portogallo » à cause de son voisinage de l'habitation du cardinal de Lisbonne (Costa). Alexandre VII en acheva la destruction.

2. Le tombeau de Paul IV cache en partie un tableau de lui qui représente saint Thomas d'Aquin. Le cardinal Costa lui donna aussi des commandes.

Duchamp (1485) [1] ; à S. Maria del Popolo, tombeau de Marc Antonio Albertoni (1485) ; à S. Maria del Popolo, dans le couloir de la sacristie, tombeau de Nastore Malvezzi (1485) ; à S. Maria sopra Minerva, tombeau de Marcello Rustici (1484) ; à Sainte-Marie Majeure, tombeau du cardinal Philippe Lévis de Quelus et de son frère Eustache, tous deux successivement archevêques d'Arles (1489) [2].

Pollaiuolo travailla, on l'a dit, pendant des années au monument de Sixte IV.

Les sculpteurs firent aussi des autels à S. Maria del Popolo, à S. Agnese fuori le mura, à S. Maria sopra Minerva....

La grande disette des finances pontificales obligeait le pape à ne s'acquitter que bien irrégulièrement de ce qu'il devait aux artistes pour leurs travaux. Vasari rapporte que le pape ayant un jour demandé à Mantegna ce que représentait une figure qu'il avait mise dans un de ses tableaux, celui-ci, qui attendait depuis longtemps son salaire, lui répondit qu'elle symbolisait la Parcimonie : « Eh bien, répliqua le pape, donnez-lui pour voisine la Patience, elle sera en bonne compagnie. »

C'est sans doute ce manque d'argent qui priva Rome, sous ce pontificat, d'ateliers de mosaïque, de céramique et de verreries.

Quelques cardinaux commandèrent des travaux : Domenico della Rovere édifia le palais Scossa Cavalli et fit construire une chapelle dans l'église S. Maria del Popolo. Le Pinturicchio la décora. Dans cette même église, le cardinal Antonietto Pallavicini se fit élever un tombeau. Les cardinaux Ardicino della Porta et Sclafenati suivirent cet exemple. Le cardinal de Mendoza contribua à la réédification de l'église S. Croce in Gerusalemme.

Les écrivains furent moins nombreux sous le règne d'Innocent VIII que sous les précédents pontificats.

On racontait que Politien, envoyé à Rome par le gouvernement florentin pour prêter au pape le serment d'obédience, fut chargé par celui-ci de traduire en latin les auteurs grecs qui avaient relaté les hauts faits des Romains. Politien choisit Hérodien, qui composa une histoire de certains empereurs romains. Innocent VIII, sans doute entraîné par le goût de son temps, favorisait les hellénistes ; il nomma bibliothécaire du Vatican un helléniste, Giovanni Lorenzi, en 1485.

Le Vénitien Ermolao Barbaro, dont la science précoce fit l'étonnement de l'Italie, vécut à Rome contre sa volonté. Envoyé par Ludovic le More auprès du pape, celui-ci le prit à gré et lui accorda, à la mort du cardinal Marco Barbo, le patriarcat d'Aquilée. Or les Vénitiens ne permettaient pas à leurs concitoyens d'accepter de pareilles fonctions sans en avoir référé à leur gouvernement, en sorte que, pour avoir omis cette formalité, Barbaro se vit exilé, malgré sa haute réputation et sa valeur. Il mourut de la peste, l'année suivante (1493), à l'âge de trente-neuf ans.

Les deux principaux chroniqueurs de ce temps, après Infessura et Burchard, Jacobo

1. Reginaldo Campi, messager du pape.

2. Vincenzo Forcella, *Iscrizione*. Voir planche XI et XIV

Gherardi da Volterra et Sigismondo dei Conti, furent l'objet des attentions du pape. Sigismondo devint, à la mort de Marcello Rustico, secrétaire apostolique (décembre 1481)[1]. Gherardi avait été fort choyé à la cour de Sixte IV qui lui accorda plusieurs charges ; si le pape avait vécu un peu plus, il l'aurait fait évêque d'Urbino. Innocent VIII lui confia de difficiles ambassades auprès du roi Ferrante pour en obtenir l'exécution du traité de paix, auprès de Ludovic le More pour exiger le payement de la dîme et l'engager à s'allier au pape contre le roi de Naples, auprès de Laurent le Magnifique dans la même intention.

Quant à Sigismondo dei Conti, Innocent VIII lui accorda une place dans le corps des *Segretarii apostolici* [2].

On pourrait à la rigueur citer encore Gaspar Blondus et André de Trébizonde qui faisaient l'un et l'autre partie du collège des secrétaires apostoliques. Gaspar Blondus, fils du célèbre Flavius, avait publié à Rome, en 1474, l'œuvre capitale de son père, *Roma illustrata* ; il y ajouta quelques commentaires et ce fut là toute son œuvre littéraire [3]. Il y avait à Rome un autre Gasparo Biondo, lequel exerçait les fonctions de notaire [4].

Andrea Trapezunzio était, comme Biondo, fils d'un père illustre, de Georges de Trébizonde, et c'est la seule raison qui a sauvé relativement son nom de l'oubli. Andrea dédia au pape Sixte IV la version que son père avait faite de l'Almageste de Ptolémée mais que sa mort l'empêcha d'achever. Giorgio écrivit aussi pour son fils un traité sur *les Parties du discours* qui parut en 1478 à Milan. Après avoir vécu quelque temps à Constantinople, il était venu finir ses jours à Rome et se logea près de l'église S. Maria sopra Minerva afin de se rapprocher de « son cher et docte fils Andrea [5] ».

Le poète Giampietro Arrivabene, élève de Filelfo et Tito Vespasiano Strozzi, autre poète envoyé auprès du pape par son seigneur, le duc Ercole de Ferrare, ne semblent pas avoir séjourné à Rome fort longtemps.

Si Innocent VIII attira ou retint à Rome quelques écrivains, il ne s'occupa guère de l'imprimerie ; d'ailleurs, sous les papes précédents, c'étaient principalement les cardinaux et les barons qui avaient accordé leur appui aux Allemands venus à Rome pour y établir des presses. Le premier engouement passé, cette industrie languit ; les Pannartz, les Ulrich Han, les Schweinheim, les Lauer étaient morts ou découragés. La production diminua singulièrement. Le nombre des ouvrages parus à Rome entre 1484 et 1492 ne

1. « Homme très lettré, austère dans ses mœurs, plein de modestie et très digne de remplacer son prédécesseur », dit son collègue et confrère GHERARDI, qui avait été nommé en 1479.

2. Il y avait, dans la Curie, deux collèges, celui des *Scrittori* et celui des *Segretarii apostolici*. Les premiers étaient surtout des rédacteurs ; leur rôle consistait à rédiger sur parchemin et en caractères appropriés les bulles contenant des faveurs pontificales. Les seconds, dont la situation était éminente à la cour, s'occupaient des affaires qui intéressaient les princes et les souverains. C'est de ceux-ci que Sigismondo faisait partie. Le pape lui confia aussi des missions diplomatiques. Le collège des *Segretarii* servait au pape à récompenser les littérateurs, les érudits et les savants.

3. Préface de l'ouvrage par l'évêque de Brescia, Domenico Dominici (Rome, 1474, in-fol.). Le P. GIOV. BATT. AUDIFFREDI, *Catalogus historicocriticus Romanorum...*, Rome, 1783, p. 163, n° XVI.

4 G. GATTI, *Alcuni atti camerali rogati dal not. G. Blondo*, dans Studi e Doc. di Stor. e Dirit., 1886, VII, p. 59-83.

5. APOSTOLO ZENO, *Diss. Vossiane*, Venise, 1753, vol. II, p. 1, 27. — ARGELATI, *Bibl. Script. Mediolanensium*, Milan, 1745, vol. I.

dépasse guère cent cinquante, ce qui est peu relativement au nombre de livres imprimés sous le précédent pontificat [1].

En revanche, l'art théâtral commença à se manifester. En l'an 1490, la confrérie du Gonfalon sollicita du pape l'autorisation de représenter dans le Colisée des drames sacrés. Cette confrérie était déjà ancienne. Le pape et les conservateurs signèrent, le 17 mars 1490, un accord avec ladite confrérie et celle du Saint-Sacrement, propriétaire en grande partie du monument, par lequel il était permis à la confrérie du Gonfalon de donner des représentations « en l'honneur de Dieu et des saints ». L'acte fut signé au palais des conservateurs.

Lors des représentations, les arcades servaient de fond et de coulisses ; on établit dans les galeries supérieures les machines destinées à soutenir les anges ; des décors grossiers représentaient les Lieux Saints ; dans la liste des accessoires, on trouve : une potence pour pendre Judas, vingt-deux perruques, deux manteaux pour Marie (un bleu et un rouge), un sceptre pour Pilate, une paire de chausses pour le Christ.... Le public se tenait dans l'arène ; quant aux frais, ils étaient couverts en partie par des donations. La première pièce représentée (1490) fut la Passion du Christ, en sept actes. En 1491, le chevalier de Harff assista à la représentation : « On vit, écrit-il, des hommes vivants représentant la flagellation, la crucifixion, la mort de Judas ; ils étaient de famille noble et tout se passa avec beaucoup d'ordre et de décence. » Le dialogue, d'abord en dialecte romain, fut ensuite en italien [2].

On ne jouait pas que des drames sacrés. En 1488, il y eut une représentation de l'*Hippolyte* de Sénèque dans laquelle le savant Inghirami joua si bien le personnage de Phèdre que le nom lui en resta. On donna également vers ce temps l'*Asinaria* de Plaute.

Les événements inspiraient des pièces de circonstance : lors d'une tentative d'assassinat du roi d'Espagne, Ferdinand le Catholique, à Barcelone, Carlo Verardi en fit le sujet d'un drame, *Fernandus Servatus*, que son neveu mit en vers. A l'occasion de la prise de Grenade, on en donna, comme il a été dit, une représentation sur la place Navona. Bientôt même, la comédie fit son apparition [3].

Sulpizio da Veroli, auteur d'un traité de grammaire et d'un poème en latin sur l'art de se tenir à table, avait organisé une troupe de comédiens amateurs qui jouaient, sur un tréteau élevé dans le Forum, des comédies de Térence ou de quelque autre auteur classique. Parfois, le spectacle avait lieu au château Saint-Ange, probablement dans la cour qui a gardé le nom de cour du théâtre [4]. Le pape y assistait.

1. Imprimeurs exerçant au temps d'Innocent VIII : Olivieri Servio, Lignamine, Pietro de Turre, André Freitag, Adam Rott.-Barth. Guldinbeck, Stephan Plannck, G. Herolt, Eucharius Silber, et les ateliers désignés par un livre sorti de leurs presses Imprimerie du Manilius, imprimerie de l'Herodianus.

2. Le 28 mars 1497, le cardinal Groslay (Saint-Denis) fit représenter devant son palais l'Annonciation. Le pape, qui passait à cheval avec plusieurs cardinaux, s'arrêta et assista à ce spectacle que Burchard jugea insipide « *rem satis simplicem* ».

3. *Rome au temps de Jules II*, chapitre IV.

4. Alessandro d'Ancona, *Origine del Teatro Italiano*, Turin, 1891, vol. II, p. 68. Voir planche XX.

# ALEXANDRE VI

## (11 AOUT 1492-18 AOUT 1503)

### *CHAPITRE PREMIER*

## DE JATIVA AU VATICAN

### Élection du pape.

On se hâta de réunir le conclave. Il en était grand besoin. L'anarchie régnait maintenant dans la ville; les Romains, qui goûtaient fort le soulagement de n'avoir plus de maître, toutes les magistratures étant abolies par la mort du pape, mésusaient de leur liberté, comme toujours en pareil cas. Les vengeances particulières se donnaient libre carrière et les malfaiteurs n'avaient plus de frein. En dix-neuf jours, il y eut plus de deux cents assassinats ! Dans l'oraison funèbre qu'il fit du défunt pape, Leonello Cheregato, nonce apostolique en France et évêque de plusieurs diocèses, rappela la misère et le désordre qui régnaient aussi bien à Rome qu'aux alentours (28 juillet 1492). On craignit même des mouvements populaires. Le château Saint-Ange et le Vatican furent solidement gardés de troupes que l'on renouvelait souvent par mesure de précaution ; les condottieri ne quittaient pas leurs armes.

Donc, le lundi 6 août 1492 au matin, le délai des neuf jours d'obsèques étant expiré, les cardinaux vinrent s'enfermer dans la chapelle Sixtine, que l'on avait apprêtée en hâte et dont toutes les issues furent murées.

Tandis qu'ils gravissaient les degrés de Saint-Pierre, un météore singulier les remplit d'étonnement et de crainte. Trois soleils d'éclat pareil apparurent à l'Orient [1]. Le même soir, on aperçut dans le palais du cardinal Giuliano della Rovere, qui se trouvait près du Vatican, dans une tour où nul que les initiés ne pouvait avoir accès, seize torches allu-

1. Les parhélies, phénomène relativement fréquent, ne peuvent se produire que lorsque le soleil est peu élevé sur l'horizon. Les trois soleils n'avaient pas, bien entendu, même éclat, le soleil véritable étant naturellement plus brillant que ses réflexions.

mées ; elle s'éteignirent l'une après l'autre, excepté une seule qui brûla longtemps dans la nuit. Et le peuple eut le sentiment que de graves événements allaient s'accomplir.

Avant d'entrer au conclave, les cardinaux avaient décidé, on l'a vu, d'admettre à siéger les deux cardinaux qu'Innocent VIII avait élus en 1489, Sanseverino et Gherardi, mais qui n'étaient pas encore « déclarés ».

Le nombre des cardinaux qui pénétrèrent dans la chapelle Sixtine se trouva donc être de vingt-trois ; quatre seulement étaient absents [1]. Les créatures de Sixte IV et d'Innocent VIII étaient de beaucoup les plus nombreux ; ils étaient dix-sept tandis que ceux qui avaient été nommés par les pontifes précédents n'étaient que six, tant la mort avait fait de ravages en vingt ans. On conçoit donc que la moralité du Sacré Collège ne fût pas inattaquable.

Depuis quelque temps déjà, les souverains de France, d'Allemagne, de Naples, d'Espagne, le duc de Milan, les Républiques italiennes pratiquaient ceux dont on espérait capter le vote ; les barons romains s'agitaient de leur côté, en sorte que les intrigues se croisaient. De grosses sommes d'argent avaient été mises par le roi de France à la disposition de ses agents ; 100 000 ducats étaient déposés à Gênes, plus encore, 200 000 ducats murmurait-on, chez les banquiers romains.

Le cardinal Bernardino Carvajal fit le discours d'usage sur l'élection du nouveau pape; il y prodigua les sages avis et les recommandations devant des auditeurs sans doute distraits [1].

La première journée fut passée, comme d'habitude, à régler la tenue du conclave, les procédés de votation. Les Pères passèrent la nuit en prières ; le lendemain matin une messe fut dite pour invoquer les lumières du Saint Esprit, puis le calice dont on venait de se servir fut placé sur un plateau devant l'autel, et les cardinaux vinrent tour à tour y déposer leur bulletin, scellé de leur sceau, après y avoir inscrit le nom du cardinal qu'ils voulaient voir élire pape et ceux de deux autres cardinaux « en manière de politesse [3] ». Le vote achevé, le premier cardinal-évêque s'approcha et prit entre le pouce et l'index un bulletin qu'il passa au premier cardinal-prêtre, lequel l'ouvrit et le remit au premier cardinal-diacre qui en donna lecture. Après quoi les bulletins étaient aussitôt brûlés. On avait remis à chaque cardinal une feuille de papier en son nom sur lequel il inscrivait les résultats.

Aucun candidat ne semblait avoir des chances certaines ; le cardinal de Naples, Oliviero Carafa, et le cardinal de Lisbonne, Giorgio Costa, pouvaient toutefois compter sur un certain nombre de voix, mais la France favorisait le cardinal Giuliano et le duc de Milan favorisait son oncle, le cardinal Ascanio Sforza [4]. On parlait aussi de Piccolomini

1. Eubel, *Hierarchia catholica*, vol. II, donne les noms des cardinaux absents et présents. De même Ciacconio.

2. *Oratio de eligendo summo pontifice*. Plaq. de 19 pages.

3 « Quelques fois par le billet on donne sa voix à trois diverses personnes dont l'effet est tel que le billet peut servir seulement à celui qui se trouve avoir plus grand nombre d'autres voix » dit Jérôme Bignon (*Traité touchant l'Election du pape*, Paris, 1605,

4. Élu cardinal le 17 mars 1484, Ascanio Maria Sforza, né à Crémone le 23 mars 1455, était fils de Francesco I Sforza et de Bianca Visconti, frère par conséquent de Ludovic le More et oncle de Galeazzo Maria, prédécesseur de Ludovic, lequel était mort « de fièvre empoisonnée » en 1494; Ascanio mourut le 27 mai 1505.

qui avait pour lui les cardinaux anciens [1], et d'Ardicino della Porta. Les ennemis de la France et le parti espagnol travaillaient contre Giuliano et poussaient Ascanio qui, d'autre part, était redouté par ceux qui ne voulaient pas de l'hégémonie milanaise en Italie. Rodrigo Borgia soutenait Ascanio, qu'il savait bien ne pouvoir être élu. Plusieurs tours eurent lieu sans résultat. Cependant Borgia se remuait, ses agents parcouraient le conclave, semant les promesses, les soupçons et les paroles insidieuses.

Sa très grande richesse lui permettait d'agir sur les électeurs désireux de se laisser corrompre. Il offrit tout son bien, sachant qu'il aurait, étant pape, le moyen de se refaire, voire, au besoin, de reprendre ce qu'il avait accordé. Ce qu'il fit en effet. Infessura, avant de commencer l'énumération des largesses de Borgia aux cardinaux, dit avec son ironie coutumière : « Le pape donna tout son bien aux pauvres. »

Au cardinal Ascanio, il promit la vice-chancellerie, son palais avec ce qu'il contenait, le château de Nepi et l'église d'Erlau (Agria) en Hongrie rapportant 10 000 ducats. Par avance, il avait envoyé chez lui quatre mulets chargés d'objets précieux sous le prétexte de les mettre en sûreté.

Au cardinal Orsini, il promit les châteaux de Monticelli et de Soriano, la légation de Marches, l'évêché de Carthagène rapportant 500 ducats.

Au cardinal Colonna, il promit l'abbaye de Subiaco avec les vingt-huit châteaux qui en dépendaient et qui rapportaient 3 000 ducats. Ils resteraient à perpétuité la propriété de la famille Colonna. Le cardinal Ascanio lui céda l'évêché de Pavie.

Au cardinal S. Angelo, il promit l'évêché de Porto avec ses dépendances et une cave pleine de vins.

Au cardinal Sclafenato, il promit le domaine de Nepesina.

Au cardinal de Gênes, l'église S. Maria in Via Lata, qui comptait sept cents paroissiens et avait de gros revenus.

Au cardinal Savelli, la ville de Civita Castellana, la légation de Pérouse et la basilique de S. Maria Maggiore [2].

Les serviteurs du vieux patriarche de Venise, Gherardo, dont on se demandait s'il lui restait assez d'intelligence pour voter, reçurent 5 000 ducats, somme bien placée, au reste, car son vote décida de l'élection.

Chaque cardinal eut, en outre, la promesse que son revenu serait porté à 15 000 ducats.

En dehors du conclave, le condottiere Gaspare Fracasso, le frère du cardinal Sanseverino, reçut l'assurance qu'il lui serait alloué une solde de 15 000 ducats pour cent hommes d'armes et trente archers [3]. Toutefois l'élection faite, Borgia eut quelque regret ; certains cardinaux virent leur part diminuée, entre autres le cardinal Savelli.

1. Il devint pape à la mort d'Alexandre VI sous le nom de Pie III, mais mourut aussitôt. Voir à la fin de ce volume.

2. On donna comme excuse à ses générosités qu'un pape ne pouvant posséder de bénéfices, Rodrigo était tenu de se défaire de ses biens ; il était d'ailleurs bien sûr de s'en procurer de nouveau.

3. Infessura. — Lettre de Valori, dans l'édition de Burchard de Thuasne, vol. II, p. 610. Burchard était absent de Rome à ce moment, sans doute à surveiller ses biens en Alsace.

Carafa, Piccolomini, Della Rovere, Costa n'eurent rien ou ne se laissèrent par tenter.

Le scandale fut éclatant et public. Dès le 13 août 1492, l'ambassadeur florentin Manfredo Manfredi donnait en détail la liste des donations reçues par les cardinaux ; le 22 août, il écrivait à la Seigneurie : « On sait que Sa Sainteté a promis ou payé une grande quantité d'argent, peut-être 150000 ducats, dont une forte partie sera versée par les Spannocchi qui sont les banquiers du nouvel élu. » Et il l'informe que le pape a dû se faire avancer quelque argent par divers cardinaux, entre autres par le cardinal S. Maria in Porticu, Zeno, le neveu de Paul II [1].

Un peu plus tard, en 1495, Commynes rapporte que les cardinaux amis de Charles VIII assuraient que le pape avait acheté sa dignité et il ajoute « qu'ils disaient vrai ».

En 1501, on se répétait ces vers de Sannazar rappelant que le chiffre VI portait malheur à Rome.

*Sextus Tarquinius, Sextus Nero, Sextus et iste*
*Semper sub Sexto perdita Roma fuit.*
*Vendit Alexander claves, altaria, Cristum ;*
*Emerat ille prius, vendere jure potest* [2].

D'ailleurs, comment douter depuis que les documents des archives vaticanes ont montré la réalité de ces donations [3] ?

La corruption des membres du Sacré Collège avait été si déhontée que Jules II publia, le 14 janvier 1505, la bulle *Cum, tam divino,* pour déclarer nulles les élections qui se feraient désormais dans de pareilles conditions, et passibles d'excommunication et de dégradation les cardinaux qui vendraient leurs suffrages.

Les largesses de Rodrigo décidèrent du vote. Sa nationalité aurait pu lui nuire ; tout au contraire, elle le servit. Le prestige de l'Espagne était grand depuis le triomphe du roi catholique sur les Musulmans, on le considérait comme le rempart de la chrétienté et l'on s'attendait à le voir pousser plus loin ses succès et anéantir le Croissant.

Le cardinal Ascanio s'employait activement en faveur de son rival ; on s'en étonnait autour du conclave ; sans doute, voyant qu'il ne pouvait être pape lui-même, pensait-il, en faisant élire un pape de sa main, pouvoir le manier à sa guise, ce en quoi il se mécompta lourdement. Cependant le cardinal Rodrigo n'avait réussi à obtenir que quatorze voix, or il lui en fallait quinze [4] ; ses adversaires, Giuliano, Basso della Rovere, Cibo restaient inébranlables ; c'est alors que la voix du cardinal Gherardo décida de

1. « *Ogni sua facolta spese per esser papa* », écrit MATARAZZO. H. DE L'ÉPINOIS subtilise sur la question de savoir 'il y eut là simonie, puisque Jules II ne l'avait pas encore définie et interdite.

2. Ces vers sont une réplique, à ce qu il semble, des vers emphatiques dont on décora un des arcs de triomphe élevés en l'honneur du pape lors de son couronnement.

*Cæsare magna fuit, nunc Roma est maxima, Sextus*
*Regnat Alexander, ille vir, iste Deus.*

3. Publiés par PASTOR.

4. C'est-à-dire les deux tiers des votants d'après la Constitution d'Alexandre III de 1179.

## *LE PAPE ALEXANDRE VI.*

PORTRAIT DU PAPE ALEXANDRE VI, dans la Galerie épiscopale de Valence. (Phot. Sanchis.)

JATIVA : VUE GÉNÉRALE. (Phot. Laurent et Cie, Madrid.)

l'élection. Sur quoi, dans la nuit du vendredi 10 au samedi 11 août, un revirement se produisit ; chacun voulut contribuer à l'élection maintenant certaine du futur pape et il fut nommé par accession, à l'unanimité. D'ailleurs, conformément aux anciens règlements, la ration des cardinaux était diminuée chaque jour ; à partir du lundi suivant, ils ne devaient plus recevoir que du pain, de l'eau et du vin [1] !

Aussitôt élu, le pape se dévêtit de tous ses habillements jusqu'à la chemise et prit un vêtement blanc. Les cardinaux vinrent alors successivement le vénérer, puis il déclara le nom qu'il choisissait, Alexandre VI [2], et le premier cardinal-diacre ouvrit la fenêtre et, dans les termes consacrés, annonça au peuple que « l'on avait un pape ».

Les Romains furent d'abord surpris et froissés, car la coutume s'établissait de plus en plus de ne choisir que des papes italiens. Après lui il n'y eut plus, en effet, qu'un pape étranger, le Flamand Adrien VI. Mais Borgia en imposait et séduisait par son aspect. Le chroniqueur Sigismondo dei Conti rappelle que, d'après Cicéron, un prince doit plaire aux yeux de ses sujets. *Persona principis servire debeat oculis civium.* Il était haut de taille, avait le teint coloré, des yeux noirs et pénétrants bien qu'il fût myope, le front large et de la dignité, de la majesté dans les allures, cette distinction enfin et cette autorité que donne une longue pratique des dignités et des hautes charges. Ses portraits [3] nous le montrent, il est vrai, épais, le cou dans les épaules, avec de gros traits, mais ses contemporains s'accordent à louer sa beauté, ses dons et ses qualités et à vanter son air fin et intelligent, l'attrait singulier qu'il exerçait sur tous ceux qui l'abordaient, principalement sur les femmes.

Gaspare de Vérone, qui fut son maître mais qui n'eut pas trop à se louer de lui, le décrit ainsi dans sa biographie de Paul II : « Il est beau, son aspect est souriant et son visage gai, son parler est agréable et choisi ; les femmes, même les plus charmantes, sont attirées à lui dès qu'elles l'aperçoivent et il les émeut d'une façon étonnante, plus que l'aimant le fer. On affirme qu'elles le quittent toujours sans avoir rien perdu de leur honneur [4]. »

Eugène IV avait conquis les Romains dans les premiers temps de son pontificat, par son maintien imposant et la beauté de ses traits. Il en fut de même pour Alexandre VI.

Cet homme tragique avait d'ailleurs le visage généralement gai, l'air aimable et pacifique. Ses soucis, dit l'ambassadeur vénitien Paolo Cappello, ne durent jamais plus d'une nuit.

Il parlait, en outre, avec facilité et même avec élégance [5] ; les cérémonies pompeuses lui plaisaient, ce qui était bien fait aussi pour séduire ses sujets. Le souci de la majesté de sa charge était grand chez lui. Lors d'un office à Saint-Pierre, les fidèles baisèrent la

1. Quatrième loi. Voir Moroni, *Diz. Eccles.*, vol. XV, p. 263.

2. Alexandre V avait été choisi jadis, parce qu'il n'avait pas de neveux et ne pourrait faire de népotisme.

3. Il n'en est pas un toutefois dont on puisse dire qu'il est sûrement authentique.

4. Muratori, nouv. éd., vol. III, part. XVI, p. 393.

5. On a quelques écrits de lui ou qu'on lui attribue : *Glossæ Roderici Portuensis episcopi in Regulas Cancellariæ et Constitutionis Innocentii VIII, de Beneficiis*, Rome, 1487 ; *Epistola Alexandri VI papæ ad Maximilianum Romarorum Regem missa de Turcorum Motibus* (8 septembre 1493) ; *Clypeus defensionis Fidei*, Strasbourg, 1497 ; *Constitutiones Alexandrinæ ordinis Minorum*, Rome, 1501.

terre sous ses pas « à la mode des Turcs », dit Burchard qui, scandalisé, voulut s'opposer à de pareilles démonstrations, mais le pape lui ordonna de se tenir tranquille. Il voulait que les cérémonies où il prenait part fussent célébrées en un bel appareil et être entouré de ses cardinaux. Pendant les fêtes de la Noël de 1497, un petit nombre de ceux-ci assistèrent aux offices et le pape se trouva isolé ; il les prévint qu'il ne pouvait admettre cette négligence dans leurs devoirs religieux alors que lui, qui était vieux et malade, s'acquittait de ses fonctions avec exactitude. Elle était, disait-il, d'autant plus regrettable qu'il y avait beaucoup d'étrangers à Rome.

Quand le cardinal Sanseverino, qui possédait une force athlétique, prit le pape à bras le corps pour le placer sur le trône à côté du maître-autel, les démonstrations de joie des spectateurs dans la basilique furent générales et sincères et, dès que le résultat de l'élection fut connu dans la ville et que le bourdon du Capitole sonna à toute volée, le peuple fit éclater sa joie. Outre des promesses envers le peuple romain touchant l'administration de la ville, on lui attribuait l'engagement de supprimer les secrétaires et les fonctions inutiles, d'éloigner ses fils de Rome, de n'attribuer les charges qu'à des personnes dignes de les remplir. On parlait même d'une réforme de la Curie !

Dès le lendemain de l'élection, les magistrats capitolins, sénateurs, conservateurs, caporioni, suivis d'une grande foule, se portèrent au Vatican pour exprimer au pape les sentiments de joie de la population [2]. Les flambeaux, les cris que poussaient les manifestants, le désordre qui régnait dans le cortège, donnèrent l'impression à ceux qui le regardaient défiler, qu'ils voyaient passer une bande de bacchantes allant fêter leur dieu. Sur la place Saint-Pierre, un carroussel fut organisé auquel le pape assista de ses fenêtres.

Que de fois déjà un pape nouvellement élu avait donné les mêmes espérances et fait es mêmes promesses au peuple !

A vrai dire, Alexandre VI eut toujours des égards pour les libertés communales. A son fils qui insistait pour qu'il châtiât les auteurs de libelles, il répondit que Rome était une ville libre [1].

## Le passé d'Alexandre VI.

La famille des Borja, dont le nom devint Borgia en Italie, était une ancienne famille espagnole [3]. Elle se fit connaître dès le XIIe siècle. A cette époque, on voit apparaître ce nom en plusieurs endroits aussi bien dans la péninsule qu'en Italie et en France ; il y a des Borgia à Velletri (1181), au bord du lac Trasimène, en Lombardie, en Sicile [4], en

1. Ce fut la constante politique du Saint-Siège. On pouvait parler fort librement à Rome, bien des voyageurs s'en étonnèrent, mais il ne fallait pas attaquer la foi.

2. Gregorovius, vol. IV, p. 24.

3. Sur les origines des Borgia, voir l'article très nouveau et fort intéressant de D. Sanchis y Sivera, *Rodrigo de Borja en Valencia*, cité à la Bibliographie. — G. Escolano, *Decadas de la Historia del Reino de Valencia*, Valence, 1878. — Mario Menotti, *I Borgia* Rome, 1917. — Yriarte, *César Borgia*, Paris, 1899.

4. Un Leone Borgia fut conseiller de l'empereur Frédéric II.

Bourgogne ; dans l'Isère, une rivière se nommait Boria ou Borja au XIIIe siècle [1]; faut-il faire un rapprochement entre ce nom si répandu et l'appellation Borgo, Borj, Burg, Bourg que l'on rencontre fréquemment en Europe et dans le Nord de l'Afrique? En tout cas, le bœuf que les Borgia introduisirent dans leurs armes n'a rien à voir avec l'étymologie de leur nom.

Le petit village de Borja, d'où les Borja d'Espagne tirent leur origine et leur nom, est situé en Aragon, non loin de Saragosse ; c'est de là que huit d'entre eux descendirent se ranger sous les bannières du roi Jayme Ier qui s'empara du royaume de Valence en 1229 ; en conséquence, ils furent inscrits parmi les *caballeros de la Conquista*. Le roi les établit dans le royaume conquis, leur donna des terres à Jativa ou Xativa au Sud de Valence, où il résida lui-même et mourut (1276) [2], et en apanage, la petite ville voisine de Gandia située dans une plaine fertile et dont le port (Grao) avait une certaine importance ; elle venait d'être érigée en duché [3].

C'est à Jativa que naquit, le premier jour de l'an 1431, Rodrigo, le futur pape Alexandre VI, dans une petite maison située près du marché, sur une place qui portait le nom de la famille. Son baptême eut lieu, non pas dans l'église collégiale selon la coutume, mais dans l'église S. Petro, ce que l'on considéra plus tard comme un présage certain de son élévation au trône de Saint-Pierre.

Son père, bien qu'il n'habitât pas le château qui domine la ville [4] et ne fût pas seigneur du lieu, possédait une certaine aisance, puisqu'il avait quatre chevaux, et un certain rang, puisqu'il s'intitulait dans les actes *domicellus*.

On a admis jusqu'ici qu'il était un Llançol ou Llenzol, mais un document trouvé dans les archives du patriarcat de Valence [5] prouve qu'il faisait très probablement partie de la famille des Borja. C'est un reçu par lequel il reconnaît, à la date du 25 octobre 1419, que le frère de sa femme, Alfonso, qui fut Calixte III, lui avait remis, en paiement d'une partie de sa dot, une somme de 500 florins d'or d'Aragon ; or cet acte est signé Jofré Borja. Si donc, comme on l'a soutenu, Jofré changea de nom, ce fut avant cette date, quand Alfonso occupait encore la modeste situation de recteur de la paroisse de S. Nicola de Valence, et ce ne fut pas à cause de l'éclat de son nom qu'il prit le sien.

La femme de Jofré s'appelait Isabel ; elle était fille de Domingo Borja [6] et de Francesca Marti et sœur, par conséquent, de Calixte III. Son testament nous apprend le nom de la nourrice de Rodrigo [7] à laquelle elle légua 100 sous, comme le porte le texte [8], et

1. Son nom figure dans un document remontant à 1206.

2. Jativa, appelée aussi San Felipe après 1707, l'ancienne Setabis, conserva longtemps la trace de la civilisation mauresque. Elle avait été conquise en 1244. Une plaine garnie d'orangers et de grenadiers s'étend en avant de la ville qui est adossée à une colline. Voir pl. XVII.

3. On y voit encore le château des Borja.

4. Par une curieuse rencontre, César Borgia y fut enfermé lors de son transfert de Naples en Espagne.

5 Par D. Sanchis y Sivera.

6. Comme le porte le testament de Juana Borja, sœur de Calixte III et d'Isabel, rédigé le 20 septembre 1458.

7. Na Catalina, surnommée la Villena.

8. Le sou ou sueldo était une monnaie de compte au XVe siècle, qui avait fait son apparition en Catalogue, vers le XIe siècle. En 1539, 8 sueldos valaient un maravedi. Au commencement du XVe siècle, un document cité par Sanchis (p. 162) porte qu'il fallait 19 sous pour faire l'équivalent d'un ducat de Rome qui, comme on l'a vu, valait environ 12 francs. Voir Narciso Sentenac, *Estudios sobre Nunismatica española*, III, Madrid, 1906. — Joaquin Botet, *Les Monedes catalanes*, Barcelone, 1908. — *Descripcion general de las Monedas Hisp.*, vol. I, Madrid, 1865. — A. Engel, *Traité de Numismatique du Moyen Age*, Paris, 1905, p. 1346.

celui de l'un de ses maîtres, Juan Garcia, qui reçut même somme. Rodrigo eut également pour maître Antonio Noguaroles.

Mais cette éducation dans un bourg perdu du royaume de Valence ne pouvait qu'être bien rudimentaire et ne lui aurait pas ouvert la carrière des honneurs ; sa bonne fortune voulut que, son père étant mort quand il avait dix ans (1441), sa mère allât s'installer à Valence.

La vie intellectuelle y était active plus que partout ailleurs en Espagne ; c'est dans cette ville que fonctionna, dès 1474, la première imprimerie établie en Espagne [1] ; quatre ans auparavant une université y avait été fondée. De nombreux écrivains y vivaient, dont la plupart étaient originaires du pays et écrivaient en dialecte limousin qui était aussi celui de Valence [2]. Juan de Mena, le poète favori et l'historiographe du roi de Castille, y composait des vers aimables et abondants.

Dans ce milieu cultivé, Rodrigo put développer son intelligence et pousser loin son instruction ; il s'appliqua de préférence, comme naguère son oncle Calixte III, à l'étude du droit dans laquelle il devait se perfectionner plus tard à l'université de Bologne et qui était en honneur à Valence où le commerce intense qui s'y pratiquait amenait inévitablement de fréquentes contestations. Et puis l'humeur des Catalans était alors fort processive.

On a avancé qu'il avait plaidé non sans succès devant les tribunaux valencins [3] ; ce qui est sûr, c'est qu'étant pape il émerveillait ses entours et même Burchard, qui ne l'aimait guère, par l'étendue et la précision de son savoir juridique.

Les plaisirs ne lui manquaient pas non plus. Valence était à ce moment une ville commerçante et riche dont le port avait beaucoup d'activité. On y exportait vers l'Italie, la Barbarie et les Echelles du Levant les nombreux produits des riches plaines environnantes, les céréales, les riz, le miel, la laine, les cuirs, de même que les poteries fabriquées dans la ville et des objets de luxe. Valence l'emportait depuis une centaine d'années sur Barcelone, qu'avaient ruinée ses querelles intestines. Il en était résulté que les habitants jouissaient d'une grande aisance. On y vivait largement et joyeusement. Son marché d'esclaves était renommé. Ses jardins réunissaient aux plantes exotiques les fleurs les plus délicates et faisaient l'admiration des voyageurs. Dans sa description de l'Espagne, Jérôme Münzer [4] dit que les hommes étaient aimables, enjoués, élégants, quelque peu débauchés et volontiers prodigues, et que les femmes aimaient la parure, se décolletaient outrageusement [5], se parfumaient d'huiles odorantes et d'onguents et se fardaient. Bien avant dans la nuit, on se promenait à travers les rues où les boutiques des pâtissiers

1. Le premier volume imprimé fut un recueil de poésies en langue limousine.

2. Vicente Ximeno, *Escritores del Regno de Valencia*, Valence, 1747-1749.

3. On a dit aussi qu'il s'était fait chef de bandes ; cela paraît peu probable.

4. Le voyageur allemand J. Münzer parcourut la Catalogne et le royaume de Valence en 1494-1495. La relation de son voyage a été publié par L. Pfandel dans la *Revue Hispanique*, 1920, et Julio Puzol en a donné une traduction avec une notice préliminaire dans le *Buletin de la R. Academia de la Historia*, janvier 1924. — Cf. Robert Gaguin, *La Mer des chroniques*, Paris, 1518. — Mariéjol *L'Espagne sous Ferdinand et Isabelle*, Paris, 1892. Dans les *Dialogues* de Luis Vivès (1492-1540), il est également parlé des mœurs de Valence.

5. C'était aussi la mode à Rome.

et des confiseurs demeuraient ouvertes comme naguère sur la place Saint-Marc à Venise. C'était une fête éternelle ; « cependant il ne se produisait rien de répréhensible, car chacun respectait son prochain », dit Münzer. Peut-être subsistait-il dans le caractère des Valencins des vestiges du contact et peut-être de la fusion du sang juif et maure. « Ames tendres et passionnées, esprits vifs, dit un contemporain, ils étaient amoureux de danse et de gaîté. » On était volontiers lyrique. Durant tout le XV^e siècle où Valence fut sous la constante domination des Borgia qui s'y succédèrent comme évêques ou archevêques, de 1429 à 1512 [1], l'abondance et la joie régnèrent.

Rodrigo était alors un brillant gentilhomme aux cheveux bruns, aux manières élégantes, parlant avec facilité, doué de cette beauté qui était coutumière dans cette famille, montant fort bien à cheval, exercice qu'il aima toujours à pratiquer, capable et désireux de jouir de tous les plaisirs qui s'offraient à lui en nombre. Il contracta évidemment alors des goûts et des habitudes qu'il conserva et pour lesquels il avait du reste un vif penchant.

Mais, à dix-huit ans, il lui fallut abandonner cette attrayante existence ; son oncle Alfonso, devenu cardinal en 1444, le réclamait (1449). Il vint donc en Italie avec son frère Pedro Luis qui y fit une si brillante et si courte carrière, laquelle rappelle par plus d'un côté celle de César Borgia.

Rodrigo se rendit tout d'abord à Bologne pour y compléter son instruction. Cinq ans plus tard, le 8 avril 1455, Alfonso devenait pape sous le nom de Calixte III. Aussitôt les honneurs et les bénéfices s'accumulèrent sur la tête de son neveu ; dès le 10 mai il devenait protonotaire, le 3 juin chanoine de l'église de Jativa sa patrie, le 20 février 1456 cardinal (il ne fut publié que le 17 septembre), il avait vingt-cinq ans ; le 31 décembre de la même année, il était nommé légat à Ancône, le 1^er mai 1457 vice-chancelier, à la mort de Francesco Condulmer, commandant des troupes pontificales, légat dans les Marches, en Castille, en Portugal, commendataire administrateur des églises de Carthagène et de Majorque, abbé de Subiaco, le 27 mai 1457, recteur de l'église de Cullera. Rarement vit-on en si peu de temps autant de faveurs conférées à une même personne. Calixte III mit le comble à son népotisme en accordant à Rodrigo l'évêché de Valence ; le roi de Navarre, Juan II, le voulait pour son fils naturel don Juan d'Aragon ; il en avait averti les jurés de Valence qui avaient écrit dans ce sens à son ambassadeur à Rome à la date du 14 mai 1455[2]. Aussi le pape hésita-t-il jusqu'à la veille de sa mort ; il désigna son neveu le 30 juin 1458 et mourut le 6 août [3]. Le cardinal Rodrigo, qui avait retrouvé en Italie toutes les satisfactions que lui offrait sa patrie et bien d'autres encore, ne comptait nullement aller gérer personnellement son archevêché ; il délégua donc ses pouvoirs le 1^er juillet 1458 à Juan Llanzol, chanoine et vicaire capitulaire de l'église de Valence [4]. Cependant cette nomination allait le ramener dans son pays.

1. Alfonso, 1429-1455. — Rodrigo, 1458-1492. — César, 1492-1498. — Giovanni, 1499-1500. — Pietro Lodovico, 1500-1512.

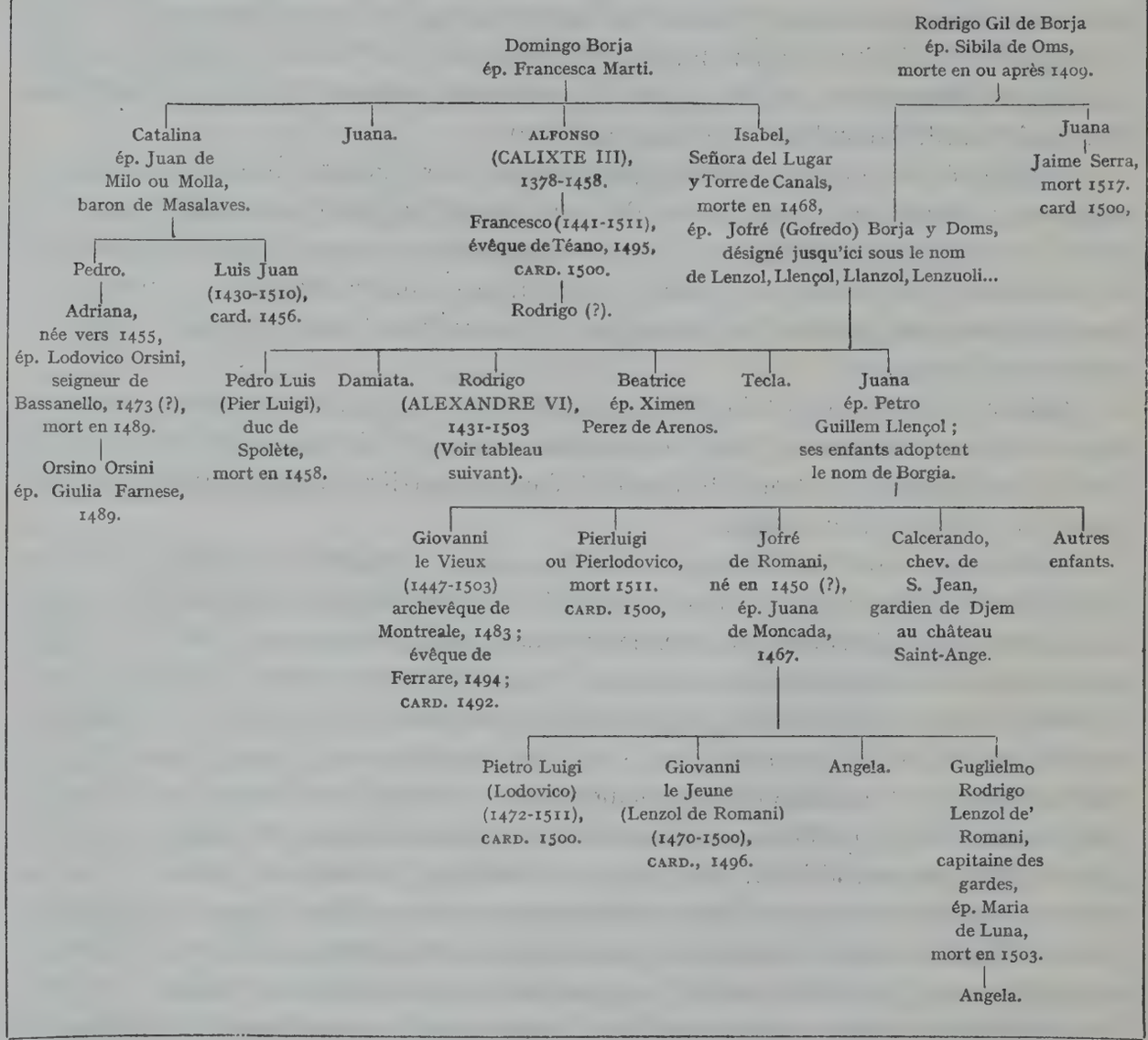
2. *Cartes missives*, Archivio de. Ajuntamiento, Valence.

3. Valence fut érigé en archevêché par Innocent VIII le 9 juillet 1492.

4. Rodrigo devint évêque d'Albano en 1471 et de Porto en 1476.

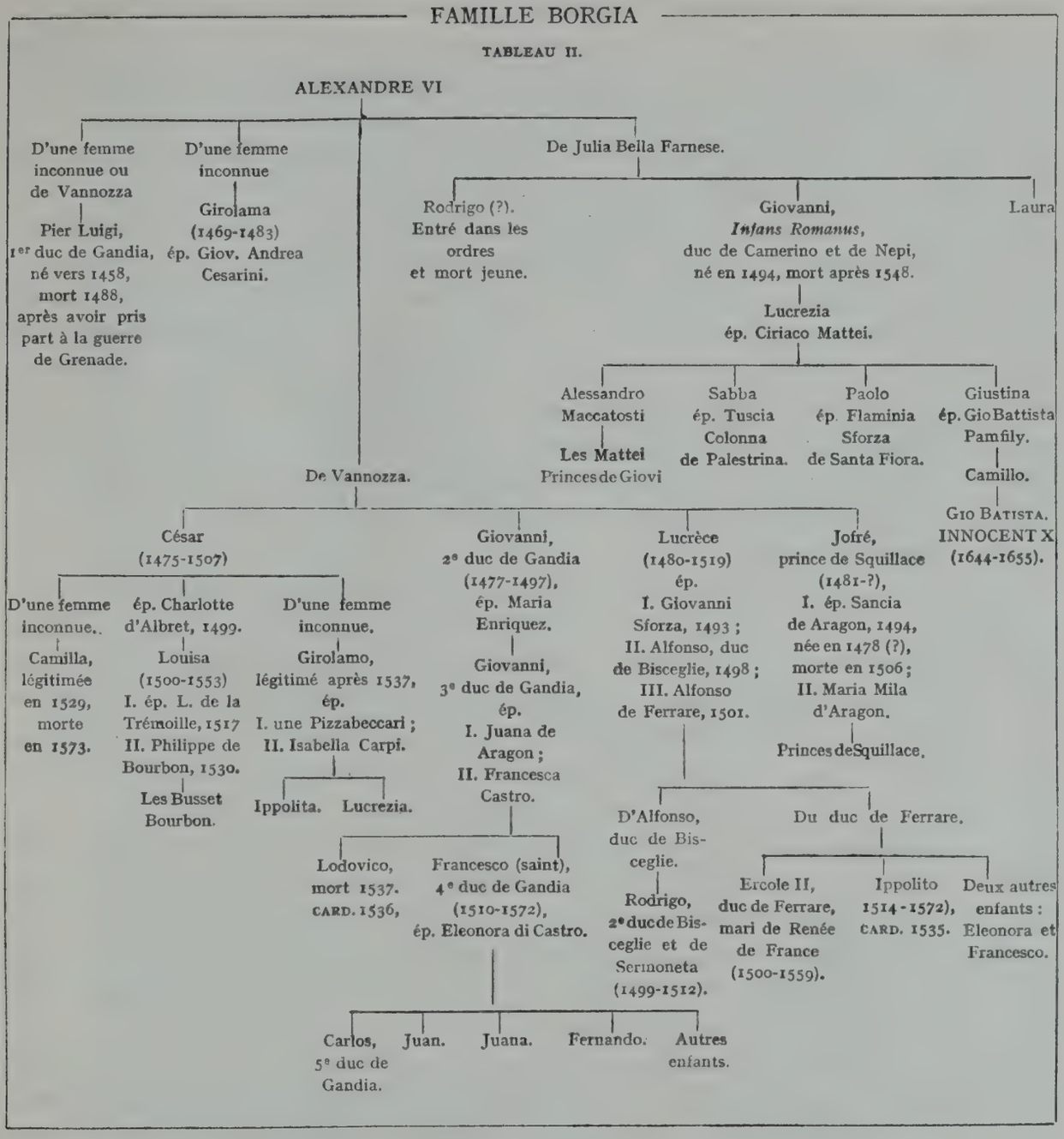
FAMILLE BORJA, EN ITALIE BORGIA

TABLEAU I.




## La légation du cardinal Rodrigo en Espagne.

Lorsque le pape Sixte IV, à peine élu, décida d'envoyer des légats dans les différents pays d'Europe pour y recueillir des dîmes en faveur de la croisade qu'il projetait, il songea tout naturellement à Rodrigo pour l'Espagne (23 décembre 1471). Le 15 mai suivant, celui-ci partait de Rome pour Ostie où l'attendaient deux galères envoyées par le roi de Navarre. Mais il fallut attendre durant quelques jours la fin d'une tempête




avant de mettre à la voile (24 mai 1472). La mer fut souvent inclémente pour le cardinal ; il faillit périr deux fois dans un naufrage. Après avoir relâché à Bonifacio le 8 juin, il arriva devant Valence le 17. Rien n'était prêt pour le recevoir ; les jurés le prièrent donc de différer de deux jours son débarquement. En revanche on lui fit une réception qui, pour n'être pas tout à fait spontanée, dut singulièrement flatter son orgueil et raviver les sentiments d'affection qu'il avait pour son pays et que plus de vingt ans d'absence n'avaient pas éteints. Quand il entra dans la ville, les rues étaient pavoisées, drapées et

fleuries, les cloches carillonnaient, les trompettes et les cymbales sonnaient, les mousquetades éclataient de toutes parts ; les abbés, le clergé, les officiers municipaux et la foule des gens de loi le reçurent avec des compliments ampoulés et le peuple avec des acclamations [1].

Les banquets qu'on lui donna furent une honte pour saint Pierre, dit un chroniqueur sans doute malveillant.

Le cardinal ne voulut pas demeurer en reste. Il le pouvait. L'héritage de son oncle Calixte III, celui de son frère don Luis, l'avaient enrichi ainsi que les immenses revenus dont il avait été doté. Il dépensait sans compter. Comme à son fils César, le faste, l'ostentation lui plaisaient. A Rome, en 1461, à l'occasion de la fête du *Corpus Domini* (Fête-Dieu), la même année lors de la translation des reliques de saint André, dans l'armement d'une galère pour la croisade, il avait montré qu'il savait comment prodiguer son bien de façon à éblouir la foule. Sa morgue espagnole, son caractère l'y poussaient. Devenu pape, il fera des folies à ce propos, voudra que le trousseau de sa fille surpasse celui de toutes les princesses italiennes, que l'équipage de son fils écrase, à la cour de Louis XII, celui des seigneurs français.

Quand, le 21 juin, il vint officier à la cathédrale, il était monté sur une mule harnachée et drapée de cuir rouge, et suivi d'un train magnifique. Il jura d'observer les constitutions de l'évêché et alla se prosterner aux pieds de la Vierge pour laquelle il avait eu, dès l'enfance, un culte particulier. Il apportait des présents magnifiques, des reliques dont une chasuble de Calixte III qui se voit encore dans le trésor. Il avait amené deux peintres italiens [2] pour décorer la cathédrale récemment endommagée par un incendie, car les peintres espagnols chargés de ce travail n'avaient pu s'en acquitter.

Les cérémonies d'apparat terminées, Rodrigo se mit à la besogne ; il s'agissait d'obtenir le plus de subsides possible. Un synode du clergé de la province fut convoqué avec menace d'amende à ceux des prélats qui s'abstiendraient de venir ; il s'ouvrit le 9 juillet 1472 par une harangue du cardinal dans laquelle il exposa les dangers que couraient l'Église et Rome en particulier du fait des Turcs et le grand besoin de ressources dans lequel se trouvait la papauté [3].

Le lendemain, le synode nomma une commission qui fixa à 50 000 sous la subvention qui serait allouée au Saint-Siège et remit au 17 les décisions à prendre touchant la forme dans laquelle elle serait perçue. Dès le 16, le cardinal Rodrigo avait remercié de ce don le synode.

Le 31 juillet 1472, sa mission à Valence heureusement achevée, Rodrigo commença sa tournée en Espagne. Elle paraissait devoir être ardue. Le pays était fort troublé, le désordre régnait en terre castillane, la guerre en Catalogne, l'anarchie dans le royaume

1. José Sanchis, *La Catedral de Valencia*, Valence, 1909. — Emile Bertaux, *Monuments et Souvenirs des Borgia dans le royaume de Valence*, 1908.

2. Paolo San Luca de Reggio et Francesco Pagnano de Naples qui menèrent à bien le travail en trois ans.

3. Ce discours se trouve en latin dans la collection intitulée *Jacobi (Ammanati) Piccolomini Cardinalis papiensis Epistolæ*, Milan, 1506, fol. 228, et traduit en italien dans A. Leonetti *Papa Alessandro VI*, Bologne, 1880, vol. I, p. 122. Cf. José Sanchis, p. 141.

*LUCRÈCE BORGIA.*

Fresque du Pinturicchio (Appartements Borgia au Vatican). (Phot. Anderson.)

de Navarre ; partout surgissaient des complications dans lesquelles le cardinal Rodrigo serait forcé d'intervenir. Un événement qui aurait pu contribuer à accroître ses embarras, l'irrégularité du mariage du roi Ferdinand, le futur roi d'Espagne, et d'Isabelle, fut pour lui, tout au contraire, grâce à son habileté, un élément de succès. Ce mariage n'avait pu être célébré, à cause du degré de parenté des époux [1], qu'en faisant usage d'une pièce fausse.

Le roi d'Aragon avait fourni à l'archevêque de Tolède, qui s'y était prêté, un bref supposé de Pie II par lequel il aurait naguère autorisé le mariage de l'infant d'Aragon avec l'infante Isabelle également proches parents ; on admit qu'il pouvait s'appliquer au cas présent, mais il était périmé, car il portait la date de juin 1464 et était par conséquent vieux de quatre ans; l'évêque de Ségovie s'était chargé de le proroger en vertu de ses pouvoirs de délégué apostolique et il fut inséré intégralement dans l'acte de mariage signé le 18 octobre 1469 [2].

Quand Isabelle et son mari apprirent que le bref était forgé et leur union illégitime, ils en montrèrent beaucoup de souci, d'autant plus que leurs ennemis en profitaient pour faire campagne contre eux.

En vain l'ambassadeur aragonais, don Luis Ximenès de Urrea, usa-t-il à Rome de supplications et de menaces pour obtenir la ratification du faux bref, Pie II demeura inflexible et Paul II suivit son exemple. Mais Sixte IV n'avait pas autant d'intransigeance. Il se laissa apparemment convaincre sans trop de peine par Rodrigo de l'avantage qu'on pouvait tirer de la situation pour la levée de la dîme [3]. Au reste, le bruit courait en Italie que Rodrigo avait été mêlé lui-même avec Giovanni Volterrano, du vivant de son oncle, à une falsification de ce genre [4]. Comme pape il devait, à vrai dire, réprimer sévèrement ces abus qui devenaient fréquents, mais en la circonstance, il ne vit que l'intérêt de la mission de Rodrigo et celui de l'Église. Le cardinal Rodrigo reçut donc, lors de son départ, un bref daté du 1er décembre 1471, dans lequel, après avoir déclaré en termes très durs que le premier mariage de Ferdinand et d'Isabelle était nul, il les autorisait à en contracter un nouveau et rendait légitimes leurs enfants nés ou à naître [5].

Cet instrument mettait à la disposition du cardinal Rodrigo de précieux appuis.

1. Fernando Ier, roi d'Aragon (1380-1416)
ép. Leonor de Castille.

| | |
|---|---|
| Juan II, roi d'Aragon (1397-1479), ép. Federica Enriquez, morte en 1468. | Maria, morte en 1445, ép. Juan II, roi de Castille (1405-1454) |
| Ferdinand le Catholique. | Isabelle de Castille (la Grande). |

2. Diego Clemencin, *Elogio de la Reina catolica dona Isabel* Madrid, 1820. — Albert du Boys, *Un Mariage royal en Espagne*, dans *Revue d'Économie chrétienne*, 1864, p. 610.

3. Les attentions des Enriquez envers le cardinal qui allèrent jusqu'à faire entrer son fils dans leur famille, la haine des ennemis de Ferdinand et d'Isabelle semblent bien montrer qu'il fut l'artisan du revirement du Saint-Siège.

4. Préface d'Enrico Carusi au *Diarium Romanum* de Jacopo Volterrano dans la nouvelle édition de Muratori, vol. XXIII. Il ne faut pas confondre Jacopo Volterrano, le chroniqueur, avec le complice de Rodrigo. C'est Lesca qui, dans son édition des *Commentarii Rerum Memorandarum quæ temporibus suis contingerunt* d'Enea Silvio de Piccolimini, Pise, 1894, p. 168, assure que le vice-chancelier tenta d'obtenir une dispense en faveur du duc d'Armagnac qui voulait épouser sa sœur. Armagnac avait offert une forte somme d'argent à cet effet, 24 000 écus. Voir le précédent volume, p. 365.

5. Isabelle avait eu une fille en 1471, elle n'eut plus d'autre enfant jusqu'en 1478.

Juan II était roi de Navarre et d'Aragon, Isabelle héritière de Castille et de Léon, Ferdinand puissant et actif.

Rodrigo se porta à la rencontre du roi de Navarre, s'aboucha avec lui à Tarragone et lui remit la dispense. Bien plus, ayant été à Barcelone (16 août), il obtint que ses rétifs habitants qui, depuis dix ans, étaient en rébellion contre lui, revinssent à résipiscence. Comment n'aurait-il pas reçu en retour l'assurance que ses démarches seraient favorisées? Il rentra ensuite à Valence où Ferdinand, alors roi de Sicile, l'avait précédé et où de brillantes fêtes eurent lieu en l'honneur de ces heureux événements (1er octobre). Rodrigo se montra magnifique plus encore qu'auparavant, car l'évêque de Seguenza, Pedro Gonzalès de Mendoza [1], qui allait devenir cardinal le 7 mars suivant (1473) [2] et archevêque de Tolède (1482), rivalisait de luxe avec lui.

Dans les derniers jours d'octobre, le cardinal Rodrigo se remit en route ; il parcourut les royaumes où il s'était assuré un bon accueil, visita Madrid, Tolède, Ségovie, Alcala, poussa jusqu'en Navarre, partout reçu avec de grands honneurs et recueillant partout d'abondantes dîmes [3].

Le 28 juillet 1473, après neuf mois de voyage, il rentra à Valence ; le 4 août, il fut visiter son village natal et, le 11 septembre, il se rendit au port de Grao pour s'y embarquer. On se disputa la faveur de l'accompagner, bien que le passage coûtât 1500 ducats ; quantité de jeunes gentilshommes espéraient profiter, comme il l'avait fait jadis, de l'avantage d'avoir dans la Curie un compatriote puissant et bienveillant. C'était le commencement de cet envahissement d'Espagnols et surtout de Valencins durant le pontificat d'Alexandre VI qui irrita tant les Italiens [4].

Les deux navires vénitiens qui devaient emmener le cardinal et ses compagnons ne purent mettre à la voile que le 19 septembre à cause de la violence des vents. Devant Livourne, un nouvel ouragan les surprit ; l'un des navires coula à pic ; tout l'équipage, la jeunesse catalane périt ; le lendemain, on retrouva plus de deux cents cadavres sur le rivage ; les bagages, les cadeaux offerts par le roi au pape, furent engloutis ; on évalua la perte à 70 000 écus. Le cardinal qui montait l'autre bateau, débarqua le lendemain, mais « il n'avait plus que sa chemise ». Après s'être reposé à Pise, il gagna Rome.

Le long séjour qu'il venait de faire dans sa patrie avait ravivé l'attachement qu'il lui portait ; la preuve en est dans les dons qu'il fit depuis aux églises et aux couvents de la région ; la collégiale de Gandia reçut de lui de vénérables reliques, une main d'argent contenant un pouce de saint Erasme, un reliquaire contenant une partie de la chemise et du linceul du Christ, une portion de la main de sainte Anne [5].

L'église de Valence obtint du pape, grâce à lui, trois bulles : la première du

1. Fils du marquis de Santillana, ami du roi Enrique IV.

2. Probablement grâce à Rodrigo.

3. Que devint l'argent recueilli? Il semble qu'il ne fut pas uniquement employé à la préparation de la croisade. En mars 1486, Centurioni, « dépositaire des fonds de la croisade », remet sur ce fonds 4 000 florins au pape « pour les nécessités de l'Église ». Les registres de la Chambre apostolique présentent quelques mentions du même genre (*Int. et Exitus*).

4. Voir pl XVII, la reproduction du portrait d'Alexandre VI.

5. Martin de Viciana, 1564.

1er mai 1475, relative à des perceptions de droits; la deuxième du 15 avril 1477, menaçant de sévères châtiments ceux qui entraveraient l'autorité souveraine du clergé; la troisième du 29 octobre 1482, accordant, le privilège d'administrer les sacrements même en temps d'interdit. L'action du cardinal Rodrigo fut donc aussi efficace que persévérante. D'autre part, les négociations qu'il avait eu à conduire durant son séjour en Espagne lui avaient appris l'art de manier les hommes et montré l'importance que donne à celui qui sait en faire montre un grand et judicieux déploiement de richesse.

De même que ses impressions d'enfance entrèrent pour beaucoup dans sa formation intellectuelle, de même les enseignements de son voyage et les sentiments qu'il avait fait naître ou renaître en lui exercèrent une influence durable sur sa conduite. Toute sa vie il demeura Espagnol, pensa et agit en Espagnol. L'espagnol fut toujours sa langue préférée ; c'est en espagnol et fréquemment en dialecte valencin qu'il parlait avec ses enfants et leur écrivait ; les archives de Valence contiennent une série de lettres curieuses en valencin adressées par lui à son fils don Juan (Giovanni) au moment de son mariage [1]; au British Museum, il existe une lettre de César quand il était en France, également en valencin, adressée à son père [2]. Parmi les livres peu nombreux que Lucrèce emporta à Ferrare, plusieurs étaient en espagnol et en valencin. Les serviteurs et les maîtres qu'Alexandre VI donna à César et à ses autres enfants étaient Espagnols. Lucrèce eut deux fiancés espagnols ; Giovanni épousa une Enriquez ; Jofré, épousa Sancia d'Aragon et Maria Mila d'Aragon. Ses amis intimes, ses conseillers, le cardinal Lopez, le cardinal Giovanni di Castro à qui il confia la garde du château Saint-Ange, Castellar étaient ses compatriotes, de même que ses favoris et la plupart de ses fonctionnaires et de ses serviteurs.

Alexandre VI tenait de l'Espagne le peu de cas qu'il faisait de l'astrologie, alors que les Italiens y croyaient, y crurent encore longtemps ; son fils César consulta au contraire plusieurs fois les astrologues, car il avait subi l'influence italienne, lui pas [3]. Quand il bâtit son palais, les matériaux les plus précieux vinrent de Catalogne. En Italie, on le considérait à ce point comme Espagnol que l'ambassadeur vénitien Paolo Cappello écrivait à propos d'un différend entre le roi Ferdinand et lui : « C'est affaire de Catalan à Catalan. »

Son « espagnolisme », comme on dit à Madrid, fit que sa conduite, lorsqu'il fut au pouvoir, différa essentiellement de celle d'un Italien ; il n'eut pas les préférences ni les faiblesses de ses prédécesseurs. Alors que Martin V, Eugène IV, Innocent VIII, cherchaient à favoriser telle ou telle des grandes familles féodales dont ils faisaient partie ou à laquelle ils étaient attachés, et à détruire les familles pour lesquelles ils avaient de la haine, le pape Alexandre VI visa à les détruire toutes également ; il y réussit, en

1. Sanchis y Sivera, *Algunos Documentos...*

2. Le notaire romain des Borgia mêle dans quelques-uns de ces actes le dialecte de Valence au latin (B. Croce, *Versi spagnuoli in lode di Lucrezia Borgia*, Naples, 1898).

3. Comme son prédécesseur (bulle du 5 décembrs 1484), Alexandre VI légiféra contre ceux qui en Lombardie et en Bohême s'adonnaient aux incantations « et autres arts diaboliques » (1501). A. Leonetti, vol. III, p. 232.

sorte qu'après lui, la papauté n'eut plus, comme jusqu'alors, de serviteurs impérieux à redouter dans sa propre capitale. Il n'hésita pas non plus à exterminer les seigneurs féodaux de la Romagne, des Marches et de toute cette région, sans égard pour le passé de leur famille, pour les services qu'ils avaient rendus, pour leurs parentés. Et l'œuvre du cardinal Albornoz se trouva reconstituée cette fois de façon définitive.

Étranger, il considéra l'Italie, non comme une patrie, mais comme un pays à conquérir et à exploiter ; il s'y appliqua sans scrupules, en vainqueur ; il comptait en faire la proie des siens et de ses compatriotes.

La formation en Espagne d'un royaume unique grâce aux efforts des souverains catholiques l'encouragea à entreprendre en Italie une opération semblable au profit de son fils César.

Né dans une ville de commerce et de plaisir, il prit de bonne heure des habitudes libertines et vit le côté pratique plutôt que le côté artistique des choses ; Alexandre VI fut un politique beaucoup plus qu'un ami des Lettres et des Arts. On connaissait peu encore la peinture en Espagne ni la sculpture, et ce fut peut-être aussi pourquoi Alexandre VI s'y intéressa médiocrement en Italie.

En ce qui concernait le pouvoir des souverains pontifes, il professait les idées absolutistes que Juan de Torquemada venait d'exposer dans son ouvrage sur les adversaires du pouvoir pontifical [1]. Il consulta, comme il convenait, le Sacré Collège sur les nominations des cardinaux et sur les affaires d'importance, mais, le plus souvent, ne tint aucun compte de ses avis.

On peut donc affirmer que l'influence de ses origines fut pour beaucoup dans les actes d'Alexandre VI.

## Caractère du pape.

L'immoralité du pape était notoire mais les pontificats précédents avaient accoutumé les Italiens à une grande liberté de mœurs dans le clergé ; elle était au surplus générale [2] ; on ne s'étonnait pas de voir les prélats mener la même vie de désordres que les princes séculiers, et eux-mêmes considéraient cette licence comme un droit. N'étaient-ils de grands seigneurs pour la plupart et devaient-ils se priver des plaisirs dont leurs pairs jouissaient? Ils ne s'en montraient pas moins exacts dans leurs devoirs religieux et mêlaient réjouissances, cérémonies, fêtes, débauches et dévotions sans le moindre remords, sans se douter qu'il y eût en cela matière à scandale. Le public partageait leur avis. Il en fut ainsi assez longtemps, jusqu'à l'époque où, par suite du revirement qui suit immanquablement les

1. Joannis de Turre Cremata card, *Summa contra impugnatores potestatis summi pontificis*, Rome, avril 1489.

2. La preuve en est dans le nombre de bâtards qu'on voit dans les grandes familles et la considération dont ils étaient entourés les parents et le monde ne faisaient nulle différence entre eux et les enfants légitimes. Les étrangers s'en étonnaient. Les princes avouaient publiquement leurs amours illégitimes et leurs maîtresses tenaient rang dans les cours. Il en était de même dans la bourgeoisie. Quand à la corruption du clergé, voir *La Réforme en Italie*, vol. I, p. 96

périodes de relâchement, et pour ne plus fournir d'argument aux accusations protestantes, le clergé se réforma et la Curie devint austère.

Mais il est certain que Borgia avait passé la mesure. Déjà, en 1460, Pie II, qui cependant comprenait le libertinage pour y avoir goûté, avait dû le réprimander à la suite de certains excès commis à Sienne.

« Cher fils, lui écrivait-il, plusieurs dames de Sienne, adonnées aux frivolités, s'étaient réunies il y a quatre jours dans les jardins de Giovanni de Bichi ; Votre Grandeur, oubliant les fonctions dont elle est revêtue, s'est trouvée au milieu d'elles depuis la dix-septième heure jusqu'à la vingt-deuxième et elle avait comme compagnon un membre du Sacré Collège que son âge, au défaut de sa dignité, aurait dû mettre en garde contre ces débauches. Là, on s'est livré aux danses les plus licencieuses, nulle séduction amoureuse n'a été oubliée et tu t'y es conduit comme si tu faisais partie de la jeunesse mondaine. La pudeur interdit de détailler tout ce qui s'y est passé. Les maris, les pères, les frères et les parents des jeunes femmes et des jeunes filles qui se trouvaient là n'ont pas été admis à pénétrer ; toi seul et quelques-uns de tes familiers vous vous plaisiez à créer et à encourager ces danses. Aujourd'hui, il n'est question à Sienne que de ta frivolité et tout le monde la tourne en dérision. Elle est la fable des étuves que fréquentent tant de clercs et de laïques. Nous ne pouvons dire que cela ne nous déplaît pas. Tu es chancelier de l'Église et tu diriges l'évêché de Valence ; ce qui rend ta conduite encore plus blâmable, tu sièges avec le souverain pontife au milieu des cardinaux qui forment le conseil du Saint-Siège.... La vie des cardinaux doit être exemplaire. » (11 juin 1460) [1].

Cette admonestation n'avait rien changé à la conduite du cardinal Rodrigo. Quatorze ans plus tard, le 15 novembre 1476, le cardinal Ammanati, de beaucoup son aîné, lui adressait une lettre touchante pour le supplier de changer de conduite [2]. « Ce que je t'écrirai sera bref mais utile. Il faut dépouiller le vieil homme ; cela importe non seulement au cardinalat mais à la chrétienté. Ceux à qui nos fautes sont une volupté cesseront de rire et ceux qui nous portent haine ou envie cesseront de se réjouir. Que ta Seigneurie accorde à ta piété d'oublier le passé, de changer de vie. J'ai confiance en ta sagesse et ta bonté pour accomplir cette transformation. Garde cette lettre, place-la dans ton lit afin de pouvoir la relire souvent cette année. »

Étant cardinal, Borgia avait entretenu une maîtresse, la mère de la plupart de ses enfants. Romaine, d'origine assez humble, à ce qu'il semble, elle s'appelait Vannozza Catenei [3]. Le nom de Vannozza était assez fréquent.

1. L'authenticité de cet important document a été contestée. Mais l'abbé Balan, sous-archiviste du Saint-Siège, a confronté le texte de Rinaldi (Raynaldus) avec le *Liber Brevium ad Principes* des Archives du Vatican ; il les déclare conformes entre eux ; une seule variante (une faute d'impression) à la neuvième ligne du texte de Rinaldi où on lit *socium se habuisse*. A la fin de la lettre, après les mots : *te moneamus*, Rinaldi met un *etc.* A la place de cet *etc.*, on lit sur le texte du Vatican : « *Alterius ætas si non hoc pateretur, simili charitatis officio non fungeremur* ». Vient ensuite, comme dans Rinaldi : « *Datum Petrioli*, etc. » Voir l'article de H. DE L'EPINOIS dans la *Revue des Questions Historiques*, 1881, p. 357-427.

3. Ammanati était évêque de Pavie ; il ne devint évêque de Lucques que l'année suivante (1477). De ce que sa lettre est datée de Sienne, on en a induit qu'elle avait été envoyée en même temps que celle du pape et était motivée par les mêmes irrégularités. La date donnée serait donc fausse. Cela ne paraît guère admissible.

4. Ce nom vient de *Capitaneus*. Vannozza lui donne parfois cette forme archaïque. Vannozza est une transformation de Giovanna. Gregorovius la dit de haute naissance. Quelquefois elle a été nommée Rosa ou Caterina par erreur. Voir pl. XII et XXVI.

Elle était née en juillet 1452 et Borgia l'avait connue en 1468. Toutefois, leur premier enfant, César, ne naquit qu'en 1475 [1] ; le deuxième, Giovanni, duc de Gandia, naquit en 1477 ; Lucrèce en 1480 et Jofré ou Joffré (Gofredo) en 1481. Quelquefois, on lui a aussi attribué la naissance de Pier Luigi, le premier duc de Gandia et l'aîné des enfants du cardinal Borgia mais il semble être né en 1458, ce qui ôte toute vraisemblance à cette hypothèse.

Au moment de la naissance de Lucrèce, sa mère s'était laissé marier à un certain Giorgio Croce. A-t-elle eu un autre mari qui aurait précédé celui-ci, Domenico Arignano? Rien ne paraît moins certain que cette assertion. Borgia fit nommer Croce secrétaire apostolique et l'établit près de son palais, sur la place Pizzo di Merlo, aujourd'hui place Sforza Cesarini, sur le Corso Vittorio-Emanuele.

Peu après la naissance de son dernier enfant, Jofré, en 1481, le cardinal Borgia se sépara de Vannozza mais sans s'en désintéresser. Quand son mari Croce mourut, la laissant héritière universelle (1486), il s'occupa aussitôt de lui trouver un autre mari et lui fit épouser Carlo Canale de Mantoue, qui était au service du cardinal Sclafenati (8 juin 1486). Elle lui apportait une dot de 1 000 ducats et le titre de *Sollicitator bullarum*. Il devint, en 1490, secrétaire de la Pénitencerie et, en 1498, gardien de la prison de la Torre di Nona.

Sa rapacité avait permis à Vannozza de s'enrichir; elle possédait des bijoux [2], des maisons et deux auberges, excellent placement à cette époque. L'une portait le nom d'*Auberge du Lion*. Elle était située près de la Torre de Nona, non loin, par conséquent, du Borgo. L'autre, via de Maccelli, aujourd'hui Del Gallo, dans le quartier Parione. Son mari, en 1500 (10 novembre), acheta l'auberge de la Vache, moyennant 1 370 ducats. Tous les moyens lui étaient bons pour amasser de l'argent. Il existe des dossiers montrant qu'elle ne payait qu'à regret ses dettes et qu'elle s'appropriait le bien d'autrui. Lodovico Mattei l'accusa, en 1504, de lui avoir volé 1 160 moutons et eut gain de cause. Elle mourut le 28 novembre 1518 à l'âge de soixante-six ans, après avoir fait plusieurs fondations pieuses en faveur des hôpitaux de S. Salvatore du Latran, de S. Maria in Portico, de la Consolazione, de la Compagnie dell' Annunziata dans la Minerva et de S. Lorenzo in Damaso, comme on le voit par son testament daté du 15 janvier 1517 et comme en font foi les inscriptions qui subsistent dans l'église S. Salvatore et dans celle de S. Maria della Consolazione (ces inscriptions, toutefois, datent de 1520) [3].

1. Les bulles de légitimation lui assignent des dates de naissance diverses. Celle du 1er octobre 1480 lui donne à cette époque six ans ; donc il serait né en 1472. Celle du 16 août 1482, lui donne sept ans, donc il serait né en 1473. Celle du 12 septembre 1484, lui donne neuf ans, donc il serait né en 1475. D'autres indices permettent de fixer sa naissance à 1475.

Dès 1481 (9 octobre), le cardinal Borgia s'occupait d'assurer son avenir. Le roi Ferdinand reconnaît sa naissance illégitime mais le décharge de toutes les incapacités qu'il pourrait encourir de ce chef, notamment en ce qui concernait des propriétés en Espagne et lui accorde tous les droits d'un régnicole, y compris celui de remplir des fonctions publiques. Au point de vue ecclésiastique, le cardinal Rodrigo obtint de Sixte IV des faveurs analogues (1er octobre 1480). En outre, le pape nomma César protonotaire apostolique le 27 mars 1482 (il avait sept ans), chanoine de Valence le 10 juillet suivant, archidiacre de Jativa et recteur de Gandia le 16 août ; d'autres bénéfices suivirent l'année suivante. Le pape Innocent VIII le créa trésorier de la cathédrale de Carthagène (12 septembre 1484) et évêque de Pampelune le 12 septembre 1491, quand il avait seize ans. Oliver y Hurtado, dans *Boletin de la Academia de Historia de Madrid*, 1886. Cf. Woodward, p. 24.

2. Voir P. Fedele, *I Gioielli di Vannozza...*, dans *Archiv. R Soc. Rom. di Stor. Patria*, vol. XXVIII, Rome, 1905, p. 452.

3. Voir Forcella, *Iscrizioni... di Roma*. Gregorovins, *Lucrèce Borgia* parle longuement des dernières années de Vannozza Vol. II, p. 205. Cf. Arnold H. Mathew, p. 373.

Son rôle fut très effacé ; les contemporains parlent à peine d'elle. Sa réputation n'était pas mauvaise ; Giovio la qualifie *Donna da Bene*. Elle-même, prudente et incertaine, signe « l'Heureuse et malheureuse » Vannozza. Elle ne se distinguait guère en cela de la masse de ses contemporaines et des femmes de tous les temps. C'est le dosage seul qui varie [1].

A la différence de Vannozza, Giulia Farnèse ne chercha nullement à s'effacer. « Giulia dont on parle tant », dit l'orateur ferrarais. A dire vrai pourtant, si l'on parlait d'elle beaucoup, on en écrivait peu. Ce n'est que rarement que les chroniqueurs citent son nom ; elle ne devait pas manquer d'influence cependant, mais l'exerçait sans doute très discrètement. Borgia la prit pour maîtresse avant son accession au trône pontifical, à la suite de l'éloignement de Vannozza. Il la combla de présents lui attribuant des villes, par exemple, en 1495, Carbognano et Giulianello [2]. La voix publique la déclarait extrêmement belle, on ne l'appelait que Giulia Bella [3].

« Madona Giulia a pris de l'embonpoint et est devenue femme de toute beauté, écrit Lorenzo Pucci à son frère Giannozzo le 24 décembre 1493 [4]. Elle a dénoué ses cheveux en ma présence et s'est fait coiffer ; ils lui tombaient jusque sur les pieds ; elle a les plus beaux cheveux du monde. Elle portait une coiffe de toile fine et par-dessus un réseau qui paraissait aussi léger qu'une fumée et était tissé de fils d'or qui rayonnaient vraiment comme le soleil. » Pucci note qu'elle venait de se « laver » les cheveux [5].

Il n'existe d'elle aucune représentation authentique. On a affirmé que le pape l'avait fait représenter sous les traits d'une Vierge devant laquelle il est en adoration [6] ; cela n'est pas certain, encore que la mentalité de l'époque permette cette hypothèse. On a pensé aussi qu'elle était figurée dans l'une des deux statues de marbre dues à Guglielmo della Porta qui ornent le tombeau de Paul III dans l'église Saint-Pierre ; ce serait la statue de gauche, symbolisant la Justice, qui était nue jadis et qu'on a drapée de plomb. Celle de droite, personnifiant la Sagesse, serait la mère de Giulia, Giovanna Caetani. Mais Paul III mourut en 1549 et Giulia avait cessé de vivre en 1524 ; par conséquent cette statue aurait été faite de mémoire, longtemps après la mort de Giulia [7].

Son grand-père, Ranuccio, de la famille des Gaetano de Sermoneta, avait servi l'Église en qualité de mercenaire, au temps de Vitelleschi, sous le pontificat d'Eugène IV ; l'un de ses fils, Pierluigi, eut de sa femme, Giovannella de Sermoneta, deux filles, Giulia

1. Dans l'église S. Maria del Popolo, fut posée en 1518 une épitaphe invraisemblablement louangeuse qui a disparu depuis

D. O. M.

VANOTIAE CATHANAE CAESARE VALENTIAE IOANE GADIAE IAFREDO SCYLATII ET LVCRETIAE FERRARIAE DVAB' FILIIS NOBILI. PROBITATE INSIGNI RELIGIONE EXIMIA PARI ET AETATE ET PRVDENTIA OPTIME DE XENODOCHIO LATERANEN. MERITAE HIERONIMVS PICUS FIDEICOMISS. PROCVR EX TESTO POS. VIX AN. LXXVI.M. IIII D. XIII OBIIT ANNO M. D. XVIII. XXVI. NO.

(FORCELLA, vol. I, p. 335, n° 1276.)

2. La première de ces villes est près de Viterbe, la seconde près de Velletri.

3. BURCHARD, éd. Thuasne, Vol. II, p. 645.

4. GREGOROVIUS, *Lucrèce Borgia*, vol. II, doc. XI. Lorenzo Pucci, d'origine florentine, était un familier de la maison Farnèse il signa au contrat de mariage de Federico Farnèse et de Laura Orsini le 2 avril 1499 ; protonotaire apostolique et correcteur des bulles ponticales à cette époque, il devint évêque de Melfi et cardinal en 1513. Il mourut après bien des traverses en 1531.

5. L'*Arte biondeggiante* était alors fort en honneur.

6. VASARI, éd. Milanesi, vol. III, p. 479. Cf. F. DE NAVENNE *Palais Farnèse*, p. 92.

7. Voir planche XIX. PASTOR, éd. allemande, vol. V, p. 676 On a aussi attribué ce monument à Michel Ange.

et Girolama, et trois fils dont l'un fut le cardinal Alessandro Farnèse, ensuite Paul III [1].

Le cardinal Borgia favorisa le mariage de Giulia avec Orsino Orsini, seigneur de Bassanello, préparé depuis quelque temps par les soins d'Adriana Mila, belle-mère de Giulia et cousine de Borgia et de Giovannella Caetani, mère d'Orsino, car le père de chacun des fiancés était mort. Le contrat de mariage fut signé le 20 mai 1489 dans le palais du cardinal et l'union célébrée le lendemain [2].

Devenu pape, Borgia fit don à sa maîtresse des seigneuries de Carbognano et Giulianello. Nul, au reste, ne mettait en doute les relations d'Alexandre VI avec celle qu'on nommait *Sposa Christi* [3].

Le poète Sannazar, qui était hostile au pape, dit dans une de ses épigrammes :

*... Hispano Julia vecta bove est.*

En Allemagne, on racontait que le pape possédait dans ses jardins un bosquet où il retrouvait Giulia et parfois la reine de Chypre.

Le pape en eut, à ce qu'il semble, plusieurs enfants : Giovanni (ou Francesco d'après certains documents), *l'Infans Romanus*, né en 1494 ou 1496, Rodrigo (?) qui entra dans les ordres et mourut jeune, et Laura, qui épousa Niccolo della Rovere, frère du cardinal Galeotto de Franciotti, neveu de Jules II. Ainsi Giulia, qu'avaient vilipendée après la mort de son amant tous les pamphlétaires et les chroniqueurs d'Italie, reparut au Vatican à l'occasion du mariage de sa fille, comme la veuve du seigneur Orsini et l'*Illustrissima gentildonna Julia de Farnesio*. Elle avait de peu dépassé la trentaine et restait fort belle.

Le 14 mars 1524, elle fit son testament et mourut peu après. Le 23 mars, l'ambassadeur vénitien, Marco Foscari, annonce sa mort, en la qualifiant d'ancienne favorite du pape Alexandre VI ; peut-être mourut-elle de la peste qui faisait alors des victimes à Rome [4].

La sœur de Giulia, Giovanna ou Girolama, épousa Puccio Pucci, de Florence, mort à Rome le 31 août 1494 ; ses lettres sont un précieux document touchant les relations du pape et de la belle Giulia.

Le rôle de la belle-mère de Giulia, Adriana de Mila, est ambigu. Elle était fille de don Pedro, neveu de Calixte III et, par conséquent, cousin du cardinal Borgia. Veuve d'un Orsini, elle s'établit dans un des palais de cette famille à Rome, puis dans le palais du cardinal Reno, qu'on désignait d'après son titre : S. Maria in Porticu ; il était tout proche du Vatican et venait d'être achevé (1483). Le cardinal fit d'Adriana sa confidente, sa conseillère et peut-être son auxiliaire, au point de lui confier l'éducation de Lucrèce qui, enlevée à sa mère, fut logée dans le palais où elle habitait (1493) ; sa fille Giulia venait souvent résider avec elle.

1. Alessandro était l'aîné. Giulia naquit en 1474.
2. Gregorovius, vol. IV, p. 71, n° 99. Giulia apportait en dot 3 500 écus d'or. F. de Navenne, *Palais Farnèse*, p. 88.
3. Thuasne, vol. II, p 645. — H. de l'Épinois, *Rev. des Questions Hist.*, 1881, p. 399.
4. Sanuto, vol. XXXVI, col. 111.

*GIULIA FARNÈSE.*

JULIA FARNÈSE, STATUE DE GAUCHE ; SA MÈRE, STATUE DE DROITE. Monument de Paul III, dans la basilique Saint-Pierre. (Phot. Alinari.)

Giulia assistait aux divertissements qui avaient lieu au Vatican. Elle prit part, avec Teodorina, la nièce d'Innocent VIII, qui était, de son temps, une des familières du palais, et avec bien d'autres femmes encore, aux fêtes qui suivirent les fiançailles de Lucrèce.

Les divertissements, les danses, les banquets que Borgia donnait dans son palais de la via de Banchi (actuellement Cesarini)[2] était d'un luxe et d'une licence effrénée. Mais la licence ne choquait nullement les Romains et le luxe les charmait, car ils savaient bien qu'ils en profiteraient.

Son élévation à la tiare permit à Borgia de satisfaire plus encore ses goûts ; il ne recula devant aucun procédé pour se procurer de l'argent et n'eut aucun scrupule à s'adonner à ses passions.

Quelques-uns se scandalisaient ou s'inquiétaient. Le ministre florentin augure mal de l'avenir et se rend à contre-cœur au Vatican, « afin de ne point se singulariser », mais le nouveau pontife ne lui inspire aucune confiance ; sa vie passée, ses débauches et son manque de droiture lui donnent tout à craindre. Un notaire romain, Latino Masi, s'écrie : « O Seigneur Jésus, c'est à cause de nos péchés que l'élection de votre vicaire sur la terre s'est faite de façon si indigne ! » Clairvoyant malgré sa jeunesse, le futur Léon X confiait à ses intimes : « Nous sommes dans la gueule du loup, sauvons-nous ou il nous dévorera. » Il resta, mais le cardinal Giuliano della Rovere, qui se sentait plus immédiatement menacé, suivra bientôt ce conseil.

Ferdinando d'Aragon, qui allait devenir roi de Naples et allié du pape, écrivait le 7 juin 1493 à Antonio d'Alessandro que les choses en étaient arrivées à Rome à un tel point de corruption qu'elles ne sauraient être pires, et il ajoute : « Le pape mène une telle vie qu'elle est abominable à tous, il n'a aucun respect du siège qu'il occupe et d'autre souci que de rendre à tout prix ses fils puissants et grands[3]. »

Alexandre VI était de son temps, d'une époque où les vertus du moyen âge s'étaient chez plus d'un converties en vices, où de pieux on était devenu dévotieux, où l'astuce remplaçait le courage, et le désir, l'amour. Non pas que les siècles précédents n'aient connu bien des vices, de grands coupables et des dépravés, mais ils n'avaient pas l'appro-

1. Sur l'exploitation du pape par la famille Farnèse, on consultera avec avantage la correspondance du mari de Girolama, sœur de Giulia, Puccio Pucci (Archives florentines, Ufficii, Carte Strozziane, filza 343.)

2. Dans le quartier Ponte.

3. *Codice Aragonese o sia Lettere regie... per cura del Comm. Prof. Francesco Trinchera*, vol. II, parte II, p. 42. Naples, 1870.

On a beaucoup discuté sur la question de savoir si véritablement le pape était propriétaire d'une maison de plaisir qu'il aurait louée. Le document publié par Corvisieri dans l'*Archivio della R. Soc. Rom. di S. Patria*, 1878, semble bien indiquer qu'il possédait un bouge situé dans le quartier où, au dire de Biondo et plus tard de l'Arétin, la plus grande partie des courtisanes romaines résidaient jusqu'au jour où Sixte V leur constitua une sorte de ghetto à l'autre extrémité de la ville, du côté de S. Laurenzo in Lucina. Ce quartier s'étendait entre le Tibre, le Capitole et l'Aventin, autour de S. Maria in Cosmedin et de l'arc dit de Janus, et près du pont Sisto. Or, Bartolomeo de Mena et Martino Attari, qui semblent bien, d'après le texte, être les mandataires d'Alexandre VI, et auxquels le notaire n'attribue pas le titre habituel de « spectabilis », louent et concèdent à Ludovico Romanelli et au « Capouan » une maison sise en ce lieu et qui était déjà mal fréquentée, avec le droit de percevoir 2 carlins par mois des femmes qui y habitaient ; il leur est accordé de tenir une taverne « libre » dans laquelle le jeu sera autorisé, exonérée de toute taxe sur la vente du vin et jouissant des privilèges et avantages concédés par le pape. Les locataires s'engageaient à payer aux cédants 10 ducats par mois (23 juin 1496).

Il semble, à vrai dire, que certains prélats de l'époque n'aient pas hésité à faire de semblables locations. Voir THUASNE, sous le pseudonyme d'HESNAULT, *Le Mal français* Paris, 1884.

bation unanime qu'ils obtinrent à la Renaissance. Ce fut un temps sans pitié et sans vergogne, peut-être à cause de l'insécurité et de la misère générales. La vie qui semble avoir été alors par certains côtés si gaie, si joyeuse, toute adonnée aux plaisirs, aux charmantes folies, à la joie d'être au monde, était d'autre part pleine d'angoisses et de terribles revirements. Nul, en Italie, n'était sûr du lendemain ; la ruine et la mort semblaient constamment imminentes. On allait au bal avec une cuirasse sous le manteau. Le seigneur de Villamont raconte, un peu plus tard, qu'à Milan, on portait « sous le pourpoint une jacque de maille, le coutelas au côté, le pistolet à la ceinture » et il ajoute : « Même ceux qui n'ont point d'ennemis vont en cette sorte. » A Naples « rien n'est moins cher que la vie d'un homme », écrivait Pontanus. La proximité des frontières dans ces États si petits, le grand nombre des lieux d'asile et la complexité des juridictions favorisaient les coupables qu'entourait, en outre, la sympathie de tous. Et puis les exactions, les confiscations, les spoliations, les exils rendaient pauvres ceux qui, la veille, possédaient de grands biens. Sous le pontificat d'Alexandre VI on en eut plusieurs exemples. La prise de Capoue, le 26 juillet 1501, fut accompagnée d'abominables violences. « Le long des rues, à grands ruisseaux coulait le sang des morts », écrit Jean d'Auton ; les habitants furent dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, des hommes et des femmes furent vendus comme esclaves à Rome et ailleurs. A Cesi, à Brescia plus tard (1512), il en fut de même. Combien de catastrophes de ce genre ne trouve-t-on pas relatées dans les chroniques de ce temps !

L'esprit d'intrigue qui régnait alors portait à aventurer le moins possible dans l'accomplissement des mauvais desseins que l'on méditait. Un peu de lâcheté et beaucoup de vanité entraient évidemment dans ces pratiques. L'individualisme italien y avait aussi sa part. Un crime habilement conçu, commis sans risque, était plus apprécié qu'un crime audacieux ; c'était un beau coup. On n'avait nul mépris non plus pour les assassins à gages et leurs instigateurs.

Machiavel accusait la religion d'être la cause première de cette perversion en favorisant le triomphe des gens sans scrupules sur les timides, « car dit-il, dans les *Discorsi*[1], elle a placé la vertu dans l'humilité, l'effacement, le mépris des choses humaines et elle a contribué ainsi à livrer la société aux scélérats qui acquièrent d'autant plus de force que le reste des hommes songe plus, pour gagner le paradis, à supporter patiemment leur tyrannie qu'à s'en venger ».

Ainsi, non seulement chacun vivait dans la pensée qu'il était sans cesse menacé dans sa vie et dans ses biens, mais encore il pouvait, il devait croire qu'il serait atteint par des voies obliques et frappé insidieusement, ce qui rend l'attente, l'appréhension plus aiguë.

De là la licence des mœurs et la cruauté froide qui caractérisent ce temps. On tue volontiers quand on est exposé soi-même à être tué à tout moment, et l'on est pressé de jouir de la vie avant d'en être privé.

C'est le propre des époques troublées que d'être dissolues et criminelles. Chacun

1. Liv. II, chap. II.

aspire à assouvir ses passions et à se divertir tandis qu'il en est encore temps.

Élisabetta Gonzaga n'eut rien de si hâté, quand elle rentra à Urbino d'où César Borgia l'avait chassée, que de donner la comédie, et elle en voulut pour sujet ses propres infortunes ! Luigi Cornaro, qui mourut presque centenaire en 1565, parle de son temps comme d'une douce époque où chacun vivait heureux, et pourtant il avait assisté au pillage de Padoue, de Brescia, de Pise, de Rome, à la peste qui décima Florence et dont Machiavel a laissé un tableau si saisissant ! On voulait s'éjouir en dépit de tout, on en multipliait les occasions, baptêmes, mariages, fonctions religieuses, prises de possession des magistrats urbains (on en changeait tous les six mois), obsèques de grands personnages. Les règlements somptuaires devaient sans cesse être renouvelés, preuve qu'on ne les observait jamais. A Florence, Brunelleschi combinait des apothéoses ; à Milan, Léonard de Vinci inventait des machines pour célébrer l'entrée de la fiancée du duc ; les érudits organisaient des cortèges historiques.

## Couronnement du pape.

Le dimanche 16 août 1492 eut lieu le couronnement du pape à Saint-Pierre et la « prise de possession » au Latran. Cette cérémonie, qui prenait plus d'ampleur et d'éclat à chaque nouveau pontificat, s'accomplit avec un ordre qui surprit tout le monde ; on n'était pas habitué à tant de discipline [1].

Quand la cérémonie à Saint-Pierre eut été finie, le cortège se dirigea vers le Latran. Les troupes mercenaires ouvraient la marche, puis venaient les familiers et la maison du pape, les orateurs des divers pays, les prélats, les évêques et les cardinaux portant leurs mitres et montés sur les chevaux caparaçonnés de somptueuses étoffes, les seigneurs des villes et des châteaux dépendant de l'Église, les Baglioni de Pérouse, les Varano de Camerino et d'autres encore qui devaient tomber victimes de l'ambition du souverain pontife et de son fils. Le comte de la Mirandole tenait l'étendard du pape à ses armes. Ensuite s'avançaient des prélats portant le Saint-Sacrement précédé d'une lanterne. Le comte Nicola Orsini de Pitigliano, capitaine général de l'Église, armé et casqué, escortait le ciboire ; derrière lui était le pape monté sur une haquenée et protégé du soleil, qui dardait ses plus chauds rayons d'août, par un dais doré tendu de jaune et de rouge ; il avait la tête ceinte du trirègne. Les cardinaux Piccolomini et Riario soutenaient les extrémités de son manteau. La foule des membres et des employés de la Curie, le clergé, les corporations ouvrières dont le nombre allait s'augmentant parallèlement à l'opulence croissante de la ville, fermaient le cortège qui comptait plus de dix mille personnes à cheval. Sur l'ordre du pape, on jetait au peuple des carlins d'argent.

1. Description de Corio, dans l'*Historia di Milano* et de Pietro Delphini, général de l'ordre des Camaldules, Venise, 1524. — Relations de l'envoyé florentin et de Floramonte Brognolo, envoyé du marquis de Mantoue, Rome, 31 août 1492. — Cancellier *Storia de' Solenni Possessi*, Rome, 1802. — H. Porcius, *Portium, Commentarium compilavit*, Rome, 1493.

Partout sur la route que suivait le cortège et qui était longue de plus de trois milles, les maisons étaient tendues d'étoffes chatoyantes, de soieries, de draperies de velours; des arcs, des portiques partout s'élevaient; l'un des arcs de triomphe était la reproduction de celui de Constantin ; à côté, des jeunes filles récitèrent des vers pour célébrer la gloire d'Alexandre VI. De grands tableaux symbolisaient la gloire future du pape ; des inscriptions publiaient ses louanges ; il était comparé à Alexandre le Grand, aux plus grands bienfaiteurs de l'humanité, à César.

Une inscription portait : QVI SE SVIS IN ACTIONIBUS MODERATVR FACILE AC PARVO CUM LABORE AD OMNIA PERVENIT. Combien démentie par les événements !

Le cardinal Barbo avait fait construire un bœuf, par allusion aux armes des Borgia, qui jetait de l'eau par la bouche et les naseaux [1]. Le Capitole était particulièrement décoré et des réjouissances y furent données, d'autant plus brillantes que le pape avait maintenu dans ses fonctions le sénateur Ambrogio Mirabili de Milan.

Le château Saint-Ange était en armes ; à chaque créneau on voyait un homme tout armé ; les canons tiraient des salves sans arrêt [2]. Au sommet de la tour centrale, au plus haut du château, était déployé un étendard aux armes du pape ; il mesurait douze mètres sur quatre et avait coûté 150 ducats ; deux étendards aux armes de l'Église et du peuple, beaucoup plus petits, flottaient au-dessous [3].

Les juifs attendaient le pape au pied du château pour lui présenter, selon la coutume, le livre de la Loi qu'ils avaient placé sur un pupitre entouré de cierges. Le pape fit la réponse habituelle, disant qu'il approuvait la Loi mais blâmait l'interprétation qu'ils en donnaient, confirma leur Statut et les autorisa à continuer à vivre au milieu des chrétiens, ce qu'ils firent d'ailleurs jusqu'au temps de Paul IV.

Il y avait des heures que le cortège était parti de Saint-Pierre quand il arriva au Latran. Tous les assistants étaient « morts de chaleur, de fatigue et de poussière ». Le pape ne put résister ; au moment où il s'apprêtait à recevoir l'hommage du chapitre du Latran, il se trouva mal et tomba dans les bras du cardinal Riario ; on dut lui jeter beaucoup d'eau au visage pour le faire revenir à lui, ce qui fit réfléchir Delfini, le général des Camaldules, sur la fragilité des choses humaines.

Corio, qui est le descripteur le plus complet de la cérémonie, assure qu'on fit la constatation qui avait été instituée, à ce que raconte la légende, à la suite du pontificat de la papesse Jeanne.

1. Sous le pontificat d'Alexandre VI, les bucranes furent souvent employés dans la décoration architecturale MÜNTZ, *Les Arts*, p. 146, note 2.

2. Dès le début, Alexandre VI s'entoura d'un appareil guerrier. En novembre 1492, il avait une garde personnelle de cent hommes dont la solde coûtait 1 189 ducats par mois.

3. L'étendard du peuple à ses armes, avec les lettres S. P. Q. R. hautes de deux palmes et brodées en or, coûta 50 ducats. Les vingt pennons des trompettes, bordés d'une frange d'or, coûtèrent 200 ducats.

Les « compagnons peintres » qui travaillèrent à orner ces étendards, les baldaquins et les dais firent remarquer qu on n'en avait jamais fait d'aussi riches, avec autant d'or, et qu'il convenait qu'on leur en tînt compte.

Les banquiers Spannocchi certifièrent les mémoires desdits peintres, des merciers et des marchands de soie. Le parasol en soie jaune et rouge coûta 50 ducats.

Les toiles peintes représentant les armes du pape destinées à la chapelle du couronnement et à la cérémonie extérieure coûtèrent 15 ducats. Elles étaient l'œuvre de Pier Matteo d'Amelia qui travaillait avec Antonio Aquilio, dit Antoniazzo de Rome

Le gonfalonier de la ville reçut 40 ducats pour un manteau.

Des courriers furent envoyés dans toutes les directions pour annoncer l'accomplissement de la cérémonie ; ils reçurent chacun, pour leurs frais de voyage, 350 ducats. Celui qui alla à Valence fit le trajet en dix-huit jours. La joie des habitants à la nouvelle que leur compatriote et leur archevêque devenait pape fut si grande qu'ils donnèrent à cet heureux messager un vêtement écarlate et tant d'argent qu'il put marier deux de ses filles, « ce qui ne serait pas arrivé autrement ». Il y eut de grandes réjouissances, une procession et un *Te Deum* ; chacun voulut baiser les mains de la sœur du pape, dona Beatrice, femme de Ximenès Perez de Arenos. Le syndic de la petite bourgade de Jativa fut aussi prévenu par une missive lui relatant l'événement. Les jurats de Valence adressèrent au pape une lettre mi en latin et mi en catalan pour le complimenter. L'avenir montra qu'ils avaient, en effet, tout lieu de se réjouir [1].

Le premier acte d'Alexandre VI fut d'accorder, le 31 août 1492, la pourpre à son neveu Giovanni Borgia, archevêque de Montreale [2]. Les papes, il est vrai, avaient le droit de disposer du chapeau devenu vacant par leur élection.

1. Joaquin L. de Villanueva, *Viage literario a las Iglesias de España*, vol. IV, p. 109, Madrid, 1804.

2. Né en 1447, il était fils de Giovanna ou Juana, sœur du pape, et de Guglielmo Llanzol. Innocent VIII l'avait nommé gouverneur de Rome. Alexandre VI le fit évêque de Ferrare, patriarche de Constantinople et correcteur des Lettres pontificales. Il mourut quelques jours avant le pape, le 1er août 1503. On l'accusait d'avoir l'esprit mercantile et de prêter son argent, une trentaine de mille ducats, à gros intérêts. Vers la fin de sa vie, il était brouillé avec le pape (Paolo Cappello).

*CHAPITRE II*

# DÉBUTS DU PONTIFICAT

## Situation politique.

Le pape Innocent VIII avait laissé le Saint-Siège, tant au point de vue extérieur qu'au point de vue intérieur, dans un pitoyable état ; l'anarchie régnait partout ; son manque de volonté, ses maladresses, son favoritisme, avaient désorganisé l'administration et achevé une décadence que Sixte IV avait commencée. Le domaine de l'Église se désagrégeait. Des guerres malheureuses avaient ébranlé le prestige du Saint-Siège; la dévastation avait été portée jusque sous les murs de la ville ; les troupes napolitaines campaient en vue de Saint-Pierre.

Mais le nouvel élu possédait les qualités et surtout les défauts qui convenaient pour rétablir la situation.

Il avait dépassé la soixantaine ; or Aristote assure, avec l'autorité qui lui appartient, que c'est l'âge où les hommes, qu'une longue expérience a instruits et dont l'esprit a mûri, atteignent au maximum de leurs facultés intellectuelles. Ses trente-sept ans de cardinalat et le long temps qu'il avait occupé le poste le plus élevé de la hiérarchie ecclésiastique, la vice-chancellerie (il avait succédé à Francesco Condulmiero en 1457), ses missions à l'étranger l'avaient initié au maniement des affaires. Il passait pour expert en matière de finances, ce qui n'était pas inutile, à cause de l'épuisement du trésor pontifical et, on l'a dit, résolvait avec assurance et lucidité les questions litigieuses portées devant lui.

Alexandre VI proclama dès l'abord hautement son intention de faire régner la paix en Italie. Lorsqu'il reçut au lendemain de son avènement le corps diplomatique, il insista sur ce point, sachant bien qu'ainsi il gagnerait tous les cœurs. Les ambassadeurs arrivaient d'ailleurs à Rome tout débordants d'un enthousiasme exubérant et peut-être de commande. Les envoyés de Sienne, qui vinrent le 13 octobre 1492, « se réjouissaient de voir

porter au sommet des grandeurs un pape qui y était parvenu uniquement par ses propres mérites ». Ils proclamèrent le respect qu'on professait chez eux pour sa vertu et ses autres qualités. Pietro de Médicis tint à honneur d'entrer à Rome en tête de l'ambassade florentine. Les députés de Lucques « louèrent l'excellent choix qui avait été fait » et célébrèrent la sagesse et l'expérience du nouvel élu. Les orateurs de Gênes déclaraient que son mérite n'était pas d'avoir été élu, mais désiré. Les Vénitiens, les Mantouans répétaient qu'il s'était montré un excellent cardinal, un chef plein d'expérience, que depuis longtemps, on attendait pour l'Église un guide tel que ce prélat qui, pendant quarante ans, s'était instruit dans l'art de remplir sa charge. Les harangues se succédaient sur ce ton dans le tour cicéronien qui devenait à la mode.

Beaucoup de flatterie se mêlait assurément à ces éloges, le désir aussi de se faire bienvenir d'un prince qui allait gouverner la chrétienté, mais elles étaient l'expression également d'un sentiment général. Au dehors, le même engouement régnait. Hartmann Schedel, qui écrivait alors son *Liber Chronicarum* (publié en juillet 1494), s'exprimait ainsi : « Alexandre VI est plein de science, d'expérience, justement choisi pour diriger la barque de saint Pierre », et il faisait le vœu qu'il vécût longtemps pour le plus grand bien de la chrétienté.

On répéta plus tard que le pape était entré dans le pontificat comme un bœuf (allusion à ses armes) et s'y conduisit comme un lion.

Alexandre VI put donc croire un moment que ses paroles d'apaisement seraient accueillies de tous, qu'il deviendrait, comme il le disait, le père de ses sujets et des chrétiens et réussirait à les unir dans une croisade contre l'Islam. Comme il arrive inévitablement en pareil cas, le contact avec la réalité allait faire éclater à ses yeux la futilité de ses rêveries, si tant est qu'elles fussent sincères.

L'ennemi héréditaire de l'État pontifical était le royaume de Naples. Dès l'avènement d'Alexandre VI, le roi Ferdinando I (Ferrante) s'était inquiété. S'il avait eu beau jeu contre ses prédécesseurs, il sentait très bien qu'avec Alexandre VI la partie serait plus difficile. La lutte commença. Le royaume de Naples devait y succomber et disparaître et, avec lui, l'indépendance italienne. Borgia ne fut que la cause occasionnelle de cette catastrophe. L'antagonisme entre Rome et Naples, qui fournit une occasion de se manifester à la rivalité entre la France et l'Espagne, ne pouvait manquer d'amener tôt ou tard ce résultat.

Après avoir attendu quelque temps pour voir se dessiner la politique du nouveau pape, le roi fit partir pour Rome son fils Federico, prince d'Altamura (11 décembre 1492). L'objet de cette ambassade était de demander au pape de ne pas accorder au roi de Hongrie l'annulation de ses fiançailles avec la fille du roi. Mais Ladislas avait envoyé beaucoup d'argent à Rome, de telle sorte que la requête de Ferrante ne reçut pas bon accueil. Federico était descendu dans le palais du cardinal Giuliano della Rovere [1].

1. Le palais dit *Del Vaso* sur la place SS. Apostoli. Voir P. Adinolfi, *Roma...*, vol. II, p. 14 et Antonio de Vascho, p. 518 n.

Après l'échec de Federico ils quittèrent Rome ensemble le 10 janvier 1493.

Déjà la situation se gâtait, les vieilles querelles renaissaient et les suspicions devenaient violentes.

A la mort d'Innocent VIII, Franceschetto Cibo s'était hâté de réaliser les biens qu'il possédait autour de Rome ; il vendit à Virginio Orsini [1] les cités et les territoires de Cerveteri, de Monterano, de Viano et d'Anguillara, situés au Nord de Rome, dans la région de Viterbe et de Bracciano, moyennant 40 000 ducats. Virginio accroissait par là énormément sa puissance terrienne, il enveloppait Rome et devenait aussi redoutable que l'avaient été autrefois les préfets de Vico. La vente avait eu lieu dans le palais du cardinal Della Rovere, le 3 septembre 1492 ; elle fut confirmée le 2 janvier 1493 à Florence où Franceschetto avait cherché refuge auprès de son beau-frère Pietro de Medicis. Or Virginio était inféodé au roi de Naples, commandait en chef ses troupes et s'était toujours montré hostile au Saint-Siège. Franceschetto n'avait d'ailleurs pas le droit de transférer à autrui la possession de ces terres sans l'autorisation de la Chambre apostolique, car il les tenait seulement en emphytéose et elles étaient soumises aux constitutions *de non infeudandis*.

Aussi alarmé qu'indigné, le pape manifesta ses sentiments en consistoire, faisant retomber le blâme principalement sur le cardinal Giuliano della Rovere. Celui-ci se défendit avec énergie et ajouta qu'après tout il valait mieux que ces places fussent entre les mains d'un Orsini que d'un Sforza, car il était inévitable qu'elles auraient été tôt ou tard dévolues au duc de Milan par l'œuvre du cardinal Ascanio.

Cette sortie montra au cardinal qu'il avait tout à redouter du pape et, comme il venait encore de se compromettre en donnant son appui au fils du roi de Naples, il jugea prudent de se retirer en un lieu où il avait par avance pris ses précautions.

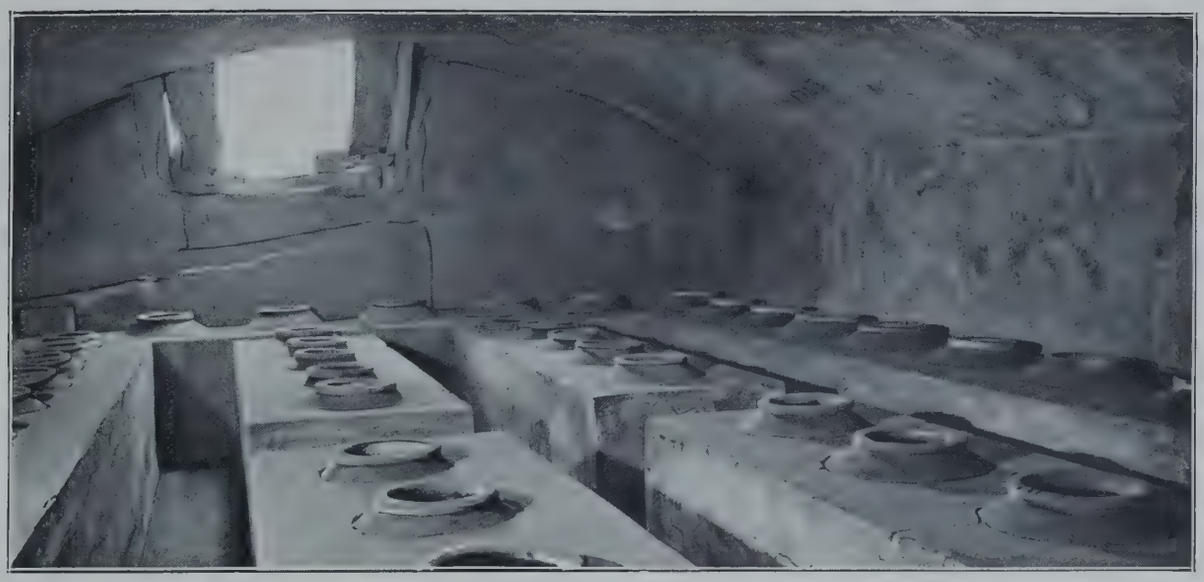
La ville d'Ostie, qu'il gagna en barque, possédait une forteresse que le cardinal d'Estouteville avait naguère fait commencer et que Sangallo s'occupait d'achever sur les ordres de Giuliano [2]. De plus, on pouvait arrêter de là le commerce maritime de Rome, empêcher les blés des terres de labour et les vins napolitains d'arriver ; de là aussi on pouvait maintenir la liaison entre les armées du roi de Naples et les ennemis du pape situés au Nord. On va voir que cette éventualité était à prévoir.

Le pape vécut quelque temps dans les alarmes ; il se demandait si le cardinal n'avait pas réuni des troupes à Ostie et, aidé du prince Federico, ne préparait pas un coup de main sur Rome. Un jour qu'il avait l'intention de déjeuner dans le pavillon de chasse de la Magliana, situé à mi-route entre Rome et Ostie, on entendit, comme on approchait, la détonation d'une bombarde. Aussitôt, toute la compagnie de tourner bride et de s'en revenir à Rome précipitamment sans plus songer à déjeuner, bien que l'on fût à jeun.

Alexandre VI se sentait d'ailleurs en infériorité à l'égard de son adversaire et,

1. Gentil Virginio ou Vergilio Orsini, des ducs de Bracciano, était le fils de Napoleone et de Francisca Orsini de Monterotondo et le père de Giangiordano qui devint le chef de la famille après sa mort qui survint en 1497. Voir LITTA, Fam. Orsin tabl. XXVII.

2. Il fit également achever la cathédrale.



LE DÉPÔT DES JARRES D'HUILE.

COUR D'ALEXANDRE VI OU DU THÉATRE. (Phot. Alinari.)

conseillé, appuyé par le cardinal Ascanio, chercha un appui contre Naples et Florence à Milan, décidant ainsi du sort de l'Italie.

Les partis se constituaient à Rome. Du côté du cardinal Della Rovere, Virginio Orsini, Fabrizio et Prospero Colonna et les cardinaux Costa, Carafa, Piccolomini, appuyés par le roi de Naples et Pietro de Médicis. Du côté du pape, Ascanio, le duc de Milan, et une bonne partie du Sacré Collège.

Ainsi, au moment où le pape ne parlait que de pacification et où les envoyés étrangers venaient auprès de lui protester de leur obéissance, chacun ne songeait qu'à la guerre. On vivait dans la défiance et l'appréhension. Dès le 9 février 1493, le pape sentit la nécessité de s'expliquer devant le consistoire sur sa politique à l'égard du cardinal Della Rovere, du roi de Hongrie, du roi de Naples et du Grand Turc.

Puis il s'efforça d'établir solidement son gouvernement. Pour reconstituer le trésor, il entreprit d'imposer des économies. Lui-même donna l'exemple ; sa table était servie avec parcimonie et il se montrait frugal. Aussitôt chacun de se plaindre. Le cardinal Ascanio, son fils César furent parmi les plus bruyants, et cependant il avait comblé le premier et commencé à l'égard du second la série de ses générosités et de ses complaisances. Le 31 août 1492, il lui avait accordé l'archevêché de Valence qui rapportait 16 000 écus. César était déjà évêque de Pampelune depuis le 12 septembre 1491. Cet évêché rapportait 10 000 ducats.

Comme au temps de Calixte III, les Espagnols affluèrent à la cour pontificale et furent comblés de faveurs. Comment, après cela, croire aux réformes que le pape, disait-on, s'apprêtait à imposer, aux économies qu'il annonçait? De fait, il n'en fut pas question. Il allait en être ainsi à tous les commencements de règne jusqu'au concile de Trente.

Alexandre VI s'efforça d'autre part de rétablir l'ordre dans Rome. Tout de suite après la mort d'Innocent VIII les meurtres avaient cessé « comme par enchantement » dit un chroniqueur mais cet heureux moment dura peu et bien vite les Romains recommencèrent à s'entretuer comme auparavant. Il y eut de nombreux crimes. Le 3 septembre 1492, un assassinat eut lieu sur la place la plus fréquentée de la ville, le Campo di Fiore. Le coupable, qui avait déposé une caution de 500 ducats, s'engageant à ne pas molester sa victime, s'enfuit. Le pape ordonna au vice-camérier de sévir ; accompagné des conservateurs, celui-ci se rendit à la maison de l'assassin que le peuple se fit, sous leurs yeux, une joie de détruire. Le lendemain, son frère était pendu. Quant à ceux qui s'étaient portés garants pour lui, ils ne furent pas inquiétés, ce dont on s'étonna.

Afin de prévenir de semblables violences, Alexandre VI institua quatre nouveaux *pacieri* ou juges de paix ; pour contrôler la légitimité des arrestations, il créa des visiteurs des prisonniers chargés de recueillir leurs plaintes. Le 11 août parut une constitution *De Maleficiis*, qui comprend trente-cinq articles traitant des violences et des tentatives criminelles ; les pouvoirs des magistrats à l'égard des malfaiteurs et des perturbateurs de la paix publique, des *brigosi*, sont augmentés ; les peines varient selon le

rang de la personne et vont jusqu'au dernier supplice ; défense est faite de porter des armes empoisonnées. Il est ordonné aux conservateurs de rendre la justice au Capitole chaque matin ; la cloche sonnait au moment où ils prenaient séance pour avertir les plaignants [1]. Le Pape rendait lui-même la justice tous les mardis [2].

Toutefois, si le pape donnait quelque attention aux affaires intérieures, les affaires extérieures l'occupaient beaucoup plus, et avec raison. Comme le roi Ferrante, il se sentait poussé vers la guerre mais voulait l'éviter.

Le roi, politique avisé, avait avant tous les autres deviné le véritable caractère de Borgia ; si, au lendemain même de son avènement, il pressentait déjà les calamités qu'il amènerait sur l'Italie, maintenant il perçait sa duplicité et le dénonçait à ses envoyés comme le plus fourbe des hommes. Néanmoins, il espéra prévenir la rupture par des négociations ; l'abbé Roggio [3] fut envoyé par lui à Rome afin d'aplanir un différend relatif à Cerveteri et d'autres villes. Grâce à son intervention, le cardinal Giuliano quitta Ostie et revint à Rome.

Alexandre VI, de son côté, proposa au roi de Naples de marier sa fille à Jofré, frère puîné de César. Le douaire qu'il recevrait serait égal à celui que Ferrante accorderait à sa fille. Transformant la nouvelle selon la coutume, le public répéta que César, renonçant à la carrière ecclésiastique, allait épouser une princesse royale de Naples et deviendrait prince de Salerne. Mais presque aussitôt, on apprit que le projet du pape était écarté. Peut-être Ascanio avait-il travaillé sous main. Cependant le pape sentait que l'opposition gagnait du terrain dans Rome, que Virginio Orsini recrutait des partisans parmi la noblesse, et il ne voulait pas devenir « l'esclave de ses barons ». C'est pourquoi, renonçant momentanément à la chimère de l'alliance napolitaine, il se tourna vers les puissances du Nord de la péninsule. Le 14 avril 1473, un pacte était signé dans l'église S. Marco entre Rome, Venise, Milan, Ferrare, Mantoue ; la durée en fut fixée à vingt-cinq ans. Le duc de Calabre aurait voulu qu'en réponse le roi son père envahît brusquement les États pontificaux ; Rome eût été, ce semble, à sa discrétion. Mais son père était un vieux politique, plein de prudence ; il se contenta de garnir de troupes ses frontières et de donner à Trivulzio une armée à commander dans les Apennins. En même temps le roi faisait agir sa diplomatie ; le 24 avril 1493, il envoyait une lettre remarquablement sagace à son représentant à Milan. Le 7 juin, il en adressait une à Antonio d'Alessandro qui le représentait à la cour d'Espagne, le chargeant d'expliquer au roi les dangers que la politique du souverain pontife faisait courir à l'Italie, de lui insinuer qu'il avait fait alliance avec le roi de France et le Grand Turc et de lui révéler sa dépravation et les scandales de sa cour.

1. Cette constitution fut incorporée dans les Statuts de 1519.

2. Burchard, éd. Thuasne, vol. II p. 5.

3. L'abbé Roggio avait été l'un des conclavistes du cardina d'Aragon lors de l'élection d'Innocent VIII.

4. Cod. Aragonese, vol. II, p. 376.

## Lucrèce Borgia.

Le roi de Naples avait beau jeu. Alexandre VI donnait depuis son élection, de plus en plus, libre carrière à ses goûts de faste et de débauche ; même dans le palais du Vatican, il s'entourait de femmes ; il savait la séduction qu'il exerçait sur elles et se plaisait à en user.

Le mercredi 12 juin 1493, cent cinquante femmes de la bourgeoisie étaient invitée à venir au Vatican avec leurs maris ; les ambassadeurs, le sénateur, les officiers capitolins, onze cardinaux, plusieurs évêques étaient également conviés.

Innocent VIII avait naguère admis des femmes aux réceptions du Vatican, ce que les Romains trouvèrent fort mauvais. Quel fut leur sentiment? Leur hostilité envers le pape ne se manifesta ouvertement que plus tard.

Cette fois-ci, il s'agissait d'un événement important, les fiançailles de sa fille Lucrèce.

Que sait-on de son aspect? Peu de chose. Un peu plus tard, les écrivains s'accordent à la trouver belle, douce et tendre. Peut-être leur zèle ne leur a-t-il pas fait outrepasser de beaucoup la vérité.

Une description d'elle assez curieuse se trouve dans la chronique ferraraise de Bernardino Zambotto ; elle est due à Cagnolo de Parme. « Lucrèce, dit-il, est de taille médiocre et mince ; elle a le visage allongé, le nez fin, les cheveux blonds, les yeux clairs, d'un bleu laiteux, la bouche un peu grande, les dents très blanches, la gorge bien formée et blanche [1]. » Sans doute, on ne saurait tirer des médailles des inductions très assurées, l'art de la glyptique ne comporte pas un grand respect de l'exactitude ; toutefois; Lucrèce y est toujours représentée avec de longs cheveux épandus, ce qui montre qu'en réalité elle devait avoir une chevelure dont elle était fière [2]. La mèche qui est à l'Ambroisienne à Milan, et qu'elle avait offerte à Bembo, prouve que ses cheveux étaient blonds, et il se peut que Lucrèce fût blonde effectivement et non artificiellement, puisque César l'était aussi, mais il ne faut pas oublier qu'elle passait, même en voyage, de longues heures à se « laver » la tête.

Ses portraits dont aucun n'est assurément authentique, nous la montrent, d'ailleurs, avec de beaux cheveux blonds et un visage doux, harmonieux, aux traits peu accentués. Il en est un surtout qui semble incontestablement son image, c'est celui qui se trouve au Vatican dans les appartements Borgia et qui est reproduit pl. XIV. Les portraits de ce genre faisant partie d'une décoration picturale étaient nombreux.

Durant la vie de Simonetta Cattaneo Vespucci, maîtresse de Giuliano de Médicis et peut-être de son frère Lorenzo, les peintres florentins, Botticelli, Verrochio la placèrent fréquemment dans leurs tableaux ; c'était un hommage à sa beauté et une flatterie à l'adresse des Médicis.

1. Polifilo (Beltrami), *La Guardaroba....*

2. Voir planche XXIII, deux médailles le représentant.

A Ferrare et dans le Nord de l'Italie, Isabella Gonzaga servit longtemps de modèle au Titien, au Parmigiano, à Ercole Grandi et surtout à Lorenzo Costa qui a prodigué ses portraits dans ses compositions. Quand Lucrèce vint à Ferrare, elle effaça le souvenir d'Isabella ; les artistes s'inspirèrent dès lors exclusivement de ses traits. Gerolamo Carpi, Benvenuto Garofalo et d'autres placèrent son image plus ou moins fidèle dans leurs toiles et en firent un type de beauté. Cependant, vers la fin de sa vie, on lui substitua Laura Dianti, maîtresse du duc Alfonso.

Les décorations des appartements Borgia, dont il sera parlé plus loin, ne contiennent-elles pas également des portaits, entre autres celui de Lucrèce à l'époque qui nous occupe ? Pourquoi le Pinturicchio, travaillant sous les yeux du pape et de sa cour, n'aurait-il pas suivi la coutume? L'Oriental qui se voit dans quelques-unes de ses fresques est certainement un portrait, celui de Djem sultan qui vivait au Vatican. La figure qui prie agenouillée devant le tombeau vide du Sauveur dans la *Résurrection* (salle de la Madone) est, à n'en point douter, le pape Alexandre VI. La jeune fille, l'enfant vêtue d'azur et d'or, enveloppée d'abondants cheveux blonds ondulés, représentée dans la *Dispute de sainte Catherine* (salle de la Vie des Saints), ne saurait être autre que Lucrèce [1].

Son caractère répond bien à ses traits. Prête à se soumettre à toutes les exigences de ceux qui dirigeaient sa conduite en vue de l'accomplissement de leurs visées personnelles, passive, insouciante et indifférente, aimante aussi comme elle le montra à l'égard d'Alfonso de Bisceglie et d'Alfonso de Ferrare, elle devint dans son duché un modèle de fidélité conjugale (d'ailleurs elle ne viola jamais ses engagements successifs), de dévouement maternel, de piété et de charité ; quand elle mourut, elle avait presque le renom d'une sainte[2]. D'innombrables poètes, Arioste, Bembo, Alde, Calcagnani, les Strozzi, Tebaldeo, Giraldi purent célébrer, sans scandale ni reproche de flatterie exagérée, ses vertus et sa pudeur [3], et il n'y eut pas de note discordante. Sans doute alors obéissait-elle à un penchant naturel et préférait-elle en réalité une vie tranquille et honnête à l'existence tumultueuse et dramatique qu'elle avait menée durant ses premières années.

Elle avait été fiancée deux ans auparavant à un Espagnol de quelque noblesse, don Cherubin Juan de Centelle, seigneur de Val d'Ayora, frère du comte d'Oliva. Le contrat

1. On a vu des portraits de Lucrèce dans bien d'autres toiles. Yriarte et Menotti en donnent la nomenclature et, de plusieurs, a reproduction, et en discutent la ressemblance.

2. Vers la fin de sa vie, Lucrèce entra dans le tiers ordre de saint François et fut ensevelie dans le costume de tertiaire (juin 1519). Elle portait un cilice qui n'était peut-être qu'un cordon comme ce fut souvent le cas. Elle se confessait tous les jours et communiait quatre fois par mois (Art. Robert Davidsohn. Voir Bibliographie de Lucrèce à la fin du volume).

3. On fit à sa louange et à celle de ses demoiselles des vers espagnols que le professeur Benedetto Croce a publiés à Naples en 1894, avec un commentaire. C'est un des premiers efforts tentés pour introduire la littérature espagnole en Italie. Ces vers semblent avoir été écrits vers 1502.

Voici les vers si connus d'Arioste

*Lucrezia Borgia di cui d'ora in ora*
*La beltà, la virtù, la fama honesta*
*Et la fortuna crescerà non meno*
*Che giovin pianta in morbido terreno.*

*La prima inscrizion ch'agli occhi occorre,*
*Con lungo onor Lucrezia Borgia noma,*
*La cui bellezza ed onestá preporre*
*Debbe all antiqua la sua patria Roma.*

*Orlando furioso*, Ch. XIII, st. 69 et Chant XLII, st. 83.

En revanche, des poètes en renom comme Pontano et Sannazar la vilipendèrent dans leurs vers (Pontanus, *Opera*, Venise, 1518, vol. III, *De Rebus cœlestibus*, l. XIII, fol. 294. — Sannazar, *Opera* (1689), Epig., l. IV, p. 136. — Cf. Marco Attilio d'Arezzo dans Baluze, *Miscel*, vol. IV, p. 117).

de mariage fut signé en 1491 ; il contenait la promesse que Lucrèce serait conduite l'année suivante, aux frais de son père, à Valence, où habitait son fiancé. Mais entre temps, un autre fiancé se présenta, plus agréable aux yeux du cardinal Borgia, dont les prétentions croissaient avec l'ascension de sa fortune. Il s'appelait don Gasparo et était fils du chevalier don Juan Francisco de Procida, comte d'Aversa. Ces biens étaient plus proches puisqu'ils se trouvaient dans le Royaume et l'on pouvait les contrôler plus facilement. De nouvelles fiançailles furent conclues sans que les précédentes fussent formellement rompues.

Survint l'élection de Borgia. Un gentilhomme, fût-il de haute naissance, ne lui suffisait plus pour gendre. Il accueillit, il sollicita peut-être les propositions de la cour de Milan. Une alliance avec les Sforza convenait à sa politique. Giovanni Sforza de Pesaro, comte de Cotignola, n'était sans doute pas un très grand seigneur, mais il avait une souveraineté indépendante et il était parent du duc de Milan. Bâtard comme sa fiancée, il avait vingt-six ans, était veuf d'Elisabetta (ou Maddalena) Gonzaga [1] depuis deux ans et devait sa principauté à l'appui de Sixte IV et d'Innocent VIII [2].

Giovanni arriva à Rome secrètement le 31 octobre 1492 et se tint caché dans le palais du cardinal Domenico della Rovere car, raconte l'envoyé du duc de Ferrare, l'autre fiancé de Lucrèce, don Gasparo de Procida, était venu de son côté faire valoir un titre que l'élévation au trône pontifical d'Alexandre VI rendait plus précieux. Il menait grand bruit, jurant qu'il rendrait juges de son bon droit princes et souverains. Le roi de Naples, dont il dépendait en qualité de vassal, soutenait sa cause. Cependant, il s'apaisa ; le contrat fut rompu le 9 novembre (1492) ; peut-être fit-on luire à don Gasparo l'espoir que son mariage n'était que différé, car il prit dans l'acte l'engagement de ne pas contracter d'autre alliance avant un an [3]. De fait, à la date du 9 décembre 1492, on ne savait pas encore à Rome lequel Lucrèce épouserait de son fiancé hispano-napolitain ou du Milanais. Au mois de février 1493, le bruit courut même qu'elle épouserait le comte de Prava, un Espagnol. Cependant elle était déjà engagée à ce moment.

Giovanni Sforza s'était retiré à Pesaro, laissant agir ses protecteurs ; le champ fut bientôt libre pour lui, le comte d'Aversa s'étant désisté moyennant 3 000 ducats, en sorte que le représentant de Sforza, Nicola de Savano, signa en son nom l'acte de mariage au Vatican le 2 février ; Lucrèce recevait 31 000 ducats de dot. La conclusion de cet accord devait rester un temps secrète [4].

Ce fut le 2 juin 1493 seulement que le mari de Lucrèce arriva à Rome pour procéder à la cérémonie du mariage *per verba de futuro*. Son entrée eut lieu avec beaucoup de solennité ; ses futurs beaux-frères, les ambassadeurs et la Curie vinrent au-devant de

1. Sœur du futur marquis de Mantoue. Sforza l'avait épousée le 17 octobre 1489. Elle mourut le 8 août 1490.

2. Il était fils naturel de Costanzo, neveu de Francesco, de la branche des ducs de Milan. Né en 1466, il mourut en 1510.

3. Lors du deuxième mariage de Lucrèce avec Alfonso d'Este, il revendiqua ses droits, arguant que ses fiançailles n'avaient jamais été légalement rompues. Voir plus loin, p. 220.

4. PASTOR, vol. V, p. 386 et GREGOROVIUS, *Lucrèce Borgia* vol. I p. 89.

lui. Lucrèce vit d'une tribune passer le cortège et reçut de son fiancé un très charmant salut que louèrent les Romains. Le mariage fut célébré le 12 juin.

A cette cérémonie et aux fêtes qui suivirent assista le jeune Alfonso d'Este, fils du duc Ercole de Ferrare, lequel devait, neuf ans plus tard, devenir le dernier époux de Lucrèce.

Le soir, le pape la conduisit avec son époux à sa chambre nuptiale dans le palais de S. Maria in Porticu.

Pour célébrer ces noces, il y eut de grandes fêtes au Vatican ; on dansa ; des pièces, comédies assez légères, mêlées de musique et de chant, furent représentées. Le goût s'en répandait de plus en plus. Tandis qu'au Colisée on continuait à jouer des drames sacrés, dans les salons on se plaisait à écouter, comme déjà au temps de Sixte IV, soit des comédies latines comme les Ménechmes dont l'intrigue, pleine de surprises, piquait indéfiniment la curiosité des spectateurs, soit des pastorales mythologiques ou des à-propos flatteurs pour quelques-uns des assistants. Les banquets des cardinaux étaient souvent suivis de représentations de ce genre qui parfois duraient plusieurs heures et endormaient les dîneurs [1].

Le spectacle fini, on se livra à quelques-unes de ces plaisanteries grossières qui réjouissaient tant nos aïeux ; cent cinquante coupes d'argent furent apportées, pleines de confiseries, que les hommes s'amusèrent à couler dans le sein des femmes dont les robes étaient alors assez largement décolletées. Cela fit jaser dans la ville ; on raconta des choses invraisemblables.

En octobre 1493, Lucrèce était enceinte. Girolama, sœur de Giulia Farnese, écrit à son mari à la date du 16 octobre qu'elle va retrouver la fille du pape qui n'a plus aucun doute sur sa grossesse, d'où l'on peut conclure qu'elle était récente.

Cette grossesse rend insoutenable la déclaration de Lucrèce, lors de l'annulation de son mariage, bien que Sforza l'ait confirmée. Sans doute lui fut-elle extorquée [2]. A moins toutefois que Lucrèce ne soit devenue enceinte hors mariage. On a avancé qu'elle avait eu, hors de sa famille, des amants; de l'un d'eux lui serait né un enfant en 1498 ; l'autre serait Peroto qui fut assassiné en décembre 1502.

Comme il n'est jamais parlé d'un accouchement de Lucrèce à cette époque, il semble probable qu'elle avorta ou qu'on tint secret l'accouchement.

Le carnaval fut particulièrement gai ; le pape voulut exciter les émulations et commanda à la banque Spannocchi pour plus de 250 ducats d'étoffes afin d'en faire des prix.

Un censeur survint alors, l'ambassadeur d'Espagne, don Diego Lopez de Haro, qui entra à Rome le 16 juin 1493, par la porte Viridaria, avec la pompe ordinaire et fut conduit entre le fils et le gendre du pape dans un des palais de la place Campo di Fiore.

Son audience eut lieu le 19 juin. Il exposa sans ambages au pape que tout dans sa

1. Alessandro d'Ancona, *Origini del Teatro italiano.* 2. Archives florentines, *Uffizi*, Stroziane, filza 343.

conduite déplaisait au roi son maître. Alors que le roi d'Espagne, lui dit-il, exposait chaque jour sa vie en combattant contre les Maures, que faisaient les Italiens? Ils ne songeaient qu'à leurs querelles et à leurs amusements sans que le pape intervînt. Le roi venait de chasser de ses États les Marrani [1] et le pape les accueillait ; on voyait leurs nombreuses tentes en dehors de la porte Appia, vers le tombeau de Cecilia Metella ; il ne leur était pas défendu de pénétrer dans la ville où d'ailleurs ils avaient introduit la peste. Si les choses continuaient de la sorte, le roi ferait sentir sa colère.

A vrai dire, ce fut toujours une tradition de la papauté que de prendre sous sa protection les juifs qui vivaient à Rome.

Ce n'est pas tout. A ces récriminations le roi ajoutait des réclamations. Il demandait à Alexandre VI de lui accorder le surplus des bénéfices qui produisaient plus de 100 ducats par an afin de lui procurer les fonds dont il avait besoin pour entreprendre la guerre contre les Turcs et reconquérir Jérusalem.

Enfin le roi faisait part à Alexandre VI que le bruit était venu jusqu'à lui que les charges se vendaient à sa cour, que la simonie s'y pratiquait ouvertement et qu'on n'arrivait même au cardinalat que grâce à l'argent. Ce dernier reproche touchait particulièrement Alexandre VI, qui commençait à craindre que, tôt ou tard, sa propre élection ne fût contestée de ce chef soit par quelque souverain, soit par le parti du cardinal Della Rovere [2].

L'envoyé portugais devait plus tard parler du même ton.

Ainsi une ligue de mépris public et d'inquiétude se formait autour d'Alexandre VI ; menacé par l'Espagne, inquiet du côté de Naples et de Florence éventuellement, il renonça à ses illusions pacifiques et humanitaires et s'occupa d'accroître ses moyens de défense et d'attaque.

## Armements. — Mariages. — Rapprochement avec la famille royale de Naples.

Dès le mois de janvier 1493, Alexandre VI avait concentré des troupes à Rome en donnant comme prétexte les fêtes du Testaccio [3]. En fait, il voulait montrer aux ambassadeurs qu'il pouvait disposer de forces non négligeables. Le 13 février suivant,

1. Les Marrani étaient des juifs mal convertis, originaires le plus souvent d'Espagne, qui pratiquaient en secret leur ancien culte; à Valence, ils avaient même des synagogues secrètes (Relation de J. Münzer dans *Revue Hispanique*, 1920). Sixte IV en 1483 et Innocent VIII en 1485, avaient publié des bulles contre eux. Le terme de Marrano était injurieux. Peut-être que l'expression de marron, courtier marron, vient de là. Jules II qualifia plus tard de marrano Alexandre VI quand il lui eut succédé, comme un suprême outrage.

2. L'ambassadeur espagnol avait, en outre, pour mission de faire régler par le souverain pontife le partage des terres occidentales nouvellement découvertes.

Zurita, *Anales de la Corona de Aragon*. Saragosse, 1610, vol. V, p. 27 et note, dans Burchard, nouv. éd., vol. I, p. 447, note 3. — Carvajal, *Oratio super prestanda solemni obedientia....*

Isabelle souhaitait rendre en Espagne le clergé probe, chaste et instruit ; elle et le roi s'y étaient appliqués depuis le commencement de leur règne. Au début, elle s'était laissé imposer le cardinal de Mendoza mais, à sa mort, Ximenès avait été appelé au siège de Tolède et y donnait l'exemple de l'austérité qu'il imposait autour de lui. On comprend donc qu'elle ait été scandalisée par le récit de ce qui se pratiquait en Italie et qu'elle ait voulu réagir.

3. En même temps, les Orsini réunissaient leurs hommes à Bracciano en vue d'un carrousel, disaient-ils, destiné à fêter des épousailles. Les courses furent particulièrement brillantes; il y eut neuf prix : juifs, enfants, jeunes gens, vieillards, ânes, buffles, chevaux chevaux barbes et juments. Burchard, février 1492.

il ordonnait une parade sur la place Saint-Pierre, à laquelle il assista d'une fenêtre du Vatican en compagnie de quelques cardinaux. Cent quatorze fantassins et quatre-vingts chevau-légers évoluèrent sous ses yeux. Le 25 avril il vint à l'église S. Marco pour y célébrer la messe, escorté d'une troupe d'hommes armés de lances, de boucliers et de cuirasses.

Un contemporain, Michele Ferno, traduit ainsi l'impression que la vue du pape produisait dans la foule [1] :

« Il était monté sur un palefroi d'une blancheur de neige. Son front était serein, sa noblesse imposait tout d'abord. Il se présente au peuple, il bénit tous ceux qui l'entourent, il est le but de tous les regards, il porte les siens partout, il remplit tout le monde de joie, sa vue est pour tous de bon augure.... Combien la vénération qu'il inspire est accrue par l'éclat et l'équilibre d'une beauté pleine d'aisance et par la florissante santé dont il jouit ! »

C'était la première fois que le pape parcourait la ville depuis son élection. Ce jour-là fut publiée la ligue avec les États du Nord de l'Italie.

En juin, l'armée pontificale était constituée. Elle avait pour chefs le gendre du pape, Giovanni Sforza, le capitaine Fracasso, Giulio Orsini [2], Nicola de Sermoneta [3] et le comte de Pitigliano, tous capitaines aguerris et fort capables de commander aux cavaliers et aux « janissaires » que le souverain pontife mettait à leur disposition.

Avisé comme il l'était, le pape avait compris le rôle que pouvait jouer l'artillerie : il constitua un corps de canonniers.

Le 3 juillet un terrible orage, qui ravagea Rome [4], submergea le camp de Fracasso situé près du pont Salario ; les armes, les tentes, les harnachements furent emportés. Nombre de chevaux périrent noyés, en sorte que la perte s'éleva à 1 500 ducats. Aussitôt Fracasso, afin de ne pas laisser s'accréditer le bruit que son armée était désemparée, vint à Rome en tête de ses troupes qu'il présenta au pape.

D'autre part, Alexandre VI donna de grands soins à la défense du Vatican ; les murs du Borgo furent réparés ainsi que le château Saint-Ange, qui allait lui être si utile. Le massif circulaire de construction romaine, celui que l'on voit encore et qui est si imposant, fut surélevé par un mur de briques garni de créneaux et de mâchicoulis. Cet étage servit de magasin d'huile et de blé. On y ménagea cinq cavités qui pouvaient contenir trois mille sept cents quintaux de grain. Une citerne fut également établie. Cinq cachots remplacèrent des prisons moins dures ; la lumière n'y parvenait nullement ; au centre de chacun était une sorte de fosse dans laquelle on a trouvé des ossements. Une cour semi-circulaire porte encore le nom de Cour Borgia (ou du Théâtre).

1. *Historia Nova Alexandri VI*, Rome, 1495. Giasone Maino, orateur de Milan, dépeint ainsi le pape dans une harangue qui fut, il est vrai, prononcée devant lui : « Son front est large, son aspect royal, son visage ouvert et plein de majesté ; il semble un dieu. »

2. Fils de Lorenzo et frère du cardinal Giambattista, du rameau des seigneurs de Monterotondo. Il vivait en 1472 et mourut en 1513 ou 1517. *(Litta, Famiglia Orsini, tav. VIII.)*

3. Nicola Caetano, seigneur de Sermoneta, fils de Onorato, allié aux Colonna et aux Savelli. Il était beau-frère de Gentil Virginio Orsini.

4. La maison de la belle Giulia fut frappée de la foudre, une cheminée tomba, un homme fut tué

## COSTUME MILITAIRE A LA FIN DU XVe SIÈCLE.

PIERRE DE ROHAN, SEIGNEUR DE GIÉ, EN GUIDON.

PIERRE DE ROHAN, SEIGNEUR DE GIÉ, EN ENSEIGNE.

PIERRE DE ROHAN, SEIGNEUR DE GIÉ, EN GÉNÉRAL.

PIERRE DE ROHAN, SEIGNEUR DE GIÉ, EN MARÉCHAL.

Recueil de Gaignières, vol. VII, Tapisseries. Bibl. Nat. Estampes. (Phot. Hachette.)

Les maisons voisines qui auraient pu gêner la défense furent rasées ; le mur extérieur, les fossés, remaniés et renforcés. Le château se trouva dès lors entouré d'une enceinte quadrangulaire de cent mètres de côté, garnie de bastions aux quatre coins. Une grosse tour, élevée à la tête du pont Saint-Ange, en commanda le passage ; elle fut détruite au temps d'Urbain VIII [1]. Une inscription placée en face du pont rappelle et commémore ces travaux (1495) [2].

Le couloir qui reliait le Vatican au château et dont tant de papes avaient déjà fait usage, tombait en ruines ; il fut restauré [3].

Alexandre VI sentait si bien l'importance du château Saint-Ange que, le lendemain même de son élection, le 12 août 1492, il avait nommé un gouverneur de son choix, l'Espagnol Giovanni de Castro, évêque d'Agrigente [4], à la place de Pinelli qui lui paraissait suspect.

Un incident augmenta son prestige. Au moment de la mort du pape Innocent VIII, l'envoyé du sultan qui apportait les 40 000 ducats de la pension de Djem avait rebroussé chemin. Aussitôt Alexandre VI envoya à Constantinople un Génois, Giorgio Bocciardo ou Buzzardi [5], pour réclamer la somme, et Bocciardo était rentré disant que non seulement le sultan refusait de la livrer, mais qu'il faisait construire un grand nombre de bateaux en vue d'une expédition pour le printemps.

Or, le 11 juin 1493, survint un ambassadeur turc apportant les 40 000 ducats, et chacun s'émerveilla à Rome de voir ainsi le Grand Turc payer tribut au souverain pontife.

Plus le danger extérieur augmentait, plus le pape souhaitait ramener à lui les ennemis de l'intérieur. Il envoya au cardinal Giuliano della Rovere, à Ostie, le cardinal de Lisbonne, mais Giuliano refusa de revenir : il connaissait le pape. Tout récemment, il avait fait pendre et écarteler un espion qui interceptait ses lettres et les lui livrait (fin juin 1493). Mais Alexandre VI hésitait encore ; il ne voulait pas avoir, à quelques lieues de Rome, des adversaires aussi dangereux que Della Rovere et son allié Virginio Orsini qui pouvaient se joindre au roi de Naples. Il n'était entré dans la ligue que pour en imposer à Ferrante avec lequel, au fond, il souhaitait peut-être rester en paix pour le présent. D'ailleurs le roi d'Espagne insistait ; ses ambassadeurs travaillaient à un rapprochement ; sous leurs auspices, le pape et le roi Ferrante se promirent de vivre désormais en bonne amitié. En conséquence, Alexandre VI signa, le 16 août 1493, un accord par lequel Virginio Orsini s'engagea à remettre à la Chambre apostolique 35 000 ducats pour les terres d'Anguillara et d'autres dont il s'était emparé de vive force ; il reconnaissait en outre qu'il les tenait en fief. Cet accord fut signé, comme tant d'autres,

1. Les armes de Borgia qui y étaient gravées, retrouvées récemment, ont été réparées et exposées dans le musée du château. Sur la médaille représentant le château, que le pape fit frapper on voit cette tour.

2. Forcella, vol. III, p. 144, n° 251.

3. Voir planches VIII, XVI, XX, XXI.

4. Né à Valence. Alexandre VI le fit cardinal en 1496. Il mourut à Rome en 1506.

5. Ils étaient quatre frères : Giorgio, Ambrogio, Tommaso et Niccolo, qui avaient beaucoup navigué et trafiqué en Orient. Innocent VIII s'était servi d'eux dans des négociations avec la Turquie

dans la chambre du Perroquet [1]. Pour se conformer à ses engagements, Virginio Orsini fit porter au pape un coffre et des sacs pleins de monnaie mais, quand il demanda si les 35 000 ducats s'y trouvaient bien, force fut d'avouer qu'il n'y en avait que 15 000 et que le reste viendrait plus tard. D'où discussion. Orsini demanda un mois de délai pour s'acquitter complètement en faisant de grands serments et, le pape « s'étant déclaré content », on passa à une autre clause de l'arrangement.

Il s'agissait du mariage de Jofré, dernier fils du pape, avec dona Xances (Sancia en italien), fille naturelle du duc de Calabre et d'une femme nommée Trusia, dont le père, Gazella, était secrétaire du roi Ferrante. Elle était fort belle, paraît-il, mais fort vaine de sa naissance semi-royale, ce qui rendit plus d'une fois sa situation difficile à la cour des Borgia. Sa fidélité fut mise en doute peut-être à cause des inimitiés qu'elle avait soulevées contre elle. Elle était née vers 1478 [2].

La princesse devait recevoir en dot la principauté de Squillace et le comté de Cariati [3]. En outre, le roi de Naples prenait à son service don Jofré, qui n'avait que douze ans et lui donnerait 10 000 ducats ; le pape lui en promettait autant. Jofré irait à Naples pour s'y marier, y demeurerait quelque temps afin de prendre possession de ses fiefs et reviendrait à Rome, mais seul. Don Federico, frère du duc de Calabre, reçut l'anneau de mariage des mains de Jofré. Ces mariages par procuration étaient chose habituelle, ce qui n'empêcha pas tous les assistants et le pape lui-même de rire de cette cérémonie. Il fut décidé que le mariage ne serait déclaré qu'à la Noël. Il fut célébré à Naples, le 11 mai 1494. Peu auparavant, le père de Sancia avait été couronné roi par le cardinal Giovanni Borgia sous le nom d'Alfonso II (2 mai 1494).

D'autre part, le deuxième fils du pape, don Juan (Giovanni), duc de Gandia, venait de faire un brillant mariage; il était parti le 4 août 1493 de Civitavecchia pour Barcelone où il était arrivé le 24 avec quatre galères et il y avait épousé dona Maria Enriquez, de sang royal. Après trois ans de séjour il quitta l'Espagne (10 juin 1496), donnant à sa femme procuration pour gérer ses propriétés (6 juin 1496), et revint à Rome où il devait bientôt périr [4].

Ce rapprochement ruinait le crédit du cardinal Ascanio et du parti milanais. Giuliano della Rovere l'emportait.

1. La salle du Perroquet, dont il est fait mention dès le milieu du xv^e siècle, fit ensuite partie des appartements Borgia. Quand on quittait la chapelle Sixtine par la salle Royale (l'*Aula prima*) et par la salle Ducale pour se rendre aux appartements privés du pape, on traversait la salle des Ornements (*Paramenti*) et aussitôt après celle du Perroquet (Burchard, à la date du 20 mai 1496 et du 26 février 1500). La salle du Perroquet se trouvait donc à la sortie des appartements privés du souverain pontife, c'est pourquoi elle eut tant d'importance : le pape y revêtait ses vêtements pontificaux, y recevait certains personnages ; les cardinaux s'y réunissaient pour l'attendre ; on y célébra même la messe en présence d'Innocent VIII, le 6 juillet 1485. Les corps des papes défunts y furent déposés avant d'être transportés à Saint-Pierre. En 1461, il est fait mention, dans les registres pontificaux, du salaire de celui qui « soignait le perroquet ». En 1471, (1^er avril), Francesco Ariosto parle de salles ornées de vases d'or et d'argent et de gemmes où l'on voit un perroquet « ayant une voix humaine ». Giustinian, vol. I, p. 184, note.

2. Elle avait été fiancée, le 6 mai 1487, à Onorato de' Gaetani. Une bulle de septembre 1493 annula cet engagement. Elle mourut à Naples, en 1506, à l'âge de vingt-sept ans, sans enfants. Jofré se remaria avec Maria Mila de Aragon y de Villahermosa.

3. Cités voisines l'une de l'autre en Calabre, sur la mer Ionienne, riches par la culture du vin et de l'huile.

4. José Sanchis y Sivera, *Algunos documentos*, Valence, 1919. Maria Enriquez avait été d'abord fiancée au frère aîné de Giovanni, le premier duc de Gandia, Petro Luis, mais il mourut avant que le mariage eût lieu (Woodward, p. 29).

La convention avait été conclue le 16 août ; dès le 18 août 1493, Giuliano rentrait à Rome avec Virginio Orsini. Leur réception fut de triomphateurs. Giuliano recevait confirmation de tous les avantages qu'il avait obtenus jadis, de ses bénéfices, de la promesse de l'évêché de Lucques [1] et l'assurance que son frère serait maintenu en sa qualité de gouverneur de Rome.

Le roi de Naples, tout défiant qu'il fût, crut que l'avenir était assuré et écrivit à son ambassadeur en France de ne pas tant s'évertuer, car le pape et lui étaient entrés dans une franche amitié.

Ce rapprochement n'était, en réalité, qu'un événement sans lendemain, car la situation restait la même ; le pape et le cardinal se redoutaient réciproquement et le pape balançait toujours entre l'alliance napolitaine ou milanaise, entre la France ou l'Espagne. Naples lui faisait peur. Il ne voulait rien faire qui pût accroître l'influence du roi aragonais. Lors de la grande promotion de cardinaux qui eut lieu le 20 septembre 1493, sur les douze élus pas un seul n'était napolitain, tandis que la plupart des souverains voyaient au moins un de leurs sujets revêtu de la pourpre ; les rois de France, d'Espagne, d'Angleterre, de Pologne, le duc de Milan, Venise et Florence recevaient cette satisfaction.

Un cardinal de quinze ans figurait dans cette promotion, Ippolito d'Este dont le faste et les dérèglements devaient éblouir Rome et qui fit, dit-on, crever les yeux à son frère par jalousie d'amour ; on y comptait deux favoris du pape, Alessandro Farnese, le frère de la belle Giulia [2], qui termina sur le trône pontifical une existence consacrée en partie aux plaisirs, et Giuliano Cesarini, frère de Giovanni lequel avait épousé, le 24 janvier 1482, Girolama Borgia, fille d'Alexandre VI [3]. Le pape les avait désignés, disait-on, « pour faire plaisir au peuple romain ». Enfin, César Borgia devenait cardinal.

Sept cardinaux seulement sur vingt-six approuvèrent ces nominations, mais le pape avait mieux à faire qu'à suivre leurs préférences [4]. On raconta dans la ville qu'il avait tiré de cette élection 100 000 ducats et que César, faisant allusion aux sommes dépensées lors du conclave et à celle-ci, avait dit : « Argent mal dépensé, mal gagné », paroles bien injustes, si elles furent réellement prononcées, car il allait profiter plus que nul autre de l'élection que son père avait obtenue par ses largesses et de l'argent que ses actes simoniaques rapportaient.

1. Cependant Lucques ne figura jamais parmi les neuf évêchés dont il fut titulaire.

2. Ce fut en raison du scandale de son élévation qu'on donna au cardinal Farnèse la surnom ignominieux de cardinal *Fregnese*

3. Tous deux moururent l'année suivante. Girolama était née en 1469.

4. Les principaux opposants étaient Piccolomini, Carafa, Costa, Riario, Sclafenati, Sanseverino.

## *CHAPITRE III*

# CHARLES VIII A ROME

### ALEXANDRE VI SOLLICITE LA VENUE DU ROI DE FRANCE.

Si le pape tenait ainsi à l'écart le roi de Naples, c'est qu'il tendait alors à donner des gages à la France. Le cardinal Gio. Batta Savelli fut envoyé auprès du roi Charles VIII avec mission de le pousser à conquérir le royaume de Naples. Savelli avait des instructions orales et simplement une lettre très brève l'accréditant [1].

De même qu'avant d'entreprendre l'expédition de Naples, le roi Charles VIII demanda à Baronat une consultation sur les droits de la Couronne de France sur le royaume de Naples, de même le pape Alexandre VI avait chargé Michele Ferno de lui faire un résumé de l'histoire de cet État afin qu'il pût rétorquer les prétentions du roi. Ferno se recueillit et conclut, après quelques jours, comme le souhaitait le pape, l'assurant qu'après avoir consulté les auteurs et ses propres souvenirs, il lui paraissait indiscutable que ledit royaume relevait du Saint-Siège et qu'il ne pouvait en être disposé sans son assentiment et son contrôle [2].

1. BRIDGE, SEARGENT CYPRIAN, *A History of France from the Death of Louis XI*, Oxford, 1921. — CHOTARD, *Charles VIII et l'Expédition d'Italie*, Nantes, 1884. — F. DELABORDE, *L'Expédition de Charles VIII en Italie*, Paris, 1888. — A. GELLI, *Carlo VIII in Italia*, Florence, 1886. — CH. GONON, *Séjour de Charles VIII à Rome*, Lyon, 1843. — LA PILORGERIE, *Campagne et bulletins de la Grande Armée d'Italie*, Paris, 1866. — *Chroniques de Jean Molinet*, Paris, 1828 : *La Forme de la venue du pape et du roy...*, vol. V, p. 27. — SAINT-GELAIS, *Le Vergier d'Honneur*. — SANUTO, *La Spedizione di Carlo VIII in Italia*, Venise, 1883.

2. MICHELE FERNO, *Epitoma de Regno Apulie et Sicilie*, Rome, 1495. Durant l'automne de 1493, le pape avait fait une excursion à Viterbe, où il avait séjourné quelque temps, et à Orvieto dont Farnèse, le nouvel élu, était chanoine. Les finances de la ville étaient en mauvais état et l'on espérait que la venue du pape et de sa suite amènerait quelque argent. En effet, un mois auparavant, on ne trouvait déjà plus de logements ; la ville se transforma ; on répa-rait les palais, on organisait des boutiques, on mettait les demeures en état. Le cardinal légat Savelli présidait à cette transformation. On voyait aux fenêtres des jeunes filles et des femmes occupées à se blondir les cheveux. Le pape arriva le 23 novembre ; son air de majesté enthousiasma la population. Un grand bœuf doré ornait l'entrée de la ville. Le cardinal Ascanio dominait de sa haute taille les quinze autres cardinaux venus avec le pape. D'une beauté grave, le jeune (dix-huit ans) César se montrait taciturne. Les ambassadeurs de Venise, de Florence, de France, de Naples suivaient ainsi que le mari de Lucrèce, Giovanni Sforza, le comte de Pitigliano, Fracasso, Orsini, le mari de Giulia Bella, Giulio Orsini et tant d'autres auxquels un proche avenir réservait des fortunes diverses. On passait les journées en cérémonies et en spectacles, les nuits en fêtes, en banquets et en bals ; les affaires de la commune étaient discutées dans l'après-dînée. Au bout de treize jours, la Cour s'en alla vers Rome. (Relation du chancelier de la ville, dans LUIGI FUMI, *Alessandro VI ed il Valentino in Orvieto*, Sienne, 1877

Le pape pensait d'ailleurs ne pas risquer grand'chose et peut-être assurer son autorité sur l'Italie du Sud en poussant le roi de France à l'envahir.

A vrai dire, il ne croyait guère à la possibilité d'une intervention française ; en la réclamant, il comptait effrayer le roi de Naples mais ne songeait pas du tout qu'elle se réaliserait. Autour de lui on estimait qu'un roi de vingt-quatre ans, embarrassé des affaires de Bretagne et de Bourgogne, n'aurait jamais l'audacieuse imprudence de se jeter dans le chaos italien. Les Français ne pouvaient ignorer, croyait-on à Rome, que les Italiens avaient coutume plutôt de tromper que d'être trompés. On oubliait que les grandes erreurs politiques sont le plus souvent commises par des nouveaux venus dans la direction des affaires publiques et que l'Italie exerçait un irrésistible attrait.

Le roi Ferrante était mort, il y avait six mois, le 25 janvier 1494, *sine luce, sine cruce, sine Deo*, dit Burchard. En fait, il ne mourut pas de façon si éloignée des usages. Mais il avait vécu, on l'a dit, de façon scandaleuse. Commynes, qui avait l'esprit prévenu, l'accuse de toutes sortes de méfaits et, en particulier, d'avoir accaparé le vin, l'huile, les porcs, le froment, d'avoir fait du commerce en s'arrogeant des droits exorbitants, d'avoir pressuré la noblesse.... Son fils Alfonso était un administrateur excellent et un prince détestable, pire que son père. Une partie de ses barons le détestaient. Leur mécontentement favorisait les projets du pape. Qui sait s'il n'avait pas des vues sur le royaume pour ses fils? Il sollicita l'empereur d'Allemagne pour la forme, le roi de France plus sérieusement pour qu'ils l'aidassent à mettre à la raison ce vassal indocile qui négligeait de payer le tribut et chicanait sur bien d'autres sujets.

Les tergiversations sont curieuses à suivre[1].

Le 1er février 1494, il exhorte la chrétienté à donner son concours au roi de France dans la guerre qu'il entreprend contre les Turcs.

Le 28 février, il refuse de recevoir l'ambassade française qui lui demande pour le roi l'investiture du royaume de Naples. A quoi le roi réplique en manifestant sa résolution de conquérir le royaume.

Le 18 avril, au cours d'un consistoire tumultueux, le pape annonce qu'il se dispose à sacrer la roi de Naples et nomme à cet effet son fils César nonce à Naples. Les envoyés de Charles VIII, d'Aubigny [2], Guillaume Briçonnet [3], menacent de faire appel à un concile. Ce fut à la suite de cet incident que le cardinal Giuliano s'était retiré de nouveau à Ostie. Il n'y devait pas faire un long séjour. Voyant croiser devant la ville trois galères appartenant au corsaire Villamarina qu'il crut envoyé par le roi Alfonso, il s'enfuit sur une galiote, déguisé et accompagné de trois serviteurs seulement (23 avril), gagna Savone et Marseille et de là Avignon où il reçut une invitation du roi à se rendre auprès de lui

1. Pandolfo Collenuccio, ministre du duc de Ferrare, le jugeait bien quand, à la date du 13 novembre 1494, il écrivait à son maître que le pape ne saurait rien faire et ne ferait rien jusqu'au jour où il aurait « le roi sur le dos », qu'il se plaignait sans cesse, qu'il en disait toujours beaucoup plus qu'il n'en faisait et souvent faisait juste le contraire de ce qu'il disait. Il ajoutait qu'on attendait le roi comme le Messie, que chacun était gai et curieux de choses nouvelles (*Arch. Soc. Rom. di Stor. Pat.*, vol. XXXIII, p. 421).

2. Robert Stewart, comte de Beaumont-le-Roger.

3. Le roi allait obtenir pour lui le chapeau (cardinal de Saint-Malo). Il était né en 1445 de Jean Briçonnet, marchand à Tours. Il venait de prendre l'habit ecclésiastique après la mort de sa femme (1493).

à Lyon ; il y fut accueilli avec de grands honneurs et contribua sans doute à pousser Charles VIII dans l'aventure italienne (1er juin 1494).

Dès son départ, le comte Nicola di Pitigliano s'était présenté devant Ostie au nom du pape et, après trois jours d'assaut, s'en était emparé. Commynes, qui visita la ville peu après, déclare au reste qu'elle n'était guère défendable, malgré les travaux accomplis dans la citadelle.

Profitant de ces bonnes dispositions, le roi de Naples vint par la via Valeria [1] jusqu'au château de Vicovaro près de Tivoli, qui appartenait à Virginio Orsini, afin de s'y rencontrer avec Alexandre VI et quelques cardinaux de son parti (14 juillet 1494) [2]. Le roi amenait mille cavaliers, le pape cinq cents et de nombreux fantassins. Le roi offrit au pape une coupe d'or et d'autres objets que l'on estima 4 000 ducats. Ils s'entretinrent ensemble à plusieurs reprises durant des heures, ce qui peut donner à penser que l'accord ne se fit pas sans difficulté ou que les questions abordées furent nombreuses, ce qui revient presque au même car, en ce cas, on trouve presque inévitablement dans l'une d'elles une pierre d'achoppement. D'ailleurs ces conversations étaient entremêlées de divertissements ; un Turc monta sur une corde raide nu-pieds, avec des couteaux attachés aux chevilles, tira de l'arc et fit des exercices qui remplirent les spectateurs d'admiration [3]. On se sépara au bout de deux jours.

Le pape, réconforté par cette entrevue, ne songeait plus qu'à résister aux prétentions françaises quand un événement vint le replonger dans les alarmes. Le 18 septembre, la place d'Ostie tomba entre les mains de ses adversaires. Fabrizio Colonna [4] s'y était ménagé des intelligences, en sorte que le gouverneur espagnol fut surpris dans son lit et ligoté. Avec le concours de Virginio Orsini qui se tenait aux aguets dans le voisinage, il entra dans la ville et s'empara de la citadelle [5] ; l'étendard de France et celui du cardinal Giuliano y furent hissés. Bientôt des soldats français, embarqués à Marseille, occupèrent la ville.

La terreur du pape fut extrême à la nouvelle de ce fait d'armes dont les conséquences pouvaient être si graves ; il demanda aussitôt des secours à l'Espagne ; Djem sultan fut placé sous bonne garde au château Saint-Ange pour le mettre à l'abri d'une tentative d'empoisonnement, prétexta-t-on ; Fabrizio et Prospero, ainsi qu'Antonello Savelli furent déclarés hors la loi et les demeures de Prospero et du comte Girolamo d'Estouteville, le fils du cardinal, démolies (octobre 1494). Le peuple, qui n'avait de sympathie pour les barons que durant des moments très courts, prit grand plaisir à ces destructions (13 octobre 1494). Le pape songea alors à avoir recours à Ascanio, au parti milanais ; il fut mandé au palais où il ne vint pas sans appréhension et en demandant que le fils du pape restât en otage à Marino durant tout son séjour à Rome.

1. La via Tiburtina prenait le nom de via Valeria après le vingtième mille de Rome.

2. Carafa, Costa, Giovanni Borgia, Orsini, Piccolomini, Riario Cesar Borgia.

3. Ce genre d'acrobatie devenait fréquent. Cf. Burchard, 3 juillet 1502.

4. Frère du protonotaire Lorenzo Oddone et fils d'Odoardo.

5. Il reçut en récompense le château de Grottaferrata.

Un consistoire eut lieu, auquel assistèrent tous les cardinaux, excepté celui de Saint-Denis, Jean Villiers de la Groslaye, parce qu'il était Français ; il y fut décidé qu'Ascanio irait à la rencontre du roi de France (2 novembre 1494).

## Marche du roi de France vers Rome.

L'avance du roi Charles VIII devenait en effet menaçante ; il avait traversé les Alpes à la tête de 90 000 hommes et d'une brillante cavalerie [1] dans les derniers jours d'août et se trouvait à Turin le 5 septembre 1494. Ses émissaires parcouraient la péninsule, exploitant les rancunes locales ; elles étaient ardentes car, dans la plupart des cités, des seigneurs sans scrupules s'étaient établis qui mésusaient de leurs pouvoirs. Les Républiques réellement démocratiques disparaissaient. Dans chaque ville il y avait maintenant des familles qui s'élevaient à la toute-puissance, accaparant ouvertement ou subrepticement les libertés communales. Il fut donc facile au roi de se présenter partout en libérateur, comme devait le faire bientôt à son tour César Borgia et il fut reçu comme tel ; à Chieri, à Asti où une maladie mit un moment ses jours en péril, la population l'acclama ; sur ses étendards qui étaient de soie blanche, à côté des armes de France, se voyaient inscrites les devises suivantes : *Voluntas Dei, Missus a Deo* qui marquaient le dessein qu'il affichait d'aller guerroyer en Orient pour la gloire de Dieu.

A Milan, Charles VIII avait un auxiliaire puissant sur lequel il paraissait pouvoir sérieusement compter. A Giovanni Galeas Sforza, qui venait de mourir au château de Pavie le 21 octobre 1494, à l'âge de vingt-cinq ans et non sans soupçon de poison, avait succédé Ludovic le More, plus favorable que lui aux Français.

Bien que liés par une double parenté puisque Gio. Galeazzo Sforza avait épousé Isabella d'Aragon, fille d'Alfonso II, lequel avait pour femme Ippolita Sforza, sœur de Ludovic le More, les deux souverains de Naples et de Milan se haïssaient profondément. Ludovic était persuadé que le roi Ferrante avait voulu attenter, non seulement à sa puissance, mais à ses jours. L'un et l'autre aspiraient à l'hégémonie en Italie ; ils se jalousaient la splendeur de leurs cours.

Précédemment le pape déconseillait avec force au roi de France de venir à Rome, à cause de la peste qui y sévissait en effet [2] et de la cherté de la vie que sa venue aggraverait certainement ; maintenant il envoyait vers lui. Le cardinal Ascanio n'ayant pas réussi, le cardinal de Gurk (Raymond Péraud) [3] « qui portait un lis sur son cœur » fut chargé à

1. Ce chiffre paraît probable et est donné par des auteurs sérieux, Pastor le réduit à 42 000 hommes.

2. En juillet 1494, on ne put, en raison de la peste, célébrer e deuxième anniversaire de la mort d'Innocent VIII. L'année précédente, le 26 octobre, Alexandre VI avait quitté Rome, se rendant dans le patrimoine « pour éviter la peste ». Il alla à Corneto, à Cerveteri, à Viterbe, à Fiano, et rentra au Vatican le 1er novembre. Le cardinal Giovanni Conti en mourut le 20 octobre 1493.

3. Raymond Péraud ou Pérault, évêque de Gurk, en Carinthie, d'où son surnom de Gurcensis, avait été envoyé à Rome en qualité d'ambassadeur en même temps que Jean de Cassagnes, seigneur de Gemozac, et Jean de Res, seigneur de Saint-Loup ; il fit son entrée le 8 mars 1481. Il fut nonce en Allemagne pour y recueillir de l'argent pour la croisade qu'on l'accusa à Rome d'avoir dilapidé. A la demande de l'empereur Maximilien, le pape le créa cardinal en 1493. Cependant, il était sujet du roi de France, étant né à Surgères le 28 mai 1435. Il mourut à Viterbe le 5 septembre 1505. Bertrand, *Biog. du card. Péraud.* La Rochelle 1887. — A. Gottlob.

son tour d'aller sonder ses intentions (15 novembre 1494), puis le cardinal Piccolomini (4 décembre). Mais aux uns comme aux autres, le roi faisait même réponse : il voulait faire la guerre aux Turcs, et réclamait le libre passage à travers les terres de l'Église, et le droit de faire des réquisitions ; au surplus, il ne donnait aucune assurance quant à sa conduite envers le pape. Celui-ci s'inquiétait de plus en plus. De plus en plus il appréhendait que la simonie dont il s'était rendu coupable au conclave ne permît d'annuler le vote qui l'avait élevé au trône pontifical. Ne lui ferait-on pas un grief de sa conduite scandaleuse et des débauches dont il souillait le Vatican? L'Europe entière en était instruite. Ses ennemis, ainsi que les cardinaux opposants, parlaient ouvertement de le déposer. Or les Français « qui ne pouvaient comprendre qu'un pape n'était pas fait d'autre chair que le reste des hommes » pourraient bien prendre au tragique ces accusations? L'anxiété était donc grande au Vatican, quand une révélation terrible vint aggraver encore la situation d'Alexandre VI. On apprit qu'il avait fait appel au Grand Turc ! Au mois de juin 1494, le pape avait envoyé de nouveau à Constantinople Giorgio Bocciardo en compagnie d'un ou deux de ses frères, avec des instructions écrites dont il donna reçu ; elles lui enjoignaient de réclamer au sultan Bayazid la pension de Djem et de lui représenter que le dessein du roi de France était de venir à Rome pour s'y emparer de son frère, afin de se servir de lui dans la campagne qu'il projetait contre l'Empire turc. Il arrivait, lui annonçait le pape, suivi de bandes de Bretons, de Gascons, de Normands, encouragé et soutenu par le duc de Milan. S'il réussissait à s'emparer de Djem sultan, il obtiendrait sûrement le concours des Espagnols, des Anglais, des Hongrois, des Polonais et de l'empereur. Ce serait une redoutable croisade. Pour parer à ce danger, le sultan devait peser sur les Vénitiens pour qu'ils s'opposassent à la descente du roi en Italie. Les ennemis du pape étaient ceux du sultan, ses amis les siens.

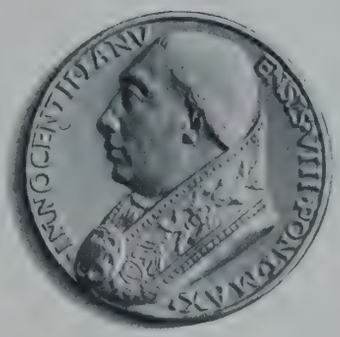
Bocciardo chercherait à obtenir du sultan qu'il cessât d'attaquer les Hongrois et les Croates. Le pape, en retour, se chargeait d'obtenir que ceux-ci s'abstinssent de molester les sujets du sultan.

Le document contenait à chaque ligne des protestations et des assurances d'amitié ; le pape ne se serait pas adressé d'autre façon à son plus fidèle allié.

Ce qui montre à quel point le sultan entretenait de bons rapports avec le souverain pontife et pensait être en faveur auprès de lui, c'est qu'il crut pouvoir lui demander le chapeau pour un parent de Bocciardo, Nicola Cibo, archevêque d'Arles.

Outre les instructions écrites, il y en avait sans doute d'orales et secrètes, comme c'était la coutume et comme la suite de cette ambassade le donne à penser.

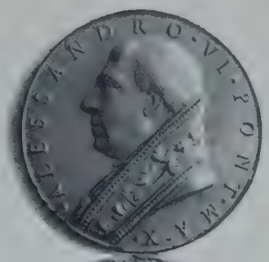
Bayazid reçut l'envoyé du pape avec bienveillance, s'entretint avec lui et finalement ui remit quatre lettres datées des 12-18 septembre 1494, dans lesquelles il annonçait au souverain pontife l'arrivée de son ambassadeur à Constantinople, se louait de la façon dont il s'était acquitté de sa mission, l'informait que, bien que l'échéance de la pension de Djem ne fût pas arrivée, néanmoins il lui en envoyait le montant, accordait à Bocciardo la permission de s'en retourner et lui remettait ses lettres de rappel. Dans



Innocent VIII.

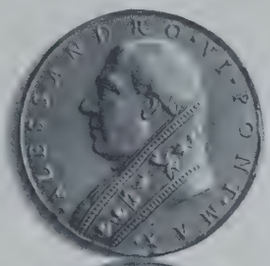
Calixte III
(Armes).

Innocent VIII (La Justice,
la Paix et l'Abondance).



Alexandre VI.
Médaille commémorative
du Jubilé (restitution).

César Borgia (?).



Alexandre VI.
Médaille commémorative
du Jubilé (restitution).

Alexandre VI.
Médaille commémorative
de son couronnement.

César Borgia
(La Fortune).

Alexandre VI.
Médaille commémorative
de son couronnement.

Cabinet de France. — British Museum. — Médailler du Vatican.

l'une de ses lettres qui était en latin, langue que connaissait le sultan, il recommandait au pape « de faire sortir Djem des angoisses de cette vie et de transporter son âme dans un autre monde où elle jouirait d'un repos meilleur ». Le souverain pontife recevrait du sultan une somme de 300 000 ducats [1] le jour où le cadavre de Djem serait débarqué dans un port de l'Empire turc. Cette lettre était, comme les autres, écrite sur le papier spécial à la diplomatie ottomane et scellée en tête du sceau d'or.

Giorgio revint dans le courant de novembre 1494 et débarqua à Ancône, en compagnie de trois envoyés du sultan dont l'un était chargé de se rendre auprès du duc de Milan, l'autre d'aller négocier avec le roi de Naples ; quant au troisième, Cassim bey, qui était porteur des 40 000 ducats, il devait se diriger vers Rome en compagnie de Giorgio. Mais à peine s'étaient-ils éloignés d'Ancône de dix milles environ que des hommes d'armes les entourèrent, les fouillèrent et entraînèrent Giorgio à Sinigaglia tandis que Cassim s'échappait grâce à la rapidité de son cheval, mais non sans avoir été dépouillé des 40 000 ducats. Cette attaque avait eu, à tout le moins, l'assentiment de Giovanni della Rovere, le frère du cardinal Giuliano, qui était préfet de Rome et, en même temps, gouverneur de Sinigaglia et mercenaire de Venise [2]. L'ambassadeur, qui s'était réfugié chez le duc de Mantoue, grand ami de Bayazid, protesta et s'en retourna à Constantinople. Le duc s'empressa d'écrire au sultan, le 9 janvier 1495, pour faire valoir ce service. La République vénitienne destitua Giovanni, qui était d'ailleurs arrivé presque à la fin de son engagement, et le pape l'excommunia. Mais Giovanni della Rovere répondit à la République qu'il avait agi en qualité de gouverneur de Sinigaglia, dont il avait reçu l'investiture du pape Sixte IV, et il prit du service dans l'armée du roi de France.

Le coup monté, ce semble, par le cardinal Giuliano avait réussi mieux peut-être qu'il ne s'y attendait. Non seulement les 40 000 ducats de la pension de Djem étaient entre les mains de Giovanni et le Saint-Siège s'en trouvait frustré, mais, succès autrement important, les adversaires du pape tenaient entre leurs mains la correspondance échangée entre le sultan et lui !

Trois des lettres du sultan étaient en grec ; elles furent envoyées au célèbre helléniste Lascaris, qui travaillait à Florence et qui les traduisit aussitôt, *nihil mutando vel addendo* ; le texte fut certifié par le notaire Filippo de Patriarchi le 25 novembre 1494. Quant à celle qui était en latin et avait trait à l'assassinat de Djem, elle avait été remise directement au notaire Filippo de' Patriarchi. Personne ne douta de leur authenticité et il ne semble pas, en effet, qu'il y eut de raisons sérieuses de la contester [3]. L'assassinat politique était chose admise à cette époque et il n'y a rien d'étonnant que le sultan, connaissant les mœurs romaines et le caractère du pape, ait osé lui suggérer le meurtre de son frère.

1. Ou 100 000 d'après plusieurs textes.

2. Giovanni était né en 1457 ; il se trouvait au château Saint-Ange quand son parent, Bartolomeo della Rovere, en refusa l'entrée au pape et au duc de Ferrare, comme il a été dit. Il était à Ostie avec son frère Giuliano quand il s'y réfugia pour la première fois. Son séjour à Sinigaglia fut bienfaisant ; il agrandit le port, dota la ville de plusieurs monuments et la rendit plus saine. Il mourut le 6 novembre 1501.

3. CELANI, dans la nouvelle édition de BURCHARD, vol. I, p. 547, a résumé la discussion et conclut en ce sens. Cf. THUASNE, vol. II, p. 202.

Pour ce qui est du pape, s'il faisait appel au Grand Turc, *Magne Turce*, comme il l'écrit, c'est qu'il était très inquiet sur la solidité de son trône et que d'autres l'avaient fait. Combien de souverains chrétiens n'eurent-ils pas recours au même appui? Néanmoins, la sensation produite en Italie par la publication de ces pièces fut profonde et diminua sensiblement le prestige d'Alexandre VI. Le roi Charles VIII fut plus ému que personne, car il avait de la loyauté et une piété profonde. Lorsqu'il fut à Rome, sa dévotion émerveilla les Romains ; il assista à la messe le jour de l'Épiphanie à genoux tout le temps et les mains jointes.

Un incident compliqua les choses. Le duc de Milan était, au su de tous, en relation avec le sultan. Afin de connaître le secret de ses menées, Alexandre VI fit jeter en prison Bocciardo et le menaça de l'estrapade s'il ne les lui révélait pas. Que dit-il? On l'ignore. On exigea de lui 40 000 ducats pour lui rendre la liberté, ce qui montre quel prix on attachait à sa personne. Il ne put fournir une aussi lourde rançon et demeura en prison (20 août 1494) [1]. Le cardinal Ascanio qui revenait du quartier général français, les cardinaux Sanseverino et Lunate[2], Prospero Colonna, Estouteville, l'évêque de Césène, Pietro Mensi furent emprisonnés bien que venus à Rome munis de sauf-conduits et en qualité de négociateurs [3]. L'évêque Mensi se vit d'ailleurs relâché dès le lendemain. Alexandre VI continuait à refuser péremptoirement le passage aux troupes du roi de France (9 décembre 1494). Après un consistoire secret auquel assistèrent les trois cardinaux incarcérés, Sanseverino et Ascanio furent conduits dans des logements situés aux étages supérieurs du palais tandis que Prospero et Estouteville étaient enfermés au château Saint-Ange. En même temps, le cardinal Lunate recevait l'ordre de se rendre à Ostie pour négocier avec les Français qui occupaient cette ville.

Le cardinal Ascanio, tout en étant surveillé de près, participait à toutes les fonctions religieuses ; mais chaque fois qu'il se rencontrait avec le pape, les discussions se renouvelaient ; le dimanche 14 décembre 1494, ils se querellèrent tout le temps de la messe avec une telle animation qu'au moment de l'élévation ils demeurèrent assis et ne s'interrompirent pas.

Le roi cependant avançait toujours ; de Sienne, il se dirigeait vers Viterbe. Alexandre VI songea un moment à défendre cette ville et y expédia des troupes sous la conduite du cardinal Farnèse, mais prudemment les habitants fermèrent leurs portes et refusèrent de les recevoir, car le bruit se répandait que les Français avaient commis des déprédations dans les lieux où ils rencontraient de la résistance et l'on redoutait d'encourir leur colère [4]. Aussi entrèrent-ils sans obstacle, le 1er décembre 1494, aux acclamations de la population. Bientôt, toutefois, cet enthousiasme diminua, car l'armée française était nombreuse et la ville de Viterbe petite, en sorte que beaucoup d'habi-

1. Voir Sanuto, *La Spedizione di Carlo VIII in Italia*... Du même, *Diarii*, vol. II, col. 1018, 1075, 1135.

2. Le cardinal Bernardino de Lunate était pourtant une créature d'Alexandre VI qui lui avait donné la pourpre l'année précédente (20 septembre 1493). Il mourut en août 1497.

3. Cette arrestation provoqua une protestation violente du duc, irrité aussi apparemment de se voir suspecté et enquêté.

4. Cesare Pinzi, *Storia della Citta di Viterbo*, p. 136. Les archives de Valence contiennent un bref du pape relatant « les atrocités » commises par les soldats de Charles VIII.

tants durent évacuer leurs maisons pour faire place aux soldats français.

De Viterbe, le roi n'était plus qu'à vingt lieues de Rome par la via Cassia.

Précisément ce jour-là, la belle Giulia et sa belle-mère Adriana, ignorant l'avance française, étaient parties de Capo di Monte pour se rendre à Viterbe ; en route, elles tombèrent dans une reconnaissance de cavalerie commandée par Ives de Tourzel d'Alègre [1] qui les emmena prisonnières à Montefiascone. A cette nouvelle, le pape affolé sollicita l'intervention de son plus âpre ennemi, le cardinal Ascanio ; il le fit sortir du château Saint-Ange afin qu'il allât en hâte demander au camp français qu'on relâchât sa maîtresse et Adriana. Les Français n'admettaient pas qu'on retînt les femmes prisonnières de guerre ; Alègre ne fit donc pas de difficulté pour rendre la liberté aux deux femmes moyennant une rançon de 3 000 ducats.

Le pape se porta à leur rencontre dans un costume plus militaire que sacerdotal, pourpoint noir brodé d'or, ceinture à l'espagnole, épée au côté, toque sur la tête [2].

Une armée napolitaine, forte de cinquante mille fantassins et de onze cents cavaliers, s'avançait d'autre part sous la conduite du duc de Calabre. Le 11 décembre, il était venu à Rome avec le comte de Pitigliano, précédant ses troupes, afin de conférer avec le pape. Celui-ci sentit son courage renaître à l'approche de ce renfort et résolut de résister énergiquement. Les portes de la ville furent cadenassées ; on mura même celles situées dans la partie Nord de l'enceinte où aboutissaient les routes venant de Viterbe ; on répara les murs. Les défenses du château Saint-Ange furent renforcées, des canons placés aux embrasures; des vivres, grains, légumes, huile, entassés dans les salles du haut, en vue d'un siège de trois ans ! On prétendit que le pape y avait fait transporter des lits, des meubles, les reliques les plus précieuses (18 décembre 1494). Le trésor y était déjà ainsi que les trirègnes et les joyaux pontificaux. Une garnison importante, en partie composée d'Espagnols, eut la garde de la place. D'autre part, le pape fit appel aux meilleurs mercenaires d'Italie, le comte de Pitigliano, Virginio Orsini, Trivulzio. Personne ne pouvait sortir de la ville sans une autorisation signée. Une réponse presque injurieuse fut remise par le pape aux représentants du roi, le chambellan La Trémoille, « le chevalier sans tache » [3], Jean de Ganay, président au Parlement de Paris, qui avait le petit sceau [4], Denis de Bidaut, général de Languedoïl, président-clerc de la Cour des comptes, très expert en matières de finances [5], lesquels résidaient à Rome depuis quelque temps pour négocier avec le pape. Alexandre VI ajouta même qu'ils pouvaient transmettre au roi son refus tel quel s'ils le jugeaient bon.

1. Yves II, baron d'Alègre ou Allègre, de Saint-Just, capitaine de Montargis, était fils du premier lit de Jacques, baron d'Alègre, chambellan du roi. Il suivit en Italie Charles VIII, qui le fit gouverneur de la Basilicate, et Louis XII qui lui donna le gouvernement du duché de Milan. Il épousa la fille du seigneur de La Palice. L'un de ses fils mourut à Ferrare, peut-être empoisonné ; l'aîné, seigneur de Vivarolo, fut tué peu après sous ses yeux à la bataille de Ravenne ; il se jeta aussitôt au plus fort de la mêlée et périt percé de coups. Son portrait existe au château de Beauregard, près Blois. Paolo Giovio parle de lui avec éloges. Voir MORERI, *Dict.*, vol. I, p. 264, et EMMANUEL GRELLET DE LA DEYTE, *Yves d'Allègre*, Riom, 1903.

2. Dépêche de Giacomo Trotti en date du 21 décembre 1494, citée par FR. DE NAVENNE.

3. Louis II, vicomte de Thouars, prince de Talmont, qui devait épouser, en 1517, Louise Borgia, duchesse de Valentinois, fille de César.

4. Seigneur de Persan, fils de Guillaume de Ganay. Il mourut en 1513.

5. Notaire et secrétaire du roi, mort le 18 juin 1506.

Mais le peuple romain ne se montrait nullement disposé à seconder le pape dans ses velléités belliqueuses [1] ; son hostilité envers son souverain, sa tiédeur tout au moins, s'accroissait du fait de la disette ; les voies d'accès étant coupées, les denrées devenaient de plus en plus rares et l'on s'en plaignait vivement. On répétait que ce n'était pas aux Romains à se mêler de la querelle des deux souverains. Une missive du roi adressée aux conservateurs pour les rassurer sur ses intentions à leur égard ne fut pas étrangère à cette attitude réservée [2].

La campagne romaine devenait impraticable ; elle était infestée de soldats débandés et de malfaiteurs ; Français et Italiens pillaient à qui mieux mieux. Les marchands devaient se grouper en caravanes. « Les trompettes et les sauf-conduits ne servaient de rien », écrit l'envoyé ferrarais à la date du 8 décembre 1494.

Alexandre VI songea en cette extrémité à avoir recours aux Allemands; qu'il savait bons soldats et qui étaient nombreux à Rome (16 décembre 1494). Ils avaient leur hôpital (S. Angelo), leur église particulière, les mitrons allemands s'étaient constitué en confrérie. Burchard, appelé au milieu de la nuit, eut mission du pape, en sa qualité d'Alsacien, de les exhorter à lui donner leur concours ; il les convoqua dans leur hôpital où ils ne vinrent guère ; deux aubergistes, un serrurier, un chirurgien, un barbier, un tailleur, le bottier de Burchard et quelques marchands obéirent seuls à l'appel du pape et décidèrent d'ailleurs que, comme ils faisaient partie des milices des caporioni, ils ne pouvaient agir que sur leurs ordres. Les résidents espagnols répondirent de même, ainsi que les Français [3]. Alors, Alexandre VI songea à fuir, à se réfugier à Gaète [4] ; les chevaux furent harnachés, les bagages préparés ; il ne renonça à son projet que sur les remontrances des envoyés vénitiens et espagnols (18 décembre 1494).

## Négociations avec le roi.

Le roi avait mis des gouverneurs et des garnisons dans toutes les villes du Patrimoine ; le 15 décembre, il se trouvait à Nepi où il resta jusqu'au 18 [5]. Les Orsini, dont le chef Virginio Orsini commandait à Rome, vinrent lui proposer un arrangement, car ils commençaient à craindre pour leurs terres et leurs châteaux. Ce fut apparemment en raison de cet accord que le roi s'établit dans leur belle forteresse de Bracciano qui domine si magnifiquement le lac et commande la route de Rome [6].

Le pape chargea l'évêque de Concordia, Leonello Cheregato, l'évêque de Terni, Fuentes Salida, et le carme Graziano de Villanuova, son confesseur, qui tous trois parlaient le français et passaient pour agréables au roi [7], de lui porter, à Bracciano, des

1. Lettres de Pandolfo Collenuccio au duc de Ferrare dans *Archiv. Soc. Rom. Stor. Pat.*, vol. XXXIII, p. 421.

2. Le roi avait adressé de Florence, le 22 novembre, une lettre dans le même sens à tous les Italiens.

3. Dit Burchard, vol. I, p. 546, éd. Celani.

4. On rappelait le précédent d'Alexandre III qui, en 1712, s'en fuit à Venise devant Barberousse et fut rétabli sur son trône par la Seigneurie.

5. A mi-route entre Rome et Viterbe. A quatre postes de Rome, soit environ 50 kilomètres.

6. Le père de Virginio, Napoleone Orsini, l'avait édifié en 1480.

7. Graziano n'avait pourtant pas réussi à la Cour de France.

paroles de conciliation que le cardinal Sanseverino, tiré lui aussi de prison, vint confirmer peu après. Le pape offrait au roi, s'il se retirait, de s'employer pour que le roi de Naples lui payât un tribut et promettait d'organiser une ligue générale de tous les princes chrétiens contre le Grand Turc. Le roi maintint ses demandes (19 décembre 1494). Les défections se multipliaient autour du pape. Celle des Orsini avait démoralisé les Napolitains. Prospero Colonna avait été relâché à la condition qu'il obtînt de Fabrizio la remise au pape d'Ostie; on lui avait promis, en récompense, qu'il serait enrôlé au service du roi de Naples et de l'Église moyennant 30 000 ducats et que tous ses châteaux lui seraient rendus ; mais, dès qu'il se rencontra avec le cardinal Giuliano, il passa à son service. Louis d'Alègre vint commander la place. Un corps de cinq mille hommes partis du lac Trasimène avait occupé Monterotondo sous la conduite du maréchal de Rieux [1] et, après avoir traversé le Tibre, envahi le Latium. L'encerclement de Rome se faisait méthodiquement, à l'honneur de l'état-major français et sans résistance. Les villes de Corneto et de Civitavecchia se rendirent à la première sommation.

Alexandre VI pouvait dire plus tard que les Français étaient arrivés avec des éperons de bois et n'avaient eu qu'à se faire précéder de fourriers pour marquer les logements.

Des détachements de cavalerie vinrent jusque sous les murs de la ville insulter les Napolitains, qui mirent tant de temps à se préparer au combat que les Français repartirent sans les attendre.

On pensait à Rome voir déboucher d'un instant à l'autre les têtes de colonnes françaises. Des éclaireurs avaient été aperçus au mont Mario.

L'affolement croissait dans l'entourage du pape. Même les soldats espagnols ne lui inspiraient plus aucune confiance, aussi les remplaça-t-il au château Saint-Ange par d'autres mercenaires.

La faveur du roi de Naples baissait. On n'en reçut pas moins avec de grands honneurs son quatrième fils, Federico, venu pour prêter au souverain pontife le serment d'allégeance (21 décembre 1494). Il y eut, malgré la gravité des circonstances, d'interminables discussions au Vatican sur les questions d'étiquette qui avaient, il faut le reconnaître, une grande importance au point de vue des précédents et de la situation qu'elles créaient aux personnages intéressés. Le prince aurait-il rang parmi ou après les cardinaux? Le Sacré Collège fut réuni et entendit Burchard qui, en sa qualité de maître des cérémonies, avait autorité pour trancher le différend ; il exposa qu'à son avis, le prince devait s'asseoir avant le dernier cardinal-diacre. On disputa. Le pauvre Burchard eut à répondre à des questions insidieuses ; Ascanio lui demanda lequel était le plus grand prince du duc de Milan ou de Federico, et il ne put que répondre que Federico était fils d'un roi et l'emportait sur un prince, ce qui ne devait plaire que médiocrement au frère du duc de Milan. On finit par décider qu'il demeurerait debout après avoir été amené par deux cardinaux-diacres.

1. Jean IV, seigneur de Rieux et de Rochefort, né en 1447 ; il avait longtemps combattu les Français en Bretagne.

Le lendemain 22 décembre 1494, on rasa une maison trop proche du château Saint-Ange et l'on commença à approfondir le fossé.

La population vivait dans l'angoisse ; elle s'attendait à une attaque brusquée, à ce que la ville fût incendiée, pillée, à des massacres. Les Français, disait-on, feraient tout le mal possible. Le cardinal Péraud, qui avait amené les habitants d'Acquapendente et d'autres villes à ouvrir leurs portes sans résistance, s'efforçait, d'accord avec l'évêque d'Angers, de rassurer les Romains ; il vantait l'esprit d'équité des Français, leur respect de la légalité, leur discrétion. Jamais, répétait-il, ils ne prendraient une poule sans la payer. Il assurait même que le pape et le roi étaient d'accord en principe.

Comme les Flamands, les Allemands et les Bourguignons étaient à ménager, vu leur nombre dans cette ville déjà cosmopolite, il leur certifia, aussi bien à ceux qui faisaient partie de la Curie qu'aux artisans et bourgeois, que le roi se montrerait plein de bonne volonté à leur égard (23 décembre 1494).

Les conservateurs, que les deux prélats avaient visités et convaincus, leur demandèrent de les accompagner auprès du pape, afin qu'ils justifiassent l'attitude passive de la population ; ils lui montrèrent la lettre du roi garantissant la sécurité des habitants.

Ce même jour, le mur d'enceinte s'écroula subitement sur une assez grande longueur, précisément sur le front opposé aux Français. On y vit une preuve que la Providence ne voulait pas que Rome fût défendue. Le pape redevenait hésitant. Le 24 décembre 1494 eut lieu, dans la chambre du Perroquet, un consistoire secret auquel assista le duc de Calabre, Ferrantino, qui vint tout armé, poignard et épée au côté ; il baisa le pied puis la main du pape, après quoi ils se retirèrent tous deux à l'écart et s'entretinrent longuement ; ils pleuraient. Le pape lui donna sa bénédiction et, en sa présence, le consistoire décida que les troupes napolitaines devaient se retirer. Un traité fut conclu le lendemain entre le pape et le duc stipulant que, si le pape avait à se réfugier dans le royaume, il recevrait un subside annuel de 50 000 ducats, tant qu'il y résiderait et que la forteresse de Gaète lui serait remise pour y enfermer Djem sultan avec le cardinal César comme geôlier et gouverneur de la place [1].

Le cardinal Ascanio fut de nouveau, et cette fois définitivement, mis en liberté.

Le duc de Calabre partit avec son armée le jour de la Noël, accompagné de Virginio Orsini, du comte de Pitigliano, du marquis de Pescara [2] et du cardinal Ascanio son parent. Le roi de France avait donné des ordres pour qu'on n'inquiétât pas sa retraite.

« Fuyte vault mieux qu'attendre et repentir », dit ironiquement, en racontant cette retraite, le poète savoyard Giorgio Alione [3].

1. THEINER, *Codex diplom.*, vol. III, p. 510, n° 426.

2. Alfonso I^er^, deuxième marquis de Pescara, était fils d'Inigo et d'Antonella d'Aquino. Il fut tué en 1495 en cherchant à s'emparer par surprise du château de Naples. Il eut pour fils, d'Ippolita de Cardona, Ferrante et Ferdinando Francesco d'Avalos, troisième marquis de Pescara qui fut fiancé à l'âge de trois ans avec Vittoria Colonna, la poétesse qui illustra sa mémoire. MORONI, *Diz.*, vol. CXXXVIII, p. 200, et C. CAMPANARI, *Sur l'origine du marquis de Pescaire*, Paris, 1853. Notre étude de VITTORIA COLONA, 1897.

3. FERDINANDO GABOTTO, *Francesismo e antifrancesismo in due poeti, Panfilo Sassi e Giorgio Alione*, dans *Rassegna Emiliana di Storia*, an I, Modène, 1888, p. 282. Sassi impute au roi et aux Français, en vers italiens et latins, avec une amertume et une virulence extrêmes, toutes les turpitudes et toutes les couardises. Sassi était Mantouan mais habitait Venise et en représentait l'esprit. Alione, au contraire, né à Asti, avait subi l'influence fran-

Le cardinal Ascanio le quitta au sortir de la ville, le cardinal Giovanni Borgia l'accompagna assez loin. Le duc se dirigea d'abord vers Tivoli qui lui ferma ses portes, puis vers Terracine qui appartenait au royaume de Naples. Ses gens brûlaient et ravageaient tout impitoyablement sur leur passage.

Ce même jour, 25 décembre 1494, le cardinal Giuliano quittait Bracciano en compagnie de Péron de Bache, maître d'hôtel du roi [1], qui venait de lui apporter 20 000 ducats prêtés par le duc de Milan, et, protégés par une escorte de trois cent cinquante hommes, ils se rendirent à Ostie où se trouvaient déjà deux mille Suisses [2] et cinq cents hommes d'armes. De là il pourrait agir efficacement sur Rome et serait à la portée des événements.

Le 26 décembre 1494, Pierre de Rohan, maréchal de Gié, le président de Ganay et le sénéchal Étienne de Vesc [3] arrivèrent à Rome pour tenter une dernière démarche. Ils furent introduits dans la chapelle pontificale après l'*Introït* ; Burchard leur assigna les places que leur attribuait l'étiquette à côté des deux envoyés du roi de Naples, mais ceux-ci refusèrent de rester auprès de gens dont ils ne savaient pas même, disaient-ils, qui ils étaient ; le pape intervint et ils se rassirent ; à ce moment, survinrent les gens de la suite des ambassadeurs qui envahirent tumultueusement la chapelle, se mêlèrent au clergé, s'assirent aux places réservées aux prélats. Burchard, scandalisé de ce sans-gêne, s'agitait en vain pour leur faire respecter les lois du cérémonial, mais le pape intervint encore et lui dit, fort en colère, de les laisser tranquilles, tant il redoutait une affaire. Les ambassadeurs réclamèrent le libre passage des vivres et la remise de Djem, et le pape ne repoussa pas ces demandes.

De part et d'autre, on se ménageait. Le pape se garda bien d'excommunier le roi, comme le Saint-Siège l'avait fait si souvent à l'égard de ses adversaires, et celui-ci lui fit dire à plusieurs reprises qu'il ne ferait rien qui pût lui nuire au temporel ni au spirituel.

Charles VIII estimait n'avoir aucun intérêt à diminuer l'autorité du souverain pontife ; aussi ne lui demandait-il que ce qui était nécessaire au passage et à l'alimentation de ses troupes ; il lui fallait aussi assurer ses communications, c'est pourquoi il tenait tant à entrer à Rome. Il lui aurait été aisé d'y pénétrer de force, mais il ne voulait pas manquer au respect que ses prédécesseurs avaient presque toujours montré au Saint-Siège. Au surplus, il était persuadé que, dès qu'il aurait vu le pape, tous leurs différends s'aplaniraient et que leur antagonisme se convertirait en bienveillance réciproque.

Alexandre VI trouvait dur de se remettre entre les mains de son adversaire mais, de tous les dangers qui le menaçaient, c'était encore là le moindre.

çaise ; il méprisait les « Itaux » et surtout les Lombards qu'il disait descendre des Troyens et en avoir hérité les vices (Voir Gorra, *La Leggenda troiana in Italia*, Turin, 1887).

1. Pierre ou Péron de Bache ou Baschi appartenait à une branche provençale d'une famille italienne d'origine. Il était fils de Berthold, écuyer du roi de Naples.

2. Que le comte de Ligny avait amenés en passant le Tibre à Porto.

3. A. de Boislile, *Note... sur Etienne de Vesc...*, Nogent-le-Rotrou, 1884. Étienne de Vesc était né en 1447 ; après la mort de Louis XI, il devint membre du conseil de régence ; le roi l'estimait particulièrement.

Il se résigna donc à engager les négociations. Les cardinaux Giovanni Borgia et Ascanio allèrent au-devant du roi. Des discussions s'engagèrent auxquelles il mit fin en déclarant qu'il était décidé à entrer à Rome, mais ne ferait nul tort au pape.

## Entrée du roi a Rome.

Le 27 décembre 1494, Pierre de Rohan, maréchal de Gié [1], et le chambellan du roi La Trémoille, vinrent à Rome pour régler l'occupation par quinze cents hommes de la rive gauche du Tibre, c'est-à-dire du côté opposé au Vatican.

Un conseil composé du cardinal de Saint-Denis, Jean de la Groslaye, du gouverneur de la ville [2], et des trois conservateurs, s'occupa de cette question et des mesures à prendre pour maintenir l'ordre. Le 30 décembre 1494, Gilbert de Bourbon, comte de Montpensier [3], vint à Rome y arrêter les dernières dispositions. Des fourriers visitèrent les maisons et les palais et y apposèrent des placards indiquant à qui ils étaient attribués.

Une députation municipale partit pour connaître les volontés du roi ; elle était composée uniquement de membres de la bourgeoisie, laquelle avait montré un esprit de soumission bien fait pour mériter les bonnes grâces du roi [4]. En faisaient partie Geronimo Porcari, auditeur de la Curie, de cette famille de grands bourgeois qui figurent si souvent dans les annales romaines ; Coronato Planca, avocat consistorial, d'un profond savoir et « très versé dans toutes les chicanes de la procédure » ; Cristoforo Buffalo, lequel, quoique d'origine assez humble, jouissait d'une grande considération et était chancelier de la ville ; Lodovico Mattei, Mario Mellini, dont la famille jouait et allait jouer plus encore un rôle considérable dans les Lettres et dans la politique romaine ; enfin, Giacomo Sinibaldi ; Sigismond les qualifie tous avec raison de « patriciens ».

La députation rencontra le roi à Galera, à mi-route entre Bracciano et Rome. Il avait passé la nuit dans le petit bourg de Baccano. Le temps était affreux, le sol détrempé ; aussi personne ne descendit de cheval, ni les envoyés romains, ni les trois cardinaux Giuliano, Péraud et Savelli venus en avant du roi. Quand celui-ci arriva, Porcari, le chef de la délégation, voulut lui adresser une harangue de bienvenue, mais le roi ne l'écouta pas. Burchard, qui voulut expliquer au roi le cérémonial de l'entrée des souverains, ne réussit pas mieux. Charles VIII l'interrompit en lui disant qu'il n'y aurait pas lieu à s'occuper de cérémonies, car il comptait entrer sans pompe. En revanche, tandis qu'ils chevauchaient côte à côte sur la route de Rome, le roi l'interrogea en détail au sujet du pape, de son fils César, des cardinaux. « C'est à peine, dit Burchard, si j'avais le temps de lui répondre pertinemment. »

Les deux orateurs de Venise se présentèrent un peu plus tard. Ils descendirent de

1. Voir planche XXI.
2. C'était alors Giovanni Andrea Sacchi, archevêque de Ragure, qui avait juré, le 2 septembre 1494, « de bien exercer son office »
3. Le futur vice-roi de Naples. Il avait épousé la fille du marquis de Mantoue. Il mourut à Pouzzoles le 9 novembre 1496.
4. Voir *Arch. della R. Soc. Rom. di Stor. Patria*, 1888, p. 691.

Lucrèce Borgia, duchesse de Ferrare.

Alexandre VI (monnaie).

Alfonso, mari (?) de Lucrèce, enfant.

Lucrèce Borgia.

Sixte IV (le Pont Sisto).

Sixte IV (Couronnement).

Alexandre VI. La barque du pêcheur (monnaie).

Alexandre VI.

Alexandre VI (monnaie).

Alexandre VI (Château Saint-Ange).

Cabinet de France. — British Museum. — Médailler du Vatican.

cheval nonobstant la boue[1]. Le cardinal Ascanio vint ensuite, mais il resta à cheval, se contentant d'ôter son chapeau. Le roi en fit autant.

Le roi avait décidé de faire son entrée le 1er janvier et en informa le Vatican et peut-être la municipalité, mais, sur l'avis de ses astrologues, il se décida pour le 31 décembre parce que c'était le jour de la fête du pape saint Sylvestre qui reçut de l'empereur Constantin, d'après la légende, le don de la ville de Rome. Il arriva donc devant la porte Del Popolo à l'improviste, sans que le pape ni personne ne fût prévenu.

Le soir tombait déjà. Les représentants du peuple accourus étaient là pour remettre au grand maréchal les clefs des portes, comme ils venaient de le faire au duc de Calabre, ces lourdes clefs qu'on devait porter sur un brancard [2].

En tête de l'armée venaient les Suisses et les Allemands, marchant en files serrées au son des tambourins, dans un ordre qu'admirèrent les Romains ; ils étaient vêtus de costumes bigarrés et courts ; leurs armes étaient de courtes épées et des lances de plus de trois mètres de long ferrées au bout et qu'ils tenaient à deux mains ; quelques-uns avaient des haches ou des hallebardes. Cinq mille Gascons suivaient, munis d'arbalètes ou d'escopettes « qui envoyaient des petites balles sur l'ennemi » ; ils étaient « difformes et laids à voir » en comparaison des Suisses dont le port et les armes l'emportaient de beaucoup. Sur leurs pas marchaient les nobles et les gentilshommes portant des vêtements de soie, des casques empanachés et des chaînes d'or ; il y en avait près de huit mille dont un tiers armés à la légère ; les autres avaient de grosses masses de fer, de grandes épées et des lances fort lourdes. Les chevaux firent grande impression parce qu'ils avaient la crinière et les oreilles coupées, ce qui en rend l'aspect plus terrible, disaient les Français ; chacun amenait trois chevaux, un page d'armes et trois valets. Ceux qui étaient armés à la légère avaient de grands arcs de bois comme les Anglais, une salade et une cotte de mailles. Tous étaient vêtus de justaucorps de soie souvent brodés à leurs armes et garnis de paillettes d'argent. Le roi était entouré de quatre cents archers à cheval dont cent Écossais, montés sur de forts chevaux. Les cardinaux Giuliano, Ascanio, Colonna, Savelli ainsi que Prospero et Fabrizio Colonna, chevauchaient à ses côtés [3].

La presse autour du roi était si grande que l'orateur de Venise, Paolo Pisani, qui, à l'annonce de l'arrivée imprévue du roi, était monté en hâte à cheval pour aller le saluer, ne put parvenir jusqu'à lui.

Ce qui frappa le plus le peuple romain, ce furent les trente-six canons de bronze, longs de huit pieds, pesant 6 000 livres, que l'on transportait à la suite de l'armée dans des chariots. Ils étaient autrement impressionnants que ceux de Girolamo Riario qui avaient naguère excité la curiosité inquiète des Romains.

On estima à trente mille hommes l'armée française qui défila.

1. Près de Borghetto.

2. *Le Vergier d'honneur.* — SANUTO. — PAOLO GIOVIO. — BURCHARD. Certains auteurs font sortir l'armée du duc de Calabre par une porte de la ville au même moment où le roi Charles VIII entrait par une autre; cela ne paraît pas acceptable ; les textes disent le contraire et il est certain que, si le maréchal de Gié ne réclama pas le départ des troupes napolitaines, c'est qu'elles n'étaient déjà plus là.

3. Les autres cardinaux n'étaient pas venus, sous prétexte qu'ils n'avaient pas été avisés officiellement.

Les rues étaient illuminées de lanternes et de torches ; on aurait cru, dit Sanuto, que la ville était en feu. A la porte de chaque maison on voyait les armes du roi de France et le peuple, qu'une pluie battante n'avait pas éloigné, poussait des cris sympathiques : France, Colonna, Vincula [1], tout en se montrant fort anxieux. On se demandait comment allaient se comporter ces farouches Gascons, ces rudes Bretons et ces superbes Suisses? Personne ne dormit cette nuit-là.

Charles VIII alla coucher au palais Saint-Marc. Il avait, il a encore partiellement, des aspects de forteresse ; on l'avait transformé pour le roi en château fort ; son armée campa autour et les nobles, les officiers furent logés dans les maisons qui avoisinaient le Forum de Trajan et le Campo di Fiore.

Les points stratégiques furent occupés.

Une stricte surveillance s'exerçait autour du roi, car on redoutait autant ses imprudences de régime que les tentatives de ses ennemis ; quatre médecins examinaient le pain et le vin qu'on lui présentait et l'empêchaient de manger trop ou des mets contraires à son hygiène ; un dégustateur remplissait ses fonctions auprès de la crédence, tandis qu'un échanson mêlait au vin de la poudre de licorne qui était réputée comme un contrepoison efficace. Le roi mangeait seul, ses gentilshommes se tenant debout autour de lui, ce qui étonna les Italiens.

Dès le lendemain et les jours suivants, les cardinaux vinrent visiter le roi qui les reçut avec simplicité, sans tenir aucun compte des recommandations que lui renouvelait Burchard.

Seuls les cardinaux Carafa et Orsini s'abstinrent ; ils résidaient au Vatican et n'en bougèrent pas.

Quelques désordres se produisirent ; les Français et surtout les Suisses et les Allemands, qui ne craignaient « ne Dieu ne diable », détestaient également les Espagnols ; les Romains ne les aimaient guère non plus, en sorte qu'il y eut des rixes et même des meurtres ; des haines anciennes trouvèrent l'occasion de se satisfaire ; dans les quartiers déserts, des soldats trop galants furent malmenés. Le 3 janvier 1493, des Français et des gens de Colonna envahirent la demeure d'un neveu du cardinal Carafa ; plusieurs autres maisons furent pillées et leurs propriétaires, qui voulaient les défendre, périrent ou furent blessés. Dans les maisons où ils étaient logés, les soldats français causaient, dirent les Romains, toutes sortes de dégâts ; ils plaçaient des chandelles partout, brisaient le mobilier et particulièrement « les superbes mappemondes » qui étaient alors un objet d'intérêt et de curiosité [2] ; ils « transformaient les palais en porcheries ».

Le 6 janvier 1495, Burchard, en rentrant chez lui, eut la douleur de voir sa maison occupée par des soldats français qui avaient des billets de logement, distribués par le caporione du quartier ; un Allemand qui logeait chez lui et des amis réfugiés avaient été expulsés ; ses chevaux, mules et ânes étaient remplacés par des chevaux français lesquels,

1. On sait que le cardinal Giuliano portait le titre S. Pietro in Vincula.

2. La découverte du nouveau monde avait mis très à la mode l'étude de la géographie.

qui plus est, mangeaient son foin ! Il courut se plaindre au roi qui le renvoya au grand maréchal lequel ne l'écouta guère. Il fallut l'intervention de plusieurs cardinaux pour que l'on fît droit à sa plainte.

Le surlendemain, 8 janvier 1495, la maison de Piero Branca, dans l'Arenula, fut envahie ; ses deux fils périrent en la défendant ; on ne respecta pas même la maison de Vannozza que Burchard nomme Rosa ; quelques maisons juives furent aussi mises à sac et leurs propriétaires massacrés. Le roi obligea dès lors les juifs à porter une croix blanche sur l'épaule afin qu'on pût les reconnaître et les épargner. Une des synagogues fut envahie et dépouillée. Cependant, une proclamation avait interdit, dès le 4 janvier 1495, les violences et les excès.

Elle fut appliquée aussitôt avec une extrême rigueur. Le lendemain, trois Français et deux Maures étaient pendus au Campo di Fiore pour y avoir contrevenu ; cinq autres furent pendus le 9 janvier aux fenêtres des maisons qui étaient situées en face du palais du cardinal Médicis. Il fut défendu de circuler la nuit sans lumière ; quatre groupes de cinq cents cavaliers commandés par un capitaine français patrouillèrent alternativement dans la ville pour assurer l'ordre. Néanmoins, le 13 janvier 1495, les scènes de pillage reprirent. Malipiero estime à 40 000 ducats la perte qu'éprouvèrent les Romains ; mais Malipiero était Vénitien. Alors, le roi ordonna que les objets dérobés fussent rapportés et, au grand étonnement des Romains, il en fut restitué beaucoup.

Chacun cachait ce qu'il possédait de plus précieux ; les cardinaux eux-mêmes se croyaient menacés.

Et puis, les Français froissaient la population dans le respect qu'elle avait pour les traditions, pour l'étiquette, pour tout ce qui tenait une si grande place dans la vie officielle. Ils manquaient totalement d'égards et de tenue. On les voyait se ruer aux autels, envahir les places réservées aux membres du clergé, troubler les cérémonies. Le 5 janvier 1495, lorsqu'ils vinrent, dans la chapelle Sixtine, baiser la mule du pape, ils arrivèrent en tumulte et le désordre continua jusque dans la chambre du Perroquet.

Le pape, cependant, ne voulait pas céder, mais ces émotions le troublaient énormément. Au moment de se rendre à un consistoire, il fut pris d'un évanouissement et de fortes douleurs d'estomac. Il était sujet à ces accidents [1].

On dut remettre au lendemain la séance du consistoire ; là, il fut décidé que les trois demandes du roi, abandon du château Saint-Ange, livraison de Djem, remise du cardinal César comme otage, seraient repoussées.

En compensation, la ville de Civitavecchia serait donnée au roi en gage. Quand il apprit cette décision, il dit : « Mes barons feront connaître au pape ma volonté. » On en resta là toutefois. Dans Rome, on se disait : « Que fera le pape? Que fera de lui le roi? » Et ni l'un ni l'autre ne se hasardait à faire quoi que ce soit. Les cardinaux Giuliano, Ascanio, Colonna, Savelli poussaient cependant le roi à débarrasser la chaire de Saint-Pierre

1. Lors de la fête de Pâques, en 1499, au moment de l'élévation, un fou fit irruption dans la basilique Saint-Pierre et pénétra jusqu'à l'autel. Le service fut interrompu. Le pape tomba en défaillance ; il fallut longtemps pour le faire revenir à lui.

d'un pontife qui la déshonorait, mesure aussi utile à sa gloire qu'à sa sécurité, lui assuraient-ils, car qui pouvait se fier à un homme si faux et d'une insatiable cupidité ? L'acte de déposition fut préparé.

Alexandre VI, qui n'était pas sans connaître leurs menées, crut prudent alors de se mettre en sûreté dans le château Saint-Ange. Six cardinaux l'y accompagnèrent, Carafa, Orsini, S. Giorgo, Pallavicini, Giovanni et César Borgia (7 janvier 1495). Or, peu de jours après, le 10 janvier 1495, une partie du parapet du couloir qui reliait le château au Vatican sur une étendue de sept créneaux, « entre la chapelle et l'escalier », croula, tuant trois sentinelles, de quoi le peuple romain s'ébahit, ainsi que l'écrivit le roi au duc de Bourbon, à la date du 12 janvier ; il y vit, en effet, un second avertissement de la Providence.

Octavien de Saint-Gelais raconta la catastrophe dans le *Vergier d'honneur* :

Durant ce temps un grant pan de murailles
Sans violence cheust du chastel Saint-Ange,
Lequel est fait à grans pierres de taille
Par artifice merveilleux et estrange.
Ce neantmoins de soy mesmes en la fange
Dans les fossez en cheut grant quantité
Dont fut le pape grandement irrité,
Car pas asseur n'estoit en ceste ostacle ;
Puis les Romains d'un et d'autre costé,
Grans et petits, cuidoyent estre miracle.

Le pape fit aussitôt réparer cette brèche et l'artillerie fut mise en position ; quatre cents Espagnols, car ils étaient rentrés en faveur, formèrent la garnison, sous le commandement de l'évêque d'Agrigente, Giovanni de Castro, gouverneur du château, qui reçut des fonds pour payer leur solde.

Les négociations entre le palais Saint-Marc et le Vatican se poursuivaient non sans heurts ; deux fois les canons français furent braqués sur le château Saint-Ange, mais aussitôt le pape faisait pendre aux créneaux quelques reliques, voire le Saint-Suaire, et la démonstration n'allait pas plus loin. A la vérité, le conseil du roi avait été travaillé par les agents du pape.

Philippe de Bresse (Philippe sans terre) [1], duc de Savoie, fut enfin chargé de transmettre au roi des propositions qui ne pouvaient que lui agréer :

Remise de Djem sultan avec caution de marchands florentins et génois qu'il serait rendu dans le laps de six mois.

Engagement de couronner Charles VIII sans réticences roi de Naples ;

Pardon pour les cardinaux Péraud, Savelli, Colonna.

Pendant que les négociateurs discutaient, le roi visitait les églises avec leurs innom-

1. Après 1460 il eut des terres mais le nom lui demeura ; il était le cinquième fils de Louis de Savoie, duc de Savoie en 1496.

brables reliques [1] et peut-être les curiosités de la ville dont il avait été dressé une liste dès le XIIe siècle à l'usage des voyageurs et des pèlerins ; la première édition du *Mirabilia Romæ* [2] avait paru vers 1475 ; elle contenait les histoires merveilleuses que l'on contait sur les monuments romains et dont le roi Charles VIII et ses compagnons d'armes durent entendre le récit : les statues parlantes du Capitole qui avertissaient les Romains des dangers dont ils étaient menacés, les démons de S. Maria del Popolo qui houspillaient les voyageurs arrivant à Rome, les mystères du Colisée et sa toiture de bronze où l'on voyait représenté le ciel étoilé, la statue élevée en souvenir de la papesse Jeanne, l'histoire merveilleuse du chevalier de bronze qui se trouvait près du Latran et que l'on croyait alors représenter l'empereur Constantin (statue Marc-Aurèle au Capitole [3]).

Le lundi 12 janvier 1495 le roi, escorté de tous ses archers, de sa garde et de sa noblesse, se rendit à l'église d'Aracœli pour y entendre la messe car, dit Octavien de Saint-Gelais, c'est là le lieu où la sibylle montra à l'empereur, pour apaiser sa colère, « Notre Seigneur en l'air et Notre-Dame sur un rai de soleil ». Charles VIII y vit un portrait de la Vierge peint par Saint-Luc « après le vif ». Puis il visita le Capitole et descendit vers la colonne Trajane au sommet de laquelle on pensait qu'étaient enfermées les cendres d'un empereur (Trajan).

Le lendemain, il entendit la messe dans l'église S. Maria sopra Minerva et vêpres à S. Sebastiano fuori le Mura.

Le cardinal de la Groslaye parcourait pendant ce temps la ville avec les nobles (12-14 janvier 1495).

Quand le roi eut achevé de son côté ses excursions, il alla voir ceux qui étaient venus lui rendre leurs hommages.

## Séjour du roi a Rome.

Enfin, le 15 janvier 1495, un arrangement définitif fut conclu.

Le pape et le roi se déclaraient liés par une amitié perpétuelle et prêts à se porter secours mutuellement. Leurs différends seraient oubliés.

Les cités de Terracine, Civitavecchia et Spoleto seraient remises au roi jusqu'à la conquête du royaume de Naples.

Il n'y aurait pas de représailles contre les cardinaux et barons qui avaient pris le parti du roi.

1. *Vergier d'honneur.* Il n est pas parlé des anciens monuments.
*Il visitait tous les jours les sainctz lieux,*
*Sacretez, aultz, somptueuses reliques,*
*Stacions et moustiers précieux*
*En y faisant de grans dons authentiques.*

2. Duchesne, *L'Auteur des Mirabilia*, Rome, 1904. —Gustave Parthey, *Mirabilia Urbis Romæ*, Berlin, 1869. Les éditions des *Mirabilia* sont fréquentes (généralement on tirait à 300 exemplaires), ce qui montre que le livre se vendait abondamment.

Les visiteurs s'en contentèrent pendant bien des années; les reliques et les légendes étaient tout ce qui les intéressaient. Les plus fervents admirateurs de l'antiquité ne considéraient que d'un œil distrait les admirables ruines qui en subsistaient encore.

3. Sur les légendes relatives à la Rome médiévale, voir notre ouvrage, *Études et fantaisies historiques*, 2e série.

Le roi recevrait du pape l'investiture du royaume.

Djem sultan lui serait livré.

Le roi pourrait se servir de lui contre le Grand Turc après avoir conquis le royaume.

Le roi livrerait au pape un certain nombre de barons, princes et prélats comme garantie de la sécurité de Djem ; ceux-ci s'engageaient pour la somme de 500 000 ducats.

Le pape continuerait à toucher la pension de Djem.

Le cardinal César accompagnerait le roi en qualité de légat, au vrai comme otage, pendant trois mois.

Le gouverneur de Rome ne serait pas inquiété pour son attentat de Sinigaglia; quant aux 40 000 écus dont il s'était emparé, le roi en déciderait dans un délai de quatre mois.

Le roi prêterait au pape en personne le serment d'obéissance.

Ce traité fut rédigé en latin et en français [1]. Les cardinaux Ascanio et Lunate, désespérés, le déclarèrent déplorable et taxèrent le roi d'imprévoyance et de faiblesse ; ils jugèrent même prudent de chercher sans tarder un refuge à Milan. Le cardinal Giuliano et le cardinal Péraud pensaient de même et ne s'en cachaient pas, mais ils restèrent. Plus d'un, au contraire, dans l'entourage du roi, dont Commynes, trouvaient le traité si dur qu'il leur paraissait inexécutable. En réalité, le traité n'était pas bon car, ainsi que l'a dit Homère, les cautions des mauvais sont mauvaises et le roi n'obtenait que des garanties illusoires. Pouvait-il obtenir de meilleures conditions?

Il ne lui était pas possible de s'acharner à prendre l'imprenable château Saint-Ange qui, une fois de plus, sauva la papauté, et il lui fallait à tout prix atteindre Naples au plus vite s'il voulait mener à bien sa folle entreprise.

D'ailleurs, Charles VIII n'était pas un politique, il n'avait aucune unité de conduite et ses conseillers paralysaient son action. Le duc de Milan, Ludovic le More, après sa rencontre avec le roi, écrivait qu'il n'entendait rien au gouvernement, qu'il n'avait jamais ni une idée ni une volonté, qu'on pouvait en faire ce qu'on en voulait : « Je me rappelle, dit-il, avoir vu le roi à Asti entouré des gens de son conseil. Quand il y avait quelque question à traiter, l'un se mettait à jouer, un autre à faire la collation, celui-ci à s'occuper d'une chose, celui-là d'une autre. Si quelqu'un parlait, on se rangeait à son avis et l'on ordonnait d'expédier les dépêches en ce sens ; un autre venant à prendre la parole, on retirait la décision. Charles est aussi plein d'orgueil et d'ambition qu'on l'imagine et n'a d'estime pour personne. » « Il s'entend si peu aux choses de la politique, disait un ambassadeur vénitien, que ce m'est une honte à dire. »

A la nouvelle de la signature de cette convention qui mettait fin à leurs anxiétés, les Romains illuminèrent une fois de plus et firent éclater leur joie ; au surplus, vingt-deux caravelles venaient d'aborder à Ostie, amenant de Provence des vivres de toute espèce, ce qui diminua la disette. Les cloches carillonnèrent.

1. Le texte français se trouve dans BURCHARD, éd. Thuasne, vol. II, p. 661. Le texte latin dans LUNIG, *Cod. It. diplom.*, vol. II, p. 795. MOLINI, *Doc. di Stor. Ital.*, donne quelques variantes. Cf. GUICCIARDINI, vol. I, p. 82.

Le lendemain de la signature, Charles VIII alla saluer le souverain pontife pour sceller sa réconciliation (16 janvier 1495). Il y avait déjà deux semaines qu'il était à Rome et il ne l'avait pas encore vu. Parti à cheval du palais Saint-Marc, il se rendit à Saint-Pierre, où l'un de ses chapelains dit devant lui la messe dans la chapelle de Sainte-Pétronille [1].

Puis Charles VIII monta au Vatican y prendre son repas ; les Français trouvèrent que c'était « un très beau logis et aussi bien accoustré de toutes choses que palais ne château qu'ils avaient jamais vu ».

Le pape vint du château Saint-Ange par le corridor, couché dans une litière, le porte-croix le précédant ; le roi descendit dans un jardin où le pape se rendit ; il fit deux génuflexions que le pape feignit de ne pas voir afin de n'avoir pas à l'en empêcher ; à la troisième, il le releva, déposa sa barrette, le roi ôta son chapeau, tous deux restèrent nu tête

Alors, ils s'embrassèrent, sans que le roi eût à baiser le pied ni la main du pape.

Chacun refusa ensuite de se couvrir avant que l'autre ne l'eût fait ; finalement, ils se couvrirent ensemble. Charles VIII demanda la pourpre pour l'évêque de Saint-Malo, Guillaume Briçonnet, et l'on se rendit, pour cette nomination, dans la chambre du Perroquet, le pape tenant le roi par la main gauche [2].

Arrivé là, le pape eut — Burchard dit : feignit — un évanouissement. On l'assit devant une fenêtre et il sembla que le consistoire pour la création du nouveau cardinal ne pourrait avoir lieu. Néanmoins, le pape, revenu à lui au bout de trois heures, s'assit sur une chaise élevée, changea de manteau et de coiffure et mit une étole blanche. Les cardinaux se placèrent en cercle ; le pape, posant sa main sur l'épaule du roi, le força à siéger au milieu d'eux, ce qui n'était pas sans doute son intention, et il se dit prêt à nommer cardinal Saint-Malo si le Sacré Collège y consentait ; les cardinaux répondirent que non seulement cela leur plaisait mais qu'ils suppliaient le souverain pontife de le faire par égard pour le roi. Saint-Malo, qui logeait au Vatican depuis quelque temps, fut appelé et arriva vêtu de noir ; s'agenouillant, il baisa le pied et la main du pape puis, quand celui-ci l'eut relevé, il lui baisa la bouche. S'étant de nouveau agenouillé, il reçut le chapeau avec les paroles consacrées, le manteau et le capuchon en camelot noir qui lui furent prêtés. Ce fut le cardinal César qui le revêtit du manteau. Le pape, la tête nue, déclara alors qu'il confirmait les bénéfices et privilèges du nouveau cardinal.

Dès ce moment, il parut qu'il y avait entre le pape et le roi « grand amour et confiance [3] ». Le roi alla habiter au Vatican. Sa garde écossaise mit aussitôt des postes à toutes les entrées et il devint difficile d'y pénétrer. La cérémonie d'obédience pour le royaume de la France fut fixée au 19 janvier 1495.

La veille, comme Alexandre VI réglait avec Burchard les détails de la cérémonie,

1. Cette chapelle avait été édifiée par les parents du roi.

2. On racontait que le pape avait promis au roi, s'il était vainqueur des Turcs, de le proclamer empereur d'Orient.

3. Burchard avait eu soin de lui présenter l'avant-veille la liste des gratifications qu'il aurait à remettre aux cubiculaires, aux gardiens des portes, aux courriers pontificaux, aux servants d'armes, en tout 262 écus ; il s'était porté sur la liste sans marquer le chiffre de la générosité sur laquelle il comptait.

le roi survint ; le pape et lui se retirèrent aussitôt dans la chambre du Perroquet pour discuter sur l'application du traité ; leur entretien dura près de trois heures.

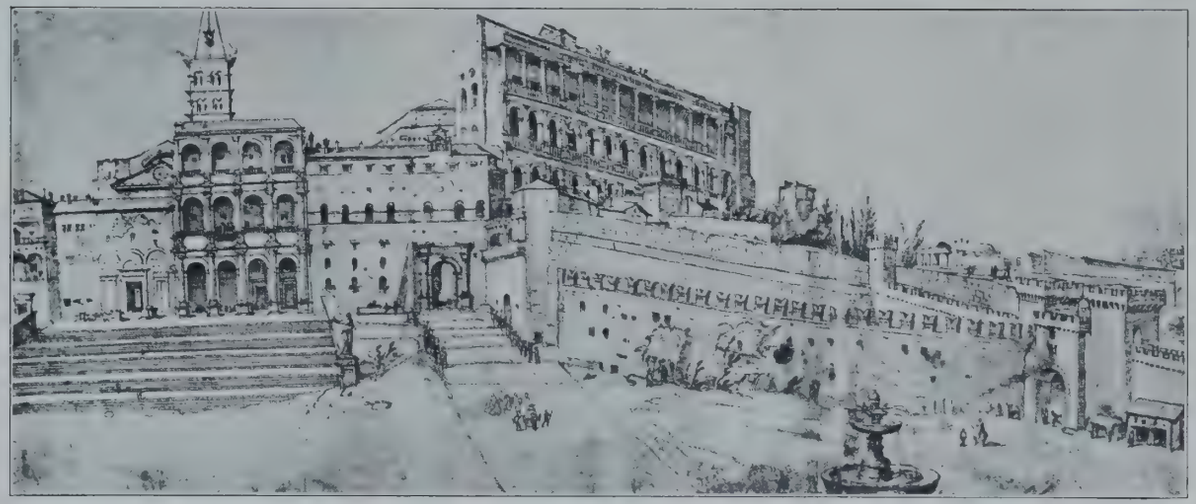
Le matin du 19, qui était un lundi, le pape chargea son maître des cérémonies Burchard d'aller expliquer au roi ce qu'il aurait à faire, tant pour la prestation du serment d'obédience que pour le baisement. La question de la place qu'occuperait le roi parmi les cardinaux ne fut pas abordée, car il avait déclaré qu'il s'asseyerait à côté du souverain pontife. Burchard se mit donc en devoir de prévenir le roi que tout était prêt ; il le trouva assis au coin du feu, couvert d'un manteau doublé, n'ayant pas encore fait lacer ses chaussures ; il lui annonça que le pape l'attendait. Mais le roi, sans doute par espièglerie de jeune âge et pour montrer qu'il lui appartenait de tout décider, déclara qu'il voulait d'abord entendre la messe, puis prendre son repas, car il déjeunait toujours de bonne heure, et qu'il se présenterait ensuite devant le pape. Burchard protesta sans succès, il fallut en passer par où il voulait.

Alexandre VI, pendant ce temps, s'était rendu dans la chambre du Perroquet pour y revêtir ses habits pontificaux, le pluvial sans couture d'Innocent VIII qui était une merveille et la mitre de Paul II, que l'on estimait 300 000 ducats, bien belle assurément mais si lourde ! Il reçut les cardinaux et se hâta de déposer sa mitre pour une autre plus simple. Les cardinaux s'assirent, les prélats restèrent debout et l'on attendit. Burchard retourna auprès du roi ; on lui dit qu'il était à table.

Au bout d'une demi-heure, le roi le fit approcher et l'interrogea sur ce qu'il aurait à faire ; l'ayant entendu, il se retira pour se consulter avec ses compagnons et, une demi-heure après, il le rappela et l'interrogea de nouveau. Après quoi, il se rendit avec sa suite dans la salle où siégeait le consistoire. Quand le roi parut, le pape déposa son trirègne habituel et se couvrit de celui de Paul II. Le roi accomplit les trois génuflexions prescrites, une en entrant, la deuxième au milieu de la pièce, la troisième à ses pieds et il baisa sa mule. Le roi fut alors informé que le moment de prêter le serment était venu, mais il répondit qu'il y avait une formalité à remplir auparavant, et il fit signe au président de Ganay de s'approcher. Celui-ci, prenant la parole, exposa que son maître était effectivement venu pour rendre hommage au souverain pontife, mais qu'il avait trois grâces à lui demander d'abord : la confirmation de tous les privilèges accordés à la couronne ; l'investiture du royaume de Naples ; la renonciation aux garanties contenues dans le traité relativement à la restitution de Djem sultan. Le président avait parlé en français ; il répéta ses paroles en latin en les commentant. Le pape acquiesça aux deux premiers points, sans toutefois accorder au roi l'investiture immédiate qu'il réclamait ; quant au troisième point, il déclara que, s'agissant d'un préjudice à autrui, il en référerait au Sacré Collège. Tout ceci fut dit de façon très courtoise. La cérémonie achevée, les cardinaux, qui étaient au nombre de vingt, s'avancèrent pour rendre hommage au pape, mais il y eut beaucoup de confusion parce que les Français mirent un empressement excessif à en faire autant.

Djem avait assisté du haut du château Saint-Ange au passage du cortège royal, de quoi il fut « moult esbahi ». Pour le pape, il considéra que, si la suite du roi pouvait

## *LE VATICAN. — VUE DE ROME.*



SAINT-PIERRE. — APPARTEMENTS BORGIA. — LE VATICAN, gravure de Dosio.

ROME EN 1493. — LE VATICAN. — LE BELVÉDÈRE. — LE CHATEAU SAINT-ANGE. Gravure tirée de l'ouvrage de H. SCHEDEL, *De Temp. Mundi*, Nuremberg, 1493.

ébahir un infidèle, le succès qu'il venait de remporter en l'obligeant à tenir de sa main la royauté napolitaine valait infiniment mieux et méritait qu'on en conservât le souvenir ; aussi fit-il peindre au château Saint-Ange, par le Pinturicchio, à ce qu'il semble [1], une série de fresques représentant les divers épisodes du séjour de Charles VIII à Rome, interprétés de façon à magnifier sa gloire [2].

Les cérémonies se succédaient, dont le sans-gêne du roi et de ses compagnons troublait la rituelle ordonnance ; parfois le roi se mettait derrière le pape pour mieux voir, parfois il le faisait attendre un grand quart d'heure qu'il eût achevé de dîner. Le 20 janvier 1495, en présence de vingt-cinq cardinaux, de trente archevêques, de quarante évêques, de protonotaires et de « gros et gras prieurs », on montra au roi la sainte lance, faveur rare ; ensuite le pape accorda des indulgences plénières équivalentes à celles du jubilé que le cardinal Raffaele Riario publia en latin, César en italien, Sanseverino en français. Vingt mille personnes assistèrent sur la place à la cérémonie dont à peine cinq cents étaient romains. En cette occasion, le roi usa de son pouvoir miraculeux de guérir les écrouelles « et aultres griefz maussades » ; plus de cinq cents malades vinrent, mais le *Vergier d'honneur* ne dit s'ils s'en retournèrent tous guéris [3]. Néanmoins les Romains furent « très émerveillés. » La Véronique fut déployée trois fois et montrée à la foule au milieu de « dévotes clameurs », les cloches de la ville sonnant à la volée et l'assistance criant miséricorde.

Le lendemain, le roi se rendit auprès de Djem avec lequel il s'entretint un assez long temps en présence du pape, qui avait jugé prudent d'assister à l'entrevue. Un mot de lui provoqua un incident. Il lui dit que le roi de France comptait l'emmener, si lui, Djem, le trouvait bon. Mais il employa l'expression de *Monseigneur*, sur quoi Djem s'écria, outré, qu'il n'était qu'un esclave malheureux et maltraité, et qu'il lui importait peu d'obéir au Français ou au Pape. Afin de le calmer, Alexandre VI l'assura qu'il ne devait pas se considérer comme captif, qu'il était, comme le roi de France, fils d'un puissant monarque et que le rôle du Saint-Siège se bornait à servir d'intermédiaire entre eux.

Djem avait tout lieu d'être mécontent ; on le volait sur sa pension ; au lieu des 110 ducats environ qui lui étaient dus par jour, il n'en recevait que 10 [4] ; on venait de

1. Afin de le dédommager « des grandes peines qu'il avait prises pour orner tant le château que le Vatican », le pape lui accorda dispense de fournir chaque année vingt-cinq charges de grain pour la location des terres qui lui avaient été attribuées dans le territoire de Pérouse. Il ne fut plus tenu qu'à livrer deux livres de cire blanche le 15 août (Gio. Batt. Vermiglioli, *Memorie e documenti di B. Pinturicchio*, Pérouse, 1837, p. xii. Cf. Evelyn March. Philipps, *Pinturicchio*, Londres, 1901).

2. Deseine vit ces fresques à demi effacées un peu avant leur destruction (1713). Si elles ont disparu, les légendes qui les expliquaient ont été conservées par Laurent Behaim, qui fut pendant vingt-deux ans écuyer du cardinal Borgia ; elles se trouvent maintenant à la Bibliothèque de Munich. Elles expliquent les sujets des compositions commandées par Alexandre VI.

I. Charles VIII s'agenouille devant le pape.
II. Charles VIII prête le serment d'obédience devant le consistoire.
III. Philippe de Luxembourg et Saint-Malo sont élus cardinaux
IV. Charles VIII sert la messe dite par le pape.
V. Le pape chevauche et le roi se tient près de son étrier.
VI. Charles VIII part pour Naples accompagné de César Borgia et de Djem.

3. Cf. Monstrelet, *Les Chroniques de France.*

4. Le 17 septembre 1492, il est payé 400 ducats par les clercs de la Chambre au cardinal Giovanni Borgia pour les dépenses du *Turc* pour le mois suivant. Le 28, il reçoit 700 ducats ; au mois d'octobre, 300 ducats. D'autre part, le gardien de Djem reçoit à la même époque 1 000 ducats. *Archiv. Vat. Int. et Exitus*, Div. Camer.

le priver des gardiens auxquels il était accoutumé, aucune liberté ne lui était accordée. Aussi avait-il songé à s'enfuir.

Le pape, pour se concilier le roi, nomma ce même jour cardinal son parent Philippe de Luxembourg [1]. Mais les passions demeuraient violentes.

Quand le cardinal Péraud fut reçu par le pape pour qu'il lui donnât l'absolution, il ne put s'empêcher de lui reprocher en présence des cardinaux Orsini et Riario ses déportements, ses fourberies, ses relations avec le Grand Turc, sa simonie (22 janvier 1495).

Le soir, une furieuse bataille s'engagea entre les Suisses et les Espagnols qui tenaient garnison au château Saint-Ange ; des Romains sans aveu s'en mêlèrent, en sorte qu'il y eut des tués qu'on jeta dans le Tibre et beaucoup de blessés.

Le lendemain, deux Suisses étaient décapités, l'un au Capitole, l'autre sur le lieu même de son crime.

La justice était rendue maintenant par les officiers du roi. André de la Vigne avait droit, à Rome comme à Paris, de haute, moyenne et basse justice [2]. Les officiers du Saint-Siège avaient été écartés complètement. Ceux du roi faisaient des édits et élevaient des potences ; il y en avait plusieurs, au Campo di Fiore, sur la place Giudea et ailleurs. Précisément dans une des ses promenades, le 25 janvier 1495, le roi visita ces deux places. Des coupables furent précipités dans le fleuve.

Les Romains murmuraient ; les petits enfants chantaient des chansons injurieuses contre le roi quand passaient des Français [3]. « Et étoient lors les Franchois plus haïs en Rome que les juifs », dit le poète contemporain Jean Molinet.

Le 26 janvier 1495, Charles VIII vint au Vatican se faire livrer Djem. Alexandre VI le reçut ayant à ses côtés six cardinaux dont César livré comme otage. Djem fut introduit ; il baisa le pape sur l'épaule et celui-ci en fit autant, puis le pape dit : « Messeigneurs, je remets Djem sultan au roi de France conformément à nos conventions. » Djem pria le pape de le recommander au roi, qui l'assura qu'il le prenait sous sa protection et qu'il n'avait rien à craindre.

Le lendemain, 27 janvier 1495, Djem, accompagné de nombreux archers et de chevaliers hiérosolymitains, se rendit à cheval au palais Saint-Marc où le roi venait de s'installer de nouveau.

1. Philippe de Luxembourg était évêque du Mans depuis 1476. Son père Théobald l'avait eu avant de devenir cardinal.

Les liens de la maison de Luxembourg avec les rois de France étaient nombreux et lointains. Le fils d'Ogive de Luxembourg, Baudoin le Pieux, avait épousé la fille du roi Robert en 1047. Marie de Luxembourg, fille d'Henri VII, comte de Luxembourg et empereur, épousa Charles IV le Bel en 1323....

2. Il s'agit de l'auteur du *Vergier d'honneur*. Sur lui, voir Ed.-L. de Kerdaniel, *André de la Vigne*, Paris, 1923.

3. *E viva il Re Fernando, fior dell'orto,*
*E mora il Re di Franza piede storto !*
*E viva il Re Fernando e le Corone,*
*E mora il Re di Franza imbriacone !*
*E viva il Re Fernando incoronato,*
*E mora il Re di Franza e sia squartato !*
*Il Re di Franza che ha male in calzone,*
*E tiene un naso come un cerbellone,*
*E viva il Re Fernando e la bacchetta,*
*E mora il Re di Franza e chi l'aspetta !*

Casetti e Imbriani, *Canti popolari*, Rome, 1871, vol. I, p. 45. — V. Rossi, *Poesie storiche sulla spedizione di Carlo VIII in Italia*, Venise, 1887 (Nozze Renier-Campostrini). — F. Gabotto, *Francesismo ed Antifrancesismo in due Poeti del Quattrocento, Panfilo Sassi e Giorgio Alione*, dans *Rassegna Emiliana*, 1888.

Les Romains ne pouvaient pardonner au roi sa laideur, son nez exagéré. « C'est l'homme le plus contrefait que j'aie jamais vu », dit Sebastiano da Branca de' Talini. « Le roi, dit Zaccaria Contarini ambassadeur de Venise, a un visage d'une affreuse laideur... » Pastor, vol. V, p. 414, cite bien d'autres textes.

Ce fut le 28 janvier 1495 que Charles VIII quitta Rome après avoir été saluer le pape qui lui donna sa bénédiction. Le roi, qui montait un cheval bai, portait, par-dessus son armure, un pourpoint de brocart d'or, un manteau or et cramoisi et un chapeau blanc. Sa première étape fut Marino où Djem l'avait précédé. Là il apprit que le roi de Naples, se voyant l'objet de l'exécration de son peuple, avait abdiqué en faveur de son fils Ferrantino, duc de Calabre, et s'était réfugié en Sicile.

Le lendemain du départ de Charles VIII arrivèrent à Rome sur des mules 18 000 écus envoyés de France ; 4 000 écus étaient arrivés précédemment ; tout cela était peu. Le cardinal de Saint-Malo dut se rendre en diligence à Florence pour prier la Seigneurie de devancer les versements qu'elle s'était engagée à faire.

A peine le roi était-il parti, qu'Alexandre VI fit augmenter encore les défenses du château Saint-Ange et préparer des munitions ; pour récompenser le gouverneur, Giovanni di Castro, qui ne l'avait pas abandonné dans les moments difficiles, il lui promit la pourpre qu'il lui accorda effectivement l'année suivante, le 17 février.

## Fuite de César. — Mort de Djem. — Retour du roi.

Le roi ne tarda à s'apercevoir de la fourberie de ceux avec qui il avait traité en confiance; la nuit même de son arrivée à Velletri, le cardinal César, son otage, s'enfuit.

Toutes les portes de la ville étaient gardées, mais César avait des intelligences parmi les habitants ; l'un d'eux était même son parent, Sorio Borgia ; grâce à lui il put, déguisé en valet d'écurie du roi, sortir par une issue secrète comme s'il allait chercher une bête pour la mener à l'abreuvoir[1] ; un cheval avait été préparé, avec lequel il gagna Rome dans la nuit ; il y trouva refuge chez l'auditeur Flores, ancien nonce apostolique en France, puis, le lendemain, il s'en fut à Rignano et de là à Spolète [2]. Et le pape put dire aux envoyés du roi qu'il ignorait tout de la fuite de son fils et ne savait où il se trouvait.

Quand Charles VIII apprit la nouvelle, son indignation fut extrême; il s'emporta contre ces « traîtres de Lombards et le Saint-Père tout le premier », entendant par Lombards les félons et les fourbes, et voulut s'en retourner pour brûler Rome. On l'en détourna. Il envoya alors deux hérauts au pape pour protester et chargea le cardinal de Saint-Denis (Villiers de la Groslaye), qu'il avait laissé comme ambassadeur à Rome, de réclamer le retour du fugitif. Philippe de Bresse (futur duc de Savoie) partit aussi. Le pape, de son côté, chargeait l'évêque de Nepi de présenter au roi des explications. Le pape d'ailleurs ne se montra pas ému ; il savait que « les Français ont l'habitude d'accepter les faits accomplis », comme le remarque Guicciardini [3], et l'événement lui

1. Sigismondo, vol. II, p. 101, 143. Thuasne, *Djem*, p. 359.

2. Dans la nuit du 31 janvier 1495, dit un des historiens de Spolète, le cardinal César et quelques hommes inconnus vinrent se loger au château de Spolète. Le lendemain, les prieurs informés de sa présence et les principaux citoyens délibérèrent sur le cadeau qu'il convenait de lui faire et décidèrent qu'il faudrait dépenser 25 florins (Achille Sanzi, *St. di Spoleto*, Spolète, 1884, part. II, p. 111).

3. *La Storia Italia*, vol. II, p. 42.

donna raison. Il se sentait d'autant plus rassuré que, le 20 février, entrèrent à Rome, en bon ordre, sept cents stradiotes [1] conduits par Bernardo Contarini [2]. Le pape les vit défiler du haut du château Saint-Ange qu'il avait fait garnir de ses défenseurs. Les canonniers tirèrent deux cents coups de canons.

Les caporioni et les conservateurs, craignant que le roi ne revînt à Rome venger cet affront, lui écrivirent pour dégager leur responsabilité.

Charles VIII n'avait, au reste, qu'une pensée, conquérir le royaume de Naples, et il sacrifia à cette folie ses ressentiments, tout en sentant très bien qu'on s'était joué de sa naïveté. Sa lettre au duc de Milan est d'un enfant qui a commis une sottise ; il dit qu'il a cru agir pour le mieux, et qu'une autre fois, il demandera conseil à son allié.

Une seconde déception suivit tout aussitôt. Le 25 février 1495, Djem sultan mourut à Naples. Depuis quelques jours, il se plaignait de douleurs dans la tête et dans la gorge, puis le mal gagna la poitrine. Il fit effort néanmoins pour se tenir à cheval à côté du roi lors de son entrée dans Capoue (18 février 1495), qui avait capitulé le 13 à la suite de la trahison de Trivulzio.

Cet effort l'épuisa ; on dut le transporter en litière à Aversa puis à Naples ; là, sa fièvre redoubla avec de longs évanouissements ; les médecins du roi ne purent rien pour enrayer le mal et Djem, à peine rendu à la liberté, expira le 25 février 1495, âgé de trente-cinq ans.

Les excès de toute espèce auxquels il se livrait contribuèrent probablement autant à hâter sa fin que le changement de régime, la vie au grand air après une longue réclusion, l'exercice après une inaction imposée [3]. Sans doute, une lésion pulmonaire l'emporta. Mais on crut généralement que le pape l'avait fait empoisonner avant de le livrer au roi. Il mourut, dit Burchard, d'un aliment ou d'une boisson qui ne convenait pas à sa nature et dont il n'avait pas l'habitude. La plupart des « orateurs » italiens adoptèrent cette hypothèse; la version turque fut qu'un barbier, en le rasant, lui avait instillé la mort.

Mais cette mort convenait-elle au pape? Il y perdait de ne plus toucher la pension de 40 000 ducats que lui versait le sultan et dont il détournait une part, comme on l'a vu. Il perdait également un gage fort utile pour la croisade qu'il espérait entreprendre, puisqu'il avait été stipulé que si le roi ne l'accomplissait pas, Djem sultan lui serait rendu. Faut-il admettre qu'Alexandre VI se soit néanmoins laissé dominer par la pensée de nuire à son ennemi le roi de France? Sans Djem, la croisade devenait pour lui impossible et la gloire lui en était ravie. Mais Alexandre VI était un politique trop pratique, ce semble, pour sacrifier ses intérêts au plaisir de jouer le roi de France.

Le sultan Bayesid, que l'avance si rapide du roi avait rempli de terreur, cacha mal son soulagement en apprenant que son frère n'était plus [4].

1. Ils venaient d'Albanie et formaient un corps de cavalerie légère armée de longues lances et d'épées larges ; Venise en avait introduit l'usage en Italie. C'étaient d'incomparables escarmoucheurs.

2. Il mourut en août 1496. Son frère Paolo était également capitaine de stradiotes au service de Venise, en 1501.

3. On a vu que, dès son arrivée à Rome, il donnait des signes de débilité maladive.

4. M. Thuasne discute à fond dans *Djem sultan* les circonstances de cette mort, en fournissant tous les documents y relatifs, p. 363 et suiv.

Son corps, d'abord enseveli à Gaète, fut plus tard transporté à Brousse (1499) [1].

A mesure que la situation du roi périclitait à Naples, les adversaires du pape revenaient à lui ; le 6 mars, le cardinal Ascanio rentra à Rome et reprit ses appartements au Vatican. De son côté, le pape se rapprochait des ennemis du roi. La rose d'or qui, les années précédentes, avait été attribuée au roi de France, fut envoyée, le 29 mars 1495, au doge de Venise ; elle était ornée d'un saphir et coûtait 267 florins or [2]. L'orfèvre Angelino di Domenico l'avait sculptée. C'était la seconde fois en quelques années que la Sérénissime recevait cet honneur ; le pape Sixte IV le lui avait conféré en 1478.

La garnison du château Saint-Ange fut renforcée. Les soldats espagnols, se sachant soutenus, devenaient plus agressifs. Le 1er avril 1495, la garde du Vatican attaqua sans raison un détachement de cent cinquante Suisses qui traversaient Rome pour retourner chez eux. Quinze d'entre eux, plus une femme, furent tués. Il y eut un grand nombre de blessés et de prisonniers qui, entraînés dans le Vatican, furent dépouillés de tout ce qu'ils possédaient. Un Suisse s'était réfugié dans l'église Saint-Pierre : il en fut arraché et on le détroussa comme les autres. Le montant du butin fut évalué à 500 ou 600 écus. Le capitaine du palais réunit les restes de la troupe et les conduisit à l'hôtellerie de la Campanie et de l'Ange sur la place Campo di Fiore, où ils séjournèrent plusieurs jours avant de se risquer à repartir. Ceux qui étaient déjà sortis de la ville, s'étaient barricadés dans une maison où ils soutinrent un siège. On raconta que ce guet-apens avait été organisé avec la connivence du cardinal César qui voulait se venger du pillage de la maison de sa mère [3].

Un noble français qui revenait en France avec plusieurs bêtes de somme chargées de bagages, fut assailli au pont Molle et dévalisé ; le fils du cardinal de Saint-Malo [4] périt assassiné près de l'Isola, à quelques lieues au Nord de Rome ; on lui prit 3 000 écus dont il était porteur.

La situation de l'armée française s'empirait tellement à Naples, la ligue organisée par le pape devenait si menaçante [5] que le roi dut aviser au retour [6]. Il se fit sacrer dans la cathédrale de Naples avec toute la pompe et la solennité possibles ; Giovanni Pontano, qui avait été au service des rois aragonais et avait vu de près leurs turpitudes, les rappela avec insistance dans le discours qu'il adressa au roi en cette circonstance en même temps qu'il exaltait ses vertus et ses mérites.

Afin de ne pas se voir fermer la route de la retraite à travers les États de l'Église, Charles VIII adressa au pape, le 8 mai 1495, une lettre pour le rassurer sur ses intentions. Préférant le soin de sa sécurité au désir très légitime qu'il aurait pu avoir de venger les affronts qu'il avait reçus, il l'assurait qu'il agirait en allié et ne séjournerait pas ; il

1. En mai 1499, le corps de Djem était encore à Lecca, le Turc ne voulant pas l'envoyer chercher.

2. Payés le 24 avril.

3. Burchard. Cf Jean Molinet, *Chronique*.

4. Avant d'entrer dans les ordres, le cardinal avait eu de Raouette de Beaune, quatre fils et une fille. Il ne semble pas qu'aucun de ses fils l'ait accompagné en Italie et ait péri de façon si tragique. Il s'agirait donc ici d'un parent du cardinal.

5. Traité du 31 mars 1495 conclu entre le pape, Venise, Milan, l'Espagne et l'empereur Maximilien.

6. Arturo Segre, *I Prodromi della ritirata di Carlo VIII*, dans *Archiv. Stor. Italiano*, 8e série, 1904 p. 350.

insistait pour avoir une entrevue avec lui. Le mauvais état des chemins dans les Marches, ajoutait-il, l'obligeait à passer par Rome. Il voulait aussi exprimer au souverain pontife sa filiale affection et rendre grâces à Dieu dans les basiliques romaines de ses victoires. D'ailleurs, des tentes avaient été fabriquées à Naples afin que les soldats français n'eussent pas à loger chez les habitants.

Briçonnet fut dépêché aussitôt à Rome pour y porter ce message ; onze jours après il était suivi du cardinal de Saint-Denis qu'accompagnait le comte de Bresse et Philippe de Luxembourg. Le 20 mai, ils exposaient au souverain pontife les intentions du roi et, comme il n'avait pas renoncé à la conquête du royaume de Naples malgré la leçon des événements, ils réclamèrent du pape qu'il régularisât l'investiture qu'il s'était engagé à lui accorder ; en retour, le roi offrait un cens annuel de 50 000 ducats et une somme de 100 000 ducats que le Saint-Siège réclamait des souverains aragonais. Alexandre VI les écouta et fit, à son habitude, une réponse évasive. Il était resté longtemps incertain, ne sachant s'il attendrait le roi ou s'opposerait par la force à son passage, car il ignorait s'il pouvait compter sérieusement sur ses alliés ; le duc de Milan, Venise, lui avaient promis des secours et conseillé de défendre Rome, puis, se rappelant que le pape avait appelé dans Rome l'armée napolitaine et l'avait fait déguerpir, ils refusèrent de lui envoyer des soldats et lui conseillèrent de quitter la ville. C'est pourquoi le jour même où le roi entrait à Ceprano, situé à la frontière du Royaume et des États de l'Église (28 mai 1495), il s'éloigna avec vingt cardinaux et les envoyés des États qui participaient à la Ligue.

Deux mille soldats vénitiens et milanais lui servirent d'escorte ; son premier refuge fut Orvieto (27 mai 1495), dont il avait nommé gouverneurs son fils et un Espagnol. L'évêque de Terni, Espagnol également, était « provéditeur de la défense [1] ». Le 1er juin le pape tint un consistoire et y manifesta ses volontés, disant qu'il avait mandé de Viterbe et de Montefiascone toute l'artillerie disponible avec des munitions et s'apprêtait à résister opiniâtrement. Le surlendemain arriva l'ambassadeur impérial qui fut reçu avec beaucoup de pompe et confirma le pape dans ses velléités de défense.

Le cardinal Pallavicini, un Génois, agréable par conséquent au roi, avait été laissé à Rome comme vicaire.

L'armée royale, en quittant Naples, le 20 mai 1495, ne comptait plus que dix à douze mille hommes dont trois mille Suisses, mille Gascons, neuf cents chevaliers [2]. Elle était suivie de soixante chariots d'artillerie. Ses pertes étaient grandes depuis qu'elle avait franchi les Alpes allégrement neuf mois auparavant. On trouvait partout le long de la route qu'elle avait suivie, au dire de l'envoyé vénitien, des morts et des mourants [3]. Cependant elle était imposante et redoutable encore. A la nouvelle qu'elle appro-

1. L. Fumi, *Alessandro VI e il Valentino in Orvieto*, 1877. Il existait à Orvieto, à cette époque, une singulière coutume. Tout le monde avait un surnom. Dans un registre mortuaire de Ser Tommaso di Silvestro, publié par Luigi Fumi (*Nuova Fenice*), Orvieto, 1891), on constate des mentions telles que celles-ci : Mariano, alias Lo Zingaro ; Giuhanna, alias La Stoppa ; Antonio, alias El Piurio ; Pietro de ser Luca, alias El Monzo ; Gruhannagnilo, alias El Bruscho.... Ainsi sans exception tout le long du registre qui s'étend de 1482 à 1510.

2. Il est bien invraisemblable qu'elle ait compté vingt à quarante mille hommes, comme certains historiens l'ont raconté. Le poète Alione parle de huit mille hommes et semble généralement bien renseigné.

3. Sanuto, vol. I, col. 332.

chait, le peuple romain, précédé des officiers capitolins, se porta à sa rencontre ; ordre avait d'ailleurs été donné par le pape de faire bon accueil au roi (dimanche, 1er juin 1495). Vers deux heures il parut, ayant à ses côtés les cardinaux Giuliano, de la Groslaye, Campofregoso. Le cardinal Pallavicini était venu pour le recevoir. Le roi se rendit à cheval à Saint-Pierre pour y prier. Pallavicini lui offrit de loger au Vatican, mais il refusa et alla habiter dans le palais que le cardinal Domenico della Rovere avait fait élever étant encore archidiacre de la basilique Vaticane et qui se trouvait dans le quartier du Borgo [1].

On craignait beaucoup à Rome le ressentiment des Français, tous les Espagnols avaient fui, mais le roi tint parole et la discipline fut exactement observée, ce qui lui valut une grande reconnaissance. « On aurait dit des clercs », écrit un contemporain [2].

Le roi tenait à se faire bienvenir des Romains ; il demanda à être inscrit dans une des confréries si nombreuses, celle du Santo Spirito (4 juin).

Péron de Bache était allé à Orvieto solliciter du pape, pour la seconde fois, une entrevue (5 juin 1495). La réponse du pape fut immédiate.

Le soir même il assembla de nouveau le consistoire et d'accord avec lui Giovanni Lopez, qui était évêque de Pérouse, fut envoyé dans cette ville pour y préparer l'arrivée du pape qui s'y rendit le lendemain. Il répétait d'ailleurs que, plutôt que de se rencontrer avec le roi, il fuirait à Ancône et de là à Venise si besoin était. Mais le roi n'avait aucune intention de le poursuivre ; il était déjà alors sur la voie du retour.

Des lettres de Milan venaient d'arriver, qui le déterminèrent à s'éloigner en hâte vers le Nord ; l'orage devenait de plus en plus menaçant. Il partit par le même chemin par lequel il était venu. Le 5 juin il était à Viterbe, où il passa trois jours. Toscanella fut saccagée par les soldats du Grand Bâtard [3].

Rassuré, Alexandre VI revint alors à Rome [4], tandis que le roi s'engageait à travers l'Apennin (27 juin 1495). L'annonce de la bataille de Fornoue (6 juillet) causa une joie exubérante à Rome comme à Venise ; on chantait dans les rues des vers pour célébrer le triomphe de la République et du marquis de Mantoue et tourner en ridicule le roi de France. Les Romains composèrent des *canzoni* à la louange des Vénitiens ; le refrain en est :

*Li Signor venitiani,*
*Anno rotto re di Franza* [5].

Une terrible maladie commençait à régner en Italie que l'on nomma le «mal français»,

1. Ce palais fut démoli lors du remaniement de la place. Le collège des Pénitenciers l'a remplacé.

2. Une tentative de pillage fut réprimée par Fabrizio Colonna, il s'agissait de la demeure de l'envoyé vénitien.

3. Pinzi, *Storia di Viterbo*, vol. IV, p. 358.

4. Le 21 juin 1495 le pape était à Orvieto, revenant de Pérouse. Le 3 juin, les conservateurs lui avaient écrit au nom de la population, pour le conjurer de rentrer. *Archiv. Soc. Rom. di Stor. Patria*, 1888, p. 692.

Ferdinando II (Ferrantino), roi de Naples, mourut le 7 octobre 1496, sans enfants. Son père, Alfonso, l'ex-roi, était mort le 19 novembre 1495. Ce fut son frère, don Federico, comte d'Altamura, qui lui succéda.

5. Voir Cassetti te Imbriani, cités p. 194. note 3.

parce que l'on supposait que l'armée française l'avait introduite ; d'autres en rendaient responsables les marrani venus d'Espagne. Il se peut en effet qu'elle soit venue par les réfugiés espagnols, de l'Amérique dont elle est originaire [1]. Elle se répandit avec une intensité et une violence extraordinaires ; ceux qui en étaient atteints souffraient d'horribles douleurs. Les Français l'appelèrent le « mal napolitain ».

Dans les premiers temps, on ignora le mode de transmission de cette maladie et les remèdes propres à soulager ceux qui en étaient atteints [2].

Le 4 décembre suivant (1495), eut lieu une des plus grandes inondations du Tibre qui aient jamais désolé la ville. On ne s'y attendait pas. Après une longue série de pluies, le soleil brillait lorsque brusquement le fleuve, comme un torrent, envahit les rues. Les cardinaux, qui sortaient d'un consistoire, eurent grand'peine à rentrer chez eux ; le cardinal de Parme, Sclafenati, dut rebrousser chemin. Les eaux envahirent plusieurs églises, des maisons. Un Vénitien raconte que l'eau passait par-dessus le pont Sisto, qui venait d'être achevé. Des débris de toute sorte étaient charriés par le courant. Les chevaux avaient de l'eau dans les rues jusqu'au ventre. Les habitants eurent à peine le temps de sauver une partie de leurs meubles et rarement celui de mettre à l'abri leur vin, en sorte que, comme le remarque un contemporain, la trop grande abondance d'eau amena la disette de vin. Tous les prisonniers de la Torre di Nona furent noyés.

Dans la rue del Paradiso, près du Campo di Fiore, on voit encore sur la maison où habitait l'ambassadeur vénitien la marque indiquant la hauteur qu'atteignirent les eaux. Un savant allemand, Locher, composa un poème sur cette catastrophe [3]. Beaucoup de personnes la considérèrent comme un châtiment de Dieu et redoutèrent une destruction totale, comme il advint de Sodome et Gomorrhe.

« En janvier 1496, racontent les diaristes, on trouva un monstre extraordinaire sur la berge du fleuve ; il était vert, avait une tête d'âne et un corps de femme, le bras droit ressemblait à une trompe d'éléphant, la croupe au visage d'un vieillard barbu et la queue se terminait en serpent. » Les ambassadeurs vénitiens jugèrent à propos de rapporter dans leurs dépêches cette mystification.

L'année suivante, il y eut à Rome une grande cherté de la vie vers la fin d'août 1496.

D'ailleurs les contemporains se plaignirent constamment durant ce pontificat du coût des objets de première nécessité ; le rubbio de blé valut de 6 à 8 ducats ; il coûtait autrefois un florin, c'est-à-dire plus de cinq fois moins. Le peuple était mécontent ; ses représentants n'avaient plus le même respect qu'auparavant pour le souverain pontife.

Le 31 décembre 1495, les magistrats du Capitole qui allaient entrer en fonctions

1. Les dernières recherches tendent toutefois à prouver que le mal existait antérieurement en Europe. Les Français contribuèrent seulement à le propager et il prit soudain une grande extension.

2. Hesnaut (Thuasne), *Le Mal français*, Paris, 1886.

3. *Carmen de diluvio Romæ*, Rome, décembre 1495. Voir Carcani, *Il Tevere e le sue inondazioni*, Rome, 1875. — C. Dati, *Del Diluvio di Roma*, Rome, 1495. — L. Canesio, *De Prodigiosis Tyberis inondationibus*, Rome, 1531. — Bonini, *Il Tevere incatenato*, Rome, 1654. — *Annali di Malipiero*, dans *Archiv. Stor. Ital.*, VII. — Burchard, nouv. édit., vol. I, p. 585, n. 1.

pour trois ou six mois et devaient, après vêpres, prêter serment entre les mains du pape conformément à la coutume, se firent attendre. Le pape, après quelques moments, se retira fort irrité dans une autre pièce. Les cardinaux l'entourèrent et réussirent à obtenir qu'il reçût les retardataires quand ils arrivèrent. Mais le dépit qu'il eut de ce manque d'égards fut extrême et dura plusieurs jours.

*CHAPITRE IV*

# EFFORTS DU PAPE POUR DÉTRUIRE LES GRANDES FAMILLES BARONIALES

## Guerre contre les Orsini.

Maintenant qu'il n'avait plus à redouter l'intervention étrangère, Alexandre VI songea à réaliser ses desseins de politique intérieure.

Comme la plupart de ses prédécesseurs, il voulait détruire la puissance des grandes familles baroniales qui opprimaient la papauté, tenaient Rome à leur merci et occupaient les villes et les châteaux des alentours ; seulement, à leur différence, il projetait de les détruire toutes et non d'en détruire une, quitte à en grandir une autre à ses dépens. Depuis Eugène IV qui ruina la Colonna au profit des Orsini, il en avait été ainsi de règne en règne.

Borgia, on l'a dit, étranger d'origine et de sentiments, n'avait d'attaches avec aucune de ces grandes familles, aucun ménagement à garder et pas de scrupules comme ses prédécesseurs. Il se servit des unes pour abattre les autres en laissant croire à chacune qu'elle vengeait ses anciennes haines et profiterait de la ruine de ses adversaires, mais avec le propos bien arrêté de détruire cette féodalité et d'en purger les États pontificaux. Par certains côtés, son œuvre rappelle celle de son contemporain Louis XI.

En même temps, il se proposait de constituer une principauté pour l'un de ses fils, le duc de Gandia au moment où nous sommes, puis César. Mais l'entreprise était ardue et d'avoir pu la mener à bien montre quelle fut l'habileté politique du pape et surtout celle de son fils César.

Machiavel l'en loue dans *le Prince* (chap. VII). Il fait remarquer que l'effort des Borgia ne pouvait se porter ni au Sud dans le royaume de Naples, ni au Nord en Toscane, du moins dans les commencements, mais seulement en Romagne et dans les Marches

où précisément les empêchements étaient grands ; ni Venise, ni les Florentins, ni le duc de Milan, ni le duc de Ferrare ne verraient d'un œil favorable s'élever en face d'eux une puissance nouvelle. Et sur qui le pape et son fils s'appuieraient-ils. Les Colonna, les Orsini, les Savelli le seconderaient peu volontiers ; si l'une des familles y consentait, les autres prendraient aussitôt parti pour les ennemis du Saint-Siège. Les barons ne pouvaient être en fait qu'un obstacle.

En revanche, il n'existait dans toute cette région, des Apennins à la mer et du Tronto au Pô, aucun État de quelque importance capable de lui résister. L'œuvre du cardinal Albornoz, cet autre Espagnol, n'avait pas duré ; une foule de seigneurs s'étaient peu à peu emparés du pouvoir dans la plupart des cités qui, nominalement, relevaient de l'Église[1] ; les châteaux forts de la Romagne, des Apennins, des Marches, comme ceux du Latium, étaient tombés entre leurs mains; c'étaient souvent des nids de brigands. Ils se jalousaient, s'attaquaient réciproquement sans trêve ; les guerres locales étaient toujours renaissantes. Leurs sujets détestaient ces maîtres pour la plupart tyranniques et cupides et n'attendaient qu'une occasion pour secouer leur joug. Un moment, on avait cru que les Français seraient des libérateurs ; ils s'étaient enfoncés dans le Sud.

Ce fut grâce à ces divisions qu'Alexandre VI put réaliser ses desseins.

Il ne dévoila pas tout d'abord ses intentions. Il lui fallait d'abord affermir son pouvoir.

Afin d'être tout à fait le maître dans le Sacré Collège où il avait naguère rencontré quelque opposition, Alexandre VI éleva au cardinalat, le 19 février 1496, quatre prélats sur qui il pouvait absolument compter: Bartolomeo Martini, son majordome ; Giovanni di Castro, gouverneur du château Saint-Ange ; Giovanni Lopez, dataire, tous trois Espagnols, tous trois de Valence comme lui; le quatrième était Giovanni Borgia, son neveu[2]. Le nombre des cardinaux se trouva ainsi porté de vingt-trois à vingt-sept. Le 2 mars, il leur ferma la bouche en consistoire secret et il la leur ouvrit le 9 mars en leur remettant leurs anneaux et en leur attribuant leurs titres.

Un peu plus tard, le 26 mars, Francesco de Gonzague, marquis de Mantoue, jeune homme de trente ans (né en 1466), arriva à Rome[3]. Il pleuvait à torrents. Cependant, la réception qu'on lui fit fut des plus brillante. Toutes les familles des cardinaux et celle du pape, les barons romains, les premiers d'entre les habitants vinrent à sa rencontre. Il entra par la porte Del Popolo, passa par le Campo di Fiore, et, franchissant le pont Saint-Ange, salué par les bombardes du château, arriva au Vatican où le pape l'attendait entouré de huit cardinaux et vêtu d'un costume noir et vert qui avait appartenu au pape Boniface IX, au commencement du siècle. Le peuple romain fut dans l'admiration parce

1. Les Bentivoglio à Bologne, les Petrucci à Sienne, les Malatesta à Rimini, les Sforza à Forli, les Vitelli à Citta di Castello .les Baglioni à Pérouse, les Montefeltro à Urbino, les Varano à Camerino, les Della Rovere à Sinigaglia, les Manfredi à Faenza, les Atti à Todi. Voir PASOLINI, *I Tiranni di Romagna*, Imola, 1888.

2. Dit le Jeune; il était le petit-fils de sa sœur Juana; né à Valence, en Espagne, en 1470, il mourut en 1500. Il y eut dès lors neuf cardinaux espagnols. Les Romains s'en plaignirent vivement.

3. Son ambassadeur, qui avait arrangé l'entrevue, était Gio-Carlo Scalone. Il avait succédé à son père en 1484 et mourut le 29 mars 1519. Elisabetta d'Este fut sa femme.

Sur l'entrée du marquis à Rome, voir SANUTO, *Diarii*, vol. I, col. 84, 87 et CHERRIER *Histoire de Charles VIII*, vol. II, p. 239. Cf. BURCHARD, éd. Celani, vol. I, p. 598.

que les cavaliers de l'escorte du marquis marchaient dans un ordre parfait. Le lendemain était le dimanche des Rameaux. Le marquis assista au service, qui dura quatre heures, debout et gardant à la main la palme que le pape lui avait remise. Alexandre VI tenait à se l'attacher. La rose d'or, emblème de la satisfaction de l'Église, lui fut offerte ; il s'en alla la portant triomphalement, entouré du Sacré Collège. Le pape voulut entendre de sa bouche le récit de la bataille de Fornoue à laquelle il avait pris une part importante. Le jour suivant, le marquis partit pour Capoue.

Le 20 mai 1496 arriva à Rome celui de ses fils pour lequel Alexandre VI avait le plus fait, don Jofré, prince de Squillace ; il avait quatorze ans et ramenait sa femme, Sancia d'Aragon [1].

Lucrèce alla à sa rencontre jusqu'à la porte S. Giovanni du Latran. Elle était précédée de vingt femmes et de deux pages à cheval qui portaient l'un un manteau de brocart, l'autre un manteau de velours ; elle montait une mule couverte de satin noir ; les caporioni, les conservateurs, le sénateur et sa maison, ainsi qu'une multitude de Romains, s'étaient portés, avec elle, à la rencontre du jeune prince. Jofré et sa sœur entrèrent un moment dans la basilique du Latran, puis ils se rendirent au Vatican. Le prince baisa le pied et la main du pape qui lui prit la tête à deux mains et l'embrassa, geste qui lui était familier. Il en fit autant à l'égard de sa belle-fille Sancia.

Les deux époux eurent pour résidence le palais du cardinal Ardicino della Porta, situé dans le voisinage du Vatican et qui a été démoli. Un grand nombre de dames romaines les y attendaient.

Deux mois plus tard, le 10 août 1496, Giovanni Borgia, duc de Gandia, entrait à Rome par la porte Portuense, revenant de Civitavecchia. Il venait d'épouser dona Maria Enriquez, cousine du roi d'Espagne. Elle ne l'accompagnait pas et demeura en Espagne. Le frère de Giovanni, le cardinal César, l'attendait ; tous deux se rendirent ensemble au palais pontifical où Giovanni devait habiter. Lors de la fête de la Pentecôte, Sancia et Lucrèce prirent place à Saint-Pierre sur les sièges de chanoines, ce qui scandalisa les assistants.

C'était de Giovanni que le pape désirait tout d'abord s'occuper. Le 26 octobre 1496 il le nommait gonfalonier de l'Église, car si Jofré devait s'avancer par les négociations diplomatiques [2], César par l'Église, le duc de Gandia devrait son établissement aux armes. Trois jours auparavant, Guidobaldo della Rovere, duc d'Urbino, était entré au service de l'Église. Le moment d'agir semblait maintenant venu au pape.

Une vieille haine l'animait contre les Orsini, depuis l'époque lointaine du pontificat de Calixte III ; les Orsini s'étaient alors montrés fort hostiles à son frère, Pedro Luis, gonfalonier de l'Église et gouverneur de Rome [3]. A la mort du pape, son oncle, il avait même dû quitter Rome furtivement et se réfugier à Civitavecchia.

Les Orsini étaient riches ; avec les Colonna, leurs ennemis héréditaires, ils étaient

1. Il était suivi de vingt-huit mules portant ses bagages.

2. Le 11 mai 1494, Alfonso de Naples avait remis à Jofré les insignes de gonfalonier du royaume de Naples, un cercle d'or de la grosseur d'un doigt qu'il lui posa sur la tête et deux étendards.

3. Il fut aussi gouverneur du château Saint-Ange (1456) et duc de Spolète. Mort en 1458.

les plus riches et les plus puissants des seigneurs féodaux qui occupaient les terres de l'Église. Leurs biens s'étendaient au Nord comme au Sud de Rome, surtout au Nord, en sorte qu'ils pouvaient être d'utiles auxiliaires ou de dangereux adversaires de la papauté. Ils venaient d'en donner la preuve. Le pape les considérait comme des Guelfes inféodés au parti français, ayant, ainsi qu'on le répétait, « sculptés dans le cœur, depuis leur naissance, le nom et les armes de la couronne de France ».

Leur chef, Virgino Gentile Orsini était prisonnier. Quand Charles VIII était arrivé à Naples, il l'avait fait arrêter comme un des plus fermes soutiens de la maison d'Aragon ; il s'était échappé, avait pris du service dans les troupes de Médicis, puis s'était rallié au roi de France et avait servi sous sa bannière à Naples. Lorsque le duc de Montpensier dut signer la capitulation d'Atella, le 20 juillet 1496, il fut stipulé qu'il ne serait pas inquiété, mais le pape obtint du roi Ferdinando II qu'il serait mis en prison dans le château de l'Œuf. Son fils Giangiordano et le jeune Bartolomeo d'Alviano, d'une famille alliée aux Orsini, « petit par la taille et grand par l'âme, capitaine aguerri et habile »[1], furent tous deux capturés dans les Abruzzes. Son fils bâtard, Carlo, était également captif à Naples. L'occasion de dépouiller cette famille opulente et redoutable était donc excellente.

Déjà le 1er juin 1496, Alexandre VI l'avait excommunié et avait déclaré ses vassaux déliés de toute obligation à son égard. Le 26 octobre, il confisqua en consistoire les biens des Orsini en même temps qu'il chargeait le duc de Mantoue d'opérer contre eux et nommait le cardinal Lunate légat *a latere* pour « assister à la prise de leurs châteaux, terres, villes et domaines ».

Alexandre VI ne cachait plus son intention d'attribuer à Giovanni toutes les villes des Orsini dans le Patrimoine, c'est-à-dire dans la région située au Nord de Rome, jusqu'aux confins de la Toscane, en lui accordant en outre les villes d'Ostie, de Civitavecchia et de Corneto, c'est-à-dire les deux ports de Rome et son grenier à blé, mettant ainsi la ville et le Saint-Siège à sa discrétion.

Le pape fit accompagner Guidobaldo par le duc de Gandia, au profit duquel il allait travailler, et l'armée se mit en marche. De nombreux volontaires se joignirent à elle dans l'espoir de faire, sans trop de peine, un riche butin.

Le 26 octobre 1496, le duc de Gandia, éperonné et tout armé mais sans casque, de longues sonnailles d'argent pendant au mors et à la croupe de sa monture, sortit de Rome à la tête de ses troupes. Douze trompettes le précédaient ; il avait à ses côtés le duc de Mantoue. On portait devant lui les trois étendards que le pape lui avait remis, dont deux étaient à ses armes et un était à celles de l'Église, ce qui montrait que, dans la pensée d'Alexandre VI, c'était surtout pour lui qu'on allait combattre. Tout un matériel de siège, des canons, des machines, suivaient les troupes.

A l'aspect de ce formidable appareil, les châteaux des Orsini, dont la plupart étaient

1. Non seulement petit, mais difforme. Il s'était engagé en 1493 au service des Aragonais avec un gros de mercenaires. Sa famille était originaire d'Orvieto. Sa mère était une Atti de Todi. LORENZO LEONIJ, a écrit sa biographie. Todi, 1864.

mal situés et sans moyens de défense, se rendirent l'un après l'autre ; en un mois (novembre 1496), l'armée pontificale en prit dix : Anguillara, Galera, Bassano de Sutri, Campagnano, Formello, Scroffano, Cesena, Viano, Bieda, Trivignano [1]. Toutefois, la prise de cette dernière ville n'eut pas lieu sans difficultés, car sa proximité du lac permettait aux assiégés de se ravitailler ; en outre, elle était bien approvisionnée en munitions. Des barques furent commandées à Rome au nombre de dix, afin d'établir le blocus par eau ; Troilo Savelli [2] et le barigel de Rome eurent mission de les amener, mais Alviano, qui avait recouvré sa liberté, fondit à l'improviste sur le convoi, mit en déroute l'escorte et détruisit les barques. Néanmoins la ville fut prise, car les canons firent brèche et Gandia la laissa piller à cause de sa résistance. Après quoi, les gens du duc de Gandia et ceux du duc d'Urbino en vinrent aux mains à propos du butin, si violemment que le cardinal Lunate dut intervenir. Le village de l'Isola fut emporté, bien que les assiégés se défendissent intrépidement, après douze jours de travaux d'approche (décembre 1496).

Restait à prendre la place principale des Orsini, la ville de Bracciano. L'étendard français flottait sur les tours. La situation de Bracciano sur le lac qu'elle domine, la force de ses murailles et plus encore l'énergie de Bartolomeo d'Alviano et de sa femme Bartolomea, la sœur de Virginio Orsini, qui s'y étaient enfermés, rendaient l'entreprise difficile [3].

Les assiégés résistèrent en attaquant ; leurs incessantes sorties harcelaient et inquiétaient les assaillants ; ils poussèrent même jusque sous les murs de Rome et peu s'en fallut que le fils du pape ne fût tué sur le pont Molle. Les villages voisins furent brûlés pour ôter tout abri aux soldats pontificaux, qui durent subir sous la tente toutes les intempéries d'un automne rigoureux. Cependant les canons du pape produisaient leur effet de terreur et de destruction accoutumé ; une brèche fut pratiquée grâce à laquelle les assiégeants pénétrèrent dans la ville, mais ses rues étroites, tortueuses et barricadées, arrêtèrent leur élan ; Alviano, avec trente hommes seulement, parvint à rassembler les habitants qui fuyaient déjà vers la citadelle et à repousser les papalins ; il y eut quarante tués et soixante blessés (15 janvier 1497) ! La situation devenait grave pourtant ; les assiégés perdaient chaque jour quelques-uns des leurs, tandis que les assaillants recevaient incessamment des renforts. Heureusement, Vitellozzo Vitelli [4], seigneur de Città di Castello, qui revenait de Provence où il avait suivi le roi dans sa retraite, prit sous ses ordres de la cavalerie que Giovanni della Rovere, le préfet de Rome, avait réunie à Sinigaglia, et se rendit avec elle à Soriano, à l'Est de Viterbe. Giulio Orsini, frère du cardinal Gio. Batta [5], y réunissait de son côté des soldats. Sur le bruit qu'ils firent courir que le

1. Situés dans les environs de Rome et de Viterbe. Anguillara et Trivignano sur les bords du lac Bracciano, Anguillara au Sud, Trivignano au Nord. BURCHARD, vol. I, p. 646 et SANUTO, vol. I, col. 376.

2. Son père s'appelait Piergiovanni des seigneurs d'Ariccia. Il avait un frère du nom de Trojano, qui fut à la solde de Charles VIII, puis des Aragonais, et un autre du nom de Silvio (?). Troilo et Trojano étaient seigneurs de Palombara et princes d'Albano. Troilo servit sous le pape Léon X. LITTA, *Famiglia Savelli*, tav. V.

3. Voir planche XXV.

4. Neveu de Niccolo Vitelli, fils de Giovanni, de Città di Castello. Alexandre VI lui donna la ville de Montone avec le titre de comte.

5. Du rameau de Monterotondo, fils de Lorenzo ; il était au service de la Maison de Naples en 1478. Il passa au service des Vénitiens. Durant la guerre de Naples, le duc d'Orléans le fit prisonnier.

pape cherchait l'anéantissement, non seulement de la famille des Orsini, mais du parti guelfe entier, de nombreux auxiliaires se joignirent à eux, et cette petite armée se mit en marche pour délivrer Bracciano. Les pontificaux se portèrent à sa rencontre, une bataille s'engagea dans un défilé près de Bracciano ; les cinq cents Suisses qui combattaient pour le pape eurent d'abord l'avantage, mais bientôt, grâce à leurs piques plus longues, les milices de Vitellozzo mirent en fuite l'armée pontificale qui perdit beaucoup d'hommes et son matériel, sa précieuse artillerie (24 janvier 1497) [1]. Le duc d'Urbino fut fait prisonnier, le duc de Gandia reçut une légère blessure ; le cardinal Lunate eut une si grande peur qu'il pensa en mourir [2]. Le pape conçut de cette défaite un violent chagrin et le désir de traiter.

Le vieux Virginio n'eut pas la satisfaction d'apprendre cette victoire ; il était mort le 19 août dans sa prison à Naples, de la fièvre ou du poison [3].

Les Orsini auraient pu profiter de leur succès ; ils tenaient toute la contrée au Nord de Rome et rien ne leur eût été plus aisé que de donner la main aux Français d'Ostie où commandait un capitaine espagnol [4], quelque peu pirate, Menno de Guerra, et avoir ainsi le pape à leur merci ; cependant, ils hésitèrent ; on n'osait pas s'aventurer jusqu'au bout.

Cependant le pape se crut perdu et songea à recourir à l'aide de Prospero Colonna et de Conzalve de Cordoue lequel venait d'arriver en Italie, mais ses conseillers intimes, les envoyés vénitiens, tout son entourage, lui persuadèrent au contraire de s'entendre avec ses adversaires « dans l'intérêt de la paix de l'Italie et par affection pour Venise ». Le cardinal Carafa s'entremit et un arrangement fut conclu le 5 février 1497 [5], dont le cardinal Sanseverino porta l'instrument à Bracciano. Il stipulait que tous leurs châteaux seraient restitués aux Orsini moyennant une indemnité de 80 000 ducats [6] ; il leur était permis de rester au service du roi de France ; les fils de Virginio seraient relâchés de leur prison de Naples. Le pape ne jugea pas à propos de rien stipuler en faveur du duc Guidobaldo d'Urbino, soit qu'il lui tînt rigueur de sa défaite, soit qu'il le considérât comme dangereux maintenant qu'il devenait inutile. Il dut payer de ses deniers une rançon élevée [7].

Le corps de Virginio fut ramené par ses fils de Naples à Bracciano et enterré à Cerveteri avec beaucoup d'honneur.

Le coup était manqué cette fois, mais ce que le duc de Gandia n'avait pu faire, le duc de Valentinois devait le réussir. D'ailleurs ceux qu'il voulait détruire allaient lui faciliter la tâche en s'entredétruisant sans merci.

1. La date de la bataille est donnée diversement selon les auteurs ; Gregorovius dit le 23, Burchard le 24, Sanuto le 25 et Balan le 26.

2. Il mourut le 8 août suivant, âgé de quarante-cinq ans.

3. On admettait rarement à cette époque la mort naturelle, tant les empoisonnements passaient pour fréquents. Au surplus, les morts brusques des hommes politiques semblent toujours suspectes.

4. Ou Français. Son frère s'appelait Gratien, il était au service de la France. On le désigne sous le nom de Minaldo.

5. En janvier, dit l'envoyé vénitien, il ne songeait qu'à la destruction des Orsini.

6. Ou 50 000 ducats, dit Gregorovius, vol. IV, p. 82 ; Sigismondi dit 80 000.

7. Guicciardini l'estime à 40 000 ducats, Giovio à 70 000, d'autres à 80 000.

## Guerre entre les Orsini et les Colonna.

Les Orsini et les Colonna, à qui la crainte des Borgia aurait dû faire oublier leur animosité, se détestaient autant que jamais ; lors des fêtes du Testaccio de l'année 1499 (février) ils arrivèrent à Rome les uns et les autres avec leurs gens tout armés, comme s'ils voulaient en venir aux mains. Pas un Espagnol ne parut, car c'eût été son dernier jour, dit le correspondant du marquis de Mantoue. Bientôt la guerre éclata entre eux. Le prétexte de la querelle fut le château de Torre di Castello ou Torre Matia, situé sur la voie Latine, près d'Anagni, que les Français avaient enlevé aux Conti [1], alliés des Orsini, pour le donner aux Colonna. Un arbitrage avait été proposé, mais les Conti répondirent qu'ils avaient été dépossédés de fait et qu'ils demandaient à être réintégrés de fait. Après, on verrait à discuter la question de droit.

Giacomo de' Conti [2] entreprit de se ressaisir de cette place; il y réussit sans peine, mais il jouait un jeu dangereux, car les Colonna disposaient en ce moment de fantassins et de cavaliers en grand nombre et avaient l'appui du roi de Naples. Ils attaquèrent le bourg de Zancato [3] qui appartenait à Giacomo, y tuèrent deux cents personnes et y mirent tout à feu et à sang ; de là, ils se dirigèrent vers Torre di Castello. Deux canons français longs « qui auraient renversé des murailles d'airain » mirent le château en ruine et tuèrent presque toute la garnison; au bout de deux jours, les assiégés capitulèrent.

Les Colonna se proposaient d'anéantir complètement leurs adversaires, car les Orsini se seraient trouvés sérieusement affaiblis par leur ruine. Ils rasaient leurs villages, détruisaient leurs moulins, bien qu'ils fussent protégés par des tours, afin de les réduire par la famine, pillaient et ravageaient. La ville d'Ariccia près d'Albano, qui appartenait à Troiano, partisan des Orsini [4], fut attaquée et réduite en cendres grâce à l'intervention de Troilo et de Bartolomeo d'Alviano. Il en fut de même de Cretone, écart de la commune de Palombara [5] ; Troiano et son frère Silvio tombèrent aux mains des Orsini et la ville fut brûlée. Les habitants des pays voisins s'enfuyaient dans les bois, emmenant leur bétail ; les Colonna détruisaient leurs maisons [6].

Les Orsini voyaient avec désolation et inquiétude leurs alliés ainsi maltraités. Ils réunirent le plus d'hommes qu'ils purent à Monticelli et marchèrent à la rencontre de leurs ennemis qui revenaient en triomphe de Cretone, chargés de butin. Fabrizio et Prospero Colonna, secondés de Caracciolo [7], les commandaient ; ils possédaient des fauconneaux qui firent des ravages parmi les troupes des Orsini marchant en rangs serrés ;

1. Les châteaux des Conti étaient voisins de ceux des Colonna, d'où des conflits incessants et un rapprochement entre eux et les Orsini.

2. Giacomo Antonio de' Conti, neveu de cardinal, archevêque de Conza. Voir F. Contelori, *Genealogia Familiæ Comitum Romanorum*, Rome, 1650.

3. Situé dans le district de Palestrina et qui appartenait aux Conti depuis le pontificat de Martin V.

4. Les Savelli tenaient pour les Colonna, mais Troiano s'était séparé d'eux.

5. District de Tivoli.

6. Sigismondo dei Conti, vol. II, p. 175.

7. Sans doute Troiano Caracciolo, troisième duc de Melfi. Son père Giovanni, rebelle au roi de Naples, était en prison. Il existait aussi un Giacomo Caracciolo, comte de Brienza, et un autre Giacomo, comte d'Avellino.

SPOLÈTE AUTREFOIS. Cabinet des Estampes.

LE CHATEAU ET LA VILLE DE BRACCIANO AUJOURD'HUI. (Phot. Moscioni.)

tous les coups portaient. Plus de cent prisonniers, dont Carlo, le fils naturel de Virginio, demeurèrent aux mains des Colonna. C'était le jeudi 31 mars 1498, jour où le pape proclamait à Saint-Pierre, selon une coutume depuis longtemps abandonnée, la bulle *In Cœna Domini*, maudissant les hérétiques et les ennemis de l'Église. Du péristyle de la basilique, l'on distinguait au loin les collines de Tivoli et de Monticelli au pied desquelles se passait cette bataille; plus d'un, quand on connut la bataille, fit, comme Sigismondo dei Conti, la réflexion qu'on avait assisté sans le voir à un événement capital.

Exaltés par leur victoire, les Colonna vinrent attaquer les châteaux des Orsini situés dans les environs de Tivoli ; leurs terribles canons leur assuraient partout la victoire. Les châteaux se rendaient les uns après les autres. Il en fut de même de ceux des Conti; Lugnano, Torrecchia, Montalto au Sud de Rome, tombèrent au pouvoir des Colonna, soit par la fuite des habitants et des défenseurs, soit par la force des armes. Le bourg de Patrica, dans la délégation de Frosinone, semblait imprenable, mais les gros canons, hissés dans la montagne, en eurent raison et les Colonna firent de la garnison un massacre effroyable. « Jadis, murmuraient les vieux Italiens, on se battait pour la gloire, et maintenant pour le sang. » Il y avait un peu de vrai dans cette accusation. Le temps des batailles d'Anghiari n'était plus. Charles VIII disait à l'ambassadeur Antonio Lorédan[1] : « Vous, Vénitiens, êtes gens prudents, vous abondez en richesses, mais vous manquez de cœur dans les entreprises. Vous avez trop peur de la mort. Nous, nous entreprenons de faire la guerre avec la résolution de vaincre ou de mourir. » On accusa plus tard les Gascons de César d'avoir introduit ces mauvaises habitudes (1503).

Le parti guelfe était consterné. Toutefois, l'union se fit bientôt contre les Colonna, de même que naguère contre les Orsini ; de toutes parts leurs ennemis accoururent ; il en vint de Pérouse, de Spolète, de Città di Castello, par bandes de cent, deux cents, voire cinq cents hommes. On se mit à fondre des canons « à la française » dans le château de Bracciano. Palombara fut assiégée. Troilo défendait la place avec des soldats espagnols et suisses dont on admirait l'activité, le courage et l'amour des dangereuses aventures.

La guerre traîna une année encore puis, comme toujours, les adversaires, après des escarmouches, des combats et des attaques de places plus ou moins heureuses, en vinrent à un compromis ; à la demande du pape, un citoyen romain, Alessandro Boccabella de la vieille bourgeoisie citadine, s'entremit, et les deux partis « se serrèrent la main au lieu même où devait se livrer le suprême combat » (23 juilet 1498).

Si Alexandre VI était ainsi intervenu, ce n'était pas assurément par compassion ni par humanité, mais afin de ne pas permettre aux uns ou aux autres de devenir trop puissants par l'écrasement de leurs rivaux. Il connaissait la formule : *Divide ut imperes*.

Y avait-il, à dire le vrai, quelque chance que les deux familles s'unissent contre l'ennemi commun? Un libelle affiché sur la porte de la Bibliothèque du Vatican leur en donnait le conseil, mais leur haine séculaire garantit le pape de ce danger.

1. Malipiero, p. 183 2. Balan, vol. V, p. 483.

*CHAPITRE V*

# ÉVÉNEMENTS DANS LA FAMILLE DU PAPE

## Mariage de Lucrèce.

Le duc de Gandia, remis de sa blessure, était revenu dans les premiers jours de février 1497 pour se rencontrer avec Conzalve, alors capitaine général des troupes espagnoles dans le royaume de Naples. Celui-ci venait à la requête du pape pour reprendre Ostie et amenait six cents cavaliers et mille fantassins, mais si mal armés et si pauvrement vêtus, que les ennemis, dit plaisamment l'envoyé vénitien, n'auraient eu aucun profit à les faire prisonniers (19 février 1497). Pourtant Conzalve et sa piètre armée furent reçus à Rome avec des transports de joie ; il se rendit au Vatican chevauchant entre le fils et le gendre du pape qui lui fit grand accueil. La prise d'Ostie lui importait tant ! Deux jours après, Conzalve se mettait en route. Le 24 février 1497, Pietro Isvaglies, archevêque de Reggio, gouverneur de la ville de Rome, alla le rejoindre [1]. Dangereuse décision. Il emmenait des milices italiennes, et Espagnols et Italiens ne s'entendaient nullement ; les uns ne souhaitaient rien tant que l'échec des autres. Aussi se contenta-t-on de bombarder la ville. Le pape avait envoyé cinq navires pour bloquer le port (4 mars 1497).

Heureusement pour les alliés, le défenseur de la place, Menno da Guerra, manquait d'énergie ; il demanda à capituler et se livra à la discrétion du pape, mais celui-ci le fit remettre au général espagnol, qui tenait à faire une entrée à Rome de triomphateur romain, traînant Menno enchaîné à sa suite.

Pour le récompenser du service éminent qu'il venait de lui rendre, Alexandre VI voulut lui offrir une palme le jour des Rameaux, mais il la refusa, car il aurait dû la

1. Pietro Isvaglies, Usuali, ou Usuagles, ou Isualles, né à Messine d'humble origine, fut créé archevêque de Reggio et gouverneur de Rome en septembre 1496 en remplacement de Giovanni de Valles Il le demeura jusqu'en 1501

recevoir en second, après le duc de Gandia. En conséquence, la rose d'or parfumée de musc lui fut remise [1].

Le 16 mars 1497, Alexandre VI alla à cheval à Ostie inspecter sa conquête.

On raconta dans la ville que Conzalve, comme naguère l'envoyé espagnol, avait reproché au pape sa vie dissolue et lui avait recommandé d'imposer à l'Église et surtout à la Curie une réforme sérieuse. Justement le bruit courait alors qu'Alexandre VI venait d'avoir un nouvel enfant d'une femme que son propre père lui avait livrée. Elle était mariée. Le mari poignarda son beau-père et fut exilé.

D'autre part, dona Sancia, la femme de Jofré, se conduisait fort mal. Les bruits les plus fâcheux circulaient sur elle.

Le peuple romain commençait à trouver que la cour pontificale passait les bornes ; la faveur des Espagnols l'exaspérait ; les crimes se multipliaient, la vie devenait de plus en plus difficile et ce n'était pas trop de la garde de trois mille Espagnols que le pape entretenait au Borgo pour assurer sa sécurité. Le 15 février 1497, pour donner un semblant de satisfaction, il avait dû publier une ordonnance obligeant les soldats corses, gascons, bourguignons, allemands, sans emploi, qui se trouvaient dans la ville, d'en sortir dans un délai de deux jours. Le vendredi saint (24 mars 1497), il y eut un soulèvement ; le peuple s'assembla au Campo di Fiore, on cria qu'il fallait lapider les Espagnols et le pape ; quelques cardinaux accoururent qui parvinrent à calmer cette agitation.

On apprit alors, le jour de Pâques, que le gendre du pape, Giovanni Sforza, duc de Pesaro, venait de quitter Rome subrepticement. Depuis quelque temps déjà le pape désirait rompre son mariage, mais lui s'y refusait. Un soir que son camérier Giacomino se trouvait dans la chambre de Lucrèce, on annonça le cardinal César ; elle fit cacher le camérier derrière une tapisserie et César exposa en détail comment on allait s'y prendre pour faire disparaître le duc. La scène était peut-être arrangée. Mais Sforza aussitôt instruit avait vu trop de choses à la cour pontificale pour ne pas s'inquiéter ; il gagna Pesaro sans débrider, soit que Lucrèce lui en eût fourni le moyen, soit qu'il eût prétexté des dévotions à S. Onofrio pour sortir de la ville sans provoquer les soupçons. Les deux versions existent. Quoi qu'il en soit, le but du pape et de son fils était atteint.

Deux mois après, le 4 juin 1497, Lucrèce, accompagnée de ses femmes, se rendit à cheval au couvent S. Sisto, près de la voie Appienne ; c'était un très ancien couvent appartenant à l'ordre de Saint-Dominique. Voulait-elle devenir nonne, s'enfuyait-elle, obéissait-elle à son père? Le public, renchérissant sur les scandales trop réels qui se succédaient au Vatican, racontait que ses deux frères, Gandia et César, se disputaient sa possession, comme ils s'étaient disputé celle de dona Sancia ; on allait même jusqu'à insinuer qu'elle fuyait son père. L'orateur de la maison d'Este écrivait au cardinal Ippolito qu'on murmurait bien des choses qui ne se pouvaient confier à une lettre, et Burchard rapporte qu'on imaginait de singulières histoires. Les cours italiennes furent toutes

1. Le pape l'avait bénite le 5 mars sans dire à qui il la réservait. Elle avait coûté 237 ducats.

informées que de détestables événements se passaient dans l'entourage du pape auquel lui-même n'était pas étranger.

Le cardinal Péraud, qui s'était retiré à Pérouse, disait à l'orateur florentin Alessandro Braccio quelque temps auparavant (lettre du 8 avril 1497) qu'il frémissait à l'idée d'aller vivre à Rome [1].

Il se peut que César qui, dès ce moment, rêvait à se créer un État, ait voulu éloigner de sa route un obstacle. Le jeune duc de Pesaro était précisément un des princes qu'il comptait déposséder.

Le 24 mai 1497 eut lieu un consistoire secret dans lequel César fut nommé par le pape légat à Pérouse ; il se trouvait ainsi rapproché du champ de ses futures opérations. Suivant la coutume, les cardinaux l'accompagnèrent jusqu'à ses appartements pour l'y complimenter. Son ambition se révélait peu à peu. Sur la garde de son épée, il fit graver des inscriptions où il était fait allusion à Jules César, celle-ci entre autres : *Cum Numine Cæsaris omen.*

Si le pape poussait ainsi César, il ne négligeait pas les intérêts de Giovanni. Le 7 juin 1497, il érigea la ville et le territoire de Bénévent en duché et l'attribua au duc de Gandia. Pas un des cardinaux ne protesta ; il est vrai de dire que les opposants avaient fui. Le pape lui octroya également Terracine et Ponte Corvo, à lui et à ses descendants. Deux jours après, César reçut mission de se rendre avec lui à Naples, en qualité de légat, pour y couronner le roi Federico. Les deux frères devaient partir ensemble en juillet et revenir en septembre, afin que le duc de Gandia pût conduire en Espagne sa sœur Lucrèce dont le mariage avec le duc de Pesaro avait été annulé. Les Colonna et les Savelli s'étaient rapprochés de Gandia, ainsi que le cardinal Ascanio ; il était en passe, comme le cardinal César, de devenir un des plus puissants seigneurs d'Italie. Quand il sortait, il faisait montre d'un luxe exorbitant ; il portait des colliers nombreux et magnifiques ; sa toque était ornée de joyaux. Il déployait dans son intérieur un grand amour pour le luxe et la dépense ; ses revenus sans cesse accrus, et qui étaient immenses, y suffisaient à peine.

## Assassinat du duc de Gandia.

Le mercredi 14 juin 1497, César et son frère Giovanni avaient dîné avec quelques amis chez leur mère Vannozza dans la petite propriété qu'elle possédait près de S. Pietro in Vincoli [2]. Le repas fini, ils partirent ensemble sur leurs mules; arrivé près du palais de la vice-chancellerie, où résidait alors le cardinal Ascanio, Gandia demanda à son frère la permission de le quitter « pour aller se réjouir un peu ». Il ne garda avec lui qu'un seul serviteur et prit en croupe un homme masqué de noir qui, depuis un mois environ, le

1. Gregorovius, vol. IV, p. 145, n. 14. Le passage a-t-il été copié exactement? Cf. Pastor, vol. V, p. 471. — Burchard, éd. Thuasne, vol. II, p. 668. Appendice. Lettre du 8 avril 1496. — Sanuto, vol. I, col. 369. Gregorovius, *Lucrèce Borgia*, vol. I, p. 88.

2. Elle l'avait achetée 500 ducats en 1493. Elle était voisine aussi de S. Lucia in Selci.

fréquentait en secret, et était venu le rejoindre pendant son repas. Tous trois partirent dans la direction de la place Giudea ; là, Gandia dit à son serviteur de ne pas le suivre et de l'attendre ; si après une heure il ne le voyait pas revenir, il s'en retournerait au Vatican.

Le lendemain matin, ni lui ni son serviteur n'étaient de retour. Le pape prévenu s'inquiéta mais, croyant à quelque fugue, il recommanda qu'on tînt la chose secrète. Le soir venu, on découvrit le serviteur, qui, mourant avait été transporté dans une maison de la place Giudea et ne put donner que des indications très vagues. Le bruit s'accrédita aussitôt, grâce à cette intuition mystérieuse des foules, que le duc avait été assassiné et jeté au fleuve.

Aussitôt, le pape fit entreprendre des recherches. Un marinier, Giorgio Schiavo, qui avait la garde d'un bateau de charbon amaré au port de Ripetta, près du mausolée d'Auguste, raconta que, dans la nuit du mercredi au jeudi, à l'endroit où l'on précipitait les immondices dans le Tibre, il avait aperçu deux hommes descendre d'une ruelle jusqu'à la berge, regarder à droite et à gauche et s'en retourner ; deux autres hommes arrivèrent peu après, firent comme les premiers et donnèrent un signal. Alors survint un homme à cheval qui avait en croupe, en travers de la selle, un cadavre ; les autres hommes vinrent soutenir ce cadavre de part et d'autre. On plaça le cheval la croupe au fleuve; le cadavre, balancé par les pieds et par les bras, fut jeté aussi loin que possible dans le fleuve. L'homme à cheval demanda : « L'avez-vous bien lancé dans le courant, est-il allé au fond? — Oui, seigneur », lui fut-il répondu. Quelque chose de noir flottait. « Qu'est-ce? demanda l'homme à cheval? — C'est le manteau. » Tous les cinq se mirent à jeter des pierres dessus pour le faire enfoncer. Et ils se retirèrent.

Comme on demandait au marinier pourquoi il ne s'était pas empressé de révéler un fait aussi important, il répliqua qu'il avait vu jeter ainsi au Tibre plus de cent cadavres sans que jamais personne ne s'en fût préoccupé.

Près de trois cents pêcheurs et nageurs furent aussitôt chargés de retrouver le cadavre. Une récompense de 10 ducats était promise à celui qui le ramènerait. Les railleurs dirent que le « pêcheur des âmes » faisait maintenant repêcher son fils [1]. Sannazar composa ce distique :

*Piscatorem hominum ne te non, Sexte, putemus*
*Piscatoris natum retibus ecce tuum.*

Que tu sois un pêcheur d'hommes, Sixte, nous ne pouvons ne pas le croire,
Puisque tu es le pêcheur de ton fils dans tes filets [2].

Le surlendemain seulement, vers le milieu du jour, le corps fut retrouvé au milieu d'herbages, tout habillé avec son manteau de velours, son pourpoint, ses chaussures gar-

1. L'ambassadeur mantouan parle de cette plaisanterie dans une de ses lettres, le 16 juin 1497. Voir planche XXIII (*Le pêcheur*).

2. Des sonnets analogues coururent la ville ; R. Renier en a donné deux dans le *Giornale Stor. della Lett. Ital.*, 1888, p. 34 et 306.

nies d'éperons, son poignard et, à sa ceinture, une bourse contenant 30 ducats. Il portait neuf blessures à la gorge, à la tête, aux cuisses. Celle du cou seule était mortelle. On le transporta en barque au château Saint-Ange, où il fut lavé et habillé dans le costume de capitaine de l'Église, et le pape vint le voir. Son désespoir fut poignant et bruyant. On entendait ses cris jusque sur le pont ! Ce qui aigrissait sa douleur, c'était de penser que son enfant avait été jeté au fleuve au même endroit que les ordures. Il s'enferma ensuite dans sa chambre, ne voulant recevoir personne et, durant trois jours, refusa de manger. Ce ne fut que le dimanche que, sur les instances des cardinaux, il consentit à se reprendre à la vie [1].

Vers le soir, on plaça le cadavre dans un cercueil ouvert pour le transporter à S. Maria del Popolo ; le cortège suivit le bord du Tibre et passa par l'endroit précisément d'où le duc avait été précipité dans le fleuve. Deux cents torches étaient portées autour du cercueil, honneur tout à fait exceptionnel, car, généralement, on n'en allumait qu'une vingtaine ; le clergé suivait en pleurant. L'attitude du peuple était diverse ; il considérait avec curiosité le visage de ce jeune prince de vingt ans qui paraissait dormir et dont la fin mystérieuse rendait le sort plus pitoyable. Les uns cachaient leur joie, les autres faisaient éclater leur peine. Les soldats espagnols rangés sur le parcours, l'épée nue, maintenaient le bon ordre, jurant et pleurant. En signe de deuil ou de crainte, la plupart des boutiques étaient fermées.

Le corps fut inhumé dans une chapelle appelée tantôt S. Lucia, tantôt Della Madonna, tantôt Del Corpo di Cristo, que Vannozza avait fait orner de fresques par le Pinturicchio [2]. On y dit des messes jusqu'en 1736 en mémoire d'elle et de ses enfants [3].

Les recherches les plus minutieuses furent entreprises pour découvrir les auteurs du meurtre ; le barigel fit fouiller les maisons où fréquentait le duc, plusieurs personnes suspectes furent mises à la question ; on compromit la réputation de femmes fort honnêtes.

Ces investigations demeurèrent sans résultat. Alors, l'imagination de la foule se donna libre carrière. On avait retrouvé la mule de Gandia près du lieu où son cadavre avait été lancé dans le Tibre ; donc, le crime avait dû être perpétré dans le voisinage, c'est-à-dire dans une région toute dévouée aux Orsini. En conséquence, on les accusa du meurtre d'autant plus vivement qu'il y avait grande haine entre le duc et eux. D'autres l'attribuèrent au cardinal Ascanio, dont le majordome avait été récemment assassiné au Vatican et qui d'ailleurs était l'ennemi des Borgia. L'homme masqué était, assurait-on, un

1. Sanuto, vol. I, col. 651, 658. — *Arch. Soc. Rom. di Stor. Pat.*, vol XI, p. 296. — Malipiero. — Burchard, vol. II, p. 42.

2. Le contrat se trouve dans l'*Archiv. Soc. Rom. di Stor. Patria*, vol XXVIII, p. 464.

3. Elle a disparu depuis, comme la plupart des souvenirs romains des Borgia. Bartolomeo Piazza dit, dans la *Gerarchia cardinalzia* (1703) qu'il vit dans l'église S. Maria del Popolo un tableau représentant Alexandre VI et tous les siens.

La tradition voulait que la chapelle S. Lucia eût appartenu à la famille Borgia ; elle aurait contenu un tableau de Sebastiano del Piombo où se trouvaient représentés plusieurs Borgia. Vannozza fut ensevelie dans cette chapelle ainsi que son fils le duc de Gandia. Alexandre VII fit transformer cette chapelle. P. Raffaele Colantuoni, *La Chiesa di S. Maria del Popolo* (1099-1899), Rome, 1899.

Sur les conseils du frère Gaudenzio Borgia, Vannozza légua à l'église, le 4 décembre 1503, une maison qu'elle possédait place Pizzo di Merlo, s'en réservant l'usufruit.

nommé Giacomo à son service. Pendant quelque temps, cette opinion prévalut, tout invraisemblable qu'elle fût. On penchait aussi pour une vengeance amoureuse. L'orateur du marquis de Mantoue rapporte que le duc était désespérément amoureux de la fille du comte Antonio Maria della Mirandola et fut attiré dans un guet-apens par un rival.

Toutefois, les suppositions prirent un autre cours lorsqu'on sut que le pape, au bout de quinze jours, avait fait clore l'enquête. Dans le premier paroxysme de sa douleur, il s'était écrié qu'il connaissait l'assassin, mais sans révéler qui c'était. Ensuite, il affirma qu'il l'ignorait, d'où l'on conclut qu'il ne le connaissait que trop et qu'il s'agissait d'un membre de sa famille. Était-ce le duc de Pesaro ou le cardinal César? Machiavel, comme la plupart des contemporains, n'hésite pas. Il écrit dans une lettre adressée au Dix de la Balia : « La cause de sa mort resta quelque temps cachée, mais enfin on eut la certitude que le cardinal de Valence avait commis lui-même ou fait commettre ce crime, par envie et par jalousie, au sujet de Mona Lucrezia. »

Il est certain, incontestable que Giovanni gênait son frère, sinon en amour, du moins en politique. Son père le préférait parce que, disait-on, il avait même visage et même regard. Ils poursuivaient le même but. César avait embrassé la carrière ecclésiastique faute de mieux, mais il voyait bien maintenant qu'elle ne pourrait le mener loin et qu'à cause de sa naissance illégitime, il lui était interdit de songer à la papauté. La voie séculière lui paraissait bien plus fructueuse, il songeait déjà à dépouiller la pourpre cardinalice. On peut donc soupçonner sans invraisemblance qu'il ait résolu de supprimer en son frère un obstacle. Trois ans plus tard, personne n'en doutait plus en Italie, d'autant que l'on voyait alors à plein son caractère, quelle avait été sa carrière après l'assassinat et quelle elle aurait été si le duc de Gandia avait vécu.

Il se peut donc que les deux versions, amoureuse et politique, soient exactes et que César ait profité ou même ménagé une intrigue pour se défaire de son frère [1].

Le lundi qui suivit cet événement, le 19 juin 1497, eut lieu un bien étrange consistoire, un consistoire consacré aux lamentations paternelles et aux condoléances officielles. Seul le cardinal Ascanio n'y assista pas ; il s'était enfermé dans son palais et ne voulut pas en sortir. Alexandre IV exhala sa douleur, disant que son fils était mort, que le ciel avait voulu châtier ses propres péchés et non ceux de son enfant qui ne méritait pas une fin si atroce, qu'on ne devait accuser ni César ni Jofré, ni le duc d'Urbino, qu'on avait dit que l'assassin était le seigneur de Pesaro, mais qu'il n'en savait rien, que s'il avait sept tiares, il les donnerait volontiers pour racheter la vie de son fils, que rien ne l'intéressait plus, ni la papauté, ni l'existence, qu'il n'avait plus qu'une pensée, la réforme de l'Église, car, même en son angoisse, il ne perdait pas son habileté politique. Il parla même d'abdiquer.

L'ambassadeur d'Espagne, Garcilasso de la Vega [2], se leva alors et, après avoir témoigné sa sympathie au pape, excusa la cardinal Ascanio de son absence, le lava de

1. A. Leonetti, *Papa Alessandro VI*, vol. II, p. 229.
2. Il était à Rome déjà depuis plus d'un an. Il s'était distingué dans la guerre de Grenade. Père du célèbre poète, ami du roi Ferdinando, sa réputation de diplomate était grande.

l'accusation d'avoir trempé dans l'assassinat et d'être devenu le chef du parti des Orsini et expliqua que, s'il n'était pas venu, c'était par crainte des Espagnols. A quoi le pape répliqua qu'il ne l'avait jamais soupçonné. Ascanio avait d'ailleurs chargé l'envoyé espagnol de présenter à Alexandre VI ses condoléances et de renouveler ses protestations, affectueuses de dévouement. Les ambassadeurs parlèrent ensuite chacun à leur tour, adressant au pape des paroles de condoléances, et le consistoire s'acheva dans les larmes.

Le même jour, le pape informait les princes et les souverains de la chrétienté de son malheur et de la résolution qu'il venait de prendre de réformer l'Église et le Vatican. Le seul souci d'expier les fautes pour lesquelles la Providence l'avait châtié, disait-il, en le privant de son enfant, le poussait-il à cette déclaration? Voulait-il pallier le scandale qui allait se propager à travers l'Europe ? La suite montra qu'il n'avait pas une intention bien ferme de mener à bien la réforme. Toujours est-il qu'il annonça que désormais il ne vendrait plus de bénéfices mais les attribuerait aux plus dignes, qu'il obligerait les cardinaux à ne plus posséder qu'un seul évêché, à n'avoir pas plus de 6 000 ducats de revenu et à ne garder à leur service que cent soixante personnes. Les souverains lui répondirent par des paroles de consolation ; le cardinal Giuliano lui-même, réfugié à Carpentras, lui écrivit que la mort de Giovanni l'affligeait autant que si ç'avait été celle de son propre frère. Il préparait dès lors une politique de rapprochement.

Le pape voulut donner un commencement d'exécution à ses engagements.

Une congrégation de six cardinaux fut créée par lui, avec mission d'étudier les remèdes à apporter à la situation de l'Église ; elle s'assembla régulièrement chaque matin au Vatican. Les cardinaux absents furent convoqués pour novembre en vue de consistoires importants. On eut un moment les plus belles espérances. On répétait que le pape avait ordonné à son fils Jofré de se retirer dans sa principauté de Squillace, que Lucrèce serait envoyée à Valence, qu'on ne verrait plus au Vatican d'enfants du pape. Mais, dès qu'Alexandre VI eut connaissance des premières conclusions de la commision, il déclara qu'elles portaient atteinte au pouvoir absolu du souverain pontife et suspendit ses travaux. Bien plus, le cardinal Sclafenati étant mort le 9 décembre 1497, il transféra à César ses bénéfices s'élevant à 12 000 ducats.

Le cardinal Ascanio demanda au pape une audience ; sa méfiance était telle pourtant qu'il ne se rendit auprès de lui que lorsque sa sécurité eut été garantie par l'Espagne et Venise ; mais alors, il passa quatre heures en conférence avec lui ! Cette démarche accomplie, il partit aussitôt pour Grottaferrata dans les monts Albins, revint en août pour assister le cardinal Lunate à ses derniers moments (5 août 1497) et revit le pape, mais se retira à Loreto dans les premiers jours de septembre.

Le 22 juillet 1497, César partit avec Burchard pour aller couronner le roi de Naples ; la cérémonie eut lieu le 10 août. Le 6 septembre, il rentrait à Rome. Les cardinaux se rendirent au-devant de lui jusqu'à S. Maria Nuova au Forum. Le pape le reçut officiellement en consistoire, l'embrassa selon le cérémonial accoutumé, mais ne lui adressa pas une seule fois la parole. On le remarqua ; l'opinion qui faisait de César le meurtrier

## *VANNOZZA. — ARMURE FÉMININE. — OBJETS RELIGIEUX.*

PORTRAIT PRÉSUMÉ DE VANNOZZA CATTANEI, par Girolamo da Carpi. Villa Borghèse, à Rome. (Phot. Anderson.)

CUIRASSE FÉMININE, d'après l'ouvrage *Caterina Sforza* du comte Pasolini. Musée de Milan.

CROIX D'ARGENT. Église de Castione. Lombardie. (Phot. Alinari).

MARTEAU JUBILAIRE AYANT APPARTENU AU CARDINAL GIOVANNI BORGIA. Musée du Louvre. (Phot. Giraudon.)

de son frère s'en trouva renforcée. Cependant, Alexandre VI lui fit remettre les meubles et les bijoux de Giovanni afin qu'il les conservât pour le fils de celui-ci ; on les estimait 30 000 ducats ; sa femme, Maria Enriquez, demeurée en Espagne, en réclama 50 000 qu'elle obtint par un acte signé au Vatican le 19 décembre 1497. Son fils eut une nombreuse descendance [1] ; elle compta un saint, Francesco, quatrième duc de Gandia, qui fut le troisième général des Jésuites et grand d'Espagne (1510-1572). Le duc de Lerme, ministre de Philippe III, fut le petit-fils du saint.

Une terreur superstitieuse planait sur la ville ; on racontait que des lamentations se faisaient entendre dans le palais pontifical et dans le château Saint-Ange, qu'on y voyait apparaître des lueurs, qu'une bande de démons s'était abattue dans l'église Saint-Pierre et qu'elle semblait le soir, comme illuminée et presque en feu.

Le pape, ne pouvant plus vivre au Vatican, se réfugia au château. Mais, là aussi, les manifestations célestes le poursuivirent ; la foudre tomba sur la poudrière et la fit sauter le 29 octobre 1497 ; des blocs de pierre furent projetés au loin, jusque de l'autre côté du fleuve, sur la banque Spannocchi. Il y eut plusieurs blessés. La statue de l'archange Saint-Michel, qui dominait le monument et dont l'épée tendue vers le ciel avait peut-être attiré la foudre, disparut. La foule fut persuadée qu'elle s'était envolée [2].

En décembre, on entendit plusieurs fois du haut du château une voix retentissante ; la cour du pape et lui-même eurent grand'peur, car ce ne pouvait être que « l'esprit » du duc de Gandia qui réclamait justice. En février 1498, le pape n'osait pas encore rentrer dans son palais.

## Immoralité générale. — Deuxième mariage de Lucrèce. — César dépouille la pourpre.

A Rome et en Italie, on apprécia fort l'habileté avec laquelle le crime avait été commis et l'adresse de ses auteurs à se dissimuler ; on ne le réprouva pas.

L'amoralité était générale. La cour pontificale était aussi corrompue que la ville. Les prélats, dépensiers et besogneux malgré leurs immenses revenus, cherchaient à s'enrichir par tous les moyens. Quelques-uns étaient démasqués, mais combien d'autres trafiquèrent toute leur existence des choses saintes ! Giambatista Ferrari de Modène, qu'on surnommait le Cerbère de la Curie, fut mis en défaut plus d'une fois sans doute [3].

Le 9 octobre 1497, l'archevêque de Cosenza, Bartolomeo Flores, fut convaincu d'avoir fabriqué de fausses bulles et accordé indûment des dispenses. Le pape fit décider en consistoire qu'il serait arrêté, dégradé, dépouillé de ses titres et de ses fonctions,

1. Né en novembre 1494, il fut le troisième duc de Gandia et épousa Juana de Aragon, fille de l'archevêque de Saragosse, bâtard de Ferdinand le Catholique.

2. Plus de quinze personnes furent blessées. Le dommage dépassa 30 000 ducats. Burchard, Nouv. éd., vol. II, p. 58.

3. Sur l'immoralité de ce temps, voir entre autres Dante del Re, *Discorso critico sui Borgia*, dans *Arch. Soc. Rom. di St. Patria*, vol. IV, p. 89. — Burckardt, *La civilisation en Italie*. — J.-Ad. Symonds, *Renaissance in Italy*. — Gregorovius, *Lucrèce Borgia*.

condamné à la prison perpétuelle ; il fut livré au bras séculier ; néanmoins, le barigel le laissa au château Saint-Ange, prison pontificale, où il se trouvait. Le 28 octobre, on le conduisit vêtu d'une gonnelle de drap blanc grossier tombant au-dessous des genoux, d'un caban d'étoffe verte, avec un bonnet blanc sur la tête et un grand crucifix de bois entre les mains, dans un cachot qu'on nommait San Marocco et qui était un horrible réduit dont Benvenuto Cellini ne parle qu'avec horreur. On n'en sortait jamais vivant. Là, ne recevant que trois pains tous les trois jours et un peu d'eau, « le pain de la douleur et l'eau de la tristesse », avec un peu d'huile pour s'éclairer, il végéta pendant neuf mois et mourut le 23 juillet 1498.

Plus tard, en 1502, Jérôme Hermelin de Bâle, soupçonné et soumis à la torture, avoua qu'il fabriquait depuis longtemps des brefs accordant à des ecclésiastiques les promotions qu'ils sollicitaient.

Un jour, en 1501, Burchard demanda au pénitencier de Saint-Pierre quels étaient les péchés dont on s'était confessé à lui récemment ; l'énumération qu'il en fit est effroyable : c'est un homme qui a épousé successivement quatre femmes, qui toutes sont vivantes ; un moine qui s'est marié, a vécu trente ans avec une femme, en a eu six enfants ; cette première femme étant morte, il en avait épousé une deuxième avec laquelle il vécut pendant sept ans, après quoi il a quelque remords ; un homme se marie, prend les ordres, perd sa première femme, se remarie ; un autre épouse la fille de sa maîtresse ; un prêtre vit en concubinage avec sa nièce, en a des enfants qu'il baptise lui-même et qu'il tue successivement et enterre dans une écurie. A ce dernier, l'absolution est refusée, pas aux autres.

Le pape considérait ces faiblesses avec indulgence. Bernardo de Montefeltro, majordome du cardinal Della Rovere, vint, conduit par le gouverneur de la ville [1], se plaindre à lui que sa fille eût été mise à mal dans une église par un homme dont on lui révélait le nom ; Alexandre VI se contenta de sourire et ne donna aucune suite à l'affaire.

Les assassinats se multipliaient ; on assassinait sous les yeux du pape. Pietro Calderon, surnommé Perotto, fut massacré au Vatican si près du pape que son manteau fut éclaboussé de son sang ; puis on le jeta dans le fleuve. « Il tomba dans le fleuve contre son gré », dit Burchard (février 1498). Peu de temps après, une des femmes de Lucrèce, appelée Penthésilée, favorite du pape, à ce qu'on assurait, fut tuée mystérieusement. Dans ce même mois de février (le 18), Giulio Vitello de Corneto, serviteur du cardinal Domenico della Rovere, âgé de trente ans, est entouré de dix à douze spadassins pendant qu'il écoutait la messe dans l'église des Frères Mineurs, située près de S. Maria sopra Minerva, et frappé à coups d'épieu et d'épée ; il périt ainsi que ses frères qui étaient à ses côtés. On peut juger du nombre de crimes qui se commettaient journellement à Rome par les paroles du marinier qui assista à la noyade du cadavre de Giovanni Borgia !

En temps de carnaval, les masques favorisaient les crimes ; il s'en commettait beau-

1. Peut-être Andrea de' Spiriti, qui fut gouverneur en même temps que Giovanni Andrea de Sacchi (Moroni, vol. XXXII, p. 39).

coup et l'on en imaginait plus encore. Le bruit courut un jour dans la ville que Burchard avait été assassiné ; il dut, à ce qu'il raconte, se donner bien du mouvement pour prouver le contraire à ses amis.

Les Romains prenaient, tout en murmurant, leur parti de ces violences et de ces hontes ; mais les étrangers en demeuraient déconcertés et scandalisés.

Vettori rapporte les paroles d'un Rhénan qui avait passé plusieurs années à Rome au service du cardinal Briçonnet [1] : « J'ai vu la façon de vivre des prélats et des grands personnages. Si j'étais resté plus longtemps, j'aurais dû redouter, non seulement de perdre la foi, mais encore de devenir épicurien et de douter de l'immortalité de l'âme. » Le chevalier Arnold von Harff, qui vint à Rome pendant le carnaval de l'année 1497, renonce à décrire les choses qu'il a vues comme trop contraires à la foi. Quand Luther visita Rome, bien avant sa séparation d'avec l'Église catholique, il fut frappé de la liberté des mœurs. « Toutes les iniquités, écrit-il, deviennent licites ; on délie les vœux, on légitime les bâtards, l'infamie est ennoblie, le vice armé chevalier. Quelle avidité, quelle avarice! Les lois canoniques sont des chaînes que l'argent délie. Satan lui-même est saint. » Malgré son animosité, Savonarole n'a pas exagéré l'effrayant tableau qu'il fait de Rome et de la cour pontificale.

Ce que l'interlocuteur de Vettori dit de l'immortalité de l'âme est d'importance. A en juger par le nombre d'ouvrages publiés sur cette question depuis le milieu du xv^e siècle, on doit supposer que la croyance en une autre vie était alors fort ébranlée. On ne défend que les thèses qui sont menacées. Or, cette croyance eût été alors un frein à bien des dérèglements. Le vice se trouvait donc avoir libre carrière.

Les souverains étrangers ne cachaient pas au souverain pontife leur réprobation. Les orateurs portugais, comme naguère ceux du roi d'Espagne qui pourtant devait tant au pape, lui reprochèrent violemment les irrégularités de sa conduite, sa simonie, ses menées politiques et le menacèrent d'un concile, ce dont se réjouit le cardinal Ascanio ; cette fois, le pape, devenu peu endurant, leur cria que, s'ils continuaient à lui échauffer les oreilles, il les ferait jeter à l'eau. De pénibles audiences de ce genre se renouvelèrent. En décembre 1498, les Espagnols revinrent à la charge.

Mais Savonarole venait d'être pendu et brûlé (28 mai 1498). Cet éloquent censeur du Saint-Siège avait péri déconsidéré et la situation du pape, son pouvoir s'en trouvèrent raffermis. Charles VIII venait aussi de mourir à Amboise le 7 avril 1498, en sorte que le pape pouvait espérer que, de ce côté-là également, il aurait moins à redouter qu'auparavant et que ses ennemis les Colonna ne trouveraient pas, auprès de la cour de France, l'appui que leur avait fourni le feu roi.

Alexandre VI put donc s'adonner sans frein aux plaisirs, commettre les forfaits qu'il jugeait utiles, poursuivre les entreprises qu'il méditait en vue de grandir sa famille.

Ostie était, depuis qu'on ne s'y battait plus, un lieu où l'on allait se divertir. César

1. Fr. Vettori, *Viaggio in Alemagna*, Paris, 1837. — Cf L. Passy, *Un ami de Machiavel, Fr. Vettori*, Paris, 1913. — Pastor, vol. VI, p. 141 n.

et le cardinal Borgia y furent pour le carnaval de l'année 1498 ; auparavant, ils s'étaient promenés dans Rome, habillés de costumes laïques, à la française. Il n'y eut pas cette année-là de jeux du Testaccio et de l'Agone, mais le pape, qui tenait à distraire ses sujets, fit courir les juifs ; on leur donna le départ au Campo di Fiore et ils durent aller jusqu'au Vatican, ce qui représente près de deux mille mètres ; néanmoins ils n'eurent pas la pièce de drap rouge qu'on avait promise comme prix, sous prétexte que le départ n'avait pas été régulier ! Le 8 février, on présenta sur la place du Capitole les taureaux attribués par le sort à chaque quartier et qui devaient être tués le lendemain, puis il y eut des courses de genets et de barbes, d'ânes et de buffles.

De grandes réjouissances se préparaient. On avait obtenu assez facilement de Sforza une attestation reconnaissant qu'il n'avait jamais été effectivement l'époux de Lucrèce et elle-même se déclara prête à affirmer par serment qu'il en était ainsi [1]. Sforza dut en outre restituer les 31 000 ducats qu'il avait reçus en dot (20 décembre 1497).

Mais un ancien fiancé de Lucrèce, don Gaspar de Procida, surgit alors et demanda sa main, sous le prétexte que jamais ses fiançailles n'avaient été légalement rompues. Sans doute ne pensait-il pas l'épouser, car il était marié, mais seulement tirer quelque profit de cette difficulté. Il n'eut même pas cet avantage. Que peut-on contre qui peut tout? Le souverain pontife déclara que, à la vérité, les fiançailles de sa fille n'avaient jamais été annulées de façon régulière, qu'elle avait agi avec légèreté, « égarée qu'elle était » à ce moment-là, mais que maintenant il la déliait de son engagement et l'absolvait de son parjure (10 juin 1498) [2].

Alexandre VI songea donc, sur le conseil de Prospero Colonna, à marier sa fille au fils naturel du roi Alfonso II, le frère de dona Sancia, Alfonso d'Aragon, duc de Bisceglie, prince de Salerne. Il avait dix-sept ans. Cette union favoriserait ses projets en lui assurant l'appui des Aragonais. Le 29 juin 1498, le mariage fut conclu par procuration ; en juillet, le jeune homme arriva à Rome. Des fêtes splendides furent données en son honneur ; il y eut comédie ; César joua, déguisé en licorne. Le 20 juillet, les noces eurent lieu au Vatican ; les témoins furent les cardinaux Ascanio, Giovanni Borgia et Giovanni Lopez. Sa dot fut de 40 000 ducats ; de son côté, le roi de Naples promit à Alfonso les cités de Quadrata et Bisceglie [3]. Il avait été convenu que Lucrèce resterait à Rome tant que son père vivrait ; elle continua à habiter le palais du cardinal S. Maria in Porticu.

Mis en goût, le pape demanda pour son fils César, bien qu'il fût encore cardinal, la main de la fille d'Alfonso, Carlotta, qui avait en dot l'opulente cité de Tarente. Mais le roi ne se souciait pas de voir s'établir au Nord et au Sud de ses États cette famille tentaculaire des Borgia ; il laissa sa fille, qui faisait son éducation à la cour de France, répondre qu'elle ne voulait pas épouser « un prêtre fils de prêtre » et être appelée « Madame la cardinale ».

1. On se souvient de ce qui a été dit plus haut touchant sa grossesse aussitôt après son mariage. Page 166.

2. Voir p. 615.

3. Quadrata, aujourd'hui Corato, est près d'Adria. Bisceglie (ou Biselli) ville industrieuse et commerçante à cette époque, ceinte de fortes murailles, est située sur l'Adriatique, près de Trani.

Une telle objection n'était pas pour arrêter César. Tant que son frère Giovanni vivait il avait dû lui céder le pas, c'est pourquoi il s'était engagé dans la voie des honneurs et des profits ecclésiastiques. A présent, il avait tout avantage à se débarrasser de cet empêchement. Le 17 août 1498, au lendemain des fêtes nuptiales, le pape fit revenir les cardinaux absents à cause des chaleurs et réunit un consistoire dans lequel César déclara qu'il n'avait jamais eu de penchant pour la vie ecclésiastique, que son père l'avait forcé à y entrer et qu'il désirait maintenant dépouiller ses titres et se marier. Le consistoire lui permit, à l'unanimité, de déposer la pourpre, d'autant qu'il n'était que diacre. L'ambassadeur d'Espagne protesta toutefois, disant qu'un cardinal ne pouvait devenir prince français, comme on en prêtait l'intention à César ; il saisit cette occasion de réclamer encore une fois la réforme de l'Église. Le pape répliqua que c'était pour le salut de son âme que son fils abandonnait la carrière sacerdotale. Il fit valoir, en outre, un excellent argument, très convaincant. La résignation de son fils allait rendre vacants plusieurs bénéfices rapportant plus de 35 000 ducats ; il les réserverait à des candidats agréables à l'Espagne. Dès lors, toute opposition cessa. Dans le public on se disait : « Lorsque le cardinal Ardicino della Porta voulut se démettre de la pourpre pour consacrer sa vie au bien, il y eut de l'opposition dans le Sacré Collège, mais quand César veut s'en dépouiller pour se marier, il a l'unanimité [1]. »

Bien entendu, avant de faire cette déclaration, César s'était assuré d'un principat en France qui lui procurerait éclat et autorité en Italie. Louis XII consentait à le créer prince de Valentinois et érigea ce comté en duché-pairie à son intention (Lettres patentes datées d'Étampes, août 1498) [2]. Le roi Louis XII s'en faisait ainsi un allié et, d'autre part, s'assurait le bon vouloir du pape pour l'annulation de son mariage avec Jeanne de France.

## Disette du trésor.

Depuis quelques mois on faisait de grands préparatifs à Rome en vue du voyage qu'allait entreprendre César en France afin d'y prendre possession de son duché et d'y trouver femme ; les ballots de soierie et de brocart s'accumulaient, on confectionnait force habits à la française, on forgeait et on ciselait à Rome et dans le Nord de l'Italie de merveilleuses armures ; bijoutiers et orfèvres préparaient des présents. On estima dans le public et à la cour la dépense à 100 000 ducats. Aussi, le trésor pontifical était-il plus vide que jamais. Afin de le regarnir, le souverain pontife spéculait, disait-on, sur les blés nécessaires à l'alimentation de la ville, ce qui était peut-être, après tout, une de ces accusations injustes que la foule adresse habituellement à ceux qui ont charge de veiller à ses

1. Voir plus haut, p. 115.

2. Ainsi l'évêque de Valence en Espagne devenait duc de Valence en France. Qu'on se souviennue que certains auteurs admettent que les Borgia avaient leur origine dans cette région. Les papes affirmaient avoir des droits sur le comté de Valentinois par suite de leurs possessions en Avignon. Louis XII, en faisant ce présent à César, mettait donc fin à une contestation délicate. Aymar de Poitiers, seigneur de Saint-Vallier, avait des prétentions sur le Valentinois; on le désintéressa en lui accordant le grenier à sel de Pont-Saint-Esprit. Voir Jules Chevalier, *Mémoires pour servir*

besoins. Mais, ce qui est certain, c'est qu'il vendait des charges et s'emparait impitoyablement des héritages des prélats morts à Rome ; il en avait le droit, certes, mais les papes précédents ne l'avaient jamais exercé avec autant de rigueur.

Le 22 mars 1498 [1], le cardinal Campofregoso mourut ; un cubiculaire pontifical fut aussitôt envoyé pour mettre sous scellés tous ses biens et entreprit l'inventaire de son argenterie et de son mobilier. Deux *parafrenarii* furent chargés de veiller à la conservation du séquestre, mais ils s'entendirent pour voler des étoffes ; ce qui en resta revint à la Chambre apostolique.

Egger Durcop (Duerkopp), évêque du Schleswig, étant mort le 6 novembre 1499, son exécuteur testamentaire, qui était Burchard, alla aussitôt trouver le pape pour le supplier de lui laisser accomplir les volontés du défunt. Burchard savait que l'archevêque de Reggio, gouverneur de la ville, avait l'intention de dresser un inventaire en vue de saisir l'héritage ; il demanda donc au pape de l'en empêcher, mais le pape lui répondit qu'il avait agi comme il convenait ; il fit aussitôt venir le gouverneur et lui parla à l'oreille pour le charger d'établir une liste exacte des meubles et du numéraire qui avaient appartenu à l'évêque afin de les lui livrer. En conséquence, le gouverneur envoya des agents à la banque Fugger et dans d'autres banques avec ordre de saisir les sommes qu'elles détenaient au nom du défunt ; en même temps un auditeur se rendait à sa maison et en faisait l'inventaire. Il n'emporta rien pourtant et nomma Burchard séquestre.

On constata que l'évêque possédait peu d'argent liquide, mais des lettres de change que le pape ne pouvait saisir ; ce fut la seule raison pour laquelle Burchard obtint l'autorisation d'exécuter le testament.

Plus tard, le cardinal Zeno, neveu de Paul II, étant mort le 7 mai 1501, le pape déclara que tous ses biens revenaient à l'Église, ce qui était d'autant plus légitime qu'il n'avait pas testé, et il les fit saisir. Mais les Vénitiens refusèrent de reconnaître cette mainmise en ce qui concernait leur territoire, arguant que le défunt était Vénitien, ce qui mit Alexandre VI dans une furieuse colère ; il menaça d'en référer aux rois de France et d'Espagne, à l'empereur d'Allemagne, à tous les souverains de la chrétienté, de renoncer à la croisade, de jeter l'interdit sur la République... et ne fit rien.

Les confiscations se multipliaient. Alfonso Solares, autrement dit Pietro de Aranda, évêque de Calahorra, autrefois majordome du pape [2], fut arrêté au Vatican en avril 1498, et traduit devant un tribunal ecclésiastique en août sous l'inculpation d'être un marrano ; les magistrats citèrent plus de cent témoins à charge et très peu à décharge ; le 14 décembre Aranda était déposé, dégradé, privé de ses biens et enfermé au château Saint-Ange dans une prison « pas trop dure », avec un ou deux serviteurs. Son fils naturel, arrêté en même temps que lui sous le même prétexte, fut exilé à Pérouse. On avait saisi chez Aranda 10 000 ducats, il en avait autant en banque. Nul ne douta à Rome de la cause réelle de

*à l'histoire des Comtés de Valentinois et de Diois*, Paris 1906. Le Parlement de Grenoble s'opposa à la donation.

1. Eubel dit par erreur le 22 avril. Il était né en 1428.

2. Il était Espagnol. Sixte IV l'avait nommé évêque, Alexandre VI l'appela à Rome et le créa « préfet du palais » en 1496.

son malheur. « Son crime, dit l'orateur vénitien, fut sa richesse, ses deniers comptants. »

L'accusation d'être un marrano était grave. Jules II n'en savait pas de plus outrageante à adresser à la mémoire de son prédécesseur [1]. Les marrani que l'accueil paternel du pape avaient attirés très nombreux à Rome et aux alentours, causaient à présent de graves soucis à l'Église qui s'efforçait de les convertir. C'était fête quand elle y réussissait. Le 29 juillet 1498, on en « réconcilia » deux cent trente d'origine espagnole comme la plupart d'entre eux. L'un était un franciscain et portait le costume de son ordre. Couverts, par-dessus leur vêtement habituel, d'un manteau rouge ou violet allant jusqu'aux cuisses, sur lequel était appliquée une croix large de quatre doigts, ils s'avancèrent sur un terre-plein élevé devant la basilique de Saint-Pierre ; le gouverneur de la ville, l'ambassadeur d'Espagne, des évêques, des chefs d'ordres, avaient pris place sur une estrade ; un maître en théologie leur fit, en italien, un discours sur leurs erreurs, les réprimanda et leur exposa la vérité. Quand il eut fini, les néophytes demandèrent comme ils en avaient été instruits, qu'il leur fût pardonné. Alors, le majordome du pape les avertit de vivre désormais dans le respect de l'Église et leur énuméra les peines qu'ils avaient encourrues. Son discours, qui était en latin, leur fut traduit en espagnol. Les marrani allèrent alors deux par deux prier dans Saint-Pierre puis à S. Maria sopra Minerva, lieu habituel des abjurations, où ils déposèrent leurs vêtements que les moines conservèrent en souvenir de cette victoire de l'Église sur l'hérésie. D'une fenêtre du Vatican, Alexandre VI avait assisté à la première partie de cette cérémonie.

Ces marrani possédaient quelque argent. L'opinion publique fut persuadée qu'ils avaient dû payer très cher leur pardon.

## Mariage de César.

Le 1er octobre 1498, César partit pour la France dans un équipage d'une incroyable somptuosité ; il était vêtu d'un pourpoint de damas blanc galonné d'or ; sur les épaules il avait un manteau de velours noir à la française ; son cheval portait un plumet noir et était ferré d'argent comme aussi ceux de son escorte.

César s'habillait volontiers en noir ; cette couleur lui seyait sans doute, car il était d'un blond tirant sur le roux.

Des centaines de mulets portaient des étoffes, des vêtements pour 200 000 ducats, des pierreries et de l'argent monnayé pour pareille somme. C'est ce que Brantôme qualifie de « vaine gloire et bombance sotte [2]». A ses yeux sans doute, mais non pour la foule que ce luxe remplissait d'admiration à l'égard du prince et de son père.

Quatre cardinaux l'accompagnèrent assez loin ; plusieurs jeunes nobles romains vinrent avec lui jusqu'en France. Même il y avait parmi eux un Orsini. Louis de Ville-

1. Il ne faut pas oublier qu'Alexandre VI venait d'Espagne comme eux.

2. Brantome, œuvres complètes, Paris 1864-1882. *Grands Capitaines étrangers*, vol. II.

neuve, baron de Trans, qui naguère commandait la flotte française devant Naples [1], était venu le chercher et devait être son guide et son conseiller si tant est que ce jeune homme, déjà si expert en toutes choses malgré ses vingt-deux ans, eût besoin d'avis.

César s'embarqua à Civitavecchia sur des galères françaises le 3 octobre 1498 ; il fut reçu à Marseille en souverain (11 octobre). Il y séjourna dix jours. Alexandre VI avait écrit au roi, le 26 septembre précédent : « Je vous envoie mon cœur, mon fils bien-aimé, le duc de Valentinois ; je n'ai rien de plus cher au monde. » Et le roi le traita comme tel.

Le 28 octobre, César fit son entrée dans Avignon « comme un Duc triomphant » Le cardinal-légat, Giuliano della Rovere, les cardinaux Raymond Péraud et Gurk, le gouverneur d'Avignon, Clemente della Rovere, évêque de Mende, vinrent au-devant de lui ainsi que les consuls, les magistrats et un immense concours de peuple. Le lendemain, la municipalité lui offrit des cadeaux d'orfèvrerie. Les jours suivants, les fêtes se succédèrent avec accompagnement de farces et de sotties [2].

César s'entretint avec le cardinal Giuliano. L'attitude du futur Jules II fut peu honorable pendant son exil volontaire en France. Cet homme que l'on se figure inflexible, d'une énergie indomptable, tout d'une pièce, plus guerrier que prélat, fut alors diplomate, ondoyant et divers ; intriguant contre le pays où il vivait, conseillant ses ennemis, ne manquant aucune occasion d'exprimer au pape qui l'avait tant maltraité et à son fils son dévouement et s'entremettant en leur faveur ; il intervient pour faire agréer leurs désirs, il se fait le protecteur de César en France. Plus tard, il parlera de « ses rares vertus [3] ».

Alexandre VI s'efforçait, de son côté, de se le concilier. En janvier 1497, il menaçait de le priver de ses dignités et de ses biens et même de l'excommunier, mais un revirement s'était produit et, le 6 juin 1497, un accord était intervenu aux termes duquel, si le cardinal revenait en Italie, le pape promettait de ne pas confisquer ses biens et ses bénéfices ; la ville d'Ostie lui serait restituée, à la condition qu'il payât au pape 12 000 ducats qui avaient été dépensés en fortifications ; ses torts seraient pardonnés ; son frère rentrerait en possession de son titre de gouverneur de Rome, et quant aux 40 000 écus qu'il s'était appropriés, le cardinal serait juge de ce qu'il devrait faire. Mais Giuliano s'était gardé de se livrer à la discrétion du pape et l'affaire en était restée là.

César était chargé de renouveler ces propositions. En outre, Alexandre VI offrait de donner sa nièce, Angela Borgia, au fils du gouverneur, Francesco Maria [4].

De façon générale, le pape affectait de pardonner à ses ennemis, aux partisans du roi de France, à ceux du cardinal. Mais cette clémence paraissait suspecte. Le cardinal Ascanio se sauva de Rome, le 13 juillet 1499, prétextant une partie de chasse ; toute

1. Ambassadeur du roi à Rome ; se distingua à Agnadel, à Fornoue ; pour le récompenser, Louis XII érigea en marquisat sa baronie de Trans. Il mourut en 1516 à Digne.

2. Gustave Bayle, *Fêtes données par la ville d'Avignon à César Borgia*, dans *Memoires Acad. Vaucluse*, 1888, vol. VII. Pour le voyage, voir Woodward, *Cesare Borgia*, p. 138.

3. Bref le recommandant aux Florentins.

4. C'étaient deux enfants. Borgia mort, il ne fut plus question du mariage qui avait été célébré par procuration le 2 septembre 1500.

## JEU DU SARRASIN.

Florence. — École de Vasari. (Phot. Brogi.)

sa « famille » quitta la ville pour le rejoindre à Milan. C'était, cette fois, un départ définitif. Aussitôt le pape fit enfermer son secrétaire au château Saint-Ange et opérer une perquisition dans son palais [1].

Le cardinal Giuliano était dans les mêmes dispositions. Sa défiance restait profonde. Il répondit aux avances du duc César en protestant de son grand désir de rentrer à Rome, mais, au lieu d'y retourner, il se joignit à lui pour aller à Chinon.

La ville de Valence qu'on avait donnée au duc était pauvre ; elle l'accueillit avec beaucoup de protestations de respect et de dévouement et peu d'éclat; il en fut autrement à Lyon, où César arriva le 22 novembre 1497 ; le roi avait donné des ordres pour qu'on le reçût avec de grands égards [2].

César avançait lentement, car il ne voulait arriver à Chinon, où se trouvait la cour, que lorsque les négociations pour son mariage seraient achevées. Elles étaient laborieuses. Une petite-nièce du roi, la fille du comte de Foix [3], l'avait refusé tout comme la princesse napolitaine. Le cardinal Giuliano avait beau écrire au pape que chacun admirait les qualités d'esprit et de corps du duc de Valentinois, que le roi le tenait en haute estime, Alexandre VI se dépitait de ces échecs successifs. Rome et toute la cour attendaient anxieusement des nouvelles, les étrangers s'étonnaient, raillaient. Alexandre VI écrivait au cardinal que César allait devenir la risée de l'Europe, car personne n'ignorait qu'il s'était rendu en France pour y trouver femme.

Dans cette extrémité, le roi songea à la princesse Charlotte d'Albret, sœur de Jean d'Albret, roi de Navarre, et fille d'Alain, seigneur d'Albret (comte de Dreux en 1516) que le roi et la reine détestaient. Elle était de grande beauté, « l'une des plus belles filles de la cour », dit Brantôme, de haute vertu comme l'avenir le montra, fort intelligente et avenante.

On l'avait envoyée à la cour pour y parfaire son éducation et peut-être pour y chercher un mari. Anne de Bretagne en avait la garde [4]. Or César arrivait avec le bref qui autorisait le roi à rompre son premier mariage et à épouser Anne. Il apportait aussi le chapeau à George d'Amboise, archevêque de Rouen.

Les pourparlers pour le mariage ayant abouti, mais non sans peine, car Alain était cauteleux, intéressé et besogneux, un contrat avait été signé le 10 mai 1499, au château de Blois, et César put se présenter.

L'entrée du duc à Chinon émerveilla les plus vieux courtisans ; ses mules chargées d'un énorme bagage, les tambourineurs vêtus de drap d'or, les tompettes et sonneurs de clairons dont les instruments étaient d'argent et les vêtements magnifiques, et les joueurs de rebecs (sorte de violons) chamarrés de cordons de fils d'or qui le précédaient, les rubis et les pierres précieuses dont ses vêtements et jusqu'à ses chaussures étaient

1. Il se peut qu'Ascanio soit parti à cause du rapprochement qu'il croyait peut-être sincère entre le pape et Giuliano. Il avait pressé le pape de sévir contre lui. L'antagonisme entre ces deux prélats était violent.

2. Gallier (Anatole de), *César Borgia, duc de Valentinois ; documents inédits sur son séjour en France.....* Paris, 1895.

3. Jean de Foix, vicomte de Narbonne, avait épousé Marie, sœur de Louis XII.

4. E. L. Miron, *Duchess Derelict. A study of the Life and Times of Charlotte d'Albret*, Londres, 1911

garnis, son collier qui valait, disait-on, à lui seul, 30 000 ducats [1]. Son cheval « tout chargé de feuilles d'or » et qui portait sur la croupe un ornement en forme d'artichaut de grandeur naturelle en or pur, ses laquais couverts de velours cramoisi et ses trente-six gentilshommes habillés de drap d'or et d'argent, tout cet appareil éblouissant et digne des plus puissants souverains était bien fait pour relever son prestige. Joint qu'il avait fort bonne apparence, malgré les rougeurs et les boursouflures de son visage [2] ; on admira sa longue chevelure blonde, sa taille, ses formes d'athlète [3]. Il était, en effet, d'une vigueur rare, brisait un fer à cheval comme plus tard le roi Auguste de Saxe, tordait une barre de fer et mettait à mort des taureaux [4]. Les divers ambassadeurs qui se trouvaient à la cour royale le comparèrent à « un dieu de l'Olympe [5]. »

Ainsi entra pour avoir bruit et renom,
Ledit seigneur au château de Chinon [6].

La consommation du mariage eut lieu le lendemain du jour où le contrat avait été signé, le 11 mai 1499. César en fit part aussitôt à son père et lui donna, semble-t-il, tels détails dont il fut si fier qu'il montra cette lettre à son entourage en exprimant sa satisfaction [7].

César ne s'attarda pas à la cour de France. Le 31 juillet 1499, il était à Lyon qu'il quitta le 8 septembre, le 16 octobre à Milan et bientôt après à Rome[8].

Néanmoins la jeune princesse qui s'était éprise de son mari, lui resta fidèle. Quand elle apprit sa mort sous les murs de Viana, huit ans plus tard, le 12 mars 1507, elle fit tendre de noir ses appartements et ceux de sa fille Louise. Au milieu d'une cour assez libertine, elle s'adonna aux arts et à la piété et demeura de vertu inattaquable jusqu'à sa mort (1514) [9]. Elle avait trente-six ans.

César n'en usa pas de même et son beau-frère, le cardinal Amanien d'Albret, le trouvait bon ; un jour de l'été de 1502, le 21 juin, ils s'embarquèrent tous deux, accompagnés de Trozo [10], au port de Ripa pour aller à Ostie ; deux courtisanes, Tommasina et Madda-

1. Il défendait qu'on y touchât en disant qu'il contenait des reliques et qu'on serait excommunié.

2. Il avait souvent des abcès, d'après P. Giovio, *Elogia Virorum... illustrium*, liv. IV. On le considérait comme atteint du mal nouveau. Un ouvrage sur ce sujet lui fut dédié : Gasparis Torrellae, *Epist.... Tractatus cum conciliis contra Pudendagram sive morbum Gallicum*, Rome, 1497. Torella était espagnol ; il suivit César en France.

3. Le seul portrait véritablement authentique que l'on possède de César est la gravure qui se trouve en tête de l'ouvrage de Paolo Giovio, mais ce n'est qu'un profil. Les autres, ceux du Pinturicchio surtout, semblent bien des portraits, comme il a été dit ; toutefois, on n'en a pas la certitude.

4. Le 24 juin 1500, il tua de sa main, à cheval, plusieurs taureaux (Burchard, vol. II, p. 234, 17). On assurait que, d'un coup d'épée, il avait tranché le col d'un taureau. On assurait que Michel Ange aussi était capable de tels exploits.

5. Le roi lui accorda les gages de capitaine de cent lances, soit 300 livres par an. On a une quittance de lui en date du mois d'octobre 1499. César obtint de la République vénitienne l'autorisation d'exporter sans payer de droits des cadeaux de friandises qu'il destinait à sa femme : 1 300 livres de cire, 3 000 livres de confiserie, 800 livres de sucreries, 3 caisses de sirop, 3 000 citrons et oranges, 6 caisses de malvoisie, plus 20 brasses d'étoffes (18 décembre 1501). (*Arch. della Soc. Rom di Stor. Patria*, vol. XVIII, p. 214).

6. Brantome, vol. II, p. 209. Les vers qu'il cite sont d'un « discours » qu'il avait trouvé dans le « trésor » de sa maison

7. A la cour de France, on raconta les choses bien autrement. Robert de la Mark, seigneur de Fleurange, écrit que César avait demandé certaines pilules de circonstance à un apothicaire qui, par erreur ou par malice, lui en donna de laxatives, ce qui mit le duc en désarroi toute la nuit et la cour en joie (*Panthéon, litt.*, cap. IV p. 218).

8. Dans le consistoire secret du 9 août 1499, César fut nommé légat *a latere* pour toute la chrétienté !

9. Elle acheta près de Bourges, le 20 juin 1504, le château de la Motte-Feuilly qu'elle remplit de tapisseries et de beaux meubles. Son train de maison était princier.

10. Que César devait faire assassiner en mai 1503 comme étant trop avant dans la faveur du pape. Il était son camérier secret. Son nom se trouve sous les formes les plus différentes : Troccia, Trocces, Troccio, Traches, Truches.

lena, les accompagnaient. Les conquêtes de César étaient sans nombre. Il eut deux enfants à Rome de mères dont les noms restèrent cachés [1] : Girolamo et Camilla.

A la nouvelle du mariage, Rome avait illuminé. Pourtant, on y souffrait ; le blé était monté de 6 carlins à 10, l'avoine de 5 carlins à 6, parce que les Colonna parcouraient la campagne, empêchant les moissons et les arrivages ; une troupe de cent cavaliers et de deux cents fantassins avaient même poussé jusque sous les murs de la ville, à la porte S. Sebastiano (juillet 1499). La peste régnait sans interruption.

## Lucrèce régente de Spolète. — Campagne contre les Gaetani.

Un incident grave était survenu dans la famille du pape. Le nouveau mari de Lucrèce, Alfonso d'Aragon, qu'elle avait épousé il y avait moins d'un an et auquel elle était sincèrement attachée, s'était enfui (2 août 1499). Lorsqu'il fut hors d'atteinte, il expliqua qu'il y avait beaucoup de Français au Vatican et qu'étant Napolitain, il avait tout à redouter d'eux, qu'en outre la présence d'une armée royale en Provence l'inquiétait. En fait,, il se défiait de César et à juste titre.

Le pape l'avait fait poursuivre sans succès. De Genazzano, à trente milles de Rome, il écrivit pour supplier Lucrèce de le rejoindre ; le pape intercepta la lettre et s'en irrita ; il affecta de croire à un complot et ordonna à Sancia, femme de Jofré et sœur du fugitif, de quitter Rome sur-le-champ, « sinon il la jetterait dehors » (7 août 1499) [2].

Lucrèce, qui était enceinte de six mois, ne cessait de gémir et de pleurer. Peu de jours auparavant, son « gardien », probablement celui qui soignait ses intérêts matériels, Francesco Gazetta, évêque de Pérouse, était mort dans le palais S. Maria in Porticu où il habitait avec elle [3].

Pour la distraire, pour l'éloigner aussi, son père eut recours à un moyen qui étonna les Romains eux-mêmes : il la chargea d'exercer la régence de Spolète ! On n'y avait jamais vu comme gouverneurs que des légats, et c'était maintenant une femme, une femme de dix-neuf ans à peine, qui allait y représenter le souverain pontife ! Pourtant Spolète avait une grande importance pour le Saint-Siège, c'était la capitale de l'Ombrie et de plus la situation y était particulièrement délicate. Fiers de l'antiquité de leur ville et de leur nombre, les habitants montraient d'inquiétantes velléités d'indépendance ; aussi turbulents qu'ambitieux, ils avaient entrepris de conquérir la ville de Cesi et, comme la ville de Terni en revendiquait la possession, ils faisaient la guerre à Terni. Chaque cité avait impitoyablement ravagé le territoire de l'autre ; finalement Spolète, pour venir à bout de Terni, avait levé une armée de dix mille hommes et s'apprêta à en faire le siège.

1. Woodward, p. 226, donne eurs noms : Fiammetta et Drusila. Le cardinal Ammanati avait légué à la première, en 1479, une maison à Rome.

2. Elle s'était pourtant montrée pleine de dévouement deux ans auparavant en allant en toute hâte de Rome à Capoue y soigner César qui était tombé malade. On avait interprêté d'ailleurs de façon très maligne cette marque de sympathie.

3. Il exerçait ses fonctions depuis un an à peine.

Le pape dut intervenir pour sauver cette ville de l'anéantissement dont elle était menacée (1496). Entre temps, Cesi, l'objet du litige, avait été détruite par les troupes de Charles VIII et ses habitants s'étaient vus réduits à l'abandonner, mais les esprits étaient encore fort surexcités à Spolète.

Lucrèce quitta Rome le 8 août 1499, suivie d'une imposante escorte, pour aller prendre possession de son poste ; une troupe de mulets transportaient son mobilier dont un lit garni d'une courtepointe de soie cramoisie brodée de fleurs et de deux coussins de damas blanc. Son frère Jofré, prince de Squillace, lui avait été adjoint. La garde palatine, le gouverneur de la ville, l'envoyé napolitain, nombre de prélats l'accompagnèrent jusqu'à quelque distance. Son père la bénit d'une fenêtre des appartements du Vatican [1].

Arrivée à Spolète le 15 août 1499, elle se logea dans le château élevé jadis par les Lombards et restauré par le cardinal Albornoz au siècle précédent ; de là elle dominait la ville et pouvait, au besoin, en maîtriser les turbulences [2].

Les prieurs vinrent aussitôt la saluer; elle leur remit deux brefs du pape (datés du 8 et du 9 août), dont l'un lui était adressé et l'autre à la commune et qui l'investissaient de la régence [3].

Ordre leur fut donné de verser tout de suite à « l'illustre dame Lucrèce » la somme de 1 260 florins pour le gouvernement qu'elle devait exercer pendant cinq mois, du 13 août au 31 janvier, qu'elle n'exerça en fait que pendant bien moins de temps. César, qui avait été nommé gouverneur mais ne vint pas, reçut 1 440 florins. La désignation du frère et de la sœur coûta donc à Spolète la somme de 2 700 florins sans que les habitants en tirassent aucun avantage.

Lucrèce prit très à cœur ses fonctions ; elle fit organiser aux frais de la commune un corps de maréchaussée qui lui paraissait indispensable à la police du pays, et la commune dut subir bon gré mal gré aussi cette charge.

Elle imposa entre Spolète et Terni une trêve de trois mois a fin qu'on pût négocier la paix.

1. Le poète moderne Giovanni Marradi Labronio (*Poésies*, Florence, 1907) a composé de jolis vers sur son voyage :

*Sur la route de Spolète brûlante*
*Sous le soleil d'août, lentement chevauchait*
*Madame Lucrèce au milieu d'un cortège*
*Eclatant de prêtres et de gentilshommes.*
*La fauve beauté de son abondante chevelure*
*Ombrageait l'éclat de ses yeux demi-clos.*

*Le sénateur, las, se taisait*
*Aux côtés de la duchesse ainsi*
*Que le dernier des fils de Vannozza.*
*Les prêtres maussades songeaient*
*Au frais Vatican....*

2. Lucrèce était déjà venue à Spolète en 1494 avec son premier mari, Giovanni Sforza ; elle y revint en 1500 ; et en 1502 avec son troisième mari, Alfonso. Voir planche XXV.

Dans une des salles (III) du palais communal, une fresque de Giovanni Spagna contient un personnage féminin, une madone blonde, où l'on a reconnu les traits de Lucrèce, que Spagna avait vue à Spolète. Un tableau du même peintre, représentant la même femme, existe en Angleterre dans une collection particulière (G Angelini Rosa, *Spoleto*, Spolète, 1920).

3. Le texte s'en trouve dans l'ouvrage d'Achille Sansi, *Storia del Comune di Spoleto...*, Foligno, 1884. Dans le bref adressé à Lucrèce, on lit : « Thesaurario vero ut de salario consueto predictis guberniis singulis mensibus tibi integre respondeat, contrarius non obstantibus quibus cumque. Volumus autem quod si te contigerit de mandato nro abesse idem officium per idoneum substitutum exercere possis. » Lucrèce ne manqua pas de réclamer salaire. Dans le second bref, adressé aux prieurs, on lit : « Mandamus vobis tenore presentium in quantum gratiam nostram caram habetis, et indignationem cupitis evitare, ut eidem Lucretie ducisse ac gubernatrici vestre in omnibus et singulis ad dictum gubernium tam de jure quam de consuetudine pertinentibus que vobis duxerit iniungenda tanquam nre proprie persone obediatis, intendatis, ac iniunta omni vestro studio ac diligentia exequi curetis ita ut de vestra promptitudine valeatis apud nos non immerito commendari. » Cf. Gregorovius, *Lucrèce*, vol. I, p. 218.

Plusieurs décrets émanés d'elle réglèrent des questions locales ; elle s'occupa des revendications de certains habitants. Les pièces signées par elle portent la mention : *In Arce Spoleti.* Le pape avait placé auprès d'elle comme « auditeur » Antonio degli Umioli da Gualdo, secrétaire de Cristoforo Piccinino qui était chancelier de la commune.

Le cardinal Giovanni Borgia, qui était légat de cette région, ayant été remplacé en octobre 1499 par le cardinal Péraud, ce fut l'occasion que prit le pape pour mettre fin officiellement au gouvernement de sa fille, « afin qu'elle ne se trouvât pas l'inférieure d'un cardinal qui n'était pas de la famille ». Cependant il semble qu'elle ait conservé, même étant devenue duchesse de Ferrare, certains droits de souveraineté sur Spolète car, en 1503, elle intervint dans la désignation d'un chancelier.

Le 14 octobre, Lucrèce rentrait à Rome ; « les mimes et jongleurs du pape » étaient venus à sa rencontre [1]. Alfonso d'Aragon l'accompagnait. Le pape avait réussi à le rassurer en se montrant généreux à leur égard ; il venait de faire présent à Lucrèce de la ville, du château et du territoire de Nepi [2]. Naguère, il avait donné cette ville en fief au cardinal Ascanio qui, le 1er janvier 1495, lui avait accordé un statut ; quand il s'était enfui de Rome, Alexandre VI avait saisi toutes ses possessions, entre autres Nepi. Le 4 septembre 1499, le cardinal Francesco Borgia, trésorier du Saint-Siège, en prit possession en son nom. Le 25 septembre le pape s'y rendit et y rencontra sa fille et son gendre.

Le 1er octobre 1499, Alexandre VI était de retour à Rome, d'où il ordonnait aux habitants de Nepi, par un bref daté du 10 octobre, d'obéir à la duchesse.

Dans la nuit du 31 octobre au 1er novembre 1499, Lucrèce eut un fils. Son père fit aussitôt part individuellement à chaque cardinal de la nouvelle ; ceux-ci, pour bien montrer leur joie, remirent aux messagers pontificaux qui 2 ducats, qui plus et, tous ensemble, offrirent à Lucrèce, au lieu des confiseries traditionnelles, deux coupes d'argent valant 1 200 ducats.

Ses relevailles se firent le 29 novembre 1499 à Saint-Pierre, où elle se rendit à pied, soutenue par un évêque.

Alexandre VI continuait sa campagne mal commencée contre les barons. Cette fois, il fut plus heureux; les Gaetani offrirent moins de résistance que les Orsini. Cette famille s'était relevée de la décadence qu'elle avait subie après le grand schisme. Sous le pontificat d'Eugène IV, son chef, Onorato, était un puissant seigneur possédant la ville de Sermoneta et de grands biens dans le Latium dont Vitelleschi le dépouilla en 1436. Mais Onorato II rétablit encore une fois la prospérité de la famille ; à sa mort, en 1490, il laissa trois fils, Nicolo, Giacomo qui était protonotaire, et Guglielmo qui était le chef de la maison. La crainte du pape les tenait loin de la ville; toutefois, en septembre 1499, Giacomo se laissa si bien circonvenir qu'il revint à Rome où il fut aussitôt enfermé au

1. Le pape avait des histrions à gages qui jouaient du tambour et marchaient après les cardinaux dans les réceptions ; l'un d'eux reçut 50 ducats pour ses chaussures. En Italie comme en France, les bouffons usaient beaucoup de chaussures.

2. Cette cité, assez populeuse, est située dans un territoire fertile ; l'eau y est abondante à cause de nombreuses sources et de deux ruisseaux. Alexandre VI en avait été nommé gouverneur par son oncle Calixte III.

château Saint-Ange ; un tribunal composé du sénateur et du gouverneur le déclara coupable de lèse-majesté et tous ses biens furent confisqués [1]. Le 4 juillet 1500 suivant, il mourait dans sa prison « pour avoir dit ce qu'il aurait mieux fait de taire [2]». Sa mère, Caterina Orsini, protesta et fit appel au prochain concile.

Un fils de Nicolo Bernardino, fut tué près de Sermoneta par les gens du duc.

Lucrèce acheta (1er octobre 1500), à la Chambre apostolique dont tous les membres étaient présents à la signature du contrat, les biens confisqués aux Gaetani moyennant 80 000 ducats 'd'or qu'elle versa comptant ; elle reçut le droit de haute et basse justice. Son père lui avait fourni la somme sur les biens de l'Église, en sorte que le Saint-Siège ne gagna rien à cette confiscation.

Jules II restitua aux Gaetani leurs biens par un bref daté du 24 janvier 1504.

Cependant le désordre régnait dans Rome ; amis et ennemis des Borgia étaient également menacés.

Le cardinal Riario, qui s'était retiré à Monterotondo au Nord de Rome, se sentant en danger même là, s'enfuit en prétextant comme Ascanio une chasse ; accompagné d'un petit nombre seulement de serviteurs, il gagna Sarzana par des chemins détournés, car il craignait d'être poursuivi (fin novembre 1499).

En août on avait trouvé dans le Tibre un serviteur du duc une pierre attachée au cou ; le 23 décembre, Juan Cervillon, un ancien capitaine du pape, fut assassiné en plein jour dans la rue [3]. Quand, par aventure, on emprisonnait les coupables, ils étaient remis sans droit en liberté. Burchard s'étonne d'avoir à raconter que Fabio Orsini, fils de Paolo, ait pu réclamer ses clés au gardien de la Torre di Nona pour en faire sortir un prisonnier. Le pape informé ne fit rien. Seul le gouverneur de Rome, de qui dépendait la prison, protesta, mais on le laissa dire.

1. Les cités accaparées ainsi étaient : Sermoneta, Bassiano, Ninfa, Norma, Rivera, Cisterna, S. Felice et S. Donato, avec leurs châteaux et leurs dépendances.

2. Sanuto, vol,III, col. 469.

3. Poignardé et décapité d'un seul coup d'épée. Burchard vol. II, p. 186,32. C'est lui qui avait récemment tenu l'épée au-dessus de la tête de Lucrèco et d'Alfonso lors de leur mariage.

*CHAPITRE VI*

# JUBILÉ ET CROISADE

## L'Ouverture de la Porte Sainte. — Les Pèlerins [1].

Depuis quelque temps, la Curie préparait le prochain Jubilé, celui de l'an 1500, qui était le huitième. Deux bulles avaient été publiées, le 12 avril 1498 : *Consueverunt...*, et le 13 janvier 1499 : *Pastoris æterni*, annonçant cette faveur ; l'évêque de Modène avait été chargé de rédiger les termes de cette dernière bulle dont la substance avait été déterminée en consistoire ; les autres indulgences et dispenses furent supprimées, afin de diriger vers Rome tous ceux qui en sollicitaient. En décembre 1499 le pape convoqua les pénitentiaires de Saint-Pierre et conféra avec eux pendant plusieurs heures touchant « l'exonération des consciences et le salut des âmes de fidèles », il détermina avec eux les conditions dans lesquelles s'exercerait leur ministère ; des pouvoirs extraordinaires leur furent attribués [2].

On nettoya les parvis des quatre basiliques, Saint-Pierre, le Latran, Sainte-Marie-Majeure, Saint-Paul-hors-les-Murs, et on en chassa les mendiants et les marchands qui les encombraient ; un grand coffre fut commandé pour recevoir les générosités des fidèles et les sommes qu'ils auraient à verser pour se faire dispenser de quelques-unes de leurs obligations, notamment de celles relatives au nombre des visites exigées. Ce coffre était fermé de trois fortes serrures dont trois prélats avaient les clefs. Comme la porte des quatre basiliques devait demeurer ouverte jour et nuit, il fut décidé que des gardiens « hommes pieux » seraient chargés de les parcourir incessamment afin de s'assurer que

1. Outre les chroniqueurs et les sources citées précédemment, voir Thurston, Herbert, *The holy year of Jubilee*, Londres, 1900. — Le cardinal Stefaneschi, *De Anno Jubileo* dans *Bibliotheca Patrum* de La Bignes, Paris, 1610. — *Apparato di Notizie su gli Anni santi, diviso in tre parti, Storica, Polemica, Itineraria*, Rome, 1824. — Sac. D. Quattrocchi, *L'Anno Santo del* 1300, Rome 1900. — Virginio Prinzivalli, *Gli Anni santi*, Rome, 1899. — Manni, *Storia degli anni santi*, Florence, 1750. — Baldassarri, *Christiano Pellegrinante in Roma fatto pratico del giubilo*, Rome, 1700. — Moroni, *Diz. Eccles.*, vol. II.

2. Raynaldus, an. 1499, XXIX. Défense aux cardinaux de s'absenter.

rien d'incorrect ne s'y passait. Un entrepreneur de maçonnerie qui travaillait pour le Saint-Siège depuis bien des années, Tomasso Matraccio, fut chargé d'amincir le mur que le souverain pontife était censé abattre pour ouvrir la Porte Sainte.

Le 22 décembre 1499, quatrième dimanche de l'Avent, la bulle pontificale *Inter causas multiplices*, proclamant l'ouverture prochaine de l'année sainte, fut lue dans les rues de la ville par des hérauts montés sur des mules, d'abord en latin puis en italien, avec sonnerie de trompettes avant et après la lecture.

La veille de la Noël eut lieu la cérémonie de l'ouverture de la porte dorée qui inaugurait le jubilé et en était la cérémonie principale. Les cardinaux, revêtus de leurs costumes de gala comme ils en avaient reçu l'ordre, s'assemblèrent dans la chambre du Perroquet ; à chacun fut remis un cierge de cire blanche de trois livres ; les autres prélats en reçurent de deux livres. Le pape arriva, portant les ornements pontificaux ; on posa sur sa tête le trirègne, puis il s'assit sur la *sedia* et le cortège se mit en marche : dans la main gauche, il tenait un cierge doré et décoré ; de la droite, il bénissait ; au-dessus de sa tête, on portait un somptueux baldaquin. Des chantres psalmodiaient autour de lui des hymnes et des antiennes : *Aperite mihi portas justiciæ. — Jubilate Deo....* Le cortège sortit dans cet ordre de la basilique par la porte centrale, la célèbre porte de bronze et, tournant à gauche, arriva devant la place où la porte devait être ouverte. La véritable Porte Sainte, celle qu'on aurait dû ouvrir, se trouvait près de la chapelle où était conservé le Saint Suaire [1], mais la croyance populaire, dit Burchard, la plaçait ailleurs, à l'endroit où le maître des cérémonies arrêta le cortège, car il craignait, en détrompant les Romains, « de diminuer leur foi ».

Le pape descendit de sa litière et s'apprêta à faire le simulacre de démolir le mur.

Le maître maçon lui remit un marteau d'argent, symbole de sa puissance [2], avec lequel il frappa quelques coups sur le mur, puis il remonta dans sa chaise ; les maçons se mirent aussitôt au travail, tandis que les chantres répétaient des chants composés pour la circonstance.

Nul ne devait franchir la porte avant le souverain pontife, sous peine de mort ; le gouverneur de la ville et le « capitaine de la porte du palais » veillaient à l'observation de cette défense ; or un ouvrier l'oublia dans l'ardeur de son travail, et c'est à peine si Burchard et les autres eurent le temps de détourner la tête afin de ne pas le voir. Au bout d'une demi-heure l'ouverture était dégagée. Des plaques de marbre avaient été préparées pour former le chambranle de la porte, qui était assez grande, ainsi que l'avait ordonné le souverain pontife, bien que le Christ ait dit qu'il convenait d'entrer dans son royaume par une porte étroite. Sur le linteau étaient gravés ces mots : « Ici est la maison de Dieu et la porte du Ciel. » Le pape s'agenouilla sur le seuil, pria et, s'étant relevé, s'avança

1. Nicolas Muffels en parle dans la relation de son voyage à Rome en 1452, Tübingen, 1876. Cette chapelle datait du pontificat de Jean VII, vers 705. Cf. Tiberii Alpharani, *De Basilicæ Vaticanæ antiquissima et nova structura*, Rome, 1914.

La chapelle de la « Véronique » se trouve près de l'emplacement où existe actuellement la Porte Sainte. Voir *Armellini, p. 727.*

2. Dans l'*Apocalypse*, III, on lit : « il ouvre et personne ne ferme, il ferme et personne n'ouvre. » C'est pourquoi le souverain pontife procédait lui-même à l'ouverture et à la fermeture de la Porte Sainte. Voir p. XXVI et art. de Marquet de Vasselot.

LA CITADELLE DE FORLI : ÉTAT ACTUEL, d'après l'ouvrage *Caterina Sforza* du comte Pasolini.

PALAIS DES PAPES A VITERBE. (Phot. Moscioni.)

jusqu'au centre de la nef, soutenu d'un côté par Burchard, de l'autre par le collègue de celui-ci, Bernard. Les cardinaux, précédés d'un crucifix, le suivirent en tumulte. Un service eut lieu. Quand il fut achevé, les cardinaux désignés se rendirent dans les autres basiliques pour y ouvrir de même les portes saintes.

Toutes les cloches de la ville devaient sonner pendant ces cérémonies, mais seul le bourdon du Capitole se fit entendre. Il régnait toujours un certain désordre dans la célébration des fêtes à Rome.

Le même jour fut livrée à la circulation la nouvelle voie que le pape avait fait percer entre le château Saint-Ange et la place Saint-Pierre, afin de suppléer à l'insuffisance des voies d'accès. Elle prit le nom de *Via Alessandrina* et s'appelle actuellement Borgo Nuovo. Le cardinal Riario, grand bâtisseur pour son compte, avait été chargé de conduire les travaux ; il s'acquitta si bien de sa tâche qu'en huit mois l'opération fut achevée (avril-décembre 1499). La *Meta* fut à peine entamée ; il était réservé à Jules II de détruire ce curieux monument.

La rue du Borgo Vecchio fut barrée pour accoutumer le public à passer par la nouvelle voie, car le pape voulait qu'on la fréquentât. Par la bulle *Etsi universis* il accorda les avantages que Sixte IV et lui-même avaient promis à ceux qui construisaient des maisons dont « l'aspect était un ornement pour la ville » [1].

Afin de satisfaire aux vœux des fidèles, il fut décidé que les chefs de saint Pierre et de saint Paul seraient exposés le samedi au Latran où ils étaient conservés dans une châsse d'une richesse inouïe [2] et qu'il en serait de même du Saint-Suaire le dimanche à Saint-Pierre.

Une des premières pénitentes fut Lucrèce, qui se rendit au Latran le 1er janvier 1500. Cinquante cavaliers la précédaient, cinquante la suivaient, le mari de Giulia Farnèse chevauchait à sa droite, son mari Alfonso d'Aragon à sa gauche. Une foule de jeunes femmes et de gentilshommes s'étaient unis au cortège. Le pape se rendit au château Saint-Ange afin de voir passer sa fille au milieu de cette brillante troupe et il lui donna, comme de coutume, sa bénédiction.

Dès l'abord, il vint beaucoup de pèlerins dont quelques-uns arrivaient de fort loin, des Flandres, de Hongrie, de Portugal.

Un camaldule se réjouissait de constater tant de piété dans un monde si corrompu [3]. Le duc de Sagan, âgé de quatre-vingt-onze ans, vint de Silésie. Copernic se trouve au nombre des pèlerins, mais ce ne fut pas uniquement en vue du salut de son âme qu'il se rendit à Rome. L'étude de la peinture et le désir de s'instruire l'avaient amené en Italie dès l'année précédente, il s'était fait inscrire à Bologne à l'Université comme étudiant polonais et y avait suivi les cours ; c'est ensuite qu'il vint à Rome.

En l'absence du professeur d'astronomie, il prit sa chaire à la Sapienza durant le second semestre de l'année scolaire 1499-1500, mais à titre privé ; son cours fut très suivi [4].

1. *Bullarium*, vol. V, p. 273 et 377. Publié en 1565, Blado.
2. Voir le volume précédent, p. 51.
3. Petrus Dephinus dans *Raynaldus* an. 1500 I.
4. Il eut entre autres comme auditeur le cardinal Farnèse son ouvrage *De Revolutionibus Orbium* (1543) lui est dédié. Le cardinal était devenu alors le pape Paul III

Il avait vingt-sept ans. Pendant son séjour, le 6 novembre 1500 [1] eut lieu une éclipse de lune qu'il observa [2].

Les pèlerins, quoique nombreux, ne l'étaient pas assez au gré du pape qui se plaignait, en avril, que le jubilé ne lui rapportait pas suffisamment. A vrai dire, d'aucuns redoutaient d'aller en une ville où il était tout-puissant. Lorsque Elisabetta Gonzaga, femme de Guidobaldo d'Urbino, manifesta l'intention de se rendre à Rome, son entourage se montra très inquiet ; elle se logea, pour plus de sûreté, chez le cardinal Savelli et repartit aussi vite qu'elle le put.

Le pape n'était pas le seul danger à craindre. La ville était mal sûre, les attentats se multipliaient ; chaque jour des prélats, des pèlerins, des habitants disparaissaient.

Le 27 mai 1500, dix-huit hommes furent amenés sur le pont Saint-Ange pour y être pendus, à cause de leurs crimes, mais les potences avaient été si mal plantées que la plupart tombèrent et il fallut recommencer l'opération, car on tenait absolument à montrer aux cardinaux que justice avait été faite. Un édit de juillet défendit que quiconque portât des armes dans le quartier du Borgo. On pendit aux créneaux du château Saint-Ange un médecin de l'hôpital du Latran qui tuait ses malades à coups de lancette pour s'emparer de leur bien. Le confesseur de l'hôpital lui désignait les plus riches.

D'autre part, les routes étaient périlleuses. Comme lors des précédents jubilés, les pèlerins se voyaient détroussés en chemin ou dépouillés dans les auberges. Une bulle datée du 25 février 1500 dut rendre les seigneurs responsables des attentats commis sur leur territoire. Déjà, dit la bulle, plusieurs pèlerins avaient été maltraités, ce qui était des plus préjudiciable à l'Église.

Un peu plus tard, l'envoyé français, René, baron d'Agrimont, fut dévalisé entre Viterbe et Montefiascone par une bande de Corses, ce qui fut cause que le 24 mai Alexandre VI expulsa de nouveau tous les Corses du territoire romain en leur donnant seulement un délai de quinze jours.

Les coupables furent arrêtés et châtiés.

Néanmoins les fidèles arrivaient sans cesse. Le jour de Pâques, on estima à deux cent mille le nombre de ceux qui s'agenouillèrent autour de Saint-Pierre pour recevoir la bénédiction pontificale. On s'écrasait aux portes. Il fallut décider que point ne serait besoin d'entrer dans les basiliques et qu'il suffirait de prier sur les degrés ou même à l'entour. Vers la fin de l'année, le pape, voyant que les pèlerins ne cessaient de venir et que l'encombrement allait croissant, prolongea de douze jours le jubilé par la bulle *Commissum nobis cælitus* et réduisit à un seul jour la visite des basiliques.

Plus tard, quand le jubilé fut fini, il en étendit le bénéfice à tous les chrétiens qui, dans le cours de l'année suivante, accompliraient chez eux les dévotions requises [3].

Cette affluence eut une grave conséquence. Rentrés dans leur patrie, les pèlerins

1. Burchard ne mentionne pas ce phénomène.
2. Arturo Wolynski, *Cenni biografici de Niccolo Copernico*, Florence, 1873. — Czynski, *Kopernic et ses travaux*, Paris, 1847.
3. Pastor, vol. VI, p. 143 n. 2.

racontèrent abondamment ce qu'ils avaient appris ou vu de scandaleux à Rome, et le discrédit du pape s'étendit à toute l'Europe.

Le coffre qui avait été préparé pour recevoir les largesses des fidèles s'emplit. Une petite partie servit à redorer le plafond de Sainte-Marie-Majeure ; c'était là l'accomplissement de la part du pape d'un vœu ancien [1]. Le reste fut remis à César, qui exigeait de son père des sommes toujours plus fortes pour mener à bien ses desseins.

Le 3 novembre 1500 eut lieu une nouvelle inondation du Tibre, qui fut si forte que l'on ne put gagner le Vatican qu'à cheval ou en barque et que l'ambassadeur vénitien dut s'abstenir de s'y rendre pendant plus d'une semaine. Plusieurs maisons s'effondrèrent dans l'île S. Bartolomeo et près de la Torre di Nona.

Quand eut lieu la fermeture de la Porte Sainte, le jour de l'Épiphanie, le clergé défila par cette porte qui fut ensuite murée.

Le carnaval qui suivit (1501) fut égayé par un nouveau jeu qu'on nomma le jeu du Sarrasin ; un mannequin vêtu à l'orientale était fixé au haut d'une perche qui lui permettait de basculer ; de la main gauche ce mannequin tenait un bouclier ; de la droite, deux boules de bois à l'extrémité d'une corde ; les joueurs devaient heurter le bouclier de leurs lances et faire ainsi basculer le mannequin en évitant d'être frappés par les boules.

Il y eut aussi une course de taureaux : plusieurs furent tués, ainsi que quelques hommes.

## Projets de croisade.

Pendant l'année jubilaire, le pape s'occupa de la croisade. L'opinion publique la réclamait de plus en plus et elle devenait, en effet, chaque jour plus nécessaire ; le pape se devait donc de la préparer à l'exemple de ses prédécesseurs.

Depuis que la mort de Djem l'avait délivré d'un rival dangereux, le sultan se montrait très entreprenant. Ses armées refoulaient les Polonais en deçà de leurs frontières, attaquaient avec avantage les Hongrois et avaient même foulé le sol vénitien ; Vicence était menacé. Partout les armées de Bayazid portaient la désolation et la mort ; il s'avançait *tanquam draco sævissimus.*

La question préoccupait le pape depuis longtemps. Lorsque Pie II se rendit à Mantoue d'abord puis à Ancône, en vue de la croisade, il fut parmi les cardinaux les plus ardents à l'encourager. Les chevaliers de Jérusalem, dans leur chapitre général de septembre 1483, l'avait choisi, à cause de son zèle, comme cardinal protecteur. Dès son élection, le pape assura le Grand Maître de son intention de pousser la chrétienté à faire la croisade [2].

1. On a dit aussi que l'or employé était le premier venu d'Amérique. Son oncle Calixte III avait commencé la restauration du plafond. Le dernier ouvrage sur cette basilique est celui de E. Lavagnino et V. Moschini, *S. Maria Maggiore*, Rome, 1914.

2. Raynaldus, 1493, I et suiv. 1495, XVII.., 1496, VIII... 1499 et 1500. — Sanuto, t. III. — Leonetti, vol. III, p. 316.

En l'automne de l'année 1499, Alexandre VI avait adressé des lettres à tous les princes de la chrétienté, les invitant à envoyer des représentants à Rome au mois de mars suivant, pour s'y concerter en vue d'une ligue contre les Turcs, mais aucun d'entre eux ne répondit à son invitation. La question était délicate en effet. Ce que feraient les croisés profiterait, surtout à Venise, qui perdait ses possessions l'une après l'autre, et Venise avait bien des ennemis. D'autre part, nul n'avait confiance au pape ; on se disait que peut-être il emploierait l'armée des croisés à son profit et la caisse de la croisade à ses besoins personnels.

Un des chapelains du pape, Stefano Taleazzi, menait une active campagne en faveur de la croisade. Il était Vénitien, ce qui explique son ardeur inlassable. Venu à Rome au temps de Paul II, son compatriote, il n'avait cessé d'agir auprès de lui et de ses successeurs pour les amener à ses idées ; il insistait encore, bien des années plus tard, pour convaincre Léon X, mais alors la partie était définitivement perdue pour lui et l'on trouvait qu'il était « verbeux et ingénu ». Sous le pontificat du pape Alexandre VI, on l'écoutait volontiers si l'on ne suivait guère ses conseils. Précisément en 1500 il présenta à Alexandre VI deux rapports dans lesquels il exposait ses vues sur la composition de l'armée des croisés et le plan de la campagne ; ces rapports nous initient à la façon dont on comprenait à Rome, dans l'entourage du souverain pontife, la conduite de la guerre contre les Turcs.

Rappelant un passage de l'Évangile de saint Luc où il est dit que lorsqu'un roi veut faire la guerre à un autre, il doit tout d'abord s'informer des forces de son adversaire et, s'il le voit plus puissant que lui, s'empresser de conclure la paix, Taleazzi cherche à évaluer l'importance des armées ottomanes ; elles comptent, dit-il, soixante mille cavaliers Trimariots munis d'excellents chevaux, quatre-vingt mille cavaliers Akindschi chargés de marauder et qui ne reçoivent pas de solde, dix mille janissaires, quarante à cinquante mille valets d'armes et auxiliaires de tout genre. Mais il lui semble que les chrétiens, travaillant avec l'aide de Dieu, n'auront pas besoin d'égaler leur nombre pour triompher d'eux, et il limite à cent trente mille hommes l'armée des croisés ; le roi des Romains, les rois de Pologne, de Hongrie, de Bohême fourniront quatre-vingt mille hommes ; ceux de France et d'Angleterre, aidés des princes italiens, en fourniront cinquante mille. Quant au roi d'Espagne, il ne lui serait rien demandé puisqu'il faisait la guerre à l'Islam dans son propre pays. Les troupes allemandes s'avanceront par la Hongrie et la Bulgarie et s'assureront de Sofia, tandis que l'autre groupe, débarquant à Durazzo, traversera la péninsule et gagnera Salonique ; les deux armées ne pourront manquer de se rencontrer au jour fixé en un lieu dont ses souvenirs classiques imposaient à Taleazzi le choix, à Philippes, où, d'ailleurs, les Turcs avaient coutume de concentrer leurs troupes à cause de la fertilité du lieu et de la nature du terrain. Il suffirait, pour transporter les croisés anglais, français et italiens, de cent trirèmes, trente galères, soixante petits navires, cent cinquante bateaux de divers genres et quarante vaisseaux réservés aux chevaux. La cavalerie, composée de cinquante mille hommes, devait être

divisée en quatre corps ayant à sa tête deux commandants dont l'un pour l'intendance ; ces chefs formeraient le grand état-major. Taleazzi entre dans de grands détails relativement à la composition de l'artillerie, à l'organisation du train des équipages et du ravitaillement : 6 grosses bombardes, 12 fourgons, 200 boulets de pierre par pièce, 100 couleuvrines, 100 petites bombardes, 100 arquebuses, 1 300 boulets de pierre, ou moins si ce sont des boulets de fer qui ne se cassent pas, chiffre jugé suffisant pour plusieurs années, 30 fourgons de bois pour réparer les canons, 500 chars à deux roues pour transporter les munitions et de quoi fortifier les camps, 5 000 cantares [1] de soufre et de poudre, 12 000 lances, 10 000 piques, pioches, haches, faux, 7 000 couffins (au moins) pour transporter la terre, 20 armuriers avec leurs aides pour fabriquer des lances et des traits, 30 ouvriers avec leurs aides pour réparer les bombardes, 20 maréchaux ferrants avec leurs aides pour ferrer et soigner leurs chevaux, 30 ouvriers en bois, 50 000 fers à chevaux à raison de 50 fers par cheval et par an [2], 1 000 chevaux pour les chars et les munitions, 10 bombardiers avec leurs serviteurs payés à raison de 8 à 10 ducats par mois ; 2 ou 3 servants affectés aux poudres, 10 000 mesures de blé pour les 10 000 chevaux, 30 000 mesures pour les 10 000 hommes qui accompagnent ces chevaux, 100 boulangers, 10 000 barriques de vin, 30 000 bœufs, 10 bouchers avec leurs serviteurs, 10 pharmaciens (le général en chef fixera le prix de leurs médicaments), 10 médecins payés à raison de 10 ducats par mois, 20 chirurgiens payés à raison de 7 ducats par mois (les chirurgiens seront payés par le général, les médicaments par les malades) ; 20 tailleurs, 40 savetiers, 20 selliers, 20 lormiers, 20 aiguilletiers (*strinagarius*), 20 armuriers (sans salaires), 100 lavandières, 20 cordiers, 4 chargeurs (le maître de camp fixera le taux des charges), 4 marchands d'étoffe de laine et de soie (le maître de camp fixera le prix de leurs marchandises).

Restait la dépense ; Taleazzi alloue à la plupart des hommes 4 ducats par mois ou 40 deniers par an et conclut que si l'expédition est prévue pour un an, il faudra évaluer la dépense à 3 millions de ducats, 2 millions pour l'armée, 1 million pour la flotte ; ces sommes devaient être obtenues, selon lui, non par des taxes, mais volontairement. Le clergé s'imposerait le tiers de ses revenus. Mais Taleazzi n'ignorait pas les détournements dont les fonds de la croisade avaient été l'objet ; ainsi, disait-il, l'argent qui devait être envoyé au roi de Hongrie avait été dépensé sur place par les rois de France et d'Angleterre. Il proposait donc de créer, dans les divers pays, des chambres qui recevraient et répartiraient les fonds [3].

De telles propositions n'avaient aucune chance d'aboutir, et le représentant de la Sérénissime République était dans le vrai quand il en signalait la futilité au conseil des Dix.

Mais le pape pouvait-il renoncer à une initiative dont chacun le félicitait? Le

1. Le cantare pesait 71 kilogrammes.

2. Taleazzi se trompe d'un zéro, car il fixe la cavalerie à 10 000 chevaux ; il se trompe également en fixant à deux millions le nombre des clous nécessaires à la ferrure des chevaux de l'expédition projetée ; pour 500 000 fers, ce chiffre est insuffisant.

3. B. Feliciangeli, *Le Proposte per la guerra contro i Turchi presentate da Stefano Taleazzi... a papa Alessandro VI.* (Extrait de l'*Archivio della R. Società Romanà di Storia Patria*, vol. XL, 1917). — Le P. Alberto Guglielmotti, *La guerra dei Pirati*, Florence, 1876, vol. I, p. 7.

11 mars 1500 il tint un consistoire auquel furent conviés tous les orateurs accrédités auprès du Saint-Siège.

Puisque les princes ne voulaient pas en envoyer de spéciaux, il s'adressait à ceux qu'il avait sous la main. Les ambassadeurs de l'empereur, du roi de France, du roi d'Angleterre, du roi de Naples, de Venise, de Florence, de Savoie, vinrent au Vatican. Le pape leur représenta que Venise était le dernier rempart de la chrétienté contre l'Islam, que si l'on ne lui venait pas en aide, l'Europe serait submergée ; ses arguments éloquemment développés ne convainquirent nullement les représentants de la France, de l'Allemagne et de Naples qui prirent la parole successivement. Seul l'ambassadeur d'Angleterre déclara que son roi était prêt. Les autres firent valoir qu'ils n'avaient pas d'instructions ou que leurs souverains voulaient être assurés de n'être pas attaqués dans leurs États. D'une façon générale, on estimait qu'il fallait d'abord rétablir la concorde entre les princes et qu'on ne pourrait qu'ensuite envisager une croisade.

En mai, le pape tint encore un consistoire ; il proposa des mesures financières; Venise réclama des actes et non plus des paroles. Une bulle, délibérée le 6 mai, parut le 1er juin (1500), exposant le danger de la situation et établissant une taxe de 10 p. 100 sur les chrétiens, y compris le clergé, de 20 p. 100 sur les juifs. Elle nous fait connaître les revenus des cardinaux. Le cardinal Ascanio avait 30 000 ducats de revenu ; Giuliano, 20 000 ; Zeno, 20 000 ; Este, 14 000 ; Sanseverino, 13 000 ; S. Angelo, 12 000 ; Farnèse, 2 000 ; Cornaro n'avait aucun revenu. Le total des sommes perçues s'éleva à 15 800 ducats. Cependant, en février 1501, l'envoyé vénitien estimait que cette dîme rapportait 30 000 ducats, que la Curie aurait à verser même somme et le pape, à lui seul, 16 000 ducats, soit en tout 76 000 ducats. Le pape accepterait-il le chiffre de 16 000 ducats? En consistoire, il avait déclaré que son revenu s'élevait à 140 000 carlins au spirituel et 300 000 au temporel. En septembre 1500, il versa 50 000 ducats de ses deniers. Les cardinaux l'avaient, au reste, prévenu qu'il aurait à parfaire, s'il y avait lieu, la somme nécessaire à l'accomplissement de son dessein.

Un événement considérable venait de se produire. Le 9 septembre 1500, l'importante place de Modon, dans le Péloponnèse, tomba entre les mains des Turcs. Néanmoins, les princes chrétiens ne se décidaient à rien. Même l'ambassadeur de Venise doutait du pape. « S'il fait la moitié de ce qu'il dit, écrivait-il, ce sera beaucoup. »

On ne peut contester toutefois qu'Alexandre VI ne s'évertuât pour arriver à son objet ; il en entretenait constamment les envoyés qui l'abordaient ; cette pensée lui était toujours présente. Mais l'animosité contre Venise entravait toute décision. Il disait lui-même en consistoire : « *In Regno non jubilat, Venetiis claudicat, Florentia se extinguit.* » En fait, l'année 1501 se passa en escarmouches ; les soldats vénitiens prenaient une ville, ceux du Grand Turc en prenaient une autre. Au printemps de l'année suivante, l'armée pontificale était enfin prête ; elle comptait treize galères et deux mille cinq cents hommes ! Elle ne fit rien. Qu'aurait-elle pu faire? Bien que Venise, le roi de Hongrie et le souverain pontife eussent convenu de ne négocier avec le sultan que d'un commun accord,

la Sérénissime République venait de faire la paix avec lui. Le roi de Hongrie l'imita (avril 1503). Le pape ne songea plus dès lors qu'à traiter avec Constantinople ; le 20 mai 1503, une trêve fut conclue.

Longtemps encore on continua à parler de la nécessité d'une croisade et à former des projets ; dans le *Cortigiano*, Baldassar Castiglione dit qu'il n'est pas de meilleur sujet d'entretien dans les salons ; mais on n'entreprit plus rien de sérieux jusqu'à la bataille de Lépante.

La marine pontificale ne demeurait cependant pas tout à fait inactive et, à défaut de Turcs, faisait la guerre aux pirates. L'île de Sainte-Maure était devenue un de leurs repaires ; de là, ils gênaient considérablement le commerce vénitien et d'une façon générale les relations avec l'Orient. Camali Aichio (Kamal-Raïs) s'y était établi et avait transformé l'antique château fort en forteresse presque imprenable. Vers la fin du mois d'août 1502, l'amiral vénitien et le chef des galères pontificales entreprirent le siège de la place. Les pirates étaient plus de deux mille et se défendirent bravement malgré la double canonnade des pontificaux et des Vénitiens qui les prenaient entre deux feux. Enfin ils se rendirent et ouvrirent les portes, mais les assaillants profitèrent du désordre pour en faire un grand massacre. Romains et Vénitiens se hâtèrent de fortifier solidement l'île sous la direction de Martini et de Sangallo qu'Alexandre VI avait fréquemment employés [1].

1. Le P. Alb. Guglielmotti, *La Guerra dei Pirati*, Florence, 1876.

*CHAPITRE VII*

# CONQUÊTE DE LA ROMAGNE

## César et Caterina Sforza.

L'année jubilaire est celle qui marque le plus dans le pontificat d'Alexandre VI et durant laquelle s'accomplirent le plus d'événements importants.

A la fin de l'année précédente, César, que l'on ne nommait plus que le duc de Valentinois, commença à se dévoiler. Déjà on lui prêtait et il ne répudiait pas la devise : *Aut Cæsar aut nihil.* Il était, au reste, admirablement doué pour le rôle qu'il s'apprêtait à jouer.

Taciturne, plein d'astuce et d'hypocrisie, prévoyant et habile à préparer l'avenir, profond psychologue, César savait se décider sur l'heure et agir aussitôt ; l'agilité de son esprit était admirable. Machiavel avait dit, songeant à lui, qu'un ambitieux doit être à la fois lion et renard et que « ceux qui se bornent à être lion n'y entendent rien » [1]. Ce fut son cas. Sans pitié ni scrupule, il excellait à manier l'intrigue. Son adresse fit qu'il n'eut jamais ou presque jamais à livrer de bataille rangée [2] ; les coalitions qui se formèrent contre lui se désagrégèrent toujours. Il prit quelques villes de vive force, mais beaucoup plus grâce à ses machinations. Lorsqu'il avait assouvi ses vengeances et, par la terreur, assuré son pouvoir, il savait se montrer généreux, faire régner la justice et était très capable, il le montra, d'établir un excellent gouvernement [3].

A partir de ce moment et jusqu'à la fin du règne, c'est lui qui occupe l'attention

1. Il rappelle que Ferdinand le Catholique se vantait d'avoir fourbé au moins dix fois le roi Louis XII.

2. César ne passait pas pour très courageux ; il combattait rarement en personne et nul n'a parlé de ses exploits guerriers ; cependant, un contemporain dit de lui : « A la guerre, gentil compagnon et hardi homme ».

3. Machiavel parle de sa sagesse et de sa « grande douceur ». Pandolfo Collenuccio, banni de Pesaro par Giovanni Sforza, et par conséquent, bien disposé envers César, écrivait à Ercole, d'Este, le 29 octobre 1500 : « On le tient pour courageux, vigoureux et libéral et l'on dit qu'il fait grand cas des gens de bien. Il est impitoyable dans ses vengeances. C'est un homme qui cherche la grandeur et la gloire, mais il semble qu'il tienne davantage à conquérir des provinces qu'à les pacifier et à les organiser. »

presque uniquement ; il n'est guère question que de lui dans la correspondance des ambassadeurs. Il domine au Vatican.

Quand le roi Louis XII avait quitté le Milanais, le 7 novembre 1499, il lui avait laissé, pour mener à bien la conquête de la Romagne, quatre cents hommes avec le bailli de Dijon [1] et trois cents lances avec Yves d'Alègre. César quitta à son tour Milan le 9 novembre, se dirigeant sur Plaisance, tandis que le bailli gagnait Crémone. Mais, en chemin, César laissa ses troupes sous le commandement de ses capitaines et gagna Rome afin de s'y concerter avec le pape ; il s'agissait pour lui de se munir d'argent, car « la cavalerie de Saint-Georges », comme on devait le dire plus tard des auxiliaires du roi d'Angleterre, allait jouer dans ses opérations un rôle au moins aussi important que sa formidable artillerie et ses quinze mille soldats [2].

De fait, à peine se mit-il en campagne que la population d'Imola, soulevée contre son seigneur, demanda à capituler (16 novembre 1499). Le 13 décembre, le cardinal Giovanni Borgia, légat d'Italie, reçut le serment de fidélité de la municipalité. César vint alors et établit comme gouverneur Giovanni Olivieri, évêque d'Isernia.

Imola, ville assez importante, allait lui servir de base d'opérations contre Forli. Là se trouvait Caterina Sforza, « la dame au grand cœur », et César n'ignorait pas qu'il ne triompherait pas d'elle aisément. L'argent cette fois ne lui servirait de rien. Mais, elle vaincue, le principal obstacle à la conquête de son futur duché disparaissait.

Le 9 mars précédent (1499), Alexandre VI avait investi César du vicariat de Forli en même temps que de celui d'Imola et fulminé contre Caterina, « fille d'iniquité », une bulle dans laquelle il l'accusait de n'avoir pas payé depuis trois ans la redevance due à l'Église, et de s'être alliée à ses ennemis [3]. Caterina venait, en effet, d'épouser Giovanni Médicis dont elle eut un fils, le 6 avril 1498, le fameux condottière Jean des Bandes Noires, l'ancêtre de Louis XIII [4].

Les habitants de Forli que Girolamo Riario avait, à vrai dire, écrasés d'impôts, ne songèrent pas un instant à défendre leur ville ; ils envoyèrent au-devant de César une délégation pour le supplier de les épargner et de les considérer comme ses sujets. César toutefois n'entra que lorsqu'il fut muni d'une capitulation dûment signée (19 décembre 1499) et commença aussitôt le siège de la citadelle où s'était retirée la duchesse. Ses fortes murailles, encore qu'elles ne fussent point très hautes, semblaient à Caterina devoir défier l'armée de César. D'ailleurs elle se prodiguait, encourageant la garnison, faisant placer des pièces d'artillerie derrière les brèches, au fur et à mesure qu'elles se produisaient, montrant « sous une forme féminine un masculin courage ». Comme plusieurs autres femmes d'alors, elle portait la cuirasse [5]. Mais César avait appris des artilleurs français l'art de se servir de ses canons surtout pour les sièges. Il

1. Antoine de Bessey, baron de Trichastel, bailli de Dijon, fils de Jean Bessey ; capitaine des Suisses, il jouissait d'un grand crédit auprès d'eux ; il eut d'abord vingt lances puis quarante. Il avait accompagné Charles VIII à Naples.

2. Il demeura à Rome du 18 au 25 novembre.

3. Pasolini, *Caterina Sforza*, Rome, 1893, vol. III, p. 373.

4. Il épousa Maria Salviati dont il eut Cosme Ier, arrière-grand-père de Louis XIII.

5. Il subsiste plusieurs armures féminines dans les musées italiens, à Milan notamment. On en a reproduit une planche XXVI.

les plaça hors des vues des assiégés en faisant rectifier le tir par des indicateurs, en sorte qu'au bout de vingt jours le château n'était plus que ruines. En outre, il était assisté de troupes françaises nombreuses commandées par Yves d'Alègre. Une partie de la garnison déploya le drapeau blanc ; Caterina, qui avait en vain donné l'ordre de faire sauter la place et combattu jusqu'au bout, tuant plusieurs de ses adversaires, dut se rendre au bailli de Dijon.

C'était une chance pour elle d'être tombée entre les mains des Français, qui, on l'a dit, n'admettaient pas qu'on gardât des femmes prisonnières de guerre ; elle le savait et fit remarquer tout de suite qu'elle était au pouvoir, non pas du duc de Valentinois, mais du roi Louis XII.

Le duc n'entendait pas toutefois se voir frustré d'une si importante capture. Il accourut pour la revendiquer, avançant toutefois avec circonspection et en se plaignant d'avoir à traverser les fossés qui étaient pleins d'eau. Le capitaine bourguignon refusa de lui livrer Caterina, à moins que le duc ne lui payât sa rançon qu'il fixa à 20 000 ducats ; César en offrit 2 000, sur quoi le capitaine dit qu'il aimerait mieux la poignarder que la livrer à ce prix. Cependant César obtint d'en avoir la garde et il la fit enfermer dans le palais Numai où il habitait lui-même, ce qui donna lieu à des commérages. Les ruines du château furent fouillées, car le duc tenait à se saisir des enfants de Caterina, sans la possession desquels sa conquête ne serait que précaire. Mais ils avaient été éloignés bien avant ces événements.

Tout au moins voulait-il disposer de Caterina à sa guise. Le 21 janvier 1500, à deux heures du matin, il la fit sortir du palais dans l'intention de la conduire à Pesaro ; elle était entourée d'un fort parti de soldats qu'il commandait en personne, mais il trouva sur sa route le bailli de Dijon à la tête de trois cents Suisses. Une discussion s'engagea, le bailli soutenant que Caterina ne pouvait être traitée en prisonnière puisqu'elle appartenait au roi, Borgia qu'elle était à lui en sa qualité de chef suprême de l'armée.

Le bailli tint bon et César n'insista pas, car ce n'était pas son habitude de résister à la force ouverte, et Caterina fut ramenée, au milieu des Suisses, à Forli où on la logea chez le bailli tandis qu'un exprès allait soumettre le cas à Alègre, au château de Forlimpopoli. Alègre arriva vers le soir et l'on discuta une partie de la nuit sans arriver à une entente. Alors il fut convenu que, le lendemain, aurait lieu sur la place une réunion des officiers français, suisses et bourguignons. On s'y querella fortement ; à un certain moment le bailli appela ses hommes à l'aide et la place s'emplit de hallebardes ; finalement une transaction fut trouvée ; Caterina serait prisonnière du roi mais confiée à la garde du duc. Quand on lui en porta la nouvelle, elle faillit s'évanouir, car elle comprit que c'en était fait d'elle. Vêtue « à la turque » d'une robe de satin noir avec un voile de coton blanc autour de la tête, elle retourna de la maison du bailli à celle du duc. Le lendemain 13 janvier, il partit, emmenant Caterina entre lui et Alègre.

Telle fut la joie d'Alexandre VI en apprenant cette nouvelle qu'il en « riait et pleurait à la fois ». Caterina entra dans Rome où elle avait commandé autrefois, chargée

de chaînes dorées, et fut enfermée au Vatican, dans le Belvédère qui tenait alors, on l'a dit, de la villa et du château fort. Elle pouvait y être considérée comme l'hôte du pape et non sa prisonnière, sans jouir pourtant de sa liberté. On lui croyait même de l'influence sur le pape ! N'avait-il pas naguère demandé à être le parrain de son fils? Ottaviano, l'aîné des fils de Caterina qui, vivant loin de Rome, à Florence, partageait cette illusion, lui écrivait le 11 mai 1500, qu'il espérait bien qu'elle ne négligerait rien pour lui obtenir « cette chose rouge », le chapeau de cardinal. A la vérité, ses deux fils aînés, Ottaviano et Galeazzo, ne montraient aucun empressement à aider à sa délivrance ; elle le leur reprocha plus tard et eux lui firent des procès sur des questions d'argent.

Alexandre VI la vit, et ce dut être un singulier entretien que celui de cette femme altière et séduisante et de ce prélat cauteleux et si sensible au charme féminin, si semblables au fond de tendances et de caractère. Rien ne pouvait en résulter.

Mais pour la garder prisonnière, il fallait une excuse, en faire une coupable. A tout événement, le 18 novembre précédent (1499), alors que Caterina était déjà considérée comme une ennemie du Saint-Siège, on avait arrêté un musicien du pape, Tomaso de Forli et un de ses compagnons, sous l'inculpation qu'ils étaient venus de Forli avec une lettre empoisonnée, cachée dans une canne et qui devait être remise au pape. Afin d'avoir accès auprès de lui, Tomaso s'était lié, assurait-on, avec un musicien de Giovanni Borgia et un garde du Vatican, ce qui d'ailleurs semble bien inutile puisqu'il était lui-même musicien du pape. Quoi qu'il en soit, il avait avoué dans les tortures que ceux qui l'avaient envoyé pensaient que, le pape mort, la comtesse serait en sûreté. On les garda au château Saint-Ange sans pousser plus loin l'enquête. Cependant, le dimanche 24 novembre, des prières furent dites dans les églises romaines pour remercier Dieu de ce que le souverain pontife avait « échappé au poison et aux embûches de ses ennemis ».

On imagina donc de prétendre que Caterina était l'instigatrice de cette machination. N'avait-elle pas voulu s'enfuir avec l'aide d'un moine Laura, auquel elle avait remis 400 ducats (25 mai 1500)? Un serviteur du duc, son complice, avait été trouvé noyé dans le Tibre.

Comme tant de ses contemporains, Caterina avait peut-être usé quelquefois de poison, ou y avait songé. Dans le recueil de recettes médicales et de toilette qu'elle rédigea, les *Experimenti*, se trouvent des formules de poisons lents ou immédiats, mais l'histoire du musicien n'en paraît pas moins invraisemblable. Le pape la fit cependant transférer du Vatican au château Saint-Ange où on la traita avec rigueur ; une seule servante lui était laissée. Cette épreuve la terrassa ; elle tomba malade (fin juillet 1500); on pensa qu'elle allait mourir, mais elle se rétablit et son procès fut commencé. Caterina fut pressée de questions, confrontée avec ses prétendus complices ; interrogée par le pape, elle nia énergiquement. Cependant, dans le public, on la crut coupable. Machiavel l'écrit au Conseil des Dix, les chroniqueurs partagent cet avis. Mais comment condamner une personne aussi considérable sans preuves certaines? L'accusation fut donc aban-

donnée. Caterina n'en demeura pas moins prisonnière. Il fallut qu'en juin de l'année suivante (1501), lors du passage de l'armée française, Alègre vînt rappeler au pape, et même un peu rudement, qu'il la détenait contre tout droit. Elle avait au surplus signé un acte de renoncement à sa principauté ; elle fut donc remise en liberté, le 30 juin 1501 après seize mois de prison. Un grand nombre de Romains allèrent la saluer au palais du cardinal Domenico della Rovere où elle s'était retirée. Le pape lui remit une lettre de recommandation pour la Seigneurie florentine.

Néanmoins, pleine de méfiance, elle quitta Rome brusquement et en secret et gagna par mer Livourne où ses enfants vinrent la recevoir [1].

## Retour de César. — Accidents du pape. — Assassinat du mari de Lucrèce.

Le pape avait donné à César comme surveillant le cardinal Giovanni Borgia, qui devait occuper au nom du Saint-Siège les villes assujetties, mais à peine parvenu à Montefeltro il mourut, le 17 janvier 1500, au moment où il se rendait auprès du duc pour le féliciter de la prise de Forli ; cette disparition si opportune pour les desseins de César parut suspecte à plus d'un ; néanmoins, on lui réserva un accueil triomphal quand il revint à Rome, le 26 février 1500. Tout le Sacré Collège s'était porté à sa rencontre jusqu'aux portes de la ville, avec les orateurs étrangers, le corps municipal et les magistrats. Les cardinaux Orsini et Farnèse allèrent même jusqu'à Civita Castellana, à plus de cinquante kilomètres de Rome. Le pape envoya ses lansquenets avec l'étendard de Saint-André, ce qui faillit causer un incident, car les Suisses du duc voulurent obliger les lansquenets à ne pas le déployer ; César dut intervenir. Il était entouré de cent officiers couverts de manteaux de velours noir ; lui-même était vêtu de noir et portait une chaîne d'or au cou. Deux hérauts et des trompettes à ses armes le précédaient. Il amenait des soldats italiens, allemands, gascons, dont les vêtements étrangers étonnèrent la foule. Le château Saint-Ange avait été décoré ; deux étendards flottaient sur le haut, six sur les tours inférieures ; aux créneaux étaient des hommes armés de pied en cap ; deux cents pièces à feu tirèrent ensemble une salve et le fracas fut si grand que les fenêtres voisines volèrent en éclats et que des jalousies tombèrent. Ce fut un spectacle inouï, dit Burchard. Le cortège parcourut la ville avant d'arriver au Vatican ; quand César se présenta devant son père, celui-ci adressa à son fils la parole en espagnol ; il lui répondit de même.

Précisément le carnaval était en cours ; on en multiplia les réjouissances. Place Navona, le triomphe de Jules César fut représenté par onze chars superbement décorés. Les courses de chevaux barbes, de juifs et d'enfants eurent lieu comme d'habitude, mais

1. A la mort d'Alexandre VI, Caterina espéra rentrer en possession de ses États ; elle se prépara à les reconquérir les armes à la main et fit appel à « messire Bonaparte » finalement, elle resta à Florence et l'Église demeura maîtresse de Forli et d'Imola. Ses lettres montrent qu'elle ne garda pas rancune aux Borgia. Bernardi Andrea, *Cronache Forlivesi a cura di* G. Mazzatinti, Bologne, 1895.

avec plus d'éclat. César tua à coups de flèches plusieurs taureaux (fin février 1500) [1].

Le 20 mars 1500, le pape le déclara gonfalonier de l'Église comme l'avait été son frère, le duc de Gandia, et lui remit le chapeau, l'épée et l'oriflamme, insignes de son titre. En outre, il lui attribua la rose d'or en lui adressant ces paroles : « Reçois cette rose de nos mains ; quoique indigne, nous représentons Dieu sur la terre. Cette rose symbolise la joie des deux Jérusalem, l'Église triomphante et l'Église militante. Pour tous ceux qui sont fidèles au Christ, cette fleur splendide est la joie et la couronne des saints. Reçois cette fleur, mon fils ; elle est, au point de vue des hommes, noble, puissante et munie de grandes vertus, et tu seras gratifié de tous les dons du Christ. »

César prit la rose, baisa la main et le pied du pape et replaça sur sa tête la toque de gonfalonier de l'Église qu'il avait ôtée ; après quoi il se retira, ayant à ses côtés les ambassadeurs de France et d'Espagne.

Le 15 juin 1500, le pape éprouva une syncope assez forte pour qu'on publiât secrètement un dialogue entre lui et la Mort.

C'est une longue diatribe contre le pape dans laquelle ses fautes sont relevées une à une. Alexandre VI s'étonne, par exemple, que Giulia ne lui vienne pas en aide alors qu'il l'a tant aimée de son vivant, et la Mort lui répond qu'elle a fait pour lui ce qu'elle devait puisqu'elle lui a donné trois ou quatre enfants [2].

Il s'en fallut peu que, le 29 juin 1500, jour consacré pourtant, dit Sigismondo, à saint Pierre et à saint Paul, il ne fût effectivement emporté hors de ce monde [3]. La journée était sereine quand, vers midi, un ouragan d'une effroyable intensité se déchaîna subitement sur la ville ; une cheminée du Vatican fut renversée, elle s'effondra sur la toiture, qu'elle défonça ainsi que le plafond d'une salle qui se trouvait au-dessous et dans laquelle le pape recevait des pétitionnaires [4]. Quelques-uns eurent la présence d'esprit de se réfugier dans les embrasures des fenêtres ; néanmoins, il y eut plusieurs tués, dont Lorenzo Chigi, le frère du fameux banquier Agostino. Le dais sous lequel était le pape fut écrasé, et, s'il ne fut pas tué lui aussi, ce fut grâce à une poutre qui le protégea. Quelques « gens de peu », dit négligemment le chroniqueur, furent tués à l'étage supérieur.

Il se passa bien un quart d'heure avant que ses serviteurs pussent le retirer des décombres ; il était inerte avec deux blessures à la tête et une autre plus grande à la main. Le dataire Ferrario et le camérier Gasparo coururent répandre en ville le bruit de sa mort, en sorte que Rome fut en rumeur. On barra les rues, on fit prendre les armes aux gardes comme si un interrègne commençait. Peu de jours après, le pape était sur pied.

1. Paolo Capello, *Relazione* (28 septembre 1500). — Burchard, vol. II, p. 206, *12*. Un peu auparavant le pape avait assisté à une représentation de l'Annonciation donnée par le cardinal de La Groslaye devant son palais.

2. Biblioteca Casanatense, Manoscritto, Misc. n° 804.

Dialogus
*mortis et pontificis laborantis febre*, 1500.

P. *Quid mors sæva petis?* — M.. *Te.* — P. *Me! Quo jure?* — [M. *Quod hora*
*En properat...* — P. *Quid ais?* — M. *Parcaque fila secat*
P. *Hei mihi!* — M. *Quid luges?* — P. *Parum vixisse.* — M. *Vi-* [*detur*]
*Omnibus at nimium.* — P. *Cur, rogo?* — M. *Quod malus es.* —
P. *Dic quid, quæso mali commisi?* — M. *Causa fuisti,*
*Quod prædæ Gallis Itala terra fiat.*
*Non hoc parum.* — P. *Invitus feci, non sponte, necesse* [*Sed fecisse*
*fuit.* — M. *Jam satis est: morere...*

3. Sigismondo, vol. II, p. 268. — Burchard vol. II p. 235. Lettre du pape, Balan, vol. V, p. 513.

4. Appelée la salle des Pontifes à cause des portraits qui en ornaient le plafond

Le 22 juillet 1500, des actions de grâce furent rendues à la Vierge parce que le pape se croyait particulièrement protégé par elle.

Il échappa encore à la mort le 5 octobre suivant (1500) ; au cours d'une chasse dans une vigne voisine de Rome, un cerf fondit sur lui ; la présence d'esprit du cardinal Giovanni Lopez lui épargna d'être éventré [1].

Ces émotions augmentèrent la fréquence de ses évanouissements ; il en eut plusieurs avant la fin de l'année ; se sentant atteint, il songea à restreindre son activité qui avait été jusque-là débordante ; on ne le vit plus sortir à l'aurore pour ne rentrer qu'à la nuit close. Cependant il semblait fort et dispos, s'adonnait aux plaisirs malgré ses soixante-neuf ans, et formait de vastes plans d'avenir. Cependant César travaillait.

Le 15 juillet 1500, au moment où le mari de Lucrèce, don Alfonso, sortait de Saint-Pierre, des spadassins se précipitèrent sur lui et le criblèrent de coups de poignard, puis ils montèrent en croupe de cavaliers qui les attendaient et disparurent par la porte Portese après avoir traversé le Transtévère. Le prince, dont le sang inondait les marches du parvis, fut transporté auprès du pape qui, sans hésiter, nomma son assassin. En l'entendant, Lucrèce s'évanouit, car elle savait qu'on n'échappait pas à ses coups. Don Alfonso fut installé dans la « tour neuve », au-dessus des appartements du pape. Le lieu lui paraissait sans doute très sûr. Lucrèce s'établit à son chevet pour le soigner et surtout pour le protéger. Par crainte d'un empoisonnement, elle lui apprêtait et lui apportait elle-même ses aliments, aidée par la sœur d'Alfonso, la princesse de Squillace. Les soins des médecins romains furent refusés ; le roi de Naples lui envoya le sien. Seize hommes avaient été chargés par le pape de veiller sur lui, mais César avait dit : « Ce qui n'est pas arrivé le matin, arrivera le soir. »

Don Alfonso, à mesure qu'il se remettait, laissait voir de plus en plus sa haine contre César. Il ne se cachait pas pour dire que le jour viendrait où il se vengerait. On raconta même que, le voyant passer sous ses fenêtres dans le jardin, il prit son arbalète et tira sur lui.

Le 18 août, une heure après le coucher du soleil, des hommes armés, conduits par Michelotto, le sicaire du duc, pénétrèrent dans sa chambre ; ils écartèrent le représentant du roi de Naples et les gardes qui veillaient le blessé et, tandis que Lucrèce et sa femme couraient demander secours au pape, ils étranglèrent don Alfonso. Quand elles revinrent, il gisait inanimé sur son lit. Le cadavre fut déposé dans l'église Saint-Pierre où le trésorier du pape, Francesco Borgia, entouré de sa « famille », vint aussitôt dire des prières. Pour la forme, le médecin du prince et un bossu qui lui servait de bouffon furent conduits au château Saint-Ange et mis à la question, mais on les relâcha bientôt, car nul n'avait de doute sur le nom de l'assassin [2].

1. Le pape faillit plusieurs fois être victime d'accidents. Un peu auparavant, un lustre manqua de lui tomber sur la tête. Le 5 novembre 1496, durant la nuit, la foudre tomba près de la chambre où il couchait : une mitre fut anéantie, la tour de l'Horloge abattue, un camérier tué.

2. César ne tarda pas d'ailleurs à avouer son crime.

Lucrèce aimait son mari ; sa douleur fut profonde ; les lettres qu'elle adressait à son intendant sont signées : « La très malheureuse Lucrèce ».

Le spectacle de sa douleur importuna César, qui devenait de plus en plus puissant et en imposait à son père ; Lucrèce dut s'éloigner ; elle quitta Rome le 31 août 1500 pour se rendre au château de Nepi, accompagnée de six cents cavaliers. En vain demanda-t-elle bientôt à revenir ; il ne lui fut permis de regagner Rome que vers la fin de l'année [1].

Cependant elle garda de l'affection pour son frère. Quand elle fut en danger de mort à Ferrare, à la fin de septembre 1502, après un avortement, elle eut tant de joie d'une visite qu'il lui fit qu'elle en recouvra la santé, paraît-il [2].

## César en Romagne et dans les Marches. — Nouvelle promotion de cardinaux.

Les circonstances se prêtaient merveilleusement aux desseins de César ; tout contribuait à les favoriser en ce moment et à lui donner l'espérance qu'il pourrait se tailler plus tard un royaume à sa guise.

Les « seigneurs et vicaires » des villes de Romagne, Rimini, Pesaro, Faenza, Fermo, Urbino, avaient été, comme Caterina Sforza, déclarés par le pape déchus de leurs droits et dépouillés de leurs fiefs pour n'avoir pas acquitté les redevances dues par eux. Girolamo Riario s'était proposé naguère de les dépouiller ; César pensa être plus heureux.

Il avait pour lui de solides appuis. La commune (à vrai dire, le duc) de Milan remit à la Chambre apostolique 45 000 ducats pour la solde de ses troupes. Le cardinal Giuliano et le cardinal Giovanni Borgia se portèrent garants de la restitution de cette somme, bien que l'une des victimes du duc dût être manifestement Riario, parent de Giuliano. Alexandre VI remit ces 45 000 ducats à son fils puisque, aussi bien, c'était lui qui devait en user.

Un des ennemis de César, le cardinal Ascanio, venait d'être fait prisonnier près de Rivolta par des chevau-légers vénitiens, commandés par Carlo Orsini (10 avril 1500) [3]. Le pape le réclama, mais les Vénitiens le vendirent au roi Louis XII ; il fut conduit en France non sans scandale, les pieds liés sous son cheval, et enfermé d'abord dans la citadelle de Pierre Encise, puis dans celle de Bourges [4], tandis que Ludovic le More, que l'on surnommait le Périclès de Milan, était emprisonné à Loches.

La joie fut grande à la cour de Rome quand on y apprit la capture du cardinal (14 avril 1500) ; le pape remit 100 ducats au courrier qui avait fait grande diligence (quatre jours de Milan à Rome) pour lui apporter la nouvelle. Dans la ville, le peuple

1. Le séjour surtout en été y est fort malsain.
2. Giustinian, vol. I, p. 114.
3. Jean d'Auton, vol. I, p. 262. — Girolamo Priuli, nouv. éd. du Muratori, vol. XXIV. — Léon Pelissier, *Le cardinal Ascanio Sforza prisonnier des Vénitiens*, dans *Revue historique*, 1897.
4. Il en sortit le 3 janvier 1502.

criait : « *Orso* » et « *Francia* », mais ne poussait aucune acclamation en faveur du pape ou des siens.

Toutefois, il fallait beaucoup d'argent pour mener à bien l'entreprise que méditaient le pape et son fils ; il fallait entretenir des mercenaires, — l'armée de Romagne coûtait 20 000 ducats par mois, — payer les défections, faire montre de luxe. L'argent du jubilé fut vite épuisé. Le pape donnait, donnait sans cesse ; il se dépouillait ; il ne lui resterait bientôt plus de quoi manger, disait-il à l'envoyé vénitien. Ses joyaux étaient en gage. Alors il eut recours à une nouvelle promotion de cardinaux. On en parlait à Venise dès le mois de décembre 1499, et l'on racontait ouvertement que le pape la faisait pour se procurer de l'argent.

Le 18 septembre 1500, le Sacré Collège fut assemblé afin d'entendre les noms des prélats sur lesquels le choix du souverain pontife s'était arrêté, mais beaucoup de cardinaux, qui ne voulaient pas avoir à approuver ses décisions, s'abstinrent, en sorte que la réunion dut être reportée au 25 ; cette fois, on discuta sans arriver à s'entendre ; certains noms répugnaient trop aux cardinaux. Bien que rempli de créatures d'Alexandre VI, le Sacré Collège faisait néanmoins, à l'occasion, acte d'indépendance ; en juillet 1499, il s'était nettement opposé à la désignation, comme évêque de Lucques, de Felino Sandeo, auditeur de Rote, et avait proposé que cet évêché fût attribué à Giuliano, l'ennemi irréconciable au fond, sinon dans les apparences, du pape.

Les cardinaux cette fois cédèrent. Dans la séance du 28 septembre 1500, le pape proclama sans opposition les noms de douze nouveaux cardinaux. C'étaient : Amanien d'Albret, beau-frère de César ; Lodovico (Pier Luigi) Borgia, frère de Giovanni, mort le 17 janvier précédent ; Francesco Borgia, le trésorier pontifical ; Lodovico Podocatharo, venu de Chypre avec la reine Charlotte, secrétaire du pape et qui devint, après la chute de Florido, son confident et le plus riche des cardinaux ; Marco Cornaro, pauvre alors, mais qui allait acquérir de grandes richesses ; Adriano Castelli di Corneto, très lié avec le pape, et six Espagnols dont Francesco de Lorio et Giovanni Castelar, ses parents. Stefano Ferreri, élu *in pectore*, ne fut proclamé que le 28 juin 1502, ce qui porta à treize cette promotion.

Elle rapporta, dit-on, 120 000 ducats qui furent remis à César ; d'ailleurs le pape n'avait pas hésité à déclarer en consistoire que cette somme était nécessaire à son fils pour l'accomplissement de ses projets[2]. Ce fut chez lui, dans ses appartements, que les nouveaux élus reçurent la barrette rouge et prirent leur repas après la cérémonie du baisement.

Alexandre VI voulut créer des légats (2 octobre 1500), mais, cette fois, les cardinaux s'y opposèrent formellement.

César pouvait maintenant poursuivre ses opérations en Romagne. Les Bentivoglio à Bologne, le duc Ercole d'Este à Ferrare, auraient bien voulu l'en empêcher, car ils se sentaient menacés, ils n'osèrent par crainte de la France.

1. Gregorovius, vol. IV, p. 112. Burchard indique le prix que chaque élu paya pour son élection.

## *AMEUBLEMENT ITALIEN DU XVe SIÈCLE.*

COFFRE DE MARIAGE. (Phot. Moscioni.)

COMMODE EN NOYER. (Phot. Alinari.)

La politique de César fut à la vérité fort habile. Sachant que les populations étaient mécontentes de leurs seigneurs « qui les avaient plutôt dépouillées que gouvernées et divisées que réunies » [1], il se présenta partout en libérateur n'ayant d'autre désir que de les délivrer du joug qui pesait sur elles [2] et de rendre à l'Église les terres qui lui appartenaient.

A la fin de septembre 1500, il se mit en campagne, après avoir pris l'avis de ses astrologues. Son armée se composait de six mille fantassins, deux cents cavaliers, neuf cents hommes d'armes que commandaient Giov. Paolo Baglioni et Paolo Orsini, tous deux capitaines aguerris. Vitelli Vitellozzo conduisait son artillerie; il était venu à lui dans l'espoir de tirer vengeance des Florentins qui avaient décapité son frère Paolo. Il pleuvait au point que force fut de faire halte à Gualdo pendant cinq jours pour permettre à l'artillerie de rejoindre.

Le principal objectif de César était Pesaro, que possédait Giovanni Sforza, le premier mari de Lucrèce, le beau-frère du duc de Milan [3]; il voulait se défendre, mais la cruauté que César avait montrée à l'égard d'autres cités qui lui avaient résisté, poussa la population, que César avait d'ailleurs fait pratiquer, à se soulever ; le poète Guido Postumo [4] s'efforça vainement d'exciter les courages par des vers enthousiastes mais qui étaient en latin ; le 11 octobre, une députation fut envoyée au duc, lui offrant d'entrer dans la ville ; le 21, la citadelle se rendit, tandis que Giovanni se sauvait à Bologne puis à Venise. Le 27, César fit son entrée en compagnie de don Ramiro. Pandolfo Collenuccio était présent [5].

En même temps, Rimini chassait les Malatesta et se rendait à César. Il en fut autrement à Faenza [6]; les paysans, qui avaient tout à redouter des soldats de César, n'offrirent aucune résistance à l'envahisseur, mais les habitants de la ville, qui aimaient leur seigneur Astorre Manfredi, à cause de sa beauté, de sa jeunesse et de ses malheurs [7], étaient résolus à se défendre. Ils repoussèrent les propositions de l'ennemi (10 novembre 1500). Quand Astorre s'était senti menacé, il avait envoyé payer le cens à Rome, mais on lui répondit qu'il était trop tard.

La région est plate et n'offrait aucune éminence ni aucun abri d'où l'artillerie de César pût accabler la citadelle ; force lui fut donc de tenter l'assaut, mais les assiégés étaient vaillants ; imitant l'exemple de Caterina Sforza, une jeune fille, Diamante Toselli, prit part aux combats ; on la vit, sur le haut des remparts, frapper de sa main les assaillants.

1. Machiavel, *Le Prince*, chap. VII.

2. C'est pourquoi on proposa de lui donner pour emblème un dragon avec la devise : *Unius compendium, alterius stipendium*, « parce que, dit Brantôme, le dragon est un serpent qui a dévoré d'autres serpents ».

3. Il avait adressé aux cours italiennes une accusation d'inceste contre sa femme. La ville de Pesaro était populeuse, riche, entourée d'antiques murailles et de fossés.

4. Guido Postumo (ou Posthumio) de la famille des Silvestri de Pesaro ; il fréquenta la cour de Léon X dont il se fit le panégyriste. Ses vers fort médiocres sont surtout héroïques. Ceux qu'il composa en cette occasion se trouvent dans *Ad Pisaurenses*, liv. II, Bologne, 1522.

5. Gregorovius, *Lucrèce Borgia*, a publié la lettre qu'il adressa au pape à cette occasion. Doc. XXV.

6. G. Tonducci, *Storia di Faenza*, Faenza, 1675.

7. Il avait seize ans ; son père, Galeotto, avait été assassiné avec la connivence de sa mère. Les Manfredi étaient seigneurs de la ville depuis 1314. Il y avait un parti qui soutenait Ottaviano, fils de Carlo Manfredi, exilé de la cité ; il fut assassiné en 1498, pendant qu'il traversait le Saint-Bernard. C. Monteverde, *Astorre Manfredi*, Milan, 1852.

Le gouverneur du château avait trahi mais il dut s'enfuir et Giovanni Evangelista Manfredi, frère illégitime d'Astorre, le remplaça. Plusieurs tentatives furent repoussées qui coûtèrent cher à l'armée de César. Voyant l'inutilité de ses efforts, il se retira à Imola, non sans avoir négocié avec les Florentins et les Bolonais afin qu'ils ne vinssent pas en aide à Manfredi [1].

## Organisation du pays par César

Son séjour dans ses États de Romagne, de décembre 1501 à avril 1502 fut d'ailleurs fructueux. Dégagé de toute autre occupation, il put s'occuper de leur organisation et en connaître les besoins [2]. Ayant vaincu par la violence et par la ruse, il administra par la franchise et par la justice [3] ; il prodiguait les bienfaits, réparait les injustices, fondait des institutions charitables et s'attachait des panégyristes. C'est ainsi qu'il exempta de toute taxe, imposition et redevance le chroniqueur Bernardo Navacula de Forli. Pourtant cette faveur n'alla pas sans une pointe de malice; car, dans l'acte qui nous a été conservé [4], César dit de Navacula qu'il tient des anciens historiens non pas les traditions mais le nom et que, ne pouvant atteindre à leur élégance, il la remplaçe par la prolixité, ce qui est vrai d'ailleurs.

Nombre d'écrivains chantèrent ses louanges [5].

Comme César connaissait l'esprit particulariste des habitants, il se garda de toucher à leurs constitutions, dont quelques-unes dataient du temps d'Albornoz[6]. Les anciennes municipalités furent maintenues ; à Forli, ce fut le Conseil des Anciens qui détermina le prix des denrées que réclamerait la garnison ; à Césène, César accepta les services de trois habitants qui avaient pris parti contre lui ; de l'un il fit son médecin, de l'autre son représentant, son vicaire à Fano, du troisième un magistrat [7].

Sur son ordre, les exactions et les vexations cessèrent ; on ne confisqua plus les récoltes ; les violences, les illégalités, qui sous les anciens seigneurs avaient été si fréquentes, ne se renouvelèrent plus ; à Forli César, fit pendre aux fenêtres de son quartier général deux de ses soldats, un Piémontais et un Gascon, coupables de maraudage ;

1. Malipiero, *Annali*. — Guicciardini, *Stor*. — Alvisi.

2. Il se plaisait à parcourir les rues sous un déguisement pour entendre les griefs des habitants. Il est vrai qu'on en a dit autant de tant de princes que cela peut n'être qu'une invention.

3. Machiavel, *Le Prince*, chap. XVII.

4. *Historia di Forli*, Bibl. Nat., Ms. ital. 250, non chiffré fol. 3v.

5. Fausto Evangelista, membre de l'Académie romaine, écrivit des pastorales sur les Borgia, sur la mariage de Lucrèce, sur le triomphe de César dans la guerre contre les Orsini, mais il composa aussi des épigrammes, entre autres sur la mort du duc de Gandia. Comme l'Arétin, il mordait pour faire mieux apprécier ses caresses. — Justolo Spoletano, également de l'Académie de Pomponio Leto, composa douze panégyriques sur le duc, dont trois existent encore. — Francesco Sperulo écrivit un poème : *Gesta C. Borgiæ*, qu'il n'eut pas le temps d'achever.

Un autre poète, Francesco Uberti, composa des « épigrammes à la louange de César :

*Salve Italum o splendor, Dux*
*Illustrissime, Cesar....*

Certaines pièces de vers sont adressées à ses capitaines (Paso lini, *Tiranni...*, p. 320. — Woodward, p. 197. — Alvisi, p. 151).

Francesco Sacchino de Mudiana, mort en 1557, composa une lamentation sur sa mort et écrivit sa vie. Cf. Thuasne, vol. III, p. 450.

6. Le 30 mai 1478, Sixte IV avait confirmé ces constitutions par la bulle *Etsi cunctorum*.

7. C. Brissio, *Relatione dell' antica e nobile città di Cesena*, Dans Grœvius, *Thesaurus*, vol. IX, Leyde, 1733.

d'autres exécutions suivirent ; les tribunaux jugèrent équitablement ; une cour d'appel fut instituée qui reçut le nom de *Rota* comme à Rome ; elle siégeait successivement à Fano, à Pesaro, à Faenza, à Rimini [1], à Césène, à Imola et à Forli ; les sept juges qui la composaient venaient de ces sept cités [2].

Le pape avait imposé cette juridiction au consistoire qui y était hostile, car elle diminuait la compétence de la Rote de Rome.

Ainsi César préparait un commencement d'unification du pays [3].

La première cession du tribunal ne put se tenir qu'en 1503, à cause de l'état de guerre où se trouvait le pays. Césène en fut le siège. Le jour de l'ouverture des assises, le 24 juin, il y eut des réjouissances publiques et des représentations dont le sujet était tiré d'épisodes de l'histoire religieuse et séculière ; on vit un groupe symbolique représentant César et Cléopâtre. On savait bien qui était César, mais Cléopâtre ? Ce n'était pas certes Charlotte d'Albret qui était au loin en France, mais peut-être Dorotea Caracciolo, femme d'un condottiere vénitien, ou Pentasilea d'Alviano qu'il avait fait enlever dernièrement.

Cet épisode est demeuré énigmatique. Le 23 décembre 1500, Giovanni Battista Carracciolo, capitaine des troupes à pied de Venise, demanda au Conseil des Dix la permission d'envoyer chercher sa femme Dorotea. Dans les premiers jours de février, il informa le Conseil qu'elle avait été enlevée près de Cervia, dans la légation de Ravenne, tandis qu'on la conduisait d'Urbino à Venise auprès de lui. Parmi les assaillants se trouvait un capitaine, Diego Ramirez, qui servait dans les troupes de César et qui était notoirement son amant. Néanmoins, il ne semble pas que le rapt lui ait profité, car ce fut auprès de César qu'on la conduisit et qu'elle demeura ; elle le suivait dans ses déplacements et l'accompagna à Rome. La République de Venise prit vivement en mains la protestation de Caracciolo et fit adresser à César des remontrances ; il promit prompte justice et de restituer la captive, mais il n'en fit rien. L'affaire prit des allures de conflit, le roi de France, la Sérénissime République, le pape s'en mêlèrent et l'on n'aboutit pas. Quand César eut disparu de la scène en Italie, on voulut renvoyer Dorotea auprès de son mari ; elle préféra aller vivre avec sa mère. On soupçonna César d'avoir tout machiné, mais, comme toujours, il avait trouvé le moyen de ne pas se compromettre en faisant agir les autres. En janvier 1503, autre enlèvement dans les mêmes conditions ; César était coutumier du fait, mais cette fois encore il s'agissait d'une personne d'importance, la sœur de Giampaolo Baglioni, Pentasilea, femme du fameux capitaine Bartolomeo d'Alviano, saisie dans le château de Corvara par des soldats au service du pape et emmenée à Todi par ordre de César. Elle était d'une grande beauté et avait à peine vingt-

1. Rimini était tombé au pouvoir de César le 10 octobre 1500 et Pandolfo Malatesta avait dû s'enfuir par mer. Le Conseil avait vendu la ville 2 900 ducats, plus l'artillerie et les munitions au prix d'estimation. César prit à son service plusieurs des habitants (Comm. Luigi Tonini, *Rimini...*, Rimini, 1882-1887, publ. par son fils). L'acte de reddition de la ville y est publié en entier. César autorisait tous les bannis à rentrer et leur faisait restituer leurs biens. Il permit qu'on rendît justice à un homme « bien qu'il fût notoirement favorable à Malatesta ».

2. Ces magistrats recevaient 200 ducats par an, 100 du duc, 100 de la Chambre apostolique.

3. Woodward, p. 313.

cinq ans. Deux jeunes filles, ses nièces, furent enlevées en même temps. Le 3 février, le pape fit accroire à Giustinian[1] que les captives étaient rendues à la liberté, mais c'était un mensonge.

La Romagne, sous l'administration de César, goûta quelques mois de paix et de bonheur[2].

Tout en s'occupant d'organiser ses conquêtes, César n'oubliait pas d'y établir solidement son autorité. Michel Ange lui bâtissait des forteresses[3], Léonard de Vinci lui préparait des machines de guerre. Se trouvant sans emploi depuis la capture de Ludovic le More, il était venu (1501) proposer ses services au duc devant Faenza ; sur son conseil, à ce qu'il semble, César avait commandé à Brescia des canons du dernier modèle adopté par la France ; César le chargea en outre de la construction de quelques édifices à Césène et, un peu plus tard, de fortifier la ville de Piombino. A sa suite se trouvait également Pier Torrigiano qui naguère, dans l'église Del Carmine de Florence, avait brisé d'un coup de poing le nez de Michel Ange[4].

Le siège de Faenza se poursuivait ; les sorties des assiégés gênaient considérablement les troupes de César et les assauts qu'elles donnaient de temps en temps n'avaient aucun résultat ; ses soldats mal logés, mal nourris, se battant dans la boue et souffrant du froid, murmuraient. Mais la famine se faisait de plus en plus vivement sentir dans la ville, car le blocus était effectif[5]. Des contingents français venaient d'arriver[6].

Le 26 avril 1501, les Anciens (le *Consilio generale*) demandèrent à capituler. A cette nouvelle Rome fut en fête ; on illumina, on alluma des feux de joie sur les places publiques. Il fut stipulé dans l'acte de reddition que César payerait le prix de l'artillerie qui se trouvait dans la place et qu'il ne serait fait aucun mal à Astorre[7] ; néanmoins, dès qu'il l'eut en sa possession, César l'envoya à Rome où il fut enfermé au château Saint-Ange avec son frère naturel, Giovanni Evangelista ; un an après, le 9 juin 1502, on les trouva

1. Giustinian, vol. I, p. 337, 349, 350, 373. Cf. Lettre de l'orateur florentin Soderini en date du 24 janvier.

2. Dans sa *Lamentation*, le poète Sacchino disait :

*Non pianger più che in Ciel è fatto un Deo,*
*Mesta Romagna sua magnificenza....*

3. L'Italie se couvrait alors de forteresses qu'édifiaient les Léonard de Vinci, les Sangallo, les Amoroso, les Ciro et leurs élèves. Ils en élevèrent à Bologne, à Nettuno, à Pérouse, à Civita Castellana, dans la Romagne. Leurs débris font encore l'ornement de mainte ville ou bourgade de l'Italie centrale. Des écrivains militaires posaient les règles de l'art des fortifications. Roberto Valturio de Rimini avait composé plusieurs ouvrages sur la construction et la défense des places fortes, qu'il dédia à Sigismondo Pandolfo Malatesta, dont il fut le conseiller. Le traité de *De Re militari*, traduit plus tard en italien et en français, parut en 1472.

Francesco Giorgio de Sienne, qui était au service du duc d'Urbino vers 1480, publia, lui aussi, un ouvrage sur l'art des fortifications.

Le type des forteresses dans l'Italie centrale est presque partout le même ; il rappelle celui des forteresses françaises antérieures : un réduit central séparé du reste des constructions par un pont-levis et qui servait d'habitation au prince et de dépôt pour son trésor, avec citerne et greniers ; autour, un réseau de murailles, de cours, de tours et de bâtiments où vivait la garnison. La ville prise, il fallait s'emparer de la citadelle et, celle-ci capturée, forcer la Maschio, ce qui était le plus difficile. Caterina Sforza se défendit dans sa forteresse après la reddition de la ville et comptait se défendre dans le Maschio quand on hissa le drapeau blanc.

4. Ce fut César qui acheta à Michel Ange le Cupidon qu'il avait fait passer pour un antique ; il l'envoya à Isabelle d'Este, laquelle, à dire le vrai, avait sollicité ce présent. Elle n'hésita pas non plus à demander un objet d'art pillé par César dans le palais d'une de ses amies, Elisabetta Gonzaga.

5. Alvisi, *Cesare in Romagna*, p. 275. — Leonetti, cap. XX. — Guicciardini, *Stor*, lib. V.

6. Le 12 août 1500, Machiavel écrivait de Montargis que le pape sollicitait vivement Louis XII de l'aider dans son entreprise de Faenza mais qu'il y avait peu de chance qu'il réussît, car le roi croyait avoir assez fait pour Sa Sainteté.

7. Le 24 avril 1501, César écrit au duc de Ferrare qu'Astorre et les siens se sont livrés « à sa discrétion et à son bon plaisir ».

noyés dans le Tibre avec une pierre au cou [1], ce qui affligea beaucoup le peuple que leur sort et leur beauté avaient attendri [2].

César était maintenant maître d'une grande partie du pays qu'il convoitait. Bologne venait de lui céder plus ou moins volontairement Castel Bolognèse, situé entre Imola et Faenza, sur la via Emilia, place fortifiée de grande importance stratégique [3]. César fit démolir la forteresse et défendit, sous peine de la vie, qu'on désignât désormais la ville autrement que sous le nom de Cesarina, en quoi il tranchait du conquérant glorieux. Si Bologne même ne fut pas conquise, ce fut à cause de l'opposition de Louis XII [4].

Camerino fut enlevé à Giulio Cesare Varano par une bulle datée du 1er mars 1501, sous le prétexte qu'il avait tué son frère trente-sept ans auparavant, crime irrémissible sans doute aux yeux de César [5] ; il fut en outre déclaré rebelle, sacrilège et coupable de lèse-majesté. Lorsque César se présenta en juillet 1502 devant la ville en libérateur, selon sa coutume, les habitants refusèrent de combattre et il en prit possession le 20 juillet; Giulio Cesare et ses deux fils, Annibale et Venanzio, furent jetés en prison ; le troisième fut pris un peu plus tard et également retenu prisonnier. Pendant trois jours, on se réjouit à Rome et l'on fit des feux de joie pendant trois nuits ; le gouverneur de la ville parcourut la ville avec ses gens criant *Duca* !

Alexandre VI ne donna pas cette cité à César, mais à un autre de ses fils, un enfant, Giovanni, l'*Infans Romanus* (2 septembre 1501) [6].

César attenta même à la liberté séculaire de la République de Saint-Marin[7]. Par deux fois, en juin-octobre 1502 et en juin 1503, ses officiers occupèrent la ville. Les vicissitudes de la République suivirent celles de Guidobaldo ; quand il fut chassé de ses États, Saint-Martin dut subir le joug ; ses registres portent la trace des dépenses faites pour défrayer les représentant du terrible duc. Quand une insurrection eut lieu qui remit Guidobaldo en possession de son héritage, les habitants reprirent leur liberté et se mirent même à voler les chevaux de l'armée ducale. Puis le Valentinois, d'un seul coup, prit le dessus et la République dut se soumettre de nouveau. Les sentences sont rendues au nom de César ; c'est à lui que sont adressées les suppliques. Il ne semble pas, au reste, qu'il ait

1. On trouva aussi dans le fleuve deux jeunes gens de quinze et vingt-cinq ans attachés par le bras, une femme et « beaucoup d'autres », dit Burchard. Astorre Manfredi, dit Gregorovius, avait dû épouser la belle Giulia. Il existait pourtant une bien grande différence d'âge entre eux.

2. L'ouvrage de Antonio Medin, *Lamenti Storici*, contient (vol. III, p. 5) une déploration à l'occasion de la mort d'Astorre Manfredi :

*Piangete Faenzin che avete perso*
*Cosi gentil signor nobile et bello.*

*Papa Alessandro, tu se' re del mondo,*
*Se acconsenti a questa morte oscura*
*Diro ben che per te la fé sia al fondo.*

*Verso di me don Michele (Michelotto) ne vien teso,*
*So quel che vuole e so il suo costume,*
*La morte ne presenta ebbi compreso.*

3. Les Manfredi y avaient dominé naguère.

4. Machiavel, lettre du 25 octobre 1500.

5. Giulio Cesare avait empoisonné en 1464 son frère Rodolfo afin de gouverner seul. En 1468, Paul II le confirma dans son pouvoir ainsi que ses fils et en écarta la descendance de Rodolfo. Giulio n'était primitivement que gouverneur de la ville au nom du Saint-Siège, mais il avait fini par se rendre indépendant. Raynaldus a publié la bulle partiellement (1501, n° 17), Amedeo Ronchini en entier dans les *Atti della Deput. di Storia Patria dell' Emilia* p. 62. Cf. Balan, vol. V, p. 527. Voir aussi Camillo Gilii, *Del Historia di Camerino*, Macerata, 1652.

6. En ce qui concerne les rapports de la ville de Fano avec César, voir Aurelio Zonghi, *Repertorio dell' Antico Archiv. comunale di Fano*, Fano, 1888. Ces archives contiennent une ample série de registres touchant l'administration sous le principat de César.

7. Amy A. Bernardy, *Cesare Borgia e la Repubblica di San-Marino*, Florence, 1905. Cf. Chronique d'Andrea Bernardi, *Novacula*, dont l'original et une copie se trouvent dans la bibliothèque de Forli, une autre copie à Paris, à la Bibliothèque nationale.

abusé de son pouvoir ; il ne modifia, selon sa coutume, les anciens statuts qui dataient de 1295, que pour ramener de six mois à trois mois la durée des pouvoirs des magistrats afin de les mieux tenir en main. A sa chute, la République reprit le cours de sa paisible existence.

La Seigneurie florentine écrivait, à la date du 17 mai 1501, que César était la seule force militaire en Italie, qu'il était non seulement le fils du pape, mais aussi le favori du roi, seigneur de Romagne, choyé du Ciel et de la Fortune et qu'il convenait, en conséquence, de tenir grand compte de ses volontés. Machiavel s'étonnait que le roi de France lui laissât prendre tant d'importance et le taxait d'imprévoyance ; en octobre 1501, il disait au cardinal d'Amboise qu'il fallait que les Français eussent bien peu de sens politique pour se montrer si bienveillants à son endroit. Ce ne fut qu'en juillet 1502 que Louis XII écrivit à Alexandre VI pour lui dénier le droit de se rendre ainsi maître de l'Italie *in temporalibus*.

Cependant César prenait le titre de duc de Romagne [1] et l'on prêtait au pape l'intention de faire de lui le roi de l'Italie septentrionale, voire de l'Italie entière et d'établir, avec lui, l'unité italienne, rêve qu'il n'eut probablement jamais et qui eût été irréalisable à cette époque où les haines locales, les compétitions, les ambitions personnelles étaient si violentes, mais dont on n'a pas laissé de lui faire honneur.

Quant au Sacré Collège, il avait admis sans sourciller le détachement de la Romagne et des Marches des terres de l'Église ; dompté désormais, ses velléités d'opposition se faisaient de plus en plus rares et timides.

1. Il signe de ce titre dans une lettre adressée à Ercole d'Este, en date du 8 juin 1501.

*CHAPITRE VIII*

# CONTINUATION DES « ENTREPRISES » DE CÉSAR REVERS ET SUCCÈS

PASSAGE DE L'ARMÉE FRANÇAISE. — SPOLIATION DES COLONNA.

ALEXANDRE VI se hâta d'adhérer au traité de Grenade signé entre la France et l'Espagne le 11 novembre 1500 [1]. Il comptait bien en profiter.

On décréta que le roi de Naples, Alfonso, avait voulu s'allier au Grand Turc et qu'il convenait de le dépouiller de son royaume, et l'armée française s'avança.

Rome était remplie de soldats de toute nationalité, mercenaires en quête d'un capitaine, transfuges, vétérans. On pouvait craindre des conflits. Ordre leur fut donné de quitter la ville (19 juin 1501) ; en même temps un emplacement était préparé près du pont Molle, pour y établir les troupes qui arrivaient. On y envoya tout ce qui était nécessaire : cent cinquante barriques de vin, du pain, des œufs, de la viande, des fromages, des mercanti et des ouvriers ainsi que seize courtisanes ; les marchands florentins qui habitaient sur le pont reçurent du gouverneur l'ordre d'héberger deux, trois ou quatre cavaliers nobles ou de verser 200 ducats comme indemnité de logement. Quelques-uns payèrent et eurent néanmoins à recevoir des cavaliers.

César était venu secrètement à Rome le 17 juin 1501, afin de tout préparer pour le coup qu'il méditait. La présence des Français allait, en effet, lui permettre d'anéantir la maison des Colonna dont l'alliance étroite avec la maison d'Aragon rendait, au moment de sa chute, la situation périlleuse. Dès le 22 juin 1501, le cardinal Francesco Borgia alla à Rocca di Papa, dans les monts latins et en prit possession au nom du Saint-Siège, ainsi que des autres territoires voisins relevant des Colonna. Des commissaires furent établis par lui dans leurs châteaux. Le lendemain, les « massarii » (trésoriers-gouverneurs)

1. Le 25 juin 1051 le pape publia une bulle en ce sens.

de ces localités vinrent prêter hommage au souverain pontife qui leur remit à chacun un ducat et une paire de chaussures ornées de ses armes.

Le capitaine général des troupes françaises, d'Aubigny, comte de Beaumont-le-Roger, maréchal de France [1], précédant le roi de quelques heures, entra le 23 juin dans Rome avec son état-major ; pendant que prélats et magistrats lui faisaient escorte, l'envoyé de Venise et celui de Savoie se prirent de querelle sur une question d'étiquette. La Savoie commençait à gagner de l'importance et tenait à faire figure. On apaisa le différend, mais il se renouvela un peu plus tard et cette fois le pape donna tort au représentant du duc de Savoie.

« Le pape, dit Jean d'Auton, nonobstant qu'il fût Espagnol et mauvais Français, toutefois avec joyeuse chère, reçut les capitaines français et de plusieurs choses joyeuses leur tint propos. » Il donna à d'Aubigny un cheval gris « très vite et très léger à la main » avec des « bandes » (armure) si riches et si belles que chacun en fut émerveillé [2].

Ce même jour, le 23 juin 1501, le cardinal Federico Sanseverino offrit au roi et aux officiers qui l'accompagnaient un banquet somptueux dans les jardins du cardinal Ascanio, à la Chancellerie. Ces jardins étaient remplis d'orangers, de citronniers, de grenadiers, d'arbres fruitiers rares et de fleurs odorantes, car le goût s'introduisait à Rome des jardins exotiques, ornés d'antiques et de traversa d'architecture. Le repas fut suivi, selon la coutume, de chants, de comédies et jongleries [3].

Le 28 juin 1501 l'armée française, ayant défilé sous les murs du château Saint-Ange d'où Alexandre VI la vit passer, sortit de Rome pour aller conquérir de nouveau le royaume de Naples. Elle défila par rangs de cinq à six hommes de front dans un ordre parfait; son artillerie se composait de douze canons, vingt-quatre fauconneaux, cent trente-quatre charrettes de munitions.

César partit quelques jours après (3 juillet 1501) avec ses troupes dont il confia le commandement à d'Aubigny ; le soir même, il rentrait à Rome. Le 8 juillet, il lui en conduisit d'autres. Le 8 juin précédent, le pape avait provoqué une réunion du Conseil communal en ayant soin de n'y pas convoquer les caporioni ni ceux qui d'habitude en faisaient partie, mais seulement les partisans des Orsini, et il y avait fait décider que Marino serait rasé. C'est sans doute pourquoi d'Aubigny, qui y arriva avec son armée le 9 juillet 1501, y mit le feu ainsi qu'à certains bourgs environnants appartenant aux Colonna ; après quoi il continua sa route vers Naples. Les Colonna s'abandonnaient. On pensait que Giulio Colonna [4] défendrait Montefortino où la résistance était facile, mais il se retira honteusement ; d'Aubigny ne rencontra aucun obsctacle jusqu'à Capoue qui fut prise sans difficultés et saccagée sans pitié (24 juillet) [5]. Fabrizio Colonna y

1. Le roi allait le créer grand connétable de Naples. et de Sicile, comte de Venafro.

2. Jean d'Auton, vol. II, p. 34. Cf. Sanuto, vol. IV, col 82*.

3. *Ibid.* — Cf. *Rome au temps de Jules II.*

4. Frère de Pompeo. Il vécut dans le métier des armes jusqu'à sa mort sans beaucoup d'éclat. Il n'est plus parlé de lui après 1530.

5. On compta plus de quatre mille tués ; les femmes furent déshonorées jusque dans les couvents, les hommes emmenés en esclavage. Il y avait alors et il y eut encore longtemps des esclaves en Italie. Le 20 juin 1481, Sixte IV avait autorisé les donations d'esclaves par une bulle *Quoniam consuetudinem.* Voir d'Auton, Sanuto, Burchard.

command ait. Peu après, Naples tombait, la famille royale aragonaise était dispersée et le royaume de Naples avait existé.

La confiscation de tous les biens des Colonna, même ceux du cardinal Giovanni, fut prononcée par le pape dans sa bulle du 20 août où il jetait l'anathème sur les Savelli et les Colonna ; le 17 septembre suivant (1501), il fit la répartition de ces biens ainsi que de ceux des Gaetani, d'Estouteville, des barons de Poiano et de Magenza ; trente-six villes ou bourgs furent attribués à Rodrigo, fils de Lucrèce, qui reçut en outre Sermoneta avec son redoutable château fort, Ninfa, Norma, Albano, Nettuno, Ardea [1] ; il avait hérité de son père la ville de Bisceglie [2]. Les villes de Nepi, Palestrina, Paliano, Rignano furent dévolues à Giovanni (*Infans Romanus*), fils du pape et de la belle Giulia Farnèse que son père avait légitimé comme fils de César par une bulle *Illegitime genitos* datée du 1er septembre 1501 et qu'il reconnut comme sien dans une seconde bulle *Spes futuræ* en date du même jour, laquelle devait rester secrète [3]. Rodrigo devint duc de Sermoneta, Giovanni, duc de Nepi.

L'abbaye de Subiaco avec ses dix-huit châteaux, qui avait été donnée, lors de l'élection du pape, au cardinal Colonna et à sa famille, fut déclarée propriété perpétuelle de la famille Borgia. La bulle qui ratifiait ces donations, ou pour mieux dire ces spoliations, fut contresignée par dix-neuf cardinaux. La noblesse gibeline du Latium était anéantie ; les villes et châteaux situés au Sud de Rome passaient en la possession du pape.

### Lucrèce remplace le pape au Vatican. — Son troisième mariage.

Débarrassé des Aragonais et des Colonna, le pape pouvait jouir en tranquillité de son triomphe. Il quitta Rome le 31 juillet 1501 pour se rendre à Sermoneta et chargea sa fille Lucrèce de le remplacer dans ses fonctions administratives ; elle devait ouvrir les lettres adressées au pape, prendre connaissance des suppliques qui lui étaient remises, pourvoir aux affaires courantes. Afin de bien marquer qu'elle tenait la place de son père, elle prit logement dans les appartements du pape.

Lucrèce connaissait, ce semble, suffisamment le latin pour comprendre le contenu des pièces qui lui seraient soumises. « Lucrèce Borgia, écrit le Loyal Serviteur [4], parlait espagnol, grec, italien, français et quelque peu très bon latin. » Dans les cas difficiles seulement elle aurait recours aux lumières des cardinaux qu'elle désignerait et surtout à celles du cardinal Costa que sa longue expérience rendait particulièrement capable de la conseiller. Celui-ci, à dire vrai, ne prit pas très au sérieux son rôle. Comme Lucrèce lui expliquait un cas qui l'embarrassait, il lui répondit que, lorsqu'en consistoire le pape

1. Ces villes avaient été attribuées, avec le titre de duc, à Pietro Gaetani par Boniface VIII.

2. Ferdinand et Isabelle ratifièrent l'attribution de cette ville le 7 janvier 1502. Voir Moroni, vol. LXXXIX, p. 112.

3. Alexandre VI donna des tuteurs à ces deux enfants qui étaient en bas âge. L'opinion que Giovanni était fils du pape et de Lucrèce ne paraît pas fondée.

4. *Histoire du Gentil Seigneur*, p. 239, éd. de la Soc. de l'Histoire de France. Il ne semble pas pourtant que Lucrèce fût si instruite que le dit le Loyal Serviteur.

exposait une affaire, le vice-chancelier ou l'un des cardinaux inscrivait les opinions et les votes. Il convenait donc, il était même indispensable, dit-il, que quelqu'un fût là pour recueillir ses paroles. Lucrèce répliqua qu'elle savait bien écrire. « Où donc est votre plume? » demanda le cardinal. Tous deux se mirent à rire et il ne fut plus question de consultation.

On donna à Lucrèce le titre de *Vicariessa*. Depuis le xe siècle, au temps où Teodora et Marozia régnaient au Vatican et administraient l'Église, pareille chose ne s'était pas vue [1].

Le pape revint en août, mais repartit, le 25 septembre 1501 au matin, pour aller visiter Nepi et Civita Castellana ; Lucrèce reprit ses fonctions durant cette nouvelle absence qui dura environ un mois (du 25 septembre au samedi 23 octobre) [2].

Depuis le commencement de l'année, son père et son frère s'occupaient de la remarier ; peut-être que le meurtre de don Alfonso n'avait pas eu d'autre cause.

De quelle utilité aurait pu être désormais un prince aragonais? Ils pensèrent de nouveau à un Orsini, au duc de Gravina, mais, comme ils nourrissaient dès lors de noirs projets contre cette famille, cette idée fut abandonnée et ils entreprirent de faire épouser à Lucrèce Alfonso, le fils aîné et l'héritier du duc de Ferrare, Ercole. Cette union favoriserait singulièrement la politique du duc de Valentinois en Romagne ainsi que ses lointaines visées sur Florence. Alfonso avait vingt-quatre ans ; il était veuf depuis 1497 (30 novembre) d'Anna Sforza, dont il n'avait pas eu d'enfants.

Le cardinal Ferrari entama les démarches [3]. Le duc et son fils repoussèrent d'abord les premières ouvertures qui lui furent faites ; l'indignité de la famille des Borgia et la fin du dernier mari de Lucrèce n'était pas pour les engager à les accueillir.

Alexandre VI fit valoir des arguments solides, les avantages que tirerait d'une telle union la maison d'Este, le danger de résister à ses volontés d'autant qu'il était soutenu par le roi de France. Louis XII, à la vérité, ne s'était pas montré favorable à une alliance qui rendrait César trop puissant à son gré dans le Nord de l'Italie, mais il finit par se laisser circonvenir.

Le duc aussi. Le 8 juillet 1501, Ercole fit savoir au roi qu'il était prêt à entrer en négociation avec la cour de Rome. Le contrat fut longuement discuté. Alexandre VI, faisant bon marché des droits de l'Église, consentit à ramener de 4 000 ducats à 100 le tribut annuel que le duché de Ferrare était obligé de verser au Saint-Siège, jusqu'à la troisième génération [4] ; il céda comme dot les villes de Cento et de Castel della Pieve [5] et promit une somme de 100 000 ducats.

1. Ernest Loscher, *Historie des Romischen Huren Regiments...*, Leipzig, 1705.

2. Burchard indique ces deux dates, p. 307, ligne 7, puis, ligne 11, il dit qu'un consistoire secret eut lieu le 6 octobre : le pape était donc à Rome ce jour-là ; puis il dit qu'il partit le 10 octobre au matin pour visiter les terres des Colonna avec le duc (de Valentinois) et trois cardinaux et rentra le 27 octobre. Il arrive parfois à Burchard de commettre de semblables confusions ; il avait sans doute inscrit de mémoire les deux dates extrêmes, puis il a voulu préciser, et là encore il se trompe ; si le 10 était un dimanche, le 27 ne pouvait être un dimanche ni le 25 un samedi comme il l'indique.

3. Lettre du 18 février 1501. Outre Gregorovius, voir B. Feliciangli, *Un Episodo del Nepotismo Borgiano, il Matrimonio di Lucrezia Borgia*, Rome, 1901.

4. Theiner, *Codex. Diplom*, vol. III, p. 511, n° 427, 17 septembre 1501.

5. Le 24 janvier 1502, en consistoire, le Sacré Collège ratifia le rattachement de ces deux villes au duché de Ferrare. Elles étaient

Le 4 septembre 1501, la nouvelle arriva à Rome que le contrat avait été signé à Ferrare ; le Vatican fut illuminé, les bombardes du château Saint-Ange tirèrent des salves, les partisans des Borgia firent retentir la ville de cris de joie.

Le lendemain, dans l'après-midi, Lucrèce se rendit à cheval de son palais à l'église S. Maria del Popolo ; elle était vêtue de brocart d'or et de velours ras ; quatre évêques allaient devant elle deux par deux, trois cents cavaliers la suivaient ; la grande cloche du Capitole sonnait. Au retour, elle partagea ses vêtements entre ses bouffons, qui le jour suivant parcoururent les rues de la ville, l'un à pied, l'autre à cheval, criant à gorge déployée : « Vive l'illustrissime duchesse ! Vive le pape Alexandre ! »

Les fêtes se succédèrent [1] ; l'une est restée célèbre, celle du 30 octobre, au cours de laquelle cinquante courtisanes dansèrent avec les gens du palais devant le pape, Lucrèce et la cour pontificale ; elles parurent d'abord avec les somptueux habillements qu'elles portaient d'ordinaire, puis elles s'en dépouillèrent complètement ; pour rendre leurs danses risibles, on avait jonché le sol de châtaignes ; il semblerait donc que le pape et les siens recherchèrent plutôt dans ce divertissement le côté gai que le côté érotique, même en tenant compte de ce qu'ajoute le chroniqueur et qu'il convient de taire.

Il en fut de même apparemment pour la présentation des cavales dans la cour du Vatican (11 novembre 1501).

Ce furent ensuite des courses de courtisanes qui ne firent pas d'ailleurs un long trajet, puisqu'elles allèrent de la Meta à Saint-Pierre ; des courses de chevaux suivirent ; le cheval barbe du duc de Mantoue arriva le premier, mais on ne lui donna pas le pallium parce que son jockey était tombé en chemin ; à vrai dire, on l'avait désarçonné. Le public protesta. Une autre fois, on fit, sur le parcours, sortir un cheval d'une maison où il était dissimulé ; naturellement il arriva le premier.

Afin de pourvoir à ses banquets, Alexandre VI mettait à contribution les villes qui dépendaient de l'Église ; par un bref daté du 7 décembre 1501, il ordonna à la commune d'Aquependente de fournir abondamment ses cuisines de volaille et de vénerie.

Le mariage de Lucrèce eut lieu au milieu de ces fêtes, le 28 décembre 1501. Les trois frères puînés d'Alfonso, don Sigismondo, don Ferdinando [2], le cardinal Ippolito étaient venus pour la cérémonie accompagnés d'une suite nombreuse que les marchands et les « curiaux » [3] eurent à entretenir, mais ils se trouvèrent si mal logés que la plupart préférèrent habiter dans les hôtelleries. Leur entrée fut entourée d'un faste inouï (23 décembre 1501).

Des musiciens de toute sorte s'étaient établis sur les marches de la basilique pour saluer de leurs instruments Lucrèce au moment où elle sortirait de son palais ; elle était vêtue de brocart d'or à l'espagnole, car les étoffes lourdes étaient de plus en plus à la mode

enclavées dans le légation de Bologne, assez populeuses et fortifiées. On assurait que la ville de Cento devait son nom à ce fait que primitivement, elle était composée de cent cabanes de pêcheurs.

1. *Relacion de los Festives que se celebraron en el Vaticano con motivo de las bodes de Lucrecia Borgia*, Madrid, 1896.

2. On remarquera que le titre *don* commençait à être couramment employé, preuve de l'influence grandissante de l'Espagne. Les modes aussi tant féminines que masculines devenaient espagnoles.

3. C'est-à-dire les personnes qui étaient employées ou attachées au Vatican, qui dépendaient de la Curie. Des privilèges leur étaient concédés. Certains marchands recevaient ce titre,

et devaient le rester pendant tout le courant du siècle ; la queue de sa robe était portée par un enfant. Elle s'avançait entre ses deux beaux-frères Ferdinando et Sigismondo ; cinquante dames romaines suivaient deux par deux dans leurs plus beaux atours. Le cortège monta dans la première salle du palais, la salle Paolina, où le pape, ayant à ses côtés son fils et treize cardinaux, l'accueillit. L'évêque d'Adria, Nicolo d'Este, fit une harangue que le pape lui demanda à plusieurs reprises d'abréger. Quand il eut enfin cessé de parler, on plaça une table devant le pape et Don Ferdinando, qui représentait son frère, passa au doigt de Lucrèce l'anneau de mariage avec les paroles prescrites, puis il déposa sur la table quatre anneaux de grande valeur dont le chaton était orné d'un diamant, d'un rubis, d'une émeraude et d'une turquoise. On apporta un coffret qui fut ouvert sur l'ordre du cardinal Ippolito et dont on tira une coiffure enrichie de seize diamants, de seize rubis balais et de cent cinquante perles ; on en tira aussi quatre colliers de pierreries et huit tours de cou, quatre fils de perles, quatre croix merveilleuses dont une en forme de croix de Saint-André en diamants et perles de couleur. On estima ces présents à 8 000 ducats. Le cardinal Ippolito en fit l'hommage à Lucrèce avec d'aimables paroles. Cependant il spécifia que si Lucrèce se montrait infidèle, ces joyaux lui seraient repris. Le pape les examina, les soupesa et les fit admirer à sa fille.

De son côté le pape donnait à Lucrèce un trousseau d'une richesse inouïe qui l'emportait sur ceux de Diana Sforza, de Valentine de Milan, d'Elisabetta Visconti qui étaient les trois plus beaux qu'on avait encore vus. On comptait les vêtements par centaines, cinquante gonelles de brocart et de velours, des basquines, des soutanes, des mantilles, des jupes à l'espagnole ornées de pierreries, cent cinquante chemises garnies de perles, une robe de 15 000 ducats avec des manches de rechange de 30 ducats, une coiffure de 10 000 ducats, des meubles, de l'argenterie, voire des reliques, mais peu de livres [1].

Alexandre VI avait dit, d'ailleurs, aux envoyés ferrarais qu'il voulait que sa fille eût des pierres et des perles plus belles que toutes les autres princesses italiennes. Il fallait bien que les trésors de l'Église servissent à quelque chose, dit un contemporain !

Il y eut après la cérémonie de la présentation des cadeaux, une joute dans la cour du palais, au cours de laquelle cinq personnes furent blessées. Lucrèce et César dansèrent, ainsi que les dames de la cour. Au bout d'une heure, des comédies furent représentées mais sans succès ; la première parut si ennuyeuse qu'on ne l'acheva pas ; quant à la seconde, on ne la comprit guère ; il est vrai que c'était une bergerie en vers latins.

1. Un livre de piété en espagnol, couvert de velours cramoisi.
Les Lettres de sainte Catherine de Sienne, reliées en cuir bleu.
Les Épitres et les Évangiles reliés en cuir brun avec fermoirs d'étain.
Un livre appelé « *le Guide du Chrétien* » en valentin.
Un livre de chansons espagnoles écrit à la main.
Un Dante commenté relié en cuir violet.
Un livre de philosophie en italien.
Les légendes des saints.
Un livre d'aventures.
La Vie du Christ en espagnol.
Un Pétrarque petit format couvert en cuir rouge avec huit clous et fermoirs.

GREGOROVIUS, *Lucrèce Borgia*, documents, n. 65. Lucrèce semble avoir eu beaucoup de goût pour les somptueuses toilettes à moins qu'on ne les lui ait imposées. C'est elle qui introduisit à Rome les sbernies (manteaux) qui furent ensuite si fort à la mode. Les manches de ses robes étaient de brocart blanc, serrées et lacées, ou bien très larges et tombant jusqu'à terre. Sa coiffure se composait le plus souvent d'une toque de velours vert avec une garniture de perles ou de grains d'or battu. Sa poitrine était couverte d'une gaze tissée d'or.

Les comédies pastorales étaient très en vogue depuis peu d'années ; elles répondaient à un besoin. Ceux qui fréquentent peu les champs se plaisent à en voir la représentation, et, comme ils les connaissent mal, ils acceptent que cette représentation soit fausse mais conforme à leurs goûts. On devenait mièvre et précieux dans les salons, on raffinait sur l'amour. Les pièces de théâtre devaient exprimer des sentiments tendres, des amours timides. On réservait la tragédie et la violence pour la vie quotidienne. Toutes les fêtes maintenant comportaient des représentations de ce genre. César fit jouer une églogue où, dans des décors champêtres, des bergers célébraient le jeune couple (31 décembre 1501).

Parfois on représentait des pièces latines, les *Ménechmes* de Plaute par exemple, qui était une pièce favorite à Rome.

Le lendemain, de nouveau, des comédies furent données dans la salle du Perroquet ; les spectateurs s'assirent sur des bancs ou par terre ; César, vêtu d'un costume magnifique, dansa avec un masque, mais chacun le reconnut ; Lucrèce dansa aussi, puis il y eut des danses « moresques ».

Peut-être pour donner plus de lustre aux fêtes, le pape nomma les prochains magistrats capitolins quinze jours avant l'expiration des pouvoirs de leurs prédécesseurs, en sorte qu'il y eut six conservateurs et vingt-six caporioni, ce qui créa nombre de conflits.

Lucrèce avait une grande envie de s'éloigner, de quitter la cour romaine le plus tôt possible. On a une curieuse correspondance d'elle avec son futur mari où elle le pousse à exiger son départ. Le solde de la dot ayant été versé et les bulles promises signées, on s'occupa des préparatifs de son voyage ; la question du cortège dont la fille du pape serait accompagnée avait fait l'objet d'épineuses négociations ; le duc de Ferrare le voulait nombreux et bien composé, le pape aussi, mais les éléments lui manquaient. Où trouver des nobles? Il les avait dépossédés ou contraints à la fuite. Alexandre VI dut avouer qu'il n'y en avait plus guère à Rome. Seuls les Orsini restaient, mais ils étaient mal disposés et en petit nombre. On manquait aussi de dames d'honneur ; Lucrèce crut un moment qu'il lui faudrait en chercher jusqu'à Naples. On trouva moyen néanmoins de lui composer une suite tellement quellement. Le jour de son départ, le 5 janvier 1502, Lucrèce avait un vêtement splendide, un manteau de brocart d'or à la française avec des manches ouvertes descendant jusqu'à terre; dessous, une veste de velours cramoisi fourrée d'hermine; une traîne fort longue que soutenaient des demoiselles d'honneur. Ses cheveux étaient entourés d'un cordon noir et couverts d'une résille de soie d'or. Au cou, elle portait un collier de perles qui soutenait un pendentif formé d'une émeraude entourée de rubis et d'une grosse perle. Mais il neigeait, en sorte qu'on ne vit rien de tout cela. Après avoir salué le pape, elle quitta Rome; le cardinal Ippolito d'Este était à sa droite, César à sa gauche ; aucun évêque n'était venu ; le pape avait pu se procurer quelques nobles qui, habillés de brocart d'or et d'argent et de soie, accompagnèrent assez loin sa fille. Des chevaux et des mules avaient été réquisitionnés dans les écuries des hauts dignitaires de l'Église ; ils ne furent ni rendus ni payés.

Une litière avait été préparée, assez spacieuse pour que la duchesse d'Urbino[1] pût y prendre place quand elle viendrait à la rencontre de Lucrèce.

L'envoyé du duc de Ferrare lui écrivait pour louer le charme, la douceur et la prudence de sa belle-fille.

Lucrèce n'arriva à Ferrare que le 3 février 1502, après un voyage qu'avaient ralenti le mauvais état des chemins et les exigences de la duchesse qui passait des journées à se « laver » la tête. On n'a pas sans quelques asservissements une admirable chevelure bien colorée.

Afin de permettre aux jeunes époux de s'éjouir sans remords et à la population de les accueillir joyeusement, le pape prolongea le carnaval à Ferrare (le carême commençait régulièrement le 6 février). En juillet 1502, le pape manifesta l'intention de se rendre auprès d'elle ; elle était alors enceinte. Il comptait emmener une petite armée et toute la cour pontificale, peut-être par précaution. Comme il prévoyait de la résistance de la part des cardinaux qui avaient fait décider, après le voyage malheureux de Pie II, que le pape ne pourrait se faire accompagner d'eux qu'avec leur consentement, il annonça que ceux qui ne l'accompagneraient pas seraient privés de leurs bénéfices.

Tout ce grand déploiement de luxe coûteux, ces atteintes portées aux intérêts du Saint-Siège, ces scandales et ces ambitions démesurées accroissaient l'animosité générale contre le pape. Déjà au mois d'août, des placards avaient été trouvés sur le piédestal de la statue de Pasquin nouvellement érigée à la place qu'elle occupe encore aujourd'hui[2]; on lut ces vers :

*Je te l'ai prédit, bœuf que tu es,*
*Je te prédis que tu mourras si tu t'éloignes.*
*La Roue remplacera le bœuf.*

La Roue signifiait le cardinal Costa, dont les armes représentaient une roue.

Une manifestation bien plus grave suivit. On publia en Allemagne une lettre émanant, à ce qu'il semble, d'un écrivain imbu d'antiquité et violemment hostile aux Borgia ; peut-être était-ce un Colonna. Elle était supposée écrite de Tarente à Silvio Savelli[3]. Dans cette lettre que Burchard, tout serviteur du pape qu'il fût, jugea assez importante pour l'insérer intégralement dans ses notes, sont résumés les griefs élevés contre la famille pontificale. Il est exposé que le pape a extorqué de l'argent sous couleur de faire la guerre aux Turcs et l'a dépensé à acheter des bijoux pour sa fille et à déployer un luxe scandaleux ; qu'il a exilé, dépouillé, pourchassé la noblesse; qu'il n'y a rien de si scélérat qui n'ait été commis sous son toit ; la perfidie punique, la cruauté des Néron et des Caligula ont été surpassées ; des villes comme Forli, Faenza, Rimini ont été saccagées ou

1. Elisabetta ou Isabella Gonzaga qui épousa, en 1488, Guidobaldo de Montefeltro. Elle était fille du marquis Federico Gonzaga.
2. Elle avait été trouvée en 1501 près du palais du cardinal Carafa. Voir *Rome au temps de Jules II*, p. 153. Gnoli.
3. Il était fils de Piergiovanni et frère de Troilo et possédait la petite ville de Crotone.

détruites ; les places les plus fortes du domaine de l'Église ont été livrées à César ; tout se gouverne par sa volonté ; des gardes le protègent tandis qu'il vit au milieu d'un harem comme un Turc ; les cardinaux, les archevêques ne doivent leurs titres qu'à leur argent ou à leurs forfaits ; et l'auteur conclut que les princes doivent intervenir pour relever la religion chancelante, sauver la barque de Saint-Pierre prête à sombrer et la ramener au port ; grâce à eux, la justice et la paix régneront à Rome.

Bien qu'il ait connu cette diatribe, le pape feignit de l'ignorer, car il ne pouvait rien contre son auteur anonyme, mais, quand le coupable était à sa portée, il sévissait inexorablement. Le frère de don Giovanni Lorenzo de Venise, soupçonné d'avoir traduit du grec et envoyé à Venise une lettre dirigée contre le pape et son fils, fut arrêté ; sa maison fut explorée de la cave au grenier et complètement vidée de tout ce qu'elle contenait (20 janvier 1502).

Un masque, Antonio Macione, qui avait prononcé des paroles injurieuses à l'adresse d'Alexandre VI et de César, eut la langue et la main coupées.

L'ambassadeur vénitien ne put sauver un de ses concitoyens qui avait publié un livre contre eux ; il fut mis à mort et jeté au fleuve. « Le duc de Valentinois, disait le pape, est un homme bon, mais qui ne supporte pas les offenses. Plus d'une fois je lui ai dit que Rome est une ville libre où il est permis à chacun de parler et d'écrire à sa guise. » Mais César répliquait que les Romains étaient certes libres de faire ce qui leur plaisait, mais qu'il leur apprendrait à s'en repentir.

## Visite du pape a l'ile d'Elbe et a Piombino. — La conjuration des Orsini. — Assassinats.

La conquête de la Romagne ne suffisait pas à satisfaire les appétits de César ; il envisageait de plus en plus celle de la Toscane ; c'est pourquoi il s'assura un point d'appui en s'emparant du petit port de Piombino, situé au Sud de Livourne ; les Florentins n'osèrent secourir le seigneur de cette ville, Jacobo d'Appiano d'Aragona, qui prit la fuite le 7 août 1501 et alla demander au roi Louis XII de le prendre sous sa protection [1], ce qu'il refusa [2].

Mais les habitants eurent plus de courage et César dut entreprendre un siège ; Vitelli Vitellozzo et Paolo Baglioni en furent chargés, tandis qu'il se rendait à Naples[3]. La ville fut prise le 3 septembre 1501 et la citadelle se rendit le lendemain.

1. Les Appiani étaient seigneurs, depuis plus de deux siècles, de Piombino dont Jacobo avait assassiné le souverain, Pietro Gambacorti, en 1392. Pie II priva un de ses successeurs, Jacobo de cette seigneurie pour la donner à son neveu, Andrea Piccolomini (1463). Jacobo la recouvra avec l'aide des Aragonais et reçut en même temps l'autorisation d'ajouter à son nom celui d'Aragona. Une garnison napolitaine occupa la forteresse. En 1474, il laissa à son fils aîné, Jacobo II, la souveraineté de Piombino.

2. Dès que le pape fut mort, la population prit les armes et chassa, avec l'aide des Florentins, la garnison ducale. Jacobo reçut de l'empereur Maximilien Ier l'investiture de Piombino. Moroni, *Diz.*, vol. LXXVIII, p. 38. — *Diz. Corografico*, Milan, 1855.

3. Son père l'avait rappelé à la demande instante du roi de France. Il arriva à Rome le 7 juin 1501.

A tous ses titres, César ajouta dès lors celui de seigneur de Piombino qu'Elisa Baciocchi, sœur de Napoléon Ier, devait porter plus tard.

D'autre part, Lodovico Mosca, préfet des galères pontificales, prit sans peine l'île d'Elbe avec trois galères, trois brigantins, trois fustes, deux galéasses, une baleinière, en tout douze bâtiments seulement [1]. Ainsi César se procurait une base excellente en vue des opérations très vastes qu'il projetait en Toscane.

L'année suivante, César et le pape décidèrent de visiter ces nouvelles conquêtes et les forteresses qu'ils y faisaient élever par Léonard de Vinci et d'autres architectes.

Le 17 février 1502, Alexandre VI partit pour Civitavecchia, six cardinaux l'accompagnaient ; César emmenait sept évêques ; leur suite était composée de cent cinquante personnes environ, plus six chantres. On coucha en route, à Corneto. La ville était bien fournie en grains ; on en manquait à Castro où le pape devait passer ; il donna l'ordre (21 février) qu'on en prît à Corneto pour en envoyer à Castro « sous peine de son indignation». Le lendemain, la petite troupe s'embarqua ; comme on n'avait pu réunir assez de forçats pour ramer sur les galères pontificales, le gouverneur avait envoyé tous les prisonniers détenus à Rome, même ceux condamnés à des peines légères ; il avait même réquisitionné des charpentiers et des marins ! La famille du pape se rendit à Piombino par terre.

Le pape gagna d'abord l'île d'Elbe où il demeura jusqu'au 26 février, puis il aborda à Piombino. Pour le distraire, on fit danser devant lui les plus jolies filles de la ville ; c'était un plaisir qu'il goûtait particulièrement. Le 1er mars 1502, il se rembarqua ; le temps devint vite très mauvais, mais il ne voulut pas retourner à Piombino ; après trois jours de lutte, force fut de relâcher à Porto Ercole ; là se trouvait un très beau bateau anglais, (la marine anglaise commençait à se développer) ; le pape admira du dehors ce bateau, mais refusa d'y monter. On repartit malgré un temps affreux. César, qui se trouvait sur une autre galère que le pape, gagna un port voisin ; le pape, au contraire, continua sa route. La tempête redoubla ; seul il ne perdit pas son sang-froid ; assis sur la poupe, il se signait à chaque embardée un peu plus forte que les autres et s'écriait : « Jésus ! », mais il demandait à manger. Les marins avaient beau lui déclarer que c'était impossible et qu'on ne pouvait même pas allumer de feu, il insista et l'on finit par lui faire frire un peu de poisson. Enfin on aborda le 7 mars à Corneto où l'attendait César, très inquiet de son sort [2].

Plusieurs de ses compagnons de voyage étaient tombés malades en route ou même avaient succombé aux épreuves qu'ils venaient de supporter. A peine revenu à Rome, Mosca mourut, âgé de trente-six ans, lui aussi victime peut-être de ses fatigues (29 mars 1502).

De Corneto, le pape se rendit à Civitavecchia où il coucha ; le 9 mars, il rentrait dans son palais sans que personne fût là pour le recevoir, car il l'avait ainsi ordonné.

1. Guglielmotti, *La Guerra dei Pirati*, Florence, 1876, vol. I, p. 16. Cf. Leonetti, chap. XXIII.

2. On a dit qu'à son retour d'Espagne le pape avait failli faire naufrage dans ces parages.

## *PALAIS ROMAINS. — AUBERGE.*

PALAIS SANTACROCE. (Phot. Moscioni.)

PALAIS MATTEI. (Phot. Moscioni.)

RESTES DU PALAIS BORGIA DANS LA VIA SCELLERATA.
(Phot. Moscioni.)

AUBERGE DEL SOLE DANS LA VIA DEL BISCIONE.
(Phot. Moscioni.)

Durant tout le voyage, le pape et sa suite avaient constamment mangé de la viande, bien qu'on fût en carême. On ne s'en choqua pas. Cependant, lorsque, le vendredi 25 août, César et ses amis firent un dîner de pigeons et de poulets, on cria au sacrilège.

Le 21 juin 1502, César occupa le duché d'Urbino dont il avait dupé le seigneur, Guidobaldo de Montefeltro, lequel s'enfuit à Mantoue et de là à Venise. Il s'empara des objets d'art, des livres et des tableaux que le duc y avait réunis et qu'on estimait à plus de 150 000 ducats et s'établit fortement dans cette position admirable d'où il commandait toute la région et pouvait intercepter les communications entre le Nord et le Sud de la Romagne [1].

Machiavel y rejoignit César quatre jours après. Il était alors le secrétaire de Soderini.

Une tentative fut faite vers la fin de l'année, en septembre 1502, pour mettre la main sur Bologne, éternel objet de convoitise des Borgia. Ainsi qu'il est d'usage de l'alléguer en pareil cas, il s'agissait d'améliorer le sort des habitants, mais les Bolonais se trouvaient très satisfaits de celui qui leur était fait et ne tenaient aucunement à s'exposer à des changements surtout apportés par les Borgia. Ils s'assemblèrent aux cris de « Liberté! » et, comme ils pouvaient mettre trente mille hommes sur pied, il ne fut plus question d'assurer leur bonheur [2].

Cependant le pape répétait qu'il aurait vendu tous les offices de Rome, s'il avait pu, avec cet argent, réaliser son rêve. Bologne n'était-elle pas, au surplus, terre d'Église? Il adressa une lettre dans ce sens au roi de France, qu'il obligea non sans peine tous les cardinaux à signer.

Dans sa capitale même, Alexandre VI s'occupait de choses guerrières ; il venait d'acheter l'artillerie du roi Federico de Naples qu'il avait payée 13 000 ducats et qui en valait 50 000; en mai, on vit arriver tout ce matériel dans soixante-dix chariots traînés par des chevaux et des buffles ; on admira surtout un grand canon ciselé ; il y eut aussi vingt-sept chars pleins de projectiles, trois barils de poudre, cinq de salpêtre. Deux mille soldats escortaient ce convoi, qui fut déposé au château Saint-Ange. Le pape assista en personne au déchargement.

Entre le 10 mai et le 12 juillet 1502, il fut acheté pour plus de 83 000 livres de poudre à 40 ducats les 1 000 livres. En 1503, le pape remit 1 030 ducats au gouverneur pour achat de munitions.

Le nombre de villes qui se soumettaient à César allait croissant ; Pise s'offrit à lui le 8 juin ; huit jours après, Arezzo était occupé par Vitellozzo. C'était le couronnement de sa campagne de l'année précédente (1501), la mainmise sur la Toscane. L'entrevue que le duc de Valentinois avait eue avec le roi Louis XII à Milan, en août 1502, avait raffermi son crédit. Trozo l'avait combinée, le pape ne fut même pas consulté.

1. F. Ugolini, *Storia dei Conti e Duchi d'Urbino*, Florence, 1859. R. de la Sizeranne, *César Borgia et le duc d'Urbino*.

2. Le 30 avril 1501, un accord avait été signé entre César et Bologne par lequel les Seize s'engageaient à seconder César dans ses opérations durant un laps de trois ans. Le 15 mai suivant, une convention avait également été conclue par lui avec Florence, à Ciampi, par laquelle César mettait une partie de ses troupes à la disposition de la République sous certaines conditions. L'armée de César campait alors à quelques milles de Florence. Cette convention ne fut, à vrai dire, suivie d'aucun effet.

Maître de la Romagne, César s'intitulait : César Borgia de France, par la grâce de Dieu duc de Romagne, de Valence et d'Urbino, prince d'Andria, seigneur de Piombino, gonfalonier capitaine général de la Sainte-Église. Les poètes proclamaient qu'il était partout présent et vigilant :

*Quocumque en fugias Cæsar dux inclytus instat,*
*Cæsar ubique manet, Cæsar dominatur ubique*
*Sideribus tutus, Fatis et tutus amicis.*

Néanmoins le pape était anxieux. Il redoutait non sans raison un soulèvement général au moindre échec de César. « Le pape a peur, écrivait l'envoyé vénitien à la date du 25 octobre 1502 ; il s'enferme dans le château, place de l'artillerie à toutes les embrasures et entasse les munitions. Il y a fait amener la princesse de Squillace dont il redoute les intrigues. »

De fait, plus César grandissait en puissance, plus ses ennemis devenaient nombreux et agissants ; plus aussi, pour parer au danger, il était amené à se montrer perfide et cruel et plus il dépouillait tout scrupule. Cette dernière période de son activité en Italie est celle des machinations les plus noires, des vengeances les plus atroces.

Les Orsini, demeurés les seuls barons romains capables de quelque effort, avaient essayé de réunir toutes les haines contre le terrible duc. « Ils ne voulaient pas être avalés l'un après l'autre par le terrible dragon. » La tentative contre Bologne fut l'occasion et le prétexte de cette prise d'armes. Des conciliabules eurent lieu à Todi d'abord, puis à la Magione près de Pérouse ; il y fut décidé que les chefs mercenaires qui s'étaient engagés au service du duc ne marcheraient pas, s'il leur était demandé d'attaquer les Bentivoglio de Bologne (25-30 septembre 1502). Paolo, fils du cardinal Latino Orsini, le duc de Gravina, Francesco di Raimondo, le cardinal Gio. Battista Orsini, Vitelli Vitellozzo qui se fit porter sur un brancard [1], Oliverotto, seigneur de Fermo qui avait assassiné son oncle et bienfaiteur, Giampaolo Baglioni et Gentile son frère, Pandolfo Petrucci de Sienne, aussi amoral mais finalement plus heureux que César, Antonio di Venafro, homme capable des plus audacieuses intrigues, Bentivoglio de Pérouse et d'autres encore se groupèrent autour des Orsini. Bientôt il ne fut plus question d'un refus d'obéissance, mais d'anéantir la puissance de César. Les alliés déclaraient qu'ils avaient passé le Rubicon et qu'ils étaient prêts à mourir pour leur cause.

Le duc ne disposait à ce moment que de 400 lances, 600 chevau-légers et 6 000 fantassins qui lui coûtaient 1 000 ducats par jour. Il s'apprêtait à attaquer, non pas à être attaqué lui-même ; aussi les progrès des conjurés furent rapides d'abord et il sembla que l'œuvre laborieusement élaborée par le duc de Valentinois allait s'écrouler en un instant, Ils avaient réuni plus de 700 cavaliers et 9 000 fantassins ; la République de Venise et

1. Il était une des nombreuses victimes de la nouvelle maladie.

surtout celle de Florence se réjouissaient à la pensée que serait amoindrie la puissance de leur formidable voisin et il ne déplaisait nullement non plus au roi de France de voir arrêter ses progrès. Le capitaine de César, Ugo Moncada[1] fut battu ; Giov. Maria Varano entra dans Aquila et Guidobaldo recouvra Urbino (octobre 1502). La situation parut si alarmante que le duc Ercole de Ferrare offrit au pape de lui envoyer des troupes pour le protéger (19 octobre 1502). Le pape se fortifia dans le Vatican et le Belvédère, il fit occuper le quartier des Orsini pour empêcher qu'ils n'y réunissent des hommes. Le château Saint-Ange fut ravitaillé. Jofré, prince de Squillace, voulut montrer qu'il pouvait être de quelque utilité lui aussi, mais ce fut un désastre ; dans la revue de ses soixante lances qu'il passa en présence du pape, il manquait à chaque homme une pièce de son armure, leurs bêtes étaient lamentables et leur attitude déplorable. Combien il parut différent de César ! La princesse sa femme restait toujours enfermée au château. Telles étaient les inquiétudes du pape qu'il songea à se retirer dans le château de Civita Castellana avec son jeune fils et les cardinaux de son parti. Dès le 19 septembre, il était allé reconnaître l'état des fortifications de cette ville. A Rome, on pariait dix contre un que César ne deviendrait jamais roi, car on y était très joueur et l'on pariait volontiers sur tout[2].

Mais des chefs aguerris, Fracassa, Galeazzo Pallavicini, Raffaelle dei Pazzi entre autres, et des soldats nombreux accoururent se ranger sous les bannières du duc de Valentinois que l'on savait libéral et puissant. On lui amena des Gascons et des Suisses[3]. Le pape lui fournit 18 000 écus. En outre, l'union manquait entre les alliés ; ils se soupçonnaient et se jalousaient les uns les autres. César en profita et, tandis que le pape circonvenait le cardinal Orsini, lui travaillait à semer la zizanie entre ses ennemis. Surtout l'argent leur manquait. Paolo Orsini vint, le 25 octobre, s'entendre avec lui à Imola dont il avait fait son quartier général et où Machiavel était venu le rejoindre sur l'ordre de la Seigneurie. Un accord ou plutôt, comme on dit alors, un désaccord intervint entre eux[4]. Les autres condottieri offrirent successivement d'entrer ou de rentrer à son service (28 octobre 1502). Plus tard, le 28 décembre, Guidobaldo en fit autant. L'orage se dissipa aussi vite qu'il s'était amassé. L'un des fils de Giulio Cesare Varano[5] fut assassiné le 18 octobre 1502, à Pergola, par Micheletto ; d'autres conjurés périrent ; Giampaolo Baglioni de Pérouse, les Vitelli prirent la fuite.

Cependant César sentit le besoin de se concilier ses sujets de la Romagne et des Marches. Il leur sacrifia le gouverneur qu'il y avait installé (vers 1498) et qui avait contribué à ses succès militaires, don Ramiro de Lorqua, car on le taxait de cruauté et de cupidité[6]. Dans

1. Moncada était né en Catalogne vers 1466. Il périt de mort violente devant Naples, le 12 mai 1538. Il n'est pas sûr qu'il ait servi dans l'armée de Charles VIII (Paolo Giovio). Il appartenait à la famille aragonaise des Aytona.

2. Giustinian, p. 159 et suiv.

3. Cinq cents Gascons et quinze cents Suisses recrutés dans le Milanais.

4. Le texte s'en trouve dans Sanuto, vol. IV, col. 428 et 464. On y sent l'extrême méfiance qui régnait entre les deux partis. Paolo Orsini, fils naturel de Latino, rameau des marquis de Mentana, était d'un caractère faible ; on l'avait surnommé Madonna Paolo. César allait le faire assassiner.

5. Giulio Cesare avait deux fils, Annibale et Ottaviano (?).

6. Il était d'origine castillane. On raconta qu'il avait offensé Lucrèce lors de son passage et que c'était là la cause secrète de sa mort. Machiavel dit de lui qu'il était « cruel et expéditif ».

la nuit de la Noël 1502, il le fit assassiner. Ses membres écartelés furent exposés dans diverses villes afin de montrer aux habitants que leur duc savait faire droit à leurs doléances. Il l'avait d'ailleurs dépouillé, le 14 août précédent, de ses fonctions administratives, ne lui laissant que ses pouvoirs militaires.

Antonio di Monte Sanseverino, auditeur de la Rote de Rome, oncle du futur pape Pie III, homme de profond savoir et de haute probité [1], qui exerçait les fonctions de président de la Rote de Césène, remplaça don Ramiro et exerça le pouvoir avec équité.

### L'affaire de Sinigaglia et ses suites. Mort du cardinal Giov. Battista Orsini.

Enfin, pour se venger de ceux qui l'avaient trahi et annihiler les dernières résistances à ses ambitions, César organisa et réussit la célèbre fourberie de Sinigaglia (31 décembre 1502 [2]. Paolo Orsini et son fils Fabio ou Fabrizio [3], Francesco Orsini, duc de Gravina, son cousin, Oliverotto de Fermo, Vitellozzo tombèrent entre ses mains. Ces deux derniers furent condamnés à mort après un semblant de procès et étranglés (ou décapités) dans la nuit même par le bourreau particulier de César, Michele ou Micheletto Coreglia [4]. Paolo Orsini et le duc de Gravina eurent la tête tranchée le 18 janvier 1503, à Castel della Pieve.

La nouvelle de cet acte effroyable parvint à Rome le 3 janvier 1503 en plein carnaval, alors qu'on voyait partout, profitant d'une belle journée de soleil, les masques circuler avec de faux nez, à cheval à rebours sur des ânes, travestis en cardinaux [5]. Le pape, craignant l'effet que ne pourrait manquer de produire cette félonie, alla au-devant du blâme ; il réunit aussitôt les cardinaux et leur dit que tel était le caractère de son fils qu'il ne pouvait pardonner à ceux qui l'avaient offensé ni laisser à d'autres le soin de le venger ; il fit allusion aux noirceurs de ceux dont il s'était emparé, citant notamment Oliverotto, et conclut que le duc avait bien agi. Les cardinaux tremblants témoignèrent leur satisfaction et, « d'une façon ou d'une autre, ils grattaient l'oreille du pape et chantaient les louanges du duc de Valentinois », car ils avaient très peur et « serraient les épaules ». On murmurait que Fermo, Ascoli, Ancône, allaient être soumises comme Sinigaglia et que rien n'arrêterait plus les ambitions d'un prince si insatiable [6].

Cependant, pour montrer qu'il n'était pas son complice, le pape affectait de blâmer son fils, lui reprochant sa conduite qui le brouillerait avant peu, disait-il, avec l'Italie

1. F. Ugolini, *Storia dei Conti e Duchi d'Urbino*, Florence, 1859, vol. II, p. 110. Machiavel parle de lui dans le même sens.

2. Sinigaglia (*Sena Gallica?*) est situé près d'Ancône.

3. Sa mère était Francesca della Valle. Il avait épousé, en septembre 1498, Geronima Borgia, sœur du cardinal. Après la mort du pape, il vint à Rome, pilla et brûla des maisons appartenant à des Espagnols et aurait tué César s'il l'avait pu.

4. En récompense, le pape lui donna la magistrature de la Corte Savella au mois de juin 1503. Sa fortune sombra avec celle de César il se fit chef de bande, fut pris par les Florentins et livré par eux aux Romains qui l'enfermèrent dans la Torre de Nona, où on le traita durement en lui demandant compte des assassinats attribués à César ; on ne sait ce qui advint finalement de lui.

5. Voir sur le carnaval à Rome, à cette époque, Filippo Clementi, *Il Carnevale Romano*, Rome, 1899.

6. Giustinian, vol. I, p. 297.

entière, et se plaignant de ses constantes demandes d'argent ; ne venait-il pas encore de lui réclamer 30 000 ducats ! Il parlait même de l'excommunier !

En même temps que l'annonce de ce succès, parvint une lettre de César recommandant au pape de se saisir du cardinal Orsini et de tous les Orsini qui se trouveraient à Rome. Le cardinal avait été prévenu qu'il y avait danger pour lui à demeurer à Rome, où il s'était rendu muni d'un sauf-conduit dont il avait dicté lui-même les termes, car le pape avait tout fait pour l'attirer (21 novembre 1502). Son attitude protectrice avait déplu fortement à la cour, et le pape n'en avait conçu que plus de haine contre lui. Cependant, il se flattait qu'on n'oserait pas porter la main sur un personnage tel que lui, d'autant plus qu'il était aveugle [1]. Dès qu'Alexandre VI eut connaissance de la lettre de son fils, il résolut de suivre son conseil. C'était le soir. Le secrétaire du pape, Adriano Castelli, qui avait ouvert son courrier et en connaissait le contenu, se donna garde de sortir du Vatican afin que, si par aventure quelques-uns des Orsini s'enfuyaient, on ne l'accusât pas de leur en avoir donné l'avis.

Au matin, le pape fit avertir le cardinal du succès de son fils, sachant bien qu'il ne pourrait se dispenser de venir le complimenter ; le cardinal se rendit, en effet, sur une mule au Vatican malgré les supplications de sa maîtresse qui avait rêvé « que le vin se changeait en eau ». Le gouverneur de la ville, Francesco Remolino de Lerida, informé par ses agents, arriva au palais en même temps que lui et, feignant de le rencontrer par hasard, s'offrit à le conduire. Il le mena dans la chambre du Perroquet. A peine était-il entré au Vatican, que sa mule et les chevaux de ses gens furent saisis et conduits dans les écuries du pape, tandis que les portes du palais étaient hâtivement fermées et les gardes alertés ; des soldats entourèrent le cardinal qui, comprenant son sort, s'évanouit. Quand il eut repris ses sens, il fut conduit dans la Torre Borgia au Vatican puis, deux jours après, au château Saint-Ange [2].

Son palais du Monte Giordano fut fouillé et surtout vidé de tout ce qu'il contenait « jusqu'à la paille ». Les meubles, les tapisseries, ainsi que la bibliothèque furent transportés au Vatican. Il ne resta même plus un grabat pour la mère du cardinal[3], qui avait plus de quatre-vingts ans, et dut demander asile à ses parents et à ses amis, qui lui fermèrent leurs portes tant ils craignaient d'indisposer le pape. Le pape ne dissimula pas toutefois son désapointement en voyant le peu qu'on lui apportait. On ne trouva que 10 000 ducats en argent comptant ; le cardinal passait pour beaucoup plus riche [4].

Tandis qu'avait lieu l'arrestation du cardinal, les sbires pontificaux se saisissaient du protonotaire Gio. Batta Orsini, fils de Virginio, de Giacomo S. Croce parent de Virginio, qui fut relaxé presque aussitôt (4 janvier 1503) en déposant une caution de 2 000 ducats ; de Bernardo (Orsini), abbé de Luiano, frère de Bartolomeo d'Alviano[5],

1. Il avait, à vrai dire, mauvaise réputation, passait ses journées à jouer et ses nuits en orgies. Il avait voté pour le pape au conclave et reçu en récompense Soriano.

2. Burchard, vol. II, p. 343. — Sigismondo dei Conti, vol. II, p. 263 — Sanuto, vol. IV, col. 600.

3. Clarice fille de Carlo Orsini, seigneur de Bracciano, femme de Lorenzo Orsini.

4. Giustinian.

5. Le 7 mai, il devenait évêque de Nocera dei Pagani. Il mourut en 1511.

et de l'archevêque de Florence, Rinaldo di Giacomo Orsini (2 juin 1503). Ce dernier fut retenu dans les appartements du pape. Son palais fut dépouillé comme celui du cardinal et le mobilier apporté au Vatican ; les soldats chargés de l'opération s'en approprièrent, paraît-il, une bonne part.

Lorsque les cardinaux apprirent que le cardinal Orsini était retenu prisonnier, ils firent une démarche auprès du pape pour demander sa grâce, mais il leur répondit qu'il était un traître, complice de la conjuration ourdie contre le duc de Valentinois [1] et, sans nommer personne, il énuméra ses griefs à l'égard de chacun d'eux, et chacun trembla. On vivait à Rome dans la terreur. Non seulement ceux qui avaient médit du pape, mais ceux même qui avaient eu quelque pensée secrète contre lui, ceux aussi qui possédaient de l'argent se crurent menacés [2]. Le cardinal Giovanni Médicis et son frère Pietro se sentaient particulièrement en péril et « auraient bien voulu être ailleurs ». On se rappelait la mort du cardinal de Capoue, Giovanni Lopez (5 août 1501) et celle du cardinal de Modène, Gio. Battista Ferrari, chargé des finances du pape, que son extrême avarice avait enrichi (20 juillet 1502) [3].

Beaucoup d'habitants s'éloignaient précipitamment. Ce qu'apprenant, le pape fit venir les conservateurs et leur intima l'ordre de multiplier les réjouissances afin que la ville fût en joie.

Mais, en même temps, il continuait les mesures de rigueur.

Le 6 janvier 1503, le gouverneur de la ville se rendit chez l'évêque de Césène, Pietro Mensi, auditeur de la Chambre et, bien qu'il fût malade, le conduisit au château Saint-Ange où il fut retenu, puis il alla chez Andrea de' Spiriti de Viterbe, protonotaire, qu'il emmena également au château [4]. Celui-ci toutefois obtint après quelque temps sa libération (en août), moyennant 6 000 ducats de rançon.

La terreur redoubla.

L'évêque de Chiusi, Sinolfo di Castel Lotario, tomba malade de peur et mourut (14 janvier 1503). Sa maison fut confisquée. Le cardinal Ippolito d'Este gagna Ferrare le 15 février 1503 ; il avait d'autant plus de raisons d'appréhender que, d'après la rumeur publique, il s'était trouvé en compétition amoureuse avec le duc César au sujet de Sancia, la belle-sœur de celui-ci.

Cependant le cardinal Orsini languissait dans sa prison. Durant les premiers jours, sa mère lui avait envoyé des aliments, puis cette faveur lui fut retirée parce qu'il avait refusé de la payer 2 000 ducats. Sa mère chargea la maîtresse de son fils de porter cette somme au pape avec une bague de même valeur. Travestie en garçon, elle put pénétrer

1. Il est certain que le cardinal avait joué un personnage douteux depuis quelques années, excitant le roi Louis XII contre le pape, prêtant la main aux conjurés de Magione puis s'entremettant entre eux et César. Voir Guicciardini et Giustinian.

2. Dépêche du 6 janvier 1503 de Giustinian à la Seigneurie de Venise.

3. « Il mourut à la grande joie de toute la cour », dit Giustinian. Sur sa bière tomba une pluie d'épigrammes. On proposa comme épitaphe sur son tombeau : *Bos bona, terra corpus, Styx animan*. Son secrétaire, Sebastiano Pinzone, reçut plusieurs de ses bénéfices parce qu'il l'avait empoisonné, dit-on.

4. Andrea de' Spiriti faisait déjà partie des clercs de la Chambre apostolique (ils étaient sept) en 1492 ; il en était vice-gérant puis en 1495, il devint vice-camerlingue. Pietro Isvaglies lui succéda en 1497. Et ce fut l'un qui arrêta l'autre. Ils avaient été ensemble gouverneurs de Rome (Moroni, vol. XXXII, p. 39).

jusqu'à lui ; Alexandre VI accepta le don et autorisa de nouveau le cardinal à recevoir sa nourriture du dehors ; mais chacun estima qu'à ce moment il était déjà empoisonné. En effet, dès le 15 février 1503 il tomba malade ; le pape lui envoya son médecin en lui recommandant de prendre grand soin du cardinal et il s'empressa d'en informer le consistoire, ajoutant que le cardinal lui avait offert 25 000 ducats de caution, mais qu'il avait refusé en lui conseillant de s'occuper de sa santé. Le 25 février, il était mort [1]. Le pape fit aussitôt pratiquer son autopsie et réclama un rapport; toutefois, comme le poison employé était un de ceux qui ne laissent pas de traces, cet examen ne pouvait aboutir à rien.

Le pape envoya à ses funérailles, qui eurent lieu le lendemain, quarante torches, le gouverneur de la ville, Adriano et sa famille. On avait recouvert son corps d'un drap d'or et placé à ses pieds deux chapeaux de cardinal. Il fut enseveli dans l'église S. Salvatore, appartenant aux Orsini et qu'avait édifiée le cardinal Latino [2].

Le 5 janvier 1503, le jeune fils du pape, Giovanni, à qui Monterotondo [3] avec les terres environnantes avait été attribué, alla en prendre possession ; Giacomo Santa Croce l'accompagna pour lui faire remise de cette ville, ce qui n'empêcha pas le pape d'ordonner sa mort peu après [4].

## Révolte des Orsini.

L'absorption des cités et des seigneuries par la puissante organisation des Borgia se poursuivait. L'abbaye de Farfa s'était soumise sans protestation.

Le 6 janvier 1503, Pérouse ainsi que Pienza, située près de Sienne, et plusieurs autres villes ouvraient leurs portes.

Restait la famille des Orsini.

Alexandre VI avait déclaré à l'ambassadeur de France qu'il voulait « extirper radicalement la race des Orsini ». Déjà il leur avait pris, outre leurs possessions territoriales, en confiscation et rançons, plus de 100 000 ducats [5].

Mais, malgré leur écrasement, les Orsini demeuraient encore redoutables.

Les ennemis, les victimes des Borgia se groupèrent de nouveau autour d'eux. Giovanni Paolo Baglioni [6] et Pandolfo Petrucci renouvelèrent leur alliance. Les Orsini avaient pour chefs Giovanni Giordano, fils de Virginio, seigneur de Bracciano, et le comte Nicolo Orsini di Pitigliano. Fabio Orsini et Giulio, frère du cardinal, réunirent des partisans à Bracciano et à Cerveteri. Le 23 janvier 1503, le pont Nomentano sur l'Anio

1. « *Mando fuori gl' intestini* », dit Guicciardini qui donne pour sa mort la date du 12 février. Burchard donne celle du 22 et Giustinian dit que, quelques jours auparavant, il avait donné « des signes de frénésie », de délire apparemment.

2. Le pape chargea le collègue de Burchard du soin des funérailles et celui-ci se garda bien de se mêler de leur organisation « ne voulant pas en savoir plus qu'il ne convenait ».

3. Situé sur une hauteur, Monterotondo domine la plaine.

4. Gregorovius, vol. IV, p. 131.

5. Il y avait longtemps qu'il demandait au roi de France de lui permettre de les annihiler et le roi de France s'y opposait (Giustinian, vol. I, p. 317).

6. Giovanni Paolo Baglione (1471-1520) était fils de Rodolfo, de la branche de Bettona (Baglion de la Dufferie, p. 106)

fut occupé ; le Latium et Rome même parurent menacés. Alexandre VI manquait de troupes, César les ayant toutes avec lui. Il s'enferma dans le Vatican qui fut mis en état de défense. Ses craintes, feintes ou réelles, étaient d'autant plus grandes qu'il affectait alors de croire que les Orsini étaient les meurtriers de son fils Giovanni et qu'il les accusait même de vouloir attenter à ses jours.

Le 13 février, il publia un édit déclarant que les Orsini étaient des voleurs de grands chemins, des brigands et enjoignant à tous les sujets médiats et immédiats de l'Église qui se trouvaient à leur service de l'abandonner sous peine d'excommunication, défendant de leur fournir de l'artillerie, des armes ou des munitions, de leur adresser ou d'en recevoir des lettres, de les cacher à Rome, d'acheter du butin fait par eux, obligeant ceux qui détiendraient quelque bien leur appartenant à le déclarer.

Le 20 février 1503, il informait les cardinaux en consistoire que les Orsini méditaient de s'introduire traîtreusement dans la ville pour y mettre tout à feu et à sang ; il leur conseilla d'établir de l'artillerie dans leurs palais et de se préparer à la résistance. César accourut à Rome, dévastant tout sur son passage ; Aquapendente, Montefiascone, Viterbe, les terres du comte de Pitigliano furent affreusement saccagées. On le redoutait autant que les Orsini. Aussitôt la vie devint très chère à Rome et le pauvre Giustinian de se plaindre que son traitement est insuffisant et qu'il lui faut prendre sur son propre revenu.

Le peuple détestait maintenant César ; au Campo di Fiore, on faillit le lapider ; il ne sortait que masqué. Cela ne l'empêchait, au reste, de donner des comédies au Vatican (27 février 1503) [1]. Les divertissements du carnaval furent d'abord contremandés, ensuite autorisés, mais à condition que nul ne portât d'armes. Le pape assista en personne à des courses et à des comédies avec plusieurs cardinaux dont quelques-uns parurent travestis.

La présence de César à Rome suffit pour désagréger la coalition ; les Savelli abandonnèrent les Orsini et livrèrent Palombara. Mais la place de Bracciano résistait comme jadis. Elle appartenait à Giovanni Giordano ; or il était au service du roi de France et son protégé, en sorte que César, qui était prince français, n'osait trop s'en saisir de vive force, bien que son père l'en pressât avec des menaces. Toutefois, il avait envoyé de l'artillerie devant la place (16 février 1503).

Ceri ou Cere et Vicovaro résistaient aussi. Cere occupait une forte position, près de la voie Aurelia, sur un rocher entouré de précipices [2]. Giulio Orsini et ce qui subsistait de sa famille s'y étaient enfermés avec quelques réfugiés de Rome ; les vivres étaient abondants, mais la garnison comptait trop peu d'hommes pour contre-attaquer et l'on ne pouvait espérer aucun secours du dehors. Le pape tenait beaucoup à la prise de ce

1. Il habitait le palais de Domenico della Rovere, cardinal du titre de S. Clemente, mort en 1501. Ce palais était situé près du Vatican, sur la place Scossa Cavelli. Actuellement, Convento de Padri Penitenzieri (GIUSTINIAN, vol. I, p. 418).

2. SIGISMONDO, vol. II, p. 266. — GIUCCIARDINI, vol. II, p. 252. On pensait alors que les Romains y avaient envoyé les vestales et leurs trésors au moment de l'invasion gauloise comme en un lieu sûr.

dernier refuge de ses ennemis. Il fit construire au Belvédère une machine pouvant contenir trois cents hommes, dont il allait sans cesse surveiller l'avancement. Les Romains s'y intéressaient mais doutaient fort qu'on pût jamais s'en servir. Les meilleurs capitaines de ses mercenaires, Ugo Moncada, Micheletto Coreglia, Lodovico della Mirandola furent envoyés devant la place; mais César, trouvant que ses lieutenants n'allaient pas assez vite en besogne, partit pour en hâter le siège en compagnie du cardinal Sanseverino, de Fracasso et des chefs des milices romaines. Mais son meilleur auxiliaire fut l'artillerie française, qui déversa sur la ville plus de six mille boulets, en sorte que les assiégés en furent réduits à capituler le 6 avril 1503. Giulio vint livrer à la discrétion du duc sa femme et ses enfants ainsi que la ville ; César leur promit la vie sauve et les autorisa même à se retirer à Pitigliano, et il observa son engagement, ce dont chacun s'étonna. Quant à Giulio, il le garda dans son camp. Le siège lui avait coûté 40 000 ducats. Les fortifications furent rasées.

La prise de Ceri était essentielle pour le duc, elle assurait son triomphe. Il revint aussitôt à Rome, ramenant prisonnier Giulio Orsini ; afin de faire montre de générosité, il intercéda auprès du pape pour qu'il fût remis en liberté. Deux jours après une convention était conclue sous les auspices de l'ambassadeur de France et de Trozzo, entre Giangiordano Orsini et César, aux termes de laquelle Giangiordano abandonnait ses terres voisines de Rome contre d'assez vagues promesses. Mais il ne pouvait faire de tels abandons sans l'assentiment du roi Louis XII qui le lui refusa. César, qui était allé inspecter ses nouvelles conquêtes, revint précipitamment. Il devait être partout. Les villes se révoltaient dès qu'il s'éloignait ou semblait moins puissant. Pandolfo était rentré à Sienne ; la situation était inquiétante à Pérouse. Son duché ou son royaume, s'il l'avait constitué, n'aurait été que bien éphémère. De toutes parts on appelait Venise à l'aide et le sentiment à Venise devenait plus favorable chaque jour à une intervention. Partout l'hostilité grandissait (2 avril). En plusieurs lieux de la terre ferme furent affichés des libellés ainsi conçus :

*Madre tu dormi et la tua figlia è in noglia*
*Pompeo fuze et Cesar la dispoglia*
*Svegliate Madre et trarla di doglia.*

L'insécurité dans laquelle il vivait obligeait César à entretenir partout des garnisons, à soudoyer partout des complaisances, à multiplier ses agents, et tout cela coûtait très cher. Il est vrai que le pape tenait en réserve des moyens pour se procurer de l'argent quand il se faisait rare.

Le cardinal S. Angelo, Giovanni Micaeli, neveu de Paul II, enfermé au château Saint-Ange, fut étranglé (10 avril 1503) par un clerc à son service, Pendone, qui avoua plus tard son acte en disant qu'il avait obéi aux ordres d'Alexandre VI ; il fut dégradé et décapité. Le pape se flattait que le gain serait important : il ne recueillit, dit-il, que

23 000 ducats et des tapisseries. L'ambassadeur de Venise étant allé le voir précisément au moment où l'on comptait l'argent, il le lui montra en disant : « On raconte que nous avons trouvé 100 000 ducats chez le cardinal ; voilà ce qu'il y a. »

En réalité, il laissa une immense fortune ; au dire de Giustinian, 150 000 ducats en argent comptant, argenterie et tapisseries, de grandes quantités de froment, des troupeaux, des caisses de vêtements et d'étoffes qui furent sauvées.

Alexandre VI, qui se déplaçait sans cesse malgré ses soixante et douze ans, se rendit à Porto le 17 avril 1503, moins pour s'y divertir que pour mettre la main sur les troupeaux immenses que le cardinal Micaeli y possédait. Le 24 avril, il se rencontra avec le duc de Valentinois à Anguillara.

Le pape avait un autre moyen de se procurer des fonds ; le gouverneur de la ville, aidé de Michelotto Coreglia, pénétrait dans les maisons des personnes qu'on soupçonnait, à tort ou à droit, d'être des *marrani* et s'emparait de ce qui s'y trouvait.

En outre, dans un consistoire tenu le 29 mars 1503, le pape fit adopter par les cardinaux une bulle créant quatre-vingts nouvelles charges de Curie. Il y eut quantité d'acquéreurs, en sorte qu'on put les vendre 760 ducats chacune. La République de Venise fit défense à ses sujets d'en acheter, ce qui courrouça le pape.

Le 31 mai eut lieu la neuvième promotion du pontificat. On pensait que le pape nommerait quatre ou cinq cardinaux, il en nomma neuf, ce qui porta à quarante-trois le nombre des prélats qu'il revêtit de la pourpre [1]. Cinq étaient Espagnols, trois Italiens, un Allemand. Parmi les Italiens se trouvait Adriano di Corneto, le grand ami et le confident du pape, chez qui il prit deux mois après le repas auquel on attribua sa mort. Ni les uns ni les autres n'avaient bonne réputation, mais c'étaient d'opulents prélats dont le pape pouvait tirer de grosses sommes. On estima que cette promotion lui valut de 120 000 à 130 000 ducats [2]. Le 4 juin, le pape accorda la vie sauve à Giacomo Santacroce moyennant 10 000 ducats ; du protonotaire de' Spiriti, il soutira 6 000 ducats. On pensait qu'il en tirerait autant de l'évêque de Césène, Pietro Mensi. Pourtant Sanuto rapporte que Santacroce fut décapité dans les premiers jours de juin, le même jour où périt Trozzo [3].

Le tout-puissant Trozzo, qui « pouvait à lui seul plus que tout le monde au Vatican » et dont on murmurait qu'il allait recevoir le chapeau, avait excité la jalousie de César qui sut le rendre suspect au pape. Peut-être aussi le trouvait-on trop favorable à la France où Alexandre venait de l'envoyer en qualité de négociateur ; maintenant le pape se détachait de plus en plus du roi de France et conspirait contre lui avec l'Espagne, et l'on accusa Trozzo d'avoir révélé à Louis XII les tractations de son maître avec Ferdinando. Il le sut et s'enfuit (18 mai 1503). Des navires lancés à sa poursuite le rejoignirent sur les côtes de la Corse où il espérait se réfugier ; il fut ramené à Rome et empri-

1. Seul Martin V en avait désigné un plus grand nombre, quarante-sept, mais il s'agissait de reconstituer le Sacré Collège après le grand schisme. Léon X nomma quarante-trois cardinaux, Paul III soixante et onze, Pie IV quarante-sept.

2. Pastor, vol, VI, p. 120.

3. Sanuto, vol. IV, col. 39, 53.

sonné. Micheletto lui arracha une longue confession à laquelle César assista caché, puis l'étrangla [1].

César préparait une grande expédition dont le but était inconnu [2]. Ce qui était certain, c'est que, cette fois, il travaillait ouvertement pour lui. Ses soldats portaient des justaucorps sur lesquels était brodé CÉSAR [3].

1. GIUSTINIAN, vol. II, p. 17. — SANUTO, vol. V, col. 39, 53. — Soderini, à la date du 23 mai (*Lettere ai Dieci*, mai-juin 1503). Les envoyés florentins parlent dans le même sens que Giustinian (*Lettere ai Dieci*; 7, 20, 22 juillet, 17 août)

2. Cependant le pape Alexandre VI attestait *in verbo vicarii Christi* qu'il ne préparait pas une expédition. Il affirmait que la réunion et les mouvements de tant de soldats n'avaient d'autre but qu'une revue de ses troupes, mais personne n'ajoutait foi à ses paroles. *Ibid.*

3. Lettre d'Alessandro Bracci du 3 juillet 1503 (*Lettere ai Dieci*).

Le 13 avril 1502 Alexandre VI avait publié une bulle interdisant les violences entre parties en procès (*Archiv. di Stato*, Roma, vol. I) et le 27 novembre de la même année une « constitution » contre les bannis et ceux qui leur donnaient leur appui (Bibl. Casanatense Bandi, vol. I, p. 24).

*CHAPITRE IX*

# FIN DU PONTIFICAT. ANÉANTISSEMENT DE LA FORTUNE DE CÉSAR

## Mort d'Alexandre VI et maladie de César.

La santé du pape était alors florissante, du moins en apparence, et faisait l'admiration de chacun ; il avait le teint coloré ; sa voix gardait sa belle sonorité d'autrefois ; malgré son âge, il restait alerte et songeait à entreprendre en août un voyage dans la Romagne et à pousser peut-être jusqu'à Ferrare.

Il rêvait de céder à l'Église les terres des Colonna, des Savelli, des Orsini, à condition que le Sacré Collège reconnût à César la possession de la Romagne, des Marches, de tout le pays au delà de l'Apennin et peut-être aussi de la Toscane qu'il était en si bonne voie de conquérir.

Mais l'imprévu allait entrer en jeu. César, comme il le disait à Machiavel[1], avait envisagé toutes les éventualités, pensait, avoir tout prévu et pourvu à tout, mais ce fut la seule conjoncture à laquelle il n'était pas préparé qui se produisit.

En réalité, les forces du pape diminuaient ; sa santé que ses intempérances, l'irrégularité de son existence, sa mauvaise hygiène avaient épuisée, continuait à décliner. Il le sentait.

Au commencement du mois d'août, voyant passer l'enterrement de Guglielmo Rodrigo, frère du cardinal Giovanni Borgia, capitaine des gardes palatines, qui était fort corpulent, il s'écria : « Ce mois est décidément funeste aux gens gros. » Or le pape était devenu fort corpulent ; au même moment, un milan tomba mort à ses pieds. Effrayé du présage, il se retira précipitamment dans sa chambre, murmurant : « Mauvais, mauvais ! »

[1] *Le Prince*, chap. VII.

Alexandre VI fut d'autant plus frappé de ces signes que la mortalité était grande à Rome en ce moment, plus encore que généralement en été ; la peste, la malaria sévissaient au point que la plupart des employés de la Curie avaient été atteints ; les décès étaient nombreux jusque dans l'entourage du pape. Alessandro Bracci, envoyé du gouvernement florentin, était mort le 7 juillet après cinq jours de fièvre. Le 1er août 1503, le cardinal Giovanni Borgia, neveu du pape, était mort aussi. Les étrangers s'enfuyaient.

Alexandre VI ne se sentait pas bien ; depuis quelque temps, écrit l'envoyé vénitien, il se plaignait d'être las, abattu, mal disposé ; du 11 au 14 juillet, il resta sur une chaise longue. Malgré les avertissements que lui donnaient ses médecins et la nature, il avait cependant repris sa vie d'autrefois. Quelque temps auparavant, ayant eu un ennui ou pour une autre cause, il était parti à cheval, trois heures avant le jour, sans prévenir personne et avait fait, par une pluie battante, tout le chemin de Rome à Rocca di Papa. Il n'en était revenu que le surlendemain. Le jour anniversaire de son couronnement s'était passé « à festoyer avec des dames ». Le menu d'un repas qu'il prit vers ce temps, un vendredi, a été conservé : œufs, langouste, citrouille au poivre, confitures, prunes, tourte enveloppée de feuilles d'or. Alexandre VI goûtait beaucoup les épices [1].

Le 7 août, il confia ses inquiétudes à l'envoyé vénitien, se plaignant de la réclusion qu'il avait dû s'imposer [2]. Dans la nuit du 12 août, il eut un accès de fièvre, d'ailleurs léger, et des vomissements. On lui tira huit onces de sang et il se sentit mieux au point qu'il fit venir quelques cardinaux et joua aux cartes avec eux, mais le 14, la fièvre reprit ; il fut saigné de nouveau et l'accès se calma le 15 pour revenir assez fort le 16. Les portes du Vatican furent fermées et le médecin ainsi que le pharmacien du pape eurent ordre de ne pas sortir du palais.

Une recluse qui vivait près du Vatican, sans doute sous une des arches du couloir qui menait au château Saint-Ange, fut sollicitée de prier pour le pape ; elle répondit qu'il était trop tard et qu'il ne pouvait plus être sauvé.

Le vendredi 18 août, se trouvant plus mal, il se confessa à Nicolo Crapitz, évêque de Kulm, et reçut le viatique assis sur son lit [3]. Cinq cardinaux l'assistèrent. On ne lui donnait plus à vivre que jusqu'à la fin de la lunaison. Néanmoins, ses entours s'efforçaient

1. Celles qu'il préférait et dont il abusait étaient : cannelle, gingembre, noix muscade, safran, cumin, anis, moutarde (Gebhart, p. 260). Les registres pontificaux (Rome, *Archiv. di Stato*, Spese minute di Palazzo, an 1501) fournissent des détails sur le prix des victuailles : un lièvre coûtait 2 carlins ; une paire de pigeons, un carlin ; une paire de poulets, 22 bolognini ; quinze livres de vermicelle, 2 carlins ; un chevreau, 27 bolognini ; un veau, 2 ducats ; le vin de Calabre, 3 ducats la barrique ; celui de Fiano, qui est léger mais savoureux et qu'appréciait le pape, 16 ducats la barrique ; huit mille sardines d'Espagne, 8 ducats ; un bocal de lait, 3 bolognini ; quatre livres de parmesan, 18 bolognini (pour la collation des chantres).

Les dépenses furent, en cette année, de : 1 145 ducats en janvier, 1 780 en février, 2 193 en mars, 1 397 en avril, 1 277 en mai, 1 050 en juin, 1 470 en juillet, 989 en août, 1 254 en septembre, 1 218 en octobre, 4 232 en novembre, 4 292 en décembre ; au total 22 287. On se rappelle que le ducat valait environ 12 francs.

2. La relation la plus circonstanciée de la maladie et de la mort d'Alexandre VI se trouve dans les dépêches journalières de Giustinian. Voir aussi Burchard, Sigismondo dei Conti, Sanuto et Portigliotti ; *La Morte di Alessandro VI* dans *Rivista d'Italia*, Rome, 1915.

Pasquale Villari, l'éditeur des *Dépêches de Giustinian*, mentionne (vol. II, p. 458) une relation de la mort du pape et du conclave qui s'ensuivit, laquelle se trouve dans l'*Archivio di Stato* de Florence. Elle a été publiée dans un ouvrage paru en 1667, sous le titre *Conclavi dei pontifici Romani*.

3. Burchard, vol. II, p. 353, 5. — Giustinian, vol. II, p. 117, parle, au contraire, de l'évêque de Carinola, Pietro Gamboa, confesseur du pape. Villari dit qu'il y a eu méprise dans la lecture du texte de Burchard, mais il convient de se rappeler qu'il fréquentait le palais et que Giustinian en était exclu.

de dissimuler la vérité ; nul n'avait accès auprès du pape ; ceux qui pénétraient dans le palais n'en pouvaient plus ressortir. *Papalins* et *ducistes* cherchaient à l'envi à faire le silence afin de se donner le temps de préparer l'avenir.

En même temps que son père, César s'était senti incommodé, alors qu'il s'apprêtait à aller prendre le commandement de ses troupes ; il eut des accès de fièvre violents ; on le crut même plus en danger que lui.

Au mois de février précédent, il avait été atteint de diarrhée; le pape lui avait envoyé son médecin, Bernardo Bongiovanni, évêque de Venosa, mais il s'était presque aussitôt rétabli [1]. César avait, comme son père et comme la plupart des gentilshommes de leur temps, une hygiène déplorable ; il se couchait entre deux et trois heures du matin, se levait à midi au plus tôt, se mettait à table puis aussitôt au travail et était un grand débauché.

Sans force et sans volonté César s'abandonnait. Mais, tandis que l'état du pape empirait de jour en jour, la crise ne dura pas chez lui ; s'il resta néanmoins anéanti assez longtemps encore, il fut bientôt hors de danger.

Dès qu'il fut transportable, sachant son père moribond et comprenant que ses ennemis n'auraient rien de si hâté que de profiter des circonstances pour en finir avec lui, il demanda à être mis en sûreté au château Saint-Ange où il avait déjà fait conduire ses deux enfants et transporter ses trésors. Mais le gouverneur, Francesco Roccamura, bien

1. Il l'avait envoyé aussi auprès de sa fille, Lucrèce, à Ferrare, en septembre 1502, quand elle avait accouché d'un enfant mort, Bongiovanni était de Recanati. C'était le cardinal Raffaele Riario qui le lui avait recommandé. En 1502, il avait été chargé de vérifier l'authenticité des stigmates qui s'étaient révélés sur le corps de Lucia de Narni, nonne de Viterbe ; il procéda à l'examen en présence de Lucrèce, de Borgia, du duc Ercole, de Pietro Gamboa, évêque de Carinola, et conclut à leur existence réelle. Ce fut lui qui accompagna un peu plus tard, en qualité de médecin, Lucrèce à Ferrare.

Le pape eut, durant son pontificat, cinq autres médecins : Andrea Vives, qui fut également médecin de Jules II, soignait Alexandre VI *in minoribus*, quand il était encore vice-chancelier ; celui-ci, devenu pape, lui donna des fonctions administratives ; il était « collecteur du plomb » (comme le peintre Sebastiano et le fou de cour Mariano) et abréviateur des Lettres pontificales. — Pietro Pinto était l'auteur d'un traité sur la peste dont il avait été atteint (1499). Gaspare Torrella, Espagnol comme le précédent, était auteur lui aussi de nombreux ouvrages de médecine, surtout relatifs à la peste et à la nouvelle maladie. Filippo della Valle, Gio. Batt. Canani le soignèrent également.

Giustinian parle d'un Scipio qui fut ensuite médecin de Pie III durant son bref pontificat.

Alexandre VI eut même des médecins français. Il venait beaucoup de médecins italiens en France ; leur science et leur faconde, leur connaissance des secrets de la médecine arabe et l'abondance de leurs œuvres écrites les entouraient d'un grand prestige. En revanche, il allait peu de médecins français en Italie. Cependant, le pape Alexandre VI semble en avoir eu deux, le père et le fils, Bernard et Jean de Pontoise ; Bernard fut employé par la ville d'Angers où il résidait pendant une épidémie de peste et alla ensuite à Rome où il devint médecin du pape. Son épitaphe disait de lui :

*Cy gist la fleur de médecine*
*Qui cognoissant sans nulle envie*
*Graines et fleurettes et racine*
*A tous souffrans prolongeoit vye*
*Aultant que l'art peult et assigne.*

(10 juin 1522.)

Il fut enseveli dans l'église Saint-Michel-la-Palud, détruite au commencement du siècle dernier. Un vitrail le représentait à genoux, les mains jointes, vêtu d'une robe écarlate, ayant à ses côtés ses fils Jean en habits de religieux et Gabriel en robe violette, avec son écusson d'argent à la croix de gueules cantonnée de quatre vannets de même. En face de lui, sur le même vitrail, se voyaient sa femme et ses cinq filles dont deux en religieuses, les autres richement vêtues de robes écarlates à longues manches. Bernard avait gardé un souvenir reconnaissant du pape ; il possédait un portrait de lui dont il fit don à la même église.

Son fils Jean fut aussi médecin du pape, à ce qu'il semble; il avait peut-être accompagné son père à Rome alors qu'il était fort jeune, car il mourut en mars 1546. En 1521, il devint curé de La Jumellière et en même temps de Saint-Aubin-de-Luvigné, et encore d'Escouflant en 1525 et prieur de Juvardeil en 1528, archiprêtre de La Flèche, chanoine de Saint-Pierre, le 22 mai 1528, de Saint-Martin et de Saint-Jean-Baptiste d'Angers en 1530 ; il dut ses premiers bénéfices à la faveur particulière du pape Alexandre VI.

Son frère Gabriel, médecin ordinaire du roi et des enfants de France (1550-1554), mourut en 1559.

On donne comme la demeure de Jean, une maison qui est devenue la cure de Saint-Aubin-de-Luvigné, en Maine-et-Loire. Sur la cheminée et dans le vitrail d'une des fenêtres, se voient, à côté de ses armes, celles de Borgia. Mais le savant archiviste du département, M. Marc Saché, n'admet pas cette attribution.

Célestin Port, *Dictionnaire de Maine-et-Loire*, Paris, 1874-1878. — Barthélemy Roger, *Histoire de l'Anjou*, Angers, 1852 — Bruneau de Tartipune (Angers, 1623), ms. de la Bibl. d'Angers.

qu'il fût Espagnol et une créature du pape, refusa de le recevoir, et ce fut en vain que César lui prodigua les promesses et les engagements.

La ville s'agitait; elle était, dit Giustinian, « sens dessus dessous ». Les Savelli et les Orsini rentraient animés du désir de récupérer leurs biens et se venger ; les Colonna arrivaient par bandes avec leurs partisans tout aussi exaspérés et les Espagnols commençaient à se sentir mal à l'aise. Le Borgo s'emplit de soldats appelés de partout pour défendre le Vatican ; ils étaient plus de deux mille ; au château Saint-Ange tout fut préparé pour un siège ; le gouverneur fit approfondir les puits où l'on conservait les provisions, creuser des fossés, mettre en état ses deux cents pièces d'artillerie ; le tambour battit le rappel et ordre fut donné à ceux qui étaient en état de prendre les armes, de se réunir autour du palais pontifical. Le bruit courut que, profitant de ce désordre, la populace allait mettre la ville à sac, en sorte que les plus avisés cachaient ce qu'ils avaient de précieux. La consternation fut à son comble lorsqu'on apprit qu'une troupe de trois cents lances françaises avait passé par Bologne, se dirigeant en hâte vers Rome.

Le pape agonisait. Au soir du 18 août 1503 il expira en présence du dataire et de quelques rares serviteurs, dans cet abandon qui était le lot de presque tous les papes, qu'ils eussent été bons ou mauvais.

On raconta qu'au moment où il rendait le dernier soupir, un singe vint prendre possession de son âme, et que c'était le diable lui-même qui ne voulait pas laisser échapper une si belle proie.

Pas une fois, durant sa maladie, le pape n'avait prononcé le nom de son fils ni de sa fille.

Le cadavre s'enfla avec une rapidité surprenante; il n'eut bientôt plus forme humaine; les lèvres étaient grosses comme le poing ; le visage, le corps noircirent au point que Burchard dit qu'on aurait cru se trouver en présence « d'un Maure très noir ». Le sang coulait par les oreilles, par le nez, par la bouche qui était restée béante. C'était, au dire de tous ceux qui approchèrent du lit mortuaire, un spectacle affreux, hideux, tel qu'on n'en avait jamais vu de si repoussant dans la chrétienté [1].

Cette décomposition rapide et effrayante parut la preuve que le pape avait été empoisonné, par un juste retour des choses d'ici-bas. L'envoyé vénitien émet cette hypothèse dès le 5 septembre 1503 [2].

1. « El più brutto, monstruoso e orrendo corpo di morto che si vedesse mai, senza alcuna forma nè figura de omo », dit Giustinian. « Cossa bruttissima da vedere, negro e gonfiato, et per molti se dubita non li sia intravenuto veneno », dit Costabili (Arch. de Modène). — BURCHARD, vol. II, p. 354.

2. Voici les sentiments à ce sujet de l'éminent médecin légiste, le docteur Paul : « On ne saurait se baser sur la description du cadavre pour dire qu'on se trouve en présence d'un empoisonnement. La description du cadavre du pape Alexandre VI avec sa face noire, ses lèvres enflées, l'aspect béant des narines et de la bouche, cadrent d'une façon absolue avec la putréfaction normale d'un cadavre d'un homme décédé en plein été et restant longtemps exposé à l'air.

« Nous, médecins légistes actuels, nous nous servons de l'expression « tête de nègre » pour décrire la putréfaction d'un cadavre qui prend, en effet, cet aspect tout à fait caractéristique et horrifiant. L'ancien, qui a parlé de tête de Maure, est plus littéraire que nous, voilà tout

« En un mot, l'aspect du cadavre du pape Alexandre VI est celui d'un « putréfié », mais cette putréfaction n'est nullement la démonstration d'un empoisonnement. »

Il a été beaucoup discuté au sujet de la cantharide, poison dont se seraient servis les Borgia. Voltaire écrit : « La *cantarella*, dont on prétend que le pape Alexandre VI et son bâtard, le duc de Borgia, faisaient grand usage, était, dit-on, la bave d'un cochon rendu enragé en le suspendant par les pieds, la tête en bas, et en le battant jusqu'à la mort. Un grand apothicaire m'assure que la Tophana, cette célèbre empoisonneuse de Naples, se servait principalement de

On parla d'un repas que lui avait offert le cardinal Adriano di Castello dans la vigne qu'il possédait près du Belvédère et qui passait pour un lieu de délices [1]. On raconta que le pape avait voulu le faire empoisonner, mais que l'échanson s'était trompé de verre et avait présenté au pape celui qui était destiné au cardinal, ou bien encore qu'un ennemi du pape, le cardinal Adriano, à moins que ce ne fût un autre, avait remis à cet échanson une somme de 10 000 ducats pour qu'il lui versât du poison ainsi qu'à César [2].

Cette version romanesque satisfait l'imagination et les nécessités de la justice immanente, outre que le populaire attribue volontiers les disparitions subites de personnages marquants à des causes obscures et criminelles. Mais il convient de remarquer qu'il s'écoula plus d'une semaine entre le repas chez le cardinal Adriano et le moment où éclata le mal. Existe-t-il des poisons aussi insidieux dont l'action reste latente, insaisissable d'abord, puis se révèle quasi foudroyante?

La simultanéité des accidents survenus au pape et à son fils peut être considérée comme un argument concluant en faveur du poison, mais c'est le seul.

Les ambassadeurs parlent tous dans leurs lettres de fièvre tierce, de dysenterie aiguë. Le médecin Scipio, « homme excellent dans son art », conclut à une attaque d'apoplexie.

Alexandre VI avait, d'après ses portraits, le cou enfoncé dans les épaules ; il était gros et sanguin ; toutefois, il ne perdit à aucun moment la parole ni l'intelligence de ce qui se passait autour de lui.

Succomba-t-il à l'épidémie de fièvre qui sévissait dans la ville?

Il a été longtemps fort dangereux à Rome de passer la soirée en plein air au mois d'août ; or le pape ne prenait aucune précaution à cet égard et il n'était pas à ce moment, on l'a dit, en bonnes dispositions ; sa résistance en était peut-être affaiblie [3].

Non seulement César avait été atteint en même temps que lui, mais aussi son hôte, le cardinal Adriani ; il eut des évanouissements, de la fièvre et sa peau tomba par lambeaux. Certains auteurs ont rapporté que tous les convives furent atteints. S'il y eut intoxication par le poison ou par des agents extérieurs, elle fut générale.

Une chanson fort grossière courut les rues ; les exemplaires s'en dispersèrent rapidement et disparurent, en sorte que longtemps elle resta ignorée; ce n'est que récemment qu'on l'a retrouvée. Elle se compose de deux feuillets in-quarto contenant trente-quatre strophes qui rappellent quelque peu celles sur la fièvre du pape.

Ces vers semblent être d'Eustachio Celebrino, médiocre poète qui avait une sorte

cette recette. » Voltaire a d'ailleurs soin d'ajouter : « Peut-être tout cela n'est pas vrai ». (*Dictionnaire philosophique.*)

A la vérité, les produits préparés avec l'insecte appelé cantharide ont surtout les effets aphrodisiaques qui étaient connus à Athènes et à Rome ; ils peuvent servir de poison. Il n'est pas certain, malgré la tradition, que ce soit là le poison employé par les Borgia ; peut-être une autre préparation avait-elle reçu ce nom (Voir Dr Jagot, *Le Poison des Borgia*, Angers, 1909). Les symptômes du mal auquel succomba Alexandre VI ne concordent pas avec les effets de la cantharide. On assure que les Borgia possédaient deux sortes de poisons: *Venenum attemperatum* (lent), qui serait de l'acide arsénieux peu soluble, et *Venenum atterminatum*, qui serait une de ces préparations solubles de l'arsenic dont les effets sont instantanés.

1. Elle devint, après la disgrâce du cardinal, la propriété d'Annibale Rangoni, capitaine des gardes de Léon X.

2. Tout le récit de ce conte se trouve dans Sanuto, vol. V, col. 105.

3. Gino Capponi rappelle combien de personnages succombèrent en cette saison où Rome était si malsaine. G. d'Adda, *Canti Stor* dans *Archiv. Stor. Lombardo*, Milan, 1875, p. 10.

*TRAVAIL FLORENTIN DE LA FIN DU XVe SIÈCLE.*

COFFRET EN PATE BLANCHE SUR FOND DORÉ. En haut : Thisbé se donnant la mort sur le corps de Pyrame. En bas : Actéon changé en cerf. Musée du Louvre. (Phot. Giraudon.)

de spécialité en ce genre, car il composa des pièces de vers sur la mort de Bourbon, la défaite de Pavie, la mort du roi très chrétien. Il raconte que le pape se vendit à un démon afin d'obtenir la tiare et voulut empoisonner nombre de gens jusqu'à ce qu'enfin il s'empoisonnât lui-même. C'est sur cela surtout qu'il insiste. Et le démon vient le réclamer [1].

## Après la mort d'Alexandre VI.

La mort du pape fut le signal d'un effroyable déchaînement de passions et d'appétits tel qu'on n'en avait jamais vu de semblable. L'immoralité foncière de l'époque et les mauvaises mœurs que les pontificats précédents avaient singulièrement aggravées, se traduisirent en cette occasion. Incertains du lendemain et dépourvus de scrupules, les membres de la Curie voulurent se faire la part la plus large possible dans les dépouilles du régime qui s'achevait.

A peine le pape avait-il expiré et avant que la nouvelle s'en répandît, le duc de Valentinois envoya son homme à tout faire, le fameux Micheletto, appuyé de nombreux serviteurs armés, pour s'emparer de ce qui se trouvait dans ses appartements ; ils en occupèrent les issues et, le poignard à la main, réclamèrent les clés de la chambre du trésor au cardinal Casanova, camérier du défunt pape, élu récemment (31 mai) ; comme il faisait quelque résistance, Micheletto le menaça de le jeter par la fenêtre, et il s'exécuta. Alors, la bande se précipita dans cette chambre, s'empara de tout ce qui lui tomba sous la main, entre autres deux caisses pleines de ducats, puis, le coup fait, Micheletto fit ouvrir toutes grandes les portes de l'appartement et annonça que le pape était mort. Il ne restait rien dans les appartements pontificaux que les tentures sur les murailles, quelques chaises et des coussins. On évalua la rafle de César à 300 000 ducats en or et en argent et à 200 000 ducats en joyaux.

Cependant, il fallait songer au mort. Ce fut à Burchard, en sa qualité de maître des cérémonies, qu'échut ce soin particulièrement répugnant à cause de la décomposition rapide du cadavre. Il l'habilla de vêtements blancs qu'il n'avait jamais portés et le fit placer dans une autre salle, sur un lit de parade couvert de soie rouge ; puis on se ravisa : il fut revêtu de velours et de brocart rouge, chaussé de velours cramoisi et transporté dans la chambre du Perroquet. On l'y laissa seul, personne ne le veilla ; aucun de ses parents ne vint le voir ni aucun des cardinaux qui restaient étroitement enfermés dans leurs palais. On raconta que seul un chien noir demeura auprès de lui.

1. Si les censeurs d'Alexandre VI sont nombreux, il a trouvé bien des apologistes : R.-P. Ollivier, *Le pape Alexandre VI et les Borgia*, Paris, 1870. — J. Favé, *Etudes critiques sur l'histoire d'Alexandre VI*, Paris, 1859. — Jarry, *Histoire du pape Alexandre VI*, 1851. — Matagne, *Une Réhabilitation d'Alexandre VI*, dans *Revue des Questions historiques*, vol. IX, 1870. — *History in Fiction*, dans *Revue de Dublin*, janvier 1859. — A. Leonetti, *Papa Alessandro VI*, Bologne, 1880.

A titre de curiosité littéraire, je transcris le passage suivant de Michelet, pris dans son *Histoire de France*, Renaissance.

« Homme d'affaires avant tout, parleur facile, aimable, donneur prodigue de promesses, intarissable de mensonges, ce Figaro ecclésiastique réussissait singulièrement dans les missions ; c'est ce qui l'avait maintenu si longtemps au poste de *factotum* des papes, qui ne pouvaient se passer de lui ni pour l'intrigue politique ni pour le grand négoce spirituel, le comptoir des grâces et justices, la banque des bénéfices, des péchés, des procès. »

Il y a cinq pages de ce style !

Il n'y avait à ce moment à Rome que peu de cardinaux ; les grandes chaleurs les avaient dispersés. Le doyen du Sacré Collège, Oliviero Carafa, les convia à se réunir chez lui [1] le lendemain 19 août 1503. Il en vint seize. La première chose à faire était d'assurer la sécurité de la ville, qui paraissait très compromise. Les partisans des Orsini, des Colonna, des Savelli, ceux qui avaient dû fuir la ville, les soldats français, espagnols, allemands, les Bretons, les Gascons et les Corses, qui erraient aux alentours, accouraient, les uns pour reprendre possession de leurs biens, les autres attirés par l'espérance d'un ample pillage dans une ville en désarroi et sans défense. Consalve et son armée étaient sur le Garigliano, les troupes du roi Louis XII à Sutri et César entouré de ses bandes au Vatican, heureusement malade et impuissant. Rome se trouvait à la merci de quiconque aurait quelque audace, mais nul n'en eut. Les Français et les Espagnols n'osaient s'engager à fond et attendaient les événements.

Les cardinaux, réunis dès le matin (19 août) chez Carafa, s'empressèrent tout d'abord d'attribuer les fonctions de gouverneur de la ville à Giovanni Sacchi, archevêque de Raguse qui les avait déjà remplies ; homme d'énergie, on pouvait compter sur lui [2] mais on ne put mettre à sa disposition que deux cents hommes pour maintenir l'ordre. Après quoi, selon la coutume, les sceaux de plomb qui servaient au feu pape à sceller ses actes furent brisés et le doyen reçut le dépôt de l'anneau du Pêcheur qui passait de pape en pape. Deux cardinaux reçurent la mission d'inventorier ceux des biens du pape qui pouvaient se trouver dans ses appartements. Ils commencèrent leurs investigations dans l'après-midi ; contre toute attente, ils découvrirent un coffre en bois de cyprès couvert d'un tapis vert qui avait échappé à Micheletto ; il contenait des anneaux, des bagues, des pierres précieuses, de l'argent monnayé pour 25 000 ducats, des actes et des pièces d'archives. Dans le trésor pontifical, déposé probablement au château Saint-Ange, on constata la présence de joyaux tels qu'un trirègne, deux mitres précieuses, des vases d'argent.

1. Le palais du cardinal Carafa se trouvait près du Campo di Fiore; Il appartenait aux Orsini et avait été loué au cardinal sa vie durant.

2. Giovanni Sacchi fut successivement archevêque de Raguse, évêque d'Ancône, assistant au trône pontifical, légat en France, gouverneur de Bologne et de la Romagne. Il avait été nommé gouverneur de Rome le 2 septembre 1494, mais avait été envoyé comme nonce en France le 4 juin 1498. Son tombeau se trouve dans l'église S. Onofrio, à Rome (*Revue de l'Art chrétien*, vol. XIV, 1870, p. 297, n° 827). Il est rappelé dans son épitaphe que ce fut à lui que le Sacré Collège dut la tranquillité de la ville durant a vacance du Saint-Siège.

*Liste approximative des gouverneurs de Rome de 1472 à 1503 :*

Léonardo della Rovere, duc de Sora, mort en 1475.

Giovanni della Rovere.

Bartolomeo Moreno, nommé par Innocent VIII (bref du 23 décembre 1487). La dernière mensualité que lui paya le Vatican est du 30 juin 1492. Les salaires étaient payés d'avance et non à terme échu. Ils le sont encore actuellement.

Francesco Maria della Rovere.

Gondislavo (Fernandez de Heredia), archevêque de Tarragone, nommé par Alexandre VI dès son avènement, reçoit sa première mensualité en septembre 1492 et sà dernière mensualité en àoût 1892.

Giovanni Andrea Sacchi, archevêque de Raguse, jura le 2 septembre 1494 « de bien exercer son office de gouverneur de la ville, de rendre la justice équitablement et d'être fidèle àu souverain pontife ».

Giovanni de Valles, chanoine de Messine, prêta serment le 26 août 1496. Il ne resta qu'un mois en fonction.

Andrea de' Spiriti.

Pietro Isvalies reçoit en qualité de gouverneur sà solde mensuelle de 50 ducats et la solde de cinquante hommes (180 ducats) le 7 septembre 1496. La dernière pièce dans laquelle il est quàlifié de gouverneur de Rome porte la date du 16 novembre 1500.

Francesco Remolino de Lerida, protonotaire apostolique, touche son salaire le 26 février 1501 et 180 ducats, le 4 octobre, pour la solde de ses cinquante hommes.

Gaspar Pou est mentionné comme gouverneur le 18 août 1503, jour de la mort du pape.

Nicola Bonafede reçoit son premier salaire en novembre 1503.

(Garampi. *Archiv. Seg. Vat. Officii.* 553, carte 39. *Reg. Vat.* 695, p. 49. — *Int. et Exit.* 523, p. 222 v. — *Ibid*, 524, p. 146. — *Ibid.*, 525, p. 189. — *Reg. Vat.*, 875, p. 60. — *Int. et Exit.*, val. 529, p. 30, 130, 160 v.)

Des estafettes furent expédiées au cardinal Giuliano della Rovere qui se trouvait du côté de Savonne et au cardinal Raffaello Riario pour les informer de la mort du pape et les engager à rentrer à Rome.

Le 20 août, les cardinaux s'assemblèrent de nouveau chez leur doyen ; cette fois, ils étaient dix-neuf. Pendant qu'ils siégeaient, Micheletto arriva sur la place située devant le palais, avec un gros de cavaliers menant grand tapage, afin de les impressionner. Mais aussitôt, les milices romaines accoururent à leur défense sous la conduite de l'un des trois conservateurs ; celui-ci déclara aux cardinaux qu'ils pouvaient compter sur eux sans qu'il leur en coutât rien ; le « capitaine du Collège », Carlo Taneo, fut chargé de tendre les chaînes à travers les rues. Sur ce, le gouverneur du château Saint-Ange, voyant du tumulte dans sa ville, envoya à tout hasard une bordée dans la rue Banco S. Spirito qui se trouvait en face du château, de l'autre côté du pont ; un homme fut tué, un autre blessé et la panique fut grande.

Les cardinaux levèrent précipitamment la séance après avoir chargé trois d'entre eux, Médicis, Santacroce et Cesarini, d'aller trouver le gouverneur du château Saint-Ange, Roccamura, d'autant plus que le gouverneur de la ville avait déclaré, d'accord avec les trois conservateurs, qu'il ne prendrait aucune initiative en vue du conclave tant que la question du château ne serait pas réglée.

La position de Roccamura était délicate. Il devait de la reconnaissance aux Borgia : Alexandre VI l'avait nommé évêque de Nicastro et, en 1497, gouverneur du château Saint-Ange, et il ne pouvait manquer de se demander si César, qui avait su jusqu'alors toujours dominer les événements, n'arriverait pas, cette fois encore, à reprendre le dessus, car il était le seul à posséder une force armée organisée. D'autre part, il devait obéissance au Sacré Collège qui pouvait rester maître de la situation, et avait prêté serment de ne livrer la forteresse qu'au futur pontife. De sa décision pourtant dépendait le sort de la ville et peut-être de la papauté. S'il prenait parti pour César, celui-ci devenait maître de faire élire un pape de son choix et le pontificat d'Alexandre VI n'eût été qu'un commencement. Ainsi, le château Saint-Ange se trouvait être de nouveau la clé de la situation.

Roccamura jugea prudent de ménager l'avenir en se montrant humble en apparence et très soumis ; il dit aux cardinaux, qui le virent dans la soirée, qu'il était très pauvre et ne désirait rien tant que de les servir, que le château et tout ce qu'il contenait serait remis au futur pape ; il en prêta serment [1]. L'ambassadeur d'Espagne se porta garant pour lui. Aussitôt, en signe de joie, le gouverneur fit tirer plus de cent coups de canon, tandis que la garnison, du haut des remparts, criait : « Église et Collège ! »

Les cardinaux profitèrent de leur présence au château pour rendre partiellement la liberté à quelques-unes des victimes d'Alexandre VI ; Andrea de' Spiriti, l'abbé d'Alviano et Baraballo, le poète bouffon qui allait faire la joie de la cour de Léon X et qu'un brocard imprudent avait sans doute conduit au château Saint-Ange [2], reçurent l'autorisation

1. Le 12 novembre 1503, Jules II le dépouilla de sa charge en fut de même de la plupart des fonctionnaires d'Alexandre VI.

2. Au sujet de Baraballo, voir notre ouvrage : *Rome au temps de Jules II*.

de circuler librement dans l'enceinte de la forteresse. Les cardinaux apprirent que la femme de Caracciolo, Pentesilea, s'y trouvait ainsi que Sancia. Le pape les y avait fait enfermer récemment. D'autres prisonniers furent délivrés par la suite.

Pendant ce temps, un incendie attribué aux Espagnols dévorait une partie du palais des Orsini au monte Giordano.

La convention conclue avec Roccamura fut communiquée aux cardinaux et approuvée par eux le lendemain. Leur confiance dans le gouverneur devint même si grande qu'ils songèrent à tenir le conclave dans le château ; Burchard alla examiner les lieux et trouva une salle suffisamment grande, sans doute, la salle centrale, appelée actuellement Chambre de justice.

D'autre part, on discutait d'un accord avec le duc de Valentinois ; tout malade et affaibli qu'il fût, il fallait compter avec lui ; lui aussi se montra humble et accommodant ; le 22 août, les cardinaux apprirent qu'il s'engageait à défendre le peuple, les nobles, le futur pape.

Ses ennemis rentraient dans la ville en foule ; le 23 août, Fabio Orsini, fils de Paolo, revint avec le fils du comte de Pitigliano ; la veille, Prospero Colonna avait fait un retour triomphal, acclamé par ses partisans et entouré de plus de cent cavaliers ; Fabio avait ramené deux cents hommes armés d'escopettes et quatre cents fantassins. Les représailles commencèrent ; les Espagnols n'osaient se montrer dans les rues ; on les pourchassait, plusieurs furent tués, on pillait leurs demeures ; quelques-unes furent même incendiées (22 août 1503). Les Orsini accusaient de ces violences les Corses, les Colonna les attribuaient aux Orsini. La ville était en rumeur et en alarmes ; les boutiques restaient fermées ; dans le quartier des banques, des gardes avaient été placés ; on s'attendait à un pillage général.

L'animadversion contre le défunt pape se donnait maintenant libre carrière. On colportait des épitaphes injurieuses à sa mémoire. En voici trois :

*Quis jacet hic? Sextus Nero? Non sed beticus ille*
*Sextus Alexander, crimine sordidior.*

*Sextus Alexander jacet hic; conduntur et una*
*Quæ coluit luxus, vis, dolus, arma, neces.*

*Sextus Alesander jacet hic, quo sospite, nemo*
*Dives ab insidiis tutus in Urbe fuit* [1].

Machiavel lui attribuait les pires vices chez un souverain pontife : la simonie, la luxure, la cruauté. Presque tous les écrivains tombent d'accord sur ce point. Seul Raffaelle da

1. G. D'ADDA, *Canti storici popolari, La Morte di Alessandro VI*, dans *Archivio Storico Lombardo*, 1875. La lettre du marquis de Mantoue à sa femme, du 22 septembre, est curieuse à ce point de vue. Voir GREGOROVIUS, *Lucrèce*,, vol. II, p. 108.

Volterra [1] estime que ses vertus compensaient ses vices. Plus tard, quelques-uns, surtout des écrivains espagnols, en firent une manière de Messie dont l'intervention avait sauvé l'Église ; les contemporains en jugèrent autrement. Jamais l'animosité coutumière du peuple contre les papes défunts ne se donna si librement carrière.

César comprit le péril ; peu à peu, il faisait revenir ses troupes, autant afin de pouvoir se défendre lui-même, que pour en imposer plus tard au conclave ; cinq cents lances vinrent augmenter la garnison du Vatican. A mesure que ses soldats se retiraient, les cités qu'il avait subjuguées se soulevaient et les seigneurs rentraient dans leurs domaines ; les Vitelli reprirent possession de Città di Castello ; Giacobo d'Appiano, de Piombino ; le duc d'Urbino, de sa capitale ; Pérouse, Viterbe, Todi, Sinigaglia chassèrent ses garnisons ; à Camerino, son représentant, le fils du cardinal Juan de Castelar, fut massacré. L'édifice laborieusement élevé par ses soins s'écroulait et bientôt, de ses conquêtes, il ne resterait plus rien. Ce n'est pas à dire que son effort fût perdu. Il avait préparé les voies. Jules II reprendra son œuvre, l'État de l'Église sera reconstitué par lui.

Les cardinaux, qui sentaient quel danger c'était pour eux que d'avoir un intrigant aussi madré et aussi puissant que lui dans le palais même où ils comptaient délibérer, insistaient pour son départ. Lui, feignant toujours la soumission, leur demanda de le faire examiner par des médecins qui décideraient si, dans l'état où il se trouvait encore, il était capable de voyager. Il ne savait, disait-il, « où reposer sa tête ». D'ailleurs, où serait-il en sûreté? Personne, effectivement, ne doutait qu'il ne fût mis en pièces s'il s'aventurait hors du Vatican. Cependant les Français et les Espagnols le soutenaient, les Allemands étaient d'accord avec eux. On lui offrit de se retirer au Château accompagné de deux ou trois serviteurs seulement, offre qu'il écarta naturellement.

Les jours passaient et l'on discutait toujours. D'une part, le gouverneur du château Saint-Ange continuait à refuser de le livrer au Sacré Collège, il refusait même d'y laisser siéger le conclave. D'autre part, César hésitait à s'éloigner. On lui promit que, s'il partait dans les trois jours, les Romains respecteraient sa personne et ses biens. Les représentants de Venise, des rois de France et d'Espagne devaient en outre se concerter pour prendre l'engagement commun de ne pas faire approcher leurs troupes à moins de dix mille de Rome. Des engagements solennels furent échangés. Mais les Espagnols se plaignirent que les Français s'infiltraient dans la ville, à quoi ceux-ci répondaient qu'il s'y trouvait beaucoup plus d'Espagnols que de Français.

Finalement le duc César se résigna à quitter le Vatican, mais non sans avoir au préalable négocié un accord secret avec le chef des troupes françaises qui bivouaquaient aux environs, accord par lequel il promettait sa coopération contre la promesse d'être protégé (1er septembre) [2]. Couché dans une litière recouverte de drap rouge que portaient douze hallebardiers, il était entouré de deux mille fantassins, de quatre cents hommes d'armes, de cinq cents cavaliers ; un enfant montait son cheval, qui était couvert d'un

1. Raph. Volaterranus, *Anthropologia*, XX, 11, 633. — Cf. Egidio da Viterbo, Panvinio, Monaldeschi.

2. Le 19 août, il avait envoyé le cardinal Borgia, sous un déguisement, traiter en son nom avec les Espagnols.

caparaçon noir semé de couronnes ducales. De fausses indications avaient été répandues sur le moment de son départ et la direction qu'il prendrait, en sorte que ceux qui voulaient se joindre à lui durent le chercher assez longtemps. On le croyait sur la route de Tivoli alors qu'il gagnait Bracciano pour se rendre de là à Nepi que ses solides murailles, sa position et le torrent qui l'entoure rendaient pour lui un asile sûr ; il s'y trouvait en outre non loin des troupes françaises. Prospero Colonna partit en même temps, emmenant la princesse Sanchia, « qui lui donnera, disai-on, quelque réconfort ». Son mari était partit avec César.

Sa fameuse artillerie, du moins ce qu'il en avait avec lui, placée sur treize charrettes et cent bêtes de somme, fut sacrifiée pour donner le change, tant était grande sa terreur d'être assailli en chemin ; les troupes romaines s'en emparèrent et la ramenèrent au château Saint-Ange.

On avait retardé les obsèques du pape parce qu'on manquait d'argent, et surtout afin que le conclave ne pût se tenir en l'absence des cardinaux éloignés de Rome. Le scandale avait continué autour de son cadavre ; quand on le montra au peuple, on dut le couvrir d'un drap ; le soir même, il fut porté dans la chapelle de la Fièvre (dans Saint-Pierre) par des hommes de peine qui badinaient entre eux et blasphémaient ; la bière s'étant trouvée trop étroite à cause de l'enflure du corps, on ne put l'y faire entrer qu'avec de grands efforts et en pesant dessus, et après l'avoir dépouillé des ornements pontificaux, même de la mitre. Ce fut une scène répugnante. Après quoi, chacun s'en alla et le pape demeura seul sans être veillé ; on n'entretint même pas de luminaire autour de lui [1].

Les obsèques solennelles commencèrent le 4 septembre et durèrent neuf jours, selon la coutume, jusqu'au 12 septembre 1503. A peine les dernières paroles prononcées, les gardiens se jetèrent sur les cierges et les arrachèrent tumultueusement.

## Sépulture d'Alexandre VI.

Jules II, à qui était insupportable tout ce qui rappelait le souvenir de son prédecesseur, ne fit rien pour lui assurer une sépulture. Ses restes furent déposés à côté de ceux de son oncle le pape Calixte III, dans la chapelle de la Fièvre [2]. Lors de travaux ordonnés par Sixte V pour déplacer l'obélisque du Vatican, la chapelle disparut et les cercueils furent transportés dans l'église S. Giacomo degli Spagnuoli, d'après les uns, dans un autre endroit de la basilique, d'après les autres. Quoi qu'il en soit, cette sépulture ne fut que provisoire. En 1605, Paul V accorda à un Espagnol, Gio. Battista Vivès, originaire de Valence comme le pape, l'autorisation de donner une sépulture plus décente aux restes de Calixte III et d'Alexandre VI dans l'église espagnole de S. Maria in Monserrato. Dans

1. « Un portefaix l'a traîné au moyen d'une corde qu'il lui avait attachée aux pieds, du lit mortuaire au lieu de sa sépulture, car personne ne voulait le toucher, écrit à sa femme le marquis de Mantoue. On lui a fait un enterrement si misérable que celui de la femme naine du boiteux de Mantoue peut paraître honorable auprès du sien. Pour dernier hommage, on lui décoche chaque jour les pires épigrammes. » Gregorovius, *Lucrèce*, vol. II, p. 398.

2. S. Maria della Febbre, église distincte, mais reliée à la basilique

la journée du 30 janvier, au crépuscule, la translation fut opérée. Vivès projetait d'édifier deux beaux monuments aux deux papes, mais la mauvaise fortune d'Alexandre VI s'étendant à Calixte III, des difficultés survenues avec le clergé de l'église l'empêchèrent de réaliser son dessein. Les restes de l'un et de l'autre pontife, enfermés dans un même coffre, restèrent dans un coin de la sacristie jusqu'en 1881, quand le recteur Giuseppe Benavides les fit abriter dans un monument qu'il avait érigé à cette fin. Le 21 août 1889, un notaire et des témoins procédèrent à l'ouverture du coffre qui était de plomb et scellé du sceau de l'église. On y trouva une caisse de bois clouée, liée de cordons de soie blanche ; une inscription en langue espagnole portait que les restes de Calixte III et d'Alexandre VI s'y trouvaient contenus. On l'ouvrit et on y vit entassés des ossements parmi lesquels des fragments de deux crânes et des morceaux d'étoffe dorés. On les déposa dans un autre coffret qui fut placé dans la caisse de plomb. Puis, les cérémonies voulues ayant été accomplies, on porta la caisse dans la chapelle de S. Didaco. [1]

1. Armellini, *Le Chiese di Roma*, p. 416. — Forcella, *Iscr. di Roma*, vol. III, p. 308, n° 706. — Gregorovius, *Le Tombe* (inexact).

## CHAPITRE X

# PIE III

### Élection.

On pouvait maintenant s'occuper du conclave. Les cardinaux fugitifs revenaient ; le cardinal Giuliano della Rovere fit son entrée à Rome le 4 septembre aux acclamations de ses partisans ; il y avait tantôt dix ans qu'il s'était enfui ; le capitaine Fracasso Sanseverino lui avait fait escorte jusqu'à proximité de la ville, car il devait passer près de Nepi où, de son nid d'aigle, César guettait les arrivants. Le 6 arriva le cardinal Colonna qui, depuis cinq ans, vivait caché quelque part en Sicile. Le 9, ce fut le tour du cardinal Riario que les magistrats et les officiers de la municipalité romaine, conservateurs, caporioni, chefs de la maréchaussée avec deux mille hommes, vinrent saluer à la porte Viridaria, la même par laquelle César venait de sortir. Cet hommage au neveu de Sixte IV marquait que le temps où on le détestait tant était loin. La route qu'il devait suivre jusqu'à son palais du Borgo était pavoisée ; on tira force mousquetades. Le 10 revinrent le cardinal Ascanio Sforza, à qui le roi de France avait permis le retour en Italie, espérant qu'il y travaillerait pour lui, le cardinal d'Amboise (George de Chaumont) et le cardinal Giovanni d'Aragon, fils du roi de Naples, Ferrante. Devant le monument destiné à commémorer l'arrivée des reliques de saint André [1], ils descendirent de cheval et échangèrent leurs vêtements de voyage pour des capuchons violets, des manteaux, et des rochets conformes à leur dignité. C'était le soir, des feux de joie avaient été allumés sur leur route, on avait placé des cierges et des torches aux fenêtres des maisons et les femmes criaient : « Ascanio ! » Ces acclamations étaient en partie une protestation contre une candidature française. [2]

Depuis le 3 septembre, on faisait au Vatican (car finalement la vieille tradition

1. Dans un champ voisin du pont Molle sur la voie flaminienne. Voir *Histoire de Rome*, vol. précédent, p. 388.

2. Le cardinal Ippolito ne put venir à Rome ; il venait de se casser la jambe.

avait été maintenue) des préparatifs en vue du conclave ; pourtant, il y avait à cela un inconvénient ; le gouverneur du château s'obstinait à tendre des chaînes en travers du chemin et il fallait parlementer avec lui toutes les fois qu'on devait se rendre de la ville dans le Borgo.

La chapelle Sixtine, la grande chapelle comme on l'appelait, était bien petite pour y installer les trente-sept cardinaux et leurs quarante-neuf conclavistes qui y passeraient, probablement plusieurs jours. Les exigences du confort et de l'hygiène durent être, comme précédemment, singulièrement méconnues.

Le samedi 16 septembre s'ouvrit le conclave. Il y avait déjà un mois qu'Alexandre VI était mort. Les cardinaux avaient été convoqués pour deux heures de l'après-midi, mais ils ne firent rien jusqu'au soir. Vingt et un étaient Italiens, onze Espagnols, six Français ; vingt-quatre avaient été élus par Alexandre VI. Il y avait huit absents. Jusqu'au 19 septembre, il ne fut question que du règlement des opérations du conclave et de la charte à imposer au nouvel élu ; on y inséra les mêmes clauses que lors de l'élection d'Innocent VIII, vingt ans auparavant : convocation d'un concile, croisade, réforme de l'Église. Chaque cardinal en avait reçu une copie qu'il devait étudier et amender à son gré. Ces préliminaires achevés et la charte jurée, le scrutin fut ouvert, le 21 septembre au matin. Les chances se balançaient.

On avait escompté, les jours précédents, l'élection du cardinal George d'Amboise, archevêque de Rouen ; il représentait un souverain puissant dont les troupes campaient aux environs de Rome; par César, on supposait qu'il aurait l'appui des onze cardinaux espagnols. César n'avait-il pas dit qu'il voulait être et rester Français jusqu'à la mort? Amboise se persuadait donc qu'il allait être élu et menaçait, dans le cas où un autre le serait, de briser l'élection. Mais César était d'un appui incertain et son éloignement de Rome paralysait son influence sur les cardinaux qui lui étaient dévoués. Ascanio, de qui Louis XII espérait le concours effectif, ne semblait point du tout disposé à réaliser ses désirs et intriguait au contraire activement contre le choix d'un pape français. Ce qui est pis, le cardinal Giuliano della Rovere, que l'on eût pu croire tout dévoué aux intérêts du roi en reconnaissance de l'hospitalité qu'il en avait reçue si longtemps et de l'appui qu'il lui avait fourni, se déclarait hostile à son candidat. On ne méprisait pas alors les transfuges. Commynes avait passé d'un camp dans le camp opposé, du service de Charles le Téméraire à celui de Louis XI, sans être taxé de forfaiture. Il est vrai que le droit féodal le lui permettait. Depuis, on a qualifié son acte de trahison. Bien d'autres avaient agi de même.

Arrivé à Rome le 4 septembre 1503, le cardinal Giuliano exposait le 5, à l'ambassadeur de Venise, tous les dangers que présenterait l'élection d'un pape français ; il alla même jusqu'à présager le transport du siège pontifical de Rome à Avignon. Amboise paraissait, en effet, le principal obstacle à sa propre nomination. Plusieurs cardinaux avaient signé et juré l'engagement de ne pas choisir de pape français (14 septembre 1503).

Les chances du cardinal d'Amboise diminuaient rapidement alors que le groupe

espagnol demeurait compact et, sur l'ordre du roi Catholique, réclamait un pape espagnol ou, à tout le moins, italien. Leur candidat était Vera, récemment élu (1500) [1]. Ils n'acceptaient ni Carafa, ni Giuliano, ni Amboise et déclaraient qu'ils feraient plutôt un schisme que de les voir élus.

Quant aux candidats italiens, les noms de Carafa, le doyen du Sacré Collège, d'Ascanio, de Pallavicini, de Podocatharo même, malgré son origine chypriote, étaient mis en avant ; on parlait aussi du cardinal Piccolomini, de son vrai nom Todeschini, fils d'une sœur de Pie II. L'incertitude et la confusion régnaient parmi les membres du conclave.

Le 20 septembre, quatrième jour du conclave, les ambassadeurs, se conformant au règlement, réduisirent à un plat l'ordinaire des cardinaux.

Au premier tour de scrutin, qui eut lieu le 21 septembre, Giuliano eut quinze voix, Carafa quatorze, Amboise treize, Carvajal douze, Riario huit [2]. Piccolomini n'en eut pas. Mais si, dans le conclave, on semblait négliger Piccolimini, dans Rome au contraire, on lui croyait de sérieuses chances qu'on évaluait à 30 p. 100 et même à 45 p. 100 tandis que celles de Giuliano étaient estimées à 15 p. 100, celles de Pallavicini à 12 p. 100, celles d'Ascanio à 6 p. 100 et celles d'Amboise à 0. D'ailleurs, les cotes variaient d'heure en heure [3].

De gros intérêts étaient engagés. La banque Spannocchi gagnerait, disait-on, 12 000 écus à l'élection de Piccolimini [4]. L'événement allait montrer que l'opération était avantageuse.

Dès qu'Amboise connut le résultat du premier scrutin, il comprit que sa cause était perdue et tout aussitôt il se déclara partisan du cardinal Piccolomini.

Piccolomini semble avoir été un homme de devoir et pieux ; il avait rempli d'honorables missions et sa vertu n'avait jamais été sérieusement suspectée ; « *moribus senex* », dit un contemporain. Il y avait quarante-trois ans qu'il était cardinal. Mais ce qui le recommandait davantage à la pensée du cardinal d'Amboise, c'était l'état fâcheux de sa santé. Piccolomini, à soixante-quatre ans [5], était un vieillard impotent, moribond, que la goutte, compliquée peut-être de diabète, torturait et menaçait d'une fin prochaine [6]. En le nommant, le cardinal de Rouen gagnait du temps. Ceux qui reculaient devant une solution définitive, s'empressèrent d'accepter cette échappatoire, au point que Burchard crut qu'on pourrait nommer Piccolomini sans scrutin, « par la voie du Saint-Esprit », comme on disait alors [7] ; mais on lui fit remarquer que s'il se trouvait un seul opposant, l'élection serait nulle, et l'on procéda au vote. Piccolomini fut élu par trente-quatre voix

1. Alexandre VI lui avait confié autrefois l'éducation de César.

2. Le total de ces voix donne 62, mais l'on a vu que chaque cardinal pouvait désigner plus d'un candidat à la fois sur son bulletin : Les bulletins restèrent entre les mains de Burchard, qui pensa pouvoir en faire connaître le contenu. Sanuto donne aussi le détail des votes. Sa liste n'est pas exactement semblable à celle de Burchard.

3. Sanuto, vol. V, col. 90. — Giustinian, Lettre du 27 septembre 1503.

4. Alessandro Spannocchi était trésorier de César. Pie III prit pour trésorier (dépositaire) Giulio Spannocchi. D'Auton raconte qu'à la mort du pape, plusieurs banquiers qui lui avaient prêté de l'argent perdirent ensemble 200 000 ducats et firent faillite.

5. Né le 9 mai 1439, élu cardinal en 1460 par Pie II.

6. R. Maffei, *Vita Pii III*. Venise, 1518. — Burchard, vol. II, p. 387.

7. Par inspiration ou acclamation.

sur trente-sept le 22 septembre au matin [1]. Le conclave avait duré six jours. En souvenir de son oncle, le nouveau pape prit le nom de Pie III.

Les Romains montrèrent, comme toujours, une joie débordante et les envoyés des princes étrangers leur annoncèrent la nouvelle avec de grands éloges pour le pape qui les aurait sans doute mérités s'il avait vécu. Mais son état était tel qu'il fallut le transporter en litière à Saint-Pierre ; ce fut couché qu'il accomplit les premières cérémonies rituelles et reçut l'hommage des cardinaux et des conclavistes.

Le bon Burchard, toujours quémandeur, se hâta de lui demander les fonctions de dataire, à quoi le pape répondit qu'il y songerait.

L'embarras fut grand pour loger le nouvel élu ; l'appartement Borgia était dépouillé de tout ; il n'y restait pas même un lit ; on l'y installa néanmoins, car il n'était pas transportable.

Ses premiers actes furent loués. Il déclara aux cardinaux qu'il comptait réformer l'Église complètement et convoquer un concile ; ce fut ainsi que parlèrent tous les papes nouvellement élus, mais leur bonne volonté demeura vaine jusqu'au jour où une impérieuse nécessité triompha des résistances qui leur étaient toujours opposées. D'ailleurs que pouvait-il? Deux jours après son élection, un abcès se déclara dans le mollet gauche, ce qui obligea son médecin Lodovico di Francesco de S. Miniato [2] à lui faire deux incisions qui furent excessivement pénibles et l'affaiblirent.

Les soucis ne lui étaient pas épargnés. Bartolomeo d'Alviano faisait la guerre au nom des Vénitiens, en fait pour son propre compte, dans la Romagne et prenait les villes conquises par César. Il demandait à la Seigneurerie de Venise de le laisser marcher contre le duc, car il voulait « à tout prix l'avoir à sa discrétion ». On redoutait son alliance avec les Français dont chacun à Rome souhaitait la défaite et que son appui eût rendu supérieurs aux Espagnols, du moins en nombre, car ils étaient moins bien armés. Le jour même de l'opération que le pape avait subie, le 25 septembre 1503, l'armée française défila sous les murs de Rome sans y pénétrer, se dirigeant sur Naples; elle comptait sept mille hommes, quinze cents cavaliers qui tous portaient une croix blanche sur la poitrine; elle possédait neuf canons et dix fauconneaux. Plusieurs cardinaux allèrent à la porte Del Popolo pour la voir passer [3]. Or, dès qu'elle se fut éloignée de Rome, les soldats se livrèrent au pillage, les plaintes affluèrent au Vatican; les paysans et les citadins se plaignirent que quantité de bestiaux avaient disparu ; on courut sus aux Français qui se trouvaient à Rome ; quelques-uns furent tués. Après quoi, une délégation fut envoyée auprès de leur chef, le duc de Mantoue [4], pour demander réparation du dommage qu'ils avaient causé.

L'éloignement des troupes françaises laissait César sans appui. D'ailleurs qu'avait-il

1. L'élection de Pie III fut connue dans Rome à 9 heures du matin.

2. Antonio Buoninsegni et Antonio Petrucci étaient ses deux autres médecins.

3. Tedallini, Diario, Romano, p. 308, ligne 2. — d'Auton dit: « Les Romains par sur leurs murailles les regardaient marcher. »

4. Il avait succédé dans le commandement à Louis de La Trémoille, tombé malade. Le débordement du Pô et des pluies persistantes avaient amené des épidémies dans le Milanais où La Trémoille avait séjourné.

fait pour le roi? Cependant les Espagnols étaient également mécontents de lui à cause de ses sympathies françaises dont le traité du 1er septembre était la dernière manifestation. Moncada l'abandonna sur les ordres de Gonsalve de Cordoue, ainsi que d'autres capitaines tels que Pedro de Castro et Diego de Chiñones. Les Orsini devenaient de plus en plus redoutables depuis qu'ils s'étaient mis à la solde de l'Espagne par l'intermédiaire de l'orateur vénitien.

La situation du duc parut au pape si pitoyable qu'il en fut attendri : « Je n'aurais jamais cru éprouver de la compassion pour le duc, disait-il à l'envoyé ferrarais, et pourtant j'ai grande pitié de lui. » Les cardinaux espagnols avaient au reste travaillé fortement à lui inspirer ces sentiments. Il l'autorisa à revenir à Rome.

Le 25 septembre, Pie III avait envoyé à Pérouse un bref défendant qu'on fît tort « à son cher fils César Borgia de France, duc de Romagne et de Valence, gonfalonier de l'Église ». D'autres brefs conçus dans le même esprit suivirent. Comme allait le faire Jules II, Pie III se montrait ou affectait de se montrer plein de sympathie et d'attentions affectueuses pour cet homme naguère si redoutable et dont on ne pouvait admettre la déconfiture.

D'aucuns pensèrent, à dire le vrai, que cette commisération cachait les plus noirs desseins, tant on voyait de duplicité partout depuis l'avènement des Borgia. Pie III, disait-on, dans la crainte que le soulèvement des villes de la Romagne, des Marches et de l'Ombrie ne les détachât définitivement de l'Église, voulait avoir avec lui celui qui avait su si bien s'en assurer la possession.

En réalité, le pape était perplexe ; il dit à l'ambassadeur vénitien : « Dieu a voulu châtier les seigneurs de Romagne et s'est servi d'un instrument indigne », et ajouta avec un sourire : « Peut-être voudra-t-il leur rendre leur pouvoir après la pénitence. »

On attribuait aussi à Pie III, qui passait pour rapace, le désir de récupérer les trésors dont César s'était saisi [1]. Déjà il avait menacé de châtiment ceux qui s'étaient approprié les biens du défunt pape pendant sa maladie, et nul ne doutait qu'il visât le duc de Valentinois. Celui-ci toutefois avait pris ses précautions. Son banquier Alessandro Spannocchi s'occupait de faire passer 17 000 à 20 000 ducats à Florence, Milan, Bologne, Ferrare. Des dépôts secrets avaient été faits chez des particuliers. A la mort du cardinal Juan Vera (4 mai 1507), on découvrit caché dans son palais « un monde » de vêtements de prix, de garnitures de lit, d'armes, de pièces d'argenterie que César lui avait confiés ; la valeur en dépassait 150 000 ducats.

Lorsqu'il arriva à Rome, le 2 octobre, monté pacifiquement sur une mule, César, qui se prétendait toujours très malade [2] et répétait qu'il venait « mourir à Rome », n'avait plus avec lui que peu d'argent et une garde réduite [3]. Néanmoins, le cardinal Giuliano représenta vivement au pape le danger créé par sa présence. Le château Saint-

1. Giustinian, en date du 2 octobre 1503.
2. Il avait même fait répandre le bruit de sa mort (5 septembre).
3. Cent cinquante hommes et cinq cents cavaliers. Sa mère Vannozza et son frère Jofré l'accompagnaient.

Ange n'avait-il pas un gouverneur installé par Borgia et la garnison n'était-elle pas à sa dévotion? Ses créatures remplissaient le Vatican. Rome était à sa merci. Et le malheureux pape ne trouvait que ces paroles pour se disculper : « Je ne suis ni un saint ni un ange, mais un homme sujet à errer. On m'a trompé. »

César se logea avec ses hommes dans le palais qui avait appartenu au cardinal Domenico della Rovere, bien qu'on lui eût préparé celui où Lucrèce avait habité si longtemps.

Il se trouva qu'en laissant César rentrer à Rome, Pie III avait agi sagement ; hors de Rome il aurait conservé peut-être quelque chose de son prestige et eût pu agir ; à Rome, son impuissance se découvrit rapidement. C'est ainsi que la destinée se plaît à nous rendre prévoyants et habiles à notre insu et souvent malgré nous.

D'ailleurs le cercle de ses ennemis se resserrait autour du duc. Le 12 octobre 1503, un pacte de vengeance unissait les deux maisons des Colonna et des Orsini ; inquiet, il résolut de quitter Rome, le 15 octobre avant l'aube, pour se rendre à Bracciano où Giovanni Giordano Orsini lui offrait asile, ce qui tourna contre lui tous les siens et même sa femme. Ils voulaient le jeter en prison! Entouré de quelques fidèles, il sortit par la porte Viridaria, mais les Orsini prévenus vinrent lui barrer la route [1] ; un combat s'engagea dans lequel les gens de César soutinrent mal la lutte ; il rétrograda et rentra au Vatican où le cardinal d'Amboise lui donna asile dans ses appartements. Ses hommes voulurent défendre l'accès du palais, mais les Orsini, aidés de beaucoup de Français qui erraient dans la ville, les attaquèrent, en tuèrent quelques-uns, mirent le feu à la porte de la grosse tour des appartements Borgia, le Torrione, et l'enfoncèrent [2], en sorte qu'il parut indispensable de conduire en hâte le duc au château par le corridor ; quatre ou cinq serviteurs seulement l'accompagnèrent, ainsi que quatre cardinaux dont le cardinal Borgia. Ses enfants l'avaient précédé. On le logea à l'étage supérieur.

César était prisonnier ; ses ennemis montaient la garde autour de la forteresse. Même sous un déguisement ecclésiastique qu'on lui avait fourni, il ne put s'échapper [3]. Déjà on se partageait ses dépouilles. Alviano s'était emparé de deux beaux chevaux ; ses vêtements avaient été pillés.

La chasse aux places recommençait. Le bruit courut que le pape avait un fils, Aldobrandino Orsini, archevêque de Nicosie, auquel il cherchait à procurer une abbaye. Le cardinal d'Amboise demandait qu'on nommât cardinal son neveu François-Guillaume de Clermont (de Castelnau) [4] et que le cardinal Ascanio lui cédât la légation de Bologne. Pie III ne s'y opposait pas et songeait à attribuer un autre chapeau à son neveu, le fils d'Andrea, qui était archevêque de Sienne et s'appelait Giovanni Tedeschini Piccolomini [5], mais les cardinaux se mirent à la traverse, du moins en ce qui concernait le premier, rappelant la Constitution qui réglait que le nombre des cardinaux serait ramené à

1. Ils avaient trouvé le pont Saint-Ange barré et avaient fait un long détour par le Transtévère.

2. Il semble bien qu'il ne s'agit pas de la porte Torrione ou Cavalleggeri, qui est d'un tout autre côté.

3. Le gouverneur avait pris l'engagement, à la demande du pape, de le laisser sortir à sa volonté.

4. Le 29 novembre suivant, Jules II le fit cardinal.

5. Léon X le fit cardinal en 1517.

vingt-quatre avant qu'il fût procédé à de nouvelles élections. Or, on se souvient que les cardinaux étaient alors au nombre de quarante-cinq (11 octobre 1503).

Pie III se montrait fort appliqué à ses devoirs. « Il n'avait pas un moment qu'il ne fut occupé », écrit Sigismondo de' Conti. Il passait à l'étude les premières heures de la matinée et le reste en prière. A midi, il donnait audience et chacun, même les plus humbles, avait accès auprès de lui. Son régime était des plus frugal, surtout depuis qu'il se sentait très malade.

Le dimanche 8 octobre 1503 avait eu lieu à Saint-Pierre, comme de coutume, la cérémonie du couronnement ; Pie III n'étant que diacre, on dut le sacrer préalablement prêtre et évêque. Mais la procession du Vatican au Latran, dont le peuple aimait tant la pompe grandiose, ne put avoir lieu, car le pape n'était pas en état d'en supporter la fatigue. Ce fut dans le palais pontifical que les juifs présentèrent la Bible au souverain pontife.

Le mercredi 11 octobre, Pie III présida à jeun un long consistoire ; le vendredi il donna plusieurs audiences et fit abstinence ; le 15 octobre, le jour où César était enfermé dans le château Saint-Ange, le pape, après avoir donné audience trois heures durant au cardinal de Bologne, Ferrari, fut saisi d'un frisson violent et les médecins déclarèrent qu'il ne supporterait pas un second accès. De fait, la fièvre l'ayant repris, il s'éteignit lentement et mourut dans la nuit du 18 octobre ; il avait régné vingt-six jours. D'aucuns attribuèrent sa mort au poison [1]. Les scènes habituelles de désordre et de pillage se renouvelèrent [2].

Pie III fut enseveli dans la basilique Saint-Pierre par les soins de ses deux frères, Giacomo et Andrea ; en 1496, d'ailleurs, il avait fait sculpter sa pierre tombale sur laquelle il est représenté, les mains jointes, en costume épiscopal. L'épitaphe grandiloquente qui s'y trouve n'est pas celle qu'il eut souhaité ; dans son testament il l'avait demandée très simple [3], mais, lors de certains remaniements du monument, sous le pontificat de Paul V, son tombeau fut détruit et sa dépouille ainsi que celle de Pie II transportées par les soins du cardinal Alessandro di Montalto dans l'église S. Andrea della Valle, voisine du palais des Piccolomini (1614) ; les deux tombeaux qui furent érigés alors s'y voient encore, se faisant face. On les attribue à deux Florentins, Francesco di Giovanni et Bastiano di Francesco. [4]

## Alexandre VI, Pie III et les Arts.

Alexandre VI, peut-être parce qu'il n'était pas Italien, et surtout parce qu'il avait d'autres visées, fit peu pour embellir, assainir, ou rendre plus praticable sa capitale. Ses pensées étaient ailleurs.

En mai 1499 il ordonna d'élargir certaines rues, mais on ne sait s'il fut donné

1. Pastor, vol. VI, p. 191.
2. Il légua à l'hospice allemand 100 ducats, trois cents livres et un calice.
3. Forcella, *Iscr.*, vol. VIII, p. 262, n. 660-661, épitaphes de Pie II et de Pie III. — Armellini, p. 454.
4. Gregorovius, vol. IV, p. 492.

suite à ce projet. On a vu qu'il fit percer une rue au Borgo afin de faciliter la circulation entre Saint-Pierre et le pont Saint-Ange. On ne connaît pas de travaux édilitaires autres de quelque importance.

Les seuls ouvrages qui méritent d'être signalés sont la construction de l'Université, la *Sapienza*, dont il ne reste rien, et les appartements Borgia, qui furent profondément modifiés au temps de Paul V.

Sixte IV avait employé à ses dépenses de guerre les revenus destinés à l'Université ; les traitements des professeurs n'étaient plus payés ou étaient grevés de taxes si lourdes que l'un après l'autre cessaient leurs cours. Sous Innocent VIII, la situation s'améliora un peu. Quand les revenus de la taxe sur les vins ne suffisaient pas aux besoins de l'Université, surtout en ce qui concernait les traitements des professeurs, c'était, malgré sa détresse, la Chambre apostolique qui parfaisait la somme ; il en fut ainsi en 1487 et 1488.

Innocent VIII aurait souhaité, en outre, remplacer le bâtiment misérable et croulant où résidait l'Université depuis Eugène IV (quartier S. Eustachio). Pomponio Leto avait protesté contre l'étroitesse des salles et le délabrement de l'édifice qui ne convenait pas, disait-il, à la gloire littéraire d'une ville telle que Rome ; mais les moyens manquèrent pour accomplir ce dessein. Ce fut à Alexandre VI qu'il appartint de remédier à cet état de choses. Par un *motu proprio* daté du 17 décembre 1497, il ordonna la construction d'un édifice plus convenable à sa destination et mit à la disposition du recteur et des « réformateurs » une somme de 1 000 ducats ; le 16 novembre suivant, il leur en allouait encore 1 000 et confiait la direction des travaux à trois commissaires dont l'archevêque de Reggio, gouverneur de Rome. Les entrepreneurs-architectes étaient Santo et Andrea. Alexandre VI déclara que la taxe imposée aux juifs y serait consacrée. En mai 1499, les travaux n'étaient pas achevés ; le pape fut les visiter. Trop activement poussée, la construction manqua de solidité, mais elle devait avoir grand air, si l'on en croit Andrea Fulvio qui la vit quelque dix ans plus tard [1] ; les architectes s'étaient inspirés de ce qu'ils pensaient avoir été le plan des académies grecques ; ils avaient entremêlé les salles, les portiques, les cours, les promenoirs ; de tout cela il ne subsiste qu'une pierre avec les armes du pape conservée dans les caves du nouveau monument.

Jules II laissa dépérir l'Université matériellement et moralement ; sous le pontificat de Léon X, des restaurations s'imposèrent ; Clément VII en commanda de plus importantes. C'est à Alexandre VII qu'on doit le monument actuel de la Sapienza [2].

Innocent VIII avait exonéré les étudiants de taxes imposées sur les denrées qu'ils consommaient ; Alexandre VI confirma ce privilège, qui datait d'ailleurs, avec des interruptions, de Boniface VIII. Ce pape avait également constitué une commission, composée d'un représentant des professeurs et des élèves et d'un représentant de la commune, à laquelle était attribuée la mission de fixer le prix de location des logis où habitaient les membres de l'Université, dont un grand nombre venaient de l'étranger ; en cas de

1. Son ouvrage *Antiquaria Urbis* parut en 1513.
2. Renazzi, *Storia dell' Universita degli Studii di Roma*, Rome 1803. — Moroni, *Diz. Eccles.* — H. Denifle, *Die Universitaten*, Berlin, 1885, vol. I, p. 314. — Müntz, p. 210.

désaccord entre les deux arbitres, les professeurs en nommaient un troisième dont la sentence était sans appel [1].

Quant aux appartements Borgia, Alexandre VI en entreprit la construction ou plutôt l'aménagement afin d'utiliser le bâtiment qui reliait le palais à la basilique et qui était en partie l'œuvre de Nicolas III et de Nicolas V.

Leur situation même devait donner aux pièces qui s'y trouvaient une importance capitale ; c'était l'entrée des appartements pontificaux, là que le pape recevait ceux qui avaient audience.

Il y a incertitude sur les modifications apportées par le pape à ce corps de logis ; une tour carrée, crénelée à son faîte, sorte de réduit de résistance dernière, le Torrione, est sûrement de lui ; les salles qui sont voisines ont été décorées par ses soins [2].

Ces appartements composés de six salles et qu'on appelait *Ædes Borgiæ*, occupent l'espace compris entre la cour de la Sentinelle, celle du Belvédère et celle du Perroquet ; ils se trouvent au-dessous des Stanze de Raphaël. Quatre sont régulières de forme et assez vastes ; les deux autres, auxquelles on accède par sept degrés, sont voisines de la grande tour. On voit sur les parois des appartements les armes d'Alexandre VI comme celles de Nicolas V et de Pie II ; plus tard, Léon X y fit apposer les siennes.

La pièce la plus fameuse, la plus fréquemment citée de cet ensemble est la salle du Pappagallo, du Perroquet, longue de 91 palmes, large de 84 [3].

Pie IV la fit décorer de peintures représentant des verdures ; plusieurs perroquets s'y voyaient qu'on y avait mis à cause du nom de la pièce ; plus tard on crut qu'elle devait son nom à ces perroquets. La pièce portait cette dénomination depuis plus de cent ans, mais nul ne savait au vrai pour quelle raison [4].

On y avait établi un moment la bibliothèque.

Le nom de salle du Perroquet devint un nom commun. Le palais Saint-Marc eut une salle du Perroquet ainsi que le palais apostolique de Bologne.

Peut-être y eut-il deux salles du Perroquet, l'une supérieure, l'autre inférieure. Il en fut de même pour d'autres pièces [5].

Le Pinturicchio travailla sans doute avec de nombreux élèves (car l'œuvre est considérable et fut achevée rapidement) à décorer ces diverses salles, et ses fresques constituent un document important tant au point de vue de la peinture qu'au point de vue iconographique ; du moins on y a vu, comme il a été dit, des portraits du pape, de César, de Lucrèce, de Djem ; quelques-unes de ces fresques ont aujourd'hui disparu, car Léon X les fit remplacer par des peintures de Pierino del Vaga et de Giovanni d'Udine. La réprobation qui s'attacha à la mémoire des Borgia aussitôt après la mort du pape s'étendit à

1 Bulle : *In suprema præeminentia*, du 6 juin 1303.

2. Ch. Yriarte, *Autour des Borgia*. — Müntz, *Les Arts...* — Le R. P. Ehrle (actuellement cardinal), *Gli Affreschi del Pinturicchio nell' appartamento Borgia*, Rome, 1897. — Mgr Barbier de Montault, Œuvres complètes, vol. I, p. 264. — A. Schmarsow, *Pinturicchio in Rom*, Stuttgard, 1882. Voir Planche XXIV.

3. La palme romaine valait environ 25 centimètres. Voir plus haut p. 170 ce qui est dit de cette chambre historique.

4. Marini, *Archiatri*, vol. I, p. 68. — Cancellieri, *Supplementi e Correzioni* aux *Solenni Possessi*, p. 500. — Michele Catalano, *De Vita et Scriptis Dominici Capranicæ*, Rome, 1793.

5. Chattard, vol. II, p. 322 et 454 — Burchard, obsèques de Sixte IV, Alexandre VI, Pie III. On a dit que dans les dépenses pontificales figurait au xv^e siècle l'entretien d'un perroquet.

PALAIS DES CONVERTIES CONSTRUIT PAR BRAMANTE. (Phot. Moscioni.)

PALAIS GIRAUD CONSTRUIT PAR BRAMANTE. (Photo Moscioni.)

leur œuvre ; on s'efforça d'en faire disparaître toute trace. Les appartements Borgia furent fermés ; ce n'est que récemment que le public a été autorisé à les visiter de nouveau.

On s'imagina qu'ils renfermaient des souvenirs scandaleux du pontificat d'Alexandre VI ; Vasari assure que le pape s'y voyait, agenouillé devant une Vierge figurée sous les traits de la belle Giulia [1].

Plus tard, les appartements Borgia servirent de résidence au cardinal secrétaire ou au cardinal neveu (fin du XVIe siècle).

Du palais Borgia, situé près de S. Pietro in Vincoli, il ne reste que la tour transformée en campanile et un fragment de la façade ornée d'un balcon d'ailleurs fort beau. Il avait appartenu auparavant aux Margani et il n'est pas sûr qu'Alexandre VI l'ait modifié.

Étant vice-chancelier, le cardinal Rodrigo Borgia habita de 1457 au jour de son élection (1492) le palais Cesarini qui reçut, à cause de sa présence, le nom de Chancellerie ; on l'appela ensuite la Vieille Chancellerie quand l'autre eut été habitée par les vice-chanceliers de l'Église. Ascanio, à qui Alexandre VI en fit présent lors de son élection, y vécut quand il était à Rome et y mourut en 1505. Borgia n'y apporta guère de changements. Galeotto Franciotti della Rovere, qui fut vice-chancelier de 1505 à 1508 époque de sa mort, s'occupa de le restaurer.

Sur l'ordre d'Alexandre VI, une fontaine fut érigée au milieu de la place S. Maria in Trastevere ; celle qu'Innocent VIII avait fait bâtir sur la place Saint-Pierre fut décorée de ses armes.

Alexandre VI ordonna aussi quelques travaux dans l'église S. Niccolo in Carcere.

On lui attribue la dorure du plafond de Sainte-Marie-Majeure.

Il s'y rendit deux fois, en 1493 et en 1498, pour se rendre compte de l'effet produit.

Quelques travaux sont d'initiative privée. Le célèbre cardinal Scarampo Mezzarota, créé cardinal et vice-chancelier en 1440 par Eugène IV, commença à édifier, près de l'église S. Lorenzo in Damaso dont il portait le titre, un palais que le cardinal Raffaele Sansoni Riario, qui porta le même titre et devint, lui aussi, vice-chancelier, acheta, acheva et habita (vers 1486). On raconta alors, on s'en souvient, que les frais furent payés grâce à un bénéfice de 60 000 ducats fait au jeu sur Franceschetto Cibo, fils d'Innocent VIII. Les pierres employées provenaient, en partie du Colisée et de l'arc de Gordien. Le travail fut terminé vers 1495, ce qui exclut la participation de Bramante qu'on a cité comme architecte du palais et qui ne vint à Rome que plus tard, en 1500. Lorenzo Galli, banquier romain et plus tard trésorier de Jules II, aurait prêté 120 000 ducats sans intérêts, pendant un an, pour en permettre l'achèvement.

La chancellerie est, ce semble, le plus beau spécimen de l'architecture romaine de la Renaissance.

1. Carlo Maratta, qui peignit tant de madones, les représenta sous les traits de sa maîtresse ; bien d'autres en firent autant ; il n'y aurait donc rien d'impossible à l'assertion de Vasari. Ne surnommait-on pas Giulia l'Épouse du Christ?

Le cardinal Alessandro Farnèse commença en 1494 le palais où il résida [1].

Des palais s'élevaient de toutes parts à mesure que croissait la richesse du haut clergé et, plus tard, de la noblesse. Ce fut à partir de ce moment surtout que Rome devint la cité des palais.

D'autre part, les nations étrangères tenaient à honneur d'élever à Rome des églises dignes d'elles. Charles VIII, pris d'admiration pour saint François de Paule qui était venu en France à la prière de Louis XI, voulut fonder une église et un monastère en faveur de l'ordre des Minimes qu'il venait d'instituer. Son envoyé acheta une vigne sur le Pincio et la première pierre de l'église fut posée en 1493. Louis XII continua son œuvre et envoya, à cet effet, d'amples subsides ; le cardinal Briçonnet y contribua aussi ; il fit venir de Narbonne des pierres de taille pour le maître-autel et des vitraux qui représentent saint Just et saint Pasteur. L'église reçut le nom de S. Trinità dei Monti.

L'église S. Maria dell' Anima avait été commencée sous le pontificat d'Eugène IV par un Flamand, Giovanni di Pietro, et par sa femme qui cédèrent en outre plusieurs maisons pour l'entretenir, mais ce fut au temps d'Alexandre VI que l'édifice fut achevé sous la direction de Bramante, dit-on, et avec l'argent des Allemands.

Les Espagnols avaient reçu du pape Sixte IV un terrain sur le Janicule, à l'endroit où, d'après une légende récente, on croyait que saint Pierre avait été crucifié. Ils y firent édifier, par Bramante, à la fin du pontificat d'Alexandre VI, le charmant temple circulaire qui est un de ses chefs-d'œuvre. Rome leur doit aussi l'église S. Maria di Monserrato ; elle fut élevée en 1495 par les Catalans et les Aragonais, sur les ruines d'une ancienne église espagnole dédiée à S. Niccolo ; Alexandre VI avait créé en cette année une confrérie espagnole sous l'invocation de S. Maria di Monserrato ; ce fut elle qui fournit les fonds [2].

Les arts, les lettres, intéressaient peu Alexandre VI. Il ne fit pas preuve assurément de la même hostilité envers les humanistes que quelques-uns de ses prédécesseurs ; il ménagea Pomponio Leto qui avait eu tant à souffrir naguère de Paul II et qui mourut en 1498 ; il s'occupa de reconstruire, on l'a vu, les bâtiments de l'Université, mais, d'une façon générale, on ne peut pas dire qu'il prît grand intérêt aux efforts ni aux travaux des écrivains.

A Rome cependant affluaient, italiens ou étrangers, ceux qui étaient curieux ou instruits des Lettres anciennes : Inghirami, surnommé Fedra, Pietro Sabino, Aurelio Brandolini le poète et son frère Raffaello qui était aveugle, et le navigateur Martin Behaim, et Reuchelin, et Copernic.

L'imprimerie avait continué à vivre, sinon à se développer, à Rome depuis son introduction sous le pontificat de Sixte IV. Le nombre des ouvrages publiés varia, de 1465 à 1492, de dix à quarante-quatre par an, avec une moyenne de dix-sept par an ; dès que l'influence d'Alexandre VI se fit sentir, il baissa sensiblement :

1. F. de Navenne, *Rome et le Palais Farnèse*, Paris, 1914.

2. A. Venturi, *Storia dell' Arte Italiana*, Rome, 1923-1924.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| 1492 | 22 | volumes. | 1497 | 7 | volumes. |
| 1493 | 28 | — | 1498 | 4 | — |
| 1494 | 15 | — | 1499 | 4 | — |
| 1495 | 7 | — | 1500 | 10 | — |
| 1496 | 10 | — | | | |

en tout, 107 en neuf ans, soit 12 par an.

On trouve parmi ces ouvrages quelques traités de botanique, de mathématiques, de géographie, de médecine, et quantité d'ouvrages de philosophie, de théologie, de rhétorique, des classiques latins et grecs.

Quant au chiffre du tirage, il est généralement de trois cents, éventuellement de huit cents (Lactance).

Les artistes, moins dédaignés ce semble et mieux rémunérés que les savants et les érudits, venaient à Rome de toutes parts. Rome les accaparait alors que Milan, privé de sa cour ducale, et Florence qu'avaient dû fuir les Médicis, ne leur offraient plus les mêmes avantages que précédemment. Bramante, Sangallo, Michel Ange, le Pinturicchio, le Pérugin, le graveur Caradosso, travaillèrent souvent, soit pour le compte du pape, soit plus souvent pour celui des cardinaux et des grands [1].

La vie commerciale se développait. Le chroniqueur Millino, énumérant les corps de métier qui avaient pris part à la procession de la mi-août en 1462, cite les banquiers, les lainiers, les peaussiers, les marchands de peintures, les charpentiers, les barbiers, les potiers, les ferrons, les meuniers, les boulangers, les taverniers, les celliers, les chandeliers. Le poète-médecin de Florence, Giacomo de' Pennis, cite en 1513 les taverniers, les aubergistes, les barilliers, les vignerons, les jardiniers, les boulangers, les bouchers, les tailleurs, les pelletiers, les tanneurs, les cordonniers, les ferrons, les charpentiers, les barbiers. Les anciennes corporations qui ne figurent pas dans cette énumération n'en existaient pas moins, car on les retrouve par la suite.

On le voit, entre ces deux dates, c'est-à-dire pendant les pontificats de Sixte IV, d'Innocent VIII et d'Alexandre VI (et de Jules II), le mouvement corporatif avait continué à Rome malgré tant de causes contraires à son développement : guerres incessantes, insécurité dans Rome même, enchérissement de la vie. Ceci prouve le progrès économique de la ville qui, d'ailleurs, allait devenir incontestable au temps de Jules II et de Léon X.

Les ouvriers et les artisans étrangers commençaient à venir de plus en plus nombreux, non seulement de la Toscane et du Milanais, orfèvres, maçons, charpentiers, lainiers mais de la Suisse, de la France et de l'Allemagne. Les Romains continuaient à leur laisser le champ libre [2].

1. Sur les médaillistes au temps d'Alexandre VI, voir : O.-F. Hill, *The Roman Medallists*... Londres, 1920. Cf. A. Armand, *des Médaillistes*, Paris, 1883-1887. — Müntz, *Les Arts à la cour des papes*...

2. Ant. Bertolotti : Voir la série de ses ouvrages sur ce sujet et notre ouvrage sur les *Corporations ouvrières de Rome*.

Durant son court pontificat, Pie III ne put, bien entendu, entreprendre aucun travail artistique ou architectural ; auparavant il avait enrichi le dôme de Sienne, en mémoire de son oncle, de plusieurs œuvres d'importance ; ainsi il érigea, en 1485, un autel que décora Andrea Bregno ; en 1495, il commença la construction de la Libreria ; le Pinturicchio fut appelé par lui de Pérouse en 1502 pour la décorer ; il y peignit une série de douze fresques représentant les principaux actes de la vie de Pie II. Piccolomini tenait tellement à l'achèvement de ce travail qu'il en fit mention dans son testament daté du 30 avril 1503. Il fit également travailler Michel Ange qu'il eut la gloire de découvrir. Il lui commanda quinze statues pour le dôme [1].

Ainsi s'est préparée au point de vue politique comme au point de vue artistique la brillante période qui allait faire de Rome, sous des pontifes actifs, intelligents, énergiques et parfois magnifiques, la cité des arts, la métropole de l'intelligence, le centre des plaisirs.

1. Charles Blanc, *Histoire des Peintres*, Ecole Ombrienne, Paris, 1870. — Müntz, *Les Arts*, vol. IV, p. 270.

# BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE


ADINOLFI (Pasquale). — Roma nell' età di mezzo, Rome, 1881.

ÆGIDIO DA VITERBE. — Vies des Papes (Historia vigenti sæculorum) pub. par Hœfler dans *Archiv. fur œsterr. Geschichtskunde*, vol. XII, Vienne, 1854.

ALBERI. — Relazioni degli ambasciatori veneti, Florence, 1839-1863.

ALBERTINI (Francesco). — Opusculum de Mirabilibus novæ Urbis Romæ, éd. Schmarsow, Heilbronn, 1886

AMMANATI (Card.). — Epistolæ et Commentarii, Milan, 1506.

AMMANATI. — Diario Consistoriale (attribué par Muratori à Gherardi), *Muratori, nouv. éd.*, vol. XXIII.

ANCONA (D'). — Del Secentismo nella poesia cortigiana del sec. XV, dans *Studi sulla Letter. Ital. dei primi secoli*, Ancona, 1884.

ARCHIVIO ROMANO DI STATO. — Mand. Camer.

ARCHIVIO VATICANO. — Intr. et Exitus Cam. Ap., vol. DXXIV et suiv., et Diversorum Cameralium, vol. L et suiv.

ARMELLINI (M.). — Le chiese di Roma, Rome, 1891.

AUTON (Jean d'). — Chronique de Louis XII, Paris, 1889-1895.

BAGLION (Comte L. de la Dufferie). — Les Baglioni de Pérouse, Poitiers, 1907.

BALAN (P.). — Storia d'Italia, Modène, 1891-1899.

BALAN (P.). — Roberto Boschetti e gli avvenimenti italiani dei suoi tempi (1494-1529), Modène, 1884.

BARBIER DE MONTAULT (Monseigneur X.). — Œuvres complètes, Poitiers, 1889-1899.

BARBIER DE MONTAULT. — Les chefs-d'œuvre de la sculpture italienne à Rome à l'époque de la Renaissance, Rome, 1870.

BERTAUX (Émile). — Monuments et souvenirs des Borgia dans le Royaume de Valence, dans *Gazette des Beaux-Arts*, 1908, janvier-juin.

BERTOLOTTI (Ant.). — Artisti francesi in Roma, Mantoue, 1886, et la série de ses études du même genre sur les artisans suisses, subalpins, modénois, lombards, vénitiens à Rome.

BERTOLOTTI (Ant.). — Curiosità di Stor. Italiana, dans *Boll. della Stor. della Svizzera Italiana*, 1888.

BOISLILE (A. de). — Notice sur Etienne de Vesc, Paris, 1884.

BRANTOME, éd. Lalanne, Paris, 1864-1882.

BREQUIGNY (De). — Notice du Journal de Burchard, Paris, 1787.

BURCHARD. — Liber Notarum, éd. E. Celani, dans la *Nouvelle édition du Muratori*, vol. XXXII (1907-1913). Aussi l'édit. de Thuasne, Paris, 1883-1885.

CALISSE (Carlo). — Storia di Civitavecchia, Florence, 1898.

CALLARI (Luigi). — I Palazzi di Roma, Rome, s. d.

CAMPORI (G.). — Una Vittima della Storia. Lucrezia Borgia, Rome, 1866.

CANCELLIERI (Fr.). — Il Mercato..., Rome, 1811.

CANCELLIERI (Fr.). — Notizie della venuta in Roma di Canuto e di Cristiano I (1474), Rome, 1820.

CANCELLIERI (Fr.). — Storia de' solenni Possessi, Rome, 1802.

CAPPELLO (Paolo). — Relazione di Roma, dans *Relazioni degli ambasciatori Veneti* (*Albéri*), Florence, 1846.

CAPPONI (Gino). — Storia della Repubblica di Firenze, Florence, 1875.

CARVAJAL (Bern.). — Oratio de eligendo Summo Pontifice, 6 août 1492.

CASETTI et IMBRIANI. — Canti popolari, Rome, 1871.

CERRI (D.). — Borgia ossia Alessandro VI, Turin, 1858.

CHABAS (Roque). — Alejandro VI y el duque de Gandia-Valence, 1893.

CIACCONIO. — Vitæ et res gestæ Pontificum Romanorum, Rome, 1638.

CINAGLI (Angelo). — Le Monete de' Papi, Fermo, 1848.

CITTADELLA (Luigi Napoleone). — Saggio di Albero genealogico, Turin, 1872.

CLEMENTI (Filippo). — Il Carnevale romano, Rome 1899.

CODICE ARAGONESE. — Voir *Trinchera*.

COMMYNES (Phil. de). — Mémoires, éd. Mandrot, Paris, 1901-1903.

CONTI DA FOLIGNO (Sigismondo dei). — La Storia de' suoi tempi, Rome, 1883. (Sigismondo avait la charge d'amplificateur des Lettres pontificales.)

CORIO (Bernardino). — L'Historia di Milano, Padoue, 1646.

CORVO. — Voir *Rolfe*.

CREIGHTON (Mandell). — A History of the Papacy, Londres, 1882-1894.

CROCE (Benedetto). — Versi spagnuoli in lode di Lucrezia Borgia, Naples, 1894.

DANTE DAL RE. — Discorso critico sui Borgia, dans *Arch. Soc. Rom. di Stor. Patria*, vol. IV, fasc. 1, Rome, 1880 [1].

DELABORDE (H.-Fr.). L'Expédition de Charles VIII en Italie, Paris, 1888.

DYER (Thomas D.). — A History of the City of Rome, Londres, 1865.

EHRLE (Francesco) et COMM. ENRICO STEVENSON. — Gli Affreschi del Pinturicchio nell' Appartamento Borgia, Rome, 1897.


1. Alex. Dumas père a écrit *Les Drames célèbres*; *les Borgia*, Paris, 1854.

EPINOIS (Henri de l'). — Le pape Alexandre VI, dans la *Revue des Questions historiques*, 1881, p. 390.
ESCOLANO (G.). — Decadas de la Historia del Reino de Valencia... aumentada y continuada por D. Juan B. Perales, Valence, 1878.
FABRE (P.). — La Vaticane de Sixte IV, Paris, 1896.
FELICIANGELI (B.). — Sull' acquisto di Pesaro, Camerino, 1900.
FENZONIO (J. B.). — Annotationes in Stat... Romanæ Urbis, Rome, 1636.
FLOERKE (Hanns). — Der Mensch der Renaissance und seine Kleindung, Munich, 1917.
FORCELLA (Vincenzo). — Iscrizioni delle chiese di Roma, Rome, 1869-1884.
FORGEOT (Henri). — Jean Balue, cardinal d'Angers, Paris, 1895.
FUMI (L.). — Alessandro VI ed il Valentino in Orvieto, Sienne, 1877.
GALLETTI (A.). — Gerolamo Savonarola, Rome, 1924.
GALLIER (Anatole de). — César Borgia, duc de Valentinois, Paris, 1895.
GARCIN DE TASSY. — Aventures du prince Gem transcrites du turc, dans *Journal asiatique*, septembre 1886.
GARIBAY Y ZAMALLOA. — Los XL Libros d'el Compendio, Anvers, 1571.
GEBHART (Emile). — Moines et Papes, Paris, 1896.
GHERARDI DA VOLTERRA (Jacobo). — Il Diario Romano, dans la *Nouvelle édition du Muratori*, vol. XXIII (Voir *Ammanati*).
GIUSTINIAN (Antonio). — Dispacci di... pub. par P. Villari, Florence, 1876.
GREGOROVIUS (F.). — Storia della Città di Roma, 1901.
GRELLET DE LA DEYTE. — Emmanuel Yves d'Allègre, s. l. n. d. (Riom, 1905).
GROMORT (George). — Histoire abrégé de l'Architecture de la Renaissance en Italie, Paris, 1913.
GUATTANI (G.). — Memorie enciclopediche delle Antichità e belle Arti di Roma, Rome, 1819.
GUGLIELMOTTI (Le P. Alberto). — La Guerra dei Pirati e la Marina pontificia, Florence, 1876.
GUGLIELMOTTI (A.). — St. della Marina pontificia, Rome, 1886.
HARFF (Chevalier Arnold von). — Pilgerfart (1497), Cologne, 1860, trad. Reumont dans *Archivio Veneto*, vol. XI (1876).
INFESSURA (Stefano). — Diario della Città di Roma, publ. par Oreste Tommasini, Rome, 1890.
JAGOT (Dr). — Le Poison des Borgia, Angers, 1909.
LA FONTAINE (F.). — Le pape Alexandre VI et le curé Nebo, Paris, 1844.
LANTI (Lorenzo). — Lettere, dans *Archiv. della S. Rom. di Stor. Patria*, vol. XI, p. 619.
LA PILORGERIE (DE). — Campagne et Bulletins de la Grande Armée d'Italie, Paris, 1866.
LAVAGNINO (E.). — Il Palazzo della Cancelleria e la chiesa di S. Lorenzo in Damaso, Rome, 1924.
LA VIGNE (André de). — Voir *Saint-Gelais*.
LEOSTELLO. — Efemeridi delle cose fatte per il duca di Calabria, 1484-1491, Naples 1883.
LIOY (Girolamo). — L'Abolizione della Chinea, Naples, 1882.
LITTA (Pompeo). — Famiglie celebri italiane, Milan, 1819.
MALIPIERO. — Annali, dans *Archiv. Stor. Ital.*, vol. VII, 1843.
MANNI. — Storia degli anni santi, Florence, 1750.
MARLIANO (Franc). — Oratio habita apud Innocentium Octav. P. M., Rome, 1485.
MARICOURT (Comte René de). — Le procès des Borgia considéré au point de vue de l'histoire naturelle et sociale, Paris, 1883.
MARQUET DE VASSELOT (J.). — Le marteau du card. Giov. Borgia, dans *Revue de l'Art chrétien*, mai-juin 1912.
MARRADI (Giovanni). — Poesie novamente raccolte e ordinate, Florence, 1902.
MARULLO (Michele). — Hymni et Epigrammata (Hymnes, Rome, 1490 (?) — 1493). Hymnes et épigrammes réunis, Bologne, 1504).
MASSINI e PORFIGLIOTTI. — Attraverso il Rinascimento. I famuli di Sisto IV, dans *Archiv. psichiatr.*, an. 1916.
MATARAZZO. — Cronaca della Città di Perugia (1492-1503) dans *Archiv. Stor. Ital.*, vol. XVI (1851).
MEDIN (Antonio et Lodovico Frati). — Lamenti Storici dei Sec. XIV, XV, XVI, Bologne, 1890.
MENOTTI (Mario). — I. Borgia, Rome, 1917.
MERKEL (C.). — Come vestivano gli uomini del Decameron, Rome, 1898.
MIRON (E. L.). — Duchess Derelict, A Study of the Life and Time of Charlotte d'Albret, Londres, 1911.
MOLINET (Jean). — Chronique (1474-1504), publ. par J.-A. Buchon, Paris, 1828.
MONSTRELET. — Les Chroniques de France, Paris, 1857-1862.
MONTANI Orationem ad Alexandrum VI pro Rhodiorum obedientia, 1493. (Bibl. Angelica).
MÜNTZ (Eugène). — Les Arts à la cour des Papes, Paris, 1882-1898.
NAVENNE (Ferdinand). — Rome, le Palais Farnèse et les Farnèse, Paris, 1914.
NEGRI (P.). — Le Missioni di Pandolfo Collenuccio a papa Alessandro VI (1494-1498), dans *Archiv. Soc. Rom. di Stor. Patria*, vol. XXXIII.
NOVAES (Giuseppe di). — Elementi della Storia de Sommi Pontifici, Rome, 1822.
OLIVER Y HURTADO (Manuel). — D. Rodrigo de Borgia ; sus hijos y descendientes, dans *Boletin de la Real Academia de la Historia*, décembre 1886, Madrid.
PANVINIO (O.). — Pontifices Romani, Venise, 1557.
PASOLINI (comte Pier Desiderio). — Caterina Sforza, Rome, 1893.
PASTOR (Ludwig). — Geschichte der Papste. Freiburg, 1901.
PELISSIER (L. G.). — L'Alleanza tra Alessandro VI e Luigi XII, dans *Archiv. della Soc. R. di Stor. Patria*, vol. XVIII.
PINZI (Cesare). — Storia della Città di Viterbo, Viterbe 1887-1913.
PIVA (E.). — La Cessione di Ferrara, 1482, dans *Nuovo Archiv. Veneto*, N. Ser., an. .1907
PLATINA. — Historici Liber de vita Christi ac pontificum ommium.
PONTANI (Gaspare) (Notaio de Nantiporto). — Diario Romano, dans la *Nouvelle édition du Muratori*, vol. III, p. 2.
PORCIUS (H.). — Portium Commentarium compilavit (Election et consécration d'Alexandre VI), Rome 1493.
PORTIGLIOTTI (G.). — I Borgia, Milan, 1921.
PORZIO (C.). — La congiura de' Baroni del Regno di Napoli, Florence, 1884.
RAYNALDUS. — Annales Ecc Lucques.
RE. — Voir *Dante*.
RICCI (Corrado). — Pinturicchio, Pérouse, 1915.
RICCI-SIGNORINI (Giacinto). — Il Passagio di Lucrezia Borgia per Cesena. Césène, 1889.
ROLFE (Frederick-William-Serafino, baron Corvo). — Chronicles of the House of Borgia, Londres, 1901.
RONCHINI (A.). — Documenti Borgiani nell' Archivio di Parma, dans *Atti e Memorie della Deput. di Stor. per l'Emilia*, 1877.
SAINT-GELAIS (Octavien). — Le Vergier d'honneur, s.l.n.d.
SANCHIS Y SIVERA (D. José) chanoine de la cathédrale de Valence. — Alejandro VI, en Valencia, dans *Boletin de la Real Academia de la Historia*, janvier 1925.
SANCHIS Y SIVERA. — La Catedral de Valencia, Valence, 1909.
SANCHIS Y SIVERA. — Algunos Documentos y cartas privadas que pertenecieron al duque de Gandia, Valence, 1919.
SANSI (Achille). — Documenti storici inediti tratti dall' Archivio communale di Spoleto, Foligno, 1861.
SANSI (Achille). — Storia del Comune di Spoleto, Foligno, 1884.
SANUTO. — Diarii, Venise 1879-1903.

ANUTO. — La Spedizione di Carlo VIII in Italia, Venise 1883.
SCHMARSOW (A.). — Pinturicchio in Rom, Stuttgard, 1882.
SERDONATI (Fr.). — Vita e fatti d'Innocenzo VIII, Milan, 1829.
SIGNORINI-RICCI (G.). — Voir RICCI.
SIZERANNE (Robert de La). — César Borgia et le duc d'Urbino, Paris, s. d. (1924).
STAFFETTI (Dott Luigi). — Il cardinal Innocenzo Cybo, Florence, 1894
TEDALLINI (Seb.). — Diario romano. *Nouv. éd. du Muratori*, vol. XXIII.
THUASNE (Louis). — Djem sultan, Paris, 1892.
TOMASSETTI (G.). — La Campagna romana, Rome, 1907-1913.
TOTIS (T.). — Sermones II habiti coram Alexandri VI (Bibl. Angelica).
TRINCHERA (Francesco). — Codice aragonese o sia Lettere regie, Naples, 1870.
TUCCIA (Nicola della). — Chronica di Viterbo, dans *Cronache e Statuti... di Viterbo*, Florence, 1879.
TUMMULILLIS (Angelo di). — Notabilia temporum, pub. par Const. Corvisieri, Rome, 1890.
VARILLAS. — Les Anecdotes de Florence. Histoire secrète de la Maison de Médicis, La Haye, 1685.
VASCHO (Antonio de). — Diario (suite de Gherardi) dans la *Nouvelle édition du Muratori*, vol. XXIII, partie III, fasc. 6-7, p. 493.
VENTURI (Adolfo). — Storia dell' Arte Italiana, L'Architettura del Quattrocento, Milan, 1923-1924.
VERGIER (Le). — Voir *Saint-Gelais*.
VIANI. — Della Zecca e delle Monete di Pistoia, Pise, 1813.
VIANI. — Memorie della Famiglia Cybo, Pise, 1808.
VILLANUEVA (Joaquin Lorenzo). — Viage literario a las iglesias de España, Madrid, 1804.
VILLARI (Pasquale). — Jérome Savonarole et son temps. Paris, 1874.
VILLARI (Pasquale). — Niccolo Machiavelli e i suoi tempi. Florence, 1877.
VILLARI (Pasquale). — Nuovi Studi sui Borgia.
VILLENEUVE (L. de). — Recherches sur la famille della Rovere pour servir à l'histoire de Jules II, Rome, 1887.
VIOLARDO. — Vita di Innocenzo VIII, Venise, 1613.
VITALE (Francesco Antonio). — Storia diplome de' Senatori di Roma, Rome, 1791.
VITALE (Giacomo). — I Borgia, Milan, 1881.
VITERBE. — Voir *Ægidio*.
VOLTERRANO — Il Diario Romano di Jacobo Gherardi da Volterra, dans *Muratori, nouv. édition*, vol. XXIII, partie III.
VOLTERRANO. — Commentariorum urbanorum libri XXXVIII, Bâle, 1530.
YRIARTE (Ch.). — Autour des Borgia, Paris, 1890.
ZONCHI (Aurelio), évêque de Fabriano. — Repertorio dell' Antico Archivio Com. di Fano, Fano, 1888.

## BIOGRAPHIES D'ALEXANDRE VI

BONNET (D.). — Vies des papes Alexandre VI et Léon X, Londres, 1751.
CELIER (L.). — Alexandre VI et ses enfants, dans *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire*, 1906.
CERRI (C. D.). — Borgia, ossia Alessandro VI, Turin, 1858.
FAVÉ (J.). — Études critiques sur l'histoire d'Alexandre VI, Paris, 1859.
FERNUS (Michaelis). — Historia nova (Alexandre VI), Rome, 1493 (?).
GORDON (A.). — The Lives of pape Alexandre VI, Cesar Borgia, Londres 1729, trad. en français, Amsterdam, 1751.
HOEFLER (C. von). — Don Rodrigo de Borja und seine Söhne, Vienne, 1889.
JORRY (Abbé). — Histoire du pape Alexandre VI, Plancy, 1851.
KAYSER DE LINDAU (F.). — Der vielverläumdete Papst Alexander VI, Ratisbonne, 1878.
LA ROCHELLE (E.). — Les Borgia, Alexandre VI et César Borgia, Paris, 1861.
LEONETTI (A.). — Papa Alessandro VI secondo documenti e carteggi del tempo, Bologne, 1880.
MASSE (E. M.). — Histoire du pape Alexandre VI, Paris, 1830.
MATHEW. — The Life and Times of Rodrigo Borgia, Londres, 1912.
MISTRALI (Fr.). — Papa Alessandro VI, Milan, 1862.
NEME (Valentin). — Papst Alexander VI, Klagenfurt, 1879.
OLLIVIER (M.-J.-H.). — Le pape Alexandre VI, Paris, 1870.
TACHY (A.). — Le pape Alexandre VI, dans *Revue des Sc. ecclés.*, 1882.

*La Bibliothèque Casanatense de Rome possède trois biographies manuscrites du pape Alexandre VI qui semblent dater du commencement du* XVI*e siècle, sans nom d'auteur. Elles ont pour titre:*

*Vita di D. Rodrigo Borgia papa, in-fol. de* 143 *fol. Cote Mser*, 1572.

*Vita del Pontifice Alessandro VI Borgia ed il duca Valentino suo figlio, in-fol, de* 166 *fol. Cote Mser*, 626.

*Vita di papa Alessandro VI, in-4° de* 350 *fol. Cote Mser*, 350.

*Ce sont trois copies d'un même original dont les différences sont sans importance, composées surtout d'anecdotes et dont la valeur historique est minime. Il y est parlé, par exemple, de Vannozza, comme d'une Espagnole. L'erreur se retrouve, à vrai dire, dans certaines biographies du siècle dernier. Ces manuscrits sont anonymes.*

## BIOGRAPHIES DE CÉSAR BORGIA

ALVISI (Edoardo). — Cesare Borgia, duca di Romagna, Imola, 1888.
AMYA BERNARDY. — Cesaro Borgia e la Repubblica de S. Marino, Florence, 1905.
GALLIER (Anatole de). — César Borgia, Paris, 1895.
GARNER (John L.). — Caesar Biorga Londres, 1912.
GORDON (A.). — The Lives of Pope Alexander VI... Cæsar Borgia.. Londres, 1729.
MISTRALI (Fr.). — Il duca Valentino, Milan, 1862.
OLIVER Y HURTADO. — Don Rodrigo de Borja, dans *Bol. Acad. Hist.*, 1886, p. 402.
PASCAL (Carlo). — Machiavelli presso il duca Valentino, Naples, 1887.
RICCI (Corrado). — Il Figlio di Cesare Borgia (Girolamo), Milan, 1918.
SABATINI (R.). — The Life of Cesare Borgia, Londres, 1911.
TOMASI, TOMASO (Gregorio Leti). — La Vita del duca Valentino, Monte Chiaro 1655. Trad. en français, Amsterdam, 1671.
YRIARTE. — Les Borgia, César Borgia, Paris, 1888.
WOODWARD (William Harrison). — Cæsar Borgia, London, 1913.

## BIOGRAPHIES DE LUCRÈCE BORGIA ET ÉTUDES

ADEMOLLO (A.). — Lucrezia Borgia e la verità, dans *Archivio Stor.*, vol. II fasc. 1, Rome, 1877.
BELTRAMI (Luca) (Polifilo). — La guardaroba di Lucrezia Borgia, Milan, 1903.
CATALANO (Michele). — Lucrezia Borgia, Ferrare, 1920.
CROCE (Benedetto). — Versi spagnuoli in lode di Lucrezia Borgia, *publ. da B. Croce*, Naples, 1894.
DAVIDSOHN (Robert). — Lucrezia Borgia, suora della Penitenza, dans *Archiv. Stor. Italiano*, ser. V, vol. XXVIII Florence, 1901.
FELICIANGELI (B.). — Un Episodo del Nepotismo Borgiano. Il Matrimonio de Lucrezia Borgia con Giovanni Sforza 1901.
GILBERT (W.). — Lucrezia

Borgia, Duchess of Ferrara, Londres, 1870.

GREGOROVIUS. — Lucrezia Borgia Stuttgart, 1874.

LAURENCIN (Marquis de). — Las Bodas de Lucrezia di Borja con Alfonso de Aragon, duque di Bisceglie, Madr d, 1916.

PIO (O.). — Lucrezia Borgia, Rome, 1883.

POLIFILO (Beltrami). — La Guardaroba di Lucrezia Borgia, Milan, 1903.

RAMIREZ DE VILLA URRUTIA (W.). — Lucrezia Borgia, 1922.

RICCI-SIGMORINI (Giacinto). — Il Passagio di Lucrezia Borgia per Cesena. Césène, 1889.

ZUCCHETTI. — Lucrezia Borgia, Milan 1869.

*On trouve une bibliographie très complète des ouvrages qui traitent directement ou indirectement des Borgia. dans :*

BURCHARD. — Nouvelle éd. du Muratori, vol. XXXII, t. I, p. 272.

MENOTTI. — I Borgia, Rome, 1917.

WOODWARD. — Cesare Borgia, Londres, 1913.

CALVI (Emilio). — Bibliografia generale di Roma, Rome 1910.

ULYSSE CHEVALIER. — Répertoire des sources historiques, Paris, 1905.

PASTOR (Ludwig). — Geschichte der Päpste, Freiburg, 1901.

# INDEX ALPHABÉTIQUE

## A


Abréviateurs, 13.
Acciaiuoli (Donato), 36.
Adriana de Mila, 152.
Adriano di Corneto, 248, 269.
Agonaux. *Voir* Courses *et* Jeux.
Agrimont (René), ambassadeur de France à Rome, 234.
Albergati (Domenico degli), 67.
Albret, 225.
Albret (Charlotte), 225.
Albornoz, cardinal, 228, 250.
Alegre ou Allègre (Yves, baron d'), 179, 181, 241, 242.
Alessandrina (rue), 233.
Alexandre VI. Accidents, 246 ; — aspect, 164, 168, 179, 280 ; — diatribes contre lui, 263 ; — économies, 161 ; — ses écrits, 187 ; — élection, 135 ; — espagnolisme, 146 ; — famille, 139 ; — indispositions, 187, 191, 245 ; — légation en Espagne, 144 ; — médecins, 278 ; — naissance, 139 ; — rôle au conclave d'Innocent VIII, 81 ; — tombeau, 286 ; — travaux commandés à Rome, 295. Frontispices et Pl. 17, 22, 23.
Alfonso d'Aragon, duc de Calabre jusqu'en 1494, ensuite roi de Naples, 34, 55, 58, 59, 255.
Alfonso, duc de Bisceglie, deuxième mari de Lucrèce, 220 ; — sa fuite, 227 ; — assassinat, 246.
Alfonso, fils aîné du duc de Ferrare, troisième mari de Lucrèce, 166, 258.
Alione (Giorgio), poète, 182, 198.
Allemands à Rome, 180.
Allègre. *Voir* Alegre.
Altemps, palais, 16.
Altoviti, palais, 108 et Pl. 13.
Alviano, abbé, 269, 283.
Alviano (Bartolomeo d'), 205, 208, 291.
Alviano (Pentasilea), 251.
Ambassadeurs de France à Rome. *Voir* Agrimon, Faucon, Poitiers, Trans.
Amboise, cardinal, 289.
Ambroise (Saint), 93.
Ameublements, 16 et Pl. 6, 29, 31.
Ammanati, cardinal de Padoue (Papiensis), 8, 15, 19, 39.
Ancone, 106, 268.
André de la Vigne, 194.
Andrelini de Forli, poète lauréat, 61.
Angers, Évêque (d'). *Voir* Balue.
Anguillara, 105, 179.
Anguillara (Francesco di), 14 et Pl. 14.
Anguillara, Deifibo, 87.
Anne de Bretagne, 225.
Anneau du Pêcheur, 213, 282.
Apostoli (Église des xii), 15.
Appiano, 263.
Aquila, 89, 99, 267.
Aragon (Alfonso d'). *Voir* Alfonso.
Aragon, frère du duc de Calabre, cardinal, sa mort, 91.
Aragon (Eleonora d'), à Rome, 28.
Aranda (Pietro de), Solares, majordome du pape, 222.
Arcamone (Aniello), ambassadeur du roi de Naples, 92.
Arcioni (Giacomo), gouverneur du château Saint-Ange, 103.
Ardicino della Porta, cardinal, 108, 115, 221 ; — son palais, 204.
Arezzo, 265.
Armures féminines, 241, 249 et Pl. 26.
Ascanio (Sforza), cardinal, notice, 134 ; — ménage la paix avec Naples, 99 ; — retour à Rome, 196 ; — accusé du meurtre du duc de Gandia, 214, 216 ; — prisonnier en France, 247 ; — retour à Rome, 288 ; — rôle au conclave d'Innocent VIII, 81 ; — son palais, 122, 297. Pl. 11.
Ascoli, 106.
Astrologues, 147, 185, 249.
Auberge du Lion, 150.
Auberge du Soleil, 121 et Pl. 30.
Aubigny (Robert Stuart, comte d'), envoyé de Charles VIII, 173, 256.
Aubusson (Pierre), grand maître de Rhodes, 109.
Aurelia Extricata, 88.
Auton, ce qu'il dit du pape, 246, 256.
Avignon, 224.


## B


Bache. *Voir* Péron.
Baglioni (Giov. Paolo), 249, 266, 271.
Bailli de Dijon, 241, 242.
Baisement de pied du pape, 60.
Balue (Jean), cardinal de Sainte-Suzanne, 96, 101, 107, 111, 114.
Banquets, 28, 46.
Banquiers du pape, 37, 62, 97. *Voir* Médicis *et* Spannocchi.
Baraballo, 283.
Barbaro (Ermola), 130.
Barbo (Marco), cardinal de S. Marco, neveu de Paul II, 19, 23, 81.
Bassi, *Voir* Rovere.
Bayazid, sultan, 109, 176, 196.
Belvédère, 128, 245, et Pl. 24.
Bembo, 163, 164.
Bénévent, 59, 212.
Bentivoglio, 266.
Bessarion, cardinal, 8, 10, 23.
Bibiena (Bernard Dovizi de), cardinal de S. Maria in Portico, 122.
Bibliothèque vaticane, 27 et Pl. 2.
Bidaut (Denis), général de Languedoil, 179.
Bisceglie, 220, 257.
Bisceglie (duc de). *Voir* Alfonso.
Blanchefort, (Guy de), 111.
Blondus (Gaspar), 131.
Boccabella (Alessandro), 209.
Boccabella (Emilio), poète, 29.
Bocciardo, envoyé du pape à Constantinople, 169, 176.
Bologne, 256.
Bonaventure, canonisé, 51.
Borgia ou Borja, origine de la famille, 138 ; — généalogie, 142 ; — armes, 169 ; — palais, 297.
Borgia, appartements, 164, 296 et Pl. 24.
Borgia (Angela), 224.
Borgia (César), 121 ; — costume, 223, 226 ; — devise, 240 ; — duc de Ro-

magne, 254 ; — enlèvements, 251 ; — gonfalonier de l'Église, 245 ; — louanges, 250 ; — naissance, 150 ; — maladie, 278 ; — mariage, 225 ; — à Nepi, 286 ; — portraits, 226 ; — Romagne, organisation administrative instituée par César, 250 ; — Romagne, conquête, 240 et suiv., 247 — nonce à Naples, 173 ; — rose d'or, 245 ; — seigneur de Piombino, 264 ; — taureaux tués, 226, 245 ; — prisonnier au Vatican, 293 ; — mort, 226.
Borgia (Francesco), cardinal, 248, 255.
Borgia (Giovanni), duc de Gandia, 156, 204, 205 ; — mariage, 170 ; — armure, 205 ; — assassinat, 212.
Borgia (Giovanni) (*Infans Romanus*), 253, 257, 271.
Borgia (Giovanni), cardinal de Montreal (Le vieux), 157, 184, 229, 244, 247.
Borgia (Giovanni), cardinal de S. Maria in via Lata ou de Valence (Le jeune), 203.
Borgia (Jofré), 150, 162, 170, 204, 267 ; — mariage, 170.
Borgia (Juan). *Voir* Giovanni.
Borgia (Lodovico), cardinal, frère de Giovanni, 248.
Borgia (Louise), 179.
Borgia (Lucrèce), premier mariage, 166 ; — deuxième mariage, 217 ; — troisième mariage, 259 ; — aspect et portraits, 163, 262 ; — à Spolète, 227 ; — au couvent, 211 ; — vers à sa louange, 164 ; — a un fils, 229 ; — habillement, 260, 261 ; — remplace son père au Vatican, 257 ; — entre dans le tiers ordre, 164. Pl. 14, 18, 23.
Borgia (Rodrigo). *Voir* Alexandre VI.
Borgia (Sorio), 195.
Bosnie (Reine Charlotte de), 12. Sa mort, 40.
Bosnie, roi de, 32.
Boticelli, 43.
Bouffons, 229, 259.
Bracciano, 37, 180, 206, 271, 293 et Pl. 25.
Bramante, 297, 298.
Branda, évêque de Côme, amiral, 62.
Bresse, Comte de, 188.
Briçonnet (Guillaume), cardinal de Saint-Malo, 173, 191.
Bucentaure, 60.
Buffalo (Francesco del), 116.
Bulles. *Cum provida*, 22 ; — *Perniciosam*, 47 ; — *Sollicitando*, 81 ; — *Etsi de cunctarum*, 102 ; — *Cum de divino*, 136 ; — *Consueverunt*, 231 ; — *Pastoris æterni*, 231 ; — *Inter causas*, 232 ; — *Commissum*, 234.
Burchard, 73, 139, 180, 181, 183, 190, 192, 216, 219, 281, 284 ; — notice, 123.

## C

Caetani. *Voir* Gaetani.
Calabre, Duc de. *Voir* Alfonso *et* Ferdinando.
Calderon (Pietro), surnommé Perotto, 218.
Camerino, 253.
Camerino (Seigneur), 51.
Campo di Fiore (Place), 64, 129, 187, 194, 272.
Campofregoso, cardinal, 222.
Campo Morto, bataille, 55.
Canonisations, 51, 93.
Canons, 185, 209, 241, 265.
Capitole, 220 ; — musée, 21 ; — travaux accomplis par Innocent VIII, 129.
Capoue, massacre, 256.
Capranica, village, 70.
Caracciolo (Dorotea), 251.
Caracciolo, 208.
Caradosso, orfèvre, 299.
Carafa (Oliviero), 23, 24.
Carafa, cardinal de Naples, 207.
Cardinaux, Baisement de pied, 60 ; — consécration, 60 ; — ouverture et fermeture de la bouche, 75 ; — nombre, 60, 134, 203, 274 ; — promotions, 14, 33, 60, 108, 171, 203, 248, 274 ; — jeunesse de certains cardinaux, 113.
Cariati, ville, 170.
Carlin, valeur, 13.
Carnaval, 166, 218, 220, 235, 244, 262.
Carvajal, cardinal d'Ostie. 134.
Castagna, empoisonneur, 117.
Castel Bolognese, 253.
Castel di Giove, forteresse, 114.
Castelli (Adriano), cardinal, 248, 269.
Castro (Giovanni di), évêque, gouverneur du château Saint-Ange, 169, 203.
Catalani (Gabriello), gouverneur de Todi, 23.
Caterina Sforza, 16, 33, 75, 107, 241 ; — prisonnière, 242. Pl. 4.
Cave, ville, 57, 68.
Cecilia Metella, monument, 55, 92, 167 et pl. 9.
Celebrino (Eustachio), poète, 280.
Centelle, fiancé de Lucrèce, 164.
Centurione, banque, 37.
Cerbère de la Curie, *Voir* Ferrari.
Cere, ville, 272.
Cerveteri, ville, 82, 97, 104, 160, 162, 207
Cervillon (Juan), assassiné, 230.
César Borgia. *Voir* Borgia.
Cesene, 251.
Cesi, 227.
Chancellerie, vieille, 18, 297.
Chancellerie, 18, 256, 297 et Pl. 9.
Chansons contre le roi Charles VIII, 194.
Charles VIII, 110, 172 et suiv ; — cérémonie des écrouelles, 192 ; — chansons contre lui, 194 ; — sa laideur, 194 ; — portrait, 190.
Charlotte de Bosnie, 12.
Charlotte de Chypre, 12, 40.
Charte imposée aux papes, 2, 76, 80.
Chasses, 40, 102.
Châteaux forts en Italie, 252.
Cheregato, 133, 180.
Cherté de la vie, 53, 63, 90, 180, 200, 227, 272.
Chinon, 225.
Christian, roi de Danemark, à Rome, 30.
Cibo (Famille). Arbre généalogique, 80.
Cibo (Franceschetto). *Voir* Franceschetto.
Cibo (Giovanni Batt.). *Voir* Innocent VIII.
Cibo (Lorenzo), cardinal de Bénévent, gouverneur du château Saint-Ange, 103, 108.
Cibo (Nicolas), 111, 118.
Cibo (Teodorina), 84, 109.
Civitavecchia, 111, 205, 264 ; port remis en état, 112.
Codronchi, gouverneur du château Saint-Ange, 75.
Colisée, 132, 297.
Colonna (Famille), 49, 255, 257 ; — guerre contre les Orsini, 208.
Colonna, Palais, 66.
Colonna (Antonio), prince de Salerne, 22, 49.
Colonna (Fabio), 268.
Colonna (Fabrizio), fils d'Odoardo des ducs de Paliano, 174, 208, 256.
Colonna (Giovanni), cardinal de S Maria in Aquiro, 50, 288.
Colonna (Giovanni), de Palestrina, frère de Giordano, 50, 59.
Colonna (Giulio), 256.
Colonna (Lorenzo), le protonotaire, fils d'Odoardo, 49, 64 ; — supplice, 69.
Colonna (Odoardo), 49.
Colonna (Pierantonio), 22.
Colonna (Prospero), 49, 174, 181, 207.
Colonna (Stefano), 49.
Colonna (Vittoria), 48, 182.
Comédies jouées au Vatican et ailleurs, 29, 132, 260.
Commynes, 37.
Conclave pour l'élection d'Alexandre VI, 133 ; — d'Innocent VIII, 179 ; — de Pie III, 288 ; — de Sixte IV, 8 ; — objets contenus dans les cellules, 70 ; — mode d'élection, 134.
Confiscations, 222, 270.
Consalve. *Voir* Gonsalve.
Conseil communal, 34.
Conservateurs, 54, 65, 67, 77, 196.
Contarini (Bernardo), chef des Stradiotes, 196.
Conti (Famille), 208.
Conti (Giacomo), 75.
Conti (Giovanni), 54.
Copernic, à Rome, 233.
Coreglia (Michele), dit Michelotto, 246, 268, 273, 281, 298.
Corio, 28, 156.
Cornaro (Marco), cardinal de S. Maria in Porticu, 248.
Corneto, 32, 97, 206, 265.
Corneto (Adriano di). *Voir* Adriano.
Corporations, 44, 299.
Corsaires, 173.

Corses, 67, 108, 234, 282.
Corte Savella, 107.
Costa (Gregorio), cardinal de Portugal, 33, 119, 129, 136, 262.
Cour pontificale, corruption, 114, 217 ; — falsification de brefs, 115.
Courses, 59, 102, 121, 220, 235, 254, 259. *Voir* Jeux.
Courtisanes, 114, 259.
Coût de la vie. *Voir* Cherté.
Coutras (Martin de), 43.
Crapitz (Nicolo), 277.
Criminalité à Rome, 47, 90, 101, 116, 161, 218.
Croisade, 23, 114, 235.
Cuirasses féminines, 241 et Pl. 26.

## D

Della Porta (Ardicino), cardinal, 108, 115.
Della Valle, 48.
Demetrio de Lucques, successeur de Platina à la Vaticane, 47, 61.
Despote d'Épire, 12.
Despote de Morée, 45.
Deuils (Mode), 124, 226.
Diamante, peintre de la Sixtine, 12.
Diedo, ambassadeur de Venise, 46, 53, 62.
Diego Lopez, ambassadeur d'Espagne, 166, 246.
Dijon, bailli de, 241, 242.
Djem Sultan, 109, 117, 174, 194 ; — mort, 198.
Dorotea Caracciolo, 251.
Dorothée, reine de Danemark, 32, 108.
Ducats, valeur, 13.

## E

Églises reconstruites, restaurées, 41, 129, 297, 298. *Voir* Rome.
Elbe, île, 264.
Eleonora d'Aragon, 29.
Emprunts du Saint-Siège, 97.
Enriquez (Maria), femme de Giovanni Borgia, 204, 217.
Épidémies, 32, 45, 175. *Voir* Peste.
Épinay (André), cardinal, 108, 110.
Ercole Ier, duc de Ferrare, 38, 102 ; — séjour à Rome, 124.
Ernest de Saxe *Voir* Saxe.
Espagne, voyage du cardinal Rodrigo Borgia en, 142
Espagne, ambassadeurs à Rome, 166, 215, 223.
Espagne, roi d', arbitre en Italie, 95, 99.
Espagnols, 161, 211, 298.
Este. *Voir* Alfonso Ercole.
Este, cardinal Ippolito, 171.
Estouteville, cardinal de Rouen, 13, 18, 32, 33, 42 ; notice 8 ; — mort, 58.
Estouteville (Geronimo), fils du cardinal, 64, 174, 257 ; notice, 64.

## F

Faenza, 106, 249.
Farfa, abbaye, 271.
Farnese (Alessandro) (Paul III), 171.
Farnese (Giulia), 151, 179 et Pl. 19.
Farnese (Isola). *Voir* Isola.
Faucon, ambassadeur de France, 96, 111.
Federico, roi de Naples, 159.
Federico, quatrième fils du roi de Naples, 181.
Federico di Montefeltro, duc d'Urbino, 17, 30. *Voir* aussi Guidobaldo.
Federico d'Urbino, 37, 57.
Fedra, 61, 132, 298.
Femmes au Vatican, 109, 163.
Ferdinand le Catholique, 95.
Ferdinando Ier (Ferrante), héritier du roi de Naples, puis roi en 1458, 31, 38, 50, 89, 100, 159, 173 ; — ses défauts, 89.
Ferdinando II, roi de Naples, 153, 195.
Ferno, écrivain contemporain, 168.
Ferrante. *Voir* Ferdinando I.
Ferrantino. *Voir* Ferdinando II
Ferrare, duc de. *Voir* Alfonso *et* Ercole.
Ferrare (Guerre de), 61.
Ferrari (Gio. Batta), trésorier du pape, le Cerbère de la Curie, 217.
Ferrario, dataire, 245.
Ferreri (Stefano), 248.
Fêtes au Vatican, 109, 163, 259.
Financières (Difficultés), 13, 62, 96, 97, 171, 221, 248, 274.
Flores, archevêque, 217.
Florido, confident du pape, cardinal, 248.
Florin, valeur, 13.
Foix comte de, 225.
Foligno, 106.
Forli, 107, 241. et Pl. 28. *Voir* Riario (Girolamo).
Fortifications (Art des), 160, 252.
Forum, 132.
Fracasso (Gaspare), condottiere, frère du cardinal Sanseverino, 93, 189, 267.
Français en Italie, leur attitude, 186, 187.
Français. Entrée à Rome en 1497, 184 ; — entrée à Rome en 1501, 256 ; — passage sous les murs de Rome en 1503, 291.
France, intervention en Italie, 95.
Franceschetto, fils d'Innocent VIII, 103, 104, 124, 160.
Fregoso (Paolo), cardinal de S. Sisto, 45.

## G

Gaetani (ou Caetani) (Famille), 229, 257.
Gaetani (Nicola), seigneur de Sermoneta, 168.
Gaetani (Onorato), 239.
Ganay (Jean), résident au Parlement de Paris, 179.
Gandia, ville, 139.
Gandia, duc de. *Voir* Giovanni Borgia.
Gascons, mercenaires, 250, 267, 282.
Gaspare de Vérone, 137.
Gasparo de Procida, 165, 220.
Gaza (Théodore de), 12.
Gazetta (Franesco), évêque de Pérouse, 227
Gennazzano, bourgade, 227.
Gherardi. *Voir* Volterra.
Gherardo (Matteo) cardinal, patriarche de Venise, 127.
Ghirlandaio à Rome, 26, 27.
Gié. *Voir* Rohan.
Giovanni (Juan) Borgia, duc de Gandia, fils d'Alexandre VI. *Voir* Borgia (Giovanni).
Giovanni Sforza, premier mari de Lucrèce, 165, 221 ; — sa fuite, 211.
Giovannoli de' Dolci, 26.
Giovio, entrée des Français à Rome, 185.
Giuliano (Jules II). *Voir* Rovere.
Gonsalve de Cordoue, 201, 210 ; 282 ; — à Ostie, 210.
Gonzaga (Elisabetta), femme de Guidobaldo, 234.
Gonzaga (Francesco), cardinal de Mantoue, 14, 19.
Gonzaga, marquis de Mantoue, 203.
Gouverneurs de Rome, 282.
Grand Bâtard, 23, 32, 199.
Gravina (Francesco, duc de). *Voir* Orsini.
Grenade (Joie pour la prise de), 121.
Groslaye (Jean de la), cardinal de Saint-Denis, 126, 175, 195.
Grottaferrata, 67.
Guidobaldo di Montefeltro, duc d'Urbino, 204, 207, 267.
Guidocci (Leonardo), 41.
Gurk, cardinal. *Voir* Péraud.

## H

Haquenée, hommage, 90.
Héritages, 222.

## I

Imola, 16, 241.
Imprimerie, 131, 298.
Infessura, 12.
Inghirami, 61, 132, 298.
Innocent VIII, 33 ; — élection, 82 ; — jeunesse, 84 ; — santé, 109, 124 ; — mort, 126 ; — tombeau, 125 ; — exonère les étudiants, 295. Pl. 14 et 22.
Inondations. *Voir* Tibre.
Insécurité. *Voir* Criminalité.

Isola Farnese, 57, 91, 197, 206.
Isvaglies (Pietro), cardinal de Reggio (Isualiès-Isuali), 210.

## J

Jacobo Gherardi da Volterra, 11, 60, 131.
James Thomas, gouverneur du château Saint-Ange, 59.
Jannissaires, soldats, 54, 168 ; — surnom de fonctionnaires, 63.
Jativa, 138, 157. Pl. 17.
Jean (Le prêtre), mission auprès de lui, 48.
Jean des Bandes noires, 241.
Jeux, 32, 41, 46, 59, 102, 167, 208, 230 — *Voir* Courses.
Jofré Borgia, fils d'Alexandre VI. *Voir* Borgia (Jofré).
Jubilé, 28, 30, 231.
Juifs, 20, 86, 167, 187, 220 ; — cérémonie de l'hommage, 86, 156 ; — médecins, 125.

## L

Lallo (Pietro) comte de Montorio, 89.
Lance, fer de la sainte lance, arrivée à Rome et chapelle, 119.
Lançol ou Lenzol ou Llançol, 139.
Lanfredi, ambassadeur de Florence, 104.
Latran, restauration, 41 ; — cérémonie du sacre de Sixte IV, 19 ; — d'Innocent VIII, 87; — d'Alexandre VI, 155.
La Trémoille, chambellan du roi, 179.
La Vigne (André de), auteur de l'*Entreprise*, 194.
Léon X. *Voir* Médicis (Giovanni).
Léonard de Vinci auprès de César Borgia, 252.
Leoni (Pietro), médecin, 124.
Leto (Pomponio), sa maison pillée, 47, 61, 66.
Lippi (Filippo), 129.
Llançol. *Voir* Lançol.
Lopez, cardinal de Capoue, 166, 246.
Lopez, dataire, 203, 220.
Lorqua (Don Ramire de), gouverneur de Romagne, 257.
Louis XI, 60.
Louis XII, 241, 253, 263, 273.
Louise Borgia. *Voir* Borgia (Louise).
Lucrèce. *Voir* Borgia (Lucrèce).
Ludovic le Maure, 175.
Lunate (Bernardino), cardinal, 178, 190, 216.
Luxembourg (Philippe de), cardinal, 194.

## M

Machiavel, 154, 202, 265.
Maestri di Strada (*Magistri Ædifioiorum*), 42.
Magliana, villa, 40, 160.
Mal français, 199.
Malatesta, don Federico Roberto, fils de Sigismondo, seigneur de Rimini, 53, 249 et pl. 7.
Mamelucks, fonctionnaires, 63.
Manfredi (Astorre), 106, 229.
Manfredi (Galeotto), seigneur de Faenza, 106.
Manfredi (Guido), frère du seigneur de Faenza, 16.
Mantegna à Rome, 128 ; — mot plaisant, 130.
Mantoue, duc de, 112, 127, 291.
Marasca (Bartolomeo), vice-camerlingue, 40.
Margani, 97.
Mariano Savelli, capitaine. *Voir* Savelli.
Marino, 31, 51, 55, 67, 68, 195, 256.
Marliano (Francesco), 83.
Marrani, juifs convertis, 167, 223, 274.
Martin de Coutras, 43.
Martini (Bartolomeo), cardinal de Ségorbe, 203.
Marzana (Caterina), femme d'Antonio Basso della Rovere, 38.
Médecins des papes, 124, 278.
Médicis (Banque), 37.
Médicis, 13.
Médicis (Giovanni) (Léon X), 108, 112, 270 ; — commencements, 113 ; — arrivée à Rome, conseils que lui donne son père, 122 ; — son palais, 123.
Médicis (Laurent), 35, 37, 38, 54, 99, 104, 106, 122, 123.
Meliaduce, trésorier de Sixte IV, 12.
Melozzo da Forli, de son vrai nom Bartolomeo Marco Ambrogi, 27.
Mendoza, cardinal de S. Maria in Dominica, 130.
Menno di Guerra, gouverneur d'Ostie, 210.
Mensi (Pietro), évêque de Césène, 104, 270.
Mentana, 93, 94.
Micaeli, cardinal S. Angelo, 273.
Michel Ange, 226, 252.
Michelotto (Coreglia), sicaire de César Borgia, 246, 268, 273, 281, 283.
Mimes, 229.
Mirandole, seigneur de la, 51, 155.
Mobilier au temps de Sixte IV, 16.
Modon, 238.
Moncada (Ugo), 267, 273.
Monnaie à Rome, 13.
Mont Cassin, 99.
Montefeltro (Federico). *Voir* Federico *et* Guidobaldo.
Montefortino (Comte Giacomo di), 56, 67.
Montefortino, ville, 256.
Monterotondo, 230.
Montesecco (Gio. Batta), condottiere, 36.
Montesecco (Leone), chef de la garde du Vatican, 50, 65.
Morée, despote. *Voir* Despote.
Moreno, vice-chancelier, 125.
Mosca (Lodovico), 264.
Moustafa bey, ambassadeur du Sultan, 118.

## N

Naples, droits du roi de France, 95 ; — guerres avec, 49, 89, 112 ; — paix avec, 98, 122 ; — marche sur, 256 ; — prise, 257.
Naples, rois. *Voir* Alfonso, Federico et Ferdinando.
Nardini (Stefano), cardinal de Milan, 50.
Navona, place, 32, 33. *Voir* Jeux.
Nepesina, domaine, 135.
Nepi, 180, 229, 247, 286.

## O

Octavien de Saint-Gelais, 188, 194.
Offida, 106.
Oliveretto de Fermo, 266, 268.
Ordelaffi, seigneurs de Forli, 39.
Ordonnance somptuaire, 24.
Orsini. Guerres contre eux, 202, 204, 266 — entre eux et les Colonna, 208.
Orsini (Battista), cardinal, 269.
Orsini (Bernardo), abbé de Luiano, 269, 283.
Orsini (Carlo), bâtard de Virginio, 209.
Orsini (Caterina), femme de Virginio, 98, 105.
Orsini (Clarice), 104.
Orsini (Fabio), fils de Paolo, 271, 284.
Orsini (Francesco), duc de Gravina, 268.
Orsini (Giordano), frère du cardinal, 51.
Orsini (Giovanni Batt.), cardinal, 269.
Orsini (Giulio), 168, 273.
Orsini (Latino), cardinal, 14, 20, 33, 271.
Orsini (Nicolo). *Voir* Pitigliano.
Orsini (Paolo), 51, 65, 249, 268.
Orsini (Rinaldo), archevêque de Florence, 270.
Orsini Gentile (Virginio), 64, 90, 169, 171, 174, 205 ; — mort, 207 ; — notice, 160.
Orvieto, 198.
Ostie, 61, 98, 142, 160, 169, 173, 174, 210, 219, 224.
Otrante, 39, 44.

## P

Pacieri, 47, 161.
Palais, 298. Pl. 14, 30, 32.
Palais del Vaso, 16
Paléologue (Sophie), 12.
Palestrina, 49, 257.
Paliano, 71.
Pallavicini (Antoniotto), cardinal de S. Anastasia, 118, 121.

Pandone (Porcellio), poète, 29.
Papesse Jeanne (Légende de la), et Innocent VIII, 85.
Paris, 267.
Patrica, 209.
Patrimoine, 97, 180.
Paul II, 7, 10, 19.
Pazzi, conjuration, 35.
Peintres, Association, 43.
Pendone, 273.
Penitencieri, palais des Pères, 272.
Pentesilea d'Alviano, 251.
Péraud (ou Pérault) (Raymond), cardinal Gurk, 175, 182, 194, 212, 229; — notice, 175.
Peretta, 109.
Péron de Bache, 183, 199.
Perotto. *Voir* Calderon.
Perouse, 106.
Perroquet, chambre, 170, 296.
Pérugin (Le), 26, 43, 129.
Pesaro, 165, 211, 249.
Pesaro (Giovanni Sforza). *Voir* Giovanni Sforza.
Pescara, marquis de, 182.
Peste, 37, 45, 175, 227.
Petrucci (Pandolfo), 266.
Philippe de Bresse, 188.
Piccolomini, cardinal. *Voir* Pie III.
Piccolomini-Tedeschini (Giovanni), 293.
Pie III, 67, 176, 188 ; — tombeau, 298.
Pietrasanta (Giacomo), 42.
Pietrasanta (Lorenzo), architecte, 43, 112.
Pinturicchio (Le), de son vrai nom Bernardino di Benedetto, 26, 130, 193, 296, 300.
Piombino, 263.
Pirates, 173, 239, 252.
Pisani, ambassadeur de Venise, 185.
Pise, 265.
Pitigliano (Nicolo Orsini, fils d'Aldobrandino, comte de), 51, 104, 155, 179 ; — gonfalonier, 113.
Platina, 27, 47, 61 ; — anniversaire de sa mort, 46 et Pl. 3.
Plomb, offices créés par Innocent VIII, 96.
Podocataro, médecin, cardinal de S. Agata, 12, 87, 109, 248.
Poisons, 243.
Poitiers (Guillaume de), ambassadeur de France, 121.
Politien, 130.
Pollaiuolo, 74, 127.
Pontani (Gaspare), chroniqueur, 69, 98, 101, 131.
Pontano, humaniste, 197.
Pontelli, 26.
Pont Molle, 87, 200, 255.
Pont Nomentano, 193, 271.
Pont Rotto, 25.
Pont Saint-Ange, 25, 129
Pont Senatorum, 25.
Pont Sisto, 25.
Porcelio, poète, 26.
Porta (Ardicino della), cardinal, 108, 115 ; — son palais, 204.
Porte sainte, ouverture, 30, 232.
Porte Viridaria, 53, 94, 293 et pl. 13.
Porto, 81.
Portugais envoyés, 167, 219.
Portugal, cardinal. *Voir* Costa
Portugal (Arc), 129.
Postumo, poète, 249.
Prédicateurs, 116, 219.
Prêtre Jean, 46.
Prix de la vie. *Voir* Cherté.
Procida (Don Gaspare), fiancé de Lucrèce, 165, 220.
Promotions de cardinaux, 14, 33, 60, 108, 171, 203, 248, 274.
Protonotaire (Le). *Voir* Colonna (Lorenzo).

## R

Ramiro de Lorqua (Don), 249, 267.
Rannucio, 156.
Reliques, 60, 111, 119, 233.
Remolino de Lerida (Francesco), gouverneur de la ville, 269.
Représentations, 29, 132, 260.
Reuchelin, 298.
Riario (Girolamo), comte d'Imola et de Forli, fils de Paolo, 16, 39, 44, 51, 52 ; — épouse Caterina Sforza, 16; — son rôle dans la conjuration des Pazzi, 35 ; — rentre à Rome, 57 ; — assassinat, 107.
Riario (Paolo), 10.
Riario (Pietro), cardinal de S. Sisto, 14, 15 ; — banquet fameux, 28.
Riario (Raffaele), fils de Sansoni, cardinal de S. Giorgio, 14, 59, 76 ; — retour à Rome, 288.
Riario Galeotto (Raffaele), 17.
Rieux, maréchal, 181.
Rimini, 249.
Ritonna (Rotonda), autre nom de la place du Panthéon, 77.
Roccamura, gouverneur du château Saint-Ange, 283, 284.
Rodrigo, fils de Lucrèce, 257.
Rohan (Pierre de), seigneur de Gié, 180 et Pl. 21.
Romagne, conquête, 203, 240 ; — état, 203, 247 ; — organisation, 250 ; — seigneurs, 208, 247.
Rome, aspect, 25 ; — curiosités, 31, 189 ; — embellissement, 25 ; — transformations, 41.
Rose d'or (Don de la), 30, 40, 197, 204, 211 — cérémonie d'attribution, 245 ; — coût, 30.
Rote, tribunal en Romagne, 251.
Rovere (Della), tableau généalogique, 9.
Rovere (Antonello della), 89.
Rovere (Antonio Basso della), 13, 38.
Rovere (Bartolomeo della), gouverneur du château Saint-Ange, 93, 102.
Rovere (Cristoforo della), cardinal de S. Vitale, 14, 34.
Rovere (Domenico della), cardinal de S. Clemente, 14.
Rovere (Geronimo Basso della), cardinal de Recanati, 34.
Rovere (Giovanni della), préfet de Rome, 17, 90, 177.
Rovere (Giuliano della), cardinal de S. Petro in Vincoli (Jules II), son rôle au conclave d'Innocent VIII, 82 ; — au conclave d'Alexandre VI, 134 — son palais, 159 ; — en France, 173; — retour à Rome, 288.
Rovere (Leonardo della), 17, 22, 29.
Rovere (Luchina della), 18 ; — ses fils, 18.
Rovere (Della), Raffaele Galeotto Sansoni, cardinal de S. Giorgio, 34.

## S

Sacchi (Giovanni), gouverneur de Rome, 184.
Sacchino de Mudiana, poète, 250.
Saint-Ange, château. Alexandre VI s'y réfugie 188 ; — armements, 168, 179 ; — enceinte quadrangulaire, 169 ; — fêtes, 244 ; — visite interdite au pape, 102 ; — trésor, 13. Pl. 8, 16, 20, 24.
Saint-Ange (Pont), 25, 129, 234.
Saint-Denis, cardinal. *Voir* Groslaye.
Saint-Malo (Briçonnet), cardinal élection, 191.
Saint-Marc, palais, 124, 186.
Saint-Marin, République, 253.
Sainte-Marie Majeure, 18, 297.
Salerne, prince, 100, 104.
Salviati (Francesco), évêque de Pise 35, 36.
S. Lorenzo in Damaso, 17.
S. Marco, palais. *Voir* Saint-Marc.
S. Nicolo in Carcere, 297.
S. Pietro in Vincoli, église, 17.
S. Croce de Jerusalemme, 129, 130.
S. Maria dell' Anima, 298.
S. Maria della Pace, 58 et Pl. 10.
S. Maria del Popolo, 41, 44, 120, 129, 215 et Pl. 5.
S. Maria in Porticu, église et palais, 152, 166.
S. Maria in via Lata, 129.
S. Maria sopra Minerva, 7, 129, 223.
S. Maria Traspontina, 116.
S. Trinita dei Monti, 298.
SS. XII Apostoli, 15.
Sancia d'Aragon, femme de Jofré, 170, 204, 211, 227, 246, 284.
Sangallo, 160.
Sannazar, 152, 164, 213.
Sanseverino (Antonello), prince de Salerne, comte de Marsico, 89, 100.
Sanseverino (Federico), cardinal, 126, 181, 256.

Sanseverino (Gaspare). *Voir* Fracasso.
Sanseverino (Roberto), 91 ; — reçoit les insignes de gonfalonier, 92.
Sanseverino (Antonio di Monte), gouverneur de Romagne, 268.
Santacroce (Famille), 69.
Santacroce (Giacomo), 269.
Santacroce (Giorgio, Jorio), 48.
Santacroce (Prospero), 91.
Sapienza, 71, 233, 295.
Sarrasin, jeu du, 235 et Pl. 27.
Sassi (Panfilo), poète.
Savella (Corte). *Voir* Corte.
Savelli (Famille), 257.
Savelli (Antonio), 68, 75, 174.
Savelli (Filippo), 66.
Savelli (Gio Battista), cardinal, 10.
Savelli (Giovanni), 87.
Savelli (Mariano), 50, 59.
Savelli (Troilo), 206, 208.
Savoie (Philippe de), comte de Bresse, 188.
Savonarole, 219.
Saxe, électeur, Ernest, 40.
Scalfenati, cardinal de Parme, 60, 130.
Scarampo (Lodovico), cardinal d'Aquilée, 297.
Schiavo, 213.
Sermoneta (Nicola Gaetano de), 168.
Sermoneta, 257.
Severino (San). *Voir* Sanseverino.
Sforza (Ascanio), cardinal. *Voir* Ascanio.
Sforza (Caterina). *Voir* Caterina.
Sforza (Galéas), 16.
Sforza (Giovanni), 16, 33, 75, 117, 241, 249.
Sigismondo dei Conti, choniqueur, 11, 131.
Signorelli (Luca), 26.
Simonie, 82, 135, 167.
Sinigaglia, 268.
Sinolfo, évêque, 270.
Sinuessa (Ottaviano de Martini), prédicateur, 51.
Sisto (Pont), 25.
Sixte IV, élection, 8 ; — tombeau, 73. Pl. 3, 11.
Sixtine, chapelle, 26, 80, 133 et pl. 2.
Solares, évêque de Calahorra, 222.
Soldats expulsés de Rome, 211, 255.
Solleciti, médecin, 56.
Somptuaire, (Ordonnance), 24.
Sora, 17.
Soriano, 206 ; — bataille, 207.
Sou espagnol, 139.
Spannocchi, banquiers, 13, 217, 290, 292.
Spéculation sur les blés. *Voir* Cherté.
Spiriti (Andrea de'), 218, 270, 283.
Spolète, 97 ; — régence de Lucrèce Borgia, 227. Pl. 25.
Squillace, 170.
Squillace (Jofré), prince. *Voir* Borgia (Jofré).
Squillace, princesse de. *Voir* Sancia.
Statuts de la ville, 23.
Stradiotes, soldats, 106.
Stradiotes, fonctionnaires, 63.
Stuart. *Voir* Aubigny (d').
Subatari (Lellio), 60.
Subiaco, abbaye, 14, 135, 257.
Suisses, mercenaires, 207, 244, 267.

## T

Taleazzi (Stefano), 236.
Tedeschini-Piccolomini (Giovianni), plus tard cardinal, 293.
Teodorina, fille d'Innocent VIII, 84, 109.
Terni, 227.
Terracine, 53, 59.
Testaccio, 91. *Voir* Jeux.
Théâtre à Rome, 29, 132 ; — comédies, 260, 261 ; — drames sacrés, 132.
Tiare de Sixte IV, 12.
Tibre, inondations, 20, 32, 39, 200.
Tivoli, 209.
Todi, 23, 100.
Tolfa, mines, 35.
Tombeaux dans les églises, 129.
Tordinona ou Torre di Nona, prison, 108, 230.
Torella (Gaspare), auteur d'un traité de médecine, 226.
Torriciano (Pietro), 252.
Toscanella, 19.
Toselli (Diamante), défend Faenza, 249.
Tournois, 24.
Tozolli (Lucas di), 61.
Trans (M. de), ambassadeur de France à Rome, 224.
Trésor au château Saint-Ange, 13.
Trevi, fontaine, 41, 43, 129.
Trivulzio (Gian-Giacomo), condottiere, 99, 162, 179.
Troche. *Voir* Trozzo.
Troiano. *Voir* Savelli.
Trozzo, 226, 273 ; — assassiné, 275.
Turcs, 39, 109, 239 ; — ambassades, 118.

## U

Université (Sapienza), 7, 29.
Urbino, 265, 267.
Urbino (Federico, duc d'). *Voir* Federico.
Usodimare ou Usumaris, gendre d'Innocent VIII, 84, 109.
Usuali, cardinal. *Voir* Isvaglies.

## V

Valence, en Espagne, 140, 157, 161.
Valence, en France, 225.
Vannozza, 149, 214 et pl. 12.
Vannucci, peintre, 43.
Varano, 51.
Varano (Giulio Cesare), 62, 153, 267.
Vasari, 297.
Vatican, 8, 26, 55, 128, 168. Pl. 24. *Voir* Bibliothèque.
Veies, 57.
Velletri, 195
Vendettas, 48.
Venise en interdit, 62.
Vénitiens, 61, 209, 250.
Venofro (Antonio), 268.
Vera (Juan), cardinal, 290, 292.
Véronique, 29, 193.
Vesc (Étienne de), sénéchal, 183.
Vettori, 219.
Via Alessandria, 233.
Via Sacra, 41.
Via Sistina, 41.
Vicovaro, 97, 272.
Vigne (André de la), 194.
Villamarina, corsaire, 173.
Villanuova, confesseur d'Alexandre VI, 180.
Villiers. *Voir* Groslaye.
Vitelli (Camillo), 59.
Vitellozzo, 207, 263, 265, 268.
Viterbe, 45, 97, 178, 199, 272 et pl. 28.
Viterbe (Gilles de), cardinal, 19.
Volterra (Volterrano, Jacopo Gherardi), chroniqueur, 11, 60, 131.

## Z

Zambotto (Bernardino), chroniqueur, 203.
Zancato, 208.
Zeno (Gio. Batt.), cardinal de S. Maria in Porticu, 19, 222.
Zoppo (Rocco), peintre, 43.

# TABLE DES GRAVURES


Pages

Pl. I. ALEXANDRE VI ..... Frontispice

Pl. II. ŒUVRES DE SIXTE IV ..... 8
Chapelle Sixtine. — Bibliothèque vaticane.

Pl. III. PLATINA ..... 16
Platina devant le Pape Sixte IV.

Pl. IV. CATERINA SFORZA ..... 24
Portrait, par Lorenzo da Credi.

Pl. V. ÉGLISES ROMAINES ..... 32
Santa Maria Aracœli. — Santa Maria del Popolo.

Pl. VI. TRAVAIL ITALIEN DU XVe SIÈCLE ..... 40
Flambeau. — Vase ayant servi de bénitier. — Mouchette.

Pl. VII. ROBERTO MALATESTA, SEIGNEUR DE RIMINI ..... 56

Pl. VIII. CHATEAU SAINT-ANGE ..... 64
La Grosse Tour ronde, gravure d'Étienne Dupérac. — La Grosse Tour ronde, gravure d'Antonio Salamança.

Pl. IX. LA CHANCELLERIE ..... 72
Extérieur. — Intérieur.

Pl. X. MONUMENTS ..... 80
Tombe de Cecilia Metella. — Cloître de S. Maria della Pace.

Pl. XI. TOMBEAUX ..... 88
Monument du cardinal Ascanio Sforza, mort en 1505. — Monument du pape Sixte IV.

Pl. XII. PORTES DE ROME ..... 96
Porte Viridaria. — Maison de Vannozza. — Porte Settimiana.

Pl. XIII. PALAIS ALTOVITI ..... 104

Pl. XIV. TOMBEAUX. — DJEM SULTAN ..... 112
Tombeau d'Innocent VIII. — Tombeau des frères Anguillara. — Tombeau de l'évêque de Zamora, Melendez de Valdès. — La Dispute de sainte Catherine, par le Pinturicchio.

Pl. XV. COSTUMES ..... 120
Palais Barberini, par Fra Carnevale.

Pl. XVI. CHATEAU SAINT-ANGE ..... 128
Le château Saint-Ange au temps d'Alexandre VI. — Le château Saint-Ange et le corridor secret.

Pl. XVII. LE PAPE ALEXANDRE VI ..... 136
Portrait du pape Alexandre VI. — Jativa : vue générale.

Pl. XVIII. LUCRÈCE BORGIA ..... 144

Pages

Pl. XIX. GIULIA FARNÈSE ..... 152
Julia Farnèse et sa mère, monument de Paul III.

Pl. XX. CHATEAU SAINT-ANGE ..... 160
Le dépôt des jarres d'huile. — Cour d'Alexandre VI ou du Théâtre.

Pl. XXI. COSTUMES MILITAIRES A LA FIN DU XVe SIÈCLE ..... 168
Pierre de Rohan, seigneur de Gié, en guidon. — Pierre de Rohan, seigneur de Gié, en enseigne. — Pierre de Rohan, seigneur de Gié, en général. — Pierre de Rohan, seigneur de Gié, en maréchal de France.

Pl. XXII. MÉDAILLES ..... 176
Innocent VIII. — Alfonso Borgia (Calixte III). — Innocent VIII (la Paix, la Justice et l'Abondance). — Alexandre VI. — César Borgia (?).

Pl. XXIII. MÉDAILLES ..... 184
Lucrèce Borgia, duchesse de Ferrare. — Alexandre VI. — Alfonso, fils de Lucrèce Borgia. — Sixte IV.

Pl. XXIV. LE VATICAN. — VUE DE ROME ..... 192
Saint-Pierre. — Appartements Borgia. — Le Vatican. — Rome en 1493 : le Vatican, le Belvédère, le château Saint-Ange.

Pl. XXV. SPOLÈTE. — BRACCIANO ..... 208
Spolète autrefois. — Le château et la ville de Bracciano aujourd'hui.

Pl. XXVI. VANNOZZA. — ARMURE FÉMININE. — OBJETS RELIGIEUX ..... 216
Portrait présumé de Vannozza Cattanei. — Cuirasse féminine. — Croix d'argent. — Marteau jubilaire ayant appartenu au cardinal Borgia.

Pl. XXVII. JEU DU SARRASIN ..... 224
Florence. (École de Vasari).

Pl. XXVIII. FORLI. — VITERBE ..... 232
La citadelle de Forli : état actuel. — Palais des Papes, à Viterbe.

Pl. XXIX. AMEUBLEMENT ITALIEN DU XVe SIÈCLE ..... 248
Coffre de mariage. — Commode en noyer.

Pl. XXX. PALAIS ROMAINS. — AUBERGE ..... 264
Palais Santacroce. — Palais Mattei. — Restes du palais Borgia dans la via Scellerata. — Auberge du Soleil dans la via del Biscione.

Pl. XXXI. TRAVAIL FLORENTIN DE LA FIN DU XVe SIÈCLE ..... 280
Coffret en pâte blanche sur fond doré.

Pl. XXXII. PALAIS ROMAINS ..... 296
Palais des converties, construit par Bramante. — Palais Giraud, construit par Bramante.

# TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS ..... 5

*PREMIÈRE PARTIE*

PONTIFICAT DE SIXTE IV

*CHAPITRE I*

PREMIERS TEMPS DU RÈGNE. LA COUR DU PAPE ..... 7

L'interrègne. Le conclave. La vie antérieure de Sixte IV. Caractère de Sixte IV. Les neveux du Pape. La Cour. Le couronnement.

*CHAPITRE II*

LE PAPE SIXTE IV ET LES ROMAINS ..... 21

Création du Musée Capitolin. Le préfet de Rome. La croisade. Ordonnance somptuaire. Embellissements de Rome. Le Jubilé. Disette. Le conseil communal.

*CHAPITRE III.*

SIXTE IV ET SES ENNEMIS ..... 35

La conjuration des Pazzi et ses premières conséquences. La conclusion de la paix. La vie à Rome. Transformations de la ville. Mort de Mahomet II. Réjouissances. Criminalité.

*CHAPITRE IV.*

GUERRES AVEC NAPLES ET AVEC FERRARE ..... 49

Les Colonna. Premières hostilités contre le roi de Naples. Béatification de Bonaventure. Roberto Malatesta. Bataille de Campomorto. Conclusion de la paix. Entre deux guerres. La guerre de Ferrare.

*CHAPITRE V.*

ÉCRASEMENT DES COLONNA ..... 64

Arrestation du protonotaire. Suite de la guerre contre les Colonna. Supplice du protonotaire. Fin de la guerre.

*CHAPITRE VI.*

L'INTERRÈGNE ..... 72

Mort de Sixte IV. Troubles à Rome. Caterina Sforza.

*DEUXIÈME PARTIE*

## PONTIFICAT D'INNOCENT VIII

*CHAPITRE I.*

ÉLECTION DU PAPE. SA JEUNESSE. SES DÉBUTS POLITIQUES ..... 79

Le conclave. Innocent VIII. Couronnement d'Innocent VIII. Désordres. Aurelia Extricata. Guerre contre le roi de Naples. Roberto Sanseverino. Droits de la France sur le royaume de Naples. Conclusion de la paix.

*CHAPITRE II.*

LA VIE A ROME ..... 101

Insécurité. Mauvaise foi de Naples. Le Pape se rapproche des Orsini. Amoindrissement de l'autorité du Saint-Siège. Djem Sultan. Le cardinal de Médicis. Renouvellement des hostilités entre Rome et Naples. Démoralisation à Rome.

*CHAPITRE III.*

LA FIN DU RÈGNE ..... 117

Tentative d'empoisonnement du Pape et de Djem. Première et seconde ambassades turques. Divertissements. Le cardinal Médicis. Mort du Pape. Vacance du Saint-Siège. Travaux accomplis à Rome. Peintres, sculpteurs, écrivains, théâtre.

*TROISIÈME PARTIE*

## ALEXANDRE VI

*CHAPITRE I.*

DE JATIVA AU VATICAN ..... 133

Élection du Pape. Le passé d'Alexandre VI. La légation du cardinal Rodrigo en Espagne. Caractère du Pape. Couronnement du Pape.

*CHAPITRE II.*

DÉBUTS DU PONTIFICAT ..... 158

Situation politique. Lucrèce Borgia. Armements. Mariages. Rapprochement avec la famille royale de Naples.

*CHAPITRE III.*

CHARLES VIII A ROME ..... 172

Alexandre VI sollicite la venue du roi de France. Marche du roi de France vers Rome. Négociations avec le roi. Entrée du roi à Rome. Séjour du roi à Rome. Fuite de César. Mort de Djem. Retour du roi.

*CHAPITRE IV.*

EFFORTS DU PAPE POUR DÉTRUIRE LES GRANDES FAMILLES BARONIALES .... 202

Guerre contre les Orsini. Guerre entre les Orsini et les Colonna

*CHAPITRE V*

ÉVÉNEMENTS DANS LA FAMILLE DU PAPE ..... 210

Mariage de Lucrèce. Assassinat du duc de Gandia. Immoralité générale. Deuxième mariage de Lucrèce. César dépouille la pourpre. Disette du trésor. Mariage de César. Lucrèce régente à Spolète. Campagne contre les Gaetani.

*CHAPITRE VI.*

JUBILÉ ET CROISADE ..... 231

L'ouverture de la porte sainte. Les pèlerins. Projets de croisade.

*CHAPITRE VII*

CONQUÊTE DE LA ROMAGNE ..... 240

César et Caterina Sforza. Retour de César. Accidents du Pape. Assassinat du mari de Lucrèce. César en Romagne et dans les Marches. Nouvelle promotion de cardinaux. Organisation du pays par César

*CHAPITRE VIII*

CONTINUATION DES « ENTREPRISES » DE CÉSAR. REVERS ET SUCCÈS ..... 255

Passage de l'armée française. Spoliation des Colonna. Lucrèce remplace le Pape au Vatican. Son troisième mariage. Visite du Pape à l'île d'Elbe et à Piombino. La conjuration des Orsini. Assassinats. L'affaire de Sinigaglia et ses suites. Mort du cardinal Giov. Battista Orsini. Révolte des Orsini

*CHAPITRE IX.*

FIN DU PONTIFICAT. ANÉANTISSEMENT DE LA FORTUNE DE CÉSAR ..... 276

Mort d'Alexandre VI et maladie de César. Après la mort d'Alexandre VI. Sépulture d'Alexandre VI.

*CHAPITRE X.*

PIE III ..... 288

Élection. Alexandre VI, Pie III et les arts.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE ..... 301

INDEX ALPHABÉTIQUE ..... 305

TABLE DES GRAVURES ..... 311

IMPRIMERIE CRÉTÉ
CORBEIL, (S-ET-O.)
10 - 1925

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 002172283